This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

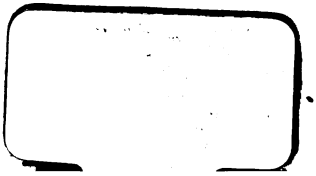
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

600082277W



DICTIONNAIRE

HISTORIQUE

D'ÉDUCATION.

TOME TROISIÈME.

IMPRIMERIE DE BRUNET.

DICTIONNAIRE
HISTORIQUE
D'ÉDUCATION,

Où, sans donner de préceptes, on se propose d'exercer et d'enrichir toutes les facultés de l'ame et de l'esprit, en substituant les exemples aux maximes, les faits aux raisonnemens, la pratique à la théorie.

NOUVELLE ÉDITION,

Qui a été revue, corrigée et augmentée d'un grand nombre d'articles, et sur-tout d'une TABLE HISTORIQUE DES PERSONNAGES, plus ample, plus exacte et plus intéressante que celle qui accompagnoit les précédentes éditions de ce Dictionnaire;

Par M. FILLASSIER, des Académies royales d'Arras, de Toulouse, de Lyon, de Marseille, etc.

Longum per præcepta, breve per exemplum iter.

TOME TROISIÈME.

PARIS,
AMABLE COSTES, LIBRAIRE,
RUE DE SEINE, N.° 12, FAUBOURG S.-G.
1818.

275. n. 13.

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE

D'ÉDUCATION.

PARDON.

1. A PEINE *Jésus-Christ* fut-il attaché à la croix, qu'il offrit ses peines à son père, en faveur de ses bourreaux et de ses plus cruels ennemis : « O mon Père ! « s'écria ce Dieu de miséricorde, pardonnez-leur ; car « ils ne savent ce qu'ils font. »

S. *Etienne*, diacre et premier martyr, parfait imitateur de son Maître, se met à genoux, lors même que les Juifs, acharnés contre lui, le lapident, et crie à haute voix, dans l'ardeur de sa charité : « O mon Dieu ! « ne leur imputez point ce péché ! » et, après cette parole, il rendit son ame au Seigneur.

2. S. *Jean* l'aumônier avoit exhorté plusieurs fois un des grands seigneurs d'Alexandrie à se réconcilier avec son ennemi. Mais le trouvant toujours inflexible, il le mena dans sa chapelle, et y célébra le saint sacrifice de la messe, n'y laissant entrer qu'une personne pour la servir. Lorsqu'ils prononçoient tous trois ensemble l'oraison dominicale, selon la coutume de ce temps-là, il fit signe au servant de se taire à ces mots : « Pardonnez- « nous nos offenses, comme nous les pardonnons à « ceux qui nous ont offensés ; » et lui-même se tut, en sorte que le seigneur fut le seul qui les prononça. Le saint, se tournant vers lui, lui dit avec beaucoup de douceur : « Songez-vous bien, mon frère, à ce que vous « venez de dire à Dieu, lorsque, lui demandant pardon, « vous avez protesté que vous pardonniez à ceux qui « vous ont offensé ? « Ce seigneur, frappé comme d'un coup de foudre, se jeta sur-le-champ aux pieds du saint

prélat, et lui répondit : « Votre serviteur est prêt à faire « tout ce que vous lui commanderez ; » et, sans différer, il se réconcilia très-sincèrement avec son ennemi.

3. *Théodose-le-Grand*, ayant imposé une contribution extraordinaire, chargea ses officiers de la lever dans toutes les provinces de l'empire. Les ordres du prince ne trouvèrent aucune résistance dans le reste de la Syrie; mais ils soulevèrent Antioche. Cette ville étoit, par sa grandeur, par son opulence, par la beauté de sa situation et de ses édifices, considérée comme la capitale de l'Orient. Divisée en quatre quartiers entourés de murailles, et qui formoient presque autant de villes, elle renfermoit deux cent mille habitans, partagés en dix-huit tribus. A ce peuple nombreux se joignoit une infinité d'étrangers qui s'y rendoient sans cesse de toutes les contrées de l'univers. Tant d'humeurs diverses étoient une matière toujours préparée aux plus violentes agitations. On parloit depuis quelques jours, de la nouvelle imposition; ce n'étoit qu'un bruit sourd, qui trouvoit peu de croyance, mais qui mettoit déjà les esprits dans cet état d'incertitude où ils deviennent plus faciles à émouvoir. Les ordres de l'empereur étant arrivés pendant la nuit du 26 de Février, le gouverneur assembla, de grand matin, le conseil. La lecture des lettres n'étoit pas achevée, que les assistans s'abandonnent à la douleur. Ils s'écrient : « que la somme « est exorbitante ; qu'on peut leur briser les os par les « tortures, leur tirer tout le sang des veines; mais qu'en « vendant et leurs biens et leurs personnes, on ne « pourra trouver de quoi satisfaire à cette exaction « cruelle. » Les murmures, les gémissemens, les cris, les marques du dernier désespoir troublent toute l'assemblée. Plusieurs élèvent la voix, pour adresser à Dieu des prières plus séditieuses encore que les murmures.

Le gouverneur fait de vains efforts pour les appaiser. Ils sortent de la salle, et courent comme des forcenés sous le portique. Là, redoublant leurs cris en se dépouillant de leurs robes, ils appellent les citoyens : ils leur exagèrent le sujet de leur alarme. On accourt de toutes parts : bientôt un peuple innombrable les environne ; la fureur se communique plus promptement que leurs pa-

roles : la plupart ignorent encore la cause du tumulte, et frémissent déjà de colère. Tout-à-coup, sans aucun commandement, il se fait un grand silence : cette immense populace demeure calme et immobile, ainsi que la mer aux approches d'un violent orage; et, un moment après, poussant des cris furieux, et se divisant en plusieurs troupes, comme en autant de vagues, les uns se jettent dans les thermes voisins; ils renversent, ils brisent, ils détruisent et les vases et les ornemens : d'autres courent à la maison de l'évêque *Flavien*, et ne l'ayant pas trouvé, ils reviennent à la salle du conseil, d'où le gouverneur n'avoit encore osé sortir : ils tâchent d'en enfoncer les portes, et menacent de le massacrer; ce qui n'étoit point sans exemple à Antioche. N'ayant pu réussir, ils se dispersent, en criant : « Tout est perdu ! tout est perdu ! La ville est abîmée sans ressource ! Une impo« sition tyrannique a détruit Antioche ! »

Tout ce qu'il y avoit d'étrangers, de misérables, d'esclaves, grossit la foule des séditieux. Ce mélange confus ne connoît plus ni prince, ni magistrats, ni patrie. A la vue des portraits de l'empereur, qui étoient peints en plusieurs endroits de la ville, la rage s'allume. On l'insulte de paroles et à coups de pierres; et, comme s'il respiroit encore plus sensiblement dans les ouvrages de bronze, on va attaquer ses statues, on n'épargne pas celles de *Flacille*, d'*Arcadius* et *d'Honorius*, ni la statue équestre de *Théodose* le père. On attache des cordes à leur cou; chacun s'empresse de prêter son bras à ce ministère de fureur : on les arrache de leurs bases; on les brise en morceaux, en les chargeant d'opprobres et d'imprécations : on en abandonne les débris aux enfans, qui les traînent par les rues de la ville.

Ce dernier excès d'insolence effraya les coupables eux-mêmes. La vue des images d'un empereur si respectable, brisées et mises en pièces, les frappa d'horreur, comme s'ils eussent vu les membres du prince même épars et déchirés. Pâles et tremblans, la plupart s'enfuient et se renferment. La sédition se ralentissoit, mais elle n'étoit pas encore appaisée. Une troupe des plus opiniâtres s'assemble autour de la maison d'un des principaux séna-

teurs, qui, se tenant renfermé chez lui, paroissoit condamner la révolte. Ils y mettent le feu. Pendant l'emportement du peuple, les plus sages citoyens n'avoient osé s'exposer. Les magistrats, cachés dans leurs maisons, ne songeoient qu'à conserver leur vie. Ne pouvant se concerter ensemble, ni prendre aucune mesure, ils en étoient réduits à faire des vœux au ciel. Quantité de voix appeloient en vain le gouverneur. Quoique ce fût un officier vaillant, et qui s'étoit signalé dans la guerre, cependant il n'osa se montrer jusqu'au moment où il apprit que la plus grande fougue du peuple étoit passée, et que la maison du sénateur n'étoit attaquée que par une poignée de misérables. Il s'y transporta à la tête de sa garde : il n'en coûta que deux coups de flèches pour dissiper ce reste de séditieux. Le comte d'Orient, qui commandoit les troupes, et qui n'avoit pas montré plus de hardiesse, vint alors se joindre à lui. Leurs soldats poursuivirent les mutins, qui fuyoient devant eux ; on en prit un grand nombre, qui furent aussitôt enfermés dans les prisons.

On remarqua que les femmes de la plus vile populace, qui ont coutume de signaler leur rage dans ces émeutes soudaines, ne prirent aucune part à celle-ci. L'agitation, qui subsistoit encore dans les esprits, après tant de secousses violentes, fit, comme il arrive souvent, imaginer des fantômes et des prodiges bizarres. On ne pouvoit croire que ce désordre n'eût pas été produit par une puissance surnaturelle. Le bruit courut que, dans le fort du tumulte, on avoit vu un vieillard d'une taille gigantesque, monté sur un puissant cheval, et que, s'étant changé d'abord en jeune homme, ensuite en enfant, il avoit disparu. On disoit encore que, la nuit d'auparavant, on avoit aperçu au-dessus de la ville, une femme horrible à voir et d'une grandeur effrayante; que ce spectre avoit passé sur toutes les rues, en frappant l'air d'un fouet, avec un bruit affreux. Ce n'étoit rien moins, dans l'idée du peuple, qu'un monstre infernal, qui excitoit les esprits à la fureur, de la même manière que les valets de l'amphithéâtre animoient, à grands coups de fouets, la rage des bêtes féroces dans les spectacles. Selon S. *Jean-Chrysostôme*, il n'étoit pas besoin que le démon courût dans

l'air; c'étoit assez qu'il entrât dans les cœurs, et qu'il y soufflât le feu de la révolte. Elle avoit commencé au point du jour; à midi, le calme étoit rétabli dans la ville.

Mais ce calme n'avoit rien que de sombre et de lugubre. Après ces accès de frénésie, les habitans abattus, consternés, ne se reconnoissoient qu'avec horreur. La honte, les remords, la crainte, tenoient tous les cœurs accablés. La vue des courriers, qui partent pour informer l'empereur, leur annonce déjà leur condamnation. Les innocens et les coupables attendent également la mort; mais personne ne veut être coupable: ils s'accusent les uns les autres. Les païens, qui n'étoient pas plus criminels que les chrétiens, tremblent qu'on ne leur impute tout ce désordre. Tous, renfermés avec leurs familles qui fondent en larmes, déplorent le sort de leurs femmes et de leurs enfans; ils se pleurent eux-mêmes. Par-tout règne une affreuse solitude; on voit seulement errer çà et là, dans les places et dans les rues, des troupes d'archers, traînant aux prisons des malheureux qu'ils ont arrachés de leurs maisons.

La nuit se passe dans de mortelles inquiétudes; elle ne présente à leur esprit que des gibets, des échafauds. La plupart se déterminent à quitter leur patrie, qui ne leur paroît plus qu'un vaste sépulcre. Les riches cachent et enfouissent leurs richesses. Chacun se tient heureux de sauver sa vie. Dès le point du jour, les rues sont remplies d'hommes, de femmes, d'enfans, de vieillards qui fuient la colère du prince, comme un incendie. Les magistrats incertains du sort de la ville, n'osent les retenir. A peine peuvent-ils, à force de menaces, arrêter les sénateurs, qui se préparoient eux-mêmes à déserter Antioche. Les autres sortent en foule, et se dispersent sur les montagnes et dans les forêts. Plusieurs sont massacrés par les brigands, qui profitent de cette alarme pour infester les campagnes voisines; et le fleuve, Oronte, qui baignoit Antioche, rapportoit tous les jours dans cette cité malheureuse, quelques-uns des cadavres de ces infortunés fugitifs.

Cependant les magistrats étoient assis sur le tribunal, et faisoient comparoître ceux qu'on avoit arrêtés à la fin de la sédition, et la nuit suivante. Ils déployoient toute l'horreur des supplices. On pouvoit leur reprocher de

n'avoir rien osé faire pour empêcher le crime. Cette crainte les rendoit plus implacables : ils croyoient faire leur apologie en punissant avec rigueur. Les fouets armés de plomb, les chevalets, les torches ardentes, toutes les tortures redoutables à l'innocence même, étoient mises en œuvre pour arracher l'aveu du crime et des complices. Tout ce qui restoit de citoyens dans la ville, étoient assemblés aux portes du prétoire, dont les soldats gardoient l'entrée. Là, plongés dans un morne silence, se regardant les uns les autres avec une défiance mutuelle, les yeux et les bras levés vers le ciel, ils le conjuroient avec larmes d'avoir pitié des accusés, et d'inspirer aux juges des sentimens de clémence. La voix des bourreaux, le bruit des coups, les menaces des magistrats les glacent d'effroi. Ils prêtent l'oreille à tous les interrogatoires. A chaque coup, à chaque gémissement qu'ils entendent, ils tremblent pour leurs parens, pour eux-mêmes : ils craignent d'être nommés entre les complices. Mais rien n'égale la douleur des femmes. Enveloppées de leurs voiles, se roulant à terre, et se traînant aux pieds des soldats, elles les supplient en vain de leur permettre l'entrée ; elles conjurent les moindres officiers qui passent devant elles, de compatir aux malheurs de leurs proches, et de leur prêter quelques secours. Entendant les cris douloureux de leurs pères, de leurs fils, de leurs maris, elles y répondent par des cris lamentables : elles ressentent au fond de leurs cœurs tous les coups dont ils sont frappés ; et les dehors du prétoire présentent un spectacle aussi déplorable que les rigueurs que l'on exerce au dedans.

Ce jour affreux et funeste se passa à interroger et à convaincre les coupables. La nuit étoit déjà venue. On attendoit au dehors, dans des transes mortelles, la décision des magistrats. On demandoit à Dieu, par les vœux les plus ardens, qu'il touchât le cœur des juges ; qu'ils voulussent bien accorder quelque délai, et renvoyer le jugement à l'empereur, lorsque tout-à-coup les portes du prétoire s'ouvrirent. On vit sortir, à la lueur des flambeaux, entre deux haies de soldats, les premiers de la ville, chargés de chaînes, languissans et se traînant à peine, les tortures ne leur ayant laissé de vie qu'autant

qu'il en falloit pour mourir de la main des bourreaux, à la vue de leurs concitoyens. On avoit voulu commencer ce terrible exemple par la punition des plus nobles. On les conduisit au lieu des exécutions. Leurs mères, leurs femmes, leurs filles, plus mortes qu'eux-mêmes, veulent les suivre, et manquent de forces. Le désespoir les ranime; elles courent; elles voient leurs proches tomber sous le glaive, et tombent avec eux par la violence de leur douleur. On les emporte à leurs maisons. Elles en trouvent les portes scellées du sceau public. On avoit déjà ordonné la confiscation de leurs biens; et ces femmes distinguées par leur rang et par leur naissance, sont réduites à mendier un asile qu'elles ne trouvent qu'avec peine, la plupart de leurs parens et de leurs amis refusant de leur donner retraite, de peur de partager leur crime, en soulageant leur infortune. On continua pendant cinq jours à faire le procès aux coupables. Plusieurs innocens furent enveloppés dans la condamnation, s'étant déclarés criminels, dans la force des tortures. Les uns périrent par l'épée, d'autres par le feu: on en livra plusieurs aux bêtes; on ne fit pas même grace aux enfans. Tant de supplices ne rassuroient pas ceux qui restoient. Après tant de coups redoublés, la foudre sembloit toujours gronder sur leurs têtes. Ils craignoient les effets de la colère du prince; et, quoiqu'il ne pût encore être instruit de la sédition, on entendoit sans cesse répéter dans la ville: « L'empereur sait-il la « nouvelle? est-il irrité? l'a-t-on fléchi? qu'a-t-il or- « donné? voudra-t-il perdre Antioche? » Pour effacer, s'il étoit possible, la mémoire du soulèvement, chacun s'empressoit de payer l'impôt qui en avoit été l'occasion. Loin de le trouver alors insupportable, les habitans offroient de se dépouiller de tous leurs biens, et d'abandonner à l'empereur leurs maisons et leurs terres, pourvu qu'on leur laissât la vie.

Antioche étoit une ville de plaisir et de dissolution. L'adversité, cette excellente maîtresse de la philosophie chrétienne, la changea tout-à-coup. Plus de jeux, plus de festins, de débauches, de chansons et de danses lascives, de divertissemens tumultueux. On n'y entendoit

plus que des prières et le chant des psaumes. Les chrétiens, qui faisoient la moitié des habitans, pratiquoient toutes les vertus : les païens avoient renoncé à tous les vices. Le théâtre étoit abandonné. On passoit les journées entières dans l'église, où les cœurs les plus agités se reposent dans le sein de Dieu même. Toute la ville sembloit être devenue un monastère. S. *Jean Chrysostôme* soutenoit leur courage chancelant, et félicitoit ses concitoyens de ce qu'ils avoient enfin recours au seul médecin qui pouvoit guérir leurs maux.

Ce grand homme, animé de l'esprit de Dieu, fut le seul, dans ces jours d'alarme et de douleur, qui consolât ce peuple nombreux d'une manière efficace. Il étoit né à Antioche de parens nobles. Il avoit pris les leçons du fameux *Libanius*. Mais la beauté de son génie, le goût du vrai et du grand, la lecture assidue de ces admirables modèles que l'ancienne Grèce avoit enfantés, et sur-tout l'étude de l'Ecriture-Sainte, dont la sublime simplicité passa dans son esprit comme dans son cœur, lui donnèrent un ton d'éloquence fort supérieur à celle de son maître. Ce fut une de ces ames choisies, que la sagesse de Dieu se plaît à former de temps en temps, et à montrer aux hommes, pour leur apprendre jusqu'à quel degré peuvent s'élever les forces humaines, éclairées, excitées, soutenues de la grace divine. Depuis le vendredi, jour de la sédition, jusqu'au jeudi de la semaine suivante, le Démosthène chrétien garda le silence. Enfin, lorsque les plus coupables furent punis, que plusieurs de ceux que la terreur avoit bannis de la ville commençoient à y revenir, et qu'il ne restoit plus que l'inquiétude de la vengeance du prince, il monta dans la tribune. Pendant tout le temps du carême, qui commença cette année (387) à Antioche, le huitième de Mars, il continua de prêcher au peuple, dont il sut calmer les craintes et essuyer les larmes ; et l'on doit principalement attribuer à ce grand orateur la tranquillité où la ville se maintint au milieu des diverses alarmes qui survinrent.

Il y avoit déjà huit jours que les courriers, qui portoient à l'empereur la nouvelle de la sédition, étoient partis d'Antioche, lorsqu'on apprit qu'ils avoient été ar-

rêtés dans leur route par divers accidens, et obligés de quitter les chevaux de poste, pour prendre les voitures publiques. On crut qu'il étoit encore temps de les prévenir; et toute la ville s'adressa à l'évêque *Flavien*, prélat vénérable par sa sainteté, et chéri de l'empereur. Il accepta cette pénible commission; et ni les infirmités d'une extrême vieillesse, ni la fatigue d'un long voyage, dans une saison incommode et pluvieuse, ni l'état où se trouvoit une sœur unique, qu'il aimoit tendrement, et qu'il laissoit au lit de la mort, ne purent arrêter son zèle. Résolu de mourir, ou de fléchir la colère du prince, il part, au milieu des larmes de son peuple. Tous les cœurs le suivent par leurs vœux. On espère que la bonté naturelle de l'empereur ne pourra se défendre d'écouter un prélat si respecté, si digne de l'être.

Quoique *Flavien* fît une extrême diligence, il ne put atteindre les courriers. Ils arrivèrent avant lui; et leur rapport excita dans *Théodose* cette violente colère dont les premiers accès étoient toujours prompts et terribles. Il étoit moins irrité du renversement de ses propres statues que des outrages faits à celles de *Flaccille* et de son père. L'ingratitude d'Antioche redoubloit encore son courroux. Il avoit distingué cette ville entre toutes celles de l'empire, par des marques de sa bienveillance: il y avoit ajouté de superbes édifices. On venoit d'achever, par ses ordres, un nouveau palais, dans le faubourg de *Daphné*; et il avoit promis de venir incessamment honorer Antioche de sa présence. Son premier mouvement fut de détruire la ville, et d'ensevelir les habitans sous ses ruines. Etant revenu de cet excès d'emportement, il choisit le général *Hellébique* et *Césaire*, maître des offices, pour l'exécution d'une vengeance plus conforme aux règles de la justice. Comme il ignoroit encore la punition des principaux auteurs du désordre, il chargea ces commissaires d'informer contre les coupables, avec pouvoir de vie et de mort.

Il leur ordonna de fermer le théâtre, le cirque et les bains publics; d'ôter à la ville son territoire, ses priviléges, et la qualité de métropole; de la réduire à la condition d'un simple bourg soumis à Laodicée, son

ancienne rivale, qui deviendroit, par ce changement, métropole de la Syrie; de retrancher aux pauvres la distribution du pain, qui étoit établie dans Antioche, comme dans Rome et dans Constantinople.

Hellébique et *Césaire*, étant partis avec ces ordres rigoureux, rencontrèrent *Flavien*, et redoublèrent sa douleur. Il continua sa route avec plus d'empressement, pour obtenir quelque grace. Les deux commissaires se hâtèrent d'arriver en Syrie. La renommée, qui les devança, renouvela la terreur dans Antioche. On publioit qu'ils venoient à la tête d'une troupe de soldats qui ne respiroient que le sang et le pillage. Les habitans prononçoient eux-mêmes leur propre sentence. «On égorgera le sénat, on « détruira la ville de fond en comble, on la réduira en « cendres avec son peuple, on y fera passer la charrue; « et pour éteindre notre race, on poursuivra, le fer et « le feu à la main, jusques dans les montagnes et les dé« serts, ceux qui y chercheront une retraite.» On attendoit en tremblant le moment de leur arrivée. On se disposoit de nouveau à prendre la fuite. Le gouverneur, qui étoit païen, vint à l'église, où une multitude innombrable s'étoit assemblée, comme dans un asile. Il y parla au peuple, et s'efforça de le rassurer. Lorsqu'il se fut retiré, S. *Jean Chrysostôme* reprocha aux chrétiens d'avoir eu besoin d'une voix étrangère pour affermir des cœurs que la confiance en Dieu devoit rendre inébranlables. Enfin, ceux qui connoissoient le caractère des deux officiers vinrent à bout de calmer ces alarmes. On commença de se persuader que le prince ne vouloit pas ruiner Antioche, puisqu'il confioit sa vengeance à deux ministres si équitables et si modérés. A leur approché, une foule de peuple sortit au devant d'eux, et les conduisit à leur demeure, avec des acclamations mêlées de prières et de larmes.

Les deux commissaires n'étoient pas de ces courtisans vils et mercenaires, qui, livrés sans réserve à la passion de leur maître, vont aussi vîte que son caprice, et lui préparent d'inutiles repentirs. C'étoient des hommes prudens et vertueux; et c'est une louange pour *Théodose*, d'avoir choisi dans sa colère deux ministres propres, non pas à la servir aveuglément, mais à la diriger et à la retenir dans les bornes d'une exacte jus-

tice. Ils apprirent, en arrivant, que les magistrats les avoient prévenus, et que la sédition étoit déjà punie par des exemples assez rigoureux. Cependant, par les ordres du prince, ils se voyoient réduits à la triste nécessité de rouvrir les plaies récentes de cette malheureuse ville, et d'en faire encore couler du sang. Ils signifièrent d'abord la révocation de tous les priviléges d'Antioche. Le lendemain, ils firent comparoître tous ceux qui composoient le conseil de la ville. Ils écoutèrent et les accusations formées contre eux, et leurs réponses. L'humanité des juges adoucissoit, autant qu'il leur étoit permis, la sévérité de leur ministère. Ils n'employoient ni soldats, ni lecteurs pour imposer silence. Ils permettoient aux accusés de plaindre leur sort, de verser des pleurs : ils en versoient eux-mêmes ; mais ils ne leur laissoient espérer aucune grace : ils paroissoient à la fois compatissans et inflexibles. Sur la fin du jour, ils firent renfermer tous ceux qui étoient convaincus, dans une grande enceinte de murailles, sans toit et sans aucune retraite qui pût les garantir des injures de l'air. C'étoient les personnes les plus considérables d'Antioche, par leur naissance, par leurs emplois et par leurs richessee. Toutes les familles nobles prirent le deuil. La ville perdoit avec eux tout ce qu'elle avoit d'éclat et de splendeur.

Le troisième jour devoit être le plus funeste. Tous les habitans étoient glacés d'effroi. C'étoit le jour destiné au jugement et à l'exécution des coupables. Avant le lever du soleil, les commissaires sortent de leur demeure, à la lueur des flambeaux. Il montroient une contenance plus sévère que la veille ; et l'on croyoit déjà lire sur leur front la sentence qu'ils alloient prononcer. Comme ils traversoient la grande place, suivis d'une foule de peuple, une femme avancée en âge, la tête nue, les cheveux épars, saisit la bride du cheval d'*Hellébique ;* et, s'y tenant attachée, elle l'accompagne avec des cris lamentables. Elle demandoit grace pour son, fils distingué par ses emplois et par le mérite de son père. En même temps, *Hellébique* et *Césaire* se voient environnés d'une multitude inconnue, que des vêtemens lugubres, des visages pâles et exténués

faisoient ressembler à des fantômes plutôt qu'à des hommes C'étoient les solitaires des environs d'Antioche, qui, dans cette triste conjoncture, étoient accourus de toutes parts; et tandis que les philosophes païens, plus orgueilleux, mais aussi timides que le vulgaire, étoient allés chercher leur sureté sur les montagnes et dans les cavernes, les moines, qui étoient alors les vrais philosophes du christianisme, et qui portoient ce nom à juste titre, avoient abandonné leurs cavernes et leurs montagnes, pour venir consoler et secourir leurs concitoyens. Ils s'attroupent en grand nombre autour des commissaires: ils leur parlent avec hardiesse: ils offrent leurs têtes à la place des accusés. Ils protestent qu'ils ne quitteront les juges qu'après avoir obtenu grace. Ils demandent d'être envoyés à l'empereur. « Nous avons, disent-il, un prince chré-« tien et religieux, il écoutera nos prières. Nous ne « vous permettrons pas de tremper vos mains dans le « sang de vos frères, ou vous nous immolerez avec « eux.» *Hellébique* et *Césaire* tâchoient de les écarter, en leur répondant qu'ils n'étoient pas maîtres de pardonner, et qu'ils ne pouvoient désobéir au prince, sans se rendre eux-mêmes aussi coupables que le peuple d'Antioche. Ils continuoient leur marche, lorsqu'un vieillard, dont l'extérieur n'avoit rien que de méprisable, s'avança à leur rencontre. Il étoit de petite taille, vêtu d'habits sales et déchirés. Saisissant par le manteau l'un des deux commissaires, il leur commanda à tous deux de descendre de cheval. Indignés de cette audace, ils alloient le repousser avec sévérité, lorqu'on leur dit que c'étoit *Macédone*. Ce nom les frappa d'une vénération profonde. *Macédone* vivoit depuis longtemps sur le sommet des plus hautes montagnes de Syrie, occupé nuit et jour de la prière. L'austérité de sa vie lui avoit fait donner le surnom de *Critophage*, parce qu'il ne se nourrissoit que de farine d'orge. Quoiqu'il fût très-simple, sans aucune connoissance des choses du monde, et qu'il se fût rendu comme invisible aux autres hommes, il étoit célèbre dans tout l'Orient. Les commissaires s'étant jetés à ses pieds, le prioient de leur pardonner, et de souffrir qu'ils exécutassent les ordres

de l'empereur. Alors ce solitaire, instruit par la sagesse divine, leur parla en ces termes: « Mes amis, portez « ces paroles au prince : Vous n'êtes pas seulement « empereur ; vous êtes homme, et vous commandez « à des hommes de même nature que vous. L'homme « a été formé à la ressemblance de Dieu : n'est-ce donc « pas un attentat contre Dieu même, de détruire cruel- « lement son image? On ne peut outrager l'ouvrage, sans » irriter l'ouvrier. Considérez à quelle colère vous em- « porte l'insulte faite à une fignre de bronze. Et une fi- « gure vivante, animée, raisonnable, n'est-elle pas d'un « plus grand prix? Il nous est aisé de rendre à l'empereur « vingt statues pour une seule ; mais après nous avoir ôté « la vie, il lui sera impossible de rétablir un seul cheveu « de notre tête. » Le discours de cet homme sans lettres fit une vive impression sur les commissaires. Ils promirent à *Macédone* de faire part à l'empereur de ses sages remontrances.

Ils se trouvoient dans un extrême embarras, et n'étoient guère moins agités au dedans d'eux-mêmes, que les coupables dont ils devoient prononcer la sentence. D'un côté, les ordres de l'empereur leur faisoient craindre d'attirer sur eux toute sa colère ; de l'autre, les cris et les vives instances des habitans, et sur-tout des moines, dont les plus hardis menaçoient d'arracher les criminels des mains des bourreaux, et de subir eux-mêmes le supplice, désarmoient leur sévérité. Dans cet état d'incertitude, ils arrivent aux portes du prétoire, où l'on avoit déjà conduit ceux qui devoient être condamnés. Ils y rencontrèrent un nouvel obstacle. Les évêques qui étoient alors dans Antioche (et il s'en trouvoit toujours quelques-uns dans cette capitale de l'Orient) se présentent devant eux. Ils les arrêtent, et leur déclarent que s'ils ne veulent leur passer sur le corps, il faut qu'ils leur promettent de laisser la vie aux prisonniers. Sur les refus des commissaires, ils s'obstinent à leur fermer le passage. Enfin *Césaire* et *Hellébique* ayant témoigné, par un signe de tête, qu'ils leur accordoient leur demande, ces prélats poussent un cri de joie ; ils leur baisent les mains, ils embrassent leurs genoux. Le peuple et les moines se jettent

en même temps dans le prétoire; et la garde ne peut arrêter cette foule impétueuse. Alors cette mère éplorée, qui n'avoit pas quitté la bride du cheval d'*Hellébique*, apercevant son fils chargé de chaînes, court à lui, l'entoure de ses bras, le couvre de ses cheveux, le traîne aux pieds d'*Hellébique;* et, les arrosant de ses larmes, elle conjure ce général, avec des cris et des sanglots, de lui rendre l'unique soutien de sa vieillesse, ou de lui arracher à elle-même la vie. Les moines redoublent leurs instances; ils supplient les juges de renvoyer le jugement à l'empereur; ils offrent de partir sur-le-champ, et promettent d'obtenir la grace de tant de malheureux. Les commissaires ne pouvant retenir leurs larmes, se rendent enfin. Ils consentent à surseoir l'exécution jusqu'à la décision de *Théodose*. Mais ils ne veulent pas exposer tant de vieillards exténués par les austérités, aux fatigues d'un long et pénible voyage. Ils leur demandent seulement une lettre; ils se chargent de la porter au prince, et d'y joindre les plus pressantes sollicitations. Les solitaires composèrent une requête dans laquelle, en implorant la clémence de *Théodose*, ils lui mettoient devant les yeux le jugement de Dieu, et protestoient que s'il falloit encore du sang pour appaiser son courroux, ils étoient prêts à donner leur vie pour le peuple d'Antioche.

Les deux commissaires convinrent qu'*Hellébique* demeureroit dans la ville, et que *Césaire* iroit à Constantinople. Ils firent transférer les criminels dans une prison plus commode. C'étoit un vaste édifice orné de portiques et de jardins, où sans les délivrer de leurs chaînes, on leur permit de recevoir toutes les consolations de la vie. *Césaire* partit le soir même; et, volant avec plus d'empressement que s'il se fût agi de sa propre vie, il fit plus de trois cents lieues en six jours, et arriva, sans être reconnu, à Constantinople. Il se fit sur-le-champ annoncer à l'empereur. Il lui présenta le procès-verbal qui contenoit le détail de la sédition et de ses suites. Il n'y avoit pas oublié la requête des moines et la remontrance de *Macédone*. Il en fit la lecture par ordre du prince. Aussitôt, se jetant à ses pieds, il lui représenta le désespoir des habitans, les châtimens rigoureux qu'ils avoient déjà éprouvés, la gloire qui lui revien-

droit de sa clémence. *Théodose* versa des larmes : son cœur commencoit à s'attendrir; mais la colère combattoit encore ces premiers mouvemens de compassion.

Il y avoit déjà sept ou huit jours que *Flavien* étoit arrivé à Constantinople. Mais, soit qu'il crût que l'empereur était trop irrité, soit que ce prince l'évitât à dessein, il ne s'étoit point jusqu'alors présenté à *Théodose*. Plongé dans la douleur la plus amère, il ne s'occupoit que des maux de son peuple. Son absence les lui rendoit plus sensibles, parce qu'il ne pouvoit les soulager. Ses entrailles étoient déchirées. Il passoit les jours et les nuits à verser des larmes devant Dieu, le priant d'amollir le cœur du prince. L'arrivée de *Césaire* lui rendit le courage. Il alla au palais. Dès qu'il parut devant l'empereur, il se tint éloigné, dans un morne silence, le visage baissé vers la terre, comme s'il eût été chargé de tous les crimes de ses compatriotes. *Théodose*, le voyant confus et interdit, s'approcha lui-même; et levant à peine les yeux, le cœur serré de douleur, au lieu de s'abandonner aux éclats d'une juste colère, il sembloit faire une apologie. Rappelant en peu de mots tout ce qu'il avoit fait pour Antioche, il ajoutoit à chaque trait : « C'est donc ainsi que j'ai mérité tant d'outrages ! » Enfin, après le récit des bienfaits dont il avoit comblé cette ville ingrate : « Quelle est donc « l'injustice dont ils ont prétendu se venger, continua-t-il? Pourquoi, non contens de m'insulter, ont-« ils porté leur fureur jusques sur les morts? Si « j'étois coupable à leur égard, pourquoi outrager « ceux qui ne sont plus, et qui ne les ont jamais offen-« sés? N'ai-je pas donné à leur ville des marques de « préférence sur toutes les autres de l'empire? Je « désirois ardemment de la voir : j'en parlois sans cesse; « j'attendois avec impatience le moment où je pour-« rois, en personne, recevoir les témoignages de leur « affection, et leur en donner de ma tendresse. »

Flavien, pénétré de ces reproches, et fondant en larmes, pousse un profond soupir, rompt enfin le silence, et d'une voix entrecoupée de sanglots : « Prince, dit-il, notre ville infortunée n'a que trop de preuves de votre

amour ; et ce qui faisoit sa gloire, fait aujourd'hui sa honte et notre douleur. Détruisez-la jusqu'aux fondemens, réduisez-la en cendres, faites périr jusqu'à nos enfans par le tranchant de l'épée : nous méritons encore de plus sévères châtimens ; et toute la terre, épouvantée de notre supplice, avouera cependant qu'il est au-dessous de notre ingratitude. Nous en sommes même déjà réduits à ne pouvoir être plus malheureux. Accablés de notre disgrace, nous ne sommes plus qu'un objet d'horreur. Nous avons, dans votre personne, offensé l'univers entier : il s'élève contre nous plus fortement que vous-même. Il ne reste à nos maux qu'un seul remède. Imitez la bonté de Dieu : outragé par ses créatures, il leur a ouvert les cieux. J'ose le dire, grand prince, si vous nous pardonnez, nous devons notre salut à votre indulgence ; mais vous devrez à notre offense l'éclat d'une gloire nouvelle. Nous vous aurons, par notre attentat, préparé une couronne plus brillante que celle dont *Gratien* a orné votre tête : vous ne la tiendrez que de votre vertu. On a détruit vos statues. Ah ! qu'il vous est facile d'en rétablir qui soient infiniment plus précieuses ! Ce ne seront pas des statues muettes et fragiles, exposées dans les places aux caprices et aux injures : ouvrages de la clémence, et aussi immortelles que la vertu même, celles-ci seront placées dans tous les cœurs ; et vous aurez autant de monumens qu'il y a d'hommes sur la terre, et qu'il y en aura jamais. Non, les exploits guerriers, les trésors, la vaste étendue d'un empire, ne procurent pas aux princes un honneur aussi pur et aussi durable que la bonté et la douceur. Rappelez-vous les outrages que des mains séditieuses firent aux statues de Constantin, et les conseils de ces courtisans qui l'excitoient à la vengeance. Vous savez que ce prince, portant alors la main à son front, leur répondit en souriant : *Rassurez-vous, je ne suis point blessé.* On a oublié une partie des victoires de cet illustre empereur ; mais cette parole a survécu à ses trophées : elle sera entendue des siècles à venir ; elle lui méritera à jamais les éloges et les bénédictions de tous les hommes. Qu'est-il besoin de vous mettre sous les yeux des exemples

ples étrangers ? Il ne faut que vous montrer vous-même. Souvenez-vous de ce soupir généreux que la clémence fit sortir de votre bouche, lorsqu'aux approches de la fête de Pâques, annonçant, par un édit, aux criminels leur pardon, et aux prisonniers leur délivrance, vous ajoutâtes : *Que n'ai-je aussi le pouvoir de ressusciter les morts !* Vous pouvez opérer aujourd'hui ce miracle. Antioche n'est plus qu'un sépulcre ; ses habitans ne sont plus que des cadavres ; ils sont morts avant le supplice qu'ils ont mérité : vous pouvez, d'un seul mot, leur rendre la vie. Les infidèles s'écrieront : *Qu'il est grand, le Dieu des chrétiens ! Des hommes il en sait faire des anges : il les affranchit de la tyrannie de la nature.* Ne craignez pas que votre impunité corrompe les autres villes. Hélas ! notre sort ne peut qu'effrayer. Tremblans sans cesse, regardant chaque nuit comme la dernière, chaque jour comme celui de notre supplice, fuyant dans les déserts, en proie aux bêtes féroces, cachés dans les cavernes, dans les creux des rochers, nous donnons au reste du monde l'exemple le plus funeste. Détruisez Antioche ; mais détruisez-la comme le Tout-Puissant détruisit autrefois Ninive. Effacez notre crime par le pardon ; anéantissez la mémoire de notre attentat, en faisant naître l'amour et la reconnoissance. Il est aisé de brûler des maisons, d'abattre des murailles ; mais de changer tout-à-coup des rebelles en sujets fidèles et affectionnés, c'est l'effet d'une vertu divine. Quelle conquête une seule parole peut vous procurer ! Elle vous gagnera les cœurs de tous les hommes. Quelle récompense vous recevrez de l'Eternel ! Il vous tiendra compte, non-seulement de votre bonté, mais aussi de toutes les actions de miséricorde que votre exemple produira dans la suite des siècles. Prince invincible, ne rougissez pas de céder à un foible vieillard, après avoir résisté aux prières de vos plus braves officiers. Ce sera céder au souverain des empereurs, qui m'envoie pour vous présenter l'Evangile, et vous dire de sa part : *Si vous ne remettez pas les offenses commises contre vous, votre Père céleste ne vous remettra pas les vôtres.* Représentez-vous ce jour terrible, dans lequel les princes et les su-

jets comparoîtront au tribunal de la suprême justice, et faites réflexion que toutes vos fautes seront alors effacées par le pardon que vous nous aurez accordé. Pour moi, je vous le proteste, grand prince, si votre juste indignation s'appaise, si vous rendez à notre patrie votre bienveillance, j'y retournerai avec joie ; j'irai bénir, avec mon peuple, la Bonté divine, et célébrer la vôtre. Mais si vous ne jetez plus sur Antioche que des regards irrités, mon peuple ne sera plus mon peuple : je ne le reverrai plus ; j'irai, dans une retraite éloignée, cacher ma honte et mon affliction ; j'irai pleurer, jusqu'à mon dernier soupir, le malheur d'une ville qui aura rendu implacable à son égard le plus humain et le plus doux de tous les princes. »

Pendant tout le discours de *Flavien*, l'empereur avoit fait effort sur lui-même pour resserrer sa douleur. Enfin, ne pouvant plus retenir ses larmes : « Pourrions-nous, « dit-il, refuser le pardon à des hommes semblables à « nous, après que le Maître du monde, s'étant réduit « pour nous à la condition d'esclave, a bien voulu de- « mander grace à son père pour les auteurs de son sup- « plice, qu'il avoit comblés de ses bienfaits? » *Flavien*, touché de la plus vive reconnoissance, demandoit à l'empereur la permission de demeurer à Constantinople, pour célébrer avec lui la fête de Pâques. « Allez, mon père, « lui dit *Théodose*, hâtez-vous de vous montrer à votre « peuple : rendez le calme à la ville d'Antioche. Après « une si violente tempête, elle ne sera rassurée que lors- « qu'elle reverra son pilote. » L'évêque le supplioit d'envoyer son fils *Arcadius*. Le prince, pour lui témoigner que, s'il lui refusoit cette grace, ce n'étoit par aucune impression de ressentiment, lui répondit : « Priez Dieu « qu'il me délivre des guerres dont je suis menacé, et « vous me verrez bientôt moi-même. » Lorsque le prélat eut passé le détroit, *Théodose* lui envoya encore des officiers de sa cour, pour le presser de se rendre à son troupeau avant la fête de Pâques. Quoique *Flavien* usât de toute la diligence dont il étoit capable, cependant, pour ne pas dérober à son peuple quelques momens de joie, il se fit devancer par des courriers qui portèrent la

lettre de l'empereur avec une promptitude incroyable.

Depuis que *Césaire* étoit parti d'Antioche, les esprits flottoient entre l'espérance et la crainte. Les prisonniers sur-tout recevoient sans cesse des alarmes, par les bruits publics qui se répandoient, que l'empereur étoit inflexible ; qu'il persistoit dans la résolution de ruiner la ville. Leurs parens et leurs amis, gémissant avec eux, leur disoient tous les jours le dernier adieu ; et l'éloquente charité de S. *Jean Chrysostôme* pouvoit à peine les rassurer. Enfin la lettre de *Théodose* arriva pendant la nuit, et fut rendue à *Hellébique*. Cet officier généreux sentit le premier toute la joie qu'il alloit répandre dans Antioche. Il attendit le jour avec impatience ; et dès le matin il se transporta au prétoire. L'allégresse peinte sur son visage annonçoit le salut. Il fut bientôt environné d'une foule de peuple qui poussoit des cris de joie ; et ce lieu, arrosé de tant de larmes quelques jours auparavant, retentissoit d'acclamations et d'éloges. Tous ceux que la crainte avoit jusqu'alors tenus cachés, accouroient avec transport. Tous s'efforçoient d'approcher d'*Hellébique*. Ayant imposé silence, il fit lui-même la lecture de la lettre. Elle contenoit des reproches tendres et paternels. *Théodose* y paroissoit plus touché des insultes faites à *Flaccille* et à son père, que de celles qui tomboient sur lui-même. Il y censuroit cet esprit de révolte et de mutinerie, qui sembloit faire le caractère du peuple d'Antioche ; mais il ajoutoit qu'il étoit encore plus naturel à *Théodose* de pardonner. Il témoignoit être affligé que les magistrats eussent ôté la vie à quelques coupables, et finissoit par révoquer tous les ordres qu'il avoit donnés pour la punition de la ville et des habitans.

A ces mots, il s'élève un cri général. Tous se dispersent pour aller porter cette heureuse nouvelle à leurs femmes et à leurs enfans. La veille, on accusoit de lenteur *Flavien* et *Césaire* ; en ce moment on s'étonne qu'une affaire si importante, si difficile, ait été si promptement terminée. On ouvre les bains publics : on orne les rues et les places de festons et de guirlandes ; on y dresse des tables : Antioche entière n'est plus qu'une salle de festin. La nuit suivante égale la lumière des plus beaux jours ; la

ville est éclairée de flambeaux. On bénit l'Être souverain qui tient en sa main le cœur des princes : on célèbre la clémence de l'empereur ; on comble de louanges *Flavien*, *Hellébique* et *Césaire*. *Hellébique* prend part à la réjouissance publique : il se mêle dans les jeux, dans les festins. Les jours suivans, on lui dressa des statues, ainsi qu'à *Césaire ;* et lorsqu'il fut ensuite rappelé par l'empereur, il fut conduit hors de la ville avec les vœux et les acclamations de tout le peuple. *Flavien* reçut, à son arrivée, des témoignages de reconnoissance encore plus précieux et plus dignes d'un évêque. Il fut honoré comme un ange de paix ; et toutes les églises retentirent d'actions de graces.

Ainsi se terminèrent les suites d'une sédition que la politique se seroit crue obligée de châtier à la rigueur, pour donner un exemple terrible. Celui qui veille en même temps à la sureté et à la gloire des monarques qui le servent, ne voulut armer contre les coupables que les bras de leurs propres magistrats : il ne laissa au prince que l'honneur de pardonner.

4. *Théodose II* avoit vingt ans accomplis ; et l'illustre *Pulchérie*, sa sœur, lui cherchoit une épouse dans les plus nobles maisons de l'empire. *Paulin*, qu'une tendre amitié attachoit à l'empereur depuis l'enfance, partageoit ce soin avec l'auguste tutrice ; et ils éprouvoient tous deux combien il est difficile de rencontrer ensemble toutes les graces et toutes les vertus. Pendant qu'ils s'occupoient de cette recherche, une jeune Athénienne, conduite par l'infortune, vint à Constantinople. Elle étoit fille de *Léonce*, célèbre sophiste d'Athènes ; et son père, trouvant déjà en elle tous les dons de la nature, avoit pris le plus grand soin de cultiver son esprit. Il y avoit beaucoup mieux réussi que dans l'éducation de ses deux fils, qui n'eurent d'autre mérite que d'être frères d'*Athénaïs* (c'étoit le nom de cette fille). *Léonce* étoit riche. Il mourut, et fit en mourant un testament bizarre. « Je laisse, disoit-il, tous mes biens à mes deux fils « *Valère* et *Génésius*, à condition qu'ils donneront à leur « sœur cent pièces d'or. Pour elle, son mérite, qui l'élève « au-dessus de son sexe, lui sera d'une assez grande res- « source. » Les cent pièces d'or ne faisaient guère que

treize à quatorze cents livres de notre monnaie actuelle. *Athénaïs*, déshéritée pour la raison même qui rend les autres pères plus favorables, conjura d'abord ses deux frères de réparer cette injustice, et de lui accorder sa légitime, les prenant à témoins qu'elle n'avoit pas mérité cette disgrace, et leur représentant que l'indigence de leur sœur seroit pour eux, sinon un sujet d'affliction, du moins un reproche continuel. Ces ames vulgaires n'écoutèrent que l'intérêt; et pour oublier leur sœur, ils la chassèrent de la maison paternelle. Elle se réfugia chez une tante qui la conduisit à Constantinople, pour y solliciter la cassation du testament. Elle s'adressèrent à *Pulchérie*. *Athénaïs* étoit d'une beauté éblouissante. Elle exposa le sujet de ses plaintes avec des graces si touchantes, que la princesse fut aussi charmée de son esprit que de sa beauté. *Pulchérie* s'informa de ses mœurs; et ayant appris qu'elles étoient irréprochables, elle crut avoir trouvé dans cette jeune fille ce qu'elle cherchoit vainement à la cour. Elle fit aussitôt part à son frère de cette heureuse découverte.

Ce récit excita dans le jeune prince une vive impatience de voir *Athénaïs*. Sous prétexte de s'instruire plus en détail de l'objet de sa requête, *Pulchérie* la fit entrer dans son appartement, où *Théodose*, sans être aperçu d'elle, eut le temps de la considérer d'un lieu où il étoit avec *Paulin*. Tous deux furent frappés de l'éclat de sa personne, tandis que *Pulchérie* admiroit la justesse, les graces et la modestie de ses discours. *Théodose* en devint passionnément amoureux, et n'eut point de repos que le mariage ne fût conclu. *Léonce* étoit païen. *Athénaïs*, élevée dans la religion de son père, fut instruite du christianisme, et baptisée sous le nom d'*Eudocie*. Les frères de l'impératrice avoient mérité son ressentiment. Ils prirent la fuite et se cachèrent, dès qu'ils apprirent qu'elle étoit devenue épouse de leur souverain. La princesse, plus généreuse et plus habile qu'ils n'étoient en fait de vengeance, ne voulut les punir que par des bienfaits. Elle les fit chercher, et conduire à Constantinople. Lorsqu'ils parurent devant elle, tremblans et deconcertés : « Ne « craignez rien, leur dit-elle; loin de vous savoir mau- « vais gré, je vous regarde comme les auteurs de mon « élévation. Ce n'est pas votre dureté qui m'a bannie de

« la maison paternelle, c'est la Providence divine qui « m'a prise par la main, pour me conduire sur le trône.» Elle procura à *Valère* la dignité de maître des offices, et à *Génésius* celle de préfet du prétoire d'Illyrie.

5. Au troisième siècle, il y avoit en Orient un chrétien nommé *Nicéphore*, qui étoit ami particulier d'un prêtre nommé *Saprice*. Après avoir été long-temps parfaitement unis, leur amitié se ralentit, et finit par une rupture entière. Il y avoit déjà plusieurs années que leur inimitié duroit, lorsque le laïque rentrant en lui-même, s'adressa enfin aux amis du prêtre pour tâcher de se réconcilier avec lui, mais inutilement. Il se jette aux pieds de *Saprice*, le conjure de lui pardonner; mais ce prêtre implacable est sourd à ses prières. Dans la persécution de *Valérien*, *Saprice* est arrêté par les persécuteurs, et fait paroître un courage héroïque dans une cruelle question à laquelle on l'appliqua. Condamné à avoir la tête coupée, il est conduit au supplice. *Nicéphore* accourt, se prosterne de nouveau à ses pieds, lui demande humblement son pardon; mais *Saprice* ne daigne pas lui répondre. *Nicéphore* court par une autre rue pour se présenter encore devant lui, avec larmes, et le presse, par les prières les plus touchantes, le suivant ainsi jusqu'au lieu du supplice, et continuant, avec l'étonnement des bourreaux, de solliciter sa réconciliation; mais le cœur de ce prêtre, déjà endurci, demeure inexorable. Il ose monter à l'autel où se devoit offrir son sacrifice, contre la défense de *Jésus-Christ*, sans se réconcilier auparavant avec son frère. Lorsqu'il est sur l'échafaud, l'exécuteur lui dit de se mettre à genoux, afin de lui abattre la tête; mais à l'instant, l'horreur de la mort saisit son ame: il demande grace, il offre d'immoler aux faux dieux, conformément à l'édit de l'empereur. Dieu fit voir en cette rencontre, combien il déteste l'oblation d'un homme dont le cœur est rempli de haine, et combien il chérit celui qui pardonne. *Nicéphore*, saisi de douleur à la vue d'une telle apostasie, se déclare chrétien. On l'arrête; on lui tranche la tête; il reçoit la couronne du martyre, dont *Saprice* s'étoit rendu indigne.

Le calife *Hussein*, fils d'*Ali IV*, ayant été blessé par un esclave, qui lui laissa tomber, par mégarde, un plat

de viandes chaudes sur la tête, le regarda d'un œil assez fier, mais sans emportement. L'esclave se jeta aussitôt à ses pieds, et lui dit ces paroles de l'Alcoran: «Le paradis « est fait pour ceux qui retiennent et domtent leur co- « lère.» *Hussein* lui répondit qu'il n'en ressentoit point. L'esclave continua de répéter les paroles du même verset: « Et qui pardonnent à ceux qui les ont offensés. — « Je te pardonne aussi, » répliqua le calife. Enfin l'esclave, achevant de prononcer les dernières paroles du texte: « Dieu aime sur-tout ceux qui leur font du « bien; » *Hussein* lui dit: « Je te donne aussi la li- « berté, et quatre cents drachmes d'argent. »

7. Un militaire, ancien dans le service, ayant obtenu de la cour un gouvernement considérable, en fut privé quelques années après, par *Alfonse V*, roi d'Aragon, qui jugea à propos de le donner à un autre. L'officier fut si piqué de cette disgrace, qu'il sortit du royaume, et alla parcourir l'Espagne, la France, et ensuite toute l'Allemagne, se plaignant par-tout de l'injustice du roi, sans même épargner les calomnies les plus atroces qu'il semoit adroitement dans ces différentes cours, afin de le rendre plus odieux. Comme il s'aperçut à la fin qu'il ne tiroit pas grand profit de toutes ses déclamations, et que les ennemis d'*Alfonse*, après avoir pris plaisir à l'écouter, ne lui donnoient rien, il prit le parti de s'en retourner. Le roi, quelque temps après, sut qu'il s'étoit réfugié à Florence; il lui fit dire qu'il pouvoit venir à la cour en toute sureté, ajoutant ces paroles remarquables: «On n'a point encore « oublié vos services; mais votre offense est déjà ou- « bliée.» *Alfonse* ne s'en tint pas à des sentimens stériles; il voulut encore lui payer les frais de son voyage, et lui fit même présent d'une somme d'argent considérable.

8. *Abaza* s'étant révolté contr *Amurat IV*, cet empereur envoya l'assiéger dans Erzerum, par le grand-visir *Khosrou*, qui prit la ville, et se saisit de la peronne du chef des rebelles. Le visir, quoique naturellement sévère, accorda le pardon aux habitans, et reprit en triomphe la route de Constantinople. Comme il approchoit de cette capitale, tout le peuple sortit en foule à sa rencontre, attiré par la réputation d'*Abaza*. Chacun s'empressoit de voir cet

illustre captif, qui avoit été pendant plusieurs années la terreur de l'empire ottoman. *Amurat* lui-même, impatient de satisfaire sa curiosité, quitta le serail, et s'avança à cheval hors de la ville, environné d'une troupe de jeunes gens de son âge. On lui présente *Abaza* chargé de chaînes. Il arrête quelque temps sur lui des regards de surprise et d'admiration; puis, rompant tout-à-coup le silence : « Je « te pardonne, *Abaza*, dit-il; tes exploits m'ont fait ou- « blier ta trahison; et pour mieux t'engager à la réparer, « je te fais bacha de Bosnie. » Aussitôt mille cris de joie applaudissent à la générosité du jeune sultan, tandis qu'*Abaza* lui jure, à ses pieds, une fidélité inviolable.

9. Le maréchal *de Villars* avoit mis à prix la tête du chef des camisards, hérétiques qui s'étoient révoltés dans les Cévennes. Ce rebelle, témoin du supplice de ses compagnons, reconnoissant que tôt ou tard il lui faudroit subir le même sort, prit un parti qui lui réussit. Il connoissoit la générosité et la clémence du maréchal. S'étant présenté à ce général, qui ne le connoissoit que de nom, il lui demanda s'il étoit vrai qu'il eût promis mille écus à celui qui le livreroit mort ou vif? Le maréchal ayant répondu que oui : « Cette récompense me seroit due, « continua le camisard, si mes crimes ne m'en avoient « rendu indigne; mais j'ai tant de confiance en la clé- « mence du roi et en votre générosité, que je ne crains « point de vous apporter moi-même cette tête crimi- « nelle dont vous pouvez disposer. » Il étoit à genoux en disant ces mots. Le maréchal, l'ayant fait relever, lui fit compter sur-le-champ les mille écus, et expédier une amnistie générale pour lui et pour quatre-vingts personnes de sa suite.

10. Des courtisans de *Philippe-le-Bel* excitoient ce prince à sévir contre un prélat qui l'avoit offensé : « Je « sais, leur répondit-il, que je puis me venger; mais « il est beau de le pouvoir, et de ne le pas faire. »

11. Quelques complices d'une grande conjuration formée contre le roi *Robert* et son état, furent arrêtés, et conduits devant ce monarque, auquel ils avouèrent leur crime, avec toutes les marques d'un sincère repentir. La cour des seigneurs assemblés les condamna à mort, sans vouloir révoquer cette terrible sentence. *Robert* seul fu-

touché de compassion; et força son conseil à souscrire au pardon qu'il leur accorda par ce pieux stratagême. Il fit traiter magnifiquement ces coupables malheureux, et le lendemain il les fit approcher de la sainte table ; puis, adressant la parole à ses conseillers, il leur dit : « Nous « conviendroit-il, messieurs, d'envoyer au gibet ceux « que *Jésus-Christ* vient de recevoir à sa table ? » *Voy.* BONTÉ, CHARITÉ, CLÉMENCE, GÉNÉROSITÉ.

PATIENCE.

1. LE célèbre M. *Domat*, au milieu de ses plus grandes douleurs, disoit : « Dieu me fait la grace de souf- « frir sans me plaindre; mais il me semble qu'un chré- « tien doit aller jusqu'à souffrir avec joie. »

2. S. *Romuald*, fondateur de l'ordre des Camaldules, résolu d'embrasser la vie d'ermite, se mit sous la conduite d'un pieux solitaire nommé *Marin*. Cet homme ne comptoit pas la douceur parmi ses vertus ; et sa dureté étoit capable de rebuter un élève moins affermi dans sa vocation que *Romuald*. Toutes les fois que son disciple faisoit quelque faute en lisant, l'impitoyable *Marin* lui donnoit un grand coup de baguette sur la tête, du côté gauche. *Romuald* souffrit long-temps ce traitement rigoureux avec une patience héroïque. Enfin il dit un jour à *Marin* : « Mon maître, je suis presque devenu « sourd du côté gauche ; je vous prie d'avoir la bonté « de me frapper désormais du côté droit. »

3. Une des qualités les plus marquées de *Socrate* étoit une tranquillité d'ame que nul accident, nulle perte, nulle injure, nul mauvais traitement ne pouvoient altérer. On a dit que ce philosophe étoit naturellement fougueux et emporté, et que la modération à laquelle il étoit parvenu, étoit l'effet de ses réflexions, et des efforts qu'il avoit faits pour se vaincre lui-même et pour se corriger. Il avoit exigé de ses amis de l'avertir quand ils le verroient près de se mettre en colère. Au premier signal, il baissoit le ton, ou même se taisoit. Se sentant un jour de l'émotion contre un esclave : « Je te frapperois, dit-il, si je n'étois en

« colère. » Une autre fois, ayant reçu d'un brutal un vigoureux soufflet, il se contenta de dire en riant: « Il est fâcheux de ne savoir pas quand il faut s'armer d'un casque. »

Il trouva dans sa propre maison une ample carrière pour exercer sa patience dans toute son étendue ; et *Xantippe*, son épouse, la mit aux plus rudes épreuves par son humeur bizarre, emportée, violente. Il paroît qu'avant de la choisir pour compagne, il n'avoit pas ignoré son caractère. Il disoit lui-même qu'il l'avoit prise exprès, persuadé que s'il venoit à bout de souffrir ses emportemens, il pourroit vivre avec les personnes les plus difficiles. Les traits suivans feront connoître que ce grand homme avoit parfaitement réussi dans son choix.

Il donnoit à souper à *Euthidème* son ami. Pendant le repas, *Xantippe* lui chercha querelle, cria, tempêta, suivant l'usage ; se leva toute furieuse, et renversa les plats qui étoient sur la table. *Euthidème* étonné de ce fracas, profitoit du bruit pour s'esquiver doucement par la porte, quand *Socrate*, le retenant : « Ne vous troublez point, lui dit-il ; l'autre jour, que « je mangeois chez vous, une poule, en volant sur « la table, ne renversa-t-telle pas tout ? Nous n'en « fûmes cependant pas plus émus. » La tranquillité du mari mettoit le comble à la fureur de l'épouse : « Tou- « jours, disoit-elle avec un ton de désespoir, toujours « il rentre à la maison avec le même air et le même « visage qu'il avoit en sortant. »

Un jour, pour l'outrager d'une manière sensible, elle lui arracha son manteau de dessus les épaules, au milieu de la rue, et le jetta dans la crotte. Les amis du sage lui conseilloient de se venger sur-le-champ de cette épouse insolente, et de lui faire sentir une bonne fois qu'il portoit un bâton. « C'est-à-dire, messieurs, « répondit *Socrate*, qu'un mari et une femme aux « prises, seroient pour vous en spectacle fort amu- « sant ; mais je ne suis pas d'humeur de vous donner « la comédie à mes dépens. »

Une autre fois, après avoir long-temps supporté sans rien dire ses assauts de mauvaise humeur, et les torrens d'injures qui les accompagnoient, il sortit de

la maison pour laisser le champ libre à son inépuisable moitié, et s'assit devant sa porte. *Xantippe*, désespérée du phlegme de son mari, monte à sa chambre, et, par la fenêtre, renverse sur la tête chauve du trop patient philosophe, un pot plein d'eau :

Ce n'étoit pas de l'eau de rose,
Mais de l'eau de quelque autre chose.

Les passans, témoins de l'aventure, en firent de grands éclats de rire. *Socrate* en rit aussi, et dit tranquillement : « Je m'y attendois bien ; après le ton-« nerre vient la pluie. »

Alcibiade s'étonnoit qu'il pût résister aux cris éternels de cette femme acariâtre. « J'y suis tellement ac-« coutumé, répondit-il, que ses clameurs ne font « pas plus d'impression sur moi, que le bruit d'une « charrette. » C'est ainsi que, jusqu'à sa mort, ce grand philosophe souffrit en riant, et sans se plaindre, les excès inouis de cette furie domestique, que le Ciel sembloit avoir formée pour exercer sa vertu.

4. *Alfonse V*, roi d'Aragon, passoit devant Capoue avec son armée. Tout-à-coup un homme, ayant la mine d'un soldat, vient à lui comme un furieux, arrête d'abord son cheval par la bride, et se met ensuite à l'accabler d'injures. Le monarque eut la patience de l'écouter, et attendit qu'il eût déchargé toute sa mauvaise humeur ; puis il continua son chemin sans lui répondre un seul mot, et sans vouloir même le regarder.

5. Une dame vertueuse fut priée, par une de ses amies, de lui apprendre quels secrets elle avoit pour conserver les bonnes graces de son mari : « C'est, lui « dit-elle, en faisant tout ce qui lui plaît, et en souf-« frant patiemment, de sa part, tout ce qui ne me « plaît pas. »

6. Un jeune homme, après avoir été élevé, pendant quelque temps, chez le philosophe *Zénon*, revint dans la maison paternelle : « Eh bien ! lui dit son père, qu'as-« tu appris de bon chez ce philosophe ? — Vous le « saurez bientôt, mon père, » répondit le jeune homme ; et ensuite il se tut. Le père, irrité de son silence, et

le prenant pour un aveu tacite du peu de fruit qu'il avoit retiré de l'étude de la philosophie, se leva tout en colère : « Malheureux, lui dit-il, tu as donc perdu « ton temps ? C'est donc en vain que j'ai fait tant de « dépenses pour ton éducation ? » En même temps, il commença à le frapper rudement. Le jeune homme reçut avec soumission ce traitement cruel ; et, lorsque la colère de son père se fut appaisée : « Voilà, lui dit-« il avec douceur, ce que j'ai appris à l'école de *Zé-« non*, à souffrir patiemment la colère et les mauvais « traitemens de mon père. »

7. Le célèbre *Sertorius*, voyant ses soldats découragés par la perte d'une bataille, les fit assembler, et commanda qu'on amenât devant eux deux chevaux, l'un vieux, maigre, défait, et d'une extrême foiblesse ; l'autre jeune, gras, vigoureux, et fort, remarquable sur-tout par la beauté de sa queue, et par la quantité de crins dont elle étoit fournie. Auprès du cheval foible, il mit un homme grand et fort ; et, auprès du cheval vigoureux, il mit un petit homme foible, et de mauvaise mine. Le signal étant donné, l'homme fort prit à deux mains la queue du cheval foible, et la tiroit à lui de toute sa force, comme pour l'arracher ; et le petit homme foible se mit à arracher un à un les crins de la queue du cheval fort. Après que le premier eut pris beaucoup de peine inutilement, et qu'il eut bien fait rire tous les spectateurs, il renonça à son entreprise ; mais le petit homme foible, sans aucun effort, fit bientôt voir la queue de son vigoureux cheval, toute nue, et dépouillée de ses crins. Alors *Sertorius* se levant dit : « Mes alliés, vous voyez que la patience est « plus efficace que la force, et que la plupart des « choses dont on ne sauroit venir à bout tout à la fois, « quelques efforts qu'on fasse, on les exécute sans « peine peu à peu. Ne vous laissez donc point abattre « par un mauvais succès ; soyez sûrs qu'en revenant « souvent à la charge, votre persévérance vous fera « enfin triompher. » *Voyez* RETENUE.

PAUVRETÉ.

1. UNE honnête pauvreté, disoit *Caton*, est mille fois préférable à des richesses acquises par des voies iniques : on plaint le pauvre ; on déteste le riche.

2. La fille de *Thémistocle* étant recherchée en mariage, cet illustre Athénien préféra un honnête homme pauvre, à un riche dont la réputation étoit suspecte ; et il dit que, dans le choix d'un gendre, « il aimoit mieux « du mérite sans bien, que du bien sans mérite. »

3. Un homme de grande condition, et qui ne vouloit point être connu, vint avec beaucoup d'argent au désert de Scété, pour le faire distribuer aux solitaires. On lui répondit qu'ils n'en avoient pas besoin : mais cet homme ne se contentant point de cette raison, jeta cet argent dans une corbeille qui étoit à l'entrée de l'église, et le prêtre dit ensuite tout haut : « Que « ceux qui en ont besoin en prennent. » Il n'y en eut pas un seul qui y voulût toucher ; plusieurs même détournèrent leurs regards, pour témoigner le mépris qu'ils faisoient de ce métal, vil objet des désirs de la plupart des hommes. Alors le bon prêtre dit au riche : « Dieu a reçu votre offrande ; distribuez-la aux véri- « tables indigens ; car, pour nous, comme vous vo- « yez, il ne nous manque rien. »

4. Un grand seigneur, apportant de l'argent à un vieux solitaire lépreux, et accablé d'infirmités, lui dit : « Je vous supplie, mon père, de recevoir cette petite « bagatelle pour satisfaire à vos besoins. — Eh ! quoi ! « mon frère, répondit ce généreux anachorète, venez- « vous ici pour me ravir celui qui me nourrit depuis « plus de soixante ans, et qui, par sa miséricorde, a fait « que, dans mon infirmité, je n'ai eu besoin de rien ? »

5. *Abou-Hatem*, pieux et célèbre docteur musulman, avoit embrassé par goût une vie très-pauvre et très-austère. Un jour un de ses amis lui demanda comment il pouvoit subsister ? « Le ciel et la terre, répondit-il, « sont les magasins et les trésors de la Providence : les « hommes ne manquent jamais de rien, quand ils pui-

« sent, avec confiance, dans ces sources fécondes de « biens. »

6. *Socrate* s'étoit accoutumé, de bonne heure, à une vie sobre, dure, laborieuse, sans laquelle il est rare qu'on soit en état de satisfaire à la plupart des devoirs d'un bon citoyen. Il est difficile de porter plus loin qu'il le fit le mépris des richesses, et l'amour de la pauvreté. Il regardoit comme une perfection divine de n'avoir besoin de rien ; et il croyoit qu'on approchoit d'autant plus près de la Divinité, qu'on se contentoit de moins de choses. Voyant la pompe et l'appareil que le luxe étaloit dans de certaines cérémonies, et la quantité d'or et d'argent qu'on y portoit : « Que de « choses, disoit-il, en se félicitant lui-même sur son « état; que de choses dont je n'ai pas besoin! » *Quantis non egeo !*

7. Il est rare des voir de princes se livrer par goût à la pauvreté, et ne faire cas des richesses que pour les répandre dans le sein de l'indigence. C'est pourtant ce que fit *Alcamène*, neuvième roi de Lacédémone. On lui demandoit pourquoi, avec tant de biens, il vivoit si pauvrement ? « C'est, dit-il, parce qu'un « homme riche a plus de gloire en vivant suivant la « raison, qu'en se laissant aller à sa cupidité. »

8. *Philoxène* de Cythère, poète fameux, ayant acquis de grandes richesses en Sicile, s'aperçut que le luxe et la mollesse, qui en sont inséparables, commençoient à le gagner : « Par tous les dieux ! dit-il, « perdons nos richesses, plutôt qu'elles ne nous per- « dent. » Aussitôt il renonça à tout ce qu'il possédoit, quitta la Sicile, et alla dans une agréable retraite, mettre ses mœurs en sureté, sous les auspices d'une pauvreté volontaire.

9. *Epaminondas*, l'un des plus grands hommes de la Grèce, s'étoit livré par goût et par choix à l'amour de la pauvreté; et jamais il ne fit aucun cas des richesses. Mais sa pauvreté même lui attiroit l'estime et la confiance des riches, et le mit en état de faire du bien aux autres. Quelqu'un de ses amis se trouvant fort à l'étroit, il l'envoya chez un des citoyens de Thèbes les plus opu-

lens, avec ordre de lui demander, de sa part, mille écus. Celui-ci, étant venu chez lui pour s'informer du motif qui l'avoit porté à lui adresser cet ami : « C'est, « lui répondit *Epaminondas*, que cet homme de bien « est dans le besoin, et que vous êtes riche. »

10. *Ménénius-Agrippa*, l'un des plus célèbres citoyens qui aient illustré Rome, après avoir été consul, après avoir reçu les honneurs du triomphe, mourut si pauvre, qu'il ne laissa pas de quoi fournir aux frais de ses funérailles. Le public y suppléa. Les tribuns ayant assemblé le peuple, firent l'éloge du défunt. Ils racontèrent tout ce qu'il avoit fait de grand, pendant la guerre et pendant la paix : ils élevèrent jusqu'au ciel ses rares qualités, son désintéressement, sa frugalité, sa droiture, son mépris pour les richesses, l'horreur infinie qu'il avoit surtout des usures et des profits cruels qui se tirent du sang des malheureux; et ils conclurent par représenter qu'il seroit honteux qu'un si grand homme fût privé, après sa mort, des honneurs qu'il méritoit, parce qu'il n'étoit point assez riche pour être inhumé selon son rang. Tous les particuliers se taxèrent par tête avec joie, ce qui fit une somme considérable. Le sénat, piqué d'une noble jalousie, regarda comme un affront pour l'état, qu'un homme de ce mérite fût enterré des aumônes des particuliers, et jugea qu'il étoit trop juste que le trésor public en fît les frais. L'ordre fut donné sur-le-champ aux questeurs de n'épargner rien pour donner à la pompe funèbre de *Ménénius*, tout l'éclat et toute la magnificence dignes de son rang et de sa vertu. Le peuple néanmoins, piqué à son tour d'émulation, refusa constamment de reprendre l'argent qu'il avoit donné, et que les questeurs lui vouloient rendre. Il en fit présent aux enfans de *Ménénius*, de crainte que leur pauvreté ne les engageât dans des professions indignes du rang et de la gloire de leur père.

11. *Callias*, très-proche parent d'*Aristide*, et le plus opulent citoyen d'Athènes, fut appelé en jugement. Son accusateur, insistant peu sur le fond de la cause, lui faisoit sur-tout un crime de ce que, riche comme il étoit, il ne rougissoit pas de laisser dans l'indigence le grand, le juste *Aristide*, avec sa femme et ses en-

fans. *Callias*, voyant que ses reproches faisoient beaucoup d'impression sur l'esprit des juges, somma *Aristide* de venir déclarer devant eux, s'il n'étoit pas vrai qu'il lui avoit plusieurs fois présenté de grosses sommes d'argent, et l'avoit pressé avec instance de vouloir les accepter; et s'il ne les avoit pas toujours constamment refusées, en lui répondant qu'il se pouvoit vanter à meilleur titre de sa pauvreté, que lui de son opulence; que l'on pouvoit trouver assez de gens qui usoient bien de leurs richesses; mais qu'on en rencontroit peu qui portassent la pauvreté avec courage, et même avec joie; et qu'il n'y avoit que ceux qui étoient pauvres malgré eux, ou par leur faute, pour avoir été paresseux, intempérans, prodigues, déréglés, qui pussent en rougir. *Aristide* avoua que tout ce que son parent venoit de dire étoit vrai; et il ajouta qu'une disposition d'ame, qui retranche tout désir des choses superflues, et qui reserre les besoins de la vie dans les bornes les plus étroites, outre qu'elle délivre de mille soins importuns, et laisse une liberté entière de ne s'occuper que des affaires publiques, approche encore, en quelque sorte, l'homme vertueux de la Divinité même, qui est sans soins et sans besoins. Il n'y eut personne dans l'assemblée qui n'en sortît avec cette pensée et ce sentiment intérieur, qu'il eût mieux aimé être *Aristide* avec sa pauvreté, que *Callias* avec toutes ses richesses.

Ainsi la vertu favorite de cet austère Athénien étoit-elle ce noble et généreux désintéressement qui fait regarder les biens périssables, dont la fortune dispose à son gré, comme une possession incommode et dangereuse; et quoique ce grand homme eût été revêtu des premières charges de la république; quoiqu'il eût manié les finances avec une autorité absolue, il mourut pauvre, et ne laissa pas même de quoi se faire enterrer. Il fallut que l'état fît les frais de ses funérailles, et se chargeât de faire subsister sa famille. Ses filles furent mariées, et *Lysimaque* son fils fut entretenu aux dépens du prytanée, qui assigna aussi à la fille de ce dernier, après sa mort, le même entretien qu'on donnoit à ceux qui avoient vaincu aux jeux olympiques. *Voyez* MÉDIOCRITÉ.

PÉNÉTRATION.

PÉNÉTRATION.

1. UN particulier, fort connu à la cour d'*Alfonse V*, roi d'Aragon, étant venu à se brouiller avec un seigneur, en disoit pourtant du bien toutes les fois qu'il en parloit; ce qui étonnoit d'autant plus les gens qui l'écoutoient, qu'on savoit l'extrême inimitié qu'il portoit à cette personne. Le monarque, dont la vue étoit plus perçante que celle des autres, regarda toutes ces louanges comme très-suspectes. Bien loin de s'y fier, il fit venir secrètement tous ceux de sa cour qui les avoient entendues, pour leur dire que cet homme-là tramoit à coup sûr quelque trahison contre son ennemi, et que toute sa douceur apparente n'étoit qu'une ruse pour le perdre plus surement. Il ne se trompoit pas, et ce qu'il avoit prédit ne tarda guère à arriver. Six mois après, ce fourbe, croyant qu'il étoit temps d'exécuter son dessein, accusa le seigneur, son ennemi, d'un crime dont il ne trouvoit point coupable, et commença à le poursuivre en justice. *Alfonse*, qui s'étoit attendu à ce procédé injuste, dit alors qu'il vouloit qu'on mît l'accusé hors de cour, et qu'il fût déchargé du crime qu'on lui avoit faussement imputé. Il fit ensuite venir l'accusateur; et, lui ayant fait les reproches qu'il méritoit, il lui ordonna d'aller promptement trouver le criminel prétendu, et de lui faire humblement des excuses devant tout le monde.

2. *Laurent de Médécis* avoit une si grande pénétration, que deux citoyens très-connus dans Florence, qui s'accusoient mutuellement d'un vol de quelque argent, ayant comparu devant lui, il se contenta de les envisager, et, dans le moment, désigna le coupable. Comme il prévoyoit souvent ce qui devoit arriver, il prenoit presque toujours des mesures si justes, que l'événement lui étoit communément ou favorable, ou peu nuisible. Il étoit encore fort jeune, lorsqu'il sauva la vie à *Pierre de Médicis* son père, par un sage conseil qu'il lui donna. Il s'étoit formé une conspiration contre ce prince; et quelques-uns

des conjurés, mis en embuscade, devoient l'assassiner au retour d'une course qu'il avoit faite hors de la ville. Il étoit en litière, parce que la goutte l'empêchoit de marcher. Son fils, qui l'acompagnoit, dit à ceux qui le portoient de quitter la route ordinaire, et d'en prendre une plus courte pour entrer dans la ville. Pour lui, monté sur son cheval, il prit le chemin naturel ; et il dit à ceux qu'il rencontroit, que son père le suivoit, et qu'il n'étoit pas éloigné : par cette ruse, il trompa ceux qui l'attendoient ; et tous deux arrivèrent, presque en même temps, sains et saufs à Florence.

3. L'auteur du *Nighiaristan*, ou *Collection curieuse d'événemens mémorables*, pour faire connoître la pénétration des Arabes, raconte l'histoire suivante. Trois frères arabes, de la famille d'*Adnan*, s'étant mis en voyage pour voir le pays, rencontrèrent un chamelier qui leur demanda s'ils n'avoient point vu un chameau qui s'étoit égaré sur le chemin qu'ils tenoient ? L'aîné d'entre eux demanda au chamelier, s'il n'étoit pas borgne ? « Oui, » lui répondit-il. Le second frère ajouta : « Il lui « manque une dent sur le devant ; » et, ceci se trouvant vrai, le troisième frère dit : « Je parierois qu'il est boiteux. » Le chamelier entendant tout ceci, ne douta plus qu'ils ne l'eussent vu, et les pria de lui dire où il étoit. Ces deux frères lui dirent : « Suivez le chemin que nous tenons. » Le chamelier leur obéit, et les suivit sans rien trouver. Quelque temps après, ils lui dirent : « Il est chargé de blé. » Ils ajoutèrent peu après : « Il porte « de l'huile d'un côté, et du miel de l'autre. » Le chamelier, qui savoit la vérité de tout ce qu'ils lui disoient, leur réitéra ses instances, et les pressa de lui découvrir le lieu où ils l'avoient vu. Ce fut alors que ces trois frères lui jurèrent que non-seulement ils ne l'avoient point vu ; mais qu'ils n'avoient même entendu parler de son chameau qu'à lui-même. Après plusieurs contestations, il les mit en justice, et on les emprisonna. Le juge, s'apercevant que c'étoient des gens de qualité, les fit sortir de prison, et les renvoya au roi du pays, qui les reçut fort bien, et les logea dans son palais. Un jour, dans l'entretien qu'il eut avec eux, il leur demanda comment ils savoient tant de choses de ce chameau, sans

l'avoir jamais vu ? Il répondirent : « Nous avons vu que, dans le chemin qu'il a tenu, l'herbe et les chardons étoient broutés d'un côté, sans qu'il parût rien de mangé de l'autre ; cela nous a fait juger qu'il étoit borgne : nous avons aussi remarqué que, dans les herbes qu'il a broutées, il en est resté au défaut de sa dent ; et la trace de ses pieds nous a fait voir qu'il en avoit traîné un : c'est ce qui nous a fait dire qu'il lui manquoit une dent, et qu'il étoit boiteux. Les mêmes traces nous ont appris qu'il étoit extrêmement chargé, et que ce ne pouvoit être que de grain ; car ses deux pieds de devant étoient imprimés fort près de ceux de derrière. Quant à l'huile et au miel, nous nous en sommes aperçus par les fourmis et les mouches qui s'étoient amassées de côté et d'autre du chemin, dans les lieux où il pouvoit être tombé quelques gouttes de ces deux liqueurs. Par les fourmis, nous avons conjecturé le côté de l'huile, et par les mouches celui du miel. » *Voyez* SAGACITÉ.

PÉNITENCE.

1. THÉODOSE-LE-GRAND donna deux exemples également illustres : l'un des terribles excès auxquels la colère peut emporter les meilleurs princes, lorsqu'ils ne prennent conseil que de leurs adulateurs ; l'autre, du généreux repentir que peut exciter dans leur ame un zèle salutaire. Thessalonique, capitale de l'Illyrie, étoit devenue une ville des plus grandes et des plus peuplées de l'empire. La licence s'y étoit accrue dans la même proportion que l'opulence et le nombre des habitans. Le peuple étoit passionné pour les spectacles. Il chérissoit, il estimoit même ces vils ministres des divertissemens publics, qui sont la perte des mœurs, parce qu'ils ne peuvent se faire des partisans sans diminuer l'horreur des vices dont ils sont infectés. *Botheric* commandoit les troupes en Illyrie. Son échanson se plaignit à lui des poursuites criminelles d'un cocher du cirque, embrasé d'une passion brutale. *Botheric* fit mettre en prison cet infame séducteur. Comme le jour des courses du cirque approchoit, le peuple, qui

croyoit ce cocher nécessaire à ses plaisirs, vint demander son élargissement. Sur le refus du commandant, il se mutina. La sédition fut violente: plusieurs magistrats y perdirent la vie; et *Botheric* fut assommé à coups de pierres.

La nouvelle de cet attentat excita l'indignation de *Théodose*. Il vouloit d'abord mettre à feu et à sang toute la ville. *Ambroise* et les évêques des Gaules qui tenoient alors un synode à Milan, vinrent à bout de l'appaiser. Il leur promit de procéder selon les règles de la justice; mais ses courtisans, et sur-tout *Rufin*, effacèrent bientôt ces heureuses impressions. *Rufin*, homme de fortune, s'étoit élevé, à la faveur des vertus qu'il savoit feindre, jusqu'à la confiance de l'empereur: il étoit alors maître des offices, et tenoit le premier rang dans les conseils. Appuyé de ses partisans, il fit entendre à *Théodose* qu'il étoit nécessaire de donner un exemple capable d'arrêter pour toujours les séditions, et de maintenir l'autorité du prince dans la personne de ses officiers. Il ne lui fut pas difficile de rallumer un feu mal éteint. On résolut de punir les Thessaloniciens par un massacre général. *Théodose* recommanda expressément de cacher à S. *Ambroise* la décision du conseil; et, après avoir donné ses ordres, il sortit de Milan, pour éviter de nouvelles remontrances, si le secret de la délibération venoit à transpirer.

Les officiers chargés de cette barbare exécution, ayant reçu la lettre du prince, annoncèrent une course de chars pour le lendemain, et passèrent la nuit à faire toutes les dispositions nécessaires à leur dessein. Le jour venu, le peuple, ne sachant pas qu'il couroit à la mort, se rendit en foule dans le cirque, sans s'apercevoir du mouvement des soldats dont il fut tout-à-coup enveloppé. Ceux-ci avoient ordre de passer tout au fil de l'épée, sans distinction d'âge ni de sexe. Au signal donné, ils poussent un grand cri, et se jettent avec fureur sur la multitude. On frappe; on égorge; on tue les enfans sur le sein de leurs mères. Les habitans renfermés dans cette vaste enceinte, morts, blessés, vivans accumulés les uns sur les autres, ne sont bientôt plus qu'un monceau. Ceux qui fuient trouvent la mort dans les rues de la ville. Thessalonique est jonchée de cadavres. Des étrangers, des citoyens

pacifiques, qui n'avoient eu aucune part à la sédition, furent sacrifiés à cette aveugle vengeance.

Jamais l'humanité ne montre plus de vigueur que dans ces scènes cruelles, où la barbarie triomphe. Un esclave, voyant son maître saisi par les soldats, l'arrache de leurs mains; et, pour lui donner le temps de s'échapper, il se livre lui-même, et reçoit la mort avec joie. Un marchand, nouvellement entré dans le port, courut à ses deux fils qu'il voyoit près de périr. Il demanda en grace de mourir à leur place, et offrit à cette condition tout ce qu'il possédoit d'or et d'argent. Les soldats, par une indulgence brutale, lui permirent d'en choisir un; et le malheureux père, les regardant tour-à-tour, pleurant, gémissant, et ne pouvant se déterminer dans ce choix funeste, qui déchiroit ses entrailles, les vit enfin égorger tous deux. Le massacre dura trois heures. Sept mille, ou même quinze mille citoyens, selon d'autres, y périrent. On dit que *Théodose*, touché de repentir, peu de temps après le départ des courriers, en avoit dépêché d'autres pour révoquer l'ordre; mais que ceux-ci arrivèrent trop tard, ainsi qu'on a vu presque toujours, que plus les ordres méritent d'être révoqués, plus ils volent rapidement, et s'exécutent avec promptitude.

Cette affreuse tragédie répandit par tout l'empire l'étonnement et la consternation. *Ambroise* et les évêques assemblés à Milan, furent pénétrés de la plus vive douleur. Le saint prélat, aussi affligé de la faute de *Théodose* qu'il aimoit tendrement, que du malheur des Thessaloniciens, ne différa pas d'écrire au prince, pour le rappeler à lui-même: « Non, lui disoit-il, je « n'aurai pas la hardiesse d'offrir le saint sacrifice, si « vous avez celle d'y assister. Il ne me seroit par per« mis de célébrer ces augustes mystères en la présen« ce du meurtrier d'un seul innocent; et comment « le pourrois-je devant les yeux d'un prince qui vient « d'immoler tant d'innocentes victimes? Pour partici« per au corps de *Jésus-Christ*, attendez que vous vous « soyez mis en état de rendre votre hostie agréable à « Dieu; jusques-là, contentez-vous du sacrifice de « vos larmes et de vos prières. » La conscience de *Théodose* lui parloit encore avec plus de force et de liberté

Sa bonté naturelle ayant enfin dissipé les noires vapeurs de sa colère, lui montroit Thessalonique en pleurs, et ses sujets égorgés. Il ne se voyoit lui-même qu'avec horreur; et, pour se laver d'un forfait si énorme, tremblant de crainte et déchiré de remords, il revint à Milan, et marcha droit à l'eglise. *Ambroise* sort au-devant de lui, et s'opposant à son passage, semblable à cet ange redoutable qui défendoit l'entrée du jardin d'Eden, après la chute de notre premier père : « Arrêtez, prince, lui dit-il, vous ne sentez pas encore tout le poids de votre péché. La colère ne vous aveugle plus ; mais votre puissance et la qualité d'empereur offusquent votre raison, et vous dérobent la vue de ce que vous êtes. Rentrez en vous-même ; considérez la poussière d'où vous êtes sorti, et dans laquelle chaque instant se hâte de vous replonger : que l'éclat de la pourpre ne vous éblouisse pas jusqu'à vous cacher ce qu'elle couvre de foiblesse. Souverain de l'empire, mais mortel et fragile, vous commandez à des hommes de même nature que vous, et qui servent le même maître: c'est le créateur de cet univers; le roi des empereurs, comme de leurs sujets. Aurez-vous la hardiesse de lever les yeux dans son temple ! Comment entrerez-vous dans son sanctuaire ? Vos mains fument encore du sang innocent : oserez-vous y recevoir le corps du Seigneur ? Porterez-vous sur la coupe sacrée ces lèvres qui ont prononcé un arrêt injuste et barbare ? Retirez-vous, prince : n'ajoutez pas le sacrilège à tant d'homicides. Acceptez la chaîne salutaire de la pénitence, que vous impose par mon ministère la sentence du souverain Juge. En la portant avec soumission, vous y trouverez un remède pour guérir vos plaies, encore plus profondes que celles dont vous avez affligé Thessalonique: » L'empereur, voulant excuser sa faute par l'exemple de *David* : « Vous l'avez « imité dans son péché, lui repartit *Ambroise*, imitez-le « dans sa pénitence.» *Théodose* reçut cet arrêt comme s'il fût émané de la bouche de Dieu même. Il avoit l'ame trop élevée pour rougir de l'humiliation qu'il essuyoit à la vue d'un grand peuple : il ne sentoit que la confusion de son crime. Il retourna à son palais, en pleurant et en

soupirant. Il y demeura renfermé pendant huit mois, plongé dans cette douleur salutaire qui naît du brisement de l'ame accablée à la vue de ses fautes.

Selon la discipline ordinaire de l'Eglise, les pénitens n'étoient alors réconciliés que vers la fête de Pâques; et les meurtres volontaires n'étoient remis qu'après plusieurs années de pénitence. Aux approches de la fête de Noël, *Théodose* sentit redoubler sa douleur. *Rufin*, moins affligé que lui, quoiqu'il fût la principale cause de ses regrets, entreprit de le consoler; et, comme ce courtisan lui demandoit pourquoi il s'abandonnoit à une si profonde tristesse, l'empereur poussant un grand soupir qui fut suivi de larmes: « Hélas! *Rufin*, lui dit-il, se peut-il que vous ne sentiez pas mon malheur? Je gémis et je pleure de voir que le temple du Seigneur est ouvert aux derniers de mes sujets, qu'ils y entrent sans crainte, qu'ils y adressent leurs prières à notre commun Maître, tandis que l'entrée m'en est interdite, et que le ciel même est fermé pour moi; car je me souviens de cette divine parole: *Celui que vous aurez lié sur la terre, sera lié dans le ciel.*—Prince, répondit *Rufin*, j'irai, si vous le permettez, trouver l'évêque, et je l'engagerai, par mes prières, à vous affranchir de vos liens. — Il n'y consentira pas, répliqua l'empereur; je connois *Ambroise*: je sens la justice de son arrêt; jamais il ne violera la loi divine par déférence pour la majesté impériale. » Sur les instances de *Rufin*, qui promettoit avec confiance de fléchir *Ambroise*, l'empereur lui permit de le tenter; et, se flattant lui-même de quelque succès, il le suivit de loin. Dès qu'*Ambroise* aperçut le ministre: « *Rufin*, lui dit-il, quelle est votre imprudence? C'est vous dont le pernicieux conseil a rempli Thessalonique de carnage et d'horreur; et vous ne rougissez pas? vous ne tremblez pas? Vous osez approcher de la maison de Dieu, après avoir si cruellement déchiré ses images vivantes!» *Rufin*, se jetant à ses pieds, le supplioit de recevoir avec indulgence l'empereur qui alloit arriver. Alors *Ambroise*, enflammé de zèle: « Je vous avertis, « *Rufin*, lui dit-il, que je l'empêcherai d'entrer dans le « lieu saint; et, s'il veut continuer d'agir en tyran, il

« pourra m'égorger encore ; j'accepterai la mort avec « joie. » A ces paroles, *Rufin* manda promptement à *Théodose* qu'il ne pouvoit rien gagner sur l'inflexible prélat ; que pour éviter un éclat scandaleux, il lui conseilloit de ne pas aller plus loin. L'empereur, qui étoit déjà dans la grande place de la ville, continua sa marche, en disant : « J'irai, et j'essuyerai l'affront « que je n'ai que trop mérité. »

Ambroise étoit dans une salle voisine de l'église, dans laquelle il avoit coutume de donner ses audiences. Voyant approcher *Théodose*, il s'avança, en lui reprochant de vouloir user de tyrannie contre Dieu même, et de faire violence à la discipline de l'église, en prétendant s'affranchir de la pénitence : « Non, répondit le « prince, je ne viens point ici pour violer les lois, mais « pour vous conjurer d'imiter la clémence du Dieu que « nous servons, qui ouvre la porte de ses miséricordes « aux pécheurs pénitens.—Et quelle pénitence avez-« vous faite d'un si grand crime ? répliqua l'évêque.— « C'est à vous, lui dit *Théodose*, d'appliquer le remède « sur mes plaies ; et c'est à moi de le recevoir et de le « souffrir. » Alors *Ambroise*, touché de son humble résignation, lui dit que, puisqu'il n'avoit écouté que sa colère dans l'affaire de Thessalonique, il devoit pour toujours imposer silence à cette passion téméraire et fougueuse, et ordonner par une loi, que les sentences de mort et de confiscation n'auroient leur exécution que trente jours après qu'elles auroient été prononcées, pour laisser à la raison le temps de revenir à l'examen, et de réformer les jugemens dans lesquels elle n'auroit pas été consultée. *Théodose* approuva ce conseil, et fit sur-le-champ dresser la loi que le prélat proposoit. Aussitôt le saint évêque lui permit l'entrée de l'église. *Théodose* prosterné, baignant la terre de ses pleurs, et se frappant la poitrine, prononça à haute voix ces paroles du prophète-roi : *Mon ame est demeurée attachée contre la terre ; rendez-moi la vie, Seigneur, selon votre promesse.* Tout le peuple l'accompagnoit de ses prières et de ses larmes, et cette majesté souveraine, dont l'impétueuse colère avoit fait trembler tout l'empire, n'inspiroit plus alors que des

sentimens de compasson et de douleur. S. *Ambroise* régla le temps de sa pénitence ; l'empereur l'accomplit avec soumission et fidélité. Il s'abstint, pendant cet intervalle, de porter les ornemens impériaux. C'est ainsi qu'*Ambroise* sut réparer le crime de *Théodose* : exemple à jamais mémorable, mais unique dans tous les siècles! Il ne pouvoit naître que d'un heureux concours de circonstances. Pour le donner au monde, il étoit besoin de la rencontre d'un prélat et d'un prince également extraordinaires : il falloit un évêque digne de représenter la majesté divine par l'éminente sainteté de sa vie, par la sublimité de son génie, par une fermeté prudente et éclairée, par la force d'une éloquence invincible, autant que par l'autorité de son caractère ; il falloit aussi un empereur vraiment pieux, humble dans la grandeur, mais assez relevé par ses qualités personnelles, pour s'abaisser sans s'avilir. De plus, les bornes des deux puissances, spirituelle et temporelle, posées pas *Jésus-Christ* même et affermies sous le long règne du paganisme, étoient encore si solidement établies, qu'un prince, publiquement suspendu de la communion, ne couroit alors aucun risque de rien perdre du respect et de l'obéissance de ses sujets. *Voyez* REMORDS, REPENTIR.

PERSÉVÉRANCE.

1. C'EST la persévérance seule qui mérite la gloire aux hommes, et la couronne aux vertus. Ce n'est pas celui qui aura commencé, mais celui qui aura persévéré jusqu'à la fin, qui sera sauvé : car, que sert-il d'être bon, d'être sage, d'être patient et vertueux dès les premiers pas de sa carrière, si l'on ne continue point jusqu'au bout ? La vertu de *Saül* le plaça sur le trône d'Israël. Il fut heureux tant qu'il fut humble : l'orgueil domte son ame. Assez téméraire pour donner aux ordres de l'Eternel un sens conforme à ses vues, il veut épargner les Infidelles que le Tout-Puissant a proscrits. *Saül* tombe dans tous les malheurs ordinaires aux mauvais princes. Il finit par perdre sa couronne et la vie.

2. *Salomon* fut le plus sage, le plus heureux des mo-

narques, tant qu'il resta fidèle au Dieu de ses pères. Mais bientôt, abandonnant les préceptes du Seigneur, et se joignant, par une honteuse alliance, à des femmes étrangères et païennes, *Salomon* prostitue à des dieux de bois et de pierre un encens qui n'est dû qu'au Très-Haut. Il s'avilit autant dans sa folie, qu'il s'étoit auparavant élevé dans sa sagesse.

3. Il y avoit à Sébaste, en Arménie, une légion de soldats, surnommée *la Foudroyante*, qui produisit sous l'empereur *Licinius*, en 308, quarante illustres martyrs, tous jeunes gens remplis de force et de courage. On leur proposa de sacrifier aux idoles ; mais l'ayant refusé avec constance, sans avoir égard ni aux récompenses qu'on leur promettoit, ni aux menaces dont on les épouvantoit, ils répondirent : « Nous ne voulons point de fausses richesses ; nous cherchons des biens solides et « durables. C'est n'est pas vous faire injure que de « donner la préférence à Dieu de qui nous attendons « ces biens, si nous lui demeurons fidèles. Nous sommes disposés à mourir pour le Dieu que nous servons. » Le gouverneur *Agricola*, à qui ils parloient ainsi, ne pouvant souffrir la liberté et la hardiesse de ce discours, ordonna qu'ils fussent exposés pendant une nuit entière sur un étang glacé hors de la ville de Sébaste, afin de les faire mourir par la violence du froid ; et pour les tenter, il fit préparer un bain chaud, non loin de là, pour y transporter ceux qui, succombant au froid, voudroient renoncer à *Jésus-Christ*, pour sauver leur vie. Ils coururent tous au supplice, et s'encourageoient les uns les autres, en disant qu'une mauvaise nuit leur vaudroit une éternité de bonheur : « Puisqu'il faut mourir une fois, s'écrioient-ils, mourons pour vivre toujours. Nous sommes entrés quarante dans la lice : faites, Seigneur, que nous soyons « tous couronnés. » Il y en eut un néanmoins qui, perdant courage, aller se jeter dans le bain chaud. Il y trouva la mort. Mais Dieu ne voulut pas que la prière de ces saints athlètes fût sans effet. Il y avoit là un garde qui avoit ordre d'observer les martyrs. Il vit des esprits célestes qui descendoient du ciel, et qui distri-

buoient des couronnés à ces généreux soldats, excepté un seul qui tenoit la couronne destinée à ce lâche qui avoit manqué de persévérance. Ce garde fut si animé au martyre par cette vision céleste, qu'il alla se déclarer chrétien, prit la place du déserteur, et reçut le baptême, non par le ministère d'aucun homme, mais par sa propre foi ; non dans l'eau, mais dans son propre sang. Le lendemain, comme ils respiroient encore, le gouverneur ordonna qu'on les jetât dans le feu. On les mit donc sur des chariots, excepté le plus jeune qui avoit encore plus de vie que les autres, parce qu'on espéroit le faire changer de résolution. Mais sa mère, qui se trouva présente, s'élevant au-dessus des sentimens de la nature, ne put souffrir cette cruelle indulgence. Elle encouragea son fils : « Mon cher enfant, « lui cria-t-elle, ne rendez point inutiles les vœux de « votre mère. Remplissez-la de la joie la plus vive, en « méritant la palme éternelle par la victoire que vous « remporterez. » En même temps elle prit son fils, le mit dans le chariot avec les autres, et le conduisit à la mort avec autant d'allégresse que si elle l'eût accompagné dans un triomphe. *Voyez* CONSTANCE.

PERSUASION.

1. DANS la guerre d'Italie, en 1701, deux dragons de la garnison française qui étoit dans Mantoue, passoient dans la rue. Un Italien, irrité contre l'un d'eux, lui enfonce son poignard par derrière, le tue sur la place, et se réfugie dans un endroit privilégié. Le camarade du mort poursuit l'assassin dans cet asile, et le massacre. Le peuple, indigné qu'on ait violé les immunités ecclésiastiques, s'attroupe, et veut fermer les portes ; mais le meurtrier, s'étant fait jour l'épée à la main, se retira dans la maison de son colonel. Elle est investie dans le moment, et le dragon est demandé avec menace d'un soulèvement général. Le colonel, dans la vue d'appaiser ce tumulte, fait aussitôt conduire le dragon, chargé de fers, dans une prison ; mais, pendant la

nuit, il le fait partir pour une place éloignée. Quelques jours après, on produit un cadavre qu'on dit être celui du dragon. La multitude le croit et s'appaise; et sa persuasion est telle, qu'elle rend des actions de grace pour cette mort, qu'elle regarde comme un châtiment du Ciel.

2. Pour se venger d'une parleuse impitoyable, femme d'esprit d'ailleurs, on s'avisa un jour de lui présenter un homme qu'on lui disoit très-savant. Cette femme le reçoit avec les plus grands égards; mais, pressée de s'en faire admirer, elle se met à parler, lui fait cent questions différentes, sans s'apercevoir qu'il ne répondoit rien. La visite finie : « Êtes-vous contente, lui dit-on, du « savant qui vous est venu voir? — Ah! qu'il est char- « mant! répondit-elle; qu'il a d'esprit! » A cette exclamation, chacun de rire. Cet homme si charmant, ce grand esprit, c'étoit un muet. *Voyez* OPINION.

PHILOSOPHIE.

1. LE nombre des philosophes, ou plutôt des sophistes, s'étoit tellement augmenté dans la Grèce, et surtout à Athènes, du temps du poète *Aristarque*, qu'il s'écrioit quelquefois : « Nos pères ne comptoient « autrefois que sept sages; mais que les siècles ont « changé! A peine compteroit-on à présent sept hom- « mes qui ne se décorent point de ce beau nom. »

2. *Eudamidas*, roi de Lacédémone, entendant le vieux *Xénocrate* disputer dans l'académie, à Athènes, demanda : « Quel est donc ce vieillard? — C'est un « homme sage et du nombre de ceux qui cherchent « la vertu. — Oh! s'il la cherche encore, quand « veut-il en faire usage? »

3. On demandoit au philosophe *Cléanthe* pourquoi, parmi les anciens qui ne connoissoient pas la philosophie, l'on voyoit plus de grands hommes que de son temps. « C'est qu'alors, répondit-il, on étoit bon réel- « lement; au lieu qu'aujourd'hui on se contente de « prouver comment on doit l'être. »

4. *Polémon*, jeune Athénien très-débauché, ayant

passé la nuit à table, s'en retourna dans son logis, après le lever du soleil. Dans sa route, il vit la porte du philosophe *Xénocrate* ouverte. Chargé du vin, frotté de parfums, la tête couronnée de fleurs, paré d'une robe très-fine, il entre dans l'école de ce sage, et se met au nombre de ses disciples, pour tourner en ridicule son éloquence et ses sublimes préceptes. Toute l'assemblée en conçut une juste indignation. *Xénocrate* seul n'en parut point ému. Seulement, interrompant le fil de la matière qu'il traitoit, il se jeta sur la tempérance et sur la modestie. *Polémon*, forcé de revenir à son bon sens par l'énergie victorieuse des discours du philosophe, arracha d'abord de sa tête la couronne de fleurs qu'il portoit : un instant après il remit son manteau sur son bras nu, quitta la gaieté de son visage, et déposa enfin par degrés toutes les marques de sa dissolution. Guéri par l'impression salutaire d'une seule leçon, il devint tout-à-coup l'amateur le plus zélé de la philosophie, qui rendit bientôt son nom célèbre.

5. « Pourquoi, seigneur, vous livrez-vous avec tant « d'ardeur à l'étude de la philosophie ? » disoit quelqu'un au roi *Hiéron*. « A quoi peut-elle vous servir ? — Elle « m'apprend, répondit le monarque, à faire volontiers « et avec plaisir ce que les autres hommes font par la « crainte de lois. »

6. *Alexandre-le-Grand* ayant pris une forte place, ordonna qu'on la saccageât ; mais quelques grands de sa cour lui dirent qu'il y avoit dans cette ville un philosophe célèbre qui méritoit bien d'être écouté. Le conquérant se le fit amener ; et l'ayant trouvé de fort mauvaise mine, il dit à ceux qui le lui avoient présenté : « Voilà une étrange figure d'homme ! » Le philosophe, indigné de ce mépris, récita hardiment à ce prince des vers qu'il composa sur-le-champ, et dont voici le sens : « Monarque dédaigneux, vous avez tort de me mépriser « sur ma mauvaise mine ; le corps de l'homme n'est qu'un « fourreau dans lequel l'ame est mise, comme une épée : « c'est elle qu'il faut estimer, et non pas le fourreau. » A ces vers il ajouta cette instruction dont le vainqueur de *Darius* avoit alors besoin : « On peut dire d'un homme

qui n'est doué d'aucune vertu, que son corps n'est pour lui qu'une affreuse prison où mille bourreaux le tourmentent. Il ne faut ni prévôt, ni archers pour le mettre aux fers, ni pour lui donner la torture : ses vices le poursuivent sans cesse ; et la peau qui couvre son corps est pour lui un cachot perpétuel. » Ces réflexions plurent tellement au roi de Macédoine, qu'il pria le philosophe de continuer d'en faire ; et le sage, charmé d'instruire un grand roi, ajouta : « Il n'est pas raisonnable d'envier aux autres les biens que Dieu et la nature leur ont donnés ; l'envieux n'est jamais content : il querelle, pour ainsi dire, sans cesse le Créateur ; il trouve mauvais tout ce qu'il donne aux autres, et voudroit toujours avoir ce qui n'est pas fait pour lui. Il résiste perpétuellement aux ordres suprêmes de celui qui gouverne le monde avec tant de sagesse ; et sa bouche criminelle murmure à chaque instant contre la divine Providence. » Puis, entrant plus avant dans ce qui le regardoit plus particuliérement, il lui dit : « Les railleries et les injures que les grands font aux petits ternissent le lustre de leur grandeur, diminuent le respect que l'on a pour eux, et leur attirent enfin le mépris. Si vous vous divertissez aux dépens d'un pauvre misérable, je crains bien que cet orgueil ne vous fasse perdre quelque chose de la grandeur que vous affectez. Ne vous moquez jamais d'un homme de basse fortune ; car, en le faisant, vous perdrez toujours quelque chose du respect qui vous est dû. » Cette excellente morale frappa singuliérement *Alexandre ;* et, la philosophie triomphant de la colère, le conquérant pardonna à la ville qu'il vouloit ruiner, en considération du philosophe, qu'il renvoya comblé de faveurs et de très-riches présens.

7. *Solon*, l'un des sept sages de la Grèce, après avoir établi de sages lois à Athènes, crut devoir s'en absenter pendant quelques années, et profiter de ce temps pour faire différens voyages. Il vint à Sardes, capitale de Lydie, où régnoit *Crésus*, le plus opulent des monarques de son siècle. Il y fut reçu avec tous les honneurs dûs à sa haute réputation. Le prince, accompagné d'une cour nombreuse, parut dans tout l'éclat de la royauté,

et avec les habits les plus magnifiques, où l'or et les pierreries brilloient de toutes parts. Quelque nouveau que fût ce spectacle pour *Solon*, on ne s'aperçut point qu'il en fût ému ; et il ne proféra pas la moindre parole qui sentît la surprise ou l'admiration ; mais il laissa entrevoir aux gens de bons sens, qu'il regardoit toute cette pompe comme un vain éclat, capable de frapper des regards vulgaires, mais indifférent pour des yeux accoutumés à juger des choses par les lumières de la philosophie. Un abord si froid et si tranquille ne prévint pas *Crésus* en faveur de son hôte.

Ce prince commanda qu'on lui montrât tous ses trésors, et qu'on lui fît voir la somptuosité et la magnificence de ses appartemens et de ses meubles, comme pour vaincre, par cette multitude de vases précieux, de pierreries, de statues, de peintures, l'indifférence du philosophe. Mais tout cela n'étoit point le roi, et c'étoit lui que *Solon* venoit visiter, non les murs ni les chambres de son palais ; et il croyoit devoir juger de lui, et l'estimer, non par tout cet appareil extérieur qui lui étoit étranger, mais par lui-même et par ses qualités personnelles. Ce seroit réduire bien des grands à une affreuse solitude, que d'en user ainsi.

Quand le sage observateur eut tout vu, on le ramena. *Crésus* alors lui demanda qui, dans les différens voyages qu'il avoit faits, lui avoit paru jouir d'un véritable bonheur. « C'est, répondit *Solon*, un bourgeois d'Athènes, « nommé *Tellus*, fort homme de bien, qui, après avoir « été toute sa vie à couvert de la nécessité, et avoir vu « sa patrie toujours florissante, a laissé après lui des « enfans généralement estimés de tout le monde, a « eu la joie de voir les enfans de ses enfans, et enfin est « mort en combattant glorieusement pour sa patrie. »

Une telle réponse, où l'on comptoit pour rien l'or et l'argent, parut à *Crésus* d'une grossièreté et d'une stupidité peu communes. Cependant, comme il ne désespéroit pas d'avoir le second rang dans la félicité, il lui demanda qui, après *Tellus*, il avoit vu de plus heureux, *Solon* répondit que c'étoient *Cléobis* et *Biton* d'Argos, deux frères qui avoient été un parfait modèle de l'amitié fraternelle, et du respect qui est dû aux parens. Un jour de

fête solennelle, où la prêtresse, leur mère, devoit aller au temple de Junon, ses bœufs tardant trop à venir, ils se mirent eux-mêmes au joug, et traînèrent le char de leur mère jusqu'au temple, pendant près de deux lieues. Toutes les mères, ravies en admiration, félicitèrent celle-ci d'avoir mis au monde de tels enfans. Pénétrée des plus vifs sentimens de joie et de reconnoisssance, elle pria instamment la déesse de vouloir accorder à ses deux fils, pour récompense, ce qu'il y avoit de meilleur pour les hommes. Elle fut exaucée. Après le sacrifice, ils s'endormirent dans le temple même d'un doux sommeil, et terminèrent leur vie par une mort tranquille. Pour honorer leur piété, ceux d'Argos consacrèrent leurs statues dans le temple de Delphes.

« Vous ne me mettez donc point du nombre des « gens heureux ? » dit *Crésus* d'un ton qui marquoit son mécontentement? *Solon*, qui ne vouloit ni le flatter, ni l'aigrir davantage, lui dit avec douceur : « Roi « de Lydie, Dieu nous a donné, à nous autres Grecs, « outre plusieurs autres avantages, un esprit de modé« ration et de retenue, qui a formé parmi nous une « sorte de philosophie simple et populaire, accompa« gnée d'une noble hardiesse, sans faste et sans os« tention, peu propre à la cour des rois, et qui, nous « apprenant que la vie des hommes est sujette à mille « vicissitudes, ne nous permet ni de nous glorifier des « biens dont nous jouissons nous-mêmes, ni d'admirer « dans les autres une félicité qui peut n'être que pas« sagère, et n'avoir rien de réel. » A cette occasion, il lui représenta que la vie de l'homme est ordinairement composée de soixante et dix années, qui font en tout vingt-six mille deux cent cinquante jours, dont aucun ne ressemble à l'autre. « Ainsi, l'avenir est pour chaque homme un tissu d'accidens tout divers, qui ne peuvent être prévus ; celui-là donc nous paroît très-heureux, de qui Dieu a continué la félicité jusqu'au dernier moment de sa vie : pour les autres qui se trouvent exposés à mille dangers, leur bonheur nous paroît aussi incertain que la couronne pour celui qui combat encore, et qui n'a pas encore vaincu. »

Solon

Solon se retira après ces paroles, qui ne firent qu'affliger *Crésus*, sans le corriger.

8. *Pythagore*, citoyen de Samos, après avoir parcouru beaucoup de pays, et s'être enrichi l'esprit d'un grand nombre de rares connoissances, revint dans sa patrie, où il ne fit pas un long séjour, à cause du gouvernement tyrannique qu'il y trouva établi par *Polycrate*, qui avoit néanmoins pour lui tous les égards possibles, et qui faisoit de son mérite tout le cas qu'il devoit. Mais l'étude des sciences, et sur-tout de la philosophie, ne peut guère s'accorder avec la servitude, même la plus douce et la plus honorable. Il passa donc en Italie; et bientôt cette contrée se ressentit de la présence de ce grave philosophe. Le goût de l'étude et l'amour de la sagesse s'y répandirent généralement en fort peu de temps. On accouroit de toutes les villes voisines pour voir *Pythagore*, pour l'entendre, et pour profiter de ses salutaires avis. Tous les princes du pays se faisoient un plaisir et un honneur de l'avoir chez eux, de s'entretenir avec lui, et de prendre ses leçons sur la manière de gouverner sagement les peuples. Son école devint la plus célèbre qui eût encore été. Il n'avoit pas moins de quatre ou cinq cents disciples. Avant que de les admettre dans ce rang, il les éprouvoit par une espèce de noviciat qui duroit cinq ans; et pendant tout ce temps-là il les condamnoit à un rigoureux silence, parce qu'il vouloit qu'ils fussent instruits avant que de parler. Ses disciples avoient un grand respect pour tout ce qui sortoit de sa bouche; et, sans autre examen, il suffisoit qu'il eût parlé pour se faire croire; et pour assurer que quelque chose étoit vrai, ils avoient coutume de s'exprimer ainsi: «Le maître l'a dit.» C'étoit sans doute porter trop loin la déférence et la docilité, que de faire le sacrifice absolu de sa raison et de ses lumière. Il sortit de l'école de *Pythagore* un grand nombre d'illustres disciples, qui firent un honneur infini à leur maître; de sages législateurs, de grands politiques, des personnes habiles dans toutes les sciences, des hommes capables de gouverner les Etats, et d'être les ministres des plus grands princes. Long-temps après sa mort, cette partie de l'Italie

qu'il avoit cultivée et instruite par ses leçons, étoit encore regardée comme la pépinière et le séjour des savans en tout genre ; et elle se maintint, pendant plusieurs siècles, dans cette glorieuse position. Il falloit qu'à Rome on eût une grande idée du mérite et de la vertu de *Pythagore*, puisque l'oracle de Delphes ayant ordonné aux Romains, pendant la guerre des Samnites, d'ériger deux statues dans l'endroit le plus célèbre de la ville, l'une au plus sage, l'autre au plus courageux des Grecs, ils les érigèrent, dans le lieu des Comices, à *Pythagore* et à *Thémistocle*.

9. *Hiéron II*, roi de Syracuse, honora singuliérement la philosophie et ses amateurs ; et c'est au bon goût de ce prince que Syracuse fut redevable de ces étonnantes machines de guerre dont elle fit un si grand usage lorsqu'elle fut assiégée par les Romains. Il sut profiter de l'avantage qu'il avoit de posséder dans ses Etats le plus savant géomètre qui fût dans l'univers : le fameux *Archimède*. Ce sage étoit célèbre, non-seulement par la vaste étendue de ses connoissanes, mais par sa noblesse, puisqu'il étoit parent du monarque. Uniquement sensible aux plaisirs de l'esprit, et plein de dégoût pour le tumulte des affaires du gouvernement, il s'étoit livré tout entier à l'étude d'une science dont les spéculations sublimes sur des vérités purement intelligibles et spirituelles, et tout-à-fait séparées de la matière, ont un attrait pour les savans du premier ordre, qui ne leur laisse presque pas la liberté de s'appliquer à aucun autre objet. *Hiéron* eut pourtant assez de pouvoir sur *Archimède*, pour l'engager à descendre de ces hautes spéculations à l'exercice de cette mécanique qui dépend de la main, mais qui est conduite par l'esprit. Il le pressoit sans cesse de ne pas toujours donner l'essor à son art vers des objets immatériels et abstraits ; de le rabaisser sur les choses sensibles et corporelles, et de rendre ses raisonnemens en quelque sorte plus évidens et plus palpables au commun des hommes, en les mêlant, par l'expérience, avec les choses d'usage.

Archimède entretenoit souvent le roi, qui l'écoutoit toujours avec un nouveau plaisir. Un jour qu'il lui expliquoit les merveilleux effets des choses mouvantes, il

s'appliqua à lui démontrer «qu'avec une force donnée, « on pouvoit remuer un fardeau quelconque.» S'applaudissant ensuite de la force de sa démonstration, il osa se vanter que s'il avoit une autre terre que celle que nous habitons, il remueroit celle-ci à sa fantaisie, en passant dans l'autre. Le roi, étonné et ravi, le pria d'exécuter lui-même sa proposition, en remuant quelque grand fardeau avec une petite force. Le philosophe se met en devoir de satisfaire la juste et louable curiosité de son parent et de son ami. Il choisit une galère qui étoit dans le port, la fait tirer à terre avec beaucoup de travail et à force d'hommes, y fait mettre sa charge ordinaire, et par-dessus autant d'hommes qu'elle en peut contenir. Ensuite, se plaçant à quelque distance, assis à son aise, sans travail, sans le moindre effort, en remuant seulement de la main le bout d'une machine à plusieurs cordes et poulies qu'il avoit préparée, il ramena la galère à lui, par terre, aussi doucement et aussi uniment que si elle n'eût fait que fendre les flots. A la vue d'un si prodigieux effet des forces mouvantes, le prince étoit tout hors de lui; et jugeant par cet essai de la puissance de cet art, il pria instamment *Archimède* d'en réitérer les merveilles. Le géomètre répondit à ses désirs; et *Athénée* parle d'une galère construite sous sa direction, dont la description pourra plaire et instruire.

C'étoit un navire à vingt rangs de rames. Cette masse énorme fut affermie de tous côtés avec de gros clous de cuivre qui pesoient dix livres et plus. L'intérieur avoit trois corridors, dont le plus bas conduisoit au fond de cale, où l'on descendoit par degrés. Un autre conduisoit aux appartemens. Le premier, et le plus haut, menoit au logement des soldats. Au corridor du milieu on trouvoit, à droite et à gauche, des appartemens au nombre de trente, dans chacun desquels il y avoit quatre lits pour des hommes. L'appartement des patrons et des matelots avoit quinze lits et trois salles à manger, dans la dernière desquelles, qui étoit la poupe, on faisoit la cuisine. Tous les pavés de ces appartemens étoient composés de petites pièces rapportées de différentes couleurs, où étoit représentée l'Iliade d'Homère. Les planchers,

les fenêtres, et tout le reste, étoient travaillés avec un art merveilleux, et embellis de toutes sortes d'ornemens. Au plus haut corridor il y avoit un gymnase et des promenades proportionnées à la grandeur du navire. On voyoit là des jardins et des plantes de toute espèce, d'un arrangement merveilleux. Des tuyaux, les uns de terre cuite, les autres de plomb, portoient l'eau tout autour pour les arroser. On y voyoit, outre cela, des berceaux de lierre blanc et de vigne, dont les racines étoient dans de grands tonneaux pleins de terre. Ces tonneaux étoient arrosés de la même manière que les jardins. Les berceaux faisoient ombre aux promenades. Ensuite on trouvoit l'appartement de Vénus, à trois lits, dont le pavé étoit composé d'agates et d'autres pierres précieuses, les plus belles qu'on avoit pu trouver dans l'île. Les murailles et le toit étoient de bois de cyprès. Les fenêtres étoient ornées d'ivoire, de peintures et de petites statues. Dans un autre appartement il y avoit une bibliothèque, au haut de laquelle, en dehors, on avoit placé un cadran solaire. Il y avoit aussi un appartement à trois lits pour le bain, où se voyoient trois grandes chaudières d'airain, et une baignoire faite d'une seule pierre de différentes couleurs. La baignoire contenoit deux cent cinquante pintes. A la proue étoit un grand réservoir d'eau qui contenoit cent mille pintes. Tout autour du navire on voyoit, en dehors, des Atlas de neuf pieds de haut, qui soutenoient les hauts bords. Ils étoient à une égale distance les uns des autres. Le navire étoit encore orné de peintures magnifiques. On y voyoit huit tours proportionnées à sa grosseur; deux à la poupe, deux d'égale grandeur à la proue, et quatre au milieu du vaisseau. Sur ces tours étoient des parapets par lesquels on pouvoit jeter des pierres sur les vaisseaux ennemis qui auroient trop approché. Chaque tour étoit gardée par quatre jeunes hommes armés de pied en cap, et par deux archers. Tout le dedans des tours étoit plein de pierres et de traits. Sur le bord du vaisseau, bien planchéyé, étoit une espèce de rempart sur lequel on avoit dressé une machine à jeter des pierres, faite par *Archimède*. Elle jetoit une pierre du poids de trois cents livres et une flèche de dix-huit pieds, à la distance de cent vingt-cinq pas.

Le navire avoit trois mâts, à chacun desquels étoient deux machines chargées de pierres. Là étoient aussi des crocs et des masses de plomb pour jeter sur ceux qui approcheroient. Tout le bâtiment étoit environné d'un rempart de fer, pour empêcher ceux qui voudroient venir à l'abordage. Tout autour du navire étoient disposés des corbeaux de fer, qui, étant lancés par des machines, accrochoient les vaisseaux des ennemis, et les approchoient du navire, d'où on les pouvoit accabler facilement. Sur chacun des bords se tenoient soixante jeunes hommes armés de pied en cap; un pareil nombre défendoit les mâts et les pierriers. Quoique la sentine fût extrêmement profonde, un seul homme la vidoit avec une machine à vis, inventée par *Archimède*. Le prince, ayant appris qu'il n'y avoit point de port en Sicile qui pût contenir cet énorme vaisseau, résolut d'en faire présent à *Ptolémée*, roi d'Egypte. Il le fit cingler vers Alexandrie, chargé de soixante mille muids de blés, de dix mille grands vases de terre pleins de poisson salé, de vingt mille quintaux pesant de chair salée, et de vingt mille grands fardeaux de différentes hardes, sans comprendre les vivres pour tout l'équipage.

Après la mort d'*Hiéron*, les Syracusains, excités par des magistrats séditieux, prirent les armes contre les Romains, et rompirent le traité d'alliance conclu par ce prince avec la république. Le consul *Marcellus*, qui étoit pour lors en Sicile avec une forte armée de terre et de mer, s'avança contre Syracuse, et se disposa à l'attaquer. La consternation des rebelles étoit grande. On craignoit de succomber sous l'effort des Romains; mais la merveilleuse industrie du seul *Archimède* fit pour Syracuse ce que n'auroient pu faire les troupes les plus nombreuses et les plus aguerries; et l'on vit alors combien la philosophie peut fournir de ressources aux Etats qui savent honorer et ménager ceux qui la cultivent. Le génie du célèbre géomètre arrêta tout-à-coup ces formidables légions, devant qui la puissance de Carthage et des peuples d'Italie s'étoit humiliée. Il avoit construit une infinité de machines d'une invention nouvelle, qui lançoient à quelque distance que ce fût, des traits de toute espèce, et des pierres

d'une pesanteur énorme. Tantôt il faisoit tomber sur les galères de grosses poutres chargées au bout d'un poids immense, qui les abîmoient dans les flots : tantôt il faisoit partir une main de fer attachée à une chaîne, et par laquelle celui qui la gouvernoit saisissoit les vaisseaux, les élevoit en l'air par le moyen d'un contre-poids, les dressoit sur la pouppe; puis, les lâchant tout-à-coup, les submergeoit, ou les brisoit entièrement. Le général romain fit dresser, à grands frais, une grande machine appelée *sambuque*. Il la fit approcher de la ville sur plusieurs galères fortement attachées ensemble; et déjà l'on abattoit le pont qui la composoit, pour passer sur le mur des assiégés, lorsqu'il partit de dessus les remparts une pierre du poids de dix quintaux; et coup sur coup une seconde, une troisième plus énorme encore, qui, donnant sur cette machine avec un sifflement et un tonnerre épouvantables, en fraccassèrent la base, et détruisirent en un moment l'ouvrage de plusieurs jours. *Marcellus*, à toutes ces attaques, avoit perdu un nombre prodigieux de soldats. L'épouvante s'étoit mise parmi les Romains. De quelque côté que ce fût, on n'osoit plus approcher de la ville. Dès qu'on apercevoit le bout d'une corde, ou quelques pièces de bois sur les murailles, chacun fuyoit, en criant qu'*Archimède* alloit tout foudroyer. Ce qui les désespéroit, c'est qu'ils ne pouvoient se venger sur les ennemis. Il n'en paroissoit aucun. Les machines étoient derrière les fortifications, et le service s'en faisoit à couvert. *Marcellus* prit donc le parti de convertir le siége en blocus. Il avoit ménagé une intelligence avec quelques citoyens; et c'étoit-là le fondement de ses espérances. Mais la conjuration fut découverte, et les coupables furent punis. Le général romain ne voyoit plus d'autre parti à prendre, que celui de lever le siége. Mais qu'elle honte! quel affront pour la république! Tandis qu'il s'occupoit de ces chagrinantes pensées, un soldat vint lui dire qu'il avoit remarqué un côté du mur beaucoup plus bas qu'on ne le croyoit, et qu'avec de médiocres échelles on pourroit facilement monter. Le général s'en assure de ses propres yeux, fait préparer des échelles; et pendant la nuit, lorsque les assiégés, qui avoient fait la débauche, étoient

plongés dans le sommeil, un corps de mille soldats d'élite se rend maître de la muraille, enfonce la porte, et s'empare de plusieurs quartiers sans presque livrer de combat. Bientôt toute la ville est emportée, et les soldats la mettent au pillage. *Marcellus*, dit-on, pleura sur le sort de cette cité fameuse et opulente, qu'il se voyoit forcé de détruire en la dépouillant de tous ses ornemens. Un accident funeste vint encore augmenter sa douleur. *Archimède* ignoroit la victoire des Romains. Appliqué dans son cabinet à tracer des figures, et à préparer peut-être encore de nouveaux foudres contre les assiégeans, il n'avoit entendu ni le tumulte des vainqueurs, ni les cris des vaincus. A l'instant un soldat se présente à lui, l'épée à la main; et, d'un ton terrible, lui ordonne de le suivre dans la tente du général. Le géomètre le prie d'attendre un moment, jusqu'à ce qu'il eût trouvé la solution de son problème, et se remet au travail. Le Romain, irrité de ce délai, et s'embarrassant peu de ses problêmes et de ses figures, lui plonge son épée dans le sein, et le tue. *Marcellus*, qui avoit recommandé sur-tout qu'on épargnât *Archimède*, fut vivement affligé de cette mort. Il fit à cet illustre savant de magnifiques obsèques, et gratifia tous ceux de sa famille qui étoient dans la ville. On parle d'un miroir ardent, par le moyen duquel *Archimède* brûla une partie de la flotte romaine. Ce fait ne se trouve dans aucun écrivain de l'antiquité; c'est sans doute une tradition moderne et sans fondement.

10. *Thalès*, ayant entendu dire à quelques personnes que les philosophes étoient pauvres, plutôt par nécessité que par choix, ce grand homme voulut venger l'honneur de la philosophie, et prouver à ses détracteurs la futilité de leur reproche. Dans ce temps-là les olives ne commençoient encore qu'à fleurir: par la connoissance qu'il avoit de la physique, il prévit que la récolte de ce fruit seroit cette année très-abondante; il se hâta d'acheter tous les plants d'oliviers du territoire de Milet, sa patrie. Il loua tous les pressoirs; de sorte que la saison des olives étant venue, il retira seul tout le profit de ce commerce, et prouva que si les philosophes ne sont point riches, c'est que l'étude de la sagesse leur apprend à mépriser

des biens fragiles, que la fortune donne et retire à son gré, et qui n'ajoutent rien au vrai bonheur de l'homme.

11. « Quel fruit avez-vous donc retiré de l'étude de « la philosophie ? demandoit-on à *Cratès*. — De me « contenter d'un plat de féves, répondit-il, et de « vivre sans souci. » Ce fameux cynique disoit qu'un philosophe n'avoit besoin de rien ; et il agissoit suivant son système. Il déposa chez un banquier tout l'argent qu'il possédoit, à condition qu'il le remettroit à ses enfans, s'ils embrassoient le genre de vie commun ; mais qu'il le distribueroit au peuple, si ses enfans étoient philosophes. Il s'imaginoit que l'argent n'étoit nécessaire qu'aux ignorans. *Voyez* SAGESSE.

PIÉTÉ.

1. L'HOMME pieux est capable de tout, dès qu'il a pu se mettre, par sa vertu, au-dessus de tout. Cette pensée du père *Massillon* est confirmée par ce beau trait de M. *Radman*, premier pasteur de l'église suédoise, érigée en Pensylvanie. Ce pasteur étoit un homme savant, et fidèle à remplir ses devoirs. Les quakers et ceux des autres communions s'empressoient également de l'entendre prêcher : ils proposèrent des souscriptions pour bâtir son église. Lorsqu'elles furent ouvertes, M. *Radman* souscrivit pour une somme considérable, qu'il ne fut pas en état de payer dans le temps ; mais, pour ne point manquer à ses engagemens, il s'obligea envers l'entrepreneur à porter du mortier, à tant par jour, jusqu'à ce qu'il eût rempli la somme pour laquelle il avoit souscrit.

2. *Ahmed*, fils d'*Iahia*, natif de Damas, lisant un jour à son père et à sa mère l'histoire du sacrifice qu'*Abraham* voulut faire de son fils à Dieu, ces religieux musulmans, pénétrés de la piété du saint patriarche, dirent aussitôt à leur fils unique : « Lève-toi, et va-t-en ; nous te don- « nons, nous te consacrons à Dieu. » *Ahmed*, après ces paroles, se leva, et dit à Dieu : « Seigneur, je n'ai plus « d'autre père ni d'autre mère que vous ; » et prenant aussitôt le chemin de la Mecque, il se dédia entièrement au service du temple. Après vingt-quatre ans d'absence,

il lui prit envie de voir ses parens ; il vint à Damas, et frappa à la porte de la maison paternelle. Sa mère lui demanda son nom. « Je suis *Ahmed* votre fils », lui répondit-il ; et en même temps il se mit en devoir de l'embrasser ; mais cette généreuse femme le repoussant : « Il est vrai, lui dit-elle, nous avions « autrefois un fils de ce nom ; mais nous le donnâmes « à Dieu ; et maintenant nous ne connoissons plus « pour fils ni *Ahmed*, ni aucun autre. »

3. Le brave *Crillon*, l'un de plus grands capitaines de *Henri IV*, entendoit prêcher la passion ; et le prédicateur faisant une description pathétique de la flagellation du Sauveur, le guerrier, attendri jusqu'aux larmes, se lève en portant la main sur son épée, et s'écrie : « Où étois-tu, *Crillon*, où étois-tu ? »

4. *Clovis*, écoutant S. *Remy* qui lisoit la Passion, s'écria : « Que n'étois-je là avec mes Francs, pour le venger ! »

5. Le grand *Constantin* ayant embrassé le christianisme, résolut d'honorer Jérusalem d'un monument digne de son respect pour cette terre sacrée. *Hélène*, sa mère, remplie de ce noble dessein, partit de Rome pour l'exécuter, et pour trouver quelque consolation sur les vestiges du Sauveur. Agée de soixante et dix-neuf ans, elle ne se rebuta pas des fatigues d'un si long voyage. A son arrivée, sa piété fut attendrie de l'état déplorable où elle trouvoit le Calvaire. Les païens, pour étouffer le christianisme dans son berceau même, avoient pris à tâche de défigurer ce lieu : ils avoient élevé sur la colline quantité de terre, et après avoir couvert le sol de grandes pierres, ils l'avoient environné d'une muraille. C'étoit depuis long-temps un temple consacré à *Venus*, où la statue de cette impudique déesse recevoit un encens profane, et éloignoit les chrétiens, qui n'osoient approcher de ce lieu d'horreur. Ils avoient perdu jusqu'à la mémoire du sépulcre de Jésus-Christ. *Hélène*, sur les indices d'un Hébreu plus instruit que les autres, fit abattre les statues et le temple, enlever les terres qui furent jetées loin de la ville, et découvrit le sépulcre. En fouillant aux environs, on trouva trois croix, les clous dont le Sauveur avoit été attaché, et sé-

parément l'inscription telle qu'elle est rapportée par les évangélistes. Un miracle fit distinguer la croix de Jésus-Christ; et ce précieux instrument de notre rédemption, après avoir été enseveli pendant près de trois cents ans, reparut, à la honte de l'idolâtrie, pour s'élever à son tour sur ses ruines.

La découverte d'un si riche trésor combla de joie le pieux empereur. Il ne pouvoit se lasser de louer la Providence qui, ayant si long-temps conservé un bois de lui-même corruptible, le manifestoit enfin au ciel et à la terre, lorsque les chrétiens, devenus libres, pouvoient marcher sans crainte sous leur étendard général. Il fit aussitôt bâtir une superbe basilique dans ce saint lieu; et il ordonna à l'évêque *Macaire* de ne rien épargner pour en faire le plus bel édifice de l'univers. Il chargea *Dracilien*, vicaire des préfets, et gouverneur de Palestine, de fournir tous les ouvriers et matériaux que demanderoit le prélat. Il envoya lui-même les pierreries, l'or et les plus beaux marbres. Voici la description que fait *Eusèbe* de ce temple magnifique.

La façade superbement ornée, s'élevoit sur un large parvis, et donnoit entrée dans une vaste cour bordée de portiques à droite et à gauche. On entroit dans le temple par trois portes du côté de l'Occident. Le bâtiment se divisoit en trois corps. Celui du milieu, que nous appelons *la nef*, et qu'on nommoit proprement *la basilique*, étoit très-étendu dans ses dimensions, et fort exhaussé. L'intérieur étoit incrusté des marbres les plus précieux: au dehors, les pierres étoient si bien liées et d'un si beau poli, qu'elles rendoient l'éclat du marbre. Le plafond, formé de planches exactement jointes, décoré de sculpture, et revêtu entiérement d'un or très-pur et très-éclatant, sembloit un océan de lumière, suspendu sur toute la basilique. Le toit étoit couvert de plomb. Vers l'extrémité, s'élevoit un dôme en plein ceintre, soutenu sur douze colonnes, dont le nombre représentoit celui des apôtres; sur les chapiteaux, étoient placés autant de grands vases d'argent: de chaque côté de la basilique s'étendoit un portique, dont la voûte étoit enrichie d'or. Les colonnes, qui lui étoient communes avec la basilique, avoient beaucoup

d'élévation ; l'autre partie portoit sur des pilastres très-ornés. On avoit pratiqué sous terre un autre portique qui répondoit au supérieur dans toutes ses dimensions. De l'église on passoit dans une seconde cour pavée de belles pierres polies, autour de laquelle régnoient, des trois côtés, de longs portiques. Au bout de cette cour, et au chef de tout l'édifice, étoit la chapelle du saint sépulcre, où l'empereur s'étoit efforcé d'imiter, par l'éclat de l'or et des pierres précieuses, la splendeur dont avoit brillé ce saint lieu, au moment de la résurrection. Cet édifice, commencé sous les yeux d'*Hélène*, ne fut achevé et dédié que huit ans après. Il n'en reste plus de vestiges, parce qu'il a été plusieurs fois ruiné. Dès ce temps-là commencèrent les pélerinages et les offrandes des chrétiens, que la dévotion appeloit de toutes les parties du monde dans cette heureuse contrée sanctifiée par la présence et par le sang d'un Dieu.

La piété de *Constantin*, animée de plus en plus par celle de sa mère, ne se borna point à cette preuve éclatante. La religieuse princesse, pour remplir ses intentions, bâtit encore deux autres églises : l'une à Bethléem, dans le lieu où étoit né le Sauveur ; l'autre sur le mont des Oliviers, d'où il s'étoit élevé au ciel. La pompe des édifices ne fut pas son seul objet. Sa magnificence se fit encore bien mieux connoître par les bienfaits qu'elle aimoit à répandre sur les hommes. Dans le cours de ses voyages, elle versoit sur le public et sur les particuliers les trésors de l'empereur, qui fournissoit sans mesure à toutes ses libéralités : elle embellissoit les églises et les oratoires des moindres villes ; elle faisoit de sa propre main des largesses aux soldats ; elle nourrissoit et habilloit les pauvres ; elle délivroit les prisonniers ; faisoit grace à ceux qui étoient condamnés aux mines ; tiroit d'oppression ceux qui gémissoient sous la tyrannie des grands ; rappeloit les exilés ; en un mot, dans ce pays, autrefois habité par le Sauveur du monde, elle retraçoit son image, faisant pour les corps ce qu'il avoit fait pour les ames. Ce qui la rapprochoit encore davantage de cette divine ressemblance, c'étoit la simplicité de son extérieur, et les pratiques d'humilité qui voiloient la majesté impériale

sans l'avilir. On la voyoit prosternée dans les églises, au milieu des autres femmes, dont elle ne se distinguoit que par sa ferveur. Elle assembla plusieurs fois toutes les filles de Jérusalem qui faisoient profession de virginité : elle les servit à table, et ordonna qu'elles fussent nourries aux dépens du public. *Hélène* ne vécut pas long-temps après cette pieuse conquête. Elle vint rejoindre son fils, et mourut dans ses bras, après l'avoir fortifié dans la foi par ses dernières paroles, et après l'avoir comblé de bénédictions.

Constantin fut fidelle à ses saintes instructions : il s'efforça de suivre les grands exemples qu'elle lui laissoit pour héritage, et d'imiter sa religieuse ferveur. Il la fit éclater sur-tout au dernier moment de sa vie. Sentant sa fin approcher, il demanda le baptême, afin de laver dans les eaux salutaires de la grace toutes les taches de ses années passées. Rempli de sentimens de pénitence, humblement prosterné en terre, il demanda pardon à Dieu, confessa ses fautes, et reçut l'imposition des mains. Puis, ayant fait assembler les évêques : « Le voici donc arrivé, leur dit-il, ce jour heureux, après lequel j'ai soupiré avec tant d'ardeur! Je vais recevoir le sceau de l'immortalité. J'avois dessein de laver mes péchés dans les eaux du Jourdain, que notre Sauveur a rendues si salutaires, en daignant s'y baigner lui-même. Dieu, qui sait mieux que nous ce qui nous est avantageux, me retient ici, il veut me faire ici cette faveur. Ne tardons plus. Si le souverain arbitre de la vie et de la mort juge à propos de me laisser vivre, s'il me permet encore de me joindre aux Fidelles pour participer à leurs prières dans leurs saintes assemblées, je suis résolu de me prescrire des règles de vie qui soient dignes d'un enfant de Dieu. » Quand il eut achevé ces paroles, les évêques lui conférèrent le baptême, selon les cérémonies de l'Eglise, et le rendirent participant des saints mystères. Le prince reçut ce sacrement avec joie et reconnoissance ; il se sentit comme renouvelé et éclairé d'une lumière divine. On le revêtit d'habits blancs ; son lit fut couvert d'étoffes de même couleur ; et dès ce moment il ne voulut plus toucher à la pourpre. Il remercia Dieu à haute

voix de la grace qu'il venoit de recevoir, et ajouta : « C'est maintenant que je suis vraiment heureux, « vraiment digne d'une vie immortelle. Quel éclat de « lumière luit à mes yeux ! Que je plains ceux qui sont « privés de ces biens ! » Comme les principaux officiers de ses troupes venoient, fondant en larmes, lui témoigner leur douleur de ce qu'il les laissoit orphelins, et qu'ils prioient le Ciel de lui prolonger la vie : « Mes amis, « leur dit-il, la vie où je vais entrer est la véritable vie. « Je connois les biens que je viens d'acquérir, et ceux « qui m'attendent encore. Je me hâte d'aller à Dieu. » Jamais prince ne fut plus regretté. Dès qu'il eut rendu les derniers soupirs, ses gardes donnèrent des marques de la douleur la plus vive : ils déchiroient leurs habits, se jetoient à terre, et se frappoient la tête. Au milieu de leurs sanglots et de leurs cris lamentables, ils l'appeloient leur maître, leur empereur, leur père. Les tribuns, les centurions, les soldats, si souvent témoins de sa valeur dans les batailles, sembloient vouloir encore le suivre au tombeau. Cette perte leur étoit plus sensible que la plus sanglante défaite. Les habitans de Nicomédie, où étoit alors *Constantin*, couroient tous confusément par les rues, mêlant leurs gémissemens et leurs larmes. C'étoit un deuil particulier pour chaque famille ; et chacun, pleurant son prince, pleuroit son propre malheur.

6. L'empereur *Théodose II* savoit par cœur toute l'écriture-sainte : il en recueillit avec soin tous les interprètes. Il jeûnoit souvent, sur-tout les mercredis et les vendredis, selon l'ancien usage de l'Eglise. Il se levoit au point du jour, et chantoit l'office divin avec ses sœurs : son palais avoit l'extérieur d'un monastère. *Abraham*, évêque de Carrhes, ayant détruit dans cette ville le fameux temple du dieu *Lunus*, *Théodose* le fit venir à la cour : le saint prélat y mourut, et l'empereur conserva sa tunique, dont il se revêtoit en certains jours. Lorsqu'on enleva le corps d'*Abraham* pour le transporter en Orient, *Théodose* voulut marcher à la tête du convoi : il le conduisit jusqu'au port : après le corps marchoient les impératrices et toute la cour. Dans un temps de disette causée par l'intempérie des saisons, l'empereur assistant avec le peuple aux jeux

du cirque, il survint un grand orage. Aussitôt *Théodose*, faisant retirer ses chars, ordonne au peuple d'adresser à Dieu ses prières : il entonne le premier un psaume; tous les spectateurs chantent avec lui, et le cirque semble être devenu un temple. L'air reprit aussitôt sa sérénité, et l'on dit que ce fut le dernier orage de cette année, qui, après avoir menacé d'une funeste stérilité, donna des moissons abondantes. Dans les guerres, il imploroit la protection du Ciel par de ferventes prières, comme David; mais il n'eut pas le courage et la science militaire de ce saint roi. Le respect qu'il portoit aux personnes consacrées à Dieu, alloit à un point qu'on pourroit taxer de foiblesse. Un moine insolent et téméraire, irrité contre le prince qui lui refusoit une grace, se retira en lui disant: « Je vous retranche de la communion de l'Eglise. » L'heure du repas étant venue, l'empereur, abattu du coup lancé d'une main si foible, protesta qu'il ne mangeroit point que l'excommunication ne fût levée, et il envoya prier un évêque d'obtenir cette faveur de celui qui l'avoit excommunié. En vain le prélat essaya de dissiper ses scrupules, en lui représentant qu'une pareille censure étoit sans effet. *Théodose* ne consentit à prendre de la nourriture, qu'après avoir reçu l'absolution de ce moine, qui ne méritoit lui-même aucun pardon.

7. S. *Louis* s'étant embarqué pour retourner dans ses états, obtint du légat, qui l'avoit accompagné dans son expédition de la Terre-Sainte, la permission de conserver dans son vaisseau le saint sacrement pour communier les malades. On le mit à l'endroit du navire le plus digne et le plus convenable, dans un tabernacle fort riche, couvert d'étoffes d'or et de soie, et placé sur un autel orné d'un grand nombre de reliques. Tous les jours on y récitoit solennellement l'office divin : les prêtres même, revêtus d'habits sacerdotaux, y faisoient les cérémonies et les prières de la messe, à la réserve de la consécration : le monarque assistoit à tout. Rien n'égaloit sa tendre sollicitude pour les malades : il les visitoit souvent, leur procuroit tous les soulagemens qui dépendoient de lui, et prenoit soin de leur salut encore plus que de leur guérison. Il y avoit sermon trois fois la semaine, sans parler

des inrtructions particulières et des catéchismes qu'il faisoit faire aux matelots, quand les petits vents régnoient, ou le calme. Quelquefois il les interrogeoit lui-même sur les articles de foi, ne cessant de leur répéter qu'étant toujours entre la vie et la mort, entre le paradis et l'enfer, ils ne pouvoient trop se hâter de recourir au sacrement de pénitence, pour appaiser la colère du Ciel. « Si le « vaisseau a besoin de vous, leur disoit-il, je prendrai votre « place avec joie, et mettrai la main à la manœuvre, « pendant que vous vous réconcilierez avec Dieu. » Tel fut l'effet et des soins et de l'exemple du pieux monarque, qu'en peu de temps on vit un changement notable parmi les matelots : les ténèbres de leur esprit furent dissipées; la férocité de leur cœur s'adoucit, et la charité y prit la place de la brutalité. La honte de ne pas faire quelquefois ce qu'un grand roi faisoit tous les jours, leur donna le courage de vouloir être chrétiens, et leur inspira des sentimens bien au-dessus de leur condition. Durant la navigation, il survint une horrible tempête : le vaisseau, jouet des vagues et des vents, étoit près de périr; tout le monde étoit en alarme : la reine et trois jeunes princes, ses enfans, jetoient des cris affreux. *Louis*, pendant cette consternation, *Louis*, prosterné aux pieds des autels, attendoit son secours de celui qui dit à la mer : « Tais-toi, » et aux vents : « Calmez-vous. » Sa foi fut exaucée : le temps devint calme; et ce nouveau bienfait du Tout-Puissant excita de plus en plus la pieuse reconnoissance du religieux monarque. « Regardez, sé- « chal, disoit-il à son confident le sire *de Joinville;* re- « gardez si Dieu ne nous a pas bien montré son grand « pouvoir, quand, par un seul des quatre vents de « mer, le roi, la reine, ses enfans et tant d'autres per- « sonnages ont pensé abîmer. Ces dangers que nous « avons courus, sont des avestissemens et des menaces « de celui qui peut dire : Or, voyez-vous bien que je « vous eusse tous laissé noyer, si j'eusse voulu? »

8. *Diagore* le Mélien, disciple de *Démocrite*, étant venu s'établir à Athènes, y ouvrit une école d'athéisme. On lui intenta un procès sur sa doctrine pernicieuse. Il se sauva par la fuite, et, par ce moyen, évita le supplice

que mérite tout fanatique qui veut troubler l'état par des principes erronés ; mais il ne peut éviter la flétrissure de la sentence qui le condamnoit à mort. Les Athéniens eurent tant d'horreur pour les maximes impies qu'il débitoit, qu'ils allèrent jusqu'à mettre sa tête à prix, et à promettre un talent de récompense pour celui qui le livreroit mort ou vif.

Quelques années avant, on avoit déjà fait une affaire toute semblable à *Protagore*, autre disciple de *Démocrite*, pour avoir simplement traité la matière de problématique. Il avoit dit au commencement d'un de ses livres : « Y a-t-il des dieux ? n'y en a-t-il point ? C'est une ques-« tion où je ne sais si je dois affirmer ou nier. Pour éclair-« cir cette matière épineuse, notre entendement est trop « foible, trop aveugle, et la vie humaine trop courte. » Ces blasphêmes excitèrent l'indignation des Athéniens, alarmèrent leur piété : ils ne purent souffrir qu'on mît en doute une vérité aussi palpable. Ils firent proclamer, par le crieur public, que tous ceux qui avoient des exemplaires de cet ouvrage, les apportassent au magistrat. On les fit brûler comme infames, et l'auteur fut banni de l'état à perpétuité.

9. Lorsque Rome fut prise par les Gaulois, comme le prêtre de Romulus et les vestales emportoient les images des dieux, pour les soustraire à la fureur sacrilège des Barbares, un citoyen illustre, appelé *Albinus*, les voyant à pied, fit aussitôt descendre sa femme et ses enfans d'un charriot qu'il conduisoit, pour faire monter le prêtre avec les vestales; et préférant le bien de la religion au salut de sa famille, il quitta son chemin pour les conduire au bourg de Céré, dont le peuple le reçut avec beaucoup de respect et d'humanité. On peut remarquer, en passant, que les actes extérieurs de religion ont pris de ce bourg le nom de *Cérémonies*.

10. Les Gaulois, sous la conduite de *Brennus*, assiégeoient le Capitole, et veilloient exactement à ce que personne n'en sortît et ne passât à travers les corps-de-garde, lorsqu'un jeune Romain, par une action hardie, attira sur lui les yeux et l'admiration, tant des ennemis que des citoyens. Il y avoit un sacrifice attaché à la mai-

son

son des *Fabius*, qui se devoit faire, un certain jour, sur le mont *Quirinal*. C. *Fabius Dorso*, revêtu d'un habit convenable à cette cérémonie, descend du Capitole, portant entre ses mains les choses sacrées, traverse les corps-de-garde des ennemis, sans se laisser épouvanter par le bruit et les discours, et arrive au mont Quirinal. Après y avoir accompli toutes les cérémonies prescrites, il retourna par le même chemin, avec une pareille gravité, et une pleine confiance que la protection des dieux, dont il gardoit le culte au péril même de sa vie, ne lui manqueroit point. Il arriva heureusement au Capitole, soit que les Gaulois fussent étonnés de sa généreuse audace, soit par respect pour la religion, à laquelle cette nation n'étoit pas insensible. *Voyez* ADORATION, RELIGION.

PITIÉ.

DEUCÉTIUS, chef des peuples d'une partie de la Sicile, après plusieurs succès fort heureux, et plusieurs actions où il avoit remporté de grands avantages sur les ennemis, et en particulier sur les Syracusains, vit tout d'un coup changer sa fortune par la perte d'une bataille, et fut abandonné de presque toutes ses troupes. Dans la consternation et l'abattement où le jeta une désertion si générale et si subite, il prit une résolution que le désespoir seul pouvoit inspirer. Il se retira sur le soir à Syracuse, s'avança jusques dans la place publique; et là, humble, suppliant, prosterné aux pieds des autels, il abandonna sa vie et ses états à la merci des Syracusains. La singularité du spectacle attira une foule de peuple. Les magistrats aussitôt convoquèrent l'assemblée, et mirent l'affaire en délibération. On commença par entendre les orateurs, chargés ordinairement de haranguer le peuple, qui l'animèrent extrêmement contre *Deucétius* comme contre un ennemi public, que la Providence elle-même sembloit leur présenter, pour venger et punir, par sa mort, tous les torts qu'il avoit faits à la république. Un tel discours fit horreur à tout ce qu'il y avoit de gens de bien dans l'assemblée. Les plus sages et les plus

anciens d'entre les sénateurs représentèrent « qu'il ne falloit pas considérer ici ce que méritoit *Deucétius*, mais ce qui convenoit aux Syracusains ; qu'ils ne devoient plus envisager en lui un ennemi, mais un suppliant, qualité qui rendoit sa personne sacrée et inviolable ; que la déesse Némésis, vengeresse des crimes, et sur-tout de la cruauté et de l'impiété, ne laisseroit pas cet attentat impuni ; qu'outre qu'il y a de la bassesse et de l'inhumanité d'insulter à l'infortune des malheureux, et de vouloir écraser ceux qu'on trouve déjà abattus sous ses pieds, il étoit de la grandeur et du bon naturel des Syracusains de faire paroître de la bonté et de la clémence à l'égard de ceux mêmes qui en sont le moins dignes. » Tout le peuple se rendit à cet avis, et, d'un commun consentement, conserva la vie à *Deucétius*. La ville de Corinthe, métropole et fondatrice de Syracuse, lui fut marquée pour lieu de sa retraite ; et les Syracusains, pour mettre le comble à la pitié généreuse dont ils étoient touchés, s'engagèrent à lui fournir tout ce qui lui étoit nécessaire pour y vivre honorablement. *Voyez* COMPASSION.

PLAISANTERIE.

1. PHILIPPE, père du grand *Alexandre*, entendoit la plaisanterie, aimoit les bons mots, et en disoit. Ayant reçu près du gosier une blessure considérable, et son chirurgien l'importunant tous les jours de quelque nouvelle demande : « Prends tout ce que tu voudras, « dit-il ; tu me tiens à la gorge. »

2. Un bon mot ou une saillie a quelquefois plus fait en faveur de celui qui demandoit une grace, que les plus fortes sollicitations. *Philippe II*, roi d'Espagne, venoit d'accorder une modique pension à l'un de ses soldats. Ce guerrier se présente une seconde fois devant son maître. « Ne vous ai-je pas donné une récom- « pense ? lui dit le roi. — Oui, sire, répondit le soldat, « votre majesté m'a donné de quoi manger ; mais je « n'ai pas de quoi boire. » Le monarque sourit, et ajouta une nouvelle gratification à la première.

Sous le ministère du cardinal *de Fleuri*, on avoit accordé des récompenses à tout un régiment, excepté le chevalier *de Férigouse*, lieutenant dans ce régiment. Ce chevalier étoit Gascon. Un jour qu'il se présentoit à l'audience du ministre: « Je ne sais, monseigneur, lui dit-il, « par quelle fatalité je me trouve sous le parapluie, tandis que votre éminence fait pleuvoir des graces dans « tout le régiment. » Cette expression singulière fut remarquée du ministre, et peu de temps après, le chevalier *de Férigouse*, obtint la récompense qu'il demandoit.

5. Le célèbre *Dominique*, arlequin de la comédie Italienne, se trouvant au souper de *Louis XIV*, avoit les yeux fixés sur un certain plat de perdrix. Le monarque, qui s'en aperçut, dit à l'officier qui desservoit: « Que l'on donne ce plat à *Dominique*. — Quoi ! « sire, et les perdrix aussi ? » Le roi, qui entra dans la pensée du comédien, reprit: « Et les perdrix aussi. » Ainsi *Dominique*, par cette adroite plaisanterie, eut, avec les perdrix, le plat qui étoit d'or.

4. *Lisimaque* voulant se divertir aux dépens d'un parasite nommé *Bithis*, fit attacher adroitement sur son habit un scorpion de bois, si bien imité, qu'on l'auroit pris pour l'animal véritable. Le parasite ne l'eut pas plutôt aperçu qu'il sauta de frayeur, et fit rire tous les convives. Mais *Bithis*, sans s'étonner, dit à *Lisimaque*: « Prince, vous venez de me faire grand'peur; je « gage que je vous fais peur à mon tour. — Voyons, dit « le roi. — Eh bien ! reprit le parasite, donnez-moi « mille écus. » *Lisimaque* étoit avare; et rien ne fait pâlir un avare, comme de lui demander de l'argent.

5. *Diogène* lisoit un livre fort long et très-ennuyeux. Lorsqu'il fut arrivé à la dernière page, il s'écria, comme les matelots à la fin d'une longue navigation: « Courage, amis ! je vois la terre. »

Un philosophe expliquoit, avec emphase, au peuple assemblé, plusieurs phénomènes célestes. *Diogène*, qui étoit présent, lui demanda: « Depuis quand, homme « admirable, êtes-vous revenu du ciel ? »

Un jour il entra dans un bain fort mal-propre. « Enseignez-moi, je vous prie, demanda le cynique, « où se lavent ceux qui se sont baignés ici ? »

Il avoit coutume de s'adresser aux statues, et de leur demander quelque chose. Quelqu'un lui reprochoit cette habitude bizarre : « Mon ami, lui dit-il, ne vois-« tu pas que je m'accoutume à supporter des refus ? »

Voyant un homme qui tiroit de l'arc avec peu d'adresse, il alla s'asseoir auprès du but. On lui en demanda la raison : « C'est répondit-il, de peur qu'il « ne m'attrape. »

Un jour que le peuple se pressoit pour entrer au théâtre, le philosophe repoussoit la foule, et faisoit tous ses efforts pour reculer. « Que fais-tu donc, *Dio-« gène* ? lui dit quelqu'un. — Ce que j'ai dessein de « faire toute ma vie, répondit-il. Un véritable sage « se roidit contre le torrent des préjugés, et ne se « laisse pas entraîner avec la multitude. »

Un physicien lui demandoit pourquoi l'or avoit une couleur pâle : « Il craint, répondit-il, d'être attrapé « par tant de gens qui courent après lui. »

6. Un assez mauvais poète, nommé *Admète*, vantoit beaucoup une épitaphe qu'il avoit composée pour être gravée sur son tombeau après sa mort. « Cette « épitaphe me plaît tant, lui dit le philosophe *Démo-« nax*, qui l'avoit entendu réciter, que je voudrois « déjà la voir sur la tombe de son auteur. »

7. *Antigonus*, l'un des plus célèbres capitaines d'*Alexandre*, et qui, après la mort de ce conquérant fameux, fut déclaré souverain d'une partie de l'Asie, étoit borgne, et souffroit, sans se fâcher, qu'on le badinât sur ce défaut dont il plaisantoit lui-même. Un jour, il reçut une lettre écrite en caractères extrêmement gros : « Ils seroient lisibles, dit-il, pour un aveugle même. »

8. *Alexandre-le-Grand* fut averti par un oracle de sacrifier le premier qu'il rencontreroit à la sortie d'une ville qu'il quittoit ; et le premier qu'il rencontra fut un homme qui conduisoit un âne : il le fit prendre. Cet homme ayant demandé pour quelle raison on l'arrêtoit, puisqu'il ne se sentoit coupable en rien : on l'instruisit de l'oracle. « En ce cas, dit-il, ce n'est pas moi, sei-« gneur, qu'il demande ; c'est mon âne ; vous l'avez ren-« contré le premier. » Cette interprétation lui sauva la vie, et l'on immola le pauvre roussin d'Arcadie.

9. Un courtisan ayant demandé une somme d'argent à *Antigonus*, roi d'Asie, en fut refusé. Avant de s'en retourner, il pria le monarque de lui prêter une escorte de ses gardes pour le reconduire à sa maison. « Quel besoin avez-vous d'escorte ? lui dit le prince. — « J'ai peur, répondit le courtisan, qu'on ne me vole « en chemin ce que vous m'avez donné. »

10. Un homme, dont les cheveux commencoient à blanchir, vint demander une grace à l'empereur *Adrien:* ce prince la lui refusa. Quelque temps après, le même homme ayant teint ses cheveux en noir, revint demander encore la même faveur. Lempereur le reconnut, et l'éconduisit encore, en lui disant : « Mon ami, je « l'ai déjà refusée à ton père. »

11. Un jour, le philosophe *Aristippe* demandoit à *Denys* le tyran une somme assez considérable : « Ne « m'aviez-vous pas dit, répondit le prince, qu'un phi- « losophe ne manquoit jamais de rien ? — Donnez « toujours, reprit *Aristippe*, et nous parlerons de « cela après. » Le philosophe ayant reçu l'argent: « Eh « bien ! dit-il au despote, n'avois-je pas raison de vous « dire que les sages ne manquoient jamais de rien ? « Vous le voyez ; lorsqu'ils ont besoin de quelque « chose, ils trouvent qui le leur fournit. »

Une autre fois, il demandoit une grace au même prince ; mais il n'en étoit pas écouté. Alors *Aristippe* se jeta à ses pieds, et le pressa tant, qu'il obtint ce qu'il désiroit. Quelques personnes de grand sens représentèrent ensuite à ce sage qu'il étoit indigne d'un philosophe de se prosterner aux pieds d'un autre homme : « Ce n'est pas ma faute, répondit-il ; il faut en accuser « *Denys* qui a les oreilles aux pieds. »

12. *Caninius Rébulus* avoit été choisi par *César*, pour remplacer *Fabius Maximus* qui étoit mort ; mais sa dignité ne dura qu'un jour. *Cicéron* dit, en plaisantant : « Nous avons eu un consul bien vigilant ; il « n'a pas dormi pendant sa magistrature. »

Lorsque ce Romain alla avec ses cliens, pour féliciter le nouveau magistrat : « Hâtons-nous, mes amis, « disoit-il en chemin, pour que nous arrivions avant « la fin de son consulat. »

Un jour, se promenant dans la place publique, il se sentit pressé de la soif, et demanda de l'eau. Il étoit près de boire, lorsqu'il aperçut le censeur *Cotta*, homme fort adonné au vin ; alors il appela ses amis : « Cachez-moi bien, leur dit-il ; car si notre censeur « me voyoit boire de l'eau, il me chasseroit du sénat. »

C. Popilius, homme ignorant et stupide, se donnoit pour un habile jurisconsulte. Ayant été appelé pour être témoin dans une affaire, il répondit qu'il ne savoit rien : « Vous croyez peut-être, lui dit *Cicéron*, qu'on « vous interroge sur le droit ? »

Fabia Dolabella disoit souvent qu'elle n'avoit que trente ans : « Cela est vrai, dit *Cicéron ;* car il y a vingt « ans que vous le dites. »

13. *Auguste*, revenant à Rome après la bataille d'Actium, fut salué par un artisan qui lui présenta un corbeau, à qui il avoit appris à dire ces mots : « Je vous salue, *Cé-* « *sar* vainqueur. » Le prince, charmé, acheta cet oiseau six mille écus. Un voisin jaloux alla dire à l'empereur que cet homme avoit encore un autre corbeau qui disoit des choses plaisantes. *Auguste* voulut le voir ; et l'animal fit entendre ces mots : « Je vous salue, *Antoine* vain- « queur. » L'artisan, homme prudent, avoit instruit cet autre oiseau en cas qu'*Antoine* fût triomphant. *Auguste* n'en témoigna aucune colère ; il ordonna seulement à cet homme de partager avec son voisin les six mille écus.

A l'exemple du corbeau, un perroquet fit à *Auguste* le même compliment, et fut acheté très-cher ; une pie vint ensuite, et rendit son instituteur opulent : enfin un pauvre cordonnier voulut aussi apprendre à un corbeau à faire cette salutation. Il eut bien de la peine à réussir ; souvent il se désespéroit, et s'écrioit en colère : « Je « perds mon temps et ma peine. » Il vint enfin à bout de son entreprise, et courut aussitôt attendre *Auguste* sur son passage. Il lui présenta le corbeau, qui répéta fort bien sa leçon ; mais le prince se contenta de dire : « J'ai assez de ces complimenteurs-là dans mon palais. » Alors le corbeau se ressouvenant de ce qu'il avoit entendu dire à son maître, répéta : « J'ai perdu mon « temps et ma peine. » *Auguste* se mit à rire, et acheta cet oiseau plus cher que tous les autres.

14. S. *Louis*, après son voyage de la Terre-Sainte, étant débarqué aux îles d'Hières en Provence, envoya de tous côtés chercher des chevaux, dont tout le monde manquoit. L'abbé de *Cluni*, qui se trouvoit pour lors à Marseille, lui en donna deux qui valoient bien cinq cents livres chacun, et lui fit demander une audience qu'il lui accorda avec plaisir. Elle fut longue; ce qui fit croire qu'elle avoit été favorable. « N'est-il pas « vrai, sire, lui dit plaisamment le sire *de Joinville*, « que le présent du bon moine n'a pas peu contribué « à le faire écouter aussi longuement ? » Le roi convint qu'il en pouvoit être quelque chose. « Jugez donc, « sire, reprit le bon chevalier, ce que feront les gens « de votre conseil, si votre majesté ne leur défend pas « de rien prendre de ceux qui auront à faire par de- « vant vous; car, comme vous voyez, on en écoute « toujours plus volontiers. » *Louis* ne put s'empêcher de rire de la naïveté; mais il sentit toute la sagesse du bon mot, et ne l'oublia jamais.

15. Le baron *des Adrets*, capitaine huguenot, ayant pris une petite place aux catholiques, condamna les soldats qui l'avoient défendue, à sauter du haut en bas d'une tour de la forteresse. Un de ces infortunés guerriers s'avança par deux fois au bord du précipice, et recula deux fois, pour ne point faire le saut fatal: « Allons « donc, mon ami, lui dit le baron, dépêche: est-ce si « difficile ? — Eh bien, monsieur, repartit le soldat, « puisque cela vous paroît si facile, je vous le donne « en quatre. » Cette plaisanterie plut si fort au cruel baron, qu'il s'adoucit en sa faveur, et lui donna la vie.

16. *Henri IV* avoit un cheval qu'il aimoit beaucoup: il avoit dit qu'il feroit pendre celui qui lui apprendroit sa mort. Le cheval paya le tribut à la nature. Un Gascon apprit ainsi cette perte au roi: « Hélas! sire, dit-il, « votre cheval!..... ce beau cheval!..... le cheval de « votre majesté!.....ô ciel! ce magnifique cheval!.... « — Je parie qu'il est mort, s'écria le monarque alarmé. « — Vous serez pendu, sire, reprit le Gascon; vous « vous êtes donné la première nouvelle. »

17. Le cardinal *de Richelieu* venoit d'assister à une

cérémonie où un cordelier avoit prêché. Surpris de n'en avoir pas assez imposé au prédicateur, pour l'intimider un peu, il lui demanda comment il avoit pu parler avec tant d'assurance : « Ah ! monseigneur, ré-« pondit le cordelier, c'est que j'ai appris mon ser-« mon devant un carré de choux, au milieu duquel « il y en avoit un rouge ; et cela m'a accoutumé à « parler devant votre éminence. »

18. Monsieur le prince passant par une petite ville de Bourgogne, le maire se présenta pour le haranguer : « Monseigneur, lui dit-il, j'ai, comme vous voyez, le « droit de vous ennuyer beaucoup ; je ne le ferai point « valoir, à condition que vous obtiendrez pour notre « ville une exemption de gens de guerre. » Le prince fut fort content de cette harangue, et promit ce qu'on lui demandoit. « Songez-y, monseigneur, reprit le « maire ; sinon, l'année prochaine, lorsque vous re-« passerez, je ferai valoir mon droit, et vous payerez « alors le principal et l'intérêt. »

19. Le duc *de Roquelaure* étoit dans une petite ville de province. Il avoit été voir la plupart des dames du lieu ; mais il en avoit oublié une, qui se croyoit cependant très-digne de sa visite. L'oubli du duc lui parut un affront sanglant ; elle craignit même que les autres femmes n'en tirassent avantage : c'est pourquoi elle pria un des amis de M. *de Roquelaure* dè l'amener chez elle. Cet ami s'acquitta de sa commission. *Roquelaure*, se voyant comme forcé à cette visite, entra en mauvaise humeur, et protesta qu'il ne diroit pas un mot. Cependant la dame, avertie de l'heure à laquelle le duc devoit se rendre chez elle, avoit eu soin d'assembler bonne compagnie, afin d'avoir autant de témoins de l'honneur qu'elle devoit recevoir ; mais elle n'eut pas lieu de s'en applaudir. *Roquelaure* vint, comme il l'avoit promis ; mais il ne fut pas plutôt entré, qu'il se campa dans un fauteuil, où il ne desserra pas les dents. Toute l'assemblée fut déconcertée d'un pareil procédé. La dame méprisée mouroit de dépit ; mais sa fille, qui étoit une petite personne fort spirituelle, la vengea pleinement. Ennuyée d'un si long silence, elle se leva tout d'un coup ; et après

s'être approchée du duc, elle se mit a crier de toute sa force: « Ah ! mon Dieu ! maman ! monsieur *de Roque-* « *laure* est mort ! » Cette saillie réveilla tous les esprits. On demanda à la petite fille ce qu'elle vouloit dire. « Mais oui, insista-t-elle, il est mort: ne voyez-vous pas « bien qu'il pue, et qu'il ne parle point ? N'est-ce pas « comme l'on dit que nous serons après la mort ? » M. *de Roquelaure* se retira promptement tout honteux, et laissa à la compagnie la liberté de rire à ses dépens.

20. Un gentilhomme, qui avoit beaucoup voyagé, alla à Chantilly saluer monsieur le prince ; et dans le récit de ses voyages, il lui parla d'un prince de Perse, qui, à trente ans, avoit fait les plus belles actions dont on ait jamais ouï parler. Pendant cet entretien, le dîner ayant été servi, chacun se mit à table. Monsieur le prince, sensible aux grandes actions, dit à ce gentilhomme: « La vie « du prince dont vous m'avez parlé, a eu de si beaux « commencemens, que je brûle d'impatience d'en sa- « voir la suite. — Hélas ! monseigneur, répondit le gen- « tilhomme, qui vit en un moment le potage presqu'en- « levé, il mourut subitement ; » et par là, l'histoire étant finie, il se mit à manger comme les autres.

21. Quand le maréchal *de la Ferté* vouloit faire pendre quelque soldat, il avoit coutume de lui dire ; « Cor- « bleu ! toi ou moi, nous serons pendus. » Il dit la même chose à un espion qu'on trouva dans son camp. Lorsqu'on voulut conduire ce misérable à la potence, il demanda à parler au maréchal: « Monseigneur, lui dit- « il, vous vous souviendrez que vous m'avez dit que « vous ou moi, nous serions pendus. Je viens pour « savoir si vous voulez l'être ; car, si vous ne l'êtes « point, je vois bien qu'il faut que je le sois. » Le maré- « chal se prit à rire, et fit grace à l'espion. »

22. M. de*** se disoit d'une maison fort illustre, quoiqu'il tirât son origine d'un fou. L'*Angéli*, bouffon de *Louis XIV*, se trouvant avec lui dans la chambre du roi, après lui avoir parlé debout pendant quelque temps, lui dit: « Asseyons-nous, monsieur, on « ne prendra pas garde à nous ; et vous savez que « nous ne tirons pas à conséquence. »

23. *Louis XIV* étoit de la dernière exactitude aux revues qu'il faisoit de sa maison. Il ne pardonnoit point à un gendarme à qui il manquoit quelque pièce de son ajustement militaire; il le chassoit sans miséricorde. Un Gascon, garde-du-corps, ayant perdu au jeu son buffle, fut obligé de passer en revue. Le monarque, ne lui voyant point de buffle, le cassa, malgré sa bonne mine, sa belle taille et son dégagé. Le Gascon alla le lendemain promener sa douleur dans le parc : il vit de loin le roi qui s'y promenoit aussi. Il se mit dans l'attitude d'un homme qui épluche au soleil de petits animaux qui sont l'apanage de la misère. *Louis XIV* l'aperçut. Un garde se détacha pour avertir le Gascon que le roi l'avoit observé : « J'en « suis bien aise, reprit le garde cassé; dites à sa majesté « que je fais la revue de mes gardes-du-corps, et que je « casse ceux qui n'ont point de buffle. » Cette plaisanterie réjouit le prince, et le disposa à rétablir le Gascon.

24. Un homme, qui avoit l'esprit singulier, entendit lire a la cour d'*Alphonse V*, roi d'Aragon, la fable des Harpies, et s'imagina qu'on vouloit se moquer de lui, parce que les poètes disent que ces animaux fabuleux habitoient une certaine île en Sicile, dont lui-même, ainsi que sa famille, étoit originaire. Le monarque, s'étant aperçu que cet homme bizarre s'offensoit de cette lecture, lui dit : « Ne vous fâchez pas; les harpies ne demeurent « plus aujourd'hui dans cette île : elles se sont dispersées « dans les cours des princes, et c'est là que ces oiseaux « avides ont, depuis ce temps, fixé leur séjour. »

25. M. *Ollier*, curé de S. Sulpice, étant à la maison de campagne que le séminaire possède à Issy, fit un discours à ses séminaristes, et prêcha sur la destruction du vieil homme. Il répéta souvent, avec beaucoup de zèle, qu'il falloit faire mourir le vieil homme. La jardinière, dont le mari étoit fort âgé, ayant eu la curiosité de prêter l'oreille à la serrure de la chambre où l'on prêchoit, crut que M. *Ollier* vouloit qu'on tuât son mari. Elle alla, dans le moment, communiquer sa terreur à son époux, qui résolut aussitôt de se dérober à la mort qui le menaçoit. Il va trouver le curé : « Monsieur, lui dit-il, ma femme « a tout entendu; donnez-moi mon congé, je veux encore

« vivre : je connois votre dessein.—Quel dessein, maî-
« tre Pierre ?—Vous le savez mieux que moi, M. le
« curé; il n'est pas nécessaire de vous le dire.—Maître
« Pierre, expliquez-vous.—Monsieur, n'avez-vous pas
« dit qu'il falloit tuer le vieil homme ? Je suis vieux, il est
« vrai; mais la vieillesse n'est pas un crime; et d'ailleurs
« mon travail peut encore me nourrir. » M. *Ollier* vit alors quel étoit le sujet de la méprise du jardinier : il eut beaucoup de peine à le désabuser, et à lui prouver que le vieil homme n'étoit autre chose que le péché que nous devions détruire au dedans de nous-mêmes.

26. *Louis XIV* ayant choisi *Racine* et *Boileau* pour écrire son histoire, voulut qu'ils l'accompagnassent dans sa campagne de 1678. M. *de Cavoie*, ami des deux poètes, voulut un peu rire à leurs dépens dans cette occasion. Il vint trouver *Racine* la veille du départ, et lui demanda s'il avoit eu l'attention de faire ferrer ses chevaux à forfait? *Racine*, qui n'entend rien à cette question, le prie de lui en donner l'explication. « Croyez-
« vous donc, lui dit M. *de Cavoie*, que quand une armée
« est en marche, elle trouve par-tout des maréchaux?
« Avant que de partir, on fait un forfait avec un maré-
« chal de Paris, qui vous garantit que les fers qu'il met
« aux pieds de votre cheval y resteront six mois.—C'est
« ce que j'ignorois, répond *Racine* : pourquoi *Boileau* ne
« m'en a-t-il rien dit? Mais je n'en suis pas étonné : il ne
« songe à rien. » Il va trouver *Boileau*, pour lui reprocher sa négligence. *Boileau* avoue son ignorance, et lui dit qu'il faut promptement s'informer du maréchal le plus fameux pour ces sortes de forfaits. Ils n'eurent pas le temps de le chercher : dès le soir même, M. *de Cavoie* raconta au roi le succès de sa plaisanterie, et divertit beaucoup le monarque. Une autre fois, après une marche fort longue, *Boileau*, très-fatigué, alla se jeter sur un lit, en arrivant, sans vouloir souper. M. *de Cavoie*, qui le sut, alla le voir après le souper du roi, et lui dit, d'un air consterné, qu'il avoit à lui apprendre une fâcheuse nouvelle. « Le roi n'est pas content de vous. Il a remarqué
« aujourd'hui une chose qui vous fait un grand tort.—
« Eh! quoi donc? s'écria *Boileau* tout alarmé.— Je ne

« puis me résoudre à vous la dire ; je ne saurois affli-
« ger mes amis. » Enfin, après l'avoir laissé quelque temps dans l'agitation, il lui dit : « Puisqu'il faut vous « l'avouer, le roi a remarqué que vous vous teniez « tout de travers à cheval.—Si ce n'est que cela, ré- « pondit *Boileau*, laissez-moi dormir. »

27. Un jour de marché, un musicien amusoit la populace par ses chansons; mais l'heure où le marché s'ouvroit étant venue, on donna un signal qui fit partir tout le monde : il ne resta qu'un seul homme auprès du nouvel Amphion. Celui-ci s'approche de l'amateur, le remercie de ne l'avoir pas abandonné, et l'appelle *le favori d'Apollon*, puisqu'il préféroit aux soins grossiers de la vie, les beaux-arts et la musique. L'homme, qui se voyoit seul, lui demanda si l'on avoit donné le signal pour aller au marché? « Oui, vraiment, répondit le musi- « cien.—Je vous remercie beaucoup de m'avoir averti, « car je suis sourd. Adieu ! jusqu'au revoir ! »

28. Un Gascon, nouveau Parisien, venoit d'acheter un coteret, et craignant qu'on ne s'en aperçut, il le portoit caché sous son manteau. Voyant un crocheteur qui s'approchoit de trop près : « Retire-toi, lui dit-il, tu cas- « seras mon luth. » Le crocheteur s'écarta; et le nourrisson de la Garonne avoit à peine marché dix ou douze pas, qu'une pièce de son coteret tomba. « Monsieur, « s'écria aussitôt le porte-faix ; monsieur, ramassez « une corde de votre luth, qui vient de tomber. »

29. Un aubergiste des environs de Phalsbourg tomba en léthargie. On le crut mort; et, au bout de quelque temps, on l'ensevelit. Sa femme, tout en pleurant le pauvre défunt, s'aperçut qu'on avoit employé à cet effet un drap tout neuf et très-fin; et, comme elle étoit fort avare : « Helas ! dit-elle, ce drap est trop beau pour un « mort ; il me servira beaucoup mieux à moi, qui suis « vivante. » Elle avoit, dans sa maison, un habit d'arlequin qu'une troupe de bateleurs lui avoient laissé pour payement à leur passage. Elle s'enferme dans la chambre du mort, découvre le cercueil, reprend son drap, habille le cadavre en farceur, et, à cela près, rétablit les choses dans leur premier état. L'heure du convoi étant arri-

vée, quatre hommes emportent la bière sur leurs épaules, selon l'usage du pays. Le prétendu mort se réveille de sa léthargie, s'agite, se débat. Les porteurs s'effraient : ils laissent tomber le cercueil qui se brise, et l'on en voit sortir un arlequin.

30. Deux Bas-Normands étant dans un cabaret de Limoges, parloient de cette grande année platonique, où toutes choses devoient retourner en leur premier état. Ils voulurent faire accroire à l'hôte, qui les écoutoit attentivement, qu'il n'y avoit rien de plus que cette révolution : « de sorte, dirent-ils, que dans seize mille ans « d'ici, nous serons encore à boire chez vous, à pareil « jour; » et là-dessus, ils le prièrent de leur faire crédit jusques-là. « Je le veux bien, dit le cabaretier; mais, « parce qu'il y a seize mille ans, jour pour jour, que « vous étiez ici à boire comme vous faites, et que « vous vous en allâtes sans payer, acquittez le passé, « et je vous ferai crédit pour l'avenir. »

31. Quatre chevaliers d'industrie ayant fait bonne chère dans un cabaret, firent monter un garçon, et arrêtèrent avec lui le prix du repas. Le premier feignit de mettre la main à la poche; mais le second le retint, et dit qu'il vouloit payer l'écot; le troisième témoigna le même empressement : enfin le quatrième, qui ne vouloit pas se laisser vaincre en générosité, défendit au garçon de rien recevoir de ses compagnons. Comme personne ne vouloit céder, l'un d'eux dit : « Pour nous accorder, il faut mettre « un bandeau sur les yeux du garçon, et celui d'entre « nous qu'il prendra, se chargera de la dépense. » On applaudit à cette proposition, on l'exécute; mais, tandis que le garçon tâtonnoit dans la chambre, ils défilèrent l'un après l'autre. Le maître monte; notre colin-maillard, qui l'entend, court à lui, l'arrête; et, le serrant étroitement : « Eh ! pour le coup, lui dit-il, ce sera « vous qui payerez l'écot. » Il ne se trompa point.

32. Un Gascon, à jeûn depuis deux jours, médita de dîner aux dépens de *Jacques Romain*, jacobin, et célèbre architecte qui avoit entrepris le pont des Tuileries. Il considéroit l'ouvrage comme s'il eût été un grand connoisseur. Frère *Romain*, qui l'observoit, curieux de savoir

ce qu'il avoit dans l'esprit, lui demanda son sentiment. « Mon frère, dit le Gascon, j'ai une chose importante « à vous dire sur ce pont; mais j'ai appétit, il faut que « j'aille dîner auparavant. » Le religieux l'invita aussitôt à venir manger avec lui. Celui-ci ne se fit pas prier. Après que le Gascon eut bien mangé, il dit au religieux: « Cadédis, mon frère, vous faites un pont sur la lar« geur de la rivière, et vous avez raison; car, si vous « l'eussiez entrepris sur la longueur, je ne sois pas gen« tilhomme, si vous eussiez réussi! » Après cet excellent avis, il fit la révérence, et prit congé du bon cénobite.

33. Un homme de province, qui étoit venu à Paris dans le temps du carnaval, fit la partie d'aller au bal avec un de ses amis, et se déguisa en diable. Ils se retirèrent avant le jour. Comme le carrosse qui les conduisoit passa dans le quartier où le provincial logeoit, il fut le premier qui descendit. On le laissa le plus près qu'on put de sa porte, où il courut promptement frapper, parce qu'il faisoit grand froid. Il fut obligé de redoubler les coups, avant de pouvoir réveiller une grosse servante de son auberge, qui vint enfin, moitié endormie, lui ouvrir, mais qui, dès qu'elle le vit, referma au plus vîte la porte, et s'enfuit, en criant de toute sa force: *Jésus Maria!* Le provincial ne pensoit point à son habillement diabolique; et, ne sachant pas ce que pouvoit avoir la servante, il continua de frapper, et toujours inutilement. Enfin, mourant de froid, il prit le parti de chercher gîte ailleurs. En marchant le long de la rue, il aperçut de la lumière dans une maison; et, pour comble de bonheur, la porte n'étoit pas tout-à-fait fermée. Il vit en entrant un cercueil, avec des cierges autour, et un prêtre qui s'étoit endormi, en lisant son bréviaire, auprès d'un fort bon brasier. Tout étoit tendu de noir, et l'on ne sentoit pas de froid dans ce lieu-là. Le provincial s'approcha du brasier, et s'endormit tranquillement sur un siége. Cependant le prêtre s'éveilla, et voyant la figure de cet homme endormi, il ne douta pas que ce ne fût le diable qui venoit prendre le mort; et là-dessus il fit des cris si épouvantables, que le provincial, s'éveillant en sursaut, fut tout effrayé, croyant voir le mort à ses trousses. Quand

il fut revenu de sa frayeur, il fit réflexion sur son habillement, et comprit que c'étoit ce qui avoit causé son embarras. Comme il n'étoit pas loin de la fripperie, et que le jour commençoit à paroître, il alla changer d'habit, et revint à son auberge, où il n'eut pas de peine à se faire ouvrir. Il apprit, en entrant, que la servante étoit malade, et que c'étoit une visite que le diable lui avoit rendue, qui causoit son mal. Le provincial n'eut garde de dire qu'il étoit lé diable. Il sut ensuite qu'on publioit dans le quartier que le diable étoit venu pour enlever monsieur un tel. Le confesseur attestoit la chose ; et, ce qui rendoit le bruit très-croyable, c'est que le pauvre défunt avoit été maltôtier.

34. Un Gascon s'étoit mis au service du duc de la *Feuillade*. Ce seigneur, entreprenant un voyage, avertit ses domestiques de se tenir prêts un tel jour, à telle heure. Le Gascon fut retenu au lit par la paresse, et étoit encore dans ses draps, lorsque le duc étoit sur le point de partir. Les autres domestiques, après l'avoir long-temps cherché, entrent enfin dans sa chambre, tirent les rideaux de son lit, et lui reprochent sa mollesse, lui disant qu'il falloit qu'il fût bien paresseux pour être au lit, lorsque son maître étoit déjà prêt à monter à cheval. Le Gascon, feignant d'être surpris : « Quoi ! s'écria-t-il, M. le duc « est levé, et je suis encore au lit ! Ah ! mes amis, « fermez vîte les rideaux ; je suis indigne de voir la « lumière. » En prononçant ces mots, il se rendormit.

35. A la première représentation du *Devin du Village*, deux hommes, dont l'un étoit pour la musique francaise, l'autre pour la musique italienne, soutenoient leurs divers sentimens avec tant d'opiniâtreté, qu'ils troubloient l'attention des spectateurs. La sentinelle s'approcha pour leur faire baisser la voix. Mais le lulliste dit au grenadier : « Monsieur est donc bouffo- « niste? » Cette saillie déconcerta tellement le pauvre soldat, qu'il retourna tout confus reprendre son poste.

36. Les mousquetaires, les gardes-du-corps, les gendarmes, les chevaux-légers entroient autrefois *gratis* à la comédie, et le parterre en étoit toujours rempli. Le célèbre *Molière*, qui dirigeoit alors le spectacle, pressé par les

comédiens, obtint du roi un ordre pour qu'aucune personne de sa maison n'entrât au spectacle sans payer. Ces messieurs indignés forcèrent la porte, tuèrent les portiers, et cherchoient la troupe entière, pour lui faire éprouver le même traitement. Un jeune acteur, nommé *Béjart*, qui étoit habillé en vieillard pour la pièce qu'on alloit jouer, se présenta sur le théâtre : « Eh ! messieurs, « leur dit-il, épargnez un vieillard de soixante-quinze « ans, qui n'a plus que quelques jours à vivre. » Cette plaisanterie fit rire les mutins, et, ce que n'auroient peut-être pas fait les meilleures raisons, calma leur fureur.

37. Un Gascon, voulant aller chercher fortune en Angleterre, se rendit au port de la Brille en Hollande ; et, ayant déposé sa malle, qui étoit fort légère, dans le paquebot qui alloit cingler vers la Tamise, il se retire dans un cabaret, en attendant le départ. Il conte à tous ceux qui veulent l'entendre, ses admirables projets. Mais ce récit, copieusement arrosé de bon vin, lui fait oublier que le moment du départ est arrivé depuis une bonne demi-heure. Il s'en aperçoit enfin. Le vent et la mer emportoient ses espérances. Il se désespère. Enfin il intéresse un patron qui lui promet, à force de voiles, d'atteindre le paquebot, avec une barque plate et découverte. A peine sont-ils en pleine mer, qu'une violente pluie pénètre jusqu'à la moëlle l'infortuné Gascon. Il essuie cet orage avec constance, et vient à bout d'atteindre le paquebot, sur lequel il grimpe à la faveur de l'obscurité. « Dieu vous garde ! » dit-il à tous ceux qui l'aperçoivent avec étonnement. « Cadédis, messieurs, il faut être bon « nageur pour vous atteindre ; mais, quand vous auriez « été à quatre lieues d'ici, vous ne m'auriez pas échappé ; « et je nageois, dans cette confiance, avec un esprit fort « tranquille. » La hardiesse du Gascon tout trempé d'eau en imposa à tout le monde. On admira l'habileté d'un tel nageur. Un milord, qui étoit présent, résolut de faire l'acquisition de ce personnage, pour le mettre aux prises avec le Maure d'un autre milord, qui passoit pour le premier nageur du monde, et qui avoit vaincu tous ceux qui avoient voulu lui disputer cette gloire. Le Gascon accepte la proposition du milord ; et, quand ils furent arrivés à Londres

Londres, ce seigneur alla proposer à son ami un pari de mille guinées en faveur de son Gascon, qui n'avoit jamais mis le pied dans l'eau, pas même pour se baigner. Le jour est pris. Le Gascon est le trompette de la victoire qu'il se flatte de remporter. Le voilà avec le Maure sur le bord de la Tamise, tous deux dans un équipage leste, prêts à se jeter dans l'eau. Le Gascon avoit à côté de lui une petite caisse de liége. Il la prit sous le bras. Le Maure lui demanda l'usage qu'il en vouloit faire ? » Sandis, dit-« il, je suis homme de précaution. » Il ouvre la caisse où il y avoit plusieurs bouteilles de vin et force petit-salé. « Vous voyez cela, poursuivit-il ; si vous ne faites pas « de provisions comme moi, vous courez risque de « mourir de faim. Savez-vous bien que je vous mène « droit à Gibraltar ? » Le Maure le regarda alors ; et, comme le Gascon parloit d'un ton résolu, qui sembloit promettre qu'il tiendroit plus qu'il ne disoit, il fut tellement épouvanté, qu'il dit à son maître : « Milord, « je ne veux point me commettre avec cet homme là ; « je me perdrois : je lui cède la victoire. » En vain on voulut lui ôter cette idée ; les prières, les menaces furent inutiles ; et le Gascon gagna les mille guinées.

38. Un prélat limousin ayant été placé sur le siége de S. *Pierre*, reçut une députation de ses compatriotes. Ces ambassadeurs lui témoignèrent d'abord la joie que son élévation avoit causée à son pays ; puis l'un d'eux lui tint ce discours : « Nous venons vous supplier, très-« saint père, au nom de tous vos compatriotes, d'user, « en leur faveur, du pouvoir absolu qu'on leur a dit « que vous avez sur la terre. Vous savez, saint père, la « stérilité de votre pauvre patrie, dont les habitans re-« cueillent à peine assez de blé pour les nourrir la moitié « de l'année, et le besoin qu'ils ont de recourir aux « châtaignes. Donnez-lui la fertilité qui lui manque, « et faites, en considération de l'honneur qu'elle a de « vous avoir vu naître, qu'on puisse à l'avenir faire deux « récoltes par an. » Le pontife ne crut pas devoir leur refuser une pareille grace. » Mes enfans, leur dit-il, je « vous accorde volontiers ce que vous me demandez ; « et, pour vous prouver davantage mon affection, j'y

« joins un autre bienfait ; c'est qu'au lieu que dans les « autres pays on ne compte que douze mois pour une « année, je veux que, par un privilége spécial, vous « en ayez vingt-quatre à chacune des vôtres. »

59. Un Gascon disoit : « Je suis si délicat sur le point « d'honneur, que je ne me rendrois point traitable « là-dessus, quand on m'offriroit un million de revenu « chaque minute. »

« Je suis venu si vîte, disoit un ecclésiastique de « Gascogne, qui avoit couru à une œuvre de charité ; « je suis venu si vîte, que mon bon ange gardien « avoit bien de la peine à me suivre. »

40. Un prédicateur gascon demeura court en chaire. Il eut beau frotter sa tête ; il n'en sortit rien. Il fallut descendre. « Messieurs, dit-il en prenant congé de l'audi- « toire, je vous plains ; vous perdez une belle pièce. »

41. Un capucin à pied faisoit ses missions avec autant de succès que de désintéressement. Il se trouva un jour vis-à-vis d'un ruisseau, sur le bord duquel il rencontra un paysan qui eut l'effronterie de lui demander qu'il le portât sur son dos à l'autre bord. Le capucin le chargea aussitôt sur ses épaules, et commença à traverser le ruisseau, ayant de l'eau jusqu'aux genoux. Lorsqu'il eut fait quelques pas, il demanda au paysan s'il avoit de l'argent ? Celui-ci, croyant qu'il parloit par intérêt, touché d'ailleurs de l'excès de sa complaisance, lui répondit qu'oui, et qu'il le paieroit bien. Aussitôt le capucin, le jetant dans l'eau : « Ah ! mon ami, lui dit- « il, il ne m'est pas permis de porter de l'argent ; » et il continua tranquillement sa route.

42. Un jeune prédicateur, homme de bonne mine, qui avoit une voix de tonnerre, le geste beau, et tous les autres agrémens d'une déclamation qui charme les auditeurs et les tient attentifs, étant monté en chaire, perdit tout d'un coup la mémoire, et oublia tout-à-fait son sermon. Que faire ? Quitter la partie, et se couvrir de honte ? Parler et n'avoir rien à dire ? Cette alternative étoit embarrassante. Il se détermine à rester, et à faire usage de sa voix et de son geste, sans rien prononcer que des paroles imparfaites et décousues ; des *car*, *enfin*, des

mais, des *si*, des *donc*, des *chers auditeurs*, etc. etc... Jamais prédicateur ne parut avoir plus de feu. Il crioit de toutes ses forces ; il faisoit des exclamations, frappoit des pieds et des mains : tout trembloit sous lui ; et les voûtes de l'église, qui étoit très-vaste, lui rendoient au double les éclats de sa voix. Tout l'auditoire étoit dans un silence profond : chacun avançoit sa tête, et redoubloit son attention, pour entendre ce qui ne pouvoit être entendu. Ceux qui étoient près de la chaire disoient : « Nous sommes trop près, il n'y a « pas moyen d'entendre. » Ceux qui étoient éloignés se plaignoient de ce que, par leur éloignement, ils perdoient les plus belles choses du monde. Enfin l'adroit prédicateur tint son auditoire trois quarts d'heure en haleine, et se retira avec l'applaudissement de toute l'assemblée, qui se promettoit bien, à la première occasion, de mieux choisir ses places, et de ne pas se priver du fruit d'un sermon aussi pathétique.

43. Un gentilhomme gascon sans argent, apprit qu'un aubergiste venoit d'être condamné à dix écus d'amende pour avoir donné un soufflet à un autre gentilhomme. Assuré du fait, il alla chez le même aubergiste, et passa trois ou quatre jours chez lui, de façon que son compte monta à six écus. Comme il prenoit congé de l'hôte, et que celui-ci demandoit le payement du temps qu'il avoit passé chez lui, le Gascon lui dit : « Cadédis ! « monsieur, je n'ai pas un sou ; mais je vous prie de « me donner un soufflet, et me rendre mon reste ; « car un soufflet, comme vous savez, vaut dix écus, « et je n'en dois que six. »

44. Un officier traversoit une rivière dans une barque avec un cordelier qui avoit un âne à côté de lui. Le pauvre animal trembloit de tout son corps. Le capitaine, qui étoit tenté de se moquer du révérend père, commença la conversation, en lui demandant la cause de ce tremblement : « Si vous aviez, lui dit le religieux, comme mon « âne, la corde au cou, les fers aux pieds, et un cor- « delier à vos côtés, vous trembleriez bien davantage. »

45. Un cordelier en voyage, se trouva pris par la nuit ; et, ayant rencontré la maison d'un seigneur, il se

persuada qu'il y seroit bien reçu. On lui fit en effet un assez bon accueil. Le seigneur cependant, voyant son hôte embarrassé, résolut de se divertir à ses dépens. Il le pria donc de passer le lendemain chez lui, et lui proposa une partie de chasse. Il avoit dessein de lui faire monter un cheval extrêmement fougueux, et qui ne pouvoit être domté que par un autre seigneur du voisinage; on lui avoit donné le nom de *Diable*. Le cordelier soupçonna le tour qu'on lui préparoit; mais, comme il savoit fort bien se rendre maître d'un cheval, il dissimula tout, et ne monta dessus qu'après bien des grimaces, affectant beaucoup de crainte; puis, s'étant bien assuré, il commença à piquer le cheval, et à courir au grand galop. Le seigneur ne pouvant le suivre, et voyant qu'il s'écartoit toujours de plus en plus, lui cria de s'arrêter. Mais le cordelier lui répondit d'un ton railleur : « Le diable m'emporte, le diable « m'emporte. » Il courut tant, qu'en peu d'heures le diable le porta dans son couvent, d'où il ne sortit point pour retourner vers son premier maître.

46. Le cocher d'une remise ayant conduit deux dames et deux cavaliers dans un village à quelques lieues de Paris, les arrêta devant l'église de la paroisse, parce qu'ils voulurent assister aux offices divins. L'on disoit la grand'messe, il manquoit un chapier; le cocher s'offrit d'en faire la fonction : il s'affubla d'une chape. On vint l'avertir dans ce moment qu'il avoit pris envie à ses chevaux de s'en aller : il sort de l'église avec sa chape, vole après ses coursiers vagabonds, les atteint, et remonte sur son siége pour les ramener devant l'église. Un des premiers citoyens du village, voyant le phaéton couvert d'une chape, s'imagina que ce pouvoit être le carrosse du pape. Il communiqua cette burlesque idée à tous ses compagnons qu'il rencontra; elle fut contagieuse, et bientôt une foule de ces bonnes gens allèrent à l'envi au devant de l'équipage, se jetèrent à genoux; et, prosternés contre terre, ils demandoient humblement la bénédiction du prétendu vicaire de Jésus-Christ.

47. Un curé de campagne fort enjoué, étoit en habit court dans la ville cathédrale de son diocèse. Un grand-vicaire l'ayant aperçu, l'appela, et lui demanda pour-

quoi il portoit un habit court? Il répondit que l'habit étoit propre à danser: cette réponse irrita le ministre de l'évêque, qui lui demanda qui il étoit. *Ego sum qui sum*, reprit le curé. Le grand-vicaire le fit comparoître devant l'évêque, qui d'abord lui fit des reproches sur ses réponses, auxquelles il donnoit l'épithète d'insolentes et d'impies. « Monseigneur, répondit le curé, vous allez « voir si j'ai tort, et si je mérite les titres que me donne « votre grandeur. Je suis curé d'un lieu appelé *Dansé*, « les chemins y sont pleins de boue, même dans la ca- « nicule ; c'est ce qui m'a fait dire à M. votre grand- « vicaire, que mon habit court étoit propre à danser. « Ensuite, je m'appelle *Cuisson*; je n'ai pas cru l'offen- « ser en lui disant mon nom qu'il me demandoit. » Le prélat, à ces mots, fit comme le roi, dans *Boileau* :

Et le roi, que fit-il ! Le roi se prit à rire.

48. Un homme qui bégayoit, demanda en plusieurs temps, et en comptant tous ses mots dont il répétoit les syllabes, le nom d'une rue qu'il ne pouvoit trouver. Il s'adressa justement à un homme qui avoit à la langue le même défaut que lui, et qui lui enseigna ce qu'il demandoit en imitant parfaitement les bégaiemens de celui qui l'interrogeoit. Le questionneur crut avoir trouvé un moqueur qui le vouloit tourner en ridicule en le copiant ; il s'échauffa et s'emporta contre lui : celui-ci, en voulant s'excuser, bégayoit encore davantage. Ce bredouillement réitéré fait croire à l'autre qu'il avoit en tête un plaisant qui n'en vouloit point démordre : il s'accroche avec lui, et l'accueille à coups de poings. Un autre bégue survient, et s'efforce de séparer les combattans : il en vient à bout ; mais, voulant savoir le sujet de leur querelle, il leur parla d'une voix si entre-coupée, qu'ils crurent que ce médiateur vouloit se moquer d'eux. De concert, ils fondent sur lui pour le punir ; et sans doute ils l'auroient mis en pièces dans leur colère, si des gens charitables ne l'eussent arraché de leurs mains. Quand ils apprirent tous trois leur défaut commun, leur fureur s'éteignit; et ils rirent eux-mêmes de leur méprise.

49. Un homme de la cour jouoit au piquet, et étoit impatienté par un voisin à vue courte et à long nez. Pour s'en débarrasser, il prit son mouchoir et moucha le nez de cet homme incommode. « Ah ! monsieur, « lui dit-il aussitôt, je vous demande pardon; je l'a- « vois pris pour le mien. » *Voyez* BONS-MOTS, NAÏVETÉ, RAILLERIE, REPARTIE.

POLITESSE.

1. LE chevalier William *Gooëls*, Anglais, gouverneur de Virginie, causant avec un négociant dans une rue de Williamsbourg, vit passer un nègre qui le salua, et aussitôt il lui rendit le salut. « Comment, « dit le négociant, votre excellence s'abaisse jusqu'à « saluer un esclave ? — Sans doute, répondit le gou- « verneur; je serois bien fâché qu'un esclave se mon- « trât plus honnête que moi. »

2. L'empereur *Adrien* mettoit toujours de la politesse dans ses discours, même en parlant à des gens d'une condition vile, et détestoit ceux qui, sous prétexte qu'un prince ne doit jamais déroger à la majesté de son rang, lui faisoient une espèce de crime du plaisir qu'il goûtoit à donner ces marques d'humanité.

3. Le fameux *Aristote*, étant près de mourir, fut prié par ses disciples de se nommer un successeur. *Théophraste* de Lesbos, et *Ménédème* de Rhodes, prétendoient tous deux à cet honneur. *Aristote* se fit apporter deux bouteilles, l'une de vin de Rhodes, l'autre de vin de Lesbos. Il goûta d'abord le premier vin, et en fut très-content : il passa ensuite au vin de Lesbos; et, lorsqu'il en eut bu; « Ces deux vins, dit-il, sont très-bons, sans doute; « celui de Lesbos me paroît cependant plus agréable. » Il vouloit, par cet ingénieux trait de politesse, donner honnêtement la préférence à *Théophraste*.

4. C'étoit du temps de *Charlemagne*, une sorte de politesse chrétienne et d'usage, de demander le pain béni aux évêques. *Charles* l'ayant demandé à l'un des prélats

de sa cour, le pontife bénit un pain, le coupa, en retint un morceau, et donna l'autre à l'empereur. Le monarque, choqué de la grossiéreté de son procédé, lui dit : « Gardez tout; vous avez précisément retenu « le morceau que je voulois. »

5. Après l'entrevue d'Aigues-Mortes, en 1538, *François I* alla visiter l'empereur *Charles-Quint* sur sa galère, et lui dit : « Mon frère, vous me voyez « une seconde fois votre prisonnier. — Non, mon frère, « répondit aussitôt l'empereur, je ne vous ai jamais « eu prisonnier que dans mon cœur, qui est tout à « vous, avec autant de sincérité que je voudrois que « le vôtre fût à moi. » *Voyez* CIVILITÉ, SAVOIR-VIVRE, TON (*bon*), URBANITÉ.

POLITIQUE.

1. APRÈS avoir subjugué Babylone et l'Assyrie, *Cyrus*, devenu maître des vastes provinces de l'Asie, voyoit à ses pieds des nations puissantes et belliqueuses. Abandonnant désormais le désir des conquêtes, il ne songea plus qu'à diriger au même but, par une sage politique, toutes les parties de ce corps immense dont il étoit l'ame et le modérateur. Seul, il n'eût pu soutenir le fardeau du commandement; il commença donc par choisir des ministres sages, capables de concourir avec zèle au bien public, dignes de partager avec lui les devoirs pénibles de la royauté. Chacun avoit son district et son objet particulier, dont il rendoit compte à celui qui étoit au-dessus de lui; et celui-là à un troisième, et ainsi de tous les autres, jusqu'à ce que par ces différens degrés, la vérité confiée à des bouches intègres, parvînt au pied du trône. Il évitoit avec soin de déférer à un seul homme un pouvoir absolu, sachant qu'un prince se repentira bientôt d'avoir élevé cet homme unique, s'il consent qu'il abaisse tous les autres. Il établit un ordre merveilleux pour la guerre, pour les finances, pour la police. Il avoit dans toutes les provinces des personnes d'une probité reconnue, qui lui rendoient compte de

tout ce qui s'y passoit. Il étoit attentif à honorer, à récompenser tous ceux qui se distinguoient par leur mérite, et qui excelloient en quelque genre que ce fût. Il préféroit infiniment la clémence au courage guerrier, parce que le dernier entraîne souvent la ruine et la désolation des peuples, au lieu que l'autre est toujours bienfaisante et salutaire. Il savoit que les lois peuvent beaucoup contribuer aux réglemens des mœurs; mais, selon lui, le prince devoit être, par son exemple, une loi vivante; et il ne croyoit pas qu'il fût digne de commander aux autres, s'il n'avoit plus de lumières et plus de vertu que ses sujets. Il étoit aussi persuadé que le moyen le plus sûr de s'attirer le respect des grands de sa cour, et de tous ceux qui l'approchoient, étoit de leur en porter assez de son côté, pour ne vouloir jamais, en leur présence, rien faire ni rien dire qui fût contraire aux règles de l'honnêteté et de la pudeur.

2. Les revenus des rois de Perse consistoient ou en levées de deniers imposés sur les peuples, ou en fourniture de plusieurs choses en nature, comme grains, provisions, fourrages et autres denrées, chevaux, chameaux, comme aussi de ce qu'il y avoit de plus rare en chaque province. *Strabon* remarque que le satrape d'Arménie envoyoit régulièrement tous les ans au roi de Perse vingt mille poulins. On peut juger du reste à proportion. Les tributs n'étoient imposés que sur les nations conquises; car les sujets naturels, c'est-à-dire, les Persans, étoient exempts de toute imposition. Ce ne fut même que sous *Darius* que cet usage fut introduit, et que l'on détermina les sommes que chaque province devoit payer tous les ans. Elles montoient à peu près à quarante-quatre millions.

Les contributions qui se faisoient en nature, avoient pour objet l'entretien de la table du prince et de sa maison, et la subsistance des armées. Les six vingts satrapies ou provinces de la Perse, fournissoient chacune sa quote-part et sa taxe. Il y avoit aussi certains cantons assignés pour l'entretien de la toilette et de la garde-robe de la reine, l'un pour sa ceinture, l'autre pour son voile, et ainsi du reste; et ces cantons étoient d'une fort grande

étendue, puisqu'un d'eux renfermoit autant d'espace qu'un homme en peut parcourir en un jour.

3. Pour rétablir l'ordre et la tranquillité dans sa patrie, *Lycurgue* forma un sénat composé de vingt-huit sénateurs, auxquels présidoient les deux rois de Lacédémone. Cette auguste compagnie, qui comprenoit ce qu'il y avoit dans la nation d'hommes les plus sages et les plus expérimentés, servoit comme de contre-poids aux deux autres autorités, c'est-à-dire, à celle des rois et à celle du peuple; et, quand l'une vouloit prendre le dessus, le sénat se rangeoit du côté de l'autre, et les tenoit ainsi toutes deux dans un juste équilibre. Dans la suite, pour empêcher que cette compagnie même n'abusât de son pouvoir qui étoit fort grand, on lui mit une espèce de frein, en nommant cinq éphores qui étoient tirés du peuple, et dont la charge ne duroit qu'un an, mais qui avoient une inspection absolue sur les sénateurs et sur les rois même.

Le pouvoir des rois étoit fort borné, sur-tout dans la ville et en temps de paix. Dans la guerre, c'étoient eux qui commandoient les flottes et les armées; et pour lors leur puissance étoit plus étendue. Cependant on leur donnoit alors même des espèces d'inspecteurs et de commissaires qui leur tenoient lieu d'un conseil nécessaire; et l'on choisissoit ordinairement pour cette fonction, ceux des citoyens qui étoient mal avec eux, afin qu'il n'y eût point de connivence de leur part, et que le public fût mieux servi. Il y avoit presque toujours une secrète mésintelligence entre les deux rois; effet de la politique spartaine, à qui leur trop grande union auroit pu donner de l'ombrage.

Les affaires se proposoient et s'examinoient dans le sénat, et c'étoit-là que se formoient les résolutions. Mais les décrets du sénat n'avoient point de force, s'ils n'étoient ratifiés par le peuple.

4. Par des services affectés, par un soin ardent en apparence à rétablir l'ordre parmi les Mèdes, *Déjoce* s'en étoit fait aimer. Devenu nécessaire, on lui conféra le titre et la puissance de roi. C'étoit ce que sa sombre politique avoit cherché jusqu'à ce jour; et peut-être eût-il

été digne du choix de ses compatriotes, si lui-même, par sa conduite, n'eût, pour ainsi dire, nécessité leurs suffrages. Lorsqu'il fut monté sur le trône, il voulut joindre à la dignité suprême dont il étoit décoré, toutes les marques qui ont coutume d'en relever l'éclat, et qui pouvoient inspirer pour sa personne de la crainte et du respect. Il obligea les Mèdes à lui bâtir un palais magnifique : il le fit très-bien fortifier, et choisit ceux d'entre ses sujets qu'il jugea les plus propres pour être ses gardes. Persuadé que la majesté des rois se fait plus respecter de loin, il mit d'abord un grand intervalle entre le peuple et lui. Il se rendit presque inaccessible, et comme invisible : on ne pouvoit lui parler ni lui communiquer les affaires que par des placets et des personnes interposées. Ceux même qui avoient le privilège de l'approcher, ne pouvoient ni rire ni cracher en sa présence. Il ne se faisoit connoître que par les sages lois qu'il établissoit, et par l'exacte justice qu'il se piquoit de rendre à chacun. On dit que du fond de son palais il voyoit tout ce qui se passoit dans ses Etats, par le moyen de ses émissaires qui lui rendoient compte et l'informoient de tout. Ainsi nul crime n'échappoit à la connoissance du prince, ni à l'animadversion des lois : la peine, suivant de près la faute, contenoit les méchans, et arrêtoit les violences. Mais cette politique ne pouvoit être bonne que pour *Déjoce;* car, combien de princes, après lui, ont été trompés par leurs officiers, toujours intéressés à déguiser la vérité !

5. *Charles XI*, roi de Suède, forma une milice qui subsiste encore aujourd'hui, laquelle n'est ni à charge au trésor public, ni trop onéreuse aux particuliers, et qui fournit toujours des soldats à l'Etat, sans ôter des laboureurs aux campagnes. Les plus riches villages ou seigneuries qui étoient ou qui sont encore du domaine du roi, entretiennent à leurs frais un cavalier. Les paysans de chaque village fournissent un fantassin, à proportion de leurs revenus, c'est-à-dire, qu'il faut avoir un certain bien, comme dix ou douze mille francs, pour être obligé d'équiper un soldat d'infanterie. Le paysan qui n'a que cinq ou six mille livres, se joint à un autre

qui en autant : s'il n'en a que trois mille, il contribue pour sa part avec plusieurs autres ; et tous ensemble fournissent un homme à l'Etat. Si le revenu de tout le village ne produit que dix mille livres, le village ne donne qu'un homme. A la mort du soldat, ceux qui l'avoient donné le remplacent. Ainsi le nombre des milices est toujours le même qu'il a été une fois réglé par les états-généraux. Les paysans font bâtir au soldat qu'ils entretiennent, une maison ou une cabane, et lui assignent pour lui et pour sa famille une portion de terre qu'il est obligé de cultiver. Ces soldats distribués par villages, se rassemblent, à jour marqué, dans le principal bourg du canton, sous la conduite de leurs officiers, qui sont payés par le trésor public.

PRÉCISION.

1. PHOCION, l'un des plus grands capitaines qui aient illustré Athènes, se distinguoit sur-tout par une éloquence serrée et concise. Etant un jour dans l'assemblée du peuple, et paroissant méditer profondément, quelqu'un s'approcha de lui, et lui demanda à quoi il songeoit : « Je songe, répondit-il, si je ne pourrois pas retrancher quelque chose de ce que j'ai à dire aux Athéniens. »

2. Les Lacédémoniens étoient singulièrement avares de paroles, et le laconisme a pris son nom de la brièveté de leurs discours. Un député d'Abdère ayant parlé très-long-temps en présence du roi *Agis II*, lui demanda ce qu'il diroit de sa part à ses concitoyens : « Dis-leur, répondit le monarque, que, pen-« dant ton discours, j'ai gardé le silence. » Pouvoit-il mieux faire sentir à ce ridicule orateur, que sa vaine prolixité ne méritoit aucune réponse ?

Un autre ambassadeur, non moins insupportable, après une harangue qui paroissoit devoir être éternelle, fit à ce prince une question semblable : « Dis « à tes citoyens, répondit-il, que nous avons eu beau-« coup de peine, toi à finir, moi à t'entendre. »

3. *Archidame III* du nom, roi de Sparte, ayant fait une irruption dans l'Arcadie, apprit que les Eléens venoient au secours des villes attaquées : pour les détourner de cette entreprise téméraire, il leur envoya cette exhortation vraiment laconique : « *Archidame* « aux Eléens, bon repos et prudence. »

Après la bataille de Chéronée, *Philippe*, roi de Macédoine, écrivit à ce prince d'un ton fier et insolent. « Mesure ton ombre, lui répondit *Archidame;* « et tu verras que depuis ta victoire elle n'est pas « devenue plus grande. »

4. Un officier qui avoit été chargé de défendre contre l'ennemi un poste important, l'ayant rendu avec trop de facilité à la première attaque qu'on en fit, lorsqu'il auroit pu résister plus long-temps, voulut s'excuser des reproches que lui en faisoit son général: « Le poste, lui dit-il, étoit indéfendable. » Le général, le regardant d'un air de mépris, se contenta de lui répondre : « Cela n'est point *français.* »

5. Un officier gascon demandoit avec beaucoup d'instance une audience au roi ; on la lui ménagea, à condition qu'il ne diroit que deux mots. Il se présenta donc au monarque ; et lui tendant un placet dans lequel il demandoit une pension : « Sire, signez. »

6. Un religieux de bon appétit, et qui n'aimoit pas à être interrompu dans l'exercice de la table, ne répondoit qu'avec une précision véritablement digne de Sparte, aux questions réitérées qu'on lui faisoit. Un jour, un de ses convives, qui vouloit le forcer de parler, lui fit ces interrogations : « Quel vin buvez-vous dans votre cou- « vent? — Rouge. — Quel pain mangez-vous? — Bis. « —Mangez-vous beaucoup?—Tout.—Quelle viande « vous sert-on ?.— Bœuf. — Combien êtes-vous ? — « Trop. — Prenez-vous souvent la discipline?— Point. »

7. M. *d'Argouges*, intendant de Bourgogne, passant par Mâcon, alloit être complimenté par les élus. Il dit à celui qui devoit porter la parole : « Soyez « court, monsieur, je vous supplie. » L'orateur, pour toute harangue, faisant une ample et profonde salutation, prononça ce mot : *Dixi ;* « J'ai dit. »

8. M. *de Novion*, premier président du parlement, haranguant M. le duc de Bourgogne, encore au berceau, se contenta de lui dire : « Monseigneur, nous « venons vous offrir nos respects ; nos enfans vous « offriront leurs services. »

9. Dans un combat sanglant entre l'armée de l'empereur *Héraclius* et celle des Sarasins, il se répandit un bruit que le général infidèle, nommé *Dérar*, étoit tué. Les Sarasins en furent épouvantés. *Rasi*, un de leurs capitaines, les voyant fuir, s'écria : « Où cou- « rez-vous ? Ce n'est pas là que sont les ennemis. On « vous a dit que le général est tué. Eh ! qu'importe « qu'il soit au nombre des vivans ou des morts ? Dieu « est vivant, il vous regarde : marchez. » Dans une autre circonstance, un général musulman dit à ses troupes : « Disciples du grand prophète, voilà le Ciel ; « combattez pour Dieu : il vous donnera la terre. »

10. *Guillaume* le Bâtard, duc de Normandie, appelé à la couronne d'Angleterre par le testament d'*Edouard III*, étant entré dans le royaume avec de bonnes troupes, brûla ses vaisseaux, et dit à son armée : « Enfans, voilà votre patrie. »

11. *Xerxès*, roi de Perse, écrivit à *Léonidas*, roi de Lacédémone : « Rends les armes. — Viens les « prendre, » répondit le prince spartiate.

« Les ennemis sont près de nous, » disoit à ce même prince un soldat effrayé. — « Et nous près d'eux, » répondit-il.

12. *Bias*, général lacédémonien, s'étant laissé surprendre et investir dans une passage fort difficile, par *Iphicrate*, capitaine athénien, ses soldats lui demandoient ce qu'il falloit faire dans cette circonstance désespérante : « Fuyez, leur dit-il ; je vais mourir. »

13. Après une bataille perdue contre les Athéniens, et la mort de leur général, les Spartiates écrivirent aux éphores, pour leur donner avis du grand échec qu'ils venoient de recevoir. Leur lettre étoit conçue en ce peu de mots : « La fleur de votre armée a péri ; notre « commandant a été tué ; le reste des troupes meurt de « faim ; nous ne savons que faire, ni que devenir. »

14. Les Anglais faisoient le siège de Cadix, en 1702. Comme la vigueur étoit nécessaire pour forcer un poste si avantageux, le général des assaillans crut devoir les encourager par une harangue : « Anglais, leur dit-il, qui « mangez tous les jours du bon bœuf et de la bonne sou- « pe, souvenez-vous bien que ce seroit le comble de « l'infamie de vous laisser battre par cette canaille d'Es- « pagnols, qui ne vivent que d'oranges et de citrons. »

15. En 1683, le duc de Lorraine étoit à la tête d'un corps d'armée en Hongrie, pour empêcher les horribles dévastations des Turcs et des Tartares. Dans une attaque très-vive, quelques escadrons allemands, qui avoient beaucoup souffert, commençoient à se retirer en bon ordre. Le duc de Lorraine court à eux : « Quoi ! « messieurs, leur dit-il, vous abandonnez l'honneur « des armes de l'empereur ? Vous avez peur de ces « canailles ? Retournez ; je veux les battre avec vous, « et les chasser. » Ils font aussitôt volte-face, marchent aux infidelles, et les battent.

16. Sur le point de livrer la fameuse bataille d'Ivri, *Henri IV* parcourt tous les rangs de son armée ; montrant aux soldats son casque surmonté d'un panache blanc, il leur dit : « Enfans, si les cornettes vous man- « quent, voici le signe du ralliement ; vous le trouverez « toujours au chemin de la victoire et de l'honneur. »

Dans un autre jour de bataille, il se contenta de dire à ses guerriers : « Je suis votre roi ; vous êtes « Français ; voilà l'ennemi. »

PRÉSENCE D'ESPRIT.

1. Un roi vouloit faire mourir un astrologue. Il lui demanda s'il savoit le jour de sa mort. L'astrologue, qui se doutoit du malheur qui le menaçoit, lui répondit : « Sire, mes observations m'ont appris que je dois « mourir un jour avant votre majesté. » Le monarque, étonné de cette prédiction, donna tous ses soins à la conservation de l'astrologue.

2. Un empereur, irrité contre un astrologue, lui demandoit avec menaces : « De quel genre de mort, malheu-

« reux, comptes-tu mourir? — Je mourrai, dit-il, de la « fièvre. — Tu en as menti, répondit l'empereur, tu péri- « ras tout-à-l'heure d'une mort violente. » On alloit saisir ce pauvre malheureux, lorsqu'il dit à l'empereur: « Sei- « gneur, ordonnez qu'on me tâte le pouls, et l'on verra « que j'ai la fièvre. » Cette adroite saillie le tira d'affaire.

3. Le fils d'un fermier de la province de Wiltshire, en Angleterre, nommé *James Brown*, âgé de douze à quinze ans, avoit coutume d'aller à la ville voisine faire les provisions de son père. Comme il y avoit alors beaucoup de voleurs dans ce canton, cet enfant, par une présence d'esprit peu ordinaire à son âge, mettoit d'un côté les pièces d'or, et de l'autre la monnaie courante, afin de sauver les unes, si les autres étoient en danger. Il se met en campagne. A peine a-t-il fait une lieue, qu'un collecteur (c'est ainsi qu'on appelle les voleurs en Angleterre) vint lui demander la bourse ou la vie. Le jeune homme paroît interdit; il crie, il refuse: le collecteur le presse et le menace; enfin, *James Brown*, feignant d'être au désespoir, met la main dans la poche où il serroit sa monnaie, et la jette loin de lui au delà d'un fossé et d'un petit buisson, en disant au voleur que s'il vouloit son argent, il prît au moins la peine de l'aller chercher. Le collecteur, ébloui par la quantité de pièces qu'avoit jetées le jeune *Brown*, crut devoir se hâter de les ramasser, pendant que le jeune homme prenoit la fuite. Il descend de cheval, il cherche les pièces dans le ruisseau et derrière le buisson. Mais quelle est sa surprise, lorsqu'il voit *Brown*, qu'il croyoit bien loin, monter tout-à-coup sur son cheval, piquer des deux et disparoître? C'est ainsi que, par sa prudence, *James Brown*, qui s'étoit caché près de là, acquit un bon cheval et la valise du collecteur pour une somme très-modique.

4. *Jacques Nompar de Caumont*, duc *de la Force*, encore tout jeune, échappa au massacre de la Saint-Barthélemi, par un trait de présence d'esprit au-dessus de son âge. Il étoit couché dans un même lit avec son père et son frère aîné. Les meurtriers entrèrent dans la chambre, et donnèrent plusieurs coups de poignard, dont *Caumont* et son fils aîné moururent sur-le-champ. Le plus jeune ne fut que blessé; comme il nageoit

dans le sang, on le crut mort, et les assassins sortirent. Ce jeune enfant, qui avoit à peine douze ans, contrefit le mort, et se cacha le mieux qu'il put sous les corps de son père et de son frère. Il resta ainsi jusqu'au soir; et pendant cet intervalle, il entendit des discours de toute espèce, qui le firent frissonner d'horreur. Divers assassins entrèrent dans la maison pour massacrer ceux qu'ils y trouveroient, se mirent à piller; et en regardant les corps qui étoient sur le lit, les uns faisoient l'éloge de ce meurtre, en disant que ce n'étoit pas assez de tuer les mauvaises bêtes, mais qu'il falloit aussi en écraser les petits : d'autres approuvoient le meurtre du père; mais ils ne pouvoient souffrir qu'on eût égorgé les enfans, à qui l'on n'avoit rien à reprocher. Le jeune *de la Force*, qui étoit depuis longtemps dans une situation cruelle, fut tenté alors de se montrer : cependant il attendit encore; et, sur le soir, ayant entendu la conversation d'autres personnes, qui déstestoient entre elles la barbarie des exécutions de cette affreuse journée, il se débarrassa de dessous les corps de son frère et de son père; et levant un peu la tête : « Je ne suis pas mort, » leur dit-il. On voulut alors lui faire beaucoup d'interrogations, et on lui demanda sur-tout qui il étoit; il répondit qu'il étoit le fils d'un de ces deux morts, et le frère de l'autre. A l'égard de son nom, il ne voulut point le déclarer; et comme on insistoit pour le savoir, il eut la prudence de dire qu'il ne se nommeroit que lorsqu'on l'auroit mis en sureté. Il étoit bien difficile de trouver un asile assuré dans des conjonctures aussi affreuses. On demanda donc à cet enfant où il vouloit aller : « A l'arsenal, dit-il, je suis « parent du grand-maître; vous serez bien récompen« sés. » On l'y conduisit avec le plus de précaution qu'il fut possible; et enfin on le mit entre les mains de *Biron*.

4. Un cordelier, se trouvant en route, rencontra deux ministres protestans, qui lui proposèrent de souper avec eux. Ce religieux accepta avec plaisir la proposition. Les ministres cependant cherchoient en eux-mêmes comment ils devoient s'y prendre pour se divertir aux dépens du bon père. Ces deux messieurs avoient chacun

leur

leur femme. Une de ces dames leur proposa cet expédient : « Avertissons, dit-elle, l'aubergiste, et ordonnons-lui de ne servir pour tout le repas que quatre perdrix, qu'il placera vis-à-vis du moine, lequel nous prierons de vouloir bien servir. Il ne manquera pas de distribuer à chacun de nous une perdrix, et comme nous sommes quatre, il ne lui restera pour sa part que le fond du plat. » Cet avis est applaudi : dans le moment on donne les ordres nécessaires à l'aubergiste, qui s'empresse d'obéir ponctuellement. On sert ; on feint de murmurer contre la modicité du repas : l'hôte s'excuse de son mieux ; on le renvoie, et l'on prie le révérend père de faire les honneurs de la table. Le cordelier s'apercoit, à certaines grimaces, qu'on veut le jouer ; sa présence d'esprit lui fournit dans l'instant un moyen de rire aux dépens de ceux qui prétendoient le duper. Après s'être excusé long-temps de servir, il se rend aux instances qu'on lui fait : il prend le plat, le fait tourner deux ou trois fois, comme un homme qui ne sait pas trop comment s'y prendre. Son embarras fait rire les ministres et leurs dignes compagnes : « Allons, père, lui disent-ils, vous êtes bien long ; faites-« nous donc parvenir quelque chose. — Donnez-moi « une assiette. » On la lui tend aussitôt. Le rusé cénobite tire une perdrix ; et la plaçant entre un des ministres et sa femme, il lui dit : « Monsieur le ministre, cette « perdrix, madame votre femme et vous, vous êtes « trois. » Il se fait donner une seconde assiette, sur laquelle il met une autre perdrix, et la présentant à l'autre ministre : « Monsieur le ministre, lui dit-il « aussi, cette perdrix, madame votre femme et vous, « vous êtes trois. Messieurs, ajouta-t-il en prenant les « deux perdrix qui restoient, et les mettant sur son « assiette, deux perdrix et moi nous sommes trois : « croyez-moi, allons toujours de trois en trois. »

6. *Sertorius* étoit en quartier d'hiver à Castulon, ville des Celtibériens. Ses soldats, qui se trouvoient dans un pays fertile, où ils avoient des vivres en abondance, passoient les jours entiers à boire et à s'enivrer, et se livroient à toutes sortes de débauches. Cette conduite

donna un si grand mépris pour eux aux Barbares, qu'une nuit ils envoyèrent demander du secours à leurs plus proches voisins, les Grysæniens; et entrant dans toutes les maisons, ils firent main-basse sur les Romains qui s'y trouvèrent. Pendant ce tumulte, *Sertorius* sortit avec un petit nombre de ses gens : et ralliant ceux qui se sauvoient après lui, il fit le tour de la ville. Il trouva encore ouverte la porte par où les Grysæniens étoient entrés, et qu'ils avoient laissée sans gardes : il y plaça un corps de troupes; puis, s'étant rendu maître de tous les quartiers, il passa au fil de l'épée tous ceux qui étoient en âge de porter les armes. Après cette exécution sanglante, il commanda à ses soldats de quitter leurs armes et leurs habits, de prendre ceux des Barbares qu'ils avoient tués, et de le suivre à la ville des Grysæniens. Les Barbares, trompés par la vue de ces habits et de ces armes qu'ils connoissoient, ouvrirent leurs portes, et sortirent en foule au devant d'eux pour les recevoir, croyant que c'étoient leurs gens et leurs voisins qui venoient se réjouir, après avoir heureusement exécuté leur entreprise. Les Romains en tuèrent une grande partie près des portes; les autres, s'étant rendus à discrétion, furent vendus.

7. *Iphicrate*, fameux capitaine athénien, marchoit contre les ennemis de sa patrie; remarquant plusieurs de ses soldats qui pâlissoient de crainte et n'avançoient qu'en tremblant, il fit dire par un héraut : « Si quelqu'un « a oublié quelque chose, qu'il s'en retourne au camp; il « reviendra ensuite. » Les plus lâches, charmés de ce délai, s'en retournèrent aussitôt. *Iphicrate*, les voyant partis : « Allons, dit-il aux autres, laissons aller cette canaille; « fondons sur l'ennemi; » et aussitôt il engagea le combat.

8. *Agis II*, roi de Lacédémone, et fils d'*Archidame*, ayant remporté dans un combat contre les Argiens un très-grand avantage, les vaincus se rallièrent et revinrent à la charge. On étoit sur le point de s'attaquer de part et d'autre, lorsque le monarque vit quelques-uns des alliés se troubler : cette crainte pouvoit se communiquer, et devenir dangereuse : « Camarades, leur dit-il, « ayez bon courage; si nous tremblons, nous qui som- « mes vainqueurs, que feront donc ceux que nous

« avons vaincus ? » Ces paroles adroites rassurèrent les esprits ; et les Spartiates achevèrent de moissonner les lauriers qu'ils avoient commencé de cueillir.

9. Le magasin à poudre des Espagnols, commandés par *Gonsalve*, leur capitaine, sauta, dès les premières charges, à la bataille de Cérignoles. Le général, qui sentit que ce hasard malheureux pouvoit avoir des suites funestes, eut assez de présence d'esprit pour en tirer un augure favorable. « Enfans, dit-il à ses soldats, la vic-« toire est à nous : le Ciel nous annonce, par ce signe « éclatant, que nous n'aurons plus besoin d'artillerie. » La noble assurance dont il accompagna ce discours persuada tous les esprits, et lui fit remporter la victoire.

10. *Alexandre-le-Grand* avoit résolu de détruire Lampsaque, dont les habitans avoient osé se mesurer avec lui. Mais quand il fut près de cette ville, il vit venir à lui le philosophe *Anaximène*, qu'il estimoit beaucoup, parce qu'il l'avoit eu pour maître dans ses études. Ne pouvant douter qu'il ne vînt opposer ses prières à la colère qui le transportoit, il jura qu'il ne feroit point ce que lui demanderoit le philosophe. « Seigneur, lui dit aussitôt *Anaximène*, je demande « que vous détruisiez Lampsaque. » La présence d'esprit de ce savant homme sauva cette illustre cité de la ruine à laquelle elle avoit paru condamnée.

11. Un officier des mousquetaires, à la tête d'une brigade de sa compagnie, étoit à Paris dans une grande place, chargé d'appaiser le soulèvement que la cherté du pain causoit parmi le peuple, en 1709. Il vouloit nettoyer la place des mutins qui la remplissoient ; il dit à sa troupe : « Tirez sur la canaille ; mais épargnez les « honnêtes gens. » Ces mots furent entendus de tout le monde. Personne ne voulut être compris dans la canaille ; et la sédition s'appaisa dans le moment.

12. *François I* jouoit à la paume avec un moine très-adroit à ce jeu. Il arriva que le moine fit un coup de raquette qui décida la partie. « Voilà, dit le roi, un vrai « coup de moine. — Sire, répondit le bon père, il ne tient « qu'à votre majesté que ce ne soit un coup d'abbé. » Le monarque ne tarda pas à récompenser cette réponse.

13. Le cardinal *de Richelieu* s'amusoit volontiers à de petits jeux d'exercice, pour se délasser des pénibles travaux de son cabinet. M. *de Grammont* le surprit un jour que, tout seul en veste, il s'exerçoit à sauter contre un mur. Un courtisan moins délié que lui, eût été sans doute embarrassé de se trouver avec un ministre du caractère *de Richelieu*, témoin d'une occupation si contraire au sérieux de sa dignité. Mais il s'en tira en homme d'esprit: « Je parie, dit-il au cardinal, que je saute aussi-bien « que votre éminence. » Aussitôt, quittant son habit, il se mit à sauter avec le ministre. Ce trait d'adresse fit sa fortune, et contribua beaucoup à son avancement.

14. *Louis XIV*, au retour de la chasse, étoit venu dans une espèce d'*incognito*, voir la comédie italienne, qui se donnoit au château. *Dominique*, fameux arlequin de ce théâtre, y jouoit. Mais malgré les talens supérieurs de ce comédien célèbre, la pièce parut insipide. Le roi lui dit en sortant : « *Dominique*, voilà une mauvaise « pièce. — Dites cela tout bas, je vous prie, interrompit « l'acteur; car si le roi le savoit, il me congédieroit avec « ma troupe. » Cette réponse, faite sur-le-champ, fit admirer la présence d'esprit de *Dominique*.

15. La vache d'un paysan fut tuée par le taureau du seigneur de son village. Le pauvre villageois jugea bien qu'il n'en auroit pas aisément satisfaction. Il vint trouver ce seigneur, qui étoit dans une maison de ses amis, et lui dit que sa vache avoit tué son taureau. « La loi veut, s'écria le seigneur, que la vache appar- « tienne au maître du taureau qui a été tué. » Le paysan disputa sur cette peine; mais le seigneur n'en voulut pas démordre. « Monseigneur, lui dit alors le rustique, « il faut tourner la médaille : c'est votre taureau qui a « tué ma vache; palsangué! vous vous êtes jugé, vous « n'en rappellerez pas. » Le seigneur fut obligé de se con- « former à la sentence qu'il avoit prononcée lui-même.

16. Le roi *Dagobert* se disposoit à monter sur son char ou chariot, quand il aperçut un de ces poètes qui faisoient consister le mérite de la poésie à faire des vers sur-le-champ. Le monarque lui promit les deux bœufs attelés à sa voiture, si, avant qu'il n'y fût monté, il

avoit peint en vers l'action qu'il lui voyoit faire. Le poète dit aussitôt :

Ascendat Dagobert ; veniat bos unus et alter.

C'est-à-dire : « Que *Dagobert* monte, et que les deux « bœufs me viennent. » Le prince, charmé de cette saillie, tint sur-le-champ sa promesse.

17. Un officier gascon étant à l'armée, parloit assez haut à un de ses camarades. Comme il le quittoit, il lui dit d'un ton important : « Je vais dîner chez *Villars*. » Le maréchal *de Villars*, se trouvant derrière cet officier, lui dit avec bonté : « A cause de mon rang de général, et « non à cause de moi, dites *monsieur de Villars*. » Le Gascon, qui ne croyoit pas être si près du général, lui répondit sans être étonné : « Cadédis ! on ne dit point « *monsieur de César*, j'ai cru qu'on ne devoit pas dire « *monsieur de Villars*. » *Voyez* ADRESSE D'ESPRIT.

PRÉVOYANCE.

1. Ce fut à la sage prévoyance de *Thémistocle*, que la Grèce dut son salut, lorsque *Xercès*, suivi de toutes les forces de l'Asie, vint menacer d'un joug odieux cette contrée célèbre. C'en étoit fait de sa liberté, si les Athéniens et les Lacédémoniens n'avoient eu que leurs troupes de terre à opposer au monarque persan. On sentit alors tout le prix des prudentes mesures de *Thémistocle*, qui, sous un autre prétexte, avoit fait bâtir cent galères. Tout le monde avoit regardé la célèbre journée de Marathon comme la fin de la guerre. *Thémistocle*, au contraire, la regarda comme le signal des plus grands combats, auxquels il devoit préparer son peuple ; et dès-lors il songea à rendre sa patrie supérieure à Lacédémone, qui, depuis long-temps, dominoit sur toute la Grèce. Dans cette vue, il crut devoir tourner toutes les forces d'Athènes du côté de la mer, voyant bien que, foible par terre comme elle étoit, elle n'avoit que ce seul moyen de se rendre nécessaire aux alliés, et formidable aux ennemis.

Son avis passa malgré les efforts de *Miltiade*, arrêté sans doute par le peu d'apparence qu'il y avoit qu'un peuple tout neuf aux combats de mer, et qui n'étoit en état d'armer que de petits vaisseaux, pût résister à une puissance aussi redoutable que celle des Perses, qui, avec une flotte de plus de mille vaisseaux, avoient encore une nombreuse armée de terre.

Les Athéniens avoient coutume de distribuer entre eux tous les revenus qu'ils tiroient des mines d'argent. *Thémistocle* eut le courage de proposer au peuple d'abolir ces distributions, et d'employer cet argent à construire des vaisseaux à trois rangs de rames pour faire la guerre aux Eginètes, contre lesquels il réveilla leur ancienne jalousie. Le peuple ne sacrifie pas volontiers ses intérêts particuliers à l'utilité publique, et n'aime pas à acheter le bien de l'État par ses propres pertes. Il le fit pourtant en cette occasion; et, touché par les vives remontrances de *Thémistocle*, il consentit que l'argent qui revenoit des mines fût employé à bâtir cent galères. On doubla ce nombre à l'arrivée de *Xerxès;* et ce fut cette flotte qui sauva la Grèce.

2. *Arlotto*, curé italien, s'embarquant pour un voyage, fut prié par plusieurs de ses amis de leur faire diverses emplettes au pays où il alloit : ils lui en donnèrent des mémoires; mais il n'y en eut qu'un qui s'avisa d'y joindre l'argent nécessaire pour payer ce qu'il demandoit. Le curé employa cet argent de son ami conformément à son mémoire, et n'acheta rien pour les autres. Lorsqu'il fut de retour, ils vinrent tous chez lui pour y recevoir leurs emplettes, et *Arlotto* leur dit : « Messieurs, lors-« que je fus embarqué, je mis tous vos mémoires sur le « pont de la galère, à dessein de les ranger par ordre, « mais il s'éleva un vent qui les emporta tous dans la « mer; ainsi je n'ai pu me souvenir de ce qu'ils conte-« noient. » Cependant, lui dit un d'entre eux, vous avez apporté des étoffes à un tel. « Il est vrai, répliqua le « curé; mais c'est qu'il avoit enveloppé dans son mé-« moire un bon nombre de ducats dont le poids empê-« cha le vent de l'emporter avec les autres. »

3. *Jean V*, duc de Bretagne, étoit ennemi mortel

d'*Olivier de Clisson*. Voyant qu'il ne pouvoit nuire à ce guerrier par la force, il eut recours à la trahison et à l'artifice. Il feignit de se réconcilier avec lui ; il l'invita à venir à sa cour, et le reçut avec les démonstrations de la plus sincère amitié. Un jour, à la fin d'un repas magnifique qu'il lui avoit donné, il le pria de venir voir un château qu'il faisoit bâtir. *Clisson*, trompé par les politesses du duc, et ne se défiant de rien, y consentit volontiers. Lorsqu'ils eurent visité les appartemens, le prince proposa à *Clisson* de monter dans la maîtresse-tour du château, lui disant qu'il vouloit savoir ce que pensoit de sa force le plus habile homme du royaume en matière de fortifications. *Clisson* y monta ; mais des gens armés, qui se tenoient en embuscade dans une chambre, se jettent tout-à-coup sur lui, et l'arrêtent. *Clisson* se défendit comme un lion ; mais ses efforts furent inutiles. On le traîna dans une chambre, où les gens du duc lui mirent trois paires de fers aux pieds. Le duc, voyant son ennemi en sa puissance, se hâta de satisfaire son ressentiment. Il appela un de ses plus fidèles officiers, homme sage et prudent, nommé *Jean de Bazvalen*, et lui ordonna de faire mourir *Clisson* sur le minuit, le plus secrétement qu'il seroit possible. *Bazvalen* promit d'exécuter ses ordres, et se retira. La nuit étant venue, le duc se mit au lit, et s'endormit d'abord ; mais l'inquiétude le réveilla bientôt. L'ordre cruel qu'il avoit donné vint alors se présenter à son esprit, sous la forme la plus effrayante : il fit les plus tristes réflexions sur le sang de *Clisson*, et sur les suites qu'auroit sa mort. Dès le point du jour il envoie chercher *Bazvalen ;* il arrive : « Avez-vous exécuté mes ordres ? lui dit précipitam-« ment le duc. » L'officier répondit qu'il avoit obéi. « Quoi ! *Clisson* est mort ! reprit le duc. — Oui, mon-« sieur, repondit *Bazvalen ;* cette nuit, bientôt après « minuit, il a été noyé ; et j'ai fait mettre le corps en « terre dans un jardin. — Ah ! ah ! s'écria tristement le « prince, veie-cy un pitieux réveille-matin ! Retirez-« vous, messire *Jehan*, que je ne vous voie mie plus. » *Bazvalen* se retira ; et le duc commença à se tourmenter dans son lit, et à jeter des cris affreux. Il n'écoutoit

personne, et ne voulut ni boire ni manger de tout le jour. Alors *Bazvalen*, voyant que sa douleur étoit sincère, alla le trouver, et lui avoua qu'il n'avoit point exécuté ses ordres, prévoyant bien qu'il s'en repentiroit. A ces mots, le duc sauta de joie, embrassa son fidèle officier, et loua sa prudence. Quelque temps après il délivra *Clisson*. *Voyez* PRUDENCE.

PROBITÉ.

1. JAMAIS les vues domestiques ne balancèrent, dans l'esprit du célèbre *Phocion*, celles de l'intérêt public. Il refusa constamment de solliciter et d'agir en faveur de son gendre *Chariclès*, appelé en justice pour rendre compte des sommes qu'il avoit reçues d'un ennemi de la patrie; et il lui dit alors ces belles paroles : « Je t'ai fait « mon gendre, mais pour choses bonnes et honnêtes. »

2. Les Athéniens vouloient forcer *Démosthènes* à accuser un citoyen. Jamais ce grand orateur n'y voulut consentir; et voyant que le peuple murmuroit contre lui, il se leva et dit : « Athéniens, je serai toujours prêt « à vous donner des conseils utiles, au risque même de « vous déplaire ; mais jamais pour gagner vos bonnes « graces, on ne me verra calomnier personne.

3 Le prince de***, charmé de la conduite intrépide d'un grenadier au siége de Philisbourg, en 1734, lui jeta sa bourse, en lui disant qu'il étoit fâché que la somme qu'elle contenoit ne fût pas plus considérable. Le lendemain, le grenadier vint trouver le prince; et lui présentant des diamans et quelques autres bijoux : « Mon général, lui dit-il, vous m'avez fait présent de « l'or qui étoit dans votre bourse, et je le garde; mais « vous n'avez sûrement par prétendu me donner ces « diamans, et je vous les rapporte. — Tu les mérites « doublement, répondit le prince, par ta bravoure « et par ta probité. Ils sont à toi. »

4. *Claude Péchon*, âgé de cinquante-huit ans, pauvre vigneron du village de Mombré-les-Reims, et père de huit enfans, reçut chez lui, le 10 de Mars 1770, un beau-frère infirme et à charge à sa famille, qu'il s'étoit engagé

de nourrir et loger le reste de sa vie, moyennant une donation d'un bien modique, évalué quatre cents livres. Le pensionnaire tombe malade le lendemain 11, meurt le 12, est enterré le 13. Après l'office célébré, on se rend à la cabane du défunt : alors *Claude Péchon* remet les titres du bien qui lui avoit été donné ; et malgré les remontrances du curé et du notaire, il renonce à la donation, disant : « que pour deux jours qu'il a gardé son pen-« sionnaire, il ne veut pas avoir, au préjudice de ses « parens, la conscience chargée d'un bien acquis à si « bon marché. » *Voyez* HONNÊTETÉ, INTÉGRITÉ.

PRUDENCE.

1. LES Athéniens et leurs alliés, commandés par *Cimon*, ayant fait un très-riche butin dans la conquête des villes de Seste et de Byzance, prièrent ce grand général d'en faire le partage. *Cimon* mit d'un côté les prisonniers tout nus, et de l'autre tous leurs ornemens et toute leur dépouille. Les alliés se plaignirent d'abord de ce partage, comme y trouvant trop d'inégalité ; mais le capitaine leur donna le choix. Ils prirent, sans hésiter, les ornemens des Perses, et laissèrent les prisonniers aux Athéniens. *Cimon* partit donc avec le lot qui étoit resté, passant pour un homme peu entendu à faire des partages ; car les alliés emportoient une quantité de chaînes, de colliers et de bracelets d'or, de riches vêtemens, de beaux manteaux de pourpre ; et les Athéniens n'avoient pour leur part que des corps tout nus, et qui étoient peu propres au travail. Mais bientôt après on vit arriver de la Phrygie et de la Lydie les parens et les amis de ces prisonniers, qui les rachetèrent jusqu'au dernier, avec de grosses sommes d'argent ; de sorte que, des deniers provenant de cette rançon, *Cimon* eut de quoi entretenir sa flotte quatre mois, et qu'il y eut encore beaucoup d'or de reste pour le trésor public, sans compter ce qui lui en revint à lui-même.

2. *Khosrou*, roi de Perse, délibéroit dans son conseil sur une affaire de grande importance ; et les visirs pro-

posoient chacun leur sentiment : le roi donna son avis, et *Bouzourgemihir*, son grand-visir, le suivit. Après le conseil, on lui demanda pourquoi il avoit préféré le sentiment du souverain à celui de tous les visirs; il répondit : « Le succès de l'affaire dont il s'agit est très-incertain; et j'ai cru « qu'il étoit plus sage de suivre le conseil du roi, afin d'être « à couvert de sa colère, au cas qu'il ne réussisse point. »

3. On ne peut trop admirer la rare prudence avec laquelle *Scipion* l'Africain se comporta dans une sédition qui s'éleva parmi ses troupes, pendant la guerre qu'il fit en Espagne. Ce grand général ayant été attaqué d'une maladie assez fâcheuse, la nouvelle s'en répandit assez promptement dans toute la province, et y jeta le trouble et la confusion. Bientôt le bruit courut que *Scipion* étoit mort. Les alliés devinrent infidelles, et les soldats séditieux. Les princes espagnols soulevèrent leurs sujets, et portèrent la désolation dans les contrées soumises à la puissance romaine. Près de Sucrone, étoit un corps de huit mille Romains, qu'on avoit fait camper en ce lieu pour contenir dans le devoir les peuples voisins de l'Ebre. Ces troupes avoient déjà commencé à se mutiner, avant que la nouvelle de la maladie de *Scipion* se fût répandue. Le long repos avoit insensiblement produit la licence. Accoutumées, pendant la guerre, à vivre au large dans le pays ennemi, elles souffroient avec peine de se voir réduites à l'étroit en temps de paix. D'abord ce n'étoient que des murmures secrets : « S'il y a encore des ennemis dans la provin- « ce, disoient ces soldats, pourquoi nous retient-on « dans un pays tranquille, où nous languissons dans « une honteuse oisiveté ? Si la guerre est terminée, « pourquoi ne nous fait-on pas repasser en Italie ? »

La nouvelle de la maladie de *Scipion*, suivie de près du bruit de sa mort, augmenta infiniment cette mauvaise disposition. Les séditieux demandèrent leur solde avec plus de hauteur et de fierté qu'il ne convenoit à des soldats bien disciplinés. Dans les corps-de-garde, on porta l'insolence jusqu'à dire des injures aux tribuns qui faisoient la ronde : plusieurs allèrent piller, pendant la nuit, les villages voisins, dont les habitans étoient du nombre des alliés. En plein jour, et tout ouvertement, ils abandon-

noient leurs drapeaux, et s'en alloient où ils jugeoient à propos, sans demander congé à leurs officiers. Ils en vinrent même jusqu'à les chasser du camp d'une voix unanime, et déférèrent le commandement à deux simples soldats, auteurs de la sédition. Ces deux insolens eurent l'impudence de prendre les marques du souverain pouvoir, et de faire porter devant eux les haches et les faisceaux.

Les séditieux attendoient, de moment en moment, des courriers qui leur apprissent les funérailles de *Scipion;* mais, plusieurs jours s'étant passés sans que le bruit de sa mort se confirmât, alors on commença à en rechercher les premiers auteurs; chacun s'en défendoit, et aimoit mieux paroître avoir cru trop légèrement une pareille nouvelle, que l'avoir inventée. Dans cette circonstance, les chefs du soulèvement ne se voyant plus soutenus avec la même chaleur, commencèrent à envisager avec frayeur les faisceaux qu'ils avoient usurpés, et à redouter les effets d'une puissance légitime.

La sédition étoit déjà un peu ralentie, lorsqu'on apprit par des courriers sûrs et fidelles, premièrement que *Scipion* vivoit, et ensuite qu'il étoit absolument hors de danger. Bientôt après, sept tribuns légionnaires, envoyés par le général même, arrivèrent dans le camp. La vue de ces officiers aigrit d'abord les esprits; mais leurs manières douces et familières, accompagnées d'un air de bonté, firent bientôt rentrer tout le monde dans le calme. Se mêlant dans les cercles où ils voyoient plusieurs soldats s'entretenir ensemble, ils prenoient part à la conversation; et, sans leur faire aucun reproche sur leur conduite passée, ils paroissoient seulement curieux d'apprendre ce qui pouvoit causer leur mécontentement et leurs alarmes. Les soldats se plaignoient sur-tout que, malgré les services qu'ils avoient rendus, on ne leur avoit point payé leur solde aux jours marqués. Les tribuns répondirent que ces plaintes étoient légitimes, et qu'ils ne manqueroient pas d'en avertir le général.

Scipion n'étoit point embarrassé, quand il s'agissoit de faire la guerre; c'étoit son métier: mais, n'ayant point encore éprouvé de sédition, celle-ci l'inquiétoit. Il craignoit, de la part de son armée, des excès qui ne lui permissent plus d'user de clémence. Il craignoit lui-même

d'outrer la sévérité. Il résolut enfin de n'écouter que la prudence et la modération. Pour cet effet, il envoya dans les villes tributaires ceux qui étoient chargés de lever les deniers de la république; et cette démarche fit espérer aux soldats qu'ils toucheroient incessamment la somme qui leur étoit due. Quelques jours après, il publia une ordonnance qui leur enjoignoit de venir à Carthagène, pour recevoir leur paie, séparément par compagnies, ou tous ensemble, s'ils l'aimoient mieux. La sédition étoit déjà bien affoiblie; mais quand on sut que ceux des Espagnols qui s'étoient soulevés, rentroient dans le calme, elle fut tout-à-fait éteinte; car *Mandonius* et *Indibilis*, princes espagnols, n'avoient pas plutôt appris que *Scipion* jouissoit d'une parfaite santé, qu'abandonnant leur entreprise, ils étoient retournés dans leur pays. Ainsi, il n'y avoit plus ni citoyen, ni étranger, que les soldats de Sucrone pussent associer à leur révolte. Après bien des réflexions, ils prirent l'unique parti qui se présentoit à eux: c'étoit de remettre leur sort entre les mains de leur général. Ils se représentoient qu'il avoit bien pardonné à des ennemis vaincus par la force des armes; que, dans leur sédition, il n'y avoit pas eu une épée tirée, pas une goutte de sang répandue. Ils étoient seulement en doute s'ils iroient chercher leur solde tous ensemble, ou en différentes bandes. Ils prirent le parti qui leur parut le plus sûr: c'étoit de ne se point séparer.

Scipion, de son côté, délibéroit sur la conduite qu'il devoit tenir à leur égard. Son conseil étoit partagé en deux sentimens. Les uns vouloient que l'on se bornât au supplice des chefs, au nombre d'environ trente-cinq; les autres croyoient qu'une sédition si criminelle demandoit une punition plus générale. L'avis le plus doux prévalut. Au sortit du conseil, on avertit les soldats, qui étoient à Carthagène, de se tenir prêts à marcher contre les Espagnols révoltés, et de se munir de vivres pour plusieurs jours. On vouloit donner lieu de croire que c'étoit sur cette expédition qu'on venoit de délibérer. Quand les séditieux approchèrent de Carthagène, ils apprirent que le lendemain toutes les troupes que *Scipion* avoit dans cette ville, devoient partir sous la conduite de *Silanus*. Cette nouvelle leur causa

beaucoup de joie : ils s'imaginoient avec plaisir que leur général alloit rester seul avec eux, et qu'ils seroient plutôt en état de donner la loi, que de la recevoir. Ils entrèrent dans la ville vers le coucher du soleil, et virent les troupes de Carthagène qui faisoient tous les préparatifs de leur départ. Pendant la nuit, ceux sur qui l'on vouloit faire tomber la punition, furent arrêtés. On avoit pris de bonnes mesures pour se saisir d'eux sans bruit. Vers la fin de la nuit, les bagages de l'armée que l'on feignoit de faire partir, commencèrent à se mettre en marche. A la pointe du jour, les troupes s'avancèrent jusques hors de la ville, mais s'arrêtèrent à la porte ; et l'on mit des gardes à toutes les autres portes, pour empêcher que qui que ce fût ne sortît.

Après ces précautions, ceux qui étoient arrivés la veille vinrent à l'assemblée, où ils étoient appelés ; et par l'air de fierté et d'arrogance qu'ils affectoient, on eût dit qu'ils alloient donner de la terreur à leur général, loin de rien craindre de sa part. Alors *Scipion* monta sur son tribunal ; et en même temps, les troupes qu'on avoit fait sortir de la ville en armes, étant rentrées, se répandirent autour des soldats qui étoient venus à l'assemblée sans armes, suivant l'usage. Dans ce moment toute leur fierté les abandonna. Ce qui les effraya davantage, fut la vigueur et l'embonpoint de *Scipion*, qu'ils s'étoient attendus de trouver abattu d'une longue maladie, et les plus audacieux tremblèrent en voyant le feu de ses yeux et la tranquille sévérité de son visage. Il demeura quelque temps assis, sans rien dire, jusqu'à ce qu'on vînt l'avertir que les auteurs de la sédition avoient été conduits dans la place publique, et que tout étoit prêt. Alors, ayant fait faire silence par le héraut, il prit la parole avec cette éloquence vive et mâle qui accable, qui anéantit le coupable : « Quel nom vous donnerai-je ? dit-il aux séditieux. Vous appellerai-je citoyens ? vous vous êtes révoltés contre votre patrie. Soldats ? vous avez secoué le joug de la discipline militaire. Ennemis ? l'extérieur, les visages, l'habillement annoncent des citoyens : les actions, les discours, les complots me montrent en vous des ennemis.... Après avoir chassé les Carthaginois de

l'Espagne, je ne m'imaginois pas, vu la conduite que j'avois tenue, qu'il y eût dans toute la province un seul lieu où ma vie fût odieuse, un seul homme qui souhaitât ma mort...Dans mon armée, dans mon camp, mes soldats ont appris avec joie le bruit de ma mort ; ils en ont attendu la confirmation avec empressement.... Je suppose que je n'aie pas mérité, comme je le croyois, votre attachement et votre fidélité ; hélas ! que vous avoit fait la patrie que vous trahissez, en vous unissant avec les Espagnols révoltés?... Quel étoit le but de votre entreprise ? Espériez-vous ôter au peuple romain la possession de l'Espagne, et vous en rendre maîtres ? Insensés ! vous aviez donc oublié que la république, qui a triomphé de tant de nations, pouvoit aussi triompher de vos perfides efforts ?... Mais que tout le passé demeure enseveli, s'il se peut, dans un éternel oubli, et que la punition des scélérats qui vous ont portés à ce crime, vous serve à l'avenir d'expiation et d'exemple.» A peine *Scipion* eut-il cessé de parler, qu'on présenta de concert aux yeux et aux oreilles des coupables, tout ce qui pouvoit porter la terreur dans leurs ames. Les soldats de l'autre armée, qui s'étoient répandus autour de l'assemblée, commencèrent à frapper de leurs épées sur leurs boucliers ; et, dans le même moment, on entendit la voix du héraut qui citoit ceux qu'on avoit condamnés dans le conseil. Après les avoir dépouillés de leurs habits, on les traîna au milieu de la place ; et, sur-le-champ, on fit paroître les instrumens de leur supplice. Pendant qu'on les attacha au poteau, qu'on les battit de verges, et qu'on leur trancha la tête, leurs complices demeurèrent immobiles, et tellement saisis de crainte, qu'il ne leur échappa aucune plainte, ni même aucun gémissement.

4. *Zénis*, Dardanien, avoit gouverné l'Eolie sous l'autorité du satrape *Pharnabaze;* et, comme après sa mort on vouloit donner cette province à un autre, *Mania*, sa veuve, vint trouver *Pharnabaze* avec des troupes et des présens, et lui dit qu'étant veuve d'un homme qui lui avoit rendu de grands services, elle le prioit de ne lui point ôter les récompenses de son mari, qu'elle le serviroit avec le même zèle et la même obéissance ; et que, si

elle y manquoit, il lui seroit toujours libre de la dépouiller de son gouvernement. Elle le conserva donc, et s'y conduisit avec toute la sagesse et toute l'habileté qu'on auroit pu attendre de l'homme le plus consommé dans l'art de commander. Aux tributs ordinaires qu'avoit payés son mari, elle ajoutoit des présens d'une magnificence extraordinaire ; et lorsque *Pharnabaze* venoit dans sa province, elle le traitoit plus splendidement que ne faisoient tous les autres gouverneurs. Elle ne se contenta pas de conserver les places qu'on avoit commises à sa garde ; elle en conquit de nouvelles, et prit, sur la côte de Larisse, Leuxite et Colonne. On voit ici que la prudence, le bon esprit et le courage sont de tout sexe. *Mania* se trouvoit présente à tout, montée sur un char, et prononcoit elle-même sur les peines et sur les récompenses. Il n'y avoit point, dans les provinces voisines, de plus belle armée que la sienne ; et elle tenoit à sa solde un grand nombre de soldats grecs. Elle accompagnoit même *Pharnabaze* dans toutes ses entreprises, et ne lui étoit pas d'un médiocre secours : aussi ce satrape, qui connoissoit tout le prix d'un si rare mérite, faisoit à cette dame plus d'honneur qu'à tous les autres gouverneurs ; il lui donnoit même entrée dans son conseil; et il la traitoit avec une distinction capable d'exciter la jalousie, si la modestie et la douceur de cette héroïne n'eussent tempéré l'éclat de ses vertus.

5. *Cotis*, roi de Thrace, étoit extrêmement vif et colère, et punissoit avec sévérité les moindres fautes. Un étranger lui ayant apporté de très-beaux vases, admirablement bien ciselés, et travaillés avec un art infini, mais très-fragiles, *Cotis* les reçut, et fit un riche présent à cet homme. Ensuite il brisa tous ces effets précieux, disant qu'il ne vouloit pas s'exposer à punir ceux qui les casseroient. Le sage se connoît lui-même, et prévient, par sa prudence, les fautes où ses passions pourroient l'engager.

6. *Iphicrate*, général athénien, étant un jour campé sur les terres de ses alliés, ne laissoit pas de fortifier son camp d'un fossé et d'une palissade, comme s'il eût été en pays ennemi. « A quoi bon tant de soins, « lui dit quelqu'un ? que craignez-vous ? — Quand on « ne voit rien à craindre, répondit le prudent capi-

Socrate, qui avoit su qu'on devoit le jouer sur le théâtre, se trouva ce jour-là à la comédie, contre son ordinaire ; car il n'aimoit pas cette sorte de spectacle, où l'on déchiroit impitoyablement la réputation de ses concitoyens. Il assista à celui-ci sans s'émouvoir et sans marquer le moindre mécontentement ; et quelques étrangers étant en peine de savoir qui étoit ce *Socrate* dont on parloit dans toute la pièce, il se leva de sa place, et se laissa voir tant que l'action dura. Quelques-uns de ses voisins lui dirent : « O *Socrate* ! n'êtes-vous pas indi« gné des brocards sanglans qu'on vous lance ? — Nulle« ment, répondit-il ; le théâtre me paroît être un grand « festin où je suis raillé par les convives, et j'entends « raillerie. » La seule vengeance qu'il tira des froides plaisanteries d'*Aristophane*, fut de les mépriser sans colère, ou plutôt d'en rire le premier.

2. Un orateur égayoit toujours ses discours de plaisanteries et de bons mots : il paroissoit n'avoir d'autre but que de réjouir les juges. « Ne craignez-vous point, « lui dit *Plistarque*, roi de Lacédémone, qu'après « avoir bien ri de vos bons mots, on ne rie enfin de « vous ? Celui qui cherche tant à faire rire les autres, « devient tôt ou tard ridicule lui-même. »

3. La mère d'*Alexandre-le-Grand* railla finement son fils, lorsqu'elle apprit qu'il se faisoit adorer comme dieu, et qu'il se disoit fils de *Jupiter* : « Je vous conjure, lui « écrivit-elle, de ne me point brouiller avec Junon. »

4. On nous pardonnera de rapporter sous ce titre le fameux mémoire satirique du philosophe *Cratès* ; fiction ingénieuse qui fait voir la folie des hommes qui font volontiers de grandes dépenses pour des choses nuisibles et honteuses, et croient toujours payer trop cher les choses nécessaires et utiles.

	liv.	s.	d.
« Pour le cuisinier, dix mines.....	400		
« Pour le médecin, une drachme.....		8	
« Pour le flatteur, dix talens.....	30,000		
« Pour l'ami fidelle, de la fumée.....			
« Pour la courtisane, un talent.....	2,400		
« Pour le philosophe, trois oboles.....		2	9.

5. *Hérode* le sophiste étoit si affligé de la mort de *Ré-*

gille son épouse, qu'il avoit fait tendre en noir toute sa maison. *Lucius*, son ami, avoit en vain essayé de modérer sa douleur. Voyant un jour des enfans qui lavoient des raves blanches à une fontaine, il leur demanda pour qui ces racines étoient destinées? « C'est pour *Hérode*, « lui répondirent-ils. — Je n'en crois rien, reprit *Lucius* : « comment *Hérode* peut-il se résoudre à manger ces ra- « ves qui sont blanches, lui qui ne veut chez lui que du « noir? » *Hérode* apprit cette raillerie ; et, malgré sa froideur, elle fit plus d'effet sur lui, que les plus sages remontrances. Il éloigna cet appareil lugubre, craignant de devenir bientôt la fable de toute la ville.

6. Un homme de lettres se vantoit, en présence d'une dame qui vouloit passer pour femme d'esprit, de dire sur-le-champ de quel poète et dans quel ouvrage seroit tel ou tel vers qu'il plairoit à chaque personne de la compagnie de citer. La dame voulant l'embarrasser, imagina d'en faire un, et de lui demander, s'il en connoissoit l'auteur : « Assurément, répondit-il ; il « est de la *Chercheuse d'Esprit.* » Il faisoit allusion à une pièce de théâtre donnée sous ce titre.

7. Le prince *de Condé* voulant se railler d'une personne qui, pour se donner des airs de qualité, disoit, monsieur mon père, madame ma mère, dit en sa présence : « Monsieur mon écuyer, allez dire à monsieur « mon cocher qu'il mette messieurs mes chevaux à « monsieur mon carrosse. »

8. Le prince Henri-Jules *de Condé*, rongé de vapeurs, se faisoit lire les vies de *Plutarque* par un de ses valets-de-chambre, et n'en étoit pas plus tranquille. « Pour- « quoi aussi, monseigneur, lui dit le lecteur, vous oc- « cupez-vous d'histoires qui ne parlent que de massa- « cres, de batailles, de destructions de peuples? Tout « cela vous noircit l'imagination. — Lis-moi donc, re- « prit le prince, la vie du maréchal de***. » Il venoit d'être décoré de cette dignité par faveur.

9. Jeanne *de Bourbon*, abbesse de Fontevrault, fille naturelle de *Henri IV*, venoit de perdre un procès à la grand'chambre. Elle alla trouver le premier président *Molé*, pour se plaindre à ce magistrat, qui lui répondit

en riant. « Ignorez-vous, lui dit la princesse irritée, que « je suis du sang de France?—Eh! oui, madame, répondit « *Molé*, je sais que vous en êtes, et du plus chaud. »

10. Un de ces courtisans ambitieux qui veulent faire les personnages d'importance, dit un jour, en présence d'un grand seigneur : « J'étois hier au coucher du roi, « qui me raconta une nouvelle bien surprenante.—Moi, « dit le seigneur, j'étois hier au sermon du père *Bour-* « *daloue*, qui me dit de fort belles choses. »

11. *Galba*, jurisconsulte célèbre, étoit bossu; et l'on disoit de ce Romain que son esprit étoit fort mal logé. Un jour qu'il plaidoit devant *César*, il répétoit souvent: « Redressez-moi, *César*, si je me trompe en quelque « chose.—Je puis vous avertir et vous reprendre, lui « dit *César*, mais non pas vous redresser. »

Orbilius de Bénévent, fameux grammairien, parut en justice pour rendre témoignage contre un coupable. Quoiqu'il fût très-connu de *Galba*, cependant ce jurisconsulte lui demanda, pour se moquer de lui, quelle « étoit sa profession? « Ma profession, répondit *Orbi-* « *lius*, est de frotter les bossus au soleil. »

12. Le duc *de Ventadour* passoit un acte avec un gentilhomme fort mince, qui prit la qualité de très-haut et très-puissant seigneur : le duc n'en prit aucune; le notaire en étant surpris : « Quels titres voulez-vous donc que je « me donne? dit-il : monsieur ne les a-t-il pas tous pris? »

13. Après l'affaire de Leuze, où les gardes du roi se signalèrent par des exploits inouis, quelques-uns d'entre eux, la plupart Gascons, détailloient avec complaisance leurs actions et leurs prouesses. L'un disoit : J'ai tué vingt hommes à ma part. L'autre disoit : J'en ai tué autant, et j'ai fait prisonniers deux officiers généraux. Un troisième ajouta qu'il avoit enfoncé, lui cinquième, deux ou trois escadrons, et qu'il en avoit rapporté tous les drapeaux. « Et vous, » dit-on à un gentilhomme gascon de riche taille, de beaucoup d'esprit, et d'une valeur de sang froid, « vous ne dites rien : qu'avez-vous fait dans cette « grande et mémorable journée? — Hélas! messieurs, « répondit-il, j'y ai été tué. »

14. Le maréchal de S*** venoit de prendre possession de C**. Il avoit déjà reçu à ce sujet les complimens de

toute la noblesse. Un corps de magistrats du voisinage vint aussi pour le haranguer. Celui qui devoit porter la parole avoit préparé son discours, et avoit même recueilli par avance les suffrages de tous ses confrères. Il arrive gravement devant le maréchal, qui, vêtu à la polonaise, étoit entre deux dames richement mises, et d'une beauté éclatante. A cet aspect, l'orateur perdit tout-à-coup la mémoire, et, de toute sa harangue ne put retenir que ce seul mot: *Monseigneur*. Fatiguées de l'entendre, les deux dames ne purent retenir plus long-temps l'envie de rire qui les pressoit; elles éclatent, et toute la suite du maréchal les imite, tandis que le pauvre harangueur se tourmentoit pour retrouver, à l'aide du *monseigneur* qui ne sortoit point de sa bouche, le fil de son compliment. Les dames cependant se tenoient les côtés; alors le maréchal se tournant vers elles : « Eh! de quoi riez-« vous donc, mesdames? leur dit-il. Monsieur le ma-« gistrat s'essaie, et n'a point encore parlé. »

15. Un babillard, qui avoit l'honneur d'entretenir *Aristote*, voyant que ce philosophe ne répondoit rien : « Je vous incommode peut-être, lui dit-il : ces bagatelles « vous détournent de quelques pensées plus sérieuses. — « Non, vous pouvez continuer; je n'écoute pas. »

16. Les chanoines de Chartres ayant perdu leur procès contre leur évêque, par le crédit de madame *de Maintenon*, l'un d'entre eux dit : « Comment « aurions-nous gagné? Nous avions contre nous le « roi, la dame et le valet. »

17. Le cardinal *Mazarin*, sur le point de mourir, voulant cacher l'extrémité de son mal, se mit du rouge, et passa sur son balcon pour voir essayer des chevaux. A l'aspect de son éminence, l'ambassadeur d'Espagne ne put s'empêcher de rire, en disant : « Voilà un portrait « qui ne ressemble pas mal au cardinal *Mazarin*. »

18. La veille d'une bataille, un officier vint demander au maréchal *de Toiras* la permission d'aller voir son père, qui étoit à l'extrémité, pour lui rendre ses soins et recevoir sa bénédiction. « Allez, lui dit ce général, qui « démêla fort aisément la cause de cette retraite : *Tes « père et mère honoreras, Afin que tu vives longue-« ment.* »

Voyez PLAISANTERIE.

RAISONNEMENT.

1. Le rhéteur *Corax*, qui le premier établit une école d'éloquence à Syracuse, convint avec *Lisias*, l'un de ses disciples, qu'il ne le payeroit que lorsqu'il seroit parfaitement instruit dans l'art de parler. Quand *Lisias* eut achevé ses études, et qu'il eut acquis une entière connoissance de la rhétorique, il refusa le payement dont il étoit convenu, et *Corax* fut obligé de le citer en justice. Le disciple s'en embarrassoit fort peu; il disoit, en badinant, à ses amis : « Si je persuade aux juges que je ne « dois rien, ma cause est gagnée; si je ne le persuade « pas, elle est encore gagnée, puisque mon maître ne « m'aura pas bien instruit dans l'art de persuader. » Mais *Corax*, retournant la proposition, raisonnoit bien autrement : « Si *Lisias* ne persuade pas ses juges, il « perd sa cause; et s'il les persuade, il la perd encore, « puisque ce sera une preuve que je l'ai bien instruit. »

2. *Platon* voyant que le philosophe *Eschine* étoit méprisé à la cour de *Denys-le-Jeune*, tyran de Syracuse, demanda à ce prince un entretien secret; et l'ayant obtenu, il lui parla de la sorte : « Si quelqu'un étoit venu « en Sicile dans l'intention de vous faire du mal, et qu'il « n'en eût point fait, faute d'occasion, ne puniriez-vous « pas sa mauvaise volonté? — Sans doute. — Par la même « raison, si quelqu'un étoit venu pour vous rendre ser« vice, mais qu'il n'en eût pas encore trouvé les moyens, « vous trouveriez que son zèle seul est digne de récom« pense? — Assurément. — Eh bien! voilà le cas où « est aujourd'hui le philosophe *Eschine;* il a passé les « mers pour vous communiquer sa science et ses lumiè« res; cependant jusqu'ici qu'avez-vous fait en sa fa« veur? » *Denys* admira la générosité de *Platon*, et reçut avec les plus grands honneurs le philosophe *Eschine*.

3. Un homme riche, adonné au luxe et à la mollesse, cherchoit à s'excuser, en disant qu'il avoit le moyen de subvenir à toutes ces dépenses, et qu'après tout, il falloit bien faire usage des présens de la fortune. « Si

« votre cuisinier, lui dit *Zénon*, vous servoit un mets « trop salé, vous lui en feriez des reproches; mais s'il « vous disoit : Monsieur, j'ai une bonne provision de « sel, il faut bien l'employer; que répondriez-vous ? »

4. *Alamondare*, le plus puissant des rois sarasins sujets de la Perse, s'étoit fait instruire des principes du christianisme, et ayant trouvé cette religion plus raisonnable que celle de ses pères, il avoit reçu le baptême. *Sévère*, que la faction d'*Eutichès* avoit placé sur le siége d'Antioche, se fit un point d'honneur d'entraîner dans l'hérésie un guerrier dont le nom faisoit trembler la Syrie et la Phénicie. Il lui envoya deux évêques pour lui inspirer les erreurs d'*Eutichès*, dont la principale consistoit à ne reconnoître en Jésus-Christ qu'une seule nature, la nature divine, à laquelle devoient s'attribuer la naissance, les souffrances et la mort de Dieu. Le Sarasin, après les avoir écoutés, leur promit de se décider le lendemain. Pendant la seconde entrevue, un de ses officiers étant venu lui dire un mot à l'oreille, il feignit de tomber tout-à-coup dans une profonde tristesse; et comme les prélats lui en demandoient respectueusement la cause : « Hélas ! leur dit-il, j'apprends que « l'archange *Michel* vient de mourir. » Les prélats lui représentant, pour le consoler, qu'on le trompoit, et qu'un ange étoit immortel de sa nature : « Eh quoi ! « leur répliqua-t-il, vous voulez bien me persuader « que la nature divine a subi la mort ! » Cette brusque réfutation, appuyée d'un regard et d'un ton militaire, déconcerta les deux convertisseurs. Ils prirent sur-le-champ congé d'un prince aussi expéditif dans les discussions théologiques, que dans ses incursions guerrières.

5. Un vendeur de pots de terre se présenta à *Schahroch*, un des fils de *Tamerlan*, et lui demanda s'il ne tenoit pas pour véritable la doctrine de la religion mahométane, qui enseigne que tous les musulmans sont frères? « Oui, « sans doute. — Or, s'il est vrai que nous sommes tous « frères, n'est-ce pas une injustice que vous ayez un si « grand trésor, tandis que moi, votre frère, je suis dans « le besoin d'une pauvre maille ? Donnez-moi au moins « la portion qui me touche, en qualité de frère. » Le

prince lui fit donner une pièce de monnaie d'argent de la valeur d'environ trois sous. Mais il n'en fut pas content, et il dit: « Quoi ! d'un si grand trésor il ne me revient que « cette petite portion ? » *Schahroch* le renvoya, et lui « dit : Retire-toi, et ne parle à personne de ce que je « t'ai donné ; ma portion ne seroit pas si considérable, « si tous nos autres frères me demandoient la leur. »

6. *Socrate* voyant qu'*Alcibiade*, son disciple, n'osoit se produire en public, et que sa timidité l'empêchoit de parler devant le peuple, l'encouragea par cette induction : « Vous ne trouvez pas qu'un cordonnier soit un « homme bien propre à imposer du respect?—Non.— « Un crieur public, un charpentier, ne sont pas des « gens bien redoutables ? — Non. — Un boucher, un « macon, enfin, tous ces artisans sans lettres qui se « trouvent dans les assemblées, ne sont guère capables « de nous déconcerter ? — Non. — Eh bien ! voilà les « gens qui composent le peuple d'Athènes. Vous les « méprisez chacun en particulier ; pourquoi donc les « craignez-vous quand ils sont rassemblés ? »

Un homme se plaignoit de la fatigue d'un long voyage qu'il avoit fait à pied. *Socrate* lui demanda : « Votre « esclave a-t-il pu vous suivre? — Oui. — Portoit-il « quelque chose ? — Il étoit chargé d'un gros paquet. « — Se plaint-il de la fatigue ? — Non ; je l'ai en- « voyé, en arrivant, faire une commission dans la « ville. — Vous avez sur votre esclave les avantages « de la fortune : il a sur vous ceux de la nature ; vous « êtes riche et libre, mais foible, mou et languissant : « il est pauvre et esclave, mais sain, robuste et vigou- « reux. Décidez lequel est le plus heureux. »

RECONNOISSANCE.

1. Syloson, frère de *Polycrate*, tyran de Samos, avoit fait autrefois présent à *Darius*, fils d'*Hystaspes*, d'un habit de couleur rouge, dont celui-ci témoignoit avoir beaucoup d'envie, et n'avoit jamais voulu recevoir le prix. *Darius* étoit pour lors un simple particulier,

officier dans les gardes de *Cambyse*, qu'il avoit suivi à Memphis en Egypte. Quand il fut monté sur le trône, *Syloson* alla à Suze, se présenta à la porte du palais, et se fit annoncer comme un Grec à qui le roi avoit obligation. *Darius*, surpris de cette annonce, et curieux d'en approfondir la vérité, le fit entrer. Le monarque reconnut en effet que c'étoit son bienfaiteur; et loin de rougir d'une aventure qui paroissoit ne lui être pas fort honorable, il loua avec admiration une générosité qui n'avoit eu d'autre motif que celui de faire plaisir à un homme de qu'il n'avoit rien à attendre, et lui promit de lui donner beaucoup d'or et d'argent. Ce n'étoit point ce que *Syloson* désiroit; l'amour de la patrie étoit sa passion. Il supplia le roi de l'y rétablir, mais sans répandre le sang des citoyens, et en chassant seulement de Samos celui qui en avoit usurpé la domination depuis la mort de son frère. *Darius* chargea de cette expedition *Otane*, l'un de premiers seigneurs de sa cour, qui s'en acquitta avec joie et avec succès.

2. Athènes ayant recouvré sa liberté par la prudence et le courage d'*Harmodius* et d'*Aristogiton*, tous les citoyens s'empressèrent de témoigner leur vive reconnoissance à ces généreux libérateurs. On leur érigea sur-le-champ des statues dans la place publique, honneur qui jusques-là n'avoit encore été rendu à personne. Ayant appris, plusieurs années après, que la petite-fille d'*Aristogiton* étoit à Lemnos, où elle vivoit dans un état malheureux, sans pouvoir se marier, à cause de son extrême misère, ils la firent venir à Athènes; et lui donnant pour époux un des plus riches citoyens de la ville, ils lui assignèrent pour dot une terre dans le bourg de Potamos.

3. La gloire qu'on a donnée aux Egyptiens d'être les plus reconnoissans de tous les hommes, fait voir qu'ils étoient les plus sociables. Les bienfaits sont le lien de la concorde publique et particulière. Qui reconnoît les graces, aime à en faire; et en bannissant l'ingratitude, le plaisir de faire du bien demeure si pur, qu'il n'y a plus moyen d'y être insensible. C'étoit sur-tout à l'égard de leurs rois que les Egyptiens se piquoient de retour. Ils les honoroient, pendant leur vie, comme les images vivantes

de la divinité ; ils les pleuroient, après leur mort, comme les pères communs des peuples. Le deuil étoit général; et chaque citoyen ressentoit la perte publique aussi vivement que si elle n'eût touché que lui seul.

4. Les Carthaginois étoient une colonie de Tyriens. Jamais ils n'oublièrent leur origine; et leur reconnoissance pour leur ancienne patrie fut toujours à l'épreuve des caprices de la fortune. Tous les ans, ils envoyoient régulièrement à Tyr un vaisseau chargé de présens. C'étoit comme un tribut de gratitude qu'ils payoient à leurs compatriotes : ils faisoient offrir un sacrifice annuel aux dieux tutélaires du pays, qu'ils regardoient aussi comme leurs protecteurs. Ils ne manquoient jamais d'y porter les prémices de leurs revenus, aussi-bien que la dîme des dépouilles et du butin qu'ils faisoient sur les ennemis, pour les offrir à Hercule, une des principales divinités de Tyr et de Carthage. Lorsque Tyr fut assiégée par *Alexandre*, les Tyriens, pour mettre en sureté ce qu'ils avoient de plus cher, envoyèrent à Carthage leurs femmes et leurs enfans, qui y furent reçus et entretenus, quoique dans le temps d'une guerre fort pressante, avec une bonté, une générosité telles qu'on auroit pu les attendre des pères et des mères les plus sensibles et les plus opulens. Ces marques constantes d'une vive et sincère reconnoissance, ne font-elles pas plus d'honneur à une nation que les plus grandes conquêtes, que les plus glorieuses victoires?

5. Jusques dans les plus petites choses, le peuple d'Athènes faisoit éclater cette vive reconnoissance qui constituoit son caractère. Après avoir achevé le temple qu'on nommoit *Hécatompédon*, ils renvoyèrent libres toutes les bêtes de charge qui avoient fourni à ce travail, et leur assignèrent de gros pâturages comme à des animaux consacrés. On dit qu'une de ces bêtes étant allée d'elle-même se présenter au travail, se mettre à la tête de celles qui traînoient des charrettes à la citadelle, marcher devant elles, comme pour les exhorter et pour les encourager, ils ordonnèrent par un décret qu'elle seroit nourrie, jusqu'à sa mort, aux dépens du public.

6. Quand *Auguste* vit que sa puissance étoit affermie

sur des fondemens inébranlables, il ne s'occupa plus que du soin de rendre les mortels heureux, et de faire oublier le barbare auteur des proscriptions. Aussi jamais prince ne reçut plus de marques de tendresse et de vénération de la part de ses sujets. Les chevaliers romains, de leur propre mouvement, célébroient tous les ans son jour natal, par une fête qui duroit deux jours. Tous les ordres, chaque année, à un certain jour, en vertu d'un vœu fait pour sa conservation, alloient jeter leurs offrandes dans le lac Curtius. Son palais ayant été brûlé, les vétérans, les compagnies de juges ou de greffiers, les tribuns, et même les particuliers s'empressèrent de lui apporter de l'argent pour aider à le rebâtir; et lui, content de leur bonne volonté, et souhaitant de leur faire connoître qu'il y étoit sensible, sans néanmoins leur être à charge, portoit la main sur chaque tas, et en prenoit comme les prémices, n'allant point au delà d'un denier. Des pères de famille ordonnoient, par leur testament, qu'on les portât après leur mort au Capitole, et qu'on y offrît en leur nom des sacrifices d'actions de graces pour acquitter le vœu qu'ils avoient fait, si, en mourant, ils laissoient *Auguste* plein de vie. Plusieurs villes changèrent en son honneur le commencement de leur année, et en comptèrent pour premier jour celui où il les avoit visitées: les rois alliés de l'empire fondèrent, pour la plupart, dans leurs états, des villes qu'ils appelèrent *Césarée*. Enfin, dans les provinces, outre les temples et les autels que l'on dressoit à ce prince chéri, tous les cinq ans on établissoit des jeux pour célébrer la gloire de son nom.

7. *Furnius*, noble romain, avoit suivi le parti d'*Antoine*. La victoire s'étant déclarée pour *Auguste*, *Furnius*, qui craignoit le ressentiment du vainqueur, envoya son fils demander sa grace, et l'obtint. Touché de la clémence du dictateur, il osa se présenter alors à ses yeux, et lui fit ce remercîment: « *César*, je n'ai jamais reçu de vous que « des bienfaits; et le seul mal que vous m'ayez jamais « fait, c'est de me forcer à vivre et à mourir ingrat. »

8. *Alexandre-le-Grand* avoit eu pour maître le célèbre *Aristote*. Après la mort de ce philosophe, on lui demanda lequel il regrettoit le plus, de son père ou de son pré-

cepteur?» Le dernier, répondit-il; mon père m'a don-« né la vie, mais *Aristote* m'a appris à en user.»

9. M. *Viviani*, savant géomètre de Florence, étoit reconnoissant au souverain degré. Il est vrai que le caractère général de sa nation peut lui dérober une partie de cette gloire. Les Italiens conservent le souvenir des bienfaits; et, pour tout dire aussi, celui des offenses, plus profondément que d'autres peuples, qui ne sont guère susceptibles que d'impressions plus légères. Mais la reconnoissance que M. *Viviani* a fait éclater en toutes occasions pour tous ses bienfaiteurs, a été regardée comme extraordinaire, et s'est attiré de l'admiration, même en Italie. Il avoit reçu les leçons de *Galilée*, durant les trois dernières années de la vie de ce grand homme; et, malgré l'extrême disproportion d'âge, il conçut pour ce savant vieillard une tendresse vive et une espèce de passion. Par-tout il se nommoit le disciple, et le dernier disciple du grand *Galilée;* jamais il ne mettoit son nom à un titre d'ouvrage sans l'accompagner de cette qualité; jamais il ne manquoit une occasion de parler de *Galilée;* et quelquefois même, ce qui fait encore mieux l'éloge de son cœur, il en parloit sans beaucoup de nécessité; jamais il ne prononçoit le nom de *Galilée*, sans lui rendre un hommage; et l'on sentoit bien que ce n'étoit point pour s'associer, en quelque sorte, au mérite de ce grand homme, et en faire rejaillir une partie sur lui: il est aisé de distinguer le style de la tendresse d'avec celui de la vanité. *Louis XIV* l'avoit honoré d'une pension considérable, et l'avoit mis au nombre des huit associés étrangers de l'académie des sciences. Avec la pension du monarque, il acheta une maison à Florence; il la fit rebâtir sur un dessin très-agréable, et aussi magnifique qu'il pouvoit convenir à un particulier. Au frontispice de cette maison, il mit cette inscription: *Ædes à deo datæ;* allusion heureuse, et au nom de *Dieu-donné* qu'avoit d'abord porté le roi, et à la manière dont elle avoit été acquise. Une reconnoissance ingénieuse, et difficile à contenter, n'a pu rien imaginer de plus nouveau et de plus noble qu'un pareil monument. M. *Viviani*, si digne, par son savoir

et par ses talens, de recevoir les bienfaits du roi, s'en rendoit encore plus digne par l'usage qu'il en faisoit après les avoir reçus. *Galilée* ne fut pas oublié dans le plan de cette maison. Son buste fut placé sur la porte, et son éloge, ou plutôt toute l'histoire de sa vie, dans des places ménagées exprès ; et M. *Viviani*, pour répandre dans le monde un monument qui de lui-même n'étoit pas durable, en fit faire des estampes, qu'il mit à la fin d'un de ses ouvrages dédié au roi.

10. *Hérode-Agrippa*, petit-fils d'*Hérode-le-Grand*, n'étant encore que particulier, fut arrêté sur de faux soupçons, et conduit à Rome par ordre de l'empereur *Tibère*, qui le fit attacher au tronc d'un arbre en face de son palais. On étoit en été; la chaleur lui causoit une soif ardente, lorsque *Thaumastès*, esclave de *Caligula*, vint à passer avec un vase plein d'eau fraîche : il le pria de lui donner à boire; et, l'esclave l'ayant fait avec plaisir, il lui promit de l'en récompenser un jour. Quelque temps après *Tibère* mourut, et *Caligula* monta sur le trône. *Agrippa*, qui n'avoit été mis en prison que pour mortifier *Caligula* qui l'aimoit, fut aussitôt mis en liberté, et reçut du nouvel empereur le titre de roi de Judée. A sa prière, ce prince affranchit *Thaumastès*. *Agrippa*, reconnoissant, le mit au nombre de ses amis et de ses ministres; et, lorsqu'il mourut, il pria, dans son testament, sa femme et ses enfans de lui conserver le même poste auprès d'eux.

11. *Louis XIV* avoit, en 1683, chargé *Duquesne* de bombarder Alger, pour la punir de ses infidélités et de son insolence. Le désespoir où étoient les corsaires, de ne pouvoir éloigner de leurs côtes la flotte qui les foudroyoit, les porte à attacher à la bouche de leurs canons des esclaves français, dont les membres sont portés sur les vaisseaux. Un capitaine algérien, qui avoit été pris dans ses courses, et très-bien traité par les Français, tout le temps qu'il avoit été leur prisonnier, reconnoît, parmi ceux qui vont subir le sort affreux que la rage a imaginé, un officier, nommé *Choiseul*, dont il a éprouvé les attentions les plus marquées. A l'instant, il prie, il sollicite, il presse pour obtenir la conservation de cet homme généreux. Tout est inutile; on va mettre le feu au canon où *Choiseul* est attaché. L'Algérien se jette aussitôt sur

lui, l'embrasse étroitement, et, adressant la parole au canonnier, lui dit: « Tire; puisque je ne puis sauver « mon bienfaiteur, j'aurai du moins la consolation de « mourir avec lui. » Le dey, sous les yeux duquel la scène se passoit, en fut si frappé, qu'il accorda, les larmes aux yeux, ce qu'il avoit refusé avec tant de férocité.

Le cardinal *Wolsey*, ministre et favori de *Henri VIII*, roi d'Angleterre, étant tombé dans la disgrace de son maître, se vit tout-à-coup méprisé des grands, et haï du peuple. *Fits-Williams*, un de ses protégés, fut le seul qui osa défendre sa cause, et faire l'éloge des talens et des grandes qualités du ministre disgracié. Il fit plus; il offrit sa maison de campagne à *Wolsey*, et le conjura d'y venir au moins passer un jour. Le cardinal, sensible à ce zèle, alla chez *Fits-Williams*, qui reçut son éminence avec les marques de la plus vive reconnoissance et du plus profond respect. Le roi, instruit de l'accueil que ce particulier avoit osé faire à un homme tel que *Wolsey*, fit venir *Williams*; et demandant d'un air et d'un ton irrités, par quel motif il avoit eu l'audace de recevoir chez lui le cardinal accusé et déclaré coupable de haute trahison? « Sire, ré- « pondit *Williams*, je suis pénétré, pour votre majesté, « de la soumission la plus respectueuse; je ne suis ni mau- « vais citoyen, ni sujet infidelle. Ce n'est ni le ministre « disgracié, ni le criminel d'état que j'ai reçu chez moi; « c'est mon bienfaiteur, c'est mon protecteur, celui qui « m'a donné du pain, et de qui je tiens la fortune et la « tranquillité dont je jouis. Ah! sire, si je l'avois aban- « donné dans son malheur, j'eusse été le plus ingrat des « hommes. » Surpris, et plein d'admiration, le roi conçut dès cet instant la plus haute estime pour le généreux *Fits-Williams*. Il le fit chevalier sur-le-champ; et, peu de temps après, il le nomma son conseiller-privé.

13. Après la prise de Corinthe, un Romain se mit en tête de faire abattre les statues qu'on avoit dressées à la mémoire du célèbre *Philopémen*, l'un des plus grands hommes qu'ait jamais produits la Grèce. Il eut la hardiesse de le poursuivre criminellement, comme s'il eût été en vie, et de l'accuser devant *Mummius*, général de l'armée romaine, d'avoir été l'ennemi de la république, et

d'avoir toujours traversé ses desseins autant qu'il avoit pu. Cette accusation étoit outrée ; mais elle avoit quelque couleur, et n'étoit pas tout-à-fait sans fondement. Le fameux *Polybe*, qui avoit eu *Philopémen* pour maître dans la science de la guerre, prit hautement sa défense. Il représenta *Philopémen* comme le plus estimable des héros qui eût illustré sa patrie, qui pouvoit peut-être avoir quelquefois porté un peu trop loin son zèle pour la liberté de la Grèce; mais qui, en plusieurs occasions, avoit rendu des services considérables au peuple romain, comme dans les guerres contre *Antiochus* et contre les *Etoliens*. Les commissaires, devant qui il plaidoit une si belle cause, touchés de ses raisons, et encore plus de sa reconnoissance, décidèrent qu'on ne toucheroit point aux statues du héros accusé, en quelque ville qu'elles se trouvassent. *Polybe*, profitant de la bonne volonté de *Mummius*, lui demanda encore les statues d'*Aratus* et d'*Achéus* : et elles lui furent accordées, quoiqu'elles eussent déjà été transportées du Péloponnèse dans l'Acarnanie. Les Achéens furent si charmés du zèle que *Polybe* avoit fait paroître en cette occasion pour l'honneur des grands hommes de son pays, qu'ils lui érigèrent à lui-même une statue de marbre.

14. Au siége de Namur, en 1695, il y avoit dans l'armée du roi *Guillaume* deux guerriers du régiment d'Hamilton : l'un bas-officier, nommé *Union*, l'autre simple soldat, appelé *Valentin*. Ils devinrent ennemis irréconciliables. *Union*, qui se trouvoit l'officier de *Valentin*, saisissoit toutes les occasions possibles de le tourmenter et de faire éclater son ressentiment. Le soldat souffroit tout sans se plaindre; ou, s'il gémissoit quelquefois de cette tyrannie, jamais il n'oublioit l'obéissance aveugle que lui prescrivoient les lois du service. Plusieurs mois s'étoient passés dans cet état, lorsqu'un jour ils furent commandés l'un et l'autre pour l'attaque du château de Namur. Les Francais firent une sortie, où l'officier *Union* reçut un coup de feu dans la cuisse. Il tomba; et comme les Francais pressoient de toutes parts les troupes alliées, il s'attendoit à être foulé aux pieds. Dans ce moment, il eut recours à son ennemi : Ah ! *Valentin* ! *Valentin* ! « s'écria-t-il, peux-tu m'abandonner? » *Valentin*, à sa

voix, courut précipitamment à lui; et, au milieu du feu des Français, il mit l'officier sur ses épaules, et l'enleva courageusement à travers les dangers, jusqu'à la hauteur de l'abbaye de Salzine. Dans cet endroit, un boulet de canon le tua lui-même, sans toucher à l'officier. *Valentin* tomba sur le corps de son ennemi qu'il venoit de sauver. Celui-ci, oubliant alors sa blessure, se relève, en s'arrachant les cheveux; et, se jetant aussitôt sur le cadavre défiguré de son libérateur: « Ah! *Valentin*, s'écrie-t-il, « cher *Valentin*, est-ce pour moi que tu meurs? pour « moi, qui te traitois avec tant de barbarie? Homme « généreux! je ne pourrai pas te survivre, je ne le veux « pas!.... Non. » Il fut impossible de le séparer de ce corps ensanglanté. Enfin on l'enleva, tenant toujours embrassé son cher bienfaiteur; et, pendant qu'on les portoit ainsi l'un et l'autre dans les rangs, tous leurs camarades, qui connoissoient leur inimitié, pleuroient à-la-fois d'admiration et de douleur. Lorsqu'*Union* fut ramené dans sa tente, on pansa, de force, la blessure qu'il avoit reçue; mais le jour suivant, ce malheureux, appelant toujours *Valentin*, mourut accable de regret, et plein de reconnoissance.

15. Quelle honte pour les ingrats de voir les animaux leur donner l'exemple de la reconnoissance! Quand les Athéniens, trop foibles pour attendre dans leur ville l'armée innombrable de *Xerxès*, se furent embarqués afin de se retirer à Salamine, la désolation devint générale, et il n'y eut pas jusqu'aux animaux domestiques qui ne prissent part à ce deuil public. On ne pouvoit s'empêcher d'être touché et attendri, en les voyant courir avec des hurlemens après leurs maîtres qui les abandonnoient. Entre tous les autres, on remarqua le chien de *Xantippe*, père de *Périclès*, qui, ne pouvant supporter de se voir éloigné de son maître, se précipita dans la mer, et nagea toujours près de son vaisseau, jusqu'à ce qu'il aborda presque sans force à Salamine, et mourut incontinent sur le rivage. On montroit encore dans le même lieu, du temps de *Plutarque*, l'endroit où l'on prétend qu'il fut enterré, et que l'on appeloit *la sépulture du chien*.

16. Un éléphant, maltraité par son *cornac*, (c'est ainsi qu'on

qu'on appelle les conducteurs de ces animaux), s'en étoit vengé en le tuant. Sa femme, témoin de ce spectacle, prit ses deux enfans et les jeta aux pieds de l'animal encore furieux, en lui disant : « Puisque tu as tué mon mari, « ôte-moi aussi la vie, ainsi qu'à mes deux enfans. » L'éléphant s'arrêta tout court, s'adoucit, et comme s'il eût été touché de regret, prit avec sa trompe le plus grand des deux enfans, le mit sur son cou, l'adopta pour son cornac, et n'en voulut point souffrir d'autre.

Un soldat de Pondichéry, qui avoit coutume de donner à un éléphant une certaine mesure d'*arac*, chaque jour qu'il touchoit son prêt, ayant un jour bu plus que de raison, et se voyant poursuivi par la garde, qui vouloit le conduire en prison, se réfugia sous l'éléphant et s'y endormit. Ce fut en vain que la garde tenta de l'arracher de cet asile. L'animal reconnoissant défendit son bienfaiteur, et vint à bout d'écarter les soldats. Le lendemain, cet homme, revenu de son ivresse, frémit à son réveil de se voir couché sous un animal d'une grosseur si énorme. L'éléphant, qui peut-être s'aperçut de son effroi, le caressa avec sa trompe pour le rassurer, et sembla lui faire entendre qu'il pouvoit s'en aller.

17. Dans le temps que *Pyrrhus*, roi d'Epire, entroit victorieux dans Argos, un éléphant s'aperçut qu'il avoit perdu son maître, lequel étoit tombé dans la foule des morts : outré de douleur, il renverse indifféremment amis et ennemis ; il court de rang en rang, jusqu'à ce qu'il ait trouvé le corps de son maître ; il le prend ensuite avec sa trompe, et l'emporte loin des ennemis.

18. On admire encore la fidélité du chien de *Titus-Sabinus*, qui n'abandonna jamais son maître dans la prison, qui le suivit au supplice, témoignant sa douleur par des hurlemens lamentables, refusant le pain qu'on lui offroit, et le portant à la bouche de son infortuné maître. Lorsque *Sabinus* eût été précipité dans le Tibre, son chien s'y jeta avec lui. Croyant son maître encore vivant, il soulevoit sa tête au-dessus des flots, s'efforçant, autant qu'il pouvoit, de reconnoître le soin qu'il avoit pris de le nourrir et de l'élever.

19. Dans un spectacle qui se donnoit à Rome, on

faisoit combattre des criminels contre des bêtes féroces. Parmi les plus terribles de ces animaux, on remarquoit sur-tout un lion, dont la grandeur énorme, les rugissemens affreux, la crinière flottante, les yeux étincelans inspiroient en même temps l'admiration et la terreur. Un malheureux s'avance dans la carrière; l'animal furieux court au devant de sa victime. Tout-à-coup il s'arrête; et, quittant sa fierté naturelle, il s'approche de lui avec un air de douceur, remuant la queue, comme les chiens qui flattent leurs maîtres; il le joint, et lui lèche affectueusement les mains et les jambes. L'homme, caressé par cette bête farouche, revient peu à peu de sa frayeur; il reprend ses esprits; il considère attentivement le lion; et, le reconnoissant, il le caresse à son tour avec des transports de joie auxquels l'animal répondoit à sa manière. Un événement si merveilleux remplit toute l'assemblée de surprise et d'admiration: on applaudit, on battit des mains; et l'empereur *Caligula* lui-même, qui étoit présent, se fit amener l'homme épargné par le lion; lui demanda qui il étoit, et par quel charme il avoit désarmé ce terrible animal? «Je suis esclave, répondit-il; mon nom est *Androclus*. Dans le temps que mon maître étoit proconsul d'Afrique, me voyant traité par lui avec toute sorte de rigueur et d'inhumanité, je pris la fuite; et comme tout le pays lui obéissoit, pour me dérober à ses recherches, je m'enfonçai dans les déserts de la Lybie, résolu, si je n'y trouvois ma subsistance, de chercher la mort par la voie la plus prompte. Au milieu des sables, dans la plus grande chaleur du midi, j'aperçus un antre, où j'allai me mettre à l'abri des ardeurs du soleil. A peine m'y étois-je réfugié, que j'y vis entrer ce même lion, dont la douceur à mon égard vous étonne, poussant des cris plaintifs, qui me firent juger qu'il etoit blessé. Cet antre étoit sa demeure: je m'y cachai dans l'endroit le plus obscur, tremblant, et croyant être au dernier moment de ma vie; il me découvrit et vint à moi; non pas menaçant, mais comme implorant mon aide, et levant son pied malade pour me le montrer. Il lui étoit entré sous le pied une très-grosse épine que j'arrachai; et, m'enhardissant par la patience avec laquelle il souffroit l'opération,

je pressai les chairs pour en faire sortir le pus : j'essuyai la plaie ; je la nettoyai le mieux qu'il me fut possible, et la mis en état de se cicatriser. Le lion soulagé se coucha, laissant son pied entre mes mains, et dormit paisiblement. Depuis ce jour, pendant trois ans, j'ai vécu avec lui dans le même antre et des mêmes nourritures. Il alloit à la chasse, et m'apportoit régulièrement quelques quartiers des bêtes qu'il avoit prises ou tuées. J'exposois cette viande au soleil, n'ayant point de feu pour la faire cuire. Enfin je me lassai d'une vie si sauvage ; et pendant que le lion étoit sorti pour la chasse, je m'éloignai de l'antre. Mais à peine avois-je fait trois journées de chemin, que je fus reconnu par des soldats qui m'arrêtèrent ; et l'on m'a transporté d'Afrique à Rome, pour être livré à mon maître : condamné par lui à périr, j'attendois la mort sur l'arène. Je comprends que le lion a été pris peu de temps après notre séparation, et que, me trouvant, il m'a payé le salaire de l'utile opération par laquelle je l'avois autrefois guéri. » Ce récit courut en un instant toute l'assemblée, qui demanda à grands cris la vie et la liberté pour l'heureux *Androclus*. On lui donna l'une et l'autre : de plus, on lui fit présent du lion ; il alloit dans les rues de Rome, menant cet animal en laisse ; on lui jetoit des petites pièces de monnaie ; on couvroit le lion de fleurs, et l'on se disoit les uns aux autres : « Voici le lion « qui a exercé l'hospitalité envers un homme ; voici « l'homme qui a été le médecin du lion. » *Voyez* FIDÉLITÉ.

RÈGLE.

1. JUGURTHA, roi de Numidie, faisoit une guerre sanglante aux Romains ; et ce monarque, que son or servoit aussi-bien que son courage, étoit parvenu à faire trembler la puissance romaine. La république voulut enfin réparer sa honte. Ses généraux s'étoient laissé corrompre ; il n'y avoit plus d'ordre parmi ses troupes : elle jeta les yeux sur un homme assez intègre pour dédaigner les trésors de *Jugurtha*, et assez ferme pour rétablir la dis-

cipline énervée : cet homme fut *Metellus*. Il répondit aux vœux de ses concitoyens. A peine fut-il entré dans son camp, que tout changea de face à son aspect ; et, dès le premier jour, il travailla à la réforme. Il falloit la faire par degrés, pour ne point jeter dans le désespoir des soldats devenus mutins. D'abord il bannit du camp tous les goujats, et les filles prostituées ; ensuite il défendit de vendre aucun aliment tout préparé ; puis il obligea les soldats à porter eux-mêmes leurs armes, à chasser leurs valets, à se défaire de leurs bêtes de charge. Enfin il leur fit reprendre peu à peu les travaux militaires, qu'ils avoient presqu'entièrement oubliés, et les changea en véritables guerriers. Aussitôt que la règle fut remise en vigueur, la fortune revint sous l'aigle romaine ; et le fier *Jugurtha* ne compta plus ses batailles que par ses défaites.

2. A voir le bel ordre et la discipline rigoureuse qui régnoient dans l'armée du grand *Gustave-Adolphe*, roi de Suède, on eût aisément prédit les conquêtes qu'il alloit faire en Allemagne. Il n'y a point de monastère mieux réglé que ne l'étoit son camp. Ses soldats étoient des modèles d'obéissance ; et, ce qui est plus difficile pour des peuples septentrionaux, des exemples de la sobriété la plus parfaite. On n'entendoit proférer ni juremens, ni blasphêmes. Chaque régiment avoit un ministre, qui prenoit soin d'en chasser les filles débauchées, et faisoit chanter, deux fois le jour, les psaumes en langue vulgaire. Aucun soldat n'eût osé refuser à son hôte le payement de ce qu'il devoit ; et les gens du pays étoient beaucoup mieux traités par les Suédois, que par leurs propres compatriotes.

RELIGION.

1. Les Romains, dès l'origine et la naissance de leur ville, établirent, pour principe fondamental de leur politique, la crainte des dieux, et le respect pour la religion : de là cette multitude de temples, d'autels, de sacrifices ; de là les augures, les aruspices, et tant de sortes de divinations : de là ces vœux si fréquens, formés dans les pressans besoins de l'état, et accomplis avec une

si scrupuleuse exactitude. Persuadés par ce reste de religion naturelle, qui n'a pu s'effacer entiérement du cœur des hommes, que la Divinité dispose de tout dans le gouvernement de l'Univers ; que c'est elle qui distribue aux hommes, selon son bon plaisir, l'esprit, la raison, la prudence, la fermeté d'ame, le courage, et toutes les autres qualités d'où dépend le succès des entreprises, il étoit convenable qu'ils implorassent la puissance céleste d'où émanent tous ces dons, et que, par des consultations religieuses, ils tâchassent d'en découvrir les arrangemens et les volontés, pour en mériter la protection. On ne peut croire combien cette conviction de la Divinité, qu'ils croyoient être présente et présider à tout, profondément gravée dans l'ame encore tendre des enfans par l'éducation, par l'instruction, par les discours des parens, et sur-tout par la vue des cérémonies publiques, faisoit dans la suite une vive impression sur leurs esprits. La sainteté des sermens qui se font, comme sous les yeux de la Divinité, ne fut nulle part respectée comme à Rome. Les soldats, quelque mécontens et emportés qu'ils fussent, n'osoient quitter leurs généraux, parce qu'ils s'étoient liés à eux par le serment.

Dans une longue suite de siècles, personne ne donna jamais au censeur une fausse déclaration de ses biens. La religion arrêtoit la fougue des grandes passions. Elle rendoit les hommes plus dociles et plus soumis à l'autorité légitime. C'étoit le lien sacré qui unissoit les citoyens, et qui n'en formoit qu'une seule famille dont Rome étoit la mère. En un mot, c'étoit le plus puissant motif qu'on pût employer pour inspirer du courage dans les combats et dans les dangers. *Cicéron* rend sur ce sujet un témoignage glorieux à sa nation. « Nous avons beau nous « flatter, dit-il, nous ne nous persuaderons jamais à « nous-mêmes que nous l'emportions par le nombre sur « les Espagnols, par la force du corps sur les Gaulois, « par l'habileté et la finesse sur les Carthaginois, par les « arts et les sciences sur les Grecs. Mais l'endroit par « lequel nous avons incontestablement surpassé tous « les peuples et toutes les nations, c'est la piété, c'est la

« religion, c'est l'intime persuasion où nous avons « toujours été qu'il y a des dieux qui conduisent et « gouvernent l'Univers. »

2. Les Perses adoroient le soleil avec un profond respect, et sur-tout le soleil levant. Ils lui consacroient un char magnifique avec des chevaux de grand prix, et quelquefois ils immoloient des bœufs en son honneur. Le feu avoit aussi des autels; on l'invoquoit toujours le premier dans les sacrifices; on le portoit par respect devant le prince lorsqu'il étoit en marche : les mages seuls en avoient la garde, et l'on se croyoit menacé des plus grands malheurs, si jamais ils le laissoient éteindre.

La doctrine fondamentale des Perses étoit qu'il y a deux principes : l'un qui est la cause de tout le bien, l'autre qui est la cause de tout le mal. Le premier étoit représenté par la lumière, et l'autre par les ténèbres, comme leurs propres symboles. Ils nommoient le dieu bon *Yasdam*, ou *Ormuzd;* et le mauvais, *Abraman*. Le premier est appelé par les Gres *Oromasdès*, et le dernier *Arimanius*. Ils croyoient qu'il y auroit une opposition continuelle entre ces deux divinités jusqu'à la fin du monde; qu'alors le bon prévaudroit sur le mauvais, et qu'après cela chacun d'eux auroit son propre monde : savoir, le bon, son monde avec tous les gens de bien qui lui seroient unis; et le mauvais, aussi son monde avec tous les méchans qui le suivroient.

Le second *Zoroastre*, qui vivoit du temps de *Darius*, entreprit de changer ce système de religion : au lieu des deux principes, il en établit un supérieur; savoir, un Dieu suprême, auteur de la lumière et des ténèbres, et qui, par le mélange de ces deux principes, faisoit toutes choses selon son bon plaisir. Mais, pour éviter de faire Dieu auteur du mal, il disoit qu'il y a un Etre souverain, indépendant, et qui existe par lui-même de toute éternité; que, sous cet Etre souverain, il y a deux anges, un ange de lumière qui est l'auteur du bien, un ange de ténèbres qui est l'auteur du mal; que ces deux anges ont formé, du mélange de la lumière et des ténèbres, toutes les choses qui existent; qu'ils sont continuellement en guerre l'un contre l'autre; que lorsque l'ange de lumière se rend le

maître, le bien l'emporte sur le mal; et que, lorsque l'ange de ténèbres a l'avantage, le mal prévaut sur le bien, et que ce conflit durera jusqu'à la fin du monde; qu'alors il aura une résurrection universelle, et un jour de jugement, où chacun recevra la juste rétribution de ses œuvres : qu'après cela l'ange de ténèbres et ses sectateurs seront relégués dans un lieu où ils souffriront les peines dues à leurs crimes dans une obscurité éternelle; et l'ange de lumière et ses disciples iront aussi dans un lieu où ils recevront la récompense de leurs bonnes actions dans une lumière éternelle, qu'ils seront séparés pour toujours, et que la lumière et les ténèbres ne seront plus jamais mêlées et confondues ensemble.

Les Perses, avant le dernier *Zoroastre*, n'érigeoient ni statues, ni temples, ni autels à leurs dieux, et offroient leurs sacrifices en plein air, et presque toujours sur des hauteurs et des montagnes. Ils regardoient comme une chose injurieuse à la Divinité de la renfermer dans l'enceinte des murailles, elle à qui tout est ouvert, et dont l'Univers entier est comme la maison et le temple. Cet usage fut encore réformé par *Zoroastre;* et c'est lui qui fit bâtir des temples où l'on conservoit avec grand soin le feu sacré qu'il prétendoit avoir apporté lui-même du ciel. Les lois ne permettoient à aucun Perse de borner le motif de ses sacrifices à un intérêt domestique et privé. C'étoit une belle manière d'attacher les particuliers au bien public, que de leur apprendre qu'ils ne devoient jamais sacrifier pour eux seuls, mais pour le roi et pour tout l'état, où chacun se trouvoit avec tous les autres. *Voyez* ADORATION, PIÉTÉ.

REMORDS.

1. UN philosophe pythagoricien avoit acheté à crédit une paire de souliers. Etant revenu ensuite pour les payer, il trouva la boutique fermée, et il apprit que le cordonnier étoit mort. Il ressentoit une secrète joie à cette nouvelle, et s'en alla fort content d'avoir les souliers et l'argent; mais le remords suivit de près la

faute. Il réfléchit sur son injustice, et revint à grands pas à la boutique ; il glissa son argent par les fentes de la porte, en disant : « Cet homme qui est mort « pour les autres, est encore vivant pour toi. »

2. L'amour du commandement et la rivalité avoient rendu *Héraclide*, citoyen de Syracuse, l'irréconciable ennemi de *Dion*. Ce grand capitaine formoit-il quelque projet pour le bonheur de sa patrie? l'opiniâtre *Héraclide* s'y opposoit toujours; et, lâche flatteur d'une populace aveugle, il ne cessoit de cabaler contre le sauveur de Syracuse, afin de gagner les bonnes grâces des plus méprisables citoyens. Mille fois, les amis de *Dion* voulurent le débarrasser, par des voies violentes, de ce tyran d'une espèce nouvelle : son ame étoit trop belle, trop généreuse pour y jamais consentir : toujours il arrêta leurs bras prêts à frapper le séditieux. Enfin, un jour qu'il l'avoit envoyé appeler au conseil, il répondit qu'il n'y iroit point, et qu'étant simple particulier, il se trouveroit à l'assemblée avec les autres citoyens, quand elle seroit convoquée ; c'étoit mépriser ouvertement l'autorité de *Dion* : il est bien difficile de ne pas oublier un instant sa vertu ; c'est ce qui arriva dans cette occasion au souverain magistrat de Syracuse. Fatigué de souffrir tant d'insultes, il lâcha la main à ses amis, et leur permit de tuer *Héraclide*. On vit alors combien le cri de la conscience est capable d'alarmer une ame vertueuse : à peine le meurtre eut-il été commis, que *Dion* ne goûta plus de joie vraiment pure : le repos s'éclipsa pour jamais. Un fantôme affreux, triste suite de son repentir, se présenta devant lui durant les ténèbres, et le remplit d'un trouble effrayant et d'une noire mélancolie. C'étoit une femme d'une taille énorme, dont l'appareil lugubre, l'air farouche, le regard furieux jetoient l'épouvante dans son ame, et sembloit, en balayant avec violence sa maison, lui présager les plus grands malheurs.

3. *Alexandre-le-Grand*, ayant reçu des fruits de la Grèce, les trouva si beaux et si frais, qu'il en voulut donner à *Clitus*, son ami, frère de sa nourrice, et qui, dans un combat, lui avoit sauvé la vie. *Clitus* alors offroit un sacrifice pour la prospérité du roi. Il le quitte pour se

rendre auprès du monarque. Trois moutons qu'il devoit immoler, et sur qui l'on avoit déjà fait les effusions ordinaires, le suivirent; ce qui fut pris pour un sinistre présage. Afin d'écarter les idées funèbres que cet événement singulier avoit fait naître, ont eut recours aux plaisirs; et le prince donna un festin magnifique. Le souper fut long, et l'on y but beaucoup. On y chanta des vers qu'un poète de la suite de la cour avoit faits contre quelques capitaines macédoniens, qui, depuis peu, s'étoient laissé battre par les Barbares. Les vieux officiers en furent mécontens, et querellèrent le poète et le musicien. *Alexandre* et ses favoris, au contraire, s'amusant de ces vers, ordonnèrent au musicien de continuer. La liqueur bachique avoit déjà troublé la raison de *Clitus:* ce capitaine, naturellement fier, se mit tout-à-fait en colère, et dit qu'il étoit honteux de tourner en ridicule, parmi des barbares ennemis, des officiers macédoniens, qui malgré le malheur qui leur étoit arrivé, valoient mieux que ceux qui rioient à leurs dépens. *Alexandre* lui répondit qu'en donnant à une lâcheté l'indulgente dénomination de malheur, il vouloit sans doute s'excuser lui-même. Il n'en falloit pas davantage pour mettre à son comble le courroux d'un homme brave, que le vin anime, et qu'une longue liberté met au-dessus de la crainte. « Cette lâcheté que vous me reprochez, s'écria-« t-il en se levant de table, vous a sauvé la vie, à vous, « qui vous dites fils des dieux, lorsque vous présentiez « le dos à l'épée de *Spitriade*. Ces Macédoniens que l'on « raille ont répandu leur sang pour vous. Les blessures « qu'ils ont reçues vous ont rendu si grand, que vous dé-« savouez le roi *Philippe* pour votre père, et que vous « voulez sottement passer pour le fils de Jupiter Ammon. « — Méchant, repartit *Alexandre*, piqué jusqu'au vif, « crois-tu tenir encore long-temps impunément ces dis-« cours séditieux que tu répètes sans cesse, pour faire « révolter les Macedoniens? — Hélas! nous sommes tous « assez punis, répliqua *Clitus*, par la récompense que « nous recevons de nos travaux et de nos fatigues; et nous « estimons heureux ceux qui sont morts assez tôt pour « ne point voir les Macédoniens battus de verges par les

« Mèdes, et pour n'être pas obligé de faire la cour aux « Perses, afin d'avoir accès auprès de vous.» *Clitus*, la tête levée, tint encore d'autres discours semblables, auxquels *Alexandre*, en colère, repartit par des injures. Les plus vieux tâchoient de l'appaiser et de faire taire *Clitus*. Le monarque se tournant alors vers le Cardien *Xénodoque*, et le Colophonien *Artémius* : « Ne vous semble-« t-il pas, leur dit-il, que les Grecs sont entre les peu-« ples, comme des demi-dieux qui se promènent entre « des bêtes sauvages ? » *Clitus*, ne rabattant rien de son audace et de sa fierté, cria qu'*Alexandre* dît tout haut ce qu'il avoit à dire, ou qu'il n'invitât pas à sa table des hommes libres, accoutumés à parler avec franchise; mais qu'il se tînt avec des Barbares, lâches esclaves, par qui sa ceinture à la persienne et sa longue veste blanche étoient adorées. A ces mots le conquérant de l'Asie, outré de colère, jette une pomme à la tête de *Clitus*, et cherche son épée qu'*Aritophane*, l'un de ses gardes, lui venoit d'ôter. Les autres convives l'entourent et le supplient de se calmer : il sort de table, appelle ses gardes en langage macédonien ; et voyant un de ses trompettes, il lui commande de sonner l'alarme. Le trompette refusant d'obéir à cet ordre, il lui donne un coup de poing ; mais cet homme fut dans la suite estimé de tout le monde, et même d'*Alexandre*, parce que sa sage désobéissance avoit empêché toute l'armée de se mutiner. Comme on ne pouvoit parvenir à faire taire *Clitus*, ses amis le jetèrent hors de la salle ; mais il y rentra par une autre porte, en prononçant à haute voix, ce vers d'*Euripide* :

Les mœurs et les vertus abandonnent la Grèce.

Ce dernier trait mit le comble à la fureur d'*Alexandre*. Hors de lui-même, il arrache la javeline d'un de ses gardes, s'élance vers *Clitus*, le perce, et le renverse mort. La colère du monarque fougueux s'éteignit tout-à-coup dans le sang de sa victime. Dans ce moment, son crime se présenta devant ses yeux avec toute son énormité, toute sa noirceur. Il venoit de tuer un homme qui avoit, il est vrai, épuisé sa patience ; mais enfin cet homme l'avoit toujours bien servi ; cet

homme avoit par son courage défendu la vie de son roi. Il venoit de faire l'office abominable d'un bourreau, en punissant par un meurtre horrible des paroles indiscrètes, que l'on pouvoit imputer à l'effervescence d'une liqueur dangereuse. Comment désormais osera-t-il paroître devant la sœur de son ami immolé ? Comment osera-t-il présenter à cette femme sensible, une main souillée du sang de son frère ? Ne pouvant soutenir ces tristes réflexions, le roi de Macédoine se jette sur le corps sanglant de *Clitus*, en arrache la funeste javeline, et se la porte à la gorge ; mais ceux qui l'environnent lui saisissent les mains, le désarment, et l'entraînent, malgré lui, dans son appartement. Il y passa toute la nuit et le jour suivant à pleurer sans cesse, jusqu'à ce que, ne pouvant plus crier ni se plaindre, il s'étendit sur le plancher pour y pousser de longs gémissemens. Ses amis, n'entendant plus sa voix, et craignant pour ses jours, entrèrent de force dans sa chambre ; mais il ne voulut écouter qu'*Aristandre*, qui, lui rappelant un songe qu'il avoit eu touchant *Clitus*, lui persuada que c'étoit un présage de ce qui étoit arrivé, et que ce triste événement étoit une suite de l'ordre suprême du destin : foible ressource contre les cris d'une conscience justement alarmée, que les flatteries et les faux raisonnemens ne sont point capables de faire taire ! Cependant ces discours, répétés de toutes parts, commencèrent à ramener peu à peu le monarque à lui-même. Le philosophe *Callisthène*, disciple et petit-neveu d'*Aristote*, puis *Anaxarque* d'Abdère, vinrent essayer de calmer entiérement la douleur de leur prince. Le premier, par son industrieuse douceur, entama ce grand ouvrage qui paroissoit impossible ; mais le second, plein de mépris pour les voies ordinaires, et qui par son caractère singulier, s'étoit acquis le surnom d'*écervelé*, s'écria dès la porte : « Cieux et terre ! qu'aperçois-je ? Quoi ! voilà donc *Alexandre-le-Grand*, ce héros qui fixe aujourd'hui tous les regards de l'Univers ! le voilà couché par terre et pleurant comme un esclave ! Eh ! pourquoi pleure-t-il ? Il craint les lois ; il redoute les hommes ! Souverain

Jupiter ! n'est-il pas lui-même la loi vivante ? n'a-t-il pas vaincu pour être seigneur et maître ? et le triomphateur de l'Asie doit-il redouter, comme un enfant timide, de vaines opinions ? Sortez, seigneur, sortez de cet état avilissant, et ressouvenez-vous de vous-même : tout ce que vous faites est bien ; votre volonté doit être la loi des mortels, et vos actions d'objet de nos éloges. » Par ces trompeuses paroles, *Anaxarque* vint à bout d'adoucir le désespoir d'*Alexandre ;* mais elles l'accoutumèrent à se livrer sans remords à l'impétuosité de ses passions. *Voyez* CONSCIENCE, REPENTIR.

RENOMMÉE.

1. C'ÉTOIT la coutume de se donner mutuellement à l'église le *baiser de paix*, quand le prêtre, qui disoit la messe, avoit prononcé ces paroles : « Que la paix du « Seigneur soit toujours avec vous ! » La reine *Blanche*, épouse de *Louis VIII*, ayant reçu ce baiser de paix, le rendit à une fille publique dont l'habillement annonçoit qu'elle étoit mariée, et d'une condition honnête. La reine offensée de la méprise, obtint une ordonnance qui défendoit à ces sortes de personnes, dont le nombre étoit alors très-considérable, de porter « robes à queue, à collets renversés, et avec une ceinture dorée. » Ce réglement étant mal observé, les honnêtes femmes s'en consolèrent par ce proverbe : *Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.*

2. *Henri II*, roi de France, pria l'amiral *de Coligny* de lui dire son sentiment sur l'alliance du comte d'*Aumale*, avec une des filles de *Diane* de Poitiers, duchesse de Valentinois, dont la conduite n'étoit pas sans reproche, et de lui parler à cœur ouvert, comme s'il s'agissoit de ses propres intérêts : « Pour moi, lui répondit ce « seigneur, je ferois plus de cas d'un peu de bonne « renommée, que de toutes les richesses qu'une « femme pourroit apporter dans ma maison. »

3. Un homme appelé *Caditanus*, frappé du nom et de la renommée de *Tite-Live*, vint des extrémités du

monde pour le voir, et s'en retourna après avoir contenté sa curiosité.

Un Suédois, attiré en France par le grand renom de M. *de Fontenelle*, qu'il vouloit voir, vint à Paris; et quand il fut aux barrières de cette capitale, il pria l'un des commis de lui indiquer la demeure de ce célèbre académicien. Le commis lui répondit qu'il ne connoissoit ni M. *de Fontenelle*, ni sa maison, et qu'il s'en informât plus loin. Le bon étranger suivit inutilement ce conseil: enfin, après bien des recherches, il trouva la maison du savant qu'il venoit visiter, bien surpris qu'un homme dont la renommée avoit pénétré dans le fond de la Suède, et jusqu'aux extrémités du globe, fût à peine connu dans son propre pays, dans la ville même où il séjournoit depuis bien des années. *V.* RÉPUTATION.

REPARTIE.

1. QUELQU'UN conseilloit à madame *de Longueville* d'aller à la cour pour lui donner bon exemple: « Je « ne saurois, dit-elle, lui donner un meilleur exemple « que celui de la quitter. »

2. Un gentilhomme s'efforçant de persuader à dom *Barthelemi-des-Martyrs* de faire quelques nouveaux bâtimens dans son palais, ce vertueux prélat lui dit: « En vérité, monsieur, vous me pardonnerez bien; « si je vous dis que ce que vous voulez me persuader « est pire que ce que le démon proposoit à *Jésus-Christ*; car il lui conseilloit de changer des pierres « en du pain qui auroit pu nourrir des pauvres; et « vous, vous me conseillez au contraire de changer « en pierres le pain des pauvres. »

3. Un prélat demandoit à un bon curé de campagne ce que valoit son bénéfice? « Autant que votre évêché, « monseigneur, lui répondit-il; le paradis ou l'enfer, « suivant l'usage que nous ferons de nos talens. »

4. *Louis XIV* dit au duc *Schomberg*, qui étoit huguenot: « Sans votre religion, il y a long-temps que vous « seriez maréchal de France. — Sire, répondit le duc,

« puisque vous me jugez digne de l'être, je suis satis-« fait : je n'avois pas d'autre but. » Cette repartie lui valut dans le moment cette dignité, et leva tous les obstacles.

5. Le maître d'hôtel d'un prince, qui le servoit à table, répandit la sauce sur la nappe. Le prince lui dit en riant « J'en ferois bien autant. — Je le crois bien, « prince, répondit-il ; je viens de vous l'apprendre. »

6. Le célèbre *Vaugelas* ayant obtenu une pension par le canal du cardinal *de Richelieu*, ce ministre lui dit : « Au moins, monsieur, vous n'oublierez pas dans « votre dictionnaire le mot de *pension*.—Ni celui de *re-« connoissance*, monseigneur, » lui répondit *Vaugelas*.

7. Un officier français, ayant remporté un avantage sur les Espagnols, écrivoit à sa femme qu'il en seroit plus digne d'elle. « Si vous aviez moins fait, lui répondit « cette généreuse épouse, je ne vous reverrois jamais. »

8. Quelqu'un consolant madame la maréchale *de Villeroi*, après la bataille de Ramillies, et lui disant que, graces à Dieu, le maréchal et le duc *de Villeroi* se portoient bien : « C'est assez pour moi, ré-« pondit-elle ; mais ce n'est pas assez pour eux. »

9. Un grenadier de l'armée du comte *de Saxe* ayant été pris en maraude, fut condamné à être pendu. Ce qu'il avoit volé pouvoit valoir environ six livres. Le maréchal le voyant conduire au supplice, lui dit : « Il « faut que tu sois bien misérable de risquer à perdre « la vie pour six francs. — Parbleu, mon général, « répondit le grenadier, je la risque bien tous les jours « pour cinq sous. » Cette repartie lui valut sa grace.

10. Un homme sage ne doit jamais donner à un enfant de raison qui puisse être rétorquée contre lui. Un enfant s'étoit levé fort tard ; son père, pour le rendre plus diligent, lui dit : « Mon fils, vous ne connoissez pas « encore le prix et les avantages de la diligence. Savez-« vous qu'un homme diligent, s'étant un jour levé fort « matin, trouva une bourse pleine de louis dans son « chemin? — Mais, mon père, répondit l'enfant, celui « qui l'avoit perdue s'étoit levé encore plus matin. »

Un ministre protestant, homme violent et emporté,

expliquoit à des enfans le Pentateuque. Il en étoit à l'article de Balaam. Un de ses jeunes disciples se mit à rire. Le ministre indigné gronda, menaça, et s'efforça de prouver qu'un âne pouvoit parler, sur-tout quand il voyoit devant lui un ange armé d'une épée : le petit garçon n'en rioit que plus fort. Le ministre s'emporta, et donna un grand coup de pied à l'enfant, qui lui dit en pleurant : « Ah! je conviens que « l'âne de Balaam parloit, mais il ne ruoit pas. »

11. Un évêque demandoit à M. *de Vermandois*, amiral de France, quel âge il avoit : « Cinq ans, lui « répondit ce prince. — Montrez-les moi : on peut « montrer ce qu'on a. — Montrez-moi les vôtres, je « vous montrerai les miens. »

12. Dom *Pèdre de Tolède*, étant ambassadeur pour le roi d'Espagne à la cour de France, s'entretenoit avec le roi *Henri IV*. Ce prince, venant à parler familièrement de son royaume de Navarre, lui dit que le roi d'Espagne son maître le lui avoit usurpé; que, s'il vivoit encore quelques années, il le sauroit bien recouvrer. Dom *Pèdre* chercha à justifier son maître; et, alléguant qu'il avoit hérité de ce royaume, il ajouta que la justice avec laquelle il le possédoit, lui aideroit à le défendre. Le roi lui répliqua : « Bien! « bien! Votre raison est bonne, jusqu'à ce que je sois « devant Pampelune; mais alors nous verrons qui en- « treprendra de la défendre contre moi. » L'ambassadeur se leva là-dessus, et s'en alla précipitamment vers la porte. Le roi lui demanda où il alloit si vîte : « A Pampelune, sire, pour y attendre votre majesté. »

13. Un prince d'Italie, à qui les saillies ne réussissoient jamais, parce qu'il y mettoit plus d'aigreur que d'esprit, étant un jour sur un balcon avec un ministre qu'il cherchoit à humilier, lui dit : C'est de ce balcon qu'un « de mes aïeux fit sauter un ambassadeur.—Apparem- « ment, répondit sèchement le ministre, que les ambas- « sadeurs ne portoient point d'épée dans ce temps-là. »

Le même prince, qui prenoit les titres de deux souverainetés où il n'avoit pas un pouce de terre, voulant mortifier une seconde fois le même ambassadeur, lui

demanda en public où étoit situé le marquisat dont il prenoit le titre : « Entre vos deux royaumes, mon-« seigneur, » répliqua froidement l'ambassadeur.

14. Des ambassadeurs de Hollande à la cour de France étoient invités à dîner par un ministre des finances. On servit au dessert du fromage de Hollande ; et comme on parloit de ce pays-là et de ce qu'il produisoit, ce ministre, en montrant le fromage, dit, en s'adressant aux ambassadeurs : « Voilà du fruit de votre « pays. » C'étoit une espèce de raillerie de la Hollande. Les ambassadeurs s'en aperçurent ; l'un d'eux prit une poignée de ducats, et la jeta au milieu de la salle, en disant : « En voilà aussi. »

15. *Barthelemi Socin*, célèbre jurisconsulte de Pise, disputoit souvent sur les matières de droit contre *Jason Magnus*, autre jurisconsulte très-fameux. Un jour que *Laurent de Médicis* assistoit à leur dispute, *Jason*, se sentant poussé à bout par son adversaire, s'avisa de forger sur-le-champ une loi qui lui donnoit gain de cause. Celui-ci s'aperçut de la supercherie ; et, comme il n'étoit pas moins rusé, il renversa aussitôt cette loi par une autre aussi formelle. *Jason*, qui n'avoit jamais entendu parler de cette loi, somma son adversaire d'en citer l'endroit. « Elle se trouve, répondit *Socin*, « à côté de celle que vous venez de rapporter. » *Laurent de Médicis* applaudit beaucoup à cette repartie.

16. Le gouverneur de Catanne pria un seigneur des plus distingués de la cour d'*Alphonse V*, roi d'Aragon, de le présenter au monarque : ce courtisan le lui promit ; mais, lorsque l'occasion se présenta d'exécuter sa promesse, il se trouva fort embarrassé. Le mérite du gouverneur se réduisoit à bien boire : quel éloge faire d'un tel homme au plus sobre de princes ? Enfin ne trouvant rien de recommandable dans le sujet qu'il présentoit, il dit simplement : « Sire, j'ai l'honneur de présen-« ter à votre majesté un homme qui n'est jamais à jeûn « quand le soleil se lève. — Encore moins quand il se « couche, » repartit *Alphonse*, en lui tournant le dos.

17. Le marquis *de Grammont* étoit un homme à bons mots, et tout le monde étoit sacrifié à sa passion pour la plaisanterie.

plaisanterie. Voyant un jeune gentilhomme breton, nouveau débarqué à la cour, pour l'embarrasser encore davantage, et lui faire, en quelque sorte, payer sa *bienvenue*, il lui dit : « Apprenez-nous si dans votre pays on « sait ce que c'est que parabole, faribole, obole ? Le gentilhomme lui répondit, avec l'applaudissement de toute la cour : « Parabole est ce que vous n'entendez pas ; fari« bole, ce que vous dites ; obole, ce que vous valez. »

18. *Louis XIII*, à la porte d'une petite ville, supportoit avec beaucoup de patience une harangue très-ennuyeuse. *Bautru* crut qu'il feroit plaisir au roi d'interrompre l'insipide orateur. « Monsieur, lui demanda« t-il, de quel prix sont les ânes dans votre pays ? » Le harangueur s'arrêta ; et après avoir regardé *Bautru* depuis les pieds jusqu'à la tête : « Quand ils sont de « votre poil et de votre taille, répondit-il, ils valent « au moins dix écus ; » et il reprit le fil de son discours.

19. *Antigénidas*, fameux joueur de flûte thébain, par sa supériorité dans son art, avoit excité la jalousie d'un musicien de sa profession, qui lui dit en colère : « Je « t'acheterai pour esclave. — Tu feras bien, lui répon« dit-il ; je pourrai t'apprendre à jouer avec grace. »

Il fut le maître du célèbre *Isménias*, qui, jouant un jour en public, et n'étant point applaudi comme il le méritoit : « Joue pour moi, lui dit *Antigénidas*, et « pour les Muses. »

20. Les Gaulois ayant envoyé des ambassadeurs au grand *Alexandre*, pour lui demander son amitié ; ce prince, qui s'imaginoit que son nom faisoit trembler toute la terre, voulut savoir quelle impression ses rapides conquêtes avoient faite sur leur esprit. « Que « craignez-vous le plus ? leur demanda-t-il. — C'est « que le ciel ne tombe sur nous, et ne nous écrase. »

21. *Démades* se moquoit, en présence d'*Agis III*, roi de Lacédémone, des épées des Spartiates, et disoit qu'elles étoient si courtes, que les joueurs de gobelets d'Athènes les pourroient avaler. « Cependant, avec « ces courtes épées, lui répartit *Agis*, nous atteignons « ces ennemis dont les épées sont si longues. »

Un méchant homme demandoit à ce monarque

quel étoit le plus vertueux des Spartiates : « C'est, « répondit-il, celui qui te ressemble le moins. »

22. Un Athénien disoit à *Antalcidas*, capitaine spartiate, pour vanter sa patrie : « Nous vous avons souvent « repoussés des bords du Céphise. — Et nous, répondit « le général lacédémonien, nous ne vous avons jamais « repoussés des bords de l'Eurotas. »

23. On demandoit à *Cléomène*, roi de Sparte, pourquoi les Lacédémoniens ne consacroient pas aux dieux les dépouilles des ennemis ? « Parce qu'elles « ont été remportées sur des lâches, » répondit-il.

Un pirate, ayant pillé les terres des Lacédémoniens, fut pris et conduit devant *Cléomène*, qui lui demanda pourquoi il venoit ainsi ravager le pays ? « Je n'avois rien « pour vivre ni pour donner aux autres, dit le corsaire ; « je suis venu vers ceux qui avoient quelque chose, et « leur ai arraché ce qu'ils refusoient de donner. — Voi- « là une méchanceté laconique, » reprit *Cléomène*.

24. Des députés de la ville de Tarragone vinrent annoncer à *Auguste*, comme un heureux prodige, qu'il étoit crû un palmier sur l'autel qu'on lui avoit érigé. « C'est une marque que vous n'y faites pas « souvent de sacrifices, » répondit-il.

Pacuvius, ayant dessein de demander une somme d'argent à ce prince, usa de ce stratagême : « Seigneur, « lui dit-il, le bruit s'est répandu que vous m'aviez « fait une gratification considérable : chacun m'en « fait compliment, et tout le monde en parle. — Lais- « sez parler le monde, lui répondit *Auguste* ; mais, « pour vous, n'en croyez rien. »

25. Un Romain, nommé *Junius*, soupoit chez l'empereur *Nerva*. *Véjenton*, qui avoit été consul sous *Domitien*, et dont les calomnies secrètes avoient causé la mort de plusieurs citoyens, étoit un des convives. On parla de *Catulus*, connu sous le règne précédent pour un infame délateur, *Nerva*, qui ne soupçonnoit pas *Véjenton* d'avoir fait le même métier, s'avisa de dire : « Que feroit maintenant le malheureux *Catulus*, s'il « eût survécu à *Domitien* ? — Ce qu'il feroit ? dit *Ju-* « *nius*, il souperoit avec nous ; » reprochant finement

à l'empereur, qu'il avoit à sa table un homme qui ne valoit pas mieux que *Catulus*.

26. Les Grecs Asiatiques, suivant leur usage, nommoient, en présence d'*Agésilas*, roi de Sparte, le roi de Perse, le *Grand-Roi:* « Comment est-il plus grand que « moi, dit-il, s'il n'est pas plus tempérant et plus juste? »

Un Argien accusant les Lacédémoniens de se gâter par les voyages, en ce qu'ils apprenoient à s'écarter des sages institutions de leurs ancêtres : « Pour vous au- « tres, leur répondit ce prince, les voyages que vous « faites à Lacédémone ne vous gâtent pas ; ils vous « rendent meilleurs. »

27. Tandis que la guerre sociale mettoit en combustion toute l'Italie, *Marius*, retranché dans son camp, attendoit une occasion favorable pour attaquer l'ennemi. *Popédius Silon*, son adversaire, qui cherchoit à l'attirer en pleine campagne, lui disoit, pour le piquer: « Si tu es un si habile capitaine, viens donc combattre « contre moi. — Et toi, lui répondit *Marius*, si tu es « un si grand général, force-moi donc à te livrer « bataille. » *Voyez* PLAISANTERIE, RAILLERIE.

REPENTIR.

1. UN homme qui pleuroit amèrement, vint se jeter aux pieds d'un archevêque de Sens, s'accusant d'avoir commis un inceste avec sa propre fille, et lui demandant s'il y avoit des pénitences qui pussent expier de si grands crimes, avec protestation de les subir, fallût-il endurer mille morts. L'archevêque touché du repentir que cet homme faisoit paroître : « Je vous « enjoins seulement, dit-il, une pénitence de sept « années. — Comment, interrompit ce pécheur con- « trit, quand je vivrois jusqu'à la fin du monde, pour- « rois-je effacer mon péché? — Allez, reprit le prélat, « et jeûnez seulement trois jours au pain et à l'eau. » Alors ce bon-homme, versant un torrent de larmes, et se frappant la poitrine, supplioit le pontife de lui imposer une plus longue pénitence. L'archevêque,

surpris et édifié en même temps : « Je vous commande, « lui dit-il, absolument, et pour la dernière fois, de « vous retirer, et de dire seulement un *Pater* pour « votre pénitence. » Dans le même instant, cet homme véritablement contrit, jetant un profond soupir, tomba par terre, et rendit l'ame.

2. *Julien* l'Apostat épuisoit toutes les ressources pour faire au paganisme un grand nombre de prosélytes. Il s'attachoit sur-tout à pervertir les soldats. L'ignorance, le désir d'avancer dans le service, l'habitude de ne connoître d'autre loi que la volonté du prince, lui faisoient espérer, de leur part, une soumission aveugle. Pour surprendre plus aisément leur foi sans l'alarmer, l'empereur usa d'un stratagême. Un jour qu'il devoit distribuer aux troupes une gratification, il feignit de vouloir rappeler une coutume pratiquée, disoit-il, par les anciens empereurs. A côté de son tribunal, il fit dresser un autel et une table chargée d'encens. Sur l'autel s'élevoit une enseigne qui portoit l'image de *Julien* et de ses dieux. Il prit ensuite séance avec tout l'appareil de la majesté impériale. Les soldats, approchant à la file, passoient d'abord devant l'autel : on les avertissoit de jeter un grain d'encens dans le feu qu'on y avoit allumé. La crainte, la surprise, la persuasion que ce n'étoit qu'un ancien usage, et sur-tout l'or qu'ils voyoient briller dans la main du prince, étouffoient les scrupules. Il ne s'en trouva que fort peu, qui, refusant de payer ce tribut à l'idolâtrie, se retirèrent sans se présenter à l'empereur. Après cette cérémonie, quelques soldats chrétiens burent ensemble, et l'un d'eux fit, selon la coutume, le signe de la croix. Un de ses camarades se mit à rire ; et comme il lui en demandoit la raison : « Eh quoi ! répondit l'autre, avez-vous déjà oublié ce « que vous venez de faire ? Depuis que vous avez jeté « l'encens sur l'autel, vous n'êtes plus chrétien. » A cette parole, tous se réveillant comme d'une léthargie, poussent des grands cris, fondent en larmes, s'arrachent les cheveux, courent à la place publique en criant : « Nous sommes chrétiens ; l'empereur nous a

« trompé, il s'est trompé lui-même : nous n'avons pas « renoncé à notre foi. » Ils se rendent au palais : ils se plaignent de la supercherie ; et, jetant aux pieds de l'empereur l'or qu'ils avoient reçu, ils demandent la mort en expiation de leur crime. *Julien* irrité commande qu'on leur tranche la tête. On les conduit au supplice, hors de la ville, suivis d'une foule de peuple qui admire leur courage et leur généreux repentir. Selon un usage établi par les lois romaines, lorsqu'il s'agissoit de punir ensemble plusieurs criminels, dans l'interrogatoire, on commençoit par appliquer à la question le plus jeune, et dans l'exécution, le plus âgé étoit le premier mis à mort. Mais le plus vieux de ces soldats obtint du bourreau qu'il commençât par le moins avancé en âge, de peur que sa constance ne s'ébranlât à la vue du supplice de ses camarades. L'épée étoit déjà levée, lorsqu'on entendit un cri qui annonçoit leur grace. Alors, le jeune homme, qui attendoit à genoux le coup mortel, se leva en soupirant : « Hélas ! dit-il, *Romain* (c'é- « toit son nom) ne méritoit pas l'honneur de mourir « pour Jésus-Christ ! » *Julien* se contenta de les casser, et de les reléguer dans les provinces éloignées.

3. Les Lacédémoniens, au lieu de conduire leurs troupes dans l'Attique, comme ils s'y étoient engagés, songèrent à se renfermer dans le Péloponnèse, pour s'y défendre. Dans cette vue, ils avoient commencé à élever un mur sur l'isthme, pour en fermer l'entrée à l'ennemi, et par là ils comptoient qu'ils seroient en sureté, et n'auroient plus besoin des Athéniens. Ceux-ci députèrent à Sparte, pour se plaindre de la lenteur et de la négligence de leurs alliés. Les Ephores ne parurent pas fort touchés de leurs remontrances, et remirent leurs réponses au lendemain ; puis, traînant l'affaire en longueur, sous différens prétextes, ils gagnèrent dix jours, pendant lesquels la muraille fut achevée. Ils étoient près de renvoyer honteusement les députés, lorsqu'un particulier leur ayant représenté quelle indignité il y auroit à traiter ainsi les Athéniens, après toutes les pertes volontaires qu'ils avoient souffertes généreusement pour la défense commune de la liberté, et tous les services impor-

tans qu'ils avoient rendus à la Grèce, ils ouvrirent les yeux, et eurent honte d'une si noire perfidie. L'effet de cet heureux repentir fut prompt. Dès la nuit même, ils firent partir, à l'insu des Athéniens, cinq mille Spartiates, qui avoient avec eux chacun sept Ilotes. Le lendemain matin, les députés renouvelant leurs plaintes avec beaucoup de vivacité, furent très-surpris d'apprendre que le secours étoit en chemin, et s'approchoit de l'Attique. *Voyez* CONSCIENCE, PÉNITENCE, REMORDS.

RÉPUTATION.

1. LE vicomte *de Turenne* se rendant à la cour, où le roi l'appeloit, pour lui témoigner la satisfaction qu'il avoit de ses services importans, trouva sur sa route un concours de gens de tout âge et de toute condition, qui venoient au devant de lui pour le voir. Il y en eut en Champagne, qui vinrent de dix lieues sur le chemin par où il devoit passer; et ceux de cette province, persuadés qu'ils lui devoient tout le bien et tout le repos dont ils jouissoient, versoient des larmes de joie en le voyant. Chacun le regardoit comme un homme qui venoit de sauver l'état. On s'arrêtoit dans les rues de Paris pour le voir passer : il ne pouvoit plus aller dans les églises, qu'il ne fût environné d'une foule de peuple, qui sembloit ne pouvoir se rassasier de le voir. La plupart des princes étrangers faisoient venir son portrait. Sa réputation étoit répandue par-tout : il avoit des panégyristes dans toutes les cours, dans tous les pays du monde. Est-il rien de plus flatteur et de plus capable d'exciter le zèle et la vertu des jeunes guerriers, témoins, et souvent jaloux d'une gloire aussi pure et aussi étendue?

2. Sur la réputation du P. *Sébastien*, savant machiniste, M. *Gunterfield*, gentilhomme suédois, vint à Paris, pour lui redemander, pour ainsi dire, ses deux mains, qu'un coup de canon lui avoit emportées; il ne lui restoit que deux moignons au-dessus du coude. Il s'agissoit de faire deux mains artificielles, qui n'auroient pour principe de leur mouvement, que celui de ces

moignons, distribué par des fils à des doigts qui seroient flexibles. On assure que l'officier suédois fut renvoyé au P. *Sébastien* par les plus habiles Anglais, peu accoutumés cependant à reconnoître aucune supériorité dans notre nation. Une entreprise si difficile, et dont le succès ne pouvoit être qu'une espèce de miracle, n'effraya pas tout-à-fait l'habile religieux. Il alla même si loin, qu'il osa exposer aux yeux de l'académie des sciences et du public ses études, c'est-à-dire, ses essais, ses tentatives, et différens morceaux déjà exécutés, qui devoient entrer dans le dessin général. Il choisit M. *du Quet* pour remplir ses vues; et cet habile mécanicien mit la main artificielle en état de se porter au chapeau de l'officier suédois; de l'ôter de dessus sa tête, et de l'y remettre. Ce chef-d'œuvre mit le comble à la réputation du P. *Sébastien*, et lui mérita la visite de plusieurs souverains, celle du czar *Pierre*, qui l'admira et le traita comme s'il eût été son égal; celle du duc de Lorraine qui, étant venu à Paris *incognito*, alla le trouver dans son cabinet, et y passa plusieurs heures délicieuses. Dès que ce prince fut de retour dans ses états, où il vouloit entreprendre différens ouvrages, il le demanda au duc *d'Orléans*, régent du royaume, qui accorda avec joie au prince, son beau-frère, un homme qu'il aimoit, et dont il étoit ravi de favoriser la gloire. Le voyage du P. *Sébastien* en Lorraine, la réception et l'accueil qu'on lui fit, renouvelèrent presque ce que l'histoire grecque raconte de quelques poètes, ou philosophes célèbres, qui allèrent dans des cours où l'éclat de leur nom les avoit appelés, pour y recevoir les récompenses dues à leur renommée. *Voyez* RENOMMÉE.

RÉSOLUTION.

1. SYLLA voyant ses troupes qui fuyoient dans un combat qu'il donna près d'Orchomène, met pied à terre, arrache un drapeau des mains d'un soldat qui fuyoit, et marche à l'ennemi, en s'écriant: « C'est « ici, c'est ici qu'il m'est glorieux de mourir pour

« vous : si l'on vous demande jamais en quel lieu « vous avez abandonné votre général, souvenez-vous « de répondre que c'est à Orchomène. » Ces paroles font rougir les guerriers qui les entendent. Ils se rallient : ils combattent de nouveau ; ils triomphent.

2. Il est quelquefois arrivé à de grands capitaines de s'ôter tout espoir de retraite pour animer le soldat à vaincre ou à périr. Le prince *Maurice*, à la bataille de Nieuport, fit écarter ses vaisseaux qui auroient pu servir de retraite à ses troupes ; et les menant au combat : « Mes amis, leur dit-il, vous avez derrière « vous Nieuport, qui est aux ennemis ; la mer à « gauche ; une rivière à droite, et les ennemis en « tête ; il ne vous reste qu'un chemin, c'est de passer « sur leur ventre ; » et, par cette héroïque disposition, il gagna une bataille, qui fut la cause du salut de la république pour laquelle il combattoit.

3. Les flottes de Turquie et de France assiégeoient de concert la ville de Nice, il y a plus de deux siècles. Un gentilhomme savoyard, qui y commandoit, répondit à la première sommation qu'on lui fit de livrer la place, « que l'on s'étoit fort mal adressé ; que de son nom, il « s'appeloit *Mont-Fort ;* qu'en ses armes il portoit des « *pals ;* que sa devise étoit : *Il me faut tenir ;* et que, « pour ces considérations, il ne falloit attendre de lui « qu'une vigoureuse défense. » Il tint parole, et força les Turcs et les Francais à abandonner leur entreprise.

4. Un officier-général, du plus grand mérite et de la plus brillante réputation, commandoit dans une bonne place où les ennemis se disposèrent à l'assiéger. Il avoit coupé la rivière qui y passoit ; et bientôt les ennemis qui parurent et qui se campèrent sur les bords de cette rivière, eurent épuisé le peu d'eau qu'avoit laissé la coupure. Leur général fut réduit à envoyer un trompette au commandant de la place, pour le prier de lui donner de l'eau. Il répondit qu'on lui en demandoit de trop loin, mais que si ce général vouloit d'excellent vin de Champagne, il lui en offroit. Le général prit cette réponse pour une raillerie. Il renvoya le trompette pour dire au commandant que s'il ne lui

donnoit de l'eau, il brûleroit toute la ville avec ses bombes, et qu'après le siége il achèveroit de brûler ce que les bombes auroient épargné; qu'il mettroit enfin le feu par-tout. « Dites-lui, repartit le commandant, « qu'il n'y pense pas, et que lorsqu'il me menace du « feu, il m'avertit de garder l'eau pour l'éteindre. »

5. Jean *Guiton* ayant été élu maire, capitaine et gouverneur de la Rochelle, pendant que *Louis XIII* formoit le siége de cette ville rebelle, assembla les habitans, prit un poignard, et leur dit : « Je serai maire, puisque « vous le voulez absolument, mais à condition qu'il « me sera permis d'enfoncer ce poignard dans le sein « du premier qui parlera de se rendre. Je consens « qu'on en use de même envers moi, dès que je pro- « poserai de capituler; et je demande que ce poignard « demeure tout exprès sur la table de la chambre où « nous nous assemblons dans la maison-de-ville. » La famine ayant réduit la Rochelle à la plus affreuse désolation, le maire vit une personne exténuée par la faim: « Elle n'a plus qu'un souffle de vie, lui dit quelqu'un. « — Qu'y a-t-il d'étonnant? répondit-il. Il faudra bien « que nous en venions là, vous et moi, si nous ne « sommes secourus. — Mais, ajouta un autre, la « faim emporte tant de monde, que bientôt nous « n'aurons plus d'habitans. — Eh bien! reprit le maire, « il suffit qu'il en reste un pour fermer les portes. »

6. *Pélopidas*, ce Thébain fameux, qui, après avoir rendu la liberté à sa patrie, l'éleva au comble de la gloire, marchoit à la tête de son armée. Un soldat ayant aperçu les Lacédémoniens qui approchoient, courut lui dire : « Ah ! seigneur, nous sommes tom- « bés entre les mains des ennemis. — Lâche, ré- « pondit aussitôt le général, dis plutôt qu'ils sont tom- « bés entre les nôtres. » Aussitôt il donne le signal, marche aux Spartiates, les attaque, les combat, les défait, et remporte la victoire de Tégyre, fameuse, parce que ce fut la première action où les Lacédémoniens furent battus avec l'avantage du nombre.

7. Une autre fois, *Pélopidas* marchant contre les troupes d'*Alexandre*, tyran de Phères, quelqu'un

vint lui dire qu'on voyoit approcher ce prince à la tête d'une grosse armée : « Tant mieux, répondit-il; s'ils « sont beaucoup nous en battrons un plus grand « nombre. » En effet, ayant aussitôt attaqué l'ennemi, il remporta la victoire ; mais s'étant laissé entraîner par son courage, en poursuivant le tyran qu'il avoit aperçu, il fut enveloppé et tué au sein même de son triomphe.

8. Un citoyen de Lacédémone, appelé *Pædarète*, entendant dire que l'armée des ennemis étoit très-nombreuse, répondit avec une intrépide résolution : « Tant « mieux, le danger sera plus grand, et la victoire « plus glorieuse. »

9. Le premier exploit qui signala la valeur de *Charles XII*, roi de Suède, fut une descente qu'il fit à Coppenhague, Capitale du Danemarck. Les bateaux de débarquement n'étoient encore qu'à trois cents pas du rivage, lorsque ce prince, impatient de ne pas aborder assez près, ni assez vîte, se jeta de sa chaloupe dans la mer, l'épée à la main, ayant de l'eau par-dessus la ceinture. Les officiers, les soldats suivent aussitôt son exemple, et marchent au rivage, malgré une grêle de mousquetade que tiroient les Danois. Le roi, qui n'avoit jamais entendu de sa vie de mousqueterie chargée à balle, demanda au major *Stuar*, qui se trouvoit auprès de lui, ce que c'étoit que ce petit sifflement qu'il entendoit à ses oreilles? « C'est le bruit que font les balles de fusil, qu'on vous « tire, dit le major—Bon ! reprit le roi, ce sera dé« sormais ma musique. »

10. Le maréchal *Fabert*, en forçant une barricade, y fut blessé à la cuisse d'un coup de feu. On trouva sa plaie si dangereuse par une furieuse inflammation, et par un commencement de gangrène, que les chirurgiens conclurent à l'amputation de la partie malade. Les amis de ce grand capitaine le conjurèrent de consentir à se laisser retrancher un membre pour conserver tous les autres : « Non, non, leur répondit-il : il ne faut point « mourir par pièces ; la mort m'aura tout entier, on « n'aura rien. » Le maréchal dut son salut à cette

fermeté ; car il guérit, malgré la délibération des suppôts d'*Esculape*.

11. Dans les circonstances critiques et fâcheuses, souvent le moindre objet nous détermine, et nous inspire une courageuse résolution. *Denys* l'ancien, au commencement de sa tyrannie, eut beaucoup à souffrir des fréquentes révoltes de ses sujets. Un jour, il fut assiégé dans son palais par le peuple; et ses amis lui conseilloient de renoncer au trône, s'il vouloit éviter la mort. Le despote balançoit ; mais voyant un bœuf que son cuisinier étendit mort d'un seul coup : « Mes amis, dit-il « à ses conseillers, la mort est un instant si court, qu'il « seroit ridicule de quitter un empire par la crainte « d'un mal qui passe si promptement. » Il s'arma d'une généreuse hardiesse ; et bientôt il fit trembler à son tour les ennemis de son injuste grandeur.

12. *Callicratidas*, général de Sparte, étoit sur le point d'attaquer la flotte des Athéniens, lorsqu'un aruspice vint l'avertir que les auspices annonçoient la victoire aux Lacédémoniens, mais la mort à leur chef. *Callicratidas* répondit, sans s'effrayer : « La destinée de « Lacédémone n'est pas attachée à un seul homme. « Après ma mort, ma patrie trouvera sans peine un « autre chef; mais, si la crainte me fait reculer devant « l'ennemi, ma honte rejaillira sur elle. » Il choisit ensuite *Cléandre* pour son successeur ; et engagea le combat où il périt. *Voyez* ASSURANCE, COURAGE, INTRÉPIDITÉ, SANG-FROID.

RESPECT.

1. MEMNON, le plus grand des généraux de *Darius*, roi de Perse, entendant un soldat qui parloit mal d'*Alexandre* : « Scélérat, lui dit-il, en le frappant de sa javeline, je ne t'ai point pris à ma solde pour parler « mal de ce prince, mais pour combattre contre lui. »

2. Antoine *de Lève*, l'un des plus célèbres généraux de *Charles-Quint*, s'étant rendu auprès de ce prince, le monarque lui fit l'accueil le plus honorable. *De Lève*

étoit plus que septuagénaire. *Charles* le fait asseoir près de sa personne, et veut absolument qu'il se couvre ; et, comme ce héros marquoit quelque répugnance à mettre son chapeau, le prince le pose lui-même sur sa tête, en disant : « Un capitaine italien, qui a servi glorieusement pendant soixante « campagnes, mérite bien de jouir des priviléges des « Grands d'Espagne, et d'être assis et couvert, à « l'âge de soixante et treize ans, en présence d'un « empereur qui n'en a que trente. »

3. *Jean-sans-Terre*, roi d'Angleterre, faisoit à ses barons une guerre cruelle. Il assiége, en 1215, le château de Rochester. Guillaume d'*Albinet*, gouverneur de cette place, y étoit renfermé avec toute sa famille. Ce grand homme, voyant un arbalêtrier qui visoit au roi, et qui alloit le tuer : « Malheureux ! s'écria-t-il, « en détournant le coup, songes-tu que c'est le roi ? « Je sais que nous sommes réduits aux dernières extrémités ; que nous manquons de tout ; que nous « n'avons aucun espoir de secours ; qu'il va donner « l'assaut ; qu'il fut toujours sans miséricorde ; qu'il « nous fera tous massacrer, et que ma fille et moi « serons les premières victimes qu'il sacrifiera à son « implacable cruauté : mais c'est le roi. »

4. *Fabius Maximus*, qui avoit été dictateur, alloit à cheval au devant de *Quintus Fabius Maximus*, son fils, qui venoit d'être créé consul. Ce jeune homme, voyant son père venir à lui sans descendre de cheval, lui envoya commander de mettre pied à terre. *Fabius* descendit aussitôt ; et, courant embrasser son fils : « Je « me réjouis, lui dit-il, de ce que tu te conduis en « consul. » Ce grand homme se trouvoit plus honoré d'avoir un fils qui sût soutenir sa dignité, que de se voir respecté par le premier magistrat de la république.

5. M. *Du Hamel*, célèbre académicien, avoit été curé de Neuilly-sur-Marne ; et, tous les ans, il alloit visiter cet ancien troupeau. Le jour qu'il y passoit étoit célébré dans tout le village, comme un jour de fête. On ne travailloit point ; et l'on n'étoit occupé que de la joie de le voir. Pendant qu'il fut en Angleterre, les

catholiques anglais, qui alloient entendre sa messe chez l'ambassadeur de France, disoient communément : « Allons à la messe du saint prêtre. » Ces étrangers n'avoient pas eu besoin d'un long temps pour prendre de lui l'idée qu'il meritoit. Tout en lui annonçoit ses vertus, et le rendoit respectable.

RESPECT HUMAIN.

1. Un homme qui se respecte, doit aussi respecter les autres : faire peu de cas de ce qu'on peut penser de nous, c'est le propre de l'impudence. Après la perte de la bataille de Cannes, les Romains vaincus cherchoient leur salut dans la fuite. *Cornelius Lentulus*, qui fuyoit comme les autres, aperçut le consul *Emilius*, dangereusement blessé, et appuyé contre un arbre. Il court à lui, sans songer davantage aux ennemis qui le poursuivent : il descend de cheval, et supplie le souverain magistrat de la république de ne point mettre le comble au malheur de cette journée, par sa mort. « Je suis jeune, « disoit-il; les forces de ma jeunesse favoriseront mes « efforts; la vîtesse de ma course me fera trouver un « asile; et d'ailleurs, si l'un de nous deux doit mourir, « illustre *Emilius*, n'est-il pas plus avantageux pour la « patrie que je périsse, que vous qui la gouvernez ? » *Emilius*, charmé de cette grandeur d'ame, mais ne voulant pas qu'il fût dit qu'il n'étoit redevable de son salut qu'à la mort d'un citoyen, le remercia de ses offres généreuses, lui dit de se servir de son cheval, pour se dérober lui-même à la poursuite des ennemis; que pour lui, il rougissoit de survivre à tant de Romains et à la gloire de Rome, et qu'il attendoit le coup fatal qui termineroit ses jours avec constance et avec joie. Ensuite il fit ses adieux à *Lentulus*, et le chargea de dire au sénat tout ce qu'il croyoit nécessaire de faire dans les circonstances présentes. *Lentulus* le quitta les larmes aux yeux; et le consul fut massacré peu de momens après.

2. Le consul *Varron*, par sa témérité, avoit perdu la bataille de Cannes. Cependant le sénat lui offrit la dictature. Mais *Varron*, instruit par une funeste expérience, rougit des honneurs qu'on lui déféroit; et, craignant de paroître indigne d'une république si généreuse, il répara, en quelque sorte, sa faute, en refusant cette suprême dignité.

3. Depuis la fondation de Rome, jusqu'au temps de *Scipion* l'Africain, les sénateurs et les plébéiens assistoient pêle-mêle aux spectacles publics. Cependant, durant un si long espace de temps, jamais on ne vit un seul homme du peuple se placer devant un sénateur : chacun se faisoit honneur de céder le pas à ces graves patriciens dont la sagesse veilloit sans cesse au bonheur de l'état ; et l'on se fût cru déshonoré, si l'on eût manqué à cet acte de politesse.

4. *Godefroi* de Bouillon, ayant été proclamé roi de Jérusalem, ne voulut point ceindre le diadème. « Eh « quoi ! disoit-il, je porterois une couronne d'or et « de diamans dans une ville où le Fils de Dieu, le « Maître et le Créateur de l'univers, s'est vu indigne- « ment couronner d'épines pour expier nos fautes ! « Un misérable vermisseau, un vil mortel recevroit « dans Jérusalem plus d'honneurs que le Tout-Puis- « sant! Que penseroit-on de ma piété? Que diroit-on « de mon respect pour le Sauveur du monde ? »

RETENUE.

1. Un solitaire, se sentant ému de colère dans son monastère, dit en lui-même : « Je m'en irai dans le « désert, afin que n'ayant là personne avec qui je « puisse avoir aucun démêlé, cette passion se calme. » Etant donc allé dans la solitude, et s'étant retiré dans le fond d'une caverne, sa cruche qu'il avoit remplie d'eau, se renversa trois fois de suite. Cet accident le mit dans une si grande colère, qu'il jeta la cruche, et la cassa. Mais aussitôt, rentrant en lui-même, il

dit : « Le démon de la colère m'a trompé ; car, quoi-« que je sois seul, elle ne laisse pas de me vaincre : « puis donc que par-tout où il y a à combattre, nous « avons besoin de patience et du secours de Dieu, je « m'en retournerai au monastère. »

2. *Platon*, irrité contre son esclave, se préparoit à le châtier, lorsque *Xénocrates* survint : « Tiens, « mon ami, lui dit-il, donne les étrivières à ce coquin; « car je suis fort en colère. »

3. *Alfonse V*, roi d'Aragon, étant à table, donna la coupe à *Perreti*, son échanson, lui disant de la porter à un seigneur qu'il estimoit beaucoup. L'échanson, brouillé mortellement avec cette personne, refusa de la lui présenter ; et, quoique le roi le lui eût commandé jusqu'à trois fois, jamais il ne voulut obéir. *Alfonse* perd enfin patience : enflammé de colère, il se lève de table, poursuit cet officier, l'épée à la main ; mais, au moment qu'il est prêt à le frapper, il jette tout-à-coup son épée, en disant : « Il « vaut mieux te pardonner, que d'écouter mon res-« sentiment et le plaisir de la vengeance. »

4. Un officier espagnol, nommé *le capitaine Michau*, vint offrir ses services à *Henri IV*, sous prétexte des mécontentemens qu'il avoit reçus de la cour d'Espagne, mais en effet à dessein de prendre son temps pour arracher la vie au roi, et sacrifier cette grande victime à l'ambition de *Philippe II*. *Henri* en fut averti, et se tint sur ses gardes. Il chassoit, un jour, dans les forêts d'Aillas : il s'aperçut que le traître le suivoit, bien monté, avec deux pistolets aux arçons de sa selle, bandés et amorcés. Le monarque étoit mal accompagné ; il se tourna du côté du perfide capitaine, et lui dit avec une voix assurée, et de ce ton d'autorité si naturel aux grands rois : « Capitaine *Michau*, mets pied à terre ; je veux essayer si ton cheval est aussi bon que tu le dis. » Le capitaine étonné obéit ; et descend de cheval. Le roi saute en selle ; et, prenant les deux pistolets : « Veux-tu, lui dit-il, tuer quel-« qu'un ? On m'a dit que tu en voulois à ma vie ; mais « je suis maître de la tienne, et puis te l'ôter. » En

disant ces mots, il lâche les deux pistolets en l'air, et lui commande de le suivre. Le capitaine s'étant excusé, prit congé deux jours après, et ne parut plus.

5. *Mégabyse*, seigneur persan, étant allé voir *Zeuxis*, fameux peintre de l'antiquité, commença à dire son sentiment sur la peinture et sur les tableaux, selon la coutume des grands qui jugent de tout sans rien savoir. Les écoliers de *Zeuxis* se mirent à rire de ses jugemens hasardés. « Seigneur, lui dit *Zeuxis*, « je vous conseille de laisser cette matière. Avant que « vous eussiez parlé, ces enfans, éblouis par la magni- « ficence de vos habits, avoient du respect pour vous; « mais, depuis que vous parlez, il ne peuvent retenir « le mépris qu'ils conçoivent de vos paroles. » *Voyez* CIRCONSPECTION, MODÉRATION.

RETRAITE.

1. LE philosophe *Cléante*, voyant un homme solitaire qui conversoit avec lui-même : « Prenez garde, lui dit- « il, que vous ne vous entreteniez avec un méchant. »

2. *Théodose-le-Grand* cherchoit un chrétien sage et éclairé pour former le cœur d'*Arcadius* son fils, et pour y jeter les pures semences de la véritable vertu. Il le trouva dans *Arsène*, distingué par sa noblesse, et plus encore par l'intégrité de ses mœurs, et par une parfaite connoissance des lettres et de toutes les sciences humaines. Lorsqu'*Honorius*, qui naquit l'année suivante 385, fut en âge de recevoir des leçons, il le joignit à son frère, sous la direction d'*Arsène*. Cet habile instituteur ne manquoit d'aucun des talens propres à former de grands princes, si dans ses élèves, la nature ne se fût pas refusée à ses soins. *Théodose* lui donna sur eux l'autorité qu'il avoit lui-même. Mais *Arsène*, après onze ans de travaux continuels, se dégoûta de la cour. Il vivoit dans la pompe et la délicatesse, superbement vêtu et meublé, servi par un grand nombre de domestiques; l'empereur lui entretenoit

entretenoit une table somptueuse. A l'âge de quarante ans, il fit réflexion que, tandis qu'il se livroit tout entier à l'éducation des deux princes, il ne travailloit pas à se réformer lui-même. Frappé de cette pensée, il se retira secrètement du palais; et, s'étant dérobé à toutes les recherches de *Théodose*, il s'alla cacher dans le désert de Scéthé, où il vécut, jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quinze ans, dans la plus austère pénitence, plus content dans sa chère solitude, qu'au milieu des grandeurs dont il étoit environné.

3. S. *Jérôme* disoit que les villes lui paroissoient être d'affreuses prisons, et que la solitude, au contraire, lui sembloit un lieu de délices, un paradis. Ce grand docteur pensoit, sans doute, comme il parloit, puisqu'il préféra au voluptieux séjour de Rome, les affreux déserts de la Syrie, où, vêtu d'une casaque, couché sur la terre, vivant l'herbes, il habitoit avec les serpens et les bêtes sauvages.

RIS.

1. Un bourgeois de Paris voyoit rire un savetier qui demeuroit auprès de chez lui, toutes les fois qu'il passoit. Un jour que cela l'impatienta plus qu'à l'ordinaire: « D'où vient, lui dit-il, que tu ris toutes les fois que « je passe? — Et d'où vient, lui répondit brusquement « le savetier, passez-vous toutes les fois que je ris? »

2. Un homme étoit extrêmement malade; un assoupissement mélancolique et presque continuel étoit son mal. Son singe, qui logeoit avec lui, cherchoit à se consoler de la maladie de son maître, par quelques friandises: il fureta si bien, qu'il vint à un gobelet d'une médecine préparée, qu'il avala. Mais la potion ne tardant point à opérer, il se mit à courir par toute la chambre; faisant sauts et gambades, et criant avec des grimaces effroyables. Son maître, sachant la cause de son agitation, se mit pour lors si fort à rire, qu'il se trouva beaucoup soulagé, et recouvra la santé.

3. Un cardinal étoit réduit à l'extrémité, par un abcès qui ne pouvoit crever. Chacun comptant qu'il n'en reviendroit pas, faisoit son inventaire, et s'accommodoit de tout ce qui pouvoit lui convenir. Un singe, voulant aussi avoir part au butin, se saisit de la calotte rouge, qu'il mit sur sa tête, et se présenta, ainsi coiffé, devant le cardinal, qui fit un si grand éclat de rire, que l'abcès creva, et il recouvra la santé.

4. *Philémon*, poète comique qui florissoit du temps d'*Antigonus-Gonatas*, roi de Macédoine, avoit fait apporter des figues pour son repas. Comme il se préparoit à les manger, un âne entre, et les dévore. *Philémon* trouve la chose si plaisante, qu'il se prend à rire de toute sa force. Son esclave, qui étoit allé chercher du vin, rentre dans ce moment. « L'âne a assez « mangé, lui dit *Philémon*; donne-lui maintenant à « boire. » En disant ces paroles, il redoubla ses ris avec tant de violence, qu'il en mourut. *Voyez* GAIETÉ, HUMEUR (*bonne*), JOIE.

ROUGEUR.

1. DIOGÈNE, apercevant un jeune homme qui rougissoit au moindre mot équivoque : « Courage ! mon « ami, lui dit-il; je vois sur votre visage le coloris de « la vertu. »

2. Le philosophe *Hippocratide* rencontra un jeune homme accompagné d'un de ses amis, connu par ses débauches. Le jeune homme eut honte d'être vu en si mauvaise compagnie : « Courage ! mon enfant, lui dit « le sage; j'aime à voir en vous cette marque de pu- « deur. Mais qu'il vaudroit bien mieux aller avec des « gens dont la société ne pût vous faire rougir ! » *Voyez* HONTE, PUDEUR, RESPECT HUMAIN.

SAGACITÉ.

1. Deux paysans devoient tirer au sort devant un intendant de province, pour savoir lequel des deux seroit choisi pour la milice. Le plus jeune avoit été recommandé à l'intendant, qui fit mettre dans la boîte deux billets noirs; ensuite il dit aux deux paysans : « Celui qui tirera le billet noir partira ; » et, adressant la parole à celui qu'il vouloit engager : « Tire le premier ; « je te l'ordonne. » Mais le rusé villageois, se doutant du tour qu'on lui jouoit, tire le billet, et l'avala sur-le-champ. « Que fais-tu, malheureux ?—Monseigneur, « si le billet que j'ai avalé est noir, celui qui est dans « la boîte doit être blanc ; il faut le voir : dans ce cas, « je partirai ; et si j'ai avalé le billet blanc, mon cama- « rade partira : vous pouvez facilement savoir la véri- « té. » L'intendant embarrassé fut obligé de lui faire grace ; et pour ne point déplaire à ceux qui lui avoient recommandé l'autre, il fit grace à tous les deux.

2. *Alfonse*, roi d'Aragon, alla chez un jouaillier avec plusieurs de ses courtisans. A peine fut-il sorti de la boutique, que le marchand courut après lui pour se plaindre qu'on venoit de lui dérober un diamant de grand prix. Le monarque rentre aussitôt avec toute sa suite, et se fait apporter un grand vase plein de son. Il ordonne que chacun de ses courtisans y mette la main fermée, et l'en retire toute ouverte ; lui-même commence le premier. Après que tout le monde eut suivi son exemple, il dit au jouaillier de vider le vase sur la table. Par ce moyen, le diamant fut retrouvé, et personne ne fut déshonoré.

3. Un empereur de la Chine, nommé *Vou-Ti*, avoit beaucoup de penchant pour les sciences occultes. Un imposteur lui apporta un élixir, et l'exhorta à le boire, lui promettant que ce breuvage le rendroit immortel. Un de ses ministres, qui étoit présent, ayant tenté inutilement de le désabuser, prit la coupe et but la liqueur. L'empereur, irrité de cette hardiesse, condamna à mort le man-

darin, qui lui dit d'un air tranquille : « Si ce breuvage « donne l'immortalité, vous ferez de vains efforts pour « me faire mourir ; et s'il ne la donne pas, auriez-vous « l'injustice de m'arracher la vie pour un si frivole lar- « cin ? Ce discours calma l'empereur, qui ne put s'em- pêcher de louer la prudente sagacité de son ministre.

SAGESSE.

1. La plupart des évêques, rassemblés pour le concile de Nicée, avoient entre eux des querelles particulières. Ils croyoient l'occasion favorable pour porter leurs plaintes à l'empereur, et en obtenir justice. C'étoient tous les jours de nouvelles requêtes, de nouveaux mémoires d'accusation. *Constantin*, en ayant reçu un grand nombre, les fit rouler ensemble, sceller de son anneau, et assigna un jour pour y répondre. Il travailla, dans cet intervalle, à réunir les esprits divisés. Le jour venu, les parties s'étant rendues devant lui pour recevoir la décision, il se fit apporter le rouleau ; et le tenant entre ses mains : « Tous ces procès, dit-il, ont un jour auquel ils sont assignés : c'est celui du jugement général. Ils ont un juge naturel : c'est Dieu même. Pour moi, qui ne suis qu'un homme, il ne m'appartient pas de prononcer dans des causes où les accusateurs et les accusés sont des personnes consacrées à Dieu. C'est à eux de vivre sans mériter de reproches, et sans en faire. Imitons la bonté divine, et pardonnons ainsi qu'elle nous pardonne : effaçons jusqu'à la moindre de nos plaintes par une réconciliation sincère, et ne nous occupons que de la cause de la foi qui nous rassemble. » Après ces paroles, il jeta au feu tous ces libelles, assurant, avec serment, qu'il n'en avoit pas lu un seul. « Il « faut, disoit-il, se donner de garde de révéler les fau- « tes des ministres du Seigneur, de peur de scandaliser « le peuple, et de lui prêter de quoi autoriser ses désor- « dres. » On dit même qu'il ajouta que s'il surprenoit un évêque en adultère, il le couvriroit de sa pourpre, pour en cacher le scandale aux yeux des Fidelles.

2. *Cærèphon*, disciple zélé de *Socrate*, étant allé à Delphes, demanda à l'oracle s'il y avoit au monde un homme plus sage que *Socrate*. La prêtresse répondit qu'il n'y en avoit aucun. Cette réponse embarrassa *Socrate*, et il eut peine à en comprendre le sens ; car, d'un côté, il savoit bien, dit-il lui-même, qu'il n'y avoit en lui aucune sagesse, ni petite, ni grande ; et de l'autre, il ne pouvoit soupçonner l'oracle de fausseté ou de mensonge, la divinité étant incapable de mentir : il fit donc mille efforts pour en comprendre le sens. D'abord il s'adresse à un puissant citoyen, homme d'état et grand politique, qui passoit pour un des plus sages de la ville, et qui lui-même étoit encore plus persuadé que tous les autres de son mérite. Il trouve, dans la conversation, qu'il ne sait rien, et le lui insinue adroitement ; ce qui le rendit très-odieux à ce citoyen, et à tous ceux qui avoient été témoins de cette épreuve. Il en fut de même de plusieurs autres qui se piquoient aussi d'une sublime sagesse ; et tout le fruit de ses recherches fut de s'attirer un plus grand nombre d'ennemis. De ces hommes d'état il passa aux poètes qui lui parurent encore plus remplis d'estime pour eux-mêmes, mais en effet plus vides de science et de sagesse. Il poussa ses enquêtes jusqu'aux artisans. Il n'en trouva pas un qui, parce qu'il réussissoit dans son art, ne se crût très-capable et très-instruit des plus grandes choses : cette présomption étoit le défaut presque général des Athéniens. Comme ils avoient naturellement de l'esprit, ils prétendoient se connoître à tout, et se croire capables de juger de tout. Ses recherches chez les étrangers ne furent pas plus heureuses. *Socrate* ensuite, rentrant en lui-même et se comparant à tous ceux qu'il avoit interrogés, reconnoissoit que la différence qui étoit entre eux et lui, c'est que tous les autres croyoient savoir ce qu'ils ne savoient pas, au lieu que pour lui il avouoit sincèrement son ignorance ; de là il concluoit qu'il n'y a que Dieu qui soit véritablement sage ; et que c'est aussi ce qu'a voulu dire l'oracle, en faisant entendre que toute la sagesse humaine n'est pas grand chose, ou plutôt qu'elle n'est rien. « Que si

« l'oracle m'a nommé, ajouta-t-il, il ne s'est sans doute « servi de mon nom que pour dire à tous les hommes: « Le plus sage d'entre vous c'est celui qui reconnoît, « comme *Socrate*, qu'il n'y a véritablement aucune « sagesse en lui. »

SANG FROID.

1. Un orateur déclamoit publiquement contre le célèbre *Iphicrate*, l'un des plus grands généraux de son siècle. « Qui es-tu, disoit-il avec mépris, et qui peut te « rendre si fier? Dans quel genre de service t'es-tu dis- « tingué? Es-tu cavalier ou fantassin, archer ou cuiras- « sier? — Non dit froidement *Iphicrate*; mais je suis « celui qui commande à tous ces gens-là. »

2. *Sylla*, après avoir rempli l'Univers de meurtres et de carnages, abdiqua cette fameuse dictature qui avoit été si funeste aux Romains, et s'en retourna chez lui en simple particulier. Un jeune homme insolent le poursuivit jusqu'à sa maison, en l'accablant d'injures. *Sylla* supporta cet outrage avec un grand sang froid; il dit seulement: « Ce jeune étourdi sera cause que per- « sonne, après moi, ne se démettra volontairement « de la dictature. »

3. *Phocion* regardoit comme indigne d'un homme d'état d'employer dans ses discours un style mordant et satyrique, et ne répondit que par le silence et la patience à ceux qui s'en servoient contre lui. Un orateur l'ayant interrompu pour l'outrager, il le laissa parler autant qu'il voulut, puis, reprit son discours froidement, comme s'il n'avoit rien entendu.

4. *Epictète*, philosophe stoïcien, esclave d'*Epaphrodite*, affranchi de l'empereur *Néron*, fut, dans cet état d'humiliation, un modèle de patience. Un jour son maître, homme violent et emporté lui donna un grand coup sur la jambe: « Prenez garde de la rompre, » lui dit *Epictète* sans s'émouvoir. Plus irrité qu'auparavant, *Epaphrodite* redoubla de telle sorte, qu'il la lui cassa effectivement. « Je l'avois bien prévu, dit alors le tran- « quille philosophe. »

5. Le jour même que *César* fut assassiné, *Brutus*, chef de la conjuration, étant alors préteur, rendit la justice et écouta ceux qui se présentèrent, avec autant de sang froid et de tranquillité que s'il n'eût point eu d'autre affaire. Quelques-uns même de ceux qu'il avoit condamnés, se plaignant de sa sentence, et criant qu'ils en appeloient à *César ; Brutus*, sans s'émouvoir, regardant l'assemblée, dit hautement : « *César* ne m'empêchera jamais de faire ce que commandent les lois. »

6. L'empereur *Marc-Aurèle* touchoit aux portes du tombeau; mais ce dernier moment, qui souvent déconcerte l'ame la plus intrépide, ne lui avoit rien fait perdre de ce sang froid philosophique qui constituoit son caractère. Le tribun vint, suivant l'usage, lui demander le mot : « Mon ami, lui répondit-il, adressez-vous au soleil levant ; pour moi, je me couche. »

7. *Philippe II*, roi d'Espagne, avoit armé une flotte qu'on nomma l'*Invincible*, parce qu'elle couvroit tout l'Océan. Son dessein étoit de conquérir l'Angleterre ; mais la tempête ruina entièrement ses vaisseaux à la vue des côtes de la Grande-Bretagne. Lorsqu'on lui apprit ce désastre, il étoit à écrire ; il répondit seulement : « Je ne l'avois pas envoyée combattre les vents; » et il reprit la plume comme si cette nouvelle lui eût été absolument étrangère. Une autre fois, ayant passé une nuit entière à faire des dépêches, sur le matin il les donna à son secrétaire, qui les étala toutes sur une table pour y mettre les adresses. Pour qu'elles ne s'effaçassent point, il voulut y mettre du sable ; mais, comme il étoit à moitié endormi, au lieu de la sablière, il prit l'encre, et la répandit tellement, que tout l'ouvrage de la nuit fut perdu. *Philippe* lui dit tranquillement : « Voilà le cornet à l'encre, et voilà la sablière; » et, sans autre mouvement d'impatience, il se mit à récrire ce que l'inattentif secrétaire avoit gâté.

8. Le baron *de Penterieder*, ambassadeur de l'empire près de *Louis XIV*, avoit la réputation de ne jamais se décontenancer. *Louis XIV* lui donnant audience, parut piqué du peu d'impression que sa personne faisoit sur cet ambassadeur. Ce prince, pour l'intimider, l'inter-

rompit à la première période de sa harangue, qui commençoit ainsi: « *Sire, l'empereur mon maître, m'envoie vers votre majesté* : » en lui disant d'un ton élevé : « Plus haut, monsieur l'ambassadeur. » Mais celui-ci lui répondit sans s'émouvoir : « Plus haut? *L'empereur, mon maître, sire, m'envoie vers votre majesté....* » en nommant l'empereur le premier, haussant la voix et continuant son discours avec assurance.

9. Le marquis *de Riveroles*, mort officier-général des armées du roi, avoit une jambe de bois. Un boulet de canon la lui emporta, tandis qu'il alloit reconnoître un poste. « Le canon, dit-il, sans montrer aucune émo- « tion ; le canon en veut à mes jambes ; mais cette « fois je l'ai pris pour dupe, car j'en ai une autre dans « mon charriot. »

10. Le maréchal *Fabert*, se disposant de faire le siége d'une ville, montroit les dehors de cette place avec un doigt, pour désigner l'endroit par où il faudroit opérer. Un coup de mousquet lui emporta ce doigt, et il parut n'y pas faire attention : « Messieurs, con- « tinua-t-il, je vous disois donc qu'il seroit bon de « placer ici vos retranchemens. » Il acheva son discours avec le même sang froid, et en indiquant d'un autre doigt la partie la plus foible de la place.

11. Au fameux passage du Rhin, M. *de Vivonne* étoit au milieu du fleuve, lorsque son cheval fit un mouvement qui pensa le désarçonner. Il se tint ferme; et, conservant toute sa tranquillité : « Au moins, dit-il « à son coursier, ne t'avise pas de faire mourir un « amiral dans l'eau douce. »

12. Les Francais, battus à la journée de Brenneville en 1119, fuyoient devant le duc de Normandie. Un Anglais saisit la bride du cheval de *Louis-le-Gros*, en criant : « Le roi est pris ! » Le monarque répondit sans s'émouvoir : Ne sais-tu pas que, même au jeu « des échecs, on ne prend jamais le roi? » En parlant ainsi, il portoit à ce soldat un coup de sa masse d'armes, et l'abattoit mort à ses pieds.

13. Au siége de Namur, en 1692, le comte *de Toulouse*, qui étoit auprès de *Louis XIV* dans l'attaque d'un ouvrage, reçut au bras un coup de mous-

quet. On entendit le bruit de la balle ; et le monarque demanda si quelqu'un étoit blessé. « Il me sem-« ble, dit en souriant le jeune prince, que quelque « chose m'a touché. » Cependant la contusion étoit considérable ; et la balle avoit noirci le galon de la manche, comme si le feu y avoit passé.

A cette même expédition, un soldat du régiment des Fusiliers, qui travailloit à la tranchée, y avoit porté un gabion : un coup de canon vint et emporta son gabion. Aussitôt il en alla poser à la même place un autre, qui fut sur-le-champ enlevé par un autre coup de canon. Le soldat, sans rien dire, en prit un troisième et l'alla poser. Un troisième coup de canon emporta ce troisième gabion. Alors le soldat rebuté se tint en repos ; mais son officier lui commanda de ne point laisser cet endroit sans gabion. Le soldat dit : « J'y irai, mais j'y serai tué. » Il y alla ; et, en posant son quatrième gabion, il eut le bras fracassé d'un coup de canon. Il revint, soutenant son bras pendant avec l'autre bras, et se contenta de dire à son officier : « Je l'avais bien dit. » Il fallut lui couper le bras, qui ne tenoit presque à rien. Il souffrit l'amputation sans proférer un seul mot ; et après cette opération cruelle, il dit froidement : « Je suis donc hors d'état de « travailler ; c'est maintenant au roi à me nourir. »

14. A la bataille de Dettingue, en 1743, le jeune comte *de Boufflers*, de la branche de *Remiancourt*, enfant de dix ans et demi, eut la jambe cassée d'un coup de canon. Il reçut le coup, se vit couper la jambe, et mourut avec un égal sang froid. Tant de jeunesse et tant de courage attendrirent tous ceux qui furent témoins de son malheur.

15. Dans la chaleur de la célèbre bataille de Fontenoi, *Louis XV* fit ramasser les boulets de canon qui tomboient auprès de lui, et dit gaiment à M. *de Chabrier*, officier d'artillerie : « Renvoyez ces boulets aux en-« nemis, je ne veux rien avoir à eux. »

16. Au combat d'Exiles, en 1747, le marquis *de Brienne*, colonel d'Artois, ayant eu un bras emporté, retourna aux palissades, en disant : « Il m'en reste un « autre pour le service du roi ; « et il fut frappé à mort.

grands génies d'entre les Musulmans, de quelle méthode il s'étoit servi pour arriver à ce haut point de science qu'il avoit acquis ? « C'est, répondit-il, en ne rougis- « sant jamais de demander ce que je ne savois pas. »

5. Un de courtisans du sage *Alfonse V*, roi d'Aragon, s'avisa de soutenir, en sa présence, qu'il avoit lu dans l'histoire, qu'un certain roi d'Espagne disoit que la science ne convient nullement aux gens de qualité, et qu'il est indigne de leur rang de s'y appliquer. « Vous vous trompez, dit *Alfonse* en l'interrompant, « ce n'est pas un roi qui l'a dit, mais un bœuf. »

5. *Démétrius Poliorcètes* ayant pris Mégare d'assaut, l'abandonna au pillage. Il défendit cependant qu'on touchât à la maison du philosophe *Stilpon ;* mais les soldats échauffés n'entendirent point ses ordres. *Stilpon* ne fit aucune plainte ; et *Démétrius* lui ayant demandé s'il n'avoit rien perdu : « Rien de ce qui m'appartient, « répondit-il ; mes véritables richesses me restent : la « science et l'amour de la vertu ; quant aux autres, « pourquoi m'appartiendroient-elles plus qu'à l'enne- « mi ? » *Voyez* Amour des Sciences, Erudition.

SAVOIR-VIVRE.

1. Il n'est que trop ordinaire aux gens du monde, qui, pour la plupart, bornent leur petite science à la connoissance des usages, de mépriser ceux qui les ignorent. M. le duc *de Bourgogne* ne pensoit pas ainsi. En 1702, ce prince commandoit en France l'armée française. Un vieux officier, qui connoissoit mieux son métier que les usages de la cour, se mit à la table du prince sans en avoir obtenu la permission. On l'avertit de sa faute, et il en demanda pardon : « Mon- « sieur, lui dit obligeamment le duc *de Bourgogne*, « vous souperez avec moi ; je vous apprendrai la cour, « et vous m'apprendrez la guerre. »

2. Un jeune gentilhomme de l'arrière-ban, arrivant au camp de M. *de Turenne*, demanda à ce général, après l'avoir salué, où il mettroit ses chevaux ? A cette

question, tous ceux qui étoient présens éclatèrent de la manière du monde la plus mortifiante pour ce nouveau-venu ; mais le maréchal, prenant un ton sérieux : « C'est donc, dit-il à ces rieurs impitoyables; « c'est donc une chose bien étonnante, qu'un homme, « qui n'est jamais venu à l'armée, n'en sache pas les « usages? N'y a-t-il pas bien de l'esprit à se rire de « lui, parce qu'il ne sait pas des choses qu'il ne peut « savoir, et qu'au bout de huit jours il saura aussi- « bien que vous ? » Il ordonna en même temps à son écuyer d'avoir soin des chevaux de ce gentilhomme, et de l'instruire des autres choses nécessaires.

3. Une demoiselle de province, aussi-bien faite que spirituelle, étoit aimée d'un galant homme dont le bien répondoit à d'autres qualités fort estimables. Beaucoup de soins, de complaisances de la part de ce cavalier, mais point de déclaration : le respect le retenoit dans les bornes les plus étroites du devoir. Enfin, un jour qu'on parloit, dans une conversation générale, d'engagement et de mariage, le cavalier releva ce mot de manière à laisser entrevoir les sentimens de son cœur. « Voulez-vous rire, monsieur? lui dit « alors la demoiselle. Dans ce cas, je vais rire avec « vous. Mais parlez-vous sérieusement ? C'est à mon « père à vous répondre. » *Voyez* AGRÉMENS, ATTENTIONS, BIENSÉANCE, CIVILITÉ, EGARDS, GRACES, MANIÈRES, POLITESSE, TON (*bon-*), URBANITÉ.

SECRET.

1. PAPIRIUS, surnommé *Prætextatus*, fut, dans sa jeunesse, mené au sénat par son père, l'un des plus illustres membres de cette auguste compagnie. L'on y délibéroit sur des affaires de la dernière importance, et qui, par cette raison, exigeoient un profond secret. Quand le jeune sénateur fut de retour, sa mère lui demanda ce qui s'étoit passé au sénat. *Papirius* lui répondit qu'il avoit été défendu d'en parler. Cette réponse, rien moins que satisfaisante, ne fit qu'irriter la curiosité de cette femme.

Elle employa les moyens les plus pressans pour obtenir ce qu'elle désiroit. Le jeune homme, vivement pressé, crut devoir employer l'artifice, plutôt que de trahir le secret de l'état. Il lui dit qu'on avoit délibéré s'il seroit plus utile à la république de donner deux femmes à un mari, que deux maris à une femme. L'épouse du sénateur, inquiète sur cette prétendue délibération, courut aussitôt communiquer ses craintes aux autres dames romaines. Le lendemain elles se présentèrent à la porte du sénat, et dirent d'un ton tumultueux, que, sur une affaire de cette importance, il ne falloit rien conclure sans les entendre. Les sénateurs ne comprenant rien aux demandes de ces femmes attroupées, le discret *Papirius* les tira de peine, en leur racontant de quelle manière il lui avoit fallu éluder la curiosité de sa mère. On loua sa prudence; mais il fut résolu qu'à l'avenir aucun jeune homme, à l'exception de *Papirius*, n'auroit l'entrée du sénat.

2. *Alexandre* recommandoit le silence à ceux qu'il admettoit à la connoissance de ses secrets. « Quiconque « divulgue un secret, disoit-il, est un homme sans reté- « nue. Si l'appât du gain le fait parler, c'est un méchant: « si c'est un autre motif, il pèche également contre la « justice. » Un jour il lisoit, et laissoit lire avec lui par *Héphestion* une lettre de sa mère, qui contenoit des choses secrètes et des plaintes contre *Antipater*. Après la lecture, il applique son cachet sur la bouche d'*Héphestion*, l'avertissant par là de garder un secret inviolable.

3. Les Athéniens ayant intercepté un paquet de lettres que *Philippe*, roi de Macédoine, écrivoit à plusieurs de leurs ennemis, elles furent ouvertes en présence du sénat. Mais ayant trouvé, parmi les autres, une lettre adressée à la reine *Olympias*, épouse du monarque, l'aréopage l'envoya toute cachetée à cette princesse, persuadé que les secrets d'un mari et d'une femme devoient être sacrés chez toutes les nations.

4. Une courtisane appelée *Lionne*, qui, par les charmes de sa beauté, et par son adresse à toucher la lyre, s'étoit particulièrement attaché *Harmodius* et *Aristogiton*, les vengeurs de la liberté athénienne, fut arrê-

tée après leur mort. Le tyran *Hippias*, qui savoit qu'ils n'avoient rien de caché pour cette femme, la fit mettre à la question, pour tirer d'elle le nom des complices de la conjuration formée contre son injuste puissance. Elle souffrit les plus cruels tourmens avec une constance invincible, et expira au milieu des supplices, montrant que son sexe est plus courageux et plus capable de secret qu'on ne pense. Les Athéniens ne laissèrent point périr la mémoire d'une action si glorieuse. La qualité de l'héroïne sembloit en ternir l'éclat : ils la dissimulèrent et la couvrirent, en érigeant en son honneur une statue de lionne, qui étoit sans langue.

5. Un sage courtisan évite, autant qu'il peut, de se charger du secret de son maître. Le poète *Philippide* s'étant insinué dans la plus intime faveur de *Lysimaque*, l'un des successeurs d'*Alexandre* : « Que veux-« tu que je te dise, mon ami, lui demanda ce prince ? « — Tout ce qu'il vous plaira, seigneur, excepté votre « secret. »

7. *Guillaume III*, roi d'Angleterre, étoit en marche pour quelque expédition militaire : un colonel le pria de lui dire quel étoit son dessein. « N'en direz-vous rien à « personne ? — Je vous jure que non, sire. — Eh bien ! « j'ai, comme vous, le talent de garder le secret. » Cette réponse fit taire le trop curieux officier. *Voyez* SILENCE.

SENS (*bon*).

1. Le gros bon sens d'un paysan est souvent, dans les arts, un guide plus sûr que les réflexions des prétendus connoisseurs. Un peintre avoit représenté l'abondance sous l'emblème d'une femme qui tenoit une corne, de laquelle sortoit quantité de fruits. Entre ces fruits s'élevoient plusieurs épis mûrs. Chacun admiroit la composition de ce tableau, en louoit le dessin, le coloris, la touche. Un manant jette un coup-d'œil en passant sur ce chef-d'œuvre, et fait remarquer que les têtes des épis n'étoient point courbées vers la terre.

2. On montroit à un bon villageois tout ce qu'un ma-

réchal de France avoit pris ; les villes, les pays, tout cela étoit dans un tableau. « Morgué ! tout ce qu'il a « pris n'est pas là, dit-il ; car je n'y vois pas mon pré. »

3. Un paysan, qui avoit un procès au parlement de Bordeaux, alla chez le premier président de ce parlement, pour lui présenter un placet. Il attendit trois grandes heures dans une anti-chambre. Enfin le magistrat se montra, et trouva le villageois fort attentif à considérer un portrait où il y avoit au bas quatre *P*, qui signifioient *Pierre Pontac, Premier Président.* « Eh bien ! mon ami, lui dit le chef du parlement, que « penses-tu que signifient ces quatre lettres ? — Ah ! « monseigneur, il n'est pas difficile, au bout de trois « heures, d'en deviner l'explication ; elles signifient : « *Pauvre Plaideur, Prends Patience.* »

4. Un paysan, chargé de fagots, crioit par les rues : « Gare ! gare ! » afin qu'on se détournât. Un petit-maître, vêtu de soie, ayant négligé l'avertissement, eut son habit déchiré. Là-dessus, grand bruit : le petit-maître veut être payé de son habit, et fait sa plainte au commissaire qui étoit survenu. Le rustique est interrogé ; mais il ouvre la bouche sans dire mot. « Êtes- « vous muet ? mon ami, lui dit le commissaire. — Non, « non, monsieur, interrompit le plaignant, c'est belle « malice : parce qu'il ne peut se défendre, il fait le « muet ; mais, quand je l'ai trouvé en mon chemin, « il crioit comme un possédé : *Gare ! gare !* — Eh « bien ! dit le commissaire, que ne vous rangiez- « vous ? » Il est donc des cas où en ne disant rien, on plaide mieux sa cause qu'en parlant ?

SENSIBILITÉ.

1. Un militaire, l'ami et le bienfaiteur des soldats de sa compagnie, et des malheureux qu'il pouvoit secourir, avoit cautionné, pour un emploi, un homme qui, s'y étant mal comporté, fut renvoyé, en laissant dans sa recette un vide de deux mille écus. Le généreux militaire fut obligé de les payer. Cet acte de bienfaisance

sance étoit resté inconnu à sa famille et à ses amis, lorsqu'un jour cet homme vint se présenter dans la maison de son protecteur. L'épouse de l'officier y étoit seule avec un fils âgé de douze ans. Elle fit à ce malheureux une vive leçon sur son inconduite. Cette sévère remontrance l'affecta beaucoup ; et l'enfant, témoin de son chagrin, crut le consoler et contenter sa mère, en s'écriant, par un sentiment d'humanité ; « Maman, vous m'avez dit qu'une parente m'avoit « laissé, l'année dernière, un legs de quatre mille « livres ; cette somme peut remplacer en partie celle « que cet infortuné doit à mon papa : rendez-lui vos « bontés ; il seroit trop à plaindre de les perdre sans « retour. » Ce cri d'un cœur bienfaisant, dans un âge si foible, tira des larmes de joie du père et de la mère, ainsi que de tous ceux qui étoient présens.

2. Le 14 Avril 1782, jour de la première communion des jeunes personnes de Charonne, mademoiselle *le Camus*, l'une des communiantes, âgée de douze à treize ans, pria son père de la gratifier d'une rente viagère de trois cents livres, en avancement de sa dot. Le père étonné lui représenta qu'ayant droit, comme ses autres enfans, au partage de sa fortune, il ne voyoit point la raison d'une demande de cette nature. Mademoiselle *le Camus* insista les larmes aux yeux, et d'une manière si touchante, que le père se rendit à ses instances. A peine le consentement fut-il donné, qu'elle alla chercher dans la pièce voisine une femme du pays, qui venoit de perdre son mari par un accident très-funeste, et qui restoit chargée de huit enfans en bas âge. Elle se jetta à son cou, et lui dit en pleurant : « Consolez-vous, « ma bonne ; mon père vient de m'accorder trois cents « livres de rente, que je vous abandonne en entier, et « qui vous seront payées avec exactitude. » Le père attendri, autant que surpris, confirma la donation.

3. Une servante suédoise étoit attachée à une veuve chargée d'un grand nombre d'enfans ; et cette veuve, n'étant plus en état de lui payer ses gages, se voyoit dans l'impossibilité de la garder, quoique ses services lui fussent absolument nécessaires. Le désintéressement et la

sensibilité de cette fille tirèrent la maîtresse de l'embarras où elle se trouvoit : elle ne voulut jamais l'abandonner, « Je ne vous serai point à charge, lui dit-elle; « je ferai votre ménage, je travaillerai dans les momens « perdus pour mon entretien; il me faut si peu de cho- « ses, que j'aurai du temps de reste. » Ce trait est venu à la connoissance de *Gustave III :* il fit donner à cette vertueuse fille une somme d'argent considérable, et lui envoya la médaille de l'ordre de Vasa. Le grand-maître la lui attacha au cou, au milieu d'une foule d'habitans, qui s'étoient assemblés dans l'hôtel-de-ville. Après cette auguste cérémonie, la modeste servante retourna chez sa maîtresse; et, continuant de la servir avec le même zèle qu'auparavant, elle voulut partager avec elle les bienfaits du souverain.

4. A la fin de l'hiver de 1777, un fermier de la paroisse de... s'en revenoit du moulin monté sur son cheval, qui portoit en outre la farine d'une demi-somme d'orge. Au détour d'une ruelle, ce fermier est attaqué par un voisin qui, le bâton levé, lui demande en jurant sa farine. Le cavalier saute à terre, saisit son homme au collet, le terrasse, et lui dit : « Tu vois qu'il ne tiendroit qu'à moi de « t'assommer.—Assomme, ou donne-moi ta farine; il « me la faut: je meurs de faim, ainsi que mes enfans et ma « femme.—Ah! tu meurs de faim! c'est autre chose; « mais je ne veux pas que tu sois voleur. Prends ce sac, je « t'en fais présent; je vais t'aider à le charger. Va-t-en, et « ne dis mot. » Cependant le cheval débarrassé de son fardeau, étoit arrivé au grand galop dans la cour de la ferme. La fermière, ne voyant point son mari, s'effraie et crie. Les valets, les servantes accourent, et la suivent dans la route. On trouve à cent pas le fermier qui venoit tranquillement en rêvant. Sa femme l'interroge : « Pour- « quoi le cheval?—Tais-toi.—Et ta farine?—Mais « tais-toi donc. » Quand ils sont seuls il lui conte son aventure, et ajoute : « Il falloit que le pauvre homme fût « bien dans le besoin pour s'attaquer à moi, qui en bat- « trois quatre comme lui. » A peine a-t-il dit ces mots, que la femme, aussi sensible, aussi compatissante que son mari, court au garde-manger, y prend un pain, le cache

dans son tablier, et dit tout bas au bon fermier : « Puis-« qu'ils ont si faim, ils ne pourront pas attendre que la « pâte soit levée, et le pain cuit : je vais leur porter ce-« lui-ci. » Aussitôt elle part, et se montre à la malheureuse famille, qui est saisie de frayeur en la voyant. Leur crainte se changea en étonnement et en reconnoissance, lorsqu'elle leur offrit le pain qu'elle apportoit, et qui venoit bien à propos, puisque les petits enfans mangeoient déjà des poignées de farine. Cette bonne action a eu la suite qu'elle méritoit. Ce pain rendit à la probité un homme qu'un seul mot pouvoit conduire au supplice. Il trouva de l'ouvrage, travailla, et éleva ses enfans dans les principes de la vertu et de l'honneur.

5. En 1776, un des jours du plus grand froid, *Louis XVI* alla se promener à pied à trois quarts de lieu de Versailles, accompagné seulement de son capitaine des gardes. Deux enfans qui ne connoissoient pas le roi, lui demandèrent l'aumône sur son chemin. Le bienfaisant monarque, touché de leur état, leur fit plusieurs questions. Leur mère étoit morte depuis deux jours ; leur père, malade et couché sur la paille, n'avoit ni pain ni feu ; et ils pleuroient amèrement en annonçant leur crainte de le perdre. Le roi, curieux de savoir s'ils disoient vrai, les suivit jusques dans leur chaumière, et trouva effectivement le père dans l'état où ces enfans l'avoient représenté. Alors le prince, se livrant à toute la sensibilité de son cœur, donna de l'argent au malade ; et, de retour à Versailles, lui envoya des secours et des meubles. Ensuite il ordonna que les deux enfans fussent mis en pension, et élevés à ses propres frais.

En 1772, ce même prince, n'étant encore que dauphin, se promenant avec son auguste épouse, qui, voyant passer un petit garçon portant de la soupe dans une écuelle avec quelques cuillers d'étain, l'arrêta et lui dit : « Mon enfant, que portes-tu là, et où vas-tu? « —Madame, c'est de la soupe pour mes frères et sœurs. « —Combien en as-tu donc? — Huit, madame. — Que « fait ton père? — Il est journalier, et travaille dans « ces jardins. — Combien gagne-t-il pour nourrir une

« si grande famille ? — Vingt-quatre sous l'été, et vingt « sous l'hiver. » Alors madame la dauphine s'adressant à son époux : « Goûtons cette soupe : elle n'est « pas fort ragoûtante ; cependant ce sont des hommes « comme nous qui s'en nourrissent.... N'importe, je « la goûterai... Tenez, goûtez-la aussi. » En même temps, elle tire quatre pièces d'or, les enveloppe dans un papier, et dit à l'enfant : « Porte cela à ton père ; » puis elle le suivit pour voir comment il s'acquitteroit de sa commission. L'enfant arrive à la cabane, et jette e petit paquet sur la table, en disant : « Tenez, mon « papa, me voilà bien riche. » Le bon homme, effrayé de voir cet or, dit aussitôt : « Malheureux, où as-tu pris « cela ? — Je ne l'ai point pris ; une belle dame me l'a « donné dans le jardin. — Est-il bien vrai ? — Oui, « mon ami, dit la princesse qui écoutoit à la porte ; « c'est moi qui vous ai envoyé ce peu d'argent. » L'infortuné la reconnoît, et se jette à ses genoux, pénétré jusqu'aux larmes. « Eh bien ! monsieur, dit-elle, alors « au dauphin, n'êtes-vous pas attendri de ce spec- « tacle ? Ne ressentons-nous pas la plus pure satis- « faction ? Pourquoi ne pas nous la procurer tous les « jours ? Sans doute nous faisons souvent l'aumône ; « mais il y a peu de gens de notre état qui sachent « la bien faire. »

6. L'empereur *Joseph II* se promenoit *incognitò* dans les rues de Vienne. Il rencontre une jeune fille qui paroissoit fort triste, et qui portoit un paquet sous son bras. Le monarque l'aborde : « Qu'avez-vous, et où al- « lez-vous ? » D'abord elle n'ose répondre ; mais encouragée par l'affabilité de l'inconnu, elle avoue qu'elle va vendre les hardes de sa malheureuse mère, et que c'est la dernière ressource qui leur reste. « Hélas ! mon- « sieur, si mon père, qui a versé tant de fois son sang « pour la patrie, vivoit encore, ou s'il avoit obtenu les « récompenses dues à ses services, vous ne me ver- « riez pas dans ce douloureux état. — Pourquoi n'allez- « vous pas trouver l'empereur ? S'il savoit votre situa- « tion, il l'adouciroit : vous auriez dû lui présenter un « mémoire. — Je l'ai fait, mais inutilement. Le seigneur

« à qui je m'étois adressée, m'a dit qu'il n'avoit pu rien « obtenir. — On vous a trompée, mademoiselle ; l'em- « pereur aime trop ses sujets pour laisser périr de mi- « sère la veuve et la fille d'un officier qui l'a bien servi. « Faites un mémoire, apportez-le demain au châ- « teau, à telle heure, et à tel endroit : si tout ce « que vous me dites est vrai, je vous ferai parler à « l'empereur, et vous en obtiendrez justice. » La jeune personne, en essuyant ses larmes, prodiguoit ses remercimens à l'inconnu, lorsqu'il ajouta : « Il ne faut « cependant pas vendre les hardes de votre mère. Com- « bien comptiez-vous en avoir ? — Six ducats. — Per- « mettez-moi que je vous en prête douze, jusqu'à ce « que nous ayons vu le succès de nos soins. » A ces mots elle vole chez sa mère, lui remet les douze ducats, et lui raconte avec vivacité l'espérance qu'un seigneur, qu'elle ne connoît pas, vient de lui donner. Au portrait qu'elle en fait, ses parens reconnoissent l'empereur. Désespérée d'avoir parlé peut-être trop librement, elle ne peut se résoudre d'aller le lendemain au château. Elle y est entraînée par ses parens ; elle arrive tremblante, et s'évanouit lorsqu'elle reconnoît son souverain dans son bienfaiteur. Cependant le prince, qui lui avoit demandé la veille le nom de son père, et celui du régiment dans lequel il avoit servi, s'étoit informé du mérite de cet officier, et avoit reconnu la vérité de tout ce que la jeune personne lui avoit dit. Lorsqu'elle eut repris ses sens, il la fit entrer dans son cabinet avec ses parens, et lui dit : « Mademoiselle, voilà pour votre « bonne mère le brevet d'une pension égale aux ap- « pointemens qu'avoit votre père ; la moitié sera ré- « versible sur vous, si vous avez le malheur de la « perdre. Je suis fâché de n'avoir pas su plutôt votre « situation, j'aurois adouci votre sort. »

Un citoyen honnête de cette même capitale, veuf et chargé de onze enfans, n'ayant pour son entretien qu'un revenu de quatre cents florins que lui rapportoit une charge, présenta un placet à ce même monarque, pour le supplier d'augmenter ses appointemens. L'empereur lui demanda où il logeoit, et lui promit de penser à lui.

En effet, après s'être bien informé de la conduite de cet homme, il se transporta chez lui, accompagné d'un chambellan. Il trouva ce bon père de famille assis, et réfléchissant sur son triste sort. En apercevant son souverain, il se précipite à ses pieds; le prince le relève et demande ses enfans. Ils arrivent; il les compte, et est surpris d'en trouver douze. « Pourquoi n'en avez-vous mar-« qué qu'onze dans votre placet? — Votre majesté saura « qu'on mit devant ma porte, il y a peu de temps, un « enfant que personne ne vouloit recevoir; mon cœur « s'ouvrit à la compassion, et je lui ai fait partager le « pain de mes propres enfans. » *Joseph II*, touché de cette humanité, si conforme à celle que son cœur généreux éprouve, assura sur-le-champ au sensible vieillard une pension de dix-huit cents florins, et se retira pour se dérober aux transports de reconnoissance de cette nombreuse famille.

Un officier vint lui dire: « il y a long-temps que je suis « au service de votre majesté; mes forces épuisées et ma « santé affoiblie, me contraignent à vous demander ma « retraite. — Combien y a-t-il donc que vous êtes au « service? — Quarante ans. — Et quel âge avez-vous? — « — Soixante-dix ans. — Soit: vous aurez pour pension « vos appointemens; je vous remercie de votre fidélité. « Oserois-je demander une seconde grâce à votre ma-« jesté? — Parlez. — Je désirerois me retirer auprès de « mon père; la pension, que vous daignez m'accorder « partagée avec lui, l'aideroit à vivre. — Vous avez « donc encore votre père! et quel âge a-t-il? — Cent « dix ans; il se porte assez bien, et me mande qu'il « n'a d'autre désir que celui de me revoir et de mou-« rir dans mes bras. — Accordé... Allez vers ce vé-« nérable père, et saluez-le de la part de *Joseph II.*»

7. Après une longue guerre, on avoit réformé une grande partie des soldats. Ces malheureux, n'ayant point d'asile, se voyoient réduits à devenir brigands ou à mourir de misère. La plupart venoient au maréchal *de Brissac*, pour demander si au moins il ne leur indiqueroit point où ils trouveroient du pain. « Chez moi, mes « enfans, répondit *Brissac;* chez moi, tant qu'il y en

« aura. » Après avoir fait dix ans la guerre en Italie, ce général en revint pauvre et dénué de tout, ayant vendu jusqu'à sa vaisselle et ses meubles pour payer ses troupes. Il étoit accompagné d'une foule de marchands de Turin, qui venoient solliciter à la cour le paiement de ce qu'ils avoient fourni à l'armée. On ne se pressa pas de les satisfaire; et ces malheureux, loin de recevoir ce qui leur étoit dû, se consumoient en frais à Paris. *Brissac*, outré de la négligence de la cour, et touché de l'état de ces infortunés, résolut de sacrifier ce qui lui restoit de bien pour les dédommager en partie. Madame la maréchale *de Brissac* étoit arrivée depuis quelques jours avec vingt mille écus qu'elle avoit amassés pour la dot de sa fille. *Brissac* fit venir les marchands; et les présentant à sa femme : « Madame, lui dit-il, voilà des pauvres gens « qui ont sacrifié leur fortune sur mes promesses : la « cour ne les veut point payer ; remettons à un autre « temps le mariage de mademoiselle *de Brissac*, et don- « nons à ces malheureux l'argent destiné pour sa dot. » La maréchale y consentit volontiers ; et par le secours de quelque emprunt, *Brissac* amassa cent mille livres; ce qui faisoit la moitié de la somme due aux marchands, à qui il donna des suretés pour le reste.

8. *Beauchâteau*, ancien comédien de l'hôtel de Bourgogne, entendant la messe à Notre-Dame, vit une femme toute en pleurs auprès d'un pilier de l'église. Il lui demanda le sujet de son chagrin : elle fit d'abord quelque difficulté de lui répondre; mais sur les instances du sensible comédien, elle lui apprit qu'elle étoit venue à Paris pour le jugement d'un procès qui avoit duré beaucoup plus de temps qu'elle ne l'avoit prévu; et que ne pouvant avoir des nouvelles de son pays, il ne lui restoit aucune ressource; qu'elle n'osoit plus retourner dans la chambre qu'elle avoit louée, parce qu'il lui étoit impossible de payer le terme qu'elle devoit. *Beauchâteau*, touché de ce récit, la retira dans sa maison. Un pareil traitement engagea cette femme à se faire connoître de plus en plus à son bienfaiteur. Elle dit entre autres choses qu'elle avoit eu une sœur qui étoit morte dans un couvent, où elle avoit expié, par une pé- i-

tence austère le malheur de s'être rendue à la passion d'un président; qu'elle en avoit eu une fille, mais qu'on ne savoit ce que cet enfant étoit devenu. La femme de *Beauchâteau* qui étoit présente, se sentit toute émue à ce discours ; ses yeux se remplirent de larmes ; et, cédant aux mouvemens de sa tendresse, elle se jeta aux pieds de cette personne, et l'appela cent fois sa chère tante. La demoiselle *Beauchâteau* étoit en effet cette fille, fruit de la séduction du président, et de la foiblesse de celle dont on venoit de parler.

9. Il y avoit à la cour du roi *Ptolémée*, un jeune homme nommé *Galetès*, beau de visage, mais encore plus recommandable par la douceur de son caractère et par son inclination à faire plaisir à tout le monde. Le monarque aimoit à le voir souvent ; et chaque fois qu'il l'apercevoit : « O que vous êtes un excellent jeune homme ! lui « disoit-il, bien loin d'avoir fait le moindre mal à qui que « ce soit, vous avez au contraire rendu service à un « grand nombre de personnes. » *Galetès*, se promenant à cheval avec le roi, vit de loin quelques criminels que l'on menoit au supplice. Il ne perdit point cette heureuse occasion que le hazard lui présentoit de faire une bonne action : « Seigneur, dit-il au prince, puisque le sort « veut que, pour le bonheur de ces misérables qui ont « été condamnés à mort, nous nous trouvions à che- « val, voulez-vous tourner bride vers eux, afin que « nous leur apparoissions comme des dieux tutélaires « dans l'affreuse circonstance où ils se trouvent? » *Ptolémée*, charmé de la sensibilité de son jeune courtisan, alla vers les criminels, et leur accorda leur grace.

10. Le feu avoit pris dans une maison de la ville d'Auch, et tout le rez-de-chaussée étoit en proie aux flammes, lorsque M. *d'Apchon*, archevêque de cette ville, y arriva. Le premier objet qui frappa ce prélat sensible, fut une femme tenant un enfant dans ses bras à une fenêtre du premier étage, et dont les cris pénétroient les entrailles de tous les spectateurs, qui n'osoient la secourir. Les flammes commençoient à la gagner. M. *d'Apchon* fait placer une échelle contre cette fenêtre, et propose une forte récompense à celui qui aura le

courage d'aller sauver la mère et l'enfant. Tout le monde s'y refuse. Le prélat offre jusqu'à mille livres de pension. L'avidité n'inspire pas plus d'ardeur aux travailleurs, qu'un spectacle aussi touchant. « J'y irai donc moi-même, » s'écrie le généreux archevêque en s'élançant sur l'échelle, que les flammes environnoient déjà. Bientôt après, on le voit reparoître avec les deux infortunés qu'il a arrachés à une mort certaine.

11. Paris s'étant enfin soumis à *Henri IV*, ce bon prince signala son entrée dans cette capitale, par cette sensibilité vraiment royale, et par cet amour paternel qu'il avoit pour la France et pour tous les Français. La ville fut réduite sous son obéissance sans effusion de sang, à l'exception de deux ou trois bourgeois qui furent tués. « S'il étoit en mon pouvoir, disoit ce grand monarque, « je rachèterois de cinquante mille écus la vie de ces « deux ou trois citoyens, pour avoir la satisfaction de « faire dire à la posterité que j'ai pris Paris sans qu'au- « cun homme y ait été tué. » Il aperçut un soldat qui prenoit par force du pain chez un boulanger : il y courut lui-même, et le menaca de lui donner la mort.

Quoique la discipline militaire exige des sacrifices nécessaires, *Henri* trouva fort mauvais que le maréchal *d'Aumont* eût fait passer par les verges un soldat qui avoit quitté son poste pour aller voir sa femme qui étoit en couche. « C'est, dit-il, en user trop sévèrement, que de « prétendre arracher du cœur des sentimens naturels, « et qui n'ont rien que de juste. » Il défendit d'en user à l'avenir avec une pareille sévérité. Quand le Ciel lui eut donné un dauphin (*Louis XIII*), il le fit passer par les rues dans un berceau découvert, afin que tout le monde pût le considérer à son aise, et jouir avec plaisir de la vue d'un bien que les Français avoient si long-temps désiré.

12. Bertrand *du Guesclin*, près de mourir, prit dans ses mains victorieuses l'épée de connétable; et l'ayant considérée quelques momens avec beaucoup d'attention: « Elle m'a aidé, dit-il les larmes aux yeux, à vaincre les « ennemis de mon roi; mais elle m'en a donné de cruels « auprès de lui. Je vous la remets, ajouta-t-il, s'adres- « sant à *Olivier Clisson*, protestant que je n'ai jamais « trahi l'honneur que le roi m'avoit fait en me la

« confiant En même temps, saisi d'un pieux respect, il ôte son bonnet, baise cette épée, embrasse tous les assistans, et expire en recommandant à Dieu son ame, son roi et sa patrie.

13. Les Portugais, voulant faire des conquêtes dans les Indes, s'attachèrent, en 1508, au siége de la ville d'Oïa, qu'ils attaquèrent avec fureur. Les habitans se défendirent avec le courage qu'inspire le désespoir; mais, trop foibles pour résister à des Européens armés de la foudre, ils prirent la fuite et cherchèrent dans les bois et dans les montagnes voisines des asiles contre la cruauté des vainqueurs. Un officier portugais, nommé *Silvéira*, découvrant un Maure de fort bonne mine, qui se déroboit par un sentier, avec une jeune femme d'une beauté extraordinaire, courut vers eux pour les arrêter. Le Maure ne parut point alarmé pour lui-même; mais, après avoir tourné le visage pour se défendre, il fit signe à sa compagne de fuir, tandis qu'il alloit combattre. Elle s'obstina, au contraire, à demeurer près de lui, en l'assurant qu'elle aimeroit mieux mourir, ou rester prisonnière, que de s'échapper seule. *Syvéira*, touché de ce spectacle, leur laissa la liberté de se retirer, en disant à ceux qui le suivoient: « A Dieu ne plaise « que mon épée coupe des liens si tendres! »

14. *William*, jeune Anglais, aveugle de naissance, recouvra la vue en 1764, à l'âge de vingt ans, par l'opération de la cataracte, que lui fit une main habile. Les circonstances de cette cure merveilleuse forment une scène de sensibilité, bien capable de plaire aux ames tendres. Un chirurgien ayant promis aux parens du jeune aveugle de détruire l'obstacle qui le privoit de la vue, plusieurs personnes s'assemblèrent pour être témoins de cette opération. Tous les spectateurs avoient promis de garder le silence, si l'opération réussissoit, afin de mieux observer les mouvemens qu'occasionneroient dans l'ame du jeune homme les sensations nouvelles et soudaines qu'il éprouveroit. L'opération eut le succès qu'on en attendoit. Lorsque les yeux du malade furent frappés des premiers rayons de la lumière, on vit sur toute sa personne l'expression d'un

ravissement extraordinaire ; il parut prêt à s'évanouir de joie et d'étonnement. L'opérateur étoit devant lui avec ses instrumens à la main. *William* l'examina depuis la tête jusqu'aux pieds. Il s'examinoit ensuite avec la même attention, et sembloit comparer sa figure avec celle qu'il voyoit. Tout lui paroissoit exactement semblable, excepté les mains, parce qu'il prenoit les instrumens du chirurgien pour des parties de ses mains. Pendant qu'il étoit occupé de cet examen, sa mère, qui ne pouvoit plus contenir les tendres mouvemens dont son cœur étoit agité, se jeta à son cou, en s'écriant: « Mon fils! mon cher fils! » Le jeune homme reconnut la voix de sa mère, et ne put prononcer que ces mots: « Est-ce vous? est-ce ma mère? » et il s'évanouit. Il y avoit dans la chambre une jeune fille avec qui *William* avoit été élevé, qu'il aimoit tendrement, et dont il étoit tendrement aimé, tout aveugle qu'il étoit. Lorsqu'elle le vit sans mouvement et sans connoissance, elle laissa échapper quelques cris de douleur, qui parurent réveiller la sensibilité du jeune homme. En revenant à lui, ses yeux se fixoient sur l'objet chéri dont il reconnoissoit la voix. Après quelques momens de silence, il s'écria : « Qu'est-ce qu'on m'a donc fait? « où m'a-t-on transporté? Ce que je sens autour de « moi est-ce la lumière dont on m'a si souvent parlé? « Où est *Tom*, qui me sert de guide? Il me semble « qu'à présent je marcherois bien sans lui. » Il voulut faire un pas, mais il s'arrêta, et parut effrayé de tout ce qui l'environnoit. Comme l'agitation de son ame étoit extrême, on lui dit qu'il falloit qu'il revînt, pour quelque temps, à son premier état, afin de donner peu à peu à ses yeux la force de supporter la lumière. On le tint, pendant quelque temps, les yeux couverts; et enfin, lorsqu'on jugea qu'il seroit en état de supporter la lumière, on chargea la jeune fille d'ôter le bandeau de dessus ses yeux, et de tâcher de distraire, par ses discours, l'impression trop vive des objets. Elle s'approcha de lui; et, en dénouant le bandeau, elle lui dit: « M. *William*, je vais vous rendre l'usage de la vue, mais je ne saurois m'empêcher d'avoir quelqu'inquié-

tude. Je vous ai aimé dès mon enfance, quoique vous fussiez aveugle : vous m'avez aimée aussi ; mais vous allez connoître la beauté ; vous allez éprouver des sentimens qui vous ont été inconnus jusqu'ici. Si vous alliez cesser de m'aimer ! si quelqu'objet plus aimable à vos yeux alloit m'effacer de votre cœur ! — Ah ! ma chère amie, répondit le jeune homme, si je devois, en jouissant de la vue, perdre les tendres émotions que j'ai senties toutes les fois que j'ai entendu le son de votre voix ; si je ne devois plus distinguer le pas de celle que j'aime, lorsqu'elle s'approche de moi ; et s'il falloit que je changeasse ces plaisirs si doux et si fréquens, pour le sentiment tumultueux que j'ai éprouvé pendant le peu de temps que j'ai joui de la vue, j'aimerois mieux renoncer à ce sens nouveau. » La jeune fille l'embrassa, en versant de douces larmes. *William* revit la lumière avec le même trouble et le même ravissement. Il ne pouvoit se lasser de regarder sa maîtresse ; il l'appeloit en la touchant, et la prioit de parler, pour s'assurer que c'étoit bien elle qu'il touchoit. Tout l'étonnoit ; il ne pouvoit accorder les sensations qu'il éprouvoit par la vue, avec celles qu'il avoit reçues des mêmes objets par les autres sens ; et ce ne fut que par degrés, et bien lentement, qu'il parvint à reconnoître et à distinguer les formes, les couleurs et les distances.

15. Des voyageurs partis de Glascow, furent obligés de s'arrêter à un petit bourg près de Lanesk. « N'ayant rien de mieux à faire, dit l'un d'eux, nous regardions les passans par les fenêtres de notre hôtellerie, placée vis-à-vis la prison. Nous vîmes arriver à cheval un homme vêtu d'un frac bleu, très-simple, et un chapeau bordé sur sa tête. Cet homme mit pied à terre à notre hôtellerie, et, remettant son cheval à l'hôte, il s'avança vers un vieillard qui étoit occupé à paver la rue. Après l'avoir salué, il prit la *demoiselle*, donna quelques coups sur le pavé, en disant au vieillard, fort étonné de l'aventure. Cet ouvrage me paroît bien pénible à votre âge ; n'avez-vous donc point d'enfans qui puissent partager vos travaux, et soulager votre vieil-

lesse? — Pardonnez-moi, monsieur; j'ai trois garçons qui me donnoient les plus grandes espérances; mais les pauvres enfans ne sont point maintenant à portée de secourir leur père. — Et où sont-ils donc? — L'aîné étoit parvenu au grade de capitaine dans les Indes Orientales; le second s'est fait soldat, dans l'espoir de s'élever comme son frère. — Et qu'est devenu le troisième? — Hélas! il a répondu pour moi. Le pauvre enfant s'est chargé de payer mes dettes; il n'a pu les acquitter, et il est en prison.» A ce récit, le voyageur se détourna de quelques pas, resta quelque temps les mains sur le visage, puis, revenant près du vieillard: « Et cet aîné, ce fils dénaturé, ce capitaine, il ne « vous a donc rien envoyé pour vous tirer de la misè« re? — Ah! ne l'appelez point dénaturé. Mon fils est « vertueux; il aime et respecte son père. Il m'a en« voyé de l'argent, et plus même que je n'en avois « besoin; mais j'ai eu le malheur de le perdre, en « me rendant caution pour un très-galant homme, pour « mon hôte, qui malheureusement se trouvant hors « d'état de payer, a causé ma ruine. On m'a tout pris, « il ne me reste plus rien.» Alors un jeune homme, passant la tête par les barreaux de la prison voisine, où il étoit renfermé, se mit à crier: «Mon père! mon « père! si mon frère *Guillaume* vit encore, c'est lui, « c'est ce voyageur qui vous parle. — Oui, mon ami, « c'est moi-même,» répondit le voyageur, en se précipitant dans les bras du vieillard, qui, tout hors de lui-même, voulant parler et sanglotant, n'avoit pu reprendre ses sens; quand une vieille femme, mise fort décemment, sortit d'une mauvaise cabane, en s'écriant: « Où est-il donc? où es-tu, mon cher *Guil*« *laume?* Viens donc à moi, viens embrasser ta mère.» Le capitaine ne l'eut pas plutôt aperçue, que, quittant son père, il alla se jeter au cou de la bonne vieille. Alors nous descendîmes, et augmentant le nombre des spectateurs de cette scène attendrissante, M. *Bramble*, l'un de nous, fendant la presse, alla au voyageur, et lui dit: «Capitaine, nous demandons la faveur de nous lier avec vous: nous aurions volontiers fait

cent lieues pour être les témoins de cette tendre reconnoissance avec votre honnête famille. Vous et les vôtres, nous vous en supplions, dînez avec nous dans cette hôtellerie. » Le capitaine, sensible à cette invitation, l'accepta, mais en nous disant qu'il ne mangeroit, ni ne boiroit, que lorsque son jeune frère auroit recouvré sa liberté ; et à l'instant il alla déposer la somme pour laquelle on l'avoit mit en prison, d'où il sortit quelques momens après. Alors toute cette famille se rendit à l'hôtellerie, où elle trouva le sensible *Guillaume* au milieu d'une multitude qui l'accabloit de caresses, qu'il rendit avec la même cordialité. Ce bon militaire, dont le nom étoit *Brown*, nous dit, aussitôt que nous pûmes converser librement : « Messieurs, c'est aujourd'hui que je sens dans toute son étendue, les faveurs de la fortune, à laquelle je dois tout. Mon oncle m'élevoit au métier de tisserand ; mais je répondis mal à ses bontés, et, par esprit de paresse et de dissipation, je m'enrôlai dans les troupes de la Compagnie des Indes. J'avois alors tout au plus dix-huit ans. Mon bonheur vient d'avoir été remarqué par mylord *Clive*, dont toute l'Europe connoît la bienfaisance et l'inépuisable générosité. Mon zèle pour le service lui inspira des bontés pour moi ; et, graces à ses soins, de grade en grade je devins capitaine, et fus chargé de la caisse du régiment. A force d'économie, je parvins, par des moyens honnêtes, et à la faveur du commerce, à m'assurer un fonds de vingt mille livres sterling. Alors je quittai le service. Il est vrai que j'ai fait trois remises à mon père ; mais il n'y a eu que la première, de deux cents livres sterling, qui lui soit parvenue. La seconde est tombée entre les mains d'un banqueroutier ; je confiai la troisième à un gentilhomme écossais, qui mourut dans la traversée : j'ai sa reconnoissance, ses héritiers m'en répondront. » Après le dîner, le capitaine remit à son père cinquante livres sterling, pour subvenir à ses besoins les plus pressans ; il lui en assura, ainsi qu'à sa mère, quatre-vingts de revenu annuel, et reversibles sur ses deux frères ; promit d'acheter une com-

mission à celui qui étoit engagé, et d'associer le plus jeune à une manufacture qu'il se proposoit d'établir pour donner de l'occupation aux gens industrieux. Il donna cinq cents livres sterling en dot à sa sœur, qui étoit mariée à un fermier peu aisé; et, après en avoir distribué cinquante autres aux pauvres, il donna une très-belle fête aux habitans du bourg. M. *Brown* méritoit les faveurs de la fortune; et par cette généreuse sensibilité, il fit bien voir qu'il étoit digne des bienfaits qu'il avoit reçus du lord *Clive*. *Voyez* HUMANITÉ, TENDRESSE.

SERVICES.

1. ROMULUS, voulant prévenir et empêcher la jalousie que la diversité de conditions pouvoit exciter entre les deux ordres de l'Etat qu'il venoit de fonder, travailla à les attacher l'un à l'autre par des liaisons et des bienfaits réciproques, et à les unir ensemble de manière qu'en faisant honneur à la noblesse, il ne rendît point le peuple méprisable. Pour parvenir à ce but, il établit le droit de patronage, et régla les services et les devoirs que les patrons et les cliens se rendroient les uns aux autres. D'un côté, les patrons étoient obligés d'expliquer à leurs cliens les lois qu'ils n'étoient pas en état d'entendre, de prendre soin de leurs affaires, quelque part où ils fussent, et de se porter pour leurs intérêts avec la même ardeur qu'un père le pourroit faire pour ceux de ses propres enfans. Ils étoient chargés de faire valoir l'argent de leurs cliens, de présider aux contrats qu'ils en faisoient, et d'empêcher qu'on ne leur fît aucun tort. S'il arrivoit qu'on leur intentât quelque procès, c'étoit au patron à les soutenir, et à défendre ses cliens contre leurs accusateurs. En un mot, ils étoient obligés de leur procurer toute la tranquillité dont ils avoient besoin dans les affaires publiques ou particulières, afin qu'ils ne fussent point détournés de leurs travaux; et ce qu'il y avoit de plus grands hommes dans la république se

faisoient un plaisir, et tenoient à honneur de rendre ces sortes de services à leurs concitoyens. Les cliens, de leur côté, s'engageoient envers leurs patrons à fournir la dot de leurs filles, si le pères n'étoient pas en état eux-mêmes de les pourvoir; à les racheter à leurs frais, eux et leurs enfans, s'il arrivoit qu'ils fussent pris par les ennemis; à payer les dépens des procès que leurs patrons auroient perdus, ou les amendes pécuniaires auxquelles ils auroient été condamnés, le tout de leurs propres deniers, sans usure ni intérêt; à entrer dans toutes les dépenses qu'ils étoient obligés de faire dans leurs charges et dans leurs emplois, avec la même affection que s'ils eussent été de leurs familles. Outre ces engagemens particuliers et aux cliens et aux patrons, il y en avoit encore entre eux de communs. Il ne leur étoit pas permis de s'entre-accuser en justice, de porter témoignage ou de donner leurs suffrages l'un contre l'autre, ni de se ranger du parti de leurs ennemis mutuels. Quiconque se rendoit coupable de quelqu'une de ces fautes, étoit puni très-sévèrement. Ce droit de patronage s'étendit avec la puissance de Rome. Quand l'empire eut été agrandi par des conquêtes, les colonies, les villes alliées ou conquises par les armes, prenoient aussi quelques Romains, à leur choix, pour être leurs patrons. Souvent même le sénat renvoyoit les différens des villes et des nations à leurs protecteurs, dont il confirmoit ensuite le jugement.

2. La ville de Naples avoit résolu d'ériger un arc de triomphe magnifique, afin de conserver à la postérité la mémoire du grand *Alfonse V*, son souverain, et le souvenir de ses actions héroïques. Déjà la place étoit marquée, et l'on se disposoit à renverser, pour l'agrandir, la maison d'un vieil officier qui avoit servi avec distinction pendant toute la guerre d'Italie. *Alfonse* l'ayant appris, défendit absolument qu'on touchât à cette maison. « J'aime mieux, dit-il, me passer « d'une masse de pierres et d'un vain monument, « que de souffrir qu'on détruise l'hôtel d'un guerrier, « qui, pour la gloire et le salut de son prince et de « sa patrie, a prodigué son sang et sa fortune. »

3.

3. Un des domestiques de M. *de Turenne* alla demander de sa part, quoiqu'il n'en sût rien, un emploi à M. *de Colbert*. Ce ministre, ravi de trouver une occasion de faire plaisir à ce grand homme, alla lui porter lui-même la commission. Le vicomte fut assez surpris de la démarche et du compliment du contrôleur des finances. Néanmoins, recevant la commission, il remercia M. *de Colbert*, et fit appeler le domestique en faveur duquel elle étoit expédiée. Cet homme, à cette nouvelle, se crut perdu, et se jeta aux pieds de son maître, en lui demandant miséricorde. M. *de Turenne* le fit relever aussitôt avec bonté; et, lui remettant la commission entre les mains : « Si vous m'eussiez parlé de cette affaire, « lui dit-il, je vous y aurois servi comme vous l'auriez « pu souhaiter; et tout ce qui me fâche en cela, c'est « que vous ne me disiez point ce qui vous oblige à me « quitter. » Ce domestique confus, et néanmoins rassuré, lui ayant dit qu'il n'avoit recherché cet emploi que parce qu'il avoit beaucoup d'enfans, le vicomte lui fit payer ce qu'il lui devoit de ses gages, et lui donna encore une somme considérable pour l'aider à faire subsister sa famille. *Voyez* OBLIGATION, OFFICE.

SÉVÉRITÉ.

1. Un soldat avoit volé une poule à un paysan, et l'avoit mangée avec les neuf autres soldats de la chambrée. L'empereur *Pescennius-Niger* les condamna tous dix à la mort; et ce ne fut qu'aux instantes prières de toute l'armée qu'il leur laissa la vie, en les obligeant de donner chacun au paysan dix poules, et leur imposant une note d'infamie publique tant que dureroit la guerre. Que de crimes une telle rigidité est capable d'arrêter!

2. *Rollon*, duc de Normandie, parvint, en très-peu de temps, à policer ses sujets; et comme ils avoient été long-temps accoutumés au pillage, il fit des lois si sévères contre le vol, qu'on n'osoit pas même ramasser ce qu'on trouvoit, dans la crainte de passer pour l'avoir volé. Un jour que *Rollon* étoit à la chasse, il suspendit

un de ses bracelets aux branches d'un chêne sous lequel il s'étoit reposé; et, l'ayant oublié, ce bracelet y demeura trois ans, personne n'ayant osé y toucher.

3. L'empereur *Adrien*, voyant un de ses esclaves se promener fièrement entre deux sénateurs, voulut venger la dignité du sénat, avilie dans cette rencontre, et punir l'insolence de ce valet, orgueilleux d'appartenir au souverain. Par son ordre, quelqu'un alla lui donner un soufflet (1), et lui dit: «Garde-toi de te promener « entre ceux dont tu peux encore être l'esclave!»

4. Un marchand de mauvaise foi vendit à la femme de l'empereur *Gallien* des diamans faux, qu'il lui fit payer comme s'ils eussent été véritables. L'impératrice, ayant découvert l'imposture, en demanda vengeance à son époux. *Gallien* fit saisir le fripon, et le condamna aux bêtes. Il fut conduit dans l'arène, et le peuple, qui étoit venu en foule à ce spectacle, s'attendoit à voir paroître un lion terrible. Le marchand croyoit toucher au dernier moment de sa vie, lorsqu'au lieu du formidable animal, on vit paroître un *chapon*; il s'éleva tout-à-coup un grand éclat de rire dans l'assemblée, et le prince fit crier par un héraut: «Le trompeur est trompé à son tour.»

5. Les censeurs *Scipion Nasica* et M. *Popilius*, faisant la revue des chevaliers, aperçurent un cheval maigre et élancé, dont le maître étoit fort gras et d'un merveilleux embonpoint. «D'où vient donc, lui dirent-« ils, une si grande différence entre vous et votre che-« val?—C'est que je me soigne moi-même, répliqua le « chevalier, au lieu que c'est mon valet qui soigne « mon cheval.» Cette réponse trop hardie excita l'animadversion des censeurs; et la négligence du chevalier, jointe à ce manque de respect, fut punie par une entière dégradation, qui ne lui laissa plus d'autre droit de citoyen, que celui de payer les tributs.

6. Pendant le siége de Carthage, qui fut prise par *Scipion*, un jeune chevalier romain donna un repas à

(1) C'étoit ainsi qu'à Rome on rendoit la liberté à ceux qui l'avoient perdue.

ses amis, où il fit servir un grand gâteau en forme de ville, à qui il donna le nom de *Carthage*. « Allons, mes « amis, leur dit-il, pillons Carthage. » Chacun des convives, à ces paroles, se jeta sur le gâteau; et dans un instant il disparut. *Scipion*, dans la suite, ayant été censeur, ôta à ce jeune homme son cheval, ce qui étoit un grand déshonneur pour les chevaliers, et lui dit: « C'est « pour vous punir d'avoir pillé Carthage avant moi. »

7. *Caton* l'ancien, ce magistrat sévère, chassa du sénat, pendant sa censure, *Manilius*, citoyen d'une illustre naissance, pour avoir embrassé sa femme en présence de sa fille. Après une vive réprimande, il ajouta que sa femme ne l'avoit jamais embrassé, que quand la crainte du tonnerre la forcoit de se jeter entre ses bras. Quelle étoit donc, dans ces temps heureux, l'austérité des mœurs romaines, puisqu'une faute si légère fut jugée digne d'un tel châtiment!

8. Quelques jours avant la mort de *Lysandre*, deux des principaux citoyens de Sparte avoient fiancé ses deux filles; mais quand ils surent l'état misérable où cet illustre Lacédémonien avoit laissé ses affaires, ils refusèrent de les épouser. La république ne laissa point impunie une telle bassesse d'ame, et ne put souffrir que la pauvreté de *Lysandre*, qui étoit la plus grande preuve de sa justice et de sa vertu, fût regardée comme un obstacle qui dût empêcher de s'allier à sa famille. Ils furent condamnés à un amende, couverts de honte, et exposés au mépris de tous les gens de bien.

9. *Galba*, qui dans la suite monta sur le trône des Césars, n'étant encore que proconsul d'Espagne, fit couper les mains à quelques banquiers convaincus de fraude et de rapines, et les fit clouer sur leur bureau, pour être les monumens terribles de leur injustice et de sa juste sévérité.

10. Humain à l'égard de ses ennemis, *Totila* punissoit sévèrement le crime dans ses propres soldats. Un Romain de la Calabre vint lui demander justice contre un de ses gardes, l'accusant d'avoir fait violence à sa fille. Le coupable, sur son propre aveu, fut condamné à mort. Comme c'étoit un guerrier renommé par sa valeur, les

principaux officiers se réunirent pour demander sa grace. Le roi, après les avoir écoutés avec bonté, leur répondit en ces termes : « Ne me soupçonnez pas de cruauté ; rien ne me touche plus sensiblement que les malheurs de mes compatriotes. Mais le plus grand mal que je leur pourrois faire seroit de laisser les crimes impunis. Je sais que le vulgaire nomme clémence une indulgence meurtrière, qui nourrit les forfaits et les multiplie. Au contraire, celui qui, par une sévérité salutaire, maintient l'autorité des lois, est regardé comme dur et impitoyable. C'est la licence qui renverse ainsi les vrais noms des choses pour se procurer l'impunité. Vous n'avez point de part au crime : songez qu'en le défendant, vous vous rendriez complices. Je tiens également coupables l'auteur du forfait, et celui qui en empêche la punition. Choisissez de sauver un criminel ou la nation entière. Au commencement de la guerre, nous étions puissans et fortunés : le nombre et la bravoure de nos soldats, nos richesses, nos victoires passées nous rendoient formidables. Toutes les forteresses de l'Italie étoient en nos mains. L'injustice de *Théodat* a détruit notre empire ; Dieu s'est armé contre nous : il a marché à la tête d'un petit nombre de Romains, et nos armées innombrables ont disparu devant de foibles ennemis. Rassasié de vengeance, il se tourne maintenant vers nous ; son bras puissant relève ceux que son bras avoit abattus : nous n'attendions que la mort ; il nous a donné la victoire. Conservons-la par notre justice ; n'attirons pas sur nos têtes le châtiment que le coupable a mérité. » Ces sages réflexions pénétrèrent le cœur des Goths : ils abandonnèrent le criminel ; il fut exécuté, et ses biens furent donnés à la fille qu'il avoit outragée.

11. Les Romains, sous les ordres des consuls *Manlius* et *Décius*, faisoient aux Latins une guerre sanglante. Les généraux, que quelques échecs avoient rendus circonspects, donnèrent un édit qui défendoit, sous les dernières peines, de combattre hors de rang, sans une permission expresse. T. *Manlius*, fils du consul, ayant été envoyé, avec un détachement de cava-

lerie, pour reconnoître les mouvemens des ennemis qui n'étoient pas loin, s'avança presque jusqu'aux portes de leur camp. Un des principaux officiers latins le défia à un combat singulier, et lui parla même avec une insultante hauteur. Le jeune Romain, plein de feu et de courage, ne peut se contenir : il oublie à l'instant ce qu'il doit à la majesté paternelle, et aux ordres suprêmes des consuls. Il s'élance sur son adversaire ; il le terrasse ; il l'immole ; et, couvert de ses dépouilles, il retourne, comme en triomphe, avec sa petite troupe qui le comble d'éloges. Il arrive au camp ; il vole vers son père : « Je me suis montré « digne de vous, lui dit-il ; je viens déposer à vos « pieds les dépouilles d'un audacieux, qui, par ses « outrageantes bravades, a provoqué ma colère : sa « mort a vengé votre fils. » A ces mots, le sévère magistrat détourne ses regards ; il repousse, en quelque sorte, des yeux et de la main, le téméraire vainqueur ; et sur-le-champ il fait assembler toutes les légions. Un vaste silence annonce l'attente des guerriers ; et le consul fait entendre ces terribles paroles : « Mon fils, « sans respecter ni la majesté consulaire, ni l'autorité « paternelle, vous avez osé combattre, hors de rang, « contre notre défense : vous avez aboli, autant qu'il « étoit en vous, la discipline militaire, qui, jusqu'à « ce jour, fut le plus ferme soutien de la république ; « et je me vois réduit à la triste nécessité, ou de « trahir les intérêts de l'Etat, ou de me sacrifier « moi-même avec tout ce que j'ai de plus cher ; mais « il est juste que nous portions la peine de notre faute, « plutôt que de la faire retomber sur la patrie inno- « cente. Je crois que vous-même, s'il est vrai que « mon sang coule dans vos veines, vous vous sacri- « fierez volontiers pour rétablir, par votre supplice, « la discipline militaire, que vous avez renversée par « votre désobéissance. Approche, licteur ; attache-le « au poteau. » Toute l'armée fut saisie de frayeur en entendant un ordre si violent et si atroce. Le licteur se saisit du jeune *Manlius*, et lui trancha la tête en présence de tous les soldats.

12. Dans une guerre contre les Samnites, *Papirius-Cursor*, qui commandoit l'armée romaine en qualité de dictateur, étant obligé de retourner à Rome, laissa le commandement à *Fabius*, maître de la cavalerie, jeune homme plein d'ardeur et de courage; mais il lui défendit expressément de combattre en son absence. *Fabius* ne le vit pas plutôt parti, qu'il songea à former quelque entreprise, sur-tout lorsqu'il eut appris l'extrême négligence qui régnoit parmi les ennemis depuis le départ de *Papirius*. Il se hâta d'attaquer les Samnites; et le succès du combat fut aussi heureux qu'il eût pu l'être, quand même le dictateur s'y fût trouvé en personne. Le général et les soldats firent également bien leur devoir; et plus de vingt mille ennemis restèrent sur la place. Aussitôt après l'action, *Fabius* écrivit à Rome pour y mander la nouvelle de sa victoire. Il adressa les lettres au sénat, et non pas au dictateur, faisant assez connoître par là qu'il ne prétendoit point partager avec lui la gloire des avantages qu'il avoit remportés.

Toute la ville fut dans la joie à cette nouvelle. Le seul *Papirius* n'y prit point de part, et ne témoigna que du mécontentement et de l'indignation. Il partit à l'instant, faisant contre le maître de la cavalerie les plus terribles menaces. *Fabius*, averti par ses amis du ressentiment de *Papirius*, assembla ses soldats, et les conjura de le défendre contre la cruauté et la jalousie du dictateur. Cependant *Papirius* arrive, et convoque l'assemblée. Il fait citer *Fabius*, et lui demande, en premier lieu, s'il n'est pas vrai qu'il lui a défendu de combattre? En second lieu, s'il n'a pas néanmoins livré la bataille? *Fabius*, embarrassé de répondre à ces deux questions, se jette à l'écart: il se plaint d'avoir dans le même homme son accusateur et son juge; il s'écrie à haute voix, qu'on peut bien lui ôter la vie, mais qu'on ne peut lui enlever l'honneur d'une illustre victoire: il mêle les justifications aux reproches, mais ces discours vagues et tout à la fois offensans, ne font qu'aigrir la colère du dictateur, qui ordonne au licteur de saisir le maître de la cavalerie. *Fabius*, en ce moment, appelle tous les soldats à son secours;

et s'étant débarrassé des licteurs, il va chercher un asile au milieu de l'armée qui le reçoit et l'environne. Un tumulte affreux règne dans le camp : ici l'on entend des prières ; là, des menaces. *Papirius* ordonne qu'on fasse silence ; mais le bruit horrible, qui croît sans cesse, empêche qu'on ne puisse entendre sa voix, ni celle de ses huissiers. Enfin, la nuit, comme il arrive quelquefois dans les batailles, sépara les contestans.

Fabius est ajourné au lendemain ; mais, par le conseil de ses amis, il s'enfuit à Rome pendant la nuit, et, le lendemain matin, il assemble le sénat. Pendant qu'il y déclamoit contre la rigueur et l'injustice de son général, on entend tout-à-coup à la porte le bruit des licteurs qui faisoient écarter la foule : c'étoit le dictateur, qui, ayant appris la retraite du maître de la cavalerie, l'avoit suivi de près. La querelle recommence, et *Papirius* ordonne à ses licteurs de saisir le coupable. En vain le sénat entier lui demande grace : toujours inflexible, il persiste dans sa résolution. Alors M. *Fabius*, père du maître de la cavalerie, eut recours à la dernière ressource qui lui restoit ; et adressant la parole au dictateur : « Puisque, dit-il, rien n'est capable de vous « toucher, ni l'autorité du sénat, ni la vieillesse d'un « père infortuné, ni le mérite et la noblesse de l'ac« cusé, j'en appelle au peuple, qui certainement a plus « de pouvoir que ne vous en donne votre dictature. » En conséquence de cet appel, on se transporte dans la place publique ; et *Papirius* monte à la tribune aux harangues. *Fabius* avoit pour lui la majesté du sénat, la faveur du peuple, les vœux de l'armée. De l'autre côté, *Papirius* faisoit valoir l'autorité du commandement, regardée jusques-là comme inviolable ; la discipline militaire, les ordres des dictateurs, toujours respectés comme des oracles ; l'exemple de *Manlius*, et la tendresse paternelle sacrifiée à l'Etat : il s'autorisoit encore du supplice que *Brutus*, fondateur de la république, avoit fait souffrir à ses deux enfans. Tous ces motifs, qu'il détailla dans un discours prononcé d'un ton sévère et d'un air imposant, firent une terrible impression sur les esprits. Le peuple n'osa absoudre *Fabius* : il prit le

parti de prier et de conjurer le dictateur de lui accorder sa grace ; les tribuns joignirent leurs prières à celles du peuple. Le père de *Fabius*, *Fabius* lui-même, se jetèrent aux pieds de *Papirius*, le suppliant, avec larmes, de se laisser fléchir. Alors le dictateur, ayant fait faire silence : « Je suis content, dit-il ; la discipline militaire, la ma- « jesté du souverain commandement, qui ont couru ris- « que aujourd'hui d'être abolis pour jamais, ont enfin « triomphé. *Fabius*, qui a osé combattre contre l'ordre « de son général, n'est point défendu comme innocent, « mais reconnu pour coupable. Il obtient le pardon de « son crime par les prières du peuple romain et des tri- « buns, qui demandent pour lui la vie comme une grace, « et non comme une justice. Vivez, *Fabius*, plus heu- « reux mille fois par ce consentement unanime de tous « vos concitoyens à s'intéresser pour vous, que par la « victoire qui vous causoit tant de joie. Vivez, après « avoir commis une faute que votre père lui-même n'au- « roit pu vous pardonner, s'il eût été en ma place ; et « sachez que la plus grande marque que vous puissiez « donner au peuple romain de votre reconnoissance, « c'est d'apprendre, par ce qui s'est passé aujourd'hui, « à obéir avec soumission, tant en paix qu'en guerre, « à ceux qui auront sur vous une autorité légitime. »

13. Un serpent d'une énorme grandeur, causoit beaucoup de désordres dans l'île de Rhodes, et avoit même dévoré quelques habitans. La retraite de ce furieux animal étoit dans une caverne située au bord d'un marais, au pied du mont Saint-Etienne, à deux milles de la ville. Il en sortoit souvent pour chercher sa proie : il mangeoit des moutons, des vaches, et quelquefois des chevaux, quand ils approchoient de l'eau et du bord du marais. On se plaignit même qu'il avoit dévoré de jeunes pâtres qui gardoient leurs troupeaux. Plusieurs des plus braves chevaliers, en différens temps et à l'insu des autres, sortirent séparément de la ville, pour tâcher de le tuer ; mais on n'en vit revenir aucun. Comme l'usage des armes à feu n'étoit point encore inventé, et que le peau de cette espèce de monstre étoit couverte d'écailles à l'épreuve des flèches et de dards

les plus acérés, les armes, pour ainsi dire, n'étoient pas égales, et le serpent les avoit bientôt terrassés. C'est pourquoi *Hélion de Villeneuve*, alors grand-maître de l'ordre, défendit aux chevaliers de tenter davantage une entreprise qui paroissoit au-dessus des forces humaines. Tous obéirent, à l'exception du chevalier Dieu-Donné *de Gozon*, qui forma secrètement le dessein de combattre cette bête carnacière, résolu d'y périr, ou d'en délivrer l'île de Rhodes. Pour commencer à mettre son projet à exécution, il passa en France, et se retira dans le château de Gozon, qui subsiste encore aujourd'hui dans la province de Languedoc. Ayant reconnu que le serpent qu'il vouloit attaquer n'avoit point d'écailles sous le ventre, il forma, sur cette observation, le plan de son entreprise. Il fit faire, en bois ou en carton, une figure de cette bête énorme; et il tâcha sur-tout qu'on en imitât la couleur. Il dressa ensuite deux jeunes dogues à accourir à ses cris, et à se jeter sous le ventre de cette affreuse bête, pendant que, monté à cheval, couvert de ses armes et la lance à la main, il feignoit, de son côté, de lui porter des coups en différens endroits. Le chevalier employa plusieurs mois à faire tous les jours cet exercice; et il ne vit pas plutôt ses dogues dressés à ce genre de combat, qu'il retourna à Rhodes. A peine fut-il arrivé dans l'île, que, sans communiquer son dessein à qui que ce fût, il fit porter secrètement ses armes auprès d'une église située au haut de la montagne de Saint-Etienne, où il se rendit, accompagné seulement de deux domestiques qu'il avoit amenés de France. Il entra dans l'église; et après s'être recommandé à Dieu, il prit ses armes, monta à cheval, et ordonna à ses deux domestiques, s'il périssoit dans le combat, de s'en retourner en France; mais de se rendre auprès de lui, s'ils s'apercevoient qu'il eût tué le serpent, ou qu'il en eût été blessé. Il descendit ensuite de la montagne avec ses deux chiens, marcha droit au marais et au repaire du serpent. Au bruit que faisoit l'intrépide chevalier, le furieux animal accourut, la gueule ouverte, et les yeux étincelans, pour le dévorer. *Gozon* lui porta un coup de lance, que l'épaisseur et la dureté des écailles

rendit inutile. Il se préparoit à redoubler ses coups; mais son cheval épouvanté des sifflemens et de l'odeur du serpent, refuse d'avancer, recule et se jette à côté. Il auroit été la cause de la perte de son maître, si, sans s'étonner, il n'eût mis pied à terre. Tirant aussitôt son épée, accompagné de ces deux fidelles dogues, il joint cette horrible bête, et lui porte plusieurs coups en différens endroits, que la dureté des écailles empêche d'entamer. Le redoutable animal, d'un coup de queue, le jeta même à terre, et il en auroit été infailliblement dévoré, si les deux chiens ne se fussent attachés au ventre du serpent, qu'ils déchiroient par de cruelles morsures, sans que, malgré tous ses efforts, il pût leur faire lâcher prise. Le chevalier, à la faveur de ce secours, se relève, et se joignant à ses dogues, enfonce son épée jusqu'à la garde dans un endroit qui n'étoit point défendu par des écailles; il y fit une large plaie dont il sortit des flots de sang. Le monstre, blessé à mort, tombe sur le chevalier, qu'il abat une seconde fois; et il l'auroit étouffé par le poids et la masse énorme de son corps, si les deux domestiques, spectateurs de ce combat, ne fussent accourus au secours de leur maître. Ils le trouvèrent évanoui, et ils le crurent mort, mais après l'avoir retiré de dessous le serpent avec beaucoup de peine, pour lui donner lieu de respirer s'il étoit encore envie, ils lui ôtèrent son casque; et après qu'on lui eut jeté de l'eau sur le visage, il ouvrit enfin les yeux. Le premier spectacle, et le plus agréable qui pouvoit se présenter à sa vue, fut celui de son ennemi mort. On n'eut pas plutôt appris dans la ville sa victoire et la mort du serpent, qu'une foule d'habitans sortit au devant de lui. Les chevaliers le conduisirent en triomphe au palais du grand-maître. Mais, au milieu de ces acclamations, le vainqueur fut bien surpris, quand le grand-maître, jetant sur lui des regards courroucés, lui demanda s'il ignoroit les défenses qu'il avoit faites d'attaquer cette dangereuse bête, et s'il croyoit les pouvoir violer impunément. Aussitôt ce sévère observateur de la discipline, sans vouloir l'entendre, ni se laisser fléchir par les prières des chevaliers, le fit mettre en prison. Ensuite il convoqua le conseil, où il représenta que l'ordre

ne pouvoit se dispenser de punir rigoureusement une désobéissance si formelle, et, comme un autre *Manlius*, il opina hautement à rendre cette victoire funeste au vainqueur. Le conseil obtint qu'il se contentât de le priver de l'habit de l'ordre. Le malheureux chevalier s'en vit honteusement dépouillé; mais le grand-maître après avoir satisfait à son devoir par ce châtiment, revint à son caractère naturellement doux et plein de bonté, et rendit l'habit à ce brave chevalier, aux instantes prières des principaux commandeurs de l'ordre. *Gozon*, dans la suite, en devint le chef, et soutint dans cette dignité suprême la haute réputation due aux vertus qui l'y avoient élevé.

14. Trois jeunes gentilshommes flamands, envoyés par leurs parens à l'abbaye de Saint-Nicolas-des-Bois, pour apprendre la langue française, allèrent un jour se promener hors du monastère, et s'amusèrent à tirer des lapins à coup de flèches. L'ardeur de la chasse les emporta jusque dans les bois d'*Enguerrand de Coucy*, où ils furent arrêtés par les gardes de ce seigneur, le plus violent et le plus emporté de son temps, qui les fit pendre sur-le-champ sans les entendre, et sans leur donner le temps de se préparer à une mort qu'ils ne croyoient guère avoir mérité. *S. Louis* en fut averti par un proche parent d'un de ces malheureux étrangers. Touché d'une action si barbare, il donna promptement ses ordres pour en faire informer. Le crime fut avéré, et *Coucy* assigné à comparoître devant les juges ordinaires de la cour du roi. Il se présenta, mais sans vouloir répondre, sous prétexte qu'étant baron, il ne pouvoit être jugé que par les pairs. On lui prouva que cette prérogative ne lui appartenoit pas : il fut arrêté, et très-étroitement gardé dans la tour du Louvre, non par les pairs ou par les chevaliers, mais par les huissiers ou sergens du roi. Cette action de rigueur étonna tous les barons de la France, la plupart parens ou alliés du coupable : ils commencèrent à craindre pour sa vie : *Louis* vouloit la peine du talion; il s'en expliquoit ouvertement. Le monarque assembla son conseil, composé, dans cette circonstance, de tous les barons et de la plus grande noblesse du royaume. *Coucy*, interrogé par le roi même, et presque convaincu, ne vit d'autre

moyen d'éviter sa condamnation, que de demander de pouvoir prendre conseil de ses parens, ce qui fut accordé. Alors, ce qui prouve bien la noblesse du coupable, tous les barons se levèrent et sortirent avec lui. Quelque temps après, ils rentrèrent; et *Coucy*, à leur tête, nia le fait, offrant de s'en justifier par le duel. Mais ce moyen fut rejeté par le prince, qui le traita de monstrueux brigandage; et cette inexorable fermeté fit trembler pour le malheureux *Enguerrand*. Le saint monarque convaincu que la justice doit être la première vertu des rois, sembloit oublier la qualité du criminel, pour ne songer qu'à l'énormité de son crime. Plein de cette idée, il ordonne aux barons de reprendre leur place, et de donner leur avis. Alors il se fait un profond silence; aucun ne veut opiner; tous se jettent aux pieds du monarque, pour demander grace. *Coucy* lui-même, prosterné à ses genoux, et fondant en larmes, implore sa miséricorde. On peut juger de l'effet que produisit une scène si touchante sur un cœur comme celui de *Louis;* il insistoit néanmoins encore sur la nécessité de punir sévèrement une action si inhumaine. Mais enfin n'espérant plus obtenir le consentement de ses barons, ne croyant pas devoir mépriser les sollicitations de tous les grands de son état, content d'ailleurs de leurs soumissions et de celle d'un homme de la première qualité, il laisse tomber un regard sur lui : « *Enguerrand*, lui dit-il d'un ton de maître, si je savois « certainement que Dieu m'ordonnât de vous faire mou- « rir, toute la France et notre parenté même ne vous « sauveroient pas. » Ces paroles, mêlées tout-à-la-fois de clémence et de sévérité, remirent le calme dans l'assemblée, qui ne demandoit que la vie du coupable. On alla ensuite aux opinions, qui furent toutes pour un châtiment exemplaire. *Coucy* fut condamné à fonder trois chapelles où l'on diroit des messes à perpétuité pour les trois gentilshommes flamands; à donner à l'abbaye de Saint-Nicolas, le bois fatal où le crime avoit été commis; à perdre dans toutes ses terres le droit de haute-justice et de garenne; à servir trois ans à la Terre-Sainte, avec un certain nombre de chevaliers; enfin, à payer douze mille cinq cents livres d'amende, que le mo-

narque se fit délivrer avant que de le mettre en liberté.

15. Au siége de Vigual, fait par le maréchal *de Brissac*, un jeune gentilhomme, nommé *le Bâtard de Boissi*, par une témérité digne de son âge, part de sa troupe sans attendre aucun ordre, monte sur la brèche, tire un coup d'arquebuse, et mettant l'épée à la main, s'y maintint quelque temps. Quelques-uns de ses compagnons, l'apercevant dans ce danger, courent à la brèche, y combattent avec valeur, et appellent le reste de l'armée, que le maréchal fut obligé d'envoyer à leur secours. La place fut ainsi emportée après un combat furieux. Quelques jours aprés, le maréchal assembla l'armée, et il se plaignit de la désobéissacce des soldats qui, sans son ordre, avoient eu l'audace de monter à l'assaut. Il fit arrêter *Boissi*, qu'il remit lié et garotté entre les mains du prévôt. On le condamna à mort comme infracteur de la discipline militaire. Plusieurs officiers se jetèrent en vain aux genoux du général, pour obtenir sa grace : il fut inflexible. On prononça la sentence au malheureux *Boissi*, et le prévôt alloit l'emmener au supplice, lorsque le maréchal lui ordonna de se retirer. Il fit alors approcher le coupable. « *Boissi*, lui dit-il, ta vertu et ton courage, téméraire-« ment montrés à l'assaut de Vigual, m'excitent à la pi-« tié. Ta faute est plutôt l'effet d'une valeur inconsidé-« rée, que d'un esprit de désobéissance : je te pardonne « en cette considération, et en faveur de toute l'armée « qui m'en prie ; et de mon côté, pour reconnoître l'in-« trépide courage qui t'a fait jeter à corps perdu dans la « brèche, je te donne cette chaîne d'or, que je te prie « de porter pour l'amour de moi ; mon écuyer a ordre « de te remettre un cheval et des armes, avec les-« quelles tu serviras désormais auprès de moi. »

16. *Epaminondas* ayant trouvé une sentinelle endormie, la perça de son épée ; et comme on lui reprochoit cette sévérité, il répondit : « J'ai laissé cet « homme tel que je l'ai trouvé. » Le sommeil est l'image de la mort.

17. Pendant la guerre des Thébains contre les Lacédémoniens, ce même général, obligé de retourner à Thèbes pour l'élection des magistrats, laissa le commande-

« nous faire adopter les rêveries d'*Epicure*. » Le religieux répondit par un *hom ! hom !* qui faisoit entendre aux deux amis qu'il étoit connoisseur en cette matière. Mais il eut la prudence de ne se point mêler dans une conversation si échauffée. « Oh ! par-« bleu ! mon père, di *Chapelle*, qui se crut affoi-« bli par l'apparente approbation du minime, il faut « que *Molière* convienne que *Descartes* n'a formé « son système que comme un mécanicien qui ima-« gine une belle machine sans faire attention à l'exé-« cution. » Le minime sembla se ranger du côté de *Chapelle* par un second *hom ! hom !* *Molière* outré de ce que son rival triomphoit, redouble ses efforts, et détruit les opinions de *Gassendi* par de si bonnes raisons, que le religieux fut obligé de s'y rendre par un troisième *hom ! hom !* qui sembloit décider la question en sa faveur. *Chapelle* s'échauffe ; et criant à pleine tête pour convertir son juge, il ébranla son équité par la force de ses poumons, et le força de convenir de tout par ses gracieux *hom ! hom !* La dispute s'anime de plus en plus ; et les deux amis en étoient aux convulsions, quand ils arrivèrent devant les Bons-Hommes. Le religieux demanda qu'on le mît à terre, et donna son applaudissement au profond savoir des deux antagonistes. Mais avant que de sortir du bateau, il alla prendre sous les pieds du batelier sa besace, qu'il y avoit mise en entrant. C'étoit un frère-lai. Les deux philosophes n'avoient point vu son enseigne ; et honteux d'avoir perdu le fruit de leur dispute devant un homme qui n'y entendoit rien, ils se regardèrent l'un l'autre sans se rien dire. *Molière*, revenu de son étonnement, dit à *Baron* qui étoit de la compagnie, mais d'un âge à négliger une pareille conversation : « Voyez, petit « garçon, ce que fait le silence, quand il est observé « avec conduite. »

11. Les Romains ayant prié les Athéniens de vouloir bien leur communiquer les lois que *Solon* leur avoit prescrites autrefois, l'aréopage s'assembla ; et après une mûre délibération, il fut résolu d'envoyer

à

à Rome un des sages de la Grèce, pour savoir si les Romains étoient dignes, par leur sagesse, d'avoir ces lois; avec ordre, s'ils ne l'étoient pas, de rapporter les lois sans les communiquer. Cette résolution ne put être si secrète que le sénat romain n'en fût averti. Il se trouva fort embarrassé, parce qu'alors Rome étoit dépourvue de philosophes assez habiles et assez savans pour lutter contre un sage de la Grèce. Il fut donc question d'imaginer quelque expédient pour se tirer avec honneur de ce pas difficile. Le sénat n'en trouva pas de meilleur, que d'opposer un fou au philosophe grec, afin que, si le hasard vouloit que le fou prévalût, la gloire de Rome en fût d'autant plus grande, qu'un fou de Rome auroit confondu un sage de la Grèce; et si ce dernier triomphoit, qu'Athènes ne pût tirer aucun avantage d'avoir fermé la bouche à un fou de Rome. L'ambassadeur athénien étant arrivé à Rome, on le conduisit au Capitole, où l'on avoit placé, dans un appartement richement meublé, un fou dans un fauteuil, habillé en sénateur, et auquel on avoit expressément défendu de parler. L'Athénien avoit été prévenu que ce sénateur étoit très-savant, mais qu'il parloit fort peu; de sorte que cet Athénien, en entrant, sans lui dire autre chose, haussa un de ses doigts. Le fou croyant que c'étoit une menace de lui crever un œil, et se souvenant qu'il lui avoit été défendu de parler, haussa trois des siens; voulant signifier par là, que si le Grec vouloit lui crever un œil, lui, à son tour, lui en creveroit deux, et du troisième doigt, l'étrangleroit. Le philosophe qui, en élevant son doigt, avoit voulu faire entendre qu'il n'y a qu'un premier Être qui gouverne toutes choses, crut que les trois doigts du fou marquoient qu'en Dieu, le passé, le présent et l'avenir sont la même chose, et jugea par là qu'en effet cet homme étoit fort savant. Il ouvrit ensuite la main, et la montrant au fou, il voulut exprimer que rien n'est caché à Dieu; mais le fou prenant ce signe pour la menace d'un soufflet qu'on vouloit lui appliquer, présenta sa main fermée au philosophe, voulant lui faire

entendre que pour un soufflet il lui donneroit un coup de poing. Le Grec, au contraire, déjà prévenu en faveur du fou, se figura qu'il vouloit dire par ce geste, que Dieu tient l'Univers dans sa main; et jugeant par-là de la profonde sagesse des Romains, il leur accorda les lois de *Solon*.

SIMPLICITÉ.

1. Bussy d'Amboise ayant appris que tous les seigneurs de la cour de *Henri II*, qui étoient d'un même tournoi que lui, faisoient des dépenses extraordinaires pour leurs équipages et pour leurs habits, fit vêtir ses gens comme des seigneurs, et lui marcha le plus simplement du monde au milieu de ce train magnifique. La nature alors fit valoir tellement ses avantages dans la personne de *Bussi*, que *Bussi* fut pris seul pour un grand seigneur; et tous les seigneurs qui s'étoient fiés à leur magnificence, ne passèrent que pour des valets.

2. *Gontran*, roi de Bourgogne, trouva dans la dépouille du duc *Mummol*, qu'il avoit vaincu, trois cents quarante marcs de vaisselle d'argent qu'il fit briser afin de les distribuer en aumônes. « Je n'en ai réservé que deux « plats, disoit-il; et c'est autant qu'il en faut pour le ser« vice ordinaire de ma table. » Ce prince, par ses manières simples et populaires, se fit adorer de ses sujets. Il alloit souvent les voir dans leurs maisons, et y mangeoit ce qu'ils lui présentoient. Aussi ne l'appeloient-ils que *notre bon roi Gontran*. Quand, après quelques voyages, il revenoit dans sa capitale, tout le peuple sortoit au devant de lui avec les bannières, en criant: « Vive le roi! » et ce prince embrassoit les chefs du peuple, tendoit la main aux moindres citoyens, et satisfaisoit tout le monde par son affabilité. On eût dit un bon père qui rentroit dans le sein de sa famille, et qui caressoit ses enfans.

3. *Charles-Quint* avoit la vanité de remplir ses lettres et ses dépêches d'une multitude de titres, énonçant toujours les couronnes et les royaumes d'Espagne. Il eut même la passion d'ériger les Pays-Bas en monarchie. Pour

faire la critique de cette conduite, *François I* prit, en lui écrivant, la qualité de *premier gentilhomme de France*, et celle de *seigneur de Vanvres* et *de Gentilly*, villages des environs de Paris.

4. *Pharnabaze*, un des plus grands seigneurs de Perse, ayant demandé une entrevue à *Agésilas*, roi de Sparte, pour traiter de la paix, un ami commun ménagea cette conférence. Le monarque lacédémonien arriva le premier au rendez-vous avec ses amis; et, en attendant le satrape, il s'assit à l'ombre d'un arbre sur le gazon qui s'y rencontra. Dès que *Pharnabaze* fut arrivé, ses gens étendirent à terre des peaux très-douces et à long poil, de riches tapis de diverses couleurs, et de magnifiques coussins. Mais voyant *Agésilas* assis tout simplement à terre, sans appareil, il eut honte de sa mollesse, et s'assit comme lui sur l'herbe nue. Ainsi l'on vit dans cette occasion tout le faste persan venir faire hommage à la simplicité et à la modestie spartaine.

5. *Alfonse V*, roi de Sicile et d'Aragon, ne se piquoit pas de montrer beaucoup de magnificence en ses habits; son extérieur assez simple le distinguoit peu d'un particulier ou d'un homme ordinaire; et, comme on lui représentoit qu'il falloit soutenir la majesté royale: « Ce n'est pas la pourpre, répondit-il, ni l'é-« clat des diamans qui doivent distinguer un roi; mais « la sagesse et la vertu. » Il alloit souvent dans les rues à pied, sans être accompagné. Ses courtisans lui exposèrent que sa sureté exigeoit qu'il fût suivi de gardes et de gens armés, ainsi qu'en usent tous les princes quand ils sortent. « C'est aux tyrans, répondit-il, à « marcher environnés de satellites; mes gardes sont « ma propre conscience et l'amour de mes sujets. » Comme il alloit un jour à sa bibliothèque prendre quelques livres dont il avoit besoin, il la trouva fermée, et celui qui en avoit la clef étoit sorti. L'expédient qu'il prit fut de rompre la serrure, et d'enfoncer la porte. Un prélat très-considéré à la cour vint à passer dans ce moment. Etonné de le voir occupé à cette opération, il lui dit: « Quoi! un roi comme vous « daigne faire le métier d'un garçon serrurier? » *Al-*

fonse, riant de la surprise de l'évêque, lui répondit : « Je crois que la nature a donné aux rois des mains « comme aux autres hommes ; et je ne pense pas « qu'elle leur ait jamais défendu de s'en servir dans « les occasions où elles peuvent leur être utiles. »

6. *Julie*, fille unique de l'empereur *Auguste*, entra un jour dans l'appartement de son père avec une parure indécente : le prince en fut choqué, et la reçut très-froidement. Le lendemain, elle se présenta devant lui dans un habillement simple et modeste. *Auguste*, charmé de ce changement, l'embrassa avec tendresse, et s'écria : « Oh! combien cette noble simplicité est- « elle plus digne de la fille d'*Auguste!* — Hier, ré- « pondit la princesse, j'étois parée pour mon époux; « aujourd'hui je suis parée pour mon père. »

7. Un seigneur de Hagi, château situé dans le comté de Kybourg, près de Winthertour en Suisse, faisoit de l'agriculture son occupation ordinaire, quoiqu'il possédât plusieurs fiefs. Il réservoit ses meilleurs chevaux pour la charrue. Son fils, jeune et d'une figure agréable, les guidoit, tandis que le père en cheveux blancs, ouvroit le sein de la terre, et traçoit les sillons. Un duc d'Autriche, qui alloit à Winthertour, aperçut en passant ces laboureurs respectables, et fut frappé de l'attelage. Il s'arrête. « Faites halte, dit-il au grand- « maître de sa maison. Je n'ai jamais vu un si beau « paysan, ni des chevaux si superbes attelés à une « charrue. » Mais quelle fut sa surprise, lorsque le grand-maître lui apprit que c'étoit le baron *de Hagi*, qui labouroit avec son fils ! Le duc faisoit quelque difficulté de le croire. « Monseigneur, reprit le grand- « maître, votre grandeur pourra s'en convaincre de- « main par elle-même. Elle le verra venir à cheval à « sa cour pour lui offrir ses services. » En effet, le lendemain le baron *de Hagi*, accompagné de sept de ses gens, tous à cheval, vint à Winthertour faire sa cour au duc, qui ne manqua pas de lui demander si c'étoit bien lui qu'il avoit vu la veille à la suite d'une charrue superbement attelée? « Oui, monseigneur, répondit « le baron avec dignité, c'est moi-même. J'aime l'agri-

« culture, et je ne trouve pas, après la guerre pour la dé-« fense de la patrie, d'occupation plus digne d'un gentil-« homme, que celle de faire valoir lui-même ses terres. »

8. Le consul *Mummius* ayant pris la ville de Corinthe, fit transporter à Rome les tableaux exquis, et les belles statues qui décoroient cette superbe cité; mais il étoit si peu connoisseur, qu'il menaça sérieusement celui qui étoit chargé du transport de ces ouvrages précieux, que, s'il en perdoit quelques-uns, il seroit tenu d'en fournir d'autres à ses dépens.

9. Pendant la première guerre punique, le fameux M. *Attilius Régulus* fut envoyé en Afrique pour combattre les Carthaginois. Le temps de son consulat étant expiré, le sénat ne jugea pas à propos de rappeler cet habile général, et d'interrompre le cours de ses victoires. Il lui continua le commandement des armées. Personne ne fut autant affligé de ce décret que celui à qui il étoit si glorieux. Il écrivit au sénat pour s'en plaindre, et pour lui demander qu'on lui envoyât un successeur. Une de ses raisons étoit qu'un homme de journée, profitant de l'occasion de la mort de son fermier qui cultivoit son petit champ, composé de sept arpens, s'étoit enfui après avoir enlevé tout son équipage rustique; que sa présence étoit donc nécessaire, de peur que, si son champ venoit à n'être plus cultivé, il n'eût point de quoi nourrir sa femme et ses enfans. Le sénat ordonna que le champ seroit cultivé aux dépens du public; qu'on rachèteroit les instrumens de labourage qui avoient été volés, et que la république se chargeroit aussi de la nourriture et de l'entretien de la femme et des enfans de *Régulus*. Ainsi le peuple romain se constitua, en quelque sorte, le fermier de ce grand homme.

10. *Philopémen*, l'un de plus illustres capitaines de son siècle, étant en marche avec son armée, prit les devants, et arriva le premier au lieu où il devoit loger. On y avoit été averti de son arrivée, et chacun s'empressoit à préparer un repas magnifique pour un personnage d'une réputation si brillante. Quand il entra, comme il n'avoit pas une mine fort heureuse, et que

rien n'annonçoit sa dignité, personne n'y fit attention. Une femme, le prenant pour un des valets de l'armée qui venoit préparer les gîtes, le pria de lui aider à fendre du bois. *Philopémen*, souriant en lui-même de la méprise de cette femme, prit gaiement une hache, et se mit à travailler de toutes ses forces. Ses principaux officiers arrivèrent ; et, le voyant dans cet exercice, ils demeurèrent tout surpris : « Que faites-vous donc « là, seigneur ? lui dirent-ils. — Je paie l'intérêt de ma « mauvaise emine, » répondit en riant le général achéen.

11. *Scipion* étant allé rendre visite au poète *Ennius*, celui-ci, qui sans doute étoit occupé, fit dire à *Scipion* par sa servante qu'il étoit sorti. *Scipion* s'aperçut de l'artifice : cependant il feignit de le croire et s'en alla. Quelques jours après, *Ennius* alla chez *Scipion*, et demanda à la porte s'il étoit à la maison : « Je n'y « suis pas, lui cria *Scipion*. — Comment, reprit le « poète ; n'est-ce pas votre voix que j'entends ? Vous « vous moquez de moi. — Voyez, s'écria *Scipion*, « l'entêtement de cet homme : l'autre jour, sur la foi « de sa servante, j'ai cru qu'il n'étoit pas chez lui ; et « il ne veut pas croire aujourd'hui, sur ma parole, « que je ne suis pas chez moi. »

12. Après la fameuse bataille de Dunes, dans laquelle M. *de Turenne* acquit tant de gloire, ce grand homme écrivit de sa propre main le billet suivant à la vicomtesse *de Turenne* : « Les ennemis sont venus à « nous ; ils ont été battus. Dieu en soit loué ! J'ai un « peu fatigué toute la journée ; je vous donne le bon « soir, et je vais me coucher. »

13. *François I* s'étant égaré à la chasse, entra, vers les neuf heures du soir, dans la cabane d'un charbonnier. Le mari étoit absent, il ne trouva que la femme accroupie auprès du feu. C'étoit en hiver, et il avoit plu. Il demanda une retraite pour la nuit ; et à souper. L'une et l'autre lui furent accordés ; mais, à l'égard du souper, il fallut attendre le retour de l'époux. En attendant, le roi se chauffa assis dans une mauvaise chaise, qui étoit l'unique de la maison. Vers le dix heures arrive le charbonnier, las de son travail, fort affamé, et

pénétré de pluie. Le compliment d'entrée ne fut pas long. L'épouse exposa la chose au mari, qui ratifia la promesse du lit et du souper; mais à peine eut-il salué son hôte et secoué son chapeau tout mouillé, que, prenant la place la plus commode et le siége que le roi occupoit, il lui dit: «Monsieur, je prends votre place, « parce que c'est celle où je me mets toujours; et cette « chaise, parce qu'elle est à moi. Or, et par droit et « par raison, chacun est maître en sa maison.» Le monarque applaudit au proverbe rimé. Il se plaça ailleurs sur une sellette de bois. On soupa; on parla des affaires du temps, de la misère, des impôts. Le charbonnier eût voulu un royaume sans subsides. *François* eut de la peine à lui faire entendre raison. «A la bonne « heure donc, dit le charbonnier; mais cette grande « sévérité pour la chasse, l'approuvez-vous aussi? Je « vous crois honnête homme, et je pense que vous « ne me perdrez pas. J'ai là un morceau de sanglier « qui en vaut bien un autre; mangeons-le; mais sur- « tout bouche close.» *François* le promit, mangea avec appétit, se coucha sur des feuilles, et dormit bien. Le lendemain il se fit connoître, paya son hôte, et lui permit la chasse.

SINCÉRITÉ.

1. Le duc d'*Epernon* représenta à *Henri IV*, qu'il ne faisoit point payer la solde d'une garnison catholique: « Sire, ajouta-t-il, on dit que si elle étoit huguenote, « votre majesté seroit plus exacte à son égard. — Je « m'aperçois depuis long-temps, lui répondit le monar- « que, que vous me dites des choses offensantes. — Ah! « sire, répliqua le duc, je vois que vous ne m'aimez « pas: je suis prêt à vous sacrifier ma vie, ma liberté, « mes biens, mais jamais la vérité. Je vous trahirois, « sire, si j'étois assez lâche pour la déguiser. C'est « par elle seule que je veux mériter votre estime.»

2. Le grand *Alexandre* dit un jour à l'un de ses ministres qui l'avoit long-temps servi: « Je ne suis point

« satisfait de vous ; car je suis homme, et je sais que, « comme tel, je suis sujet à l'erreur et à l'oubli : ce- « pendant vous ne m'avertissez jamais de mes défauts : « si vous ne vous apercevez pas plus que moi de mes « fautes, c'est ignorance ; si vous vous en apercevez, « et que vous me les cachiez, c'est trahison. »

3. *Jean II*, roi de Portugal, sollicité de nommer à une charge vacante : « Je la réserve, répondit-il, pour « quelqu'un qui ne me flattera point. »

4. *Louis XIV*, ayant montré des vers de sa façon à M. le duc *de la Feuillade*, sans lui dire qu'il en étoit l'auteur, le duc les trouva mauvais. « Eh bien ! « lui dit le monarque, c'est moi qui les ai forgés. » Alors le duc, fâché d'avoir été si sincère, dit au roi : « Sire, que je les relise. — Non, non, lui répondit « le roi ; vous joueriez le rôle de flatteur, après avoir « joué celui d'un homme sincère, que je préfère à « l'autre. »

5. Après que le vicomte *de Turenne* eut embrassé la religion catholique, il alla un jour à confesse, et le prêtre lui demanda s'il n'étoit pas retombé dans une faute qui lui avoit été habituelle avant sa conversion ? « Je n'ai jamais manqué de parole aux hommes, répon- « dit le vicomte, en manquerois-je à Dieu ? »

6. Un ami du philosophe *Chrysippe* lui demandoit quel maître il falloit donner à son fils ? « Moi-même, « lui répondit-il ; car, si je connoissois quelqu'un plus « habile que moi, je partirois à l'instant pour aller « prendre ses leçons. » Cette réponse n'étoit point dictée par l'orgueil ; c'étoit l'aveu libre et sincère d'un grand homme qui sait s'apprécier. *Chrysippe* étoit en effet alors le seul philosophe : tous les autres n'avoient que l'ombre du savoir.

7. Dans le temps que *Louis XIV* étoit indisposé contre M. *de Catinat*, ce monarque demanda au duc *de la Feuillade*, qu'il savoit n'être pas des amis du maréchal, ce qu'il en pensoit. *La Feuillade*, avec une sincérité bien admirable, parce qu'elle est bien rare à la cour, répondit : « Sire, c'est un homme propre à tout, et « qui seroit aussi bon chancelier que maréchal de

« France. » Le roi ne dit rien, et changea de conversation.

8. Dans une des intendances de la Pologne-Autrichienne, un Saxon, pour parvenir à la charge de greffier, dont les lois excluent les protestans, avoit feint d'être catholique. Sa feinte, découverte après coup, fut dénoncée au gouvernement de Lemberg. Le Saxon interrogé avoua le fait, et prétendit se justifier en disant qu'il étoit catholique dans le cœur, et qu'il se proposoit d'en faire profession publique lorsqu'il auroit recueilli en Saxe un héritage qu'il craignoit de perdre s'il le faisoit auparavant. Le gouvernement, en rendant compte à l'empereur *Joseph II* de cette affaire, opinoit pour l'indulgence, en considération des talens, de la bonne conduite et de la résolution du Saxon. La réponse de l'empereur fut un ordre de le congédier sur-le-champ, parce qu'on ne peut pas compter sur un homme capable de mentir en matière de religion. *Voyez* BONNE FOI, GRANDEUR, INGÉNUITÉ.

SOBRIÉTÉ.

1. LA sobriété, la tempérance doivent être sages, et dirigées par la raison : il ne faut pas qu'un amour aveugle de la vertu nous conduise à des infirmités qui nous obligeroient d'en interrompre l'austère pratique. S. *Paul*, dans son Epître aux Romains, leur dit : « Il est bon de « ne point manger de viande, et de ne point boire de « vin. » Dans celle aux Corinthiens, il dit : « Si la « nourriture que je prends scandalisoit mon frère, je « m'en abstiendrois pour toujours. » Mais ces deux préceptes de tempérance ne regardent que les personnes en santé, comme ce saint docteur des nations le fait connoître, lorsqu'il prescrit à *Timothée* la nécessité de corriger son eau par un peu de vin, à cause de la foiblesse de son estomac.

2. Le maréchal *de la Ferté* pensoit qu'on devoit accoutumer la jeunesse à une vie sobre et dure. Son maître-d'hôtel ayant fait, par ordre de son fils, une

ample provision pour la campagne, de truffes, de morilles, et de toutes ces autres superfluités que l'amour des bons ragoûts a rendues si nécessaires, lui en apporta le mémoire. Le maréchal n'eut pas plutôt lu cet article, qu'il jeta le mémoire avec indignation : « Ce n'est pas ainsi, dit-il, que nous avons « fait la guerre ; de la grosse viande apprêtée simple- « ment, c'étoient-là tous nos ragoûts. Il faut à mon « fils des truffes, des morilles, mille bagatelles pour « flatter délicieusement le palais de monsieu rle déli- « cat. Oh bien ! dites-lui que je ne veux entrer pour « rien dans une dépense aussi folle que celle-là, aussi « indigne d'un homme de guerre ; et vous, cherchez « quelqu'un qui vous en tienne compte. »

3. En 1728, un nommé *Villars* confia à quelques amis que son oncle, qui avoit vécu près de cent ans, et qui n'étoit mort que par accident, lui avoit laissé le secret d'une eau qui pouvoit aisément prolonger la vie jusqu'à cent cinquante années, pourvu qu'on fût sobre. Lorsqu'il voyoit passer un enterrement, il levoit les épaules de pitié : « Si le défunt, disoit-il, « avoit bu de mon eau, il ne seroit pas où il est. » Ses amis auxquels il en donna généreusement, et qui observèrent un peu le régime prescrit, s'en trouvèrent bien, et le prônèrent. Alors il vendit la bouteille six francs. Le débit en fut prodigieux. Ceux qui en prirent, et qui s'astreignirent à un peu de régime, sur-tout qui étoient nés avec un bon tempérament, recouvrèrent en peu de temps une santé parfaite. Il disoit aux autres : « C'est votre faute si vous n'êtes pas entière- « ment guéris : vous avez été intempérans et incon- « tinens. Corrigez-vous de ces deux vices, et vous « vivrez cent cinquante ans pour le moins. » Quelques-uns se corrigèrent. La fortune de cet homme s'augmenta comme sa réputation. Des enthousiastes le mettoient fort au-dessus du maréchal *de Villars*. « Il fait « tuer des hommes, disoient-ils ; et lui les fait vivre. » On sut enfin que l'eau de *Villars* n'étoit que de l'eau de Seine avec un peu de nitre. *Voyez* ABSTINENCE, FRUGALITÉ, TEMPÉRANCE.

SOCIABILITÉ.

1. L'IMMORTEL maréchal *de Turenne* comptoit au nombre de ses vertus, toutes celles qui caractérisent et qui rendent aimable l'homme qui vit en société. Il vivoit à Paris dans une grande simplicité, semblable aux héros de l'ancienne Rome, qui ne se distinguoient par aucun éclat extérieur. Un jeune homme de condition, arrivé de province, et qui ne connoissoit pas le vicomte, frappa un jour son cocher dans un embarras des rues de Paris. Un artisan sortit de sa boutique, un bâton à la main, en criant : « Comment ! on maltraite ainsi les gens de « M. *de Turenne !* » A ces mots, le jeune homme éperdu vint à la portière du carrosse faire des excuses au vicomte, qui dit en souriant : « Vous vous entendez fort « bien, monsieur, à châtier les gens; quand les miens « feront des sottises, trouvez bon que je vous les en- « voie. » Il alloit souvent entendre la messe à pied, et de là se promener seul sur le rempart, sans domestiques, et sans aucune marque de distinction. Un jour, dans sa promenade, il passa près d'une troupe d'artisans qui jouoient à la boule, et qui, sans le connoître, le prièrent de juger un coup. Il prit sa canne, et après avoir mesuré les distances, prononça. Celui qu'il avoit condamné lui dit des injures : le maréchal sourit; et, comme il alloit mesurer une seconde fois, plusieurs officiers qui l'aperçurent vinrent l'aborder. L'artisan demeura confus, et se jeta à ses genoux pour lui demander pardon. Le vicomte répondit : « Mon ami, vous aviez tort de « croire que je voulusse vous tromper. » Il alloit quelquefois aux spectacles, mais rarement. Un jour il se trouva seul dans une loge, où entrèrent quelques provinciaux en pompeux équipage. Ils ne le connoissoient pas, et voulurent l'obliger à leur céder sa place sur le premier banc. Comme il le refusa, ils eurent l'insolence de jeter son chapeau et ses gants sur le théâtre. Sans s'émouvoir, il pria un jeune seigneur de la première qualité de les lui ramasser. Ceux qui l'avoient

insulté rougirent, et voulurent se retirer; mais il les retint avec bonté, et leur dit que, s'ils vouloient s'arranger, il y auroit place pour tous.

2. Le fameux *Scipion* l'Africain fut moins admirable encore par sa valeur et par ses victoires, que par ses qualités sociales, par son humanité, par sa douceur. La conduite qu'il tint en Espagne, nous offre plusieurs traits héroïques de bonté et de clémence. Après s'être emparé de la ville de Carthagène, il fit assembler les prisonniers qui étoient au nombre de près de dix mille. Il ordonna qu'on en fît deux classes : une des gens distingués et des bourgeois de Carthagène, de leurs femmes et de leurs enfans; l'autre, des artisans. Après avoir exhorté les premiers à s'attacher aux Romains, et à ne jamais perdre le souvenir de la grace qu'il alloit leur accorder, il les renvoya chacun chez eux. Ils se prosternèrent devant lui, et se retirèrent en versant de larmes de joie. Pour les artisans, il leur dit qu'ils étoient maintenant esclaves du peuple romain, mais que, s'ils s'affectionnoient à la république, et lui rendoient, chacun selon sa profession, les services qu'ils doivent, ils pouvoient compter qu'on les mettroit en liberté, dès que la guerre contre les Carthaginois seroit heureusement terminée. Il mit ensuite à part *Magon*, noble Carthaginois, qui commandoit dans Carthagène, et quelques autres des plus distingués de sa nation. Il en confia la garde à *Lélius* son lieutenant, lui recommandant d'avoir pour eux tous les égards possibles. Puis, s'étant fait amener tous les otages des Espagnols, qui étoient au nombre de plus de trois cent, il commença par flatter et caresser les enfans les uns après les autres, leur promettant, pour les consoler, que dans peu ils reverroient leurs parens; il exhorta les autres à ne pas se laisser abattre à la douleur. Il leur représenta qu'ils étoient sous la puissance d'un peuple qui aimoit mieux gagner les hommes par les bienfaits, que de les assujettir par la crainte. Après cela, ayant choisi, entre les dépouilles, celles qui convenoient le mieux à son dessein, il en fit des présens à chacun, selon son sexe et son âge. Il donna

aux petites filles des jeux d'enfans et des bracelets ; aux jeunes garcons, des couteaux et de petites épées. Un vainqueur qui s'abaisse jusqu'à ces petits soins, n'en devient que plus grand.

3. Jamais prince ne fut plus propre que *Théodose-le-Grand* à régner sur les esprits, à la faveur de ce doux empire que la vertu sait s'établir dans les cœurs. La douceur de ses regards, celle de sa voix, la sérénité qui brilloit sur son visage, tempéroient en lui l'autorité souveraine. Grand observateur des lois, il savoit cependant en adoucir la rigueur. Dans les trois premières années de son règne, il ne condamna personne à la mort. Il ne fit usage de son pouvoir que pour rappeler les exilés, faire grace aux coupables dont l'impunité ne tiroit pas à conséquence ; relever, par ses libéralités, les familles ruinées ; remettre ce qui restoit à payer des anciennes impositions. Il ne punissoit pas les enfans des fautes de leur père par la confiscation de leurs biens ; mais il ne pardonnoit pas les fautes qui tendoient à frustrer le prince des contributions légitimes ; également attentif à arrêter deux excès, d'enrichir son trésor par des exactions odieuses, et de le laisser appauvrir par négligence. Ses sujets le regardoient comme leur père : ils entroient avec confiance dans son palais, comme dans un asile sacré. Ses ennemis même, qui auparavant, ne se fiant pas aux traités, ne se croyoient point en sureté à la table des empereurs, venoient sans défiance se jeter entre ses bras : et ceux qu'on n'avoit pu vaincre par les armes, se rendoient volontairement à sa bonne foi.

SOCIÉTÉ.

1. Toute action devient presque toujours légitime et même vertueuse, quand il s'agit de l'intérêt public. C'est ce principe qui, chez les Arabes, a conservé cet exemple de sévérité d'un gouverneur de Basra, nommé *Ziad*. Ce gouverneur, après avoir inutilement tenté de purger la ville des assassins qui l'infestoient, se vit

contraint de décerner la peine de mort contre tout homme qui se trouveroit la nuit dans les rues. L'on y arrêta un étranger ; il fut conduit devant le tribunal du gouverneur, dont il essaya de fléchir la clémence par ses prières et par ses larmes : « Malheureux étranger, « lui dit *Ziad*, je dois te paroître bien injuste en pu- « nissant une contravention à des ordres que sans « doute tu ignorois ; mais le salut de Basra dépend de « ta mort : je pleure et je te condamne. »

2. Le bien public, l'ordre, ou plutôt tous les différens établissemens particuliers d'ordre que la société demande, toujours sacrifiés sans scrupule, et même violés par une mauvaise gloire, étoient pour M. *des Billettes*, savant académicien, des objets d'une passion vive et délicate. Il la portoit à tel point, et en même temps cette sorte de passion est si rare, qu'il est peut-être dangereux de dire à sa mémoire, que, quand il passoit sur les marches du Pont-Neuf, il en prenoit les bouts qui étoient moins usés, afin que le milieu, qui l'est toujours davantage, ne devînt pas trop tôt un glacis. Mais une si petite attention s'enoblissoit par son principe ; et combien ne seroit-il pas à souhaiter que le bien public fût toujours aimé avec autant de superstition ? Personne n'a jamais mieux su soulager et les besoins d'autrui, et la honte de les avouer. Il disoit que ceux dont on refusoit le secours avoient eu l'art de s'attirer ce refus, ou n'avoient pas eu l'art de le prévenir, et qu'ils étoient coupables d'être refusés. *Voyez* AMOUR DU PROCHAIN.

SYMPATHIE.

1. M. VARIGNON, durant le cours de ses premières études, alloit souvent disputer à des thèses dans les classes de philosophie ; et il brilloit fort par sa qualité de bon argumentateur, à laquelle concouroient et le caractère de son esprit, et sa constitution corporelle ; beaucoup de force et de netteté de raisonnement d'un côté, et de l'autre une excellente poitrine et une voix éclatante. Ce

fut alors que M. l'abbé *de St.-Pierre*, qui étudioit en philosophe dans le même collège, le connut. Un goût commun pour les choses de raisonnement, soit physiques, soit métaphysiques, et des disputes continuelles furent le lien de leur amitié. Ils avoient besoin l'un l'autre pour approfondir, et pour s'assurer que tout étoit vu dans un sujet. Leurs caractères différens faisoient un assortissement complet et heureux ; l'un, par une certaine vigueur d'idées, par une vivacité fécondé, par une fougue de raison ; l'autre par une analyse subtile, par une précision scrupuleuse, par une sage et ingénieuse lenteur à discuter tout. M. l'abbé *de St.-Pierre*, pour jouir plus à son aise de M. *Varignon*, le logea avec lui ; et enfin, toujours plus touché de son mérite, il résolut de lui faire une fortune qui le mît en état de suivre pleinement ses talens et son génie. Cependant cet abbé, cadet de Normandie, n'avoit que dix-huit cents livres de rente ; il en détacha trois cents, qu'il donna par contrat à M. *Varignon*. Ce peu, qui étoit beaucoup par rapport au bien du donateur, étoit beaucoup aussi par rapport aux besoins et aux désirs du donataire. L'un se trouva riche, et l'autre encore plus riche d'avoir enrichi son ami. Ils vinrent à Paris, qu'ils regardoient comme le meilleur séjour pour des philosophes raisonnables. Ils s'établirent dans une petite maison du faubourg Saint-Jacques : là ils se livroient tous deux à l'étude la plus profonde. « J'étois leur compatriote, et j'allois les voir assez « souvent, dit M. *de Fontenelle*, et quelquefois j'al- « lois passer deux ou trois jours avec eux. Il y avoit « encore de la place pour un survenant, et même « pour un second, sorti de la même province, au- « jourd'hui l'un des principaux membres de l'acadé- « mie de belles-lettres, et fameux par les histoires « qui ont paru de lui. Nous nous rassemblions avec « une extrême plaisir, jeunes, pleins de la première « ardeur de savoir, fort unis, et, ce que nous ne « comptions peut-être pas alors pour un assez grand « bien, peu connus. Nous parlions à nous quatre une « bonne partie de différentes langues de l'empire des

« lettres; et tous les sujets de cette petite société se « sont dispersés de là dans toutes les académies. »

2. M. *de Montmort*, célèbre géomètre, avoit approfondi la théorie des jeux de hasard. M. *Nicolas Bernouilli* avoit appliqué la même théorie à quelques questions de droit, qu'il assujettissoit aux principes austères du calcul. Cette conformité de goûts et d'études fit naître entre ces deux savans l'amitié et l'émulation. M. *Bernouilli* vint à Paris, et M. *de Montmort* l'emmena chez lui à sa campagne, où ils passèrent trois mois dans un combat continuel de problêmes dignes des plus grands géomètres. Il s'agissoit d'estimer les hasards, de régler les paris, de calculer ce qui se déroboit le plus au calcul. Leurs journées passoient comme des momens, grace à ces plaisirs, qui ne sont pourtant pas compris dans ce qu'on appelle ordinairement les plaisirs.

5. Jamais prince n'a éprouvé plus amèrement l'ingratitude et l'inconstance du peuple que *Henri IV*, quoiqu'il ne désirât que son soulagement et son bonheur. La plus grande partie de ses sujets le regardoient comme un tyran, parce qu'il étoit hérétique. Lorsqu'il fit abjuration dans l'église de l'abbaye de Saint-Denis, entre les mains de l'archevêque de Bourges, une nombreuse populace s'y rendit en foule pour voir un roi dont on lui avoit dit tant de mal, et dont elle s'étoit formée des idées si désavantageuses. On vit alors un de ces effets merveilleux de cette force sympathique qui attire, qui unit les cœurs. Son air noble, libre et guerrier, joint à cette aimable douceur, à cette gaieté vive et charmante qui l'accompagnoient toujours, frappèrent tous les esprits, et firent éclore tout-à-coup l'affection publique. Elle alla au point qu'une vieille femme, hors d'elle-même à la vue de ce grand prince, fendit la presse, écarta tous les obstacles, courut à lui, et, lui saisissant la tête, l'embrassa plusieurs fois avec transport. Tous les spectateurs en eussent voulu faire autant. Le peuple désabusé répandoit des larmes de joie, et formoit des vœux pour la prospérité d'un monarque dont tous les traits, toutes les manières, toutes les démarches étoient, pour ainsi dire, frappés

au

au coin de la bonté. Le duc *de Sully*, qui étoit près de lui, le voyant attendri à la vue de cette multitude qui poussoit des cris d'allégresse, et qu'on lui avoit représentée si animée contre sa personne, ne put s'empêcher de lui dire : « Eh bien! sire, voilà ces gens « que l'on s'attachoit à vous peindre comme vos plus « cruels ennemis! Ne semble-t-il pas, au contraire, « qu'ils revoient en vous un libérateur et un père? » *Henri* ne put répondre que par des larmes de tendresse.

4. Dans un manuscrit que possède une de plus riches bibliothèques de Paris, on lit que les comtes *de Ligneville* et *d'Autricourt*, frères jumeaux, issus de l'une des quatre maisons de l'ancienne chevalerie de Lorraine, étoient si ressemblans, que quand ils s'habilloient l'un comme l'autre, ce qui leur arrivoit de temps en temps pour s'amuser, leurs domestiques ne pouvoient les distinguer. Ils avoient le même son de voix, la même démarche, le même maintien; et ces rapports parfaits jetoient dans le plus grand embarras les personnes avec lesquelles ils étoient liés, et souvent leurs femmes même. Etant tous deux capitaines des chevaux-légers, l'un se plaçoit à la tête de l'escadron de l'autre, sans que les cavaliers et les officiers se doutassent de cet échange. Le comte *d'Autricourt* eut une affaire criminelle; il ne tenoit qu'à sa partie adverse de le priver de la liberté. Que fit le comte *de Ligneville?* Il ne quitta plus son frère, ne le laissa plus sortir sans l'accompagner; et la crainte de saisir l'innocent au lieu du coupable, rendit nuls les droits qu'on avoit obtenus sur la personne du comte *d'Autricourt*. Ils s'amusèrent un jour d'une scène assez plaisante. M. *de Ligneville* fit appeler un barbier. Après s'être fait raser un côté, il prétexte une affaire pour passer dans l'appartement voisin. M. *d'Autricourt* y étoit caché; il endosse la robe-de-chambre de son frère, s'attache la serviette au cou, et vient s'asseoir dans le siége qu'avoit quitté M. *de Ligneville*. Le barbier se met en devoir de raser l'autre côté; mais quelle fut sa surprise en voyant que la barbe étoit en un instant revenue! Ne doutant point que ce ne soit un démon qui a pris la figure

de sa pratique, il fait un grand cris, et s'évanouit. Tandis qu'on s'occupoit à le faire revenir, le comte *d'Autricourt* rentra dans le cabinet, et M. *de Ligneville*, à demi-rasé, reprit sa place. Nouvelle surprise pour le barbier : il croit avoir rêvé tout ce qu'il a vu, et n'est convaincu de la vérité, qu'en voyant, qu'en touchant les deux frères ensemble. La sympathie qui régnoit entre eux, n'étoit pas moins originale que leur ressemblance : ils ont toujours été malades dans le même temps. Si l'un recevoit une blessure, l'autre en ressentoit de la douleur : il en étoit de même de tous leurs maux ; aussi veilloient-ils avec le plus grand intérêt à la conduite l'un de l'autre. Ce qu'il y a de plus étonnant encore, c'est que très-souvent ils faisoient les mêmes songes. Le jour que le comte *d'Autricourt* fut attaqué en France d'une fièvre continue, dont il mourut, le comte *de Ligneville* ressentit en Bavière les accès de la même fièvre, et il auroit succombé comme son frère, ajoute le manuscrit, s'il n'avoit fait un vœu à Notre-Dame d'Altenting. Si tous ces faits sont véritables, il faut avouer qu'ils ont de quoi confondre la pénétration des physiciens les plus subtils, et qu'ils nous annoncent bien des découvertes à faire encore dans le système de la nature.

TALENS.

Rien ne donne une meilleure éducation qu'une petite fortune, pourvu qu'elle soit aidée de quelques talens. La force de l'inclination, le besoin de parvenir, le peu de secours même, aiguisent le désir et l'industrie, et mettent en œuvre tout ce qui est en nous. Le savant *Alexis Littre*, académicien célèbre, joignit à ces avantages un caractère très-sérieux, très-appliqué, et qui n'avoit rien de jeune que le pouvoir de soutenir beaucoup de travail. Sans tout cela, dénué de ressources, comment eût-il pu subsister durant le cours de ses études? Une grande économie n'eût pas suffi. Il fallut qu'il répétât à d'autres écoliers plus riches et moins diligens, ce qu'on venoit presque dans l'instant de leur enseigner à tous ; et il en tiroit la double utilité de vivre plus

commodément, et de savoir mieux. La promenade eût été une débauche pour lui. Dans les temps où il étoit libre, il suivoit un médecin chez ses malades ; et au retour, il s'enfermoit pour écrire les raisonnemens qu'il avoit entendus. A la fin de ses études, il se trouva un petit fonds pour aller à Montpellier, où l'attiroit la grande réputation des écoles de médecine ; et il fit si bien, qu'il fut encore en état de venir de là à Paris, le séjour ordinaire et le lycée des véritables talens.

Sa plus forte inclination étoit pour l'anatomie ; mais, de toutes les inclinations qui ont une science pour objet, c'est la plus difficile à satisfaire. Les sortes de livres qui seuls enseignent surement l'anatomie, ceux qu'il faut le plus étudier, sont rares ; on ne les a pas sous sa main en aussi grand nombre et dans le temps qu'on voudroit. Un certain sentiment, confus à la vérité, mais très-fort, et si général qu'il peut passer pour naturel, fait respecter les cadavres humains ; la France n'est pas à cet égard autant au-dessus de la superstition chinoise, qui révère les morts, que les anatomistes le désireroient. Chaque famille veut que son défunt n'ait plus qu'à jouir de ses obsèques, et ne souffre point qu'il soit sacrifié à l'instruction publique ; à peine seulement permettra-t-elle, en quelques occasions, qu'il le soit à son intérêt particulier. La police restreint extrêmement la permission de disséquer les morts ; et ceux à qui elle l'accorde pour l'utilité commune, en sont beaucoup plus jaloux que cette utilité ne demanderoit. Quand on n'est pas de leur nombre, on ne fait guère de progrès en anatomie, qui ne soient en quelque sorte illégitimes. On est réduit à frauder les lois, et à ne s'instruire que par artifice, par surprise, à force de larcins toujours un peu dangereux. M. *Littre* étant à Paris, éprouva les inconvéniens de son amour pour l'anatomie. Il est vrai qu'il fut un temps assez tranquille, grace à la liaison qu'il fit avec un chirurgien de la Salpêtrière, qui avoit à sa discrétion tous les cadavres de l'hôpital. Il s'enferma avec lui pendant l'hiver de 1684, qui heureusement fut fort long et très-froid ; et ils disséquèrent ensemble plus de deux cents cadavres. Mais le savoir qu'il acquit par là

le grand nombre d'étudians qui coururent à lui, excitèrent des envieux qui le traversèrent. Il se réfugia dans le temple, où les plus grands criminels se mettent quelquefois à l'abri des priviléges du lieu. Il crut y pouvoir travailler en sureté, avec la permission du grand-prieur *de Vendôme;* mais un officier subalterne, avec qui il n'avoit pas songé à prendre les mesures nécessaires, permit qu'on lui enlevât le trésor qu'il tenoit caché dans cet asile, un cadavre qui l'occupoit alors. Cet enlèvement se fit avec une pompe insultante. On triomphoit d'avoir arrêté les progrès d'un jeune homme qui n'avoit pas droit de devenir si habile.

Malgré ses malheurs, et peut-être par ces malheurs même, sa réputation croissoit, et les écoliers se multiplioient. Ils n'attendoient point de lui les graces du discours, ni une agréable facilité de débiter son savoir; mais une exactitude scrupuleuse à démontrer, une extrême timidité à conjecturer de simples faits bien vus. De plus ils s'attachoient à lui par la part qu'il leur donnoit à la gloire de ses découvertes dès qu'ils le méritoient, ou pour avoir aperçu quelque chose de nouveau, ou pour avoir eu quelque idée singulière et juste. Ce n'étoit point qu'il affectât de mettre leur vanité dans ses intérêts : il n'étoit pas si fin ni si adroit : il ne songeoit qu'à leur rendre loyalement ce qui leur étoit dû. Malgré toutes ses lumières, il s'empressoit cependant toujours de s'instruire avec l'avidité d'un disciple. Il assistoit à toutes les conférences qui se tenoient sur les matières qui l'intéressoient. Il suivoit les médecins dans leurs visites ; il se trouvoit aux pansemens des hôpitaux. Enfin il fut reçu docteur-régent de la faculté de Paris. L'éloquence lui manquoit absolument. Un simple anatomiste peut s'en passer, mais un médecin ne le peut guère. L'un n'a que des faits à découvrir et à exposer aux yeux; mais l'autre, éternellement obligé de conjecturer sur des matières très-douteuses, l'est aussi d'appuyer ses conjectures par des raisonnemens assez solides, ou qui du moins rassurent et flattent l'imagination effrayée. Il doit quelquefois parler sans avoir d'autre but que de parler; car il a le malheur de

ne traiter avec les hommes que dans le temps précisément où ils sont plus foibles et plus enfans que jamais. Cette puérilité de maladie règne pricipalement dans le grand monde, et surtout dans une moitié de ce grand monde, qui occupe plus les médecins, qui sait mieux les mettre à la mode, et qui a plus souvent besoin d'être amusée que guérie. Un médecin peut agir plus raisonnablement avec le peuple ; mais, en général, s'il n'a pas le don de la parole, il faut presque qu'il ait, en récompense, celui des miracles. Aussi ne fut-ce qu'à force d'habileté que M. *Littre* réussit dans cette profession ; encore ne réussit-il que parmi ceux qui se contentoient de l'art de la médecine, dénué de celui du médecin. Sa vogue ne s'étendit point jusqu'à la cour ; mais malgré tant d'obstacles, son rare mérite, justement apprécié, fut jugé digne de décorer l'académie des sciences. On connut bientôt M. *Littre* dans cette docte compagnie, non par son empressement à se faire connoître, à dire son sentiment, à combattre celui des autres, à étaler un savoir imposant, quoique inutile ; mais par sa circonspection à proposer ses pensées, par son respect pour celles d'autrui, par la justesse et la précision des ouvrages qu'il donnoit, par son silence même. Il fut toujours d'une assiduité exemplaire à l'académie, fort exact à s'acquitter des travaux qu'il lui devoit, si ce n'est qu'il s'en affranchit les trois ou quatre dernières années de sa vie, parce qu'il perdoit la vue de jour en jour ; mais il ne se relâcha point sur l'assiduité. Alors il se mit à garder dans les assemblées un silence dont il n'est jamais sorti : il paroissoit un disciple de *Pythagore*, quoiqu'il pût toujours parler en maître sur les matières qui l'avoient occupé. Ceux d'entre les gens de bien qui condamnent tant les spectacles, l'auroient trouvé bien net sur cet article : jamais il n'en avoit vu aucun. Il n'y a pas de mémoire qu'il se soit diverti. Il n'avoit de sa vie songé au mariage ; et ceux qui l'ont vu de plus près ont assuré que les raisons de conscience n'avoient jamais dû être assez pressantes pour l'y porter. Presque tous les hommes ne songent qu'à étendre leur sphère, et à y faire entrer tout ce qu'ils peuvent d'étranger :

pour lui, il avoit réduit la sienne à n'être guère que lui seul. Il avoit fait de sa main plusieurs préparations anatomiques, que des médecins ou chirurgiens anglais et hollandais vinrent acheter de lui, quelque temps avant sa mort, lorsqu'il n'en pouvoit plus faire d'usage. Les étrangers le connoissoient mieux que ne faisoit une partie d'entre nous. Il arrive quelquefois qu'ils nous apprennent le mérite de nos concitoyens, que nous négligions, peut-être, parce que leur modestie leur nuisoit de près.

2. De l'état de tailleur, *Dorfling*, célèbre officier prussien, parvint au grade de welt-maréchal. En sortant d'apprentissage, il eut l'ambition de vouloir aller travailler à Berlin. Comme il falloit passer l'Elbe dans un bac, et qu'il n'avoit pas de quoi payer, le passage lui fut refusé. Piqué de cet affront, il dédaigna un métier qu'il en crut la cause, jeta son havresac dans le fleuve, et se fit soldat. Il marcha à pas de géant dans cette carrière. Il eut bientôt l'estime de ses camarades, ensuite de ses officiers, et enfin de l'électeur *Frédéric-Guillaume* son maître. Ce grand prince, qui aimoit la guerre, qui la savoit, et qui étoit forcé de la faire, avança rapidement un homme qui joignoit les vertus du citoyen à tous les talens du militaire. *Dorfling* fut fait welt-maréchal, et remplit l'idée qu'on doit se former d'un homme qui, de la condition de soldat, s'élève jusqu'au généralat. Une fortune si considérable, et plus encore les qualités brillantes qui l'avoient méritée, excitèrent la jalousie des cœurs sans élévation. Il y eut des hommes assez bas pour dire que *Dorfling*, pour être devenu grand seigneur, n'avoit pas perdu l'air de son premier état. « Oui, » dit-il à ceux qui lui rapportèrent ce discours, « j'ai « été tailleur; j'ai coupé du drap : » maintenant, continua-t-il en portant la main sur la garde de son épée, « voici l'instrument avec lequel je coupe les oreilles « à ceux qui parlent mal de moi. »

3. Heureusement né pour la géométrie, le célèbre Vincenzio *Viviani*, fit à l'école du grand *Galilée*, de rapides progrès dans cette science sublime. Après la mort de cet

homme rare, dont le génie créateur avoit, en quelque sorte, enfanté la philosophie, en la tirant des ténèbres qui, depuis tant de siècles, obscurcissoient son flambeau, le digne disciple de ce maître immortel s'empressa de parvenir à la célébrité, en marchant sur ses traces. Un géomètre ancien appelé *Aristée*, avoit fait un Traité des sections coniques, fort recherché dans son temps, et qui, malgré l'estime qu'on en avoit faite, s'étoit perdu. *Viviani*, fort versé dans la géométrie des anciens, et regrettant sur-tout l'ouvrage d'*Aristée*, entreprit d'y suppléer, autant qu'il étoit possible, en tâchant de deviner ce qu'il avoit dû nous dire. S'il est jamais permis aux hommes de deviner, c'est en cette matière, où, si l'on n'est pas sûr de retrouver précisément ce qu'on cherche, on l'est du moins de ne rien trouver de contraire, et de trouver toujours l'équivalent. Il fut quinze ans entier sans pouvoir se livrer à ce projet singulier, qui demandoit des talens si profonds; et, durant cet intervalle, il conçut le dessein d'un nouvel ouvrage, où il s'agissoit de deviner encore. *Apollonius-Pergæus*, qui vivoit environ deux cent cinquante ans avant l'ère chrétienne, avoit ramassé, sur les sections coniques, tout ce qu'avoient fait les savans qui l'avoient précédé. Son ouvrage contenoit huit livres, dont les quatre derniers s'étoient perdus, et le cinquième traitoit des plus grandes et des plus petites lignes droites, qui se terminassent aux circonférences des sections coniques. M. *Viviani*, laissant *Aristée* pour quelque temps, songea à restituer de la même manière ce cinquième livre, et s'y occupa dans ses quinze années de distraction. Cependant le fameux Jean-Alphonse *Borelli*, passant par Florence, trouva dans la bibliothèque de Médicis, un manuscrit arabe dont l'inscription latine portoit: « Les huit livres des sections coniques, « par *Apollonius-Pergæus*. » Il jugea, par toutes les marques extérieures qu'il put rassembler, que ce devoit être effectivement l'ouvrage de ce géomètre en son entier, et le grand-duc lui permit de porter ce manuscrit à Rome, pour le faire traduire par *Abraham Ecchellensis*, maronite, professeur en langues orientales. A cette nouvelle, *Viviani*, qui ne vouloit point perdre le fruit de

tout ce qu'il avoit préparé pour sa divination, prit toutes les mesures nécessaires pour prouver qu'il n'avoit fait effectivement que deviner. Il se fit donner des certificats authentiques qu'il n'entendoit point l'arabe; et pour plus de sureté qu'il n'avoit point vu ce manuscrit, il obtint du prince *Léopold*, frère du grand-duc *Ferdinand II*, la grace qu'il lui paraphât de sa propre main ses papiers, en l'état où ils se trouvoient alors. Il ne voulut point que *Borelli* lui mandât jamais rien de ce qu'*Ecchellensis* auroit pu découvrir en traduisant, et fit imprimer son ouvrage. Tandis que le public accueilloit cette production d'un savant si digne de son estime, *Abraham Ecchellensis*, qui ne savoit point de géométrie, aidé par *Borelli*, grand géomètre, qui ne savoit point d'arabe, travailloit à traduire le manuscrit arabe d'*Apollonius*; et bientôt ils mirent cet ouvrage au jour. Alors l'Univers savant, suspendu, jusqu'à ce moment, sur le jugement qu'il devoit porter de M. *Viviani*, compara sa divination avec la vérité, et l'on trouva qu'il avoit plus que deviné, c'est-à-dire, qu'il avoit été beaucoup plus loin qu'*Apollonius* sur cette matière. Un succès si singulier et si heureux excita de plus en plus le désir qu'avoit *Viviani* de réussir aussi-bien sur *Aristée*. Il regardoit depuis long-temps comme des distractions importunes tout ce qui l'empêchoit de se livrer à cet ouvrage, qu'il destinoit à *Louis XIV*, dont il ne cessoit de recevoir des bienfaits, et qui venoit de l'agréer pour un des huit associés étrangers de l'académie des sciences. Il redoubla d'ardeur, et enfin il en publia trois livres. On ne peut assez admirer les recherches profondes qu'ils renfermoient: l'on souhaita, pour son honneur, qu'*Aristée* ressuscitât comme avoit fait *Apollonius*.

4. La nature combla de ses dons l'immortel *Daguesséau*; et ce grand homme parut réunir tous les talens dont l'heureux assemblage fait l'admiration de tous les siècles. Il lut les poètes grecs et latins avec une avidité qu'il appeloit *la passion de sa jeunesse*. Sa mémoire les lui rendit si présens dans tout le cours de sa vie, qu'à l'âge d'environ quatre-vingts ans, un homme de lettres ayant cité peu exactement une épigramme de

Martial, il lui en rappela les propres termes, en lui avouant qu'il n'avoit pas ouvert cet auteur depuis l'âge de douze ans. La société de *Racine* et de *Boileau* avoit des charmes infinis pour lui. Il cultivoit comme eux la poésie, en avoit le génie et le conserva jusqu'à ses derniers jours. Reçu avocat-général du parlement de Paris, il y parut avec tant d'éclat, que le célèbre Denys *Talon*, alors président à mortier, dit qu'il voudroit finir comme ce jeune homme commencoit. Il fut ensuite nommé procureur-général à trente-deux ans; et ce fut alors qu'il déploya tout ce qu'il étoit. Le chancelier *de Pontchartrain* le chargea de la rédaction de plusieurs lois; et charmé de la manière dont il s'en acquitta, il lui prédit qu'il le remplaceroit un jour. L'administration des hôpitaux fut l'objet le plus cher de ses soins. On lui conseilloit un jour de prendre du repos. « Puis-je me reposer, répondit-il généreuse-« ment, tandis que je sais qu'il y a des hommes qui « souffrent? » Il avoit prévu le premier le fameux et terrible hiver de 1709, sur des observations qu'il fit à sa campagne, et en avoit indiqué le remède, en conseillant de faire venir des blés avant que le mal eût produit une alarme générale. A la mort du chancelier *Voisin*, le régent jeta les yeux sur *Daguesseau* pour remplacer ce grand ministre. Il le mande au Palais-Royal; et, en le voyant, il lui donne le nom de chancelier. *Daguesseau* s'en défend, fait des représentations au prince, allègue son incapacité. Le duc d'Orléans, pour la première fois, refuse de le croire; et *Daguesseau* se voit enfin obligé de consentir à son élévation. Il parut encore plus grand que sa dignité. Il s'étoit instruit des lois de toutes les nations et de tous les temps. Il n'étoit étranger dans aucun pays, dans aucun siècle. Il savoit la langue française par principes, le latin, le grec, l'hébreu, l'arabe, les langues orientales, l'italien, l'espagnol, l'anglais et le portugais. L'étude de tant de langues, qui auroit rempli la vie entière de plusieurs savans, n'étoit pour *Daguesseau* qu'un amusement, comme il le disoit lui-même. Son principe étoit que le changement d'occupation est seul

un délassement. Ainsi, tous les travaux de l'homme de lettres ne faisoient aucun tort aux fonctions du ministre. Quand il perdit sa digne épouse, on craignit que le poids des affaires, joint à celui de l'affliction, ne l'accablât: on lui conseilla de suspendre ses pénibles occupations. « Non, repondit-il, je me dois au public: il n'est pas juste « qu'il souffre de mes malheurs domestiques. »

5. Le célèbre *Fagon*, si connu par ses découvertes dans la botanique, naquit dans le jardin royal des plantes. Les premier objets qui s'offrirent à ses yeux, ce furent des plantes; les premiers mots qu'il bégaya, ce furent des noms de plantes: la langue de la botanique fut sa langue maternelle. A cette première habitude se joignit un goût naturel et vif, sans quoi le jardin eût été inutile. Etant sur les bancs, il fit une action d'une audace signalée, qui ne pouvoit guère, en ce temps-là, être entreprise que par un jeune homme, ni justifiée que par un grand succès. Il soutint dans une thèse, la circulation du sang; et les vieux docteurs, opiniâtrement attachés à l'opinion contraire, trouvèrent qu'il avoit défendu avec esprit ce qui passoit alors pour un étrange paradoxe. Cependant on avoit négligé le jardin royal; et cet établissement si utile étoit tombé dans un état où l'on ne pouvoit plus le souffrir. Il étoit si dénué de plantes, que ce n'étoit plus un jardin. M. *Fagon* s'offrit de voyager pour chercher ses habitans: il alla en Auvergne, en Languedoc, en Provence, sur les Alpes et sur les Pyrénées, et n'en revint qu'avec de nombreuses colonies de plantes destinées à repeuplerce désert. Quoique sa fortune fût très-médiocre, il fit tous ses voyages à ses dépens, poussé par le seul amour de la patrie; car on peut dire que le jardin royal étoit la sienne. Il célébra ces nouveaux citoyens dans un petit poème latin, afin qu'il ne manquât rien à son ouvrage. Ce concours de plantes qui, de toutes les parties du monde, sont venues à ce rendez-vous commun, ces différens peuples végétaux, qui vivent sous un même climat; le vaste empire de Flore, dont toutes les richesses sont rassemblées dans cette espèce de capitale; les plantes les plus rares et les plus étrangères, telle que la sensitive, qui a plus d'ame,

ou une ame plus fine que toutes les autres; le soin du roi pour la santé de ses sujets, soin qui auroit seul suffi pour rendre la sienne infiniment précieuse, et digne que toutes les plantes salutaires y travaillassent, tout cela fournit assez au poète; et d'ailleurs on est volontiers poète pour ce qu'on aime. A peine M. *Fagon* étoit-il docteur, qu'il eut les deux places de professeur en botanique et en chimie au Jardin Royal; car on y avoit joint la chimie qui fait usage des plantes, à la botanique qui les fournit. Comme il avoit repeuplé de plantes ce jardin, il le repeupla aussi de jeunes botanistes, que ses leçons y attiroient de toutes parts. Un jour qu'il devoit parler sur la thériaque, l'apothicaire qui étoit chargé d'apporter les drogues, lui en présenta une autre presque aussi composée, sur laquelle il n'étoit point préparé. Il commença par se plaindre publiquement de la supercherie; car il avoit lieu d'ailleurs de croire que c'en étoit une. Mais, pour corriger l'apothicaire de lui faire de pareils tours, il se mit à parler sur la drogue qu'on lui présentoit, comme il eût fait sur la thériaque, et fut si applaudi, qu'il dut avoir beaucoup de reconnoissance pour la malignité qu'on avoit eue. En même temps, il exerçoit la médecine dans Paris, avec tout le soin, toute l'application, tout le travail d'un homme fort avide de gain; et toutefois il ne recevoit jamais aucun payement, malgré la modicité de sa fortune, non pas même de ces payemens déguisés sous la forme de présens, et qui font souvent une agréable violence aux plus désintéressés. Il ne se proposoit que d'être utile, et de s'instruire, pour l'être toujours davantage.

6. L'immortel *Massillon* décela de bonne heure ses grands talens pour l'éloquence apostolique. Il fit ses premiers essais de l'art oratoire à Vienne, pendant qu'il professoit la théologie. L'oraison funèbre de *Henri de Villars*, archevêque de cette ville, fut accueillie avec un suffrage unanime. Ce succès le fit appeler à Paris par le P. *de la Tour*, alors général de la congrégation de l'Oratoire, où il étoit entré. Lorsqu'il eut fait quelque séjour dans la capitale, son supérieur lui demanda ce qu'il pensoit des prédicateurs qui brilloient sur ce grand théâtre? «Je leur trouve, répondit-il, bien de l'esprit et du talent; mais si

« je prêche, je ne prêcherai pas comme eux. » Il tint parole : il prêcha, et s'ouvrit une route nouvelle. Le P. *Bourdaloue* ne fut pas du nombre de ceux qu'il ne se proposoit pas d'imiter : trop connoisseur pour ne pas sentir tout le mérite de ce grand homme, il ne l'entendit que pour l'admirer ; et s'il ne marcha pas sur les mêmes traces, c'est que son génie le portoit à un autre genre d'éloquence. Il se fit donc une manière de composer qu'il ne dut qu'à lui-même, et qui, aux yeux des hommes sensibles, parut supérieure à celle de *Bourdaloue*. Après avoir prêché son premier Avent à Versailles, il reçut cet éloge de la bouche même de *Louis XIV* : « Mon père, quand j'ai entendu les autres prédicateurs, j'ai été très-content d'eux : pour vous, toutes les fois que je vous ai entendu, j'ai été très-mécontent de moi-même. » La première fois qu'il prêcha son fameux sermon *du petit nombre des Elus*, il y eut un endroit où un transport de saisissement s'empara de tout l'auditoire. Presque tout le monde se leva à moitié par un mouvement involontaire. Le murmure d'acclamation et de surprise fut si fort, qu'il tronbla l'orateur. Ce trouble ne servit qu'à augmenter le pathétique de ce morceau. Ce qui surprit sur-tout dans le père *Massillon*, ce furent ces peintures du monde, si saillantes, si fines, si ressemblantes. On lui demandoit où un homme, consacré comme lui à la retraite, avoit pu les prendre ? « Dans le cœur humain, répondit-il. Pour peu qu'on le sonde, on y découvrira le germe de toutes les passions. Quand je fais un sermon, j'imagine qu'on me consulte sur une affaire ambiguë. Je mets toute mon application à décider et à fixer dans le bon parti celui qui a recours à moi. Je l'exhorte, je le presse, et je ne le quitte point qu'il ne se soit rendu à mes raisons. » Sa déclamation ne servit pas peu à ses succès. Son air simple, son maintien modeste, ses yeux humblement baissés, son geste négligé, son ton affectueux, sa contenance, qui montroit qu'il étoit pénétré des vérités qu'il annonçoit, tout en lui portoit dans les esprits les plus brillantes lumières, et dans les cœurs les mouvemens les plus tendres. Le célèbre comédien *Baron* l'ayant rencontré dans une maison ouverte aux gens de lettres, lui fit

ce compliment : « Continuez, mon père, à débiter comme vous faites ; vous avez une manière qui vous est propre, et laissez aux autres les règles. » Au sortir d'un de ses sermons, la vérité arracha à ce fameux acteur cet aveu humiliant pour sa profession : « Mon ami, dit-il à un de ses camarades qui l'avoit accompagné ; mon ami, voilà un orateur ; et nous, nous ne sommes que des comédiens. » En 1704, le père *Massillon* parut pour la seconde fois à la cour, et y parut encore plus éloquent que la première fois. *Louis XIV*, après lui en avoir témoigné son plaisir, ajouta, du ton le plus gracieux : « Et je veux, mon père, vous entendre désormais tous les deux ans. » Des éloges si flatteurs n'altérèrent point sa modestie. Un de ses confrères le félicitant sur ce qu'il venoit de prêcher admirablement, suivant sa coutume : « Eh ! laissez, mon père, répondit-il ; le diable me l'a déjà dit plus éloquemment que vous. » L'évêché de Clermont fut la récompense de son mérite, en 1717. Destiné, l'année suivante, à prêcher devant *Louis XV*, qui n'avoit encore que neuf ans, il composa, en six semaines, ces discours si connus sous le nom de *Petit-Carême*. C'est le chef-d'œuvre de cet orateur, et celui de l'art oratoire. Ce grand prédicateur auroit souhaité qu'on introduisît en France l'usage établi en Angleterre, de lire les sermons, au lieu de les prêcher de mémoire, regardant la coutume d'apprendre par cœur, comme un esclavage qui enlevoit à la chaire bien des orateurs, et qui avoit une foule d'inconvéniens, pour ceux qui s'y consacroient. Cette méthode ne nuiroit point, selon lui, à la vivacité de l'action. Le prédicateur ne seroit plus, comme il arrive quelquefois, autant de temps à retenir un sermon qu'à le faire. Rassuré par son cahier, il n'en réciteroit qu'avec plus de chaleur. Ceux qui composent avec facilité et avec génie, mais qui apprennent difficilement, attireroient une foule d'auditeurs ; et l'on ne seroit point en danger de compromettre sa réputation devant la multitude, qui fait circuler dans la société, comme un très-grand ridicule, un moment d'absence de mémoire. Il lui étoit arrivé, aussi-bien qu'à deux autres de ses confrères, de rester

court en chaire, précisément le même jour. Ils prêchoient tous les trois à différentes heures, un vendredi saint. Ils voulurent s'aller entendre alternativement. La mémoire manqua au premier : la crainte saisit les deux autres, et leur fit éprouver le même sort.

7. *Damon*, célèbre musicien, précepteur du fameux *Périclès*, voyant des jeunes gens que les vapeurs du vin et un air de flûte, joué sur le ton phrygien, avoient rendus extravagans, les fit entrer tout d'un coup dans un état calme et sage, en prenant sa lyre, et touchant un air dont tous les accens respiroient la douceur. Ainsi, sous les doigts de cet artiste, la lyre devenoit, en quelque sorte, un instrument de morale.

8. Après un siége long, pénible et sanglant, *Amurat IV*, empereur des Turcs, ayant pris Bagdad, ordonne de mettre tout à feu et à sang. Trente mille Persans sont égorgés en présence du vainqueur ; et ce prince sanguinaire alloit exterminer tous les habitans, lorsqu'un musicien se jette à ses pieds, et lui tient ce discours : « Très-sublime empereur, souffrirez-vous qu'un art aussi parfait que la musique, périsse aujourd'hui avec moi ? avec *Schah-Culi*, votre esclave? Ah ! conservez, en me sauvant la vie, un art divin, dont je n'ai pu encore découvrir toutes les beautés. » Cette prière fit rire le sultan ; et jetant sur l'artiste un regard favorable, il lui permit de prouver ses talens. *Schah-Culi* prend aussitôt un scheschdar, espèce de harpe à six cordes ; et mariant sa voix aux sons de cet instrument, il chante la prise tragique de Bagdad, et le triomphe d'*Amurat*. D'abord le sultan paroît interdit. Bientôt la fureur se peint sur son visage. Il se croit au milieu des combattans : il anime ses guerriers ; il commande à la victoire. A l'instant le musicien saisit une autre touche, et par des tons plaintifs, il pénètre, il subjugue l'ame de l'implacable conquérant. Le fier sultan fond en larmes. Son cœur, pour la première fois sensible à la pitié, lui fait détester l'ordre barbare qu'il vient de donner. Il le révoque, il fait cesser le carnage ; et, vaincu par les charmes de la musique, il rend la liberté aux compagnons de *Schah-Culi*, prend avec lui cet artiste, et le comble de biens.

9. *Al-Farabi*, fameux docteur musulman, étoit un de ces génies heureux, un de ces hommes universels qui pénètrent dans toutes les sciences avec une égale facilité. Il ne s'étoit pas borné à l'explication des rêveries de l'Alcoran; il avoit encore approfondi des sciences plus utiles, plus dignes de lui; et il passoit pour le plus grand philosophe de son siècle. L'aventure qui lui arriva chez *Seïfeddoulat*, sultan de Syrie, fait connoître les talens de ce savant. Il revenoit du pélerinage de la Mecque, lorsqu'il passa chez ce prince, qui favorisoit les sciences, et qui les cultivoit lui-même. Il étoit environné de docteurs qui s'étoient assemblés dans son palais pour conférer sur les objets de leurs études. *Al-Farabi* s'introduit dans cette auguste académie, et demande au monarque où il veut qu'il se place? « Où vous vous trouverez le plus commodément, » lui répond le prince. Le philosophe va se placer sur un coin du sopha où le sultan étoit assis. *Seïfeddoulat*, surpris de la hardiesse de cet étranger, dit, en langue maternelle, à un de ses officiers : « Puisque ce Turc « est si indiscret, faites-lui quitter sa place, et réprimandez-le vivement. » *Al-Farabi* ayant entendu cet ordre, dit au sultan : « Celui qui commande si légèrement, « seigneur, est sujet à se repentir. » Le prince, rempli d'étonnement, lui repartit : « Entendez-vous ma « langue? — Je l'entends, et plusieurs autres, » reprit le philosophe; et dans le moment, ouvrant la conférence, il y disputa d'une manière si éloquente et si forte, qu'il réduisit tous les docteurs au silence. La dispute étant finie, *Seïfeddoulat* lui rendit de grands honneurs, et se tint auprès de lui, pendant que les musiciens qu'il avoit fait venir pour récréer l'assemblée, déployèrent les richesses de leur art. *Al-Farabi* se joignit à eux, et accompagna du luth avec tant de délicatesse, qu'il attira sur lui les yeux et l'admiration de tous ceux qui étoient présens. Le sultan l'ayant prié de donner quelque chose de sa composition, il tira de sa poche une pièce enjouée, la fit chanter, et l'accompagna avec tant de force et de vivacité, qu'il fit rire à l'excès tous les assistans. Il fit chanter ensuite une autre pièce si tendre et si touchante, qu'il fit pleurer tous ceux qui l'entendirent; et par une troisième, il les endormit tous. Cette va-

riéte de talens porta le prince à le presser de rester avec lui : il lui fit les offres les plus brillantes ; mais le philosophe s'en excusa, partit, et fut tué par des voleurs, dans un bois de Syrie.

10. Le célèbre *Mabuse*, fameux peintre hongrois prouva que les talens et le génie créateur sont de tous les pays. Afin de se passer de couleur et d'impression, il imagina une certaine eau dont le secret périt avec lui, par le moyen de laquelle il enfantoit des chefs-d'œuvre dont rien ne pouvoit altérer le coloris; l'on pouvoit plier et replier la toile de ses tableaux, sans endommager la peinture. Tous les princes de son siècle s'empressèrent de l'attirer à leurs cours, et de le combler des marques de considération que méritoit son habileté. Il s'attacha successivement au roi d'Angleterre et au marquis *de Vernes*, qui aimoit à protéger les arts. Mais *Mabuse*, plus ami de la bouteille que des richesses, consacroit à la passion du vin tous les présens de la fortune. Un jour le marquis, qui devoit recevoir *Charles-Quint* dans son château, ayant habillé toute sa maison en damas blanc, *Mabuse* vendit son damas, et alla en déposer le prix sur le comptoir d'un cabaret. Il le remplaça par une robe de papier blanc qu'il peignit en damas à grandes fleurs. L'éclat des couleurs, la vérité du dessin, firent remarquer l'habit du peintre. L'empereur, surpris du brillant de ce damas, le fit approcher, et découvrit la ruse. Le monarque en rit beaucoup; et plein d'admiration pour l'adresse de l'artiste, il pria le marquis de le rémunérer en son nom. Ce seigneur obéit, mais après avoir puni l'intempérant *Mabuse* de quelques semaines de prison, afin qu'on ne publiât pas qu'il falloit habiller ses gens de papier peint.

11. Un commerce aimable, des mœurs pures, un naturel doux, un cœur sensible à l'amitié, n'étoient pas les seules qualités qui faisoient de *Bérétin*, peintre toscan, un homme estimable : son habileté dans son art le rendit cher à ses contemporains. Il montra d'abord peu de talent pour la peinture; mais ses dispositions s'étant développées tout-à-coup, il étonna ceux de ses compagnons qui s'étoient moqués de lui. Rome, Florence, le possédèrent successivement. Le pape *Alexandre VII* le créa

chevalier

chévalier de l'éperon d'or. Le grand-duc *Ferdinand II* lui donna aussi des marques de son estime. Ce prince, admirant un jour un enfant qu'il avoit peint pleurant, il ne fit que donner un coup de pinceau, et il parut rire; puis avec une autre touche, il le remit dans son premier état. « Vous voyez, prince, lui dit *Bérétin*, avec « quelle facilité les enfans pleurent et rient. »

12. Pour exprimer les conquêtes d'*Alexandre-le-Grand*, pour tracer aux regards la rapidité des victoires de ce héros, *Apelle* le peignit la foudre à la main; et ce tableau fut trouvé si bien fait, qu'il fit dire que, des deux *Alexandres*, celui de *Philippe* étoit invincible, et celui d'*Apelle* inimitable. Il en fit un autre, que le monarque alla voir à Ephèse, où le peintre travailloit. Il paroissoit monté sur un superbe coursier, avec cet air magnanime qu'il montroit au moment d'une bataille. Par une de ces bizarreries ordinaires aux grands, le prince critiqua le chef-d'œuvre, et trouva sur-tout des défauts dans le cheval. Il étoit à pied. On lui amena *Bucéphale*: aussitôt cet animal se met à hennir à la vue de celui que représentoit le tableau, le croyant véritable. « En vérité, seigneur, « dit alors *Apelle*, ce cheval paroît se connoître mieux « que vous en peinture. » Après la mort d'*Alexandre*, un voyage que cet artiste fit par mer, l'obligea de relâcher à Alexandrie. Quelques envieux qu'il avoit en cette ville, et qui savoient que le roi *Ptolémée* ne l'aimoit pas, le firent inviter à souper de la part de ce prince. *Apelle* ne soupçonnant rien dans cette invitation perfide, se rend au palais. *Ptolémée*, choqué de voir un homme qu'il haïssoit, mande tous ceux qui étoient chargés d'avertir les convives, et dit au peintre de reconnoître celui qui l'avoit invité. *Apelle* ne le trouvant point parmi ces officiers, prit un charbon, traça son portrait sur la muraille; et le monarque reconnut que c'étoit son bouffon.

13. *Zeuxis* et *Parrhasius*, deux fameux peintres de l'antiquité, épris d'une noble émulation, entrèrent un jour en lice, et se disputèrent le prix proposé à leurs rares talens. *Zeuxis* parut le premier, avec un tableau qui représentoit un enfant portant une corbeille de raisins. Ces fruits étoient rendus avec tant de vérité, que

les oiseaux s'y trompèrent, et s'approchèrent pour les becqueter. *Parrhasius* vint ensuite. Il avoit peint sur son tableau un rideau. Son rival fier du suffrage des oiseaux, se flattoit déjà de la victoire. « Tirez votre rideau, lui « dit-il d'un ton qu'animoit l'amour-propre; voyons votre « ouvrage. — Tirez-le vous-même, répond tranquille- « ment *Parrhasius*, et jugez. » *Zeuxis* s'approche; il porte la main sur le tableau; mais quelle est sa surprise, lorsque au lieu d'un rideau il ne trouve que des couleurs! Il s'avoue vaincu; et, trouvant moins difficile de tromper des oiseaux, que les yeux d'un peintre, il rend le premier hommage au triomphe de son antagoniste.

14. Le génie, pour s'immortaliser, s'écarte quelquefois des routes ordinaires. *Hogarth*, peintre anglais, ne travailloit point ses tableaux pour satisfaire ce qu'on appelle les amateurs; car il avoit négligé le mécanisme de son art, c'est-à-dire, les traits du pinceau, le rapport des parties entre elles, l'effet du clair-obscur, l'harmonie du coloris, etc., pour s'élever au poétique et au moral de la peinture. « Je reconnois, disoit-il, tout le monde pour « juge compétent de mes tableaux, excepté les connois- « seurs de profession. » Un seul exemple prouvera combien il réussit, et avec quelle éloquence son pinceau parloit aux cœurs simples et sensibles. Il avoit fait graver une estampe dans laquelle il avoit exprimé, avec cette énergie qui caractérise ses pathétiques productions, les différens tourmens qu'on fait éprouver aux animaux. Un charretier fouettoit un jour ses chevaux avec beaucoup de dureté. Un passant, touché de pitié, lui dit : « Mi- « sérable! tu n'as donc pas vu l'estampe d'*Hogarth?* »

15. Daniel *Tauvry* eut son père pour précepteur. Il apprit, pour ainsi dire, dès le berceau, les langues savantes; et le maître trouva dans son disciple des dispositions si heureuses, qu'il lui fit soutenir problématiquement une thèse de logique à l'âge de neuf ans et demi. La thèse générale de philosophie, problématique aussi, vint un an après. Ensuite M. *Tauvry* le père, qui étoit médecin de l'hôpital de Laval, enseigna en même temps à son fils la théorie de la médecine, et la pratique sur les malades de cet hôpital. Mais pour l'instruire davantage

dans cette profession utile, il l'envoya à Paris, âgé de treize ans; et, deux ans après, le jeune médecin fut jugé digne par l'université d'Angers, d'y être reçu docteur. Il revint à Paris; et ce fut alors qu'à l'âge de dix-huit ans, il donna au public des ouvrages capables de l'immortaliser, et qui le firent entrer dans l'académie des sciences, où son mérite et ses talens étoient dignes de briller.

16. Jean-Louis-Elisabeth *de Montchalm de Candiac* apprit, dès le berceau, à distinguer les lettres. A trente mois, il les connoissoit toutes, les grandes comme les petites; et, à trois ans, il lisoit parfaitement le latin et le français, imprimé ou manuscrit. A quatre ans, on lui apprit la langue latine; à cinq, il traduisoit couramment les auteurs les plus difficiles; à six, il lisoit le grec et l'hébreu. Il possédoit dès-lors les principes de l'arithmétique, de l'histoire, de la géographie, du blason, de la science des médailles. En quatre semaines, il parvint à écrire correctement et facilement. Montpellier, Nîmes, Grenoble, Lyon, Paris même, admirèrent ses progrès surprenans, ses talens précoces, et l'étendue de ses connoissances. Il avoit lu une foule des poëtes, d'orateurs, d'historiens, de philosophes, d'épistolaires, de grammairiens, dans un âge où les autres enfans savent à peine bégayer leur propre langue. Ce petit prodige ne fit que paroître. Une complication de maux l'enleva au monde, dont il avoit été l'admiration, à l'âge de sept ans.

18. A l'âge de dix-huit ans, Jean-Baptiste *du Hamel* composa un petit traité où il expliquoit avec une ou deux figures, et d'une manière fort simple, les trois livres des *Sphériques* de *Théodose*. Il y ajouta une trigonométrie fort courte et fort claire, dans le dessein de faciliter l'entrée de l'astronomie. Il a dit dans un ouvrage postérieur, qu'il n'avoit fait imprimer celui-là que par une vanité de jeune homme; mais peu de gens de cet âge pourroient avoir la même vanité. Il falloit que l'inclination qui le portoit aux sciences fut déjà bien générale et bien étendue, pour ne pas laisser échapper les mathématiques, si peu connues et si peu cultivées en ce temps-là. La physique étoit alors comme un grand

royaume démembré, dont les provinces et les gouvernemens étoient devenus des souverainetés presque indépendantes. L'astronomie, la mécanique, l'optique, la chimie, etc., étoient des sciences à part, qui n'avoient plus rien de commun avec ce qu'on appeloit *physique;* et les médecins même en avoient détaché leur physiologie, dont le nom seul la trahissoit. La physique appauvrie et dépouillée, n'avoit plus pour son partage que des questions également épineuses et stériles. M. *du Hamel* entreprit de lui rendre ce qu'on lui avoit usurpé, c'est-à-dire, une infinité de connoissances utiles et agréables, propres à faire renaître l'estime et le goût qu'on lui devoit. Il commença l'exécution de ce dessein, par quelques ouvrages qui furent accueillis avec la plus grande avidité. A la forme de dialogues qu'il emploie, et à cette manière de traiter la philosophie, on reconnoît que *Cicéron* a servi de modèle; mais on le reconnoît encore à une latinité pure et exquise, et, ce qui est plus important, à un grand nombre d'expressions ingénieuses et fines, dont ces ouvrages sont semés. Ce sont des raisonnemens philosophiques qui ont dépouillé leur sécheresse naturelle, ou du moins ordinaire, en passant au travers d'une imagination fleurie et ornée, et qui n'y ont pris cependant que la juste dose d'agrément qui leur convenoit. Ce qui ne doit être embelli que jusqu'à une certaine mesure précise, est ce qui coûte le plus à embellir.

En 1666, M. *Colbert*, qui savoit combien la gloire des lettres contribue à la splendeur d'un état, proposa et fit approuver au roi l'établissement de l'académie royale des sciences. Il assembla avec un discernement exquis un petit nombre d'hommes excellens, chacun dans son genre. Il falloit à cette compagnie un secrétaire qui entendît et qui parlât bien toutes les langues de ces savans, celle d'un chimiste, par exemple, et celle d'un astronome; qui fût auprès du public leur interprète commun; qui pût donner à tant de matières épineuses et abstraites des éclaircissemens, un certain tour, et même un agrément que les auteurs négligent quelquefois de leur donner, et que cependant la plupart des

lecteurs demandent; enfin, qui, par son caractère, fût exempt de partialité, et propre à rendre un compte désintéressé des contestations académiques. Le choix du ministre, pour cette fonction, tomba sur M. *du Hamel;* et ce choix glorieux ne pouvoit tomber que sur lui. Il réunissoit à tous les talens de conciliation, ce désintéressement littéraire qui ne s'attache qu'au vrai, et qui rejette le mensonge sans acception des personnes; cet amour du travail qui ne connoît de repos que le changement d'occupations; et ce génie universel que le moindre rayon de vérité qui s'échappe au travers de la nue, éclaire suffisamment, tandis que la vérité entièrement développée ne frappe pas les autres.

18. Ce qui a rendu le nom de M. *Ruysch* si célèbre, a été de porter l'anatomie à une perfection jusques-là inconnue. On s'étoit long-temps contenté des premiers instrumens qui s'étoient d'abord offerts comme d'eux-mêmes, et qui ne servoient guère qu'à séparer des parties solides, dont on observoit la structure particulière, ou la disposition qu'elles avoient entre elles. Reynier *Graaf*, ami intime de M. *Ruysch*, fut le premier qui, pour voir le mouvement du sang dans les vaisseaux et les routes qu'il suit pendant la vie, inventa une nouvelle espèce de seringue, par où il injectoit dans les vaisseaux une matière colorée, qui marquoit tout le chemin qu'elle faisoit, et, par conséquent, celui du sang. Cette nouveauté fut d'abord approuvée; mais ensuite on l'abandonna, parce que la matière injectée s'échappoit continuellement, et que l'injection devenoit bientôt inutile. Jean *Swammerdam* remédia au défaut de l'invention de *Graaf*. Il pensa très-heureusement qu'il falloit prendre une matière chaude, qui, en se refroidissant à mesure qu'elle couloit dans les vaisseaux, s'y épaissît, de sorte qu'arrivée à leur extrémité, elle cessât de couler; ce qui demande, comme on voit, une grande précision, tant pour la nature particulière de la matière qu'on emploiera, que pour le degré de feu qu'il faudra lui donner, et le plus ou moins de force dont on la poussera. Par ce moyen, *Swammerdam* rendoit visibles pour la première fois, les artères et les veines capillaires de

la face. Mais il ne suivit pas lui-même bien loin son invention. Une grande piété qui vint l'occuper entièrement, l'en empêcha, et ne le rendit pourtant pas assez indifférent sur son secret, pour en faire part à M. *Ruysch* son ami, qui en étoit extrêmement curieux.

Il le chercha donc de son côté, et le trouva pour le moins ; car il y a beaucoup d'apparence que ce qu'il trouva étoit encore plus parfait que le secret même de *Swammerdam*. Les parties étoient injectées de façon que les dernières ramifications des vaisseaux, plus fines que des fils d'araignées, devenoient visibles, et, ce qui est encore plus étonnant, ne l'étoient pas quelquefois sans microscope. Quelle devoit être la matière assez déliée pour pénétrer dans de pareils canaux, et en même temps assez solide pour s'y durcir ? On voyoit de petites parties qui ne s'aperçoivent ni dans le vivant, ni dans le mort tout frais. Des cadavres d'enfans étoient injectés tout entiers : l'opération ne paroissoit guère possible dans les autres. Cependant il entreprit en 1666, par ordre des états-généraux, le cadavre déjà fort gâté de Guillaume *Bercley*, vice-amiral anglais, tué à la bataille donnée le 11 de Juin, entre les flottes d'Angleterre et de Hollande ; et on le renvoya en Angleterre, traité comme auroit pu l'être le plus petit cadavre. Les états-généraux récompensèrent ce travail d'une manière digne d'eux, et du travail même.

Tout ce qui étoit injecté conservoit sa consistance, sa mollesse, sa flexibilité, et même s'embellissoit avec le temps, parce que la couleur en devenoit plus vive, jusqu'à un certain point. Les cadavres, quoique avec tous leurs viscères, n'avoient point de mauvaise odeur ; au contraire, ils en prenoient une agréable, quand même ils eussent senti fort mauvais avant l'opération. Tout se garantissoit de la corruption, par le secret de M. *Ruysch*. Une fort longue vie lui a procuré le plaisir de ne voir aucune de ses pièces se gâter par les ans, et de ne point fixer de terme à leur durée. Tous ces morts, sans dessèchement apparent, sans rides, avec un teint fleuri et des membres souples, étoient presque des ressuscités : ils ne paroissoient qu'endormis, tout prêts à parler quand

ils se réveilleroient. Les momies de M. *Ruysch* prolongeoient, en quelque sorte, la vie, au lieu que celles de l'ancienne Egypte ne prolongeoient que la mort.

Quand ces prodiges commencèrent à faire du bruit, ils trouvèrent, selon une loi bien établie de tout temps, beaucoup d'incrédules ou de jaloux. Ils détruisoient, par quantité de raisonnemens, les faits qu'on leur avançoit : quelques-uns disoient, en propres termes, qu'ils se laisseroient plutôt crever les yeux, que de croire de pareilles fables. A tous leurs discours, M. *Ruysch* répondoit simplement : *Venez, et voyez.* Son cabinet étoit toujours prêt à leur parler et à raisonner avec eux. Ces deux mots étoient devenus son refrain perpétuel, son cri de guerre. Un professeur de médecine lui écrivit bien gravement qu'il feroit mieux de renoncer à toutes ces nouveautés, et de s'attacher à l'ancienne doctrine, si solidement établie, et qui renfermoit tout. Comme le novateur ne se rendoit point, le docteur redoubla ses lettres ; et il lui dit enfin que tout ce qu'il faisoit dérogeoit à la dignité de professeur, dont il étoit revêtu. M. *Ruysch* répondit : *Venez, et voyez.*

Outre la chaire d'anatomie, il fut encore chargé de celle de botanique, par les bourgmestres d'Amsterdam ; et l'on peut bien croire qu'il ne démentit point ses succès et ses talens dans cette occupation. Le grand commerce des Hollandais lui fournissoit des plantes de tous les climats de l'Univers. Il les disséquoit avec la même adresse que les animaux ; et, dégageant entièrement leurs vaisseaux de la pulpe ou parenchyme, il montroit à découvert tout ce qui faisoit leur vie. Les animaux et les plantes étoient également embaumés, et sûrs de la même durée. Son cabinet, où tout alloit se rassembler, devint si abondant et si riche, qu'on l'eût pris pour le trésor savant d'un souverain. Mais, non content de la richesse et de la rareté, il voulut encore y joindre l'agrément, et égayer le spectacle. Il mêloit des bouquets de plantes et de coquillages à de tristes squelettes, et animoit le tout par des inscriptions ou des vers pris des meilleurs poëtes latins. C'étoient, pour les étrangers, une des plus grandes merveilles des Pays-Bas, que ce cabinet de M. *Ruysch*. Les savans seuls l'admiroient

dignement: tout le reste vouloit seulement se vanter de l'avoir vu. Les généraux d'armée, les ambassadeurs; les princes, les électeurs, les rois, y venoient comme les autres; et ces grands titres prouvent du moins la grande célébrité. Quand le czar *Pierre-le-Grand* vint en Hollande pour la première fois, il fut frappé, transporté à cette vue. En effet, quelle surprise et quel plaisir pour un génie naturellement aussi avide du vrai, qu'un pareil spectacle où il n'avoit point été conduit par degrés! Il baisa avec tendresse le corps d'un petit enfant encore aimable, et qui sembloit lui sourire. Il ne pouvoit sortir de ce lieu, ni se lasser d'y recevoir des instructions; et il dînoit à la table très-frugale de son maître, pour passer les journées entières avec lui. A son second voyage, en 1717, il acheta le cabinet, et l'envoya à Pétersbourg; présent des plus utiles qu'il pût faire à la Moscovie, qui se trouvoit, tout d'un coup et sans peine, en possession de ce qui avoit coûté tant de travaux à l'un des plus habiles hommes des nations savantes.

19. M. *Régis*, étant à Paris pour achever le cours de ses études, fut frappé de la philosophie cartésienne, qui surmontoit avec peine les obstacles sans nombre qu'on opposoit à ses progrès. Il commença à la connoître par les conférences de M. *Rohaut*; et il s'attacha entièrement à cette philosophie, dont le charme, indépendamment même de la nouveauté, ne pouvoit manquer de se faire sentir à un esprit tel que le sien. Il n'avoit plus que quatre ou cinq mois à rester dans la capitale; et il se hâta de s'instruire sous M. *Rohaut*, qui, de son côté, zélé pour sa doctrine, donna tous ses soins à un disciple qu'il croyoit propre à la répandre. *Régis* étant parti de Paris, avec une espèce de mission de son maître, alla établir la nouvelle philosophie à Toulouse, par des conférences publiques, qu'il commença d'y tenir en 1665. Il avoit une facilité admirable de parler, et le don d'amener les matières abstraites à la portée de ses auditeurs. Bientôt toute la ville fut remuée par le nouveau philosophe. Savans, magistrats, ecclésiastiques, tout accourut pour l'entendre. Les dames même faisoient partie de la foule; et si quelqu'un pouvoit partager avec lui la gloire de ce grand succès, ce n'étoit du moins

que l'illustre *Descartes*, dont il annonçoit les découvertes. On soutint une thèse de pur cartésianisme, en français, dédiée à l'une des premières dames de Toulouse, que M. *Régis* avoit rendue fort habile cartésienne; et il présida à cette thèse. On n'y disputa qu'en français: la dame elle-même y résolut plusieurs difficultés considérables; et il semble qu'on affectât, par toutes ces circonstances, de faire une abjuration plus authentique de l'ancienne philosophie. Messieurs de Toulouse, touchés des instructions et des lumières que M. *Régis* leur avoit apportées, lui firent une pension sur leur hôtel-de-ville; événement presque incroyable dans nos mœurs, et qui semble appartenir à l'ancienne Grèce.

20. Les parens de M. *Dodart* ne se contentèrent pas de faire apprendre à leur fils le latin et le grec; ils y joignirent le dessin, la musique, les instrumens, qui n'entrent que dans les éducations les plus somptueuses, et qu'on ne regarde que trop comme des superfluités agréables. Il réussit à tout, de manière à donner les plus grandes espérances; et il eut achevé ses études de si bonne heure, qu'il eut le temps de s'appliquer également au droit et à la médecine, pour se déterminer mieux sur la profession qu'il embrasseroit. Il est peut-être le seul qui ait voulu choisir avec tant de connoissance de cause; il est vrai qu'il satisfaisoit aussi son extrême avidité de savoir. Il prit enfin parti pour la médecine. Son inclination naturelle l'y portoit; mais, ce qui le détermina le plus puissamment, c'est qu'il n'y vit aucun danger pour la justice, et une infinité d'occasions pour la charité; car il étoit touché dès-lors de ces mêmes sentimens de religion, dans lesquels il a fini sa vie. On imagine aisément avec quelle ardeur et quelle persévérance s'attache à une étude, un homme d'esprit dont elle est le plus grand plaisir, et un homme de bien dont elle est devenue le devoir essentiel. Ses progrès furent rapides, comme la marche de son génie; et bientôt sa réputation s'établit au point que les princes lui confièrent le soin de leurs jours, et déposèrent leurs cœurs dans le sien. Sa fortune fut applaudie, quoiqu'il la méritât; et ce fut la première fois qu'on ne porta point envie au bonheur mérité. Il n'est pas besoin de connoître beaucoup les maisons

des grands, pour savoir que, d'y être bien avec tout le monde, c'est un chef-d'œuvre de conduite et de sagesse, et souvent d'autant plus difficile, que l'on a d'ailleurs de plus grandes qualités. Le grand secret pour y réussir, est celui que pratiquoit M. *Dodart*: il obligeoit autant qu'il lui étoit possible, et ne ménageoit point sa faveur dans les affaires d'autrui. Avoir besoin de son crédit, c'étoit être en droit de l'employer. Heureusement pour un grand nombre de gens de mérite, les grands postes qu'il occupoit le firent connoître de plusieurs autres personnes du premier rang ou de la première dignité, qui, malgré leur élévation, avoient pour lui cette sorte de respect qui n'a point été établi parmi les hommes, et dont la nature s'est réservée le droit de disposer en faveur de la vertu. En 1673, M. *Dodart* entra dans l'académie des sciences, par le moyen de M. *Perrault*. Il savoient beaucoup de crédit auprès de M. *Colbert*, et en faisoient un usage assez extraordinaire: ils s'en servoient à faire connoître au ministre ceux qui avoient de grands talens aussi-bien qu'eux, et à leur attirer ses graces.

Le nouvel académicien fit connoître alors un nouveau mérite qu'on n'avoit encore fait que soupçonner. Pour tribut académique, il se livra à l'étude des plantes, à laquelle il avoit consacré déjà bien des années; et jamais homme n'avoit été plus propre que lui à faire l'histoire de cette multitude immense de nations végétantes, dont l'Eternel a peuplé notre globe pour la conservation de nos jours. Il possédoit au souverain degré l'esprit de discussion et de recherche. Il savoit de quel côté, ou plutôt de combien de côtés différens il falloit porter sa vue, et pointer, pour ainsi dire, sa lunette. Tout le monde ne sait pas voir: on prend pour l'objet entier la première face que le hasard nous en a présentée; mais M. *Dodart* avoit la patience de chercher toutes les autres, et l'art de les découvrir, ou du moins la précaution de soupçonner celles qu'il ne découvroit pas encore. Ce ne sont pas seulement les grands objets qui en ont plusieurs, mais encore les plus petits; et une grande attention est une espèce de microscope qui les grossit. Il est vrai que cette attention scrupuleuse, qui ne croit jamais avoir assez bien vu, que ce soin de tourner un objet de tous les sens, en un mot, que l'esprit de

discussion est assez contraire à celui de décision; mais un sage observateur doit plus examiner que décider, suivre attentivement la nature par des observations exactes, et non pas la prévenir par des jugemens précipités. Rien ne sied mieux à notre raison que des conclusions un peu timides; et même, quand elle a le droit de décider, elle feroit bien de relâcher quelque chose.

Il n'étoit pas possible que M. *Dodart* ne portât, dans l'exercice de la médecine, ce même esprit, fortifié encore par son extrême délicatesse de conscience. Un malade n'avoit à craindre ni son inapplication, ni même une application légère et superficielle; mais seulement, car il faut tout dire, sa trop grande application, qui pouvoit le rendre irrésolu sur le choix d'un parti. La pratique n'admet pas toujours les sages lenteurs de la spéculation; et quelquefois la raison elle-même ordonne qu'on agisse sans l'attendre. La connoissance des plantes étoit le principal travail de M. *Dodart* dans l'académie, mais non pas le seul. Il s'attacha à étudier la transpiration insensible du corps humain. Tous les physiciens et les médecins en avoient toujours eu une idée, mais si générale et si vague, que tout ce qu'ils en savoient proprement, étoit qu'il y a une transpiration. L'illustre *Sanctorius*, médecin de Padoue, est le premier qui ait su la réduire au calcul par des expériences, et en comparer la quantité à celles des déjections grossières. Elle va beaucoup au delà de ce qu'on eût imaginé. Il peut sortir du corps en un jour, selon *Sanctorius*, sept à huit livres de matière par la transpiration; et, comme il n'est pas possible qu'une si abondante évacuation ne soit fort importante, plusieurs habiles médecins la regardent comme un des principaux fondemens et de leur théorie et de leur pratique. Mais, parce que *Sanctorius* a eu le premier de si belles vues, il ne les a pas poussées à leur perfection. Par exemple, quoiqu'il ait conçu, en général, que la transpiration devoit être différente selon les âges, il ne paroît pas avoir eu égard à cette différence, ni dans ses observations, ni dans les conséquences qu'il en tire; et M. *Dodart* s'assura par des expériences continuées pendant trente-trois ans, que l'on transpire beaucoup plus dans la jeunesse. En effet, il est

fort naturel, et que la chaleur du sang, plus foible à mesure que l'on vieillit, pousse au dehors moins de particules subtiles, et qu'en même temps les pores de la peau se resserrent. M. *Dodart* étoit particuliérement propre à faire ces sortes d'expériences, parce qu'il faut les faire sur soi-même, et mener une vie égale et uniforme, tant d'un jour à l'autre, que dans les différens âges; autrement, on ne pourroit comparer, sans beaucoup d'erreur ou d'incertitude, les transpirations de différens temps : une alternative irrégulière d'intempérance ou sobriété brouilleroit tout.

Il fit sur ce même sujet une autre expérience, pour laquelle l'uniformité de vie n'eût pas été suffisante : il falloit encore, ce qui semblera peut-être surprenant, une grande piété. Il trouva, le premier jour du carême 1677, qu'il pesoit cent seize livres une once. Il fit ensuite le carême, comme il a été fait dans l'Eglise jusqu'au douzième siècle : il ne buvoit ni ne mangeoit que sur les six ou sept heures du soir; il vivoit de légumes la plupart du temps; et, sur la fin du carême, de pain et d'eau. Le samedi de Pâques, il ne pesoit plus que cent sept livres douze onces; c'est-à-dire que, par une vie si austère, il avoit perdu en quarante-six jours huit livres cinq onces, qui faisoient la quatorzième partie de sa substance. Il reprit sa vie ordinaire; et, au bout de quatre jours, il avoit gagné quatre livres; ce qui marque qu'en huit ou neuf jours il auroit repris son premier poids, et qu'on répare facilement ce que le jeûne a dissipé. En donnant cette expérience à l'académie, il prit toutes les précautions possibles pour se cacher, mais il fut découvert. Il est assez rare, non qu'un philosophe soit bon chrétien, mais que la même action soit une observation curieuse de philosophie et une austérité chrétienne, et serve en même temps pour l'académie et pour le ciel.

21. Le P. *Malebranche* passoit par la rue St.-Jacques; un libraire lui présenta le traité de l'homme du grand *Descartes*, que l'on venoit de mettre au jour. Il avoit vingt-six ans, et ne connoissoit *Descartes* que de nom, et par quelques objections de ses cahiers de philosophie. Il se mit à feuilleter le livre, et fut frappé comme d'une

lumière qui en sortit toute nouvelle à ses yeux. Il entrevit une science dont il n'avoit point d'idée, et sentit qu'elle lui convenoit. La philosophie scholastique, qu'il avoit eu tout le loisir de connoître, ne lui avoit point fait, en faveur de la philosophie en général, l'effet de la simple vue d'un volume de *Descartes* : la sympathie n'avoit point joué; l'union n'y étoit point; cette philosophie ne lui avoit point paru une philosophie. Il acheta le livre, le lut avec empressement, et, ce qu'on aura peut-être peine à croire, avec un tel transport, qu'il lui en prenoit des battemens de cœur, qui l'obligeoient quelquefois d'interrompre sa lecture. L'invincible et utile vérité n'est pas accoutumée à trouver tant de sensibilité parmi les hommes ; et les objets les plus ordinaires de leurs passions se tiendroient heureux d'y en trouver autant. Il abandonna donc absolument toute autre étude pour la philosophie de *Descartes*. Quand ses confrères et ses amis, les critiques ou les historiens, à qui tout cela paroissoit bien creux, lui en faisoient des reproches, il leur demandoit si Adam n'avoit pas eu la science parfaite ; et, comme ils en convenoient, selon l'opinion commune des théologiens, il leur disoit que la science parfaite n'étoit donc pas la critique ou l'histoire, et qu'il ne vouloit savoir que ce qu'Adam avoit su. Il en apprit en peu d'années, du moins autant que *Descartes* lui-même en savoit; car, en philosophie, plus on pense, plus on fait de progrès, et un homme dans le même temps pense beaucoup plus qu'un autre. Mais pour les sciences de fait, un homme ne lit dans un temps que ce qu'un autre auroit pu lire. Ainsi le génie fait les philosophes aussi-bien que les poètes, et le temps fait les savans. Le P. *Malebranche* devint si rapidement philosophe, qu'au bout de dix années de cartésianisme, il avoit composé le livre de la *Recherche de la Vérité:* ouvrage immortel, qui fut accueilli par les uns, combattu par les autres, admiré de Tous. L'auteur étoit cartésien, mais comme *Descartes;* il ne paroissoit pas l'avoir suivi, mais rencontré. Il règne dans ce traité un grand art de mettre des idées abstraites dans leur jour, de les lier ensemble, de les fortifier par leur liaison. Il s'y trouve même un mélange adroit de quan-

tité de choses moins abstraites, qui, étant bien facilement entendues, encouragent le lecteur à s'appliquer aux autres, le flattent de pouvoir tout entendre, et peut-être lui persuadent qu'il entend tout à peu près. La diction, outre qu'elle est pure et châtiée, a toute la dignité que les matières demandent, et toute la grace qu'elles peuvent souffrir. Ce n'est pas qu'il eût apporté aucun soin à cultiver les talens de l'imagination; au contraire, il s'est toujours fort attaché à les décrier; mais il en avoit naturellement une fort noble et fort vive, qui travailloit pour un ingrat, malgré lui-même, et qui ornoit la raison en se cachant d'elle.

Après avoir long-temps combattu pour la défense de son système, le P. *Malebranche* tomba malade; durant les quatre derniers mois de sa vie, il s'affoiblissoit de jour en jour, et se desséchoit jusqu'à n'être plus qu'un vrai squelette. Son mal s'accommoda à sa philosophie; le corps qu'il avoit tant méprisé, se réduisit presqu'à rien; et l'esprit accoutumé à la supériorité, demeura sain et entier. Il n'en faisoit usage que pour s'exciter à des sentimens de religion, et quelquefois, par délassement, pour philosopher sur le dépérissement de la machine. Il fut toujours spectateur tranquille de sa longue mort, dont le dernier moment fut tel, que l'on crut qu'il reposoit.

Depuis que la lecture de *Descartes* l'avoit mis sur les bonnes voies, il n'avoit étudié que pour s'éclairer l'esprit, et non pour se charger la mémoire; car l'esprit a besoin de lumière, et n'en a jamais trop. Mais la mémoire est le plus souvent accablée de fardeaux inutiles; aussi ne cherche-t-elle qu'à les secouer. Il avoit donc assez peu lu, et cependant beaucoup appris. Il retranchoit de ses lectures celles qui ne sont que de pure érudition : un insecte le touchoit plus que toute l'histoire grecque ou romaine; et, en effet, un grand génie voit d'un coup-d'œil beaucoup d'histoires dans une seule réflexion d'une certaine espèce. Il méprisoit aussi cette sorte de philosophie qui ne consiste qu'à apprendre les sentimens des différens philosophes. On peut savoir l'histoire des pensées des hommes sans penser. Après cela, on ne sera pas surpris qu'il n'eût jamais pu lire dix vers de suite sans dégoût. Il mé-

ditoit assidûment, et même avec certaines précautions, comme de fermer ses fenêtres. Il avoit si bien acquis la pénible habitude de l'attention, que, quand on lui proposoit quelque chose de difficile, on voyoit dans l'instant son esprit se pointer vers l'objet, et le pénétrer. Ses délassemens étoient des divertissemens d'enfant; et c'étoit par une raison très-digne d'un philosophe, qu'il y recherchoit cette puérilité honteuse en apparence : il ne vouloit point qu'ils laissassent aucune trace dans son ame; dès qu'ils étoient passés, il ne lui en restoit rien, que de ne s'être pas toujours appliqué. Il étoit extrêmement ménager de toutes les forces de son esprit, et soigneux de les conserver à la philosophie. Cette simplicité, que les grands hommes osent presque seuls se permettre, et dont le contraste relève tout ce qu'ils ont de rare, étoit parfaite en lui. Une piété fort éclairée, fort attentive et fort sévère, perfectionnoit des mœurs que la nature seule mettoit déjà, s'il étoit possible, en état de n'en avoir pas beaucoup besoin. Sa conversation rouloit sur les mêmes matières que ses livres; seulement, pour ne pas trop effaroucher la plupart des gens, il tâchoit de la rendre un peu moins chrétienne; mais il ne relâchoit rien du philosophique. On la recherchoit beaucoup, quoique si sage et si instructive. Il y affectoit autant de se dépouiller d'une supériorité qui lui appartenoit, que les autres affectent d'en prendre une qui ne leur appartient pas. Il vouloit être utile à la vérité; et il savoit que ce n'est guère qu'avec un air humble et soumis qu'elle peut se glisser chez les hommes. Il ne venoit presque point d'étrangers savans à Paris, qui ne lui rendissent leurs hommages. On dit que des princes allemands y sont venus exprès pour lui; et, dans la guerre du roi *Guillaume*, un officier anglais, prisonnier, se consoloit de venir ici, parce qu'aussi-bien il avoit toujours eu envie de voir le roi *Louis XIV* et le P. *Malebranche*. Il a eu l'honneur de recevoir une visite de *Jacques II*, roi d'Angleterre. Mais ces curiosités passagères ne sont pas si glorieuses pour lui que l'assiduité constante de ceux qui vouloient véritablement le voir, et non pas l'avoir vu. Milord *Quadrington*, qui est mort vice-roi de la Jamaïque, pendant plus de deux ans de séjour qu'il

fit à Paris, venoit passer avec lui deux ou trois heures, presque tous les matins. Les compatriotes du P. *Malebranche* sentoient aussi ce qu'il valoit; et un assez grand nombre de gens de mérite se rassembloient autour de lui. Ils étoient la plupart ses disciples et ses amis en même temps; et l'on ne pouvoit guère être l'un sans l'autre. Il eût été difficile d'être en liaison particulière avec un homme toujours plein d'un système qu'on eût rejeté; et, si l'on recevoit le système, il n'étoit pas possible qu'on ne goûtât infiniment le caractère de l'auteur, qui n'étoit, pour ainsi dire, que le système vivant. Aussi jamais philosophe, sans excepter *Pythagore*, n'a-t-il eu des sectateurs plus persuadés; et l'on peut soupçonner que, pour produire cette forte persuasion, les qualités personelles du P. *Malebranche* aidoient à ses raisonnemens.

22. *Léibnitz* perdit son père à l'âge de six ans; et sa mère, femme de mérite, eut soin de son éducation. Il ne marqua aucune inclination particulière pour un genre d'étude plutôt que pour un autre. Il se porta à tout avec une égale vivacité; et, comme son père lui avoit laissé une assez ample bibliothèque de livres bien choisis, il entreprit, dès qu'il sut assez de latin et de grec, de les lire tous avec ordre; poètes, orateurs, historiens, jurisconsultes, philosophes, mathématiciens, théologiens. Il sentit bientôt qu'il avoit besoin de secours; il en alla chercher chez tous les habiles gens de son temps, et même, quand il le fallut, assez loin de Léipsick, sa patrie. Cette lecture universelle et très-assidue, jointe à un grand génie naturel, le fit devenir tout ce qu'il avoit lu. Pareil, en quelque sorte, aux anciens qui avoient l'adresse de mener jusqu'à huit chevaux attelés de front, il mena de front toutes les sciences: il excella dans toutes; il devint un génie universel. Les princes de Brunswick, instruits de ses talens pour l'histoire, lui confièrent celle de leur maison. Il parcourut toute l'Allemagne, pour ramasser tous les matériaux de ce grand édifice, et passa de là en Italie, où les marquis de Toscane, de Ligurie et d'Est, sortis de la même souche que les princes de Brunswick, avoient leurs principautés. Comme il alloit par mer de Venise à Mésola dans le Ferrarois, il fut surpris par une tempête.

Les

Les matelots le croyant allemand et hérétique, alloient le jeter dans la mer, pour désarmer la Divinité, en conservant néanmoins ses hardes et son argent. *Léibnitz*, qui entendoit l'italien, comme presque toutes les autres langues, sans marquer aucun trouble, tira un chapelet, qu'apparemment il avoit pris par précaution, et le tourna d'un air assez dévot. Cet artifice lui réussit : un marinier dit au pilote que, puisque cet homme-là n'étoit pas hérétique, il n'étoit pas juste de le précipiter dans les flots.

De retour de ce voyage, en 1690, il commença à faire part au public de la récolte abondante qu'il avoit faite dans ses savantes courses. Son mérite, connu bientôt de toute l'Europe, lui procura des pensions et des charges honorables. L'électeur *Ernest-Auguste* le fit, en 1696, son conseiller-privé de justice : il l'étoit déjà de l'électeur de Mayence et du duc de *Brunswick-Lunebourg*. En 1696, il fut mis à la tête des associés étrangers de l'académie des sciences de Paris : il n'avoit tenu qu'à lui d'y avoir place plutôt, et avec le titre de pensionnaire. Dans un voyage qu'il fit en France, on voulut l'y fixer fort avantageusement, pourvu qu'il quittât le luthéranisme ; mais il rejeta cette condition. L'Allemagne en profita. Il inspira à l'électeur de Brandebourg le dessein d'établir une académie des sciences à Berlin : il en fut fait président, et il n'y eut point de jaloux ; car qui auroit pu l'être ? Un champ, non moins vaste et non moins glorieux, s'ouvrit à lui en 1711. Le czar *Pierre-le-Grand* le vit à Torgau, et ce législateur des Barbares traita *Léibnitz* avec la considération qu'un sage couronné a pour un sage qui mériteroit la couronne. Il lui fit un magnifique présent, lui donna le titre de son conseiller-privé de justice, avec une pension considérable. L'empereur d'Allemagne ne récompensa pas moins généreusement ses talens que l'empereur de Russie : il lui donna le titre de conseiller aulique, avec une forte pension, et lui fit des offres considérables pour le fixer à sa cour. La vie de *Léibnitz* ne fut marquée que par des événemens flatteurs, si l'on en excepte la dispute touchant la découverte du calcul différentiel, ou des infiniment petits ; système sublime, méthode divine, qui porte nos connoissances jusques dans l'infini, et presque

au delà des bornes prescrites à l'esprit humain, du moins au delà de celles où l'ancienne géométrie étoit renfermée. Quelques philosophes, sectateurs du grand *Newton*, l'accusèrent de l'avoir dérobé à cet homme immortel. *Léibnitz* en appela à la société royale de Londres. Cette compagnie discuta, pesa les raisons, et, par prévention peut-être pour un compatriote, condamna *Léibnitz*. Les autres tribunaux de l'Europe savante le jugèrent avec moins de sévérité, et sans doute avec plus de justice. Les sages pensèrent assez généralement que le philosophe anglais et le philosophe allemand avoient saisi chacun la même lumière et la même vérité, par la seule conformité de la pénétration de leur génie. *Léibnitz* n'apprit qu'avec un chagrin mortel la perte de son procès, qui entraînoit celle du plus beau rayon de sa gloire, quoiqu'il en restât toujours assez, puisque le vol dont on l'accusoit supposoit le plus grand génie. Ce revers lui inspira une tristesse qui le consuma peu à peu, et hâta, dit-on, sa mort, arrivée en 1716, à Hanovre, comme il raisonnoit sur la chimie. On lui a reproché quelques défauts, mais que ses grands talens doivent faire excuser. Sa mémoire étoit admirable : toujours prêt à répondre sur toutes sortes de matières, il mérita que le roi d'Angleterre l'appelât *son dictionnaire vivant*. C'est, sans contredit, le savant le plus universel de l'Europe. Historien infatigable dans ses recherches, jurisconsulte profond, éclairant l'étude du droit par la philosophie; métaphysicien assez délié pour vouloir réconcilier la métaphysique avec la théologie; poète latin même, et enfin assez grand mathématicien pour disputer l'invention du plus beau de tous les systèmes au plus grand génie qu'ait eu l'Angleterre.

23. M. *Ozanam* sentit, dès son enfance, ses regards se porter, comme malgré lui, vers les étoiles. A dix ou douze ans, il passoit quelquefois de belles nuits dans le jardin de son père, couché sur le dos, pour contempler la beauté d'un ciel bien étoilé ; spectacle, en effet, auquel il est étonnant que la force même de l'habitude puisse nous rendre si peu sensibles. L'admiration des mouvemens célestes alluma déjà en lui le désir de les connoître ; et il en démêloit par lui-même ce qui étoit à la

portée de sa raison naissante ; car il n'avoit point de maître ; mais la nature seule fait les bons écoliers. A l'âge de quinze ans il avoit composé un ouvrage de mathématiques, qui n'a été que manuscrit, mais où il a trouvé dans la suite des choses dignes de passer dans des ouvrges imprimés.

Il savoit trop d'astronomie pour donner dans les folies de l'astrologie judiciaire ; et dans la suite, quand ses rares connoissances eurent répandu son nom dans toute l'Europe, il refusa courageusement tout ce qu'on lui offroit pour l'engager à tirer des horoscopes. Une fois seulement, il se rendit à un comte de l'empire, qu'il avoit bien averti de ne le pas croire. Il dressa, par astronomie, le thême de sa nativité ; et ensuite, sans employer les règles de l'astrologie, il lui prédit tous les bonheurs qui lui vinrent à l'esprit. En même temps, le comte fit faire aussi son horoscope par un médecin très-entêté de cet art, qui s'y croyoit fort habile, et qui ne manqua pas d'en suivre exactement, et avec scrupule, toutes les règles. Vingt ans après, le seigneur allemand apprit à M. *Ozanam* que toutes ses prédictions étoient arrivées, et pas une de celles du médecin. Cette nouvelle lui fit un plaisir tout différent de celui qu'on prétendoit lui faire. On vouloit l'applaudir sur son grand savoir en astrologie, et on le confirmoit seulement dans la pensée qu'il n'y avoit point d'astrologie.

Il composoit avec une extrême facilité, quoique sur les matières les plus difficiles des mathématiques. Sa première façon étoit la dernière ; jamais de ratures ni de corrections, et les imprimeurs se louoient fort de la netteté de ses manuscrits. Quelquefois il résolvoit des problêmes embarrassés, en allant par les rues ; quelquefois même, dit-on, en dormant ; et alors il se faisoit apporter promptement à son réveil de quoi les écrire ; car la mémoire, ennemie presque irréconciliable du jugement, ne dominoit point chez lui.

24. M. *Le Fèvre*, père de madame *Dacier*, ne pensoit nullement à élever sa fille dans les lettres ; mais le hasard en décida autrement. Ce savant avoit un fils, qu'il instruisoit avec grand soin. Pendant qu'il lui donnoit des

lecons, mademoiselle *Le Fèvre*, qui avoit alors onze ans, étoit présente, et travailloit en tapissserie. Il arriva qu'un jour le jeune écolier répondit mal aux questions de son père. Sa sœur, touchée de la situation pénible où il se trouvoit, lui suggéroit tout bas les réponses qu'il falloit faire. Le père étonné l'entendit ; ravi de cette découverte, il résolut d'étendre sur elles ses soins, et de l'appliquer à l'étude. Elle fut très-fâchée d'avoir parlé ; car dès ce moment elle fut assujettie à des leçons réglées. En peu de temps elle fit des progrès si rapides, que son père la regarda comme son égale, et ne faisoit rien sans la consulter. *Voyez* AGRÉMENS, AMOUR DES SCIENCES, CARACTÈRE, ESPRIT, ETUDE, INCLINATION, PHILOSOPIE, SAVOIR, SCIENCE.

TEMPÉRANCE.

1. LE grand *Annibal*, vainqueur des Romains, mena toujours une vie dure, sobre et tempérante, même en temps de paix, et au milieu de Carthage, lorsqu'il y occupoit la première dignité ; et l'histoire remarque qu'il ne mangeoit jamais couché sur un lit, suivant la coutume, et qu'il ne buvoit que fort peu de vin. Une vie si réglée, si uniforme, est un grand exemple pour nos guerriers, qui mettent souvent parmi les priviléges de la guerre, et parmi les devoirs des officiers, de faire bonne chère et de vivre dans les délices.

2. *Agésilas*, roi de Lacédémone, avoit pour les lois rigides de son pays, le respect le plus religieux : il observoit sur-tout, avec le dernier scrupule, celles qui commandoient la tempérance. Ce prince ne se traitoit pas mieux que ceux avec lesquels il vivoit. Il évitoit de se rassasier ; il fuyoit l'ivresse, ce vice hideux qui déshonore l'homme, et particuliérement l'homme qui commande. Il maîtrisoit, pour ainsi dire, le sommeil, et ne s'y livroit qu'autant de temps que les affaires le lui permettoient. Il se prémunissoit contre le froid et le chaud, de manière que, dans les quatre saisons de l'année, il ne portoit jamais qu'un vêtement unique. Lorsqu'il étoit sous les tentes avec les soldats, il n'avoit pas un meilleur

lit qu'eux, et disoit continuellement : « Un prince ne doit « pas l'emporter sur les particuliers, par la mollesse et « par les délices, mais par le courage et par la tempé- « rance. » Déjà vieux, il paroissoit souvent en public, le matin, dans le plus grand froid de l'hiver, sans chaussure et sans tunique, et n'étant couvert que d'un manteau fort usé. Quelqu'un lui remontrant qu'en agissant ainsi, c'étoit une imprudence à son âge : « Les « jeunes gens, dit-il, imiteront plus volontiers l'exem- « ple que leur donne un roi dans sa vieillesse. »

3. Les solitaires qui vivoient sous les auspices du saint abbé *Gérasime*, demeuroient seuls, chacun dans leur cellule, pendant cinq jours de la semaine, gardant un silence exact, sans prendre d'autre nourriture que du pain, des dattes et de l'eau. Le samedi et le dimanche, ils venoient à l'église pour participer aux saints mystères ; après quoi, ils mangeoient en commun quelque chose de cuit, et buvoient un peu de vin. Le samedi, à l'heure des vêpres, ils apportoient au monastère leur ouvrage de toute la semaine ; et, en retournant dans leurs cellules, ils y portoient du pain, des dattes et de l'eau pour la semaine suivante, avec des branches de palmier pour leurs ouvrages. La pauvreté, l'humilité, la tempérance étoient les vertus auxquelles S. *Gérasime* les exercoit le plus. Ils n'avoient que l'habit qu'ils portoient sur eux : leurs meubles étoient une natte pour se coucher, avec une méchante couverture faite de plusieurs pièces, et une cruche pleine d'eau pour boire, et pour arroser leurs feuilles de palmier. Quand ils sortoient de leurs cellules, S. *Gérasime* vouloit qu'ils en laissassent la porte ouverte, pour montrer qu'ils n'avoient rien qui ne fût à la disposition des autres. Son dessein étoit par là de les ramener à l'esprit de détachement des premiers Fidelles, chez qui tout étoit en commun. Il ne permettoit à aucun des solitaires d'allumer du feu dans sa cellule, pas même une lampe, parce qu'ils pouvoient, sans lumière, travailler à leurs ouvrages, en chantant des psaumes, ou méditant l'Ecriture-Sainte. Plusieurs l'ayant prié de leur permettre de faire chauffer leur eau, de manger quelque chose de cuit, et de lire à la clarté d'une lampe, il leur refusa cette grace, comme n'étant pas compatible avec

l'austérité et la tempérance d'un véritable anachorète. « L'abstinence, leur dit-il, est la mère de la vraie et parfaite tempérance : elle contribue à la pureté, en écartant les pensées dangereuses ; elle donne des forces pour résister au sommeil, et met l'homme en état de veiller plus exactement sur soi-même. Si je me rends aujourd'hui à vos instances, demain il faudra user d'une nouvelle indulgence qui fera naître de nouveaux besoins, et la discipline périra. Croyez-moi, mes frères, soyons constans dans la carrière, et diminuons, s'il est possible, par notre tempérance, le fardeau de ce corps qui pourroit retarder notre course. » Ces discours étoient soutenus de l'exemple que le saint abbé donnoit lui-même, puisqu'il passoit ordinairement le carême sans autre nourriture que l'eucharistie.

4. Ceux à qui M. *Morin* devoit le jour, donnèrent à son éducation tous les soins qu'une fortune médiocre et une nombreuse famille leur permirent, et que la religion leur demanda. Dès qu'il put marquer une inclination, il en marqua une pour les plantes. Un paysan qui en venoit fournir les apothicaires de la ville où il étoit né, fut son premier maître. L'enfant payoit ses leçons de quelque petite monnaie, quand il pouvoit, et de ce qui devoit faire son léger repas d'après dîné. Déjà, avec le goût de la botanique, la libéralité et la sobriété commençoient à éclore en lui ; et une inclination indifférente ne se développoit qu'accompagnée de ces deux vertus naissantes. Bientôt il eut épuisé tout le savoir de son maître ; et il fallut qu'il allât herboriser lui-même aux environs du Mans, sa patrie, et y chercher des plantes nouvelles. Quand il eut fait ses humanités, on l'envoya à Paris pour la philosophie. Il y vint, mais en botaniste, c'est-à-dire, à pied. Il n'avoit garde de ne pas mettre le chemin à profit. Sa philosophie faite, sa passion pour les plantes le détermina à l'étude de la médecine. Alors il embrassa un genre de vie que l'ostentation d'un philosophe ancien, ou la pénitence d'un anachorète, n'auroient pas surpassé. Il se réduisit au pain et à l'eau ; tout au plus se permettoit-il quelques fruits. Par là, il se maintenoit l'esprit plus libre pour l'étude, et toujours également et parfaitement libre ; car l'ame n'avoit nul

prétexte de se plaindre de la matière. Il donnoit à la conservation de sa santé tout le soin qu'elle mérite, et qu'on ne lui donne jamais : il se ménageoit beaucoup d'autorité pour prêcher un jour la diète à ses malades, et sur-tout il se rendoit riche, malgré la fortune, non pas pour lui, mais pour les pauvres qui seuls profitoient de cette opulence artificielle ; plus difficile que toute autre à acquérir. On peut aisément croire que, puisqu'il pratiquoit au milieu de Paris cette frugalité digne de la Thébaïde, Paris étoit pour lui une Thébaïde à l'égard de tout le reste, à cela près qu'il lui fournissoit des livres et des savans. Après quelques années de pratique, il fut reçu expectant à l'Hôtel-Dieu. La place de médecin-pensionnaire lui auroit été bien due dès qu'elle seroit venue à vaquer ; mais le mérite seul agit lentement, et c'est même beaucoup qu'il agisse. M. *Morin* ne savoit ni s'intriguer, ni faire sa cour : l'extrême modération de ses désirs lui rendoit cet art inutile, et sa vie retirée lui en faisoit ignorer jusqu'aux premiers élémens. A la fin cependant, on fut forcé de lui rendre justice. Mais l'argent qu'il recevoit de sa pension de l'Hôtel-Dieu, y demeuroit : il le remettoit dans le tronc, après avoir bien pris garde à n'être pas découvert. Ce n'étoit pas là servir gratuitement les pauvres ; c'étoit les payer pour les avoir servis.

Sur la réputation qu'il s'étoit acquise dans Paris, mademoiselle *de Guise* le nomma son médecin. Cette place, qu'il n'accepta qu'avec peine, l'obligea à prendre un carrosse, attirail fort incommode ; mais, en satisfaisant à cette bienséance extérieure, dont il pouvoit être comptable au public, il ne relâcha rien de son austérité dans l'intérieur de sa vie dont il étoit toujours le maître. Au bout de deux ans et demi, la princesse tomba malade. Comme il avoit le pronostic fort sûr, il en désespéra, dans un temps même où elle se croyoit hors de danger, et lui annonça la mort ; ministère souverainement désagréable en de pareilles circonstances, mais dont sa piété, jointe à sa simplicité, l'empêchoit de sentir le désagrément. Il ne le sentit pas non plus par le succès. Cette princesse, touchée de son zèle, tira de son doigt une bague qu'elle lui donna, comme le dernier gage de son affection, et

le récompensa encore mieux, en se préparant chrétiennement à la mort.

A peine eut-elle rendu l'esprit, qu'il se débarrassa du carrosse, et se retira à Saint-Victor, sans aucun domestique, ayant cependant augmenté son ordinaire d'un peu de riz cuit à l'eau. M. *Morin*, après un grand nombre d'années de pénibles travaux, se vit contraint de reprendre un valet; et ce qui est encore plus considérable, il se résolut à boire une once de vin par jour; car il le mesuroit aussi exactement qu'un remède qui n'est pas éloigné d'être un poison. Alors il quitta toutes ses pratiques de la ville, et se réduisit aux pauvres de son quartier, et à ses visites de l'Hôtel-Dieu. Sa foiblesse augmentoit, et il fallut augmenter la dose du vin; mais toujours avec la balance. A soixante-dix-huit ans, ses jambes ne purent plus le porter, et il ne quitta plus guère le lit. Sa tête fut toujours fort bonne; et il s'éteignit enfin, âgé de près de quatre-vingts ans, sans maladie, et par la seule nécessité de mourir. Une vie longue et saine, une mort lente et douce, furent les fruits de son régime.

Ce régime si singulier n'étoit qu'une portion de la règle journalière de sa vie, dont toutes les fonctions observoient un ordre presqu'aussi uniforme et aussi précis que les mouvemens des corps celestes. Il se couchoit à sept heures du soir en tout temps, et se levoit à deux heures du matin. Il passoit trois heures en prières. Entre cinq et six heures en été, et l'hiver entre six et sept, il alloit à l'Hôtel-Dieu, et entendoit le plus souvent la messe à Notre-Dame. A son retour, il lisoit l'Ecriture-Sainte, et dînoit à onze heures. Il alloit ensuite, jusqu'à deux heures, au Jardin Royal, lorsqu'il faisoit beau. Il y examinoit les plantes nouvelles, et satisfaisoit sa première et plus forte passion. Après cela il se renfermoit chez lui, si ce n'étoit qu'il eût des pauvres à visiter, et passoit le reste de la journée à lire des livres de médecine ou d'érudition, mais sur-tout de médecine, à cause de son devoir. Ce temps-là étoit aussi destiné à recevoir des visites, s'il en recevoit; car on lui a entendu dire: « Ceux qui me vien-« nent voir me font honneur; ceux qui n'y viennent pas « me font plaisir; » et l'on peut bien croire que, chez un « homme qui pense ainsi, la foule n'y est pas. Il n'y avoi

guère que quelqu'*Antoine* qui pût aller voir ce *Paul*. Il laissa pourtant, malgré son excessive libéralité, une bibliothèque de près de vingt mille écus, un médailler et un herbier; nulle autre acquisition. Son esprit lui avoit, sans comparaison, plus coûté à nourrir que son corps.

5. S. *Jean de Lycople*, solitaire, joignoit à une mortification rigoureuse une prière continuelle. Il ne mangeoit jamais que le soir, et toujours fort peu. A l'âge même de quatre-vingt-dix ans, il ne mangeoit jamais rien de cuit, non pas même du pain, mais seulement quelques fruits. Il trouvoit que la mortification donnoit plus de liberté à l'esprit, et le rendoit plus recueilli dans la prière. Cependant il ne vouloit pas qu'on poussât le jeûne à l'excès; et c'est pour cela qu'il mangeoit chaque jour, de peur que le corps trop affoibli n'abattît aussi l'esprit, et ne le rendît incapable de s'acquitter des exercices qui nourrissent la piété. « Le jeûne le plus « agréable à Dieu, disoit-il, est de faire en tout, et « toujours, la volonté de Dieu même. » Il désapprouvoit toute vertu de caprice et de fantaisie, parce que l'Evangile, qui nous commande d'être vertueux, est fondé sur la vérité, qui n'est autre chose qu'un amour constant de l'ordre et de la justice. Ayant une fois poussé son jeûne jusqu'à la fin du deuxième jour, il s'en repentit, reconnut que c'étoit le démon qui l'avoit trompé, et qui avoit voulu le faire tomber dans l'affoiblissement, afin de le tenter plus efficacement; et depuis ce temps-là, il se garda bien de commettre cet excès de tempérance. *Voyez* ABSTINENCE, FRUGALITÉ, SOBRIÉTÉ.

TENDRESSE.

1. CHARLES V, surnommé *le Sage*, avoit été empoisonné dans sa jeunesse, par *Charles-le-Mauvais*, roi de Navarre. Un médecin allemand arrêta l'effet du poison par une légère incision au bras, et avertit ce prince de se disposer à la mort, quand la plaie se refermeroit d'elle-même; ce qui arriva dans un temps où ce bon roi craignoit, sur-tout pour la France, le

malheur d'une minorité. Quelques heures avant sa mort, il fit ouvrir les portes de son appartement, afin de voir encore une fois son peuple, et d'en être vu; de le bénir, et de se recommander à ses prières.

2. M. *Fourcroi*, avocat, plaidoit pour un jeune homme qui s'étoit marié sans le consentement de son père, lequel demandoit la cassation de cet hymen fugitif. L'avocat, voyant que sa partie perdroit infailliblement sa cause, essaya de toucher les cœurs. Il fit venir, pour cet effet, à l'audience, le jour qu'il devoit plaider, deux enfans nés de ce mariage. Il tâcha d'intéresser les juges en leur faveur; et, sachant que le grand-père étoit présent, il se tourna pathétiquement vers lui, et, lui montrant de la main ces deux innocens, il l'attendrit si fort, que celui qui demandoit la cassation du mariage, déclara hautement qu'il l'approuvoit.

3. Quelle plume pourroit peindre toutes les scènes de douleur ou de joie qui se passoit dans le sein d'une mère? Qui pourroit décrire ses tendres sollicitudes pour l'objet de sa tendresse; ses alarmes, ses agitations, lorsqu'elle est en danger de le perdre; son désespoir, lorsqu'elle l'a perdu? La femme d'un noble Vénitien, ayant vu mourir son fils unique, s'abandonnoit à la plus vive douleur. Un religieux tâchoit de la consoler. « Souvenez-« vous, lui disoit-il, du patriarche *Abraham*, à qui Dieu « commanda de plonger lui-même le poignard dans le « sein de son fils, et qui obéit sans murmurer.—Ah! mon « révérend père, répondit-elle avec impétuosité, Dieu « n'auroit jamais commandé ce sacrifice à une mère. »

4. *Ariobarzane*, roi de Cappadoce, s'étant rendu au camp de *Pompée*, s'assit sur une chaise curule auprès du tribunal de ce grand capitaine. Mais, tandis qu'il conversoit avec lui, il aperçut son fils placé auprès du bureau d'un greffier. La tendresse de ce père ne put supporter de voir son fils tenir une place si peu convenable à son rang. Il descendit, et alla lui ceindre le diadème, et l'exhorter à prendre la place qu'il venoit de quitter. Le fils combattant par son respect contre la tendresse de son père, laissa tomber le diadème, et ne voulut point se rendre, quelques instances qui lui fussent faites. Il fallut que

l'autorité de *Pompée* intervint pour terminer une querelle si singulière. Il confirma le jugement du père, et ordonna au fils d'obéir. Ainsi, par un événement qui semble incroyable, celui qui quittoit une couronne étoit plein de joie, et celui à qui on la mettoit sur la tête, étoit plongé dans une tristesse amère.

5. *D'Ayala*, page de *Charles V*, ayant suivi ce prince en Allemagne, apprit que son père étoit proscrit. Il vendit aussitôt son cheval, et en envoya le prix à un gentilhomme espagnol pour le lui faire tenir. Dès qu'on se fut aperçu qu'il n'avoit plus de cheval, on lui imposa des peines, pour savoir ce qu'il en avoit fait; mais on ne put rien obtenir ni par les châtimens, ni par les caresses. On apprit enfin la vérité : on le dénonça à l'empereur, et *d'Ayala* avoua tout à son prince. *Charles* feignit d'être fâché, pour ne pas autoriser une action qui étoit contre la discipline; mais pour ne pas laisser sans récompense une marque de tendresse si héroïque, il saisit la première occasion dans laquelle *d'Ayala* se distingua, et lui donna des gages de sa générosité et de son estime.

6. Jamais peut-être sujet n'aima son prince comme le célèbre *le Nôtre*. Etant allé en Italie de la part de *Louis XIV*, le pape *Innocent XI*, instruit de son mérite, voulut le voir, et lui donna une assez longue audience, sur la fin de laquelle *le Nôtre* s'écria, en s'adressant au pontife: « J'ai vu les deux plus grands hommes du monde, votre « sainteté et le roi mon maître. — Il y a une grande différence, dit le pape; le roi est un grand prince victorieux, « je suis un pauvre prêtre, serviteur des serviteurs de « Dieu. » *Le Nôtre*, charmé de cette réponse qui flattoit son prince, oublia qui la lui faisoit; et, frappant sur l'épaule du pape, lui répondit à son tour : « Mon révérend père, vous vous portez bien, et vous enterrerez tout le sacré collége. » Le pontife rit du pronostic; et *le Nôtre*, charmé de plus en plus de sa bonté, se jeta au cou du pape, et l'embrassa : c'étoit, au reste, sa coutume d'embrasser tous ceux qui publioient les louanges de *Louis XIV*, et il embrassoit le roi lui-même, toutes les fois que ce prince revenoit de campagne. Ayant trouvé ce monarque dans les jardins de Marli, ce prince

monta dans sa chaise couverte, traînée par des Suisses, et voulut que *le Nôtre* prît place dans un autre à peu près semblable. Ce vénérable vieillard, les larmes aux yeux, se voyant à côté du roi, et remarquant *Mansard*, surintendant des bâtimens, qu'il avoit produit à la cour, marchant à pied, s'écria : « Sire, en vérité, « mon bon-homme de père ouvriroit de grands yeux, « s'il me voyoit dans un char auprès du plus grand roi « de la terre ; il faut avouer que votre majesté traite « bien son maçon et son jardinier. » En 1675, *Louis XIV* lui ayant accordé des lettres de noblesse et la croix de S. Michel, voulut lui donner des armes ; mais il répondit qu'il avoit les siennes, qui étoient trois limaçons couronnés d'une pomme de chou. « Sire, ajou- « ta-t-il, pourrois-je oublier ma bêche ? Combien doit- « elle m'être chère ! N'est-ce pas à elle que je dois les « bontés dont votre majesté m'honore ? » et il se jeta à son cou les larmes aux yeux.

TENTATIONS.

1. Si nous n'avions à former que des hommes profanes, on pourroit se contenter de leur inspirer l'amour des vertus sociales ; et cet article seroit inutile. Mais notre objet est encore de perfectionner les véritables enfans de *Jésus-Christ ;* et comme la tentation est, en quelque sorte, le creuset de leur vertu, nous leur offrons les moyens de la soutenir et de la repousser, à l'exemple du divin Sauveur et de ses Saints.

Aussitôt que *Jésus-Christ* fut baptisé, il se retira dans le désert, ou plutôt il y fut porté par le Saint-Esprit. Dans cette vaste solitude, le démon vint le tenter après un jeûne de quarante jours et de quarante nuits. Cet esprit superbe ne pouvant croire qu'un Dieu fût caché sous cette bassesse extérieure, après avoir inutilement épuisé toutes ses tentations secrètes pour l'éprouver, résolut enfin de faire un dernier effort, et de l'attaquer sous une forme visible. Il s'approcha de lui avec d'autant plus d'adresse, qu'il paroissoit agir simplement ; et, sans découvrir le dessein qu'il cachoit

en lui-même, il dit à *Jésus-Christ:* « Si vous êtes le « Fils de Dieu, dites que ces pierres se changent en « pain. » *Jésus*, à cette parole, se tint aussi caché que le démon tâchoit de l'être. Il se contenta de lui répondre par ce passage de l'Ecriture : « L'homme ne vit pas seu- « lement de pain, mais de toute parole qui sort de la « bouche de Dieu. » Le tentateur ne se rebuta point; et, voyant que le désert étoit un lieu peu favorable pour vaincre le Sauveur, il l'en retira, pour le transporter au haut du temple. « Si vous êtes le Fils de Dieu, lui « dit-il encore, précipitez-vous en bas; car il est écrit: « Dieu a ordonné à ses anges d'avoir soin de vous et de « vous recevoir entre leurs mains, de peur que vous « ne heurtiez votre pied contre la pierre. » *Jésus*, qui nous fait voir qu'ayant été victorieux dans la première tentation, on devoit espérer de l'être aussi dans les autres, répondit au démon, avec la même simplicité que la première fois, par un passage de l'Ecriture. Il est écrit: « Vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu. » Cette réponse si sage confondit l'orgueil du démon, et irrita sa colère. Il ne garda plus ce respect extérieur qu'il avoit témoigné d'abord; et, au lieu qu'il avoit traité au commencement *Jésus-Christ* comme le Fils de Dieu, il voulut qu'il l'adorât lui-même comme Dieu, et lui promit, pour cela, de lui donner tous les royaumes du monde, dont il lui fit voir l'éclat et la gloire. Jamais l'insolence du démon ne monta plus haut. Il en avoit moins témoigné envers les plus grands saints : il se contentoit de leur nuire comme à *Job;* mais il n'exigeoit pas d'eux qu'ils l'adorassent, comme il l'exigeoit de *Jésus-Christ*, dont il connoissoit l'excellence par sa résistance même. Mais cette impudence extrême fut aussitôt repoussée du Sauveur par la fermeté de ces paroles : « Retire-toi, satan, lui dit-il; car il est écrit : « Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous le « servirez lui seul. » Cette réponse foudroyante mit le démon en fuite, et les anges s'approchèrent de *Jésus*, et le servirent.

2. Dieu permet que les plus saints personnages, au milieu des plus grandes austérités, soient exposés aux traits de l'esprit tentateur, afin de purifier leurs vertus,

et de multiplier leurs couronnes. « Combien de fois, dit S. *Jérôme*, en parlant de lui-même ; combien de fois, étant dans la plus profonde solitude, m'imaginois-je néanmoins être aux spectacles des Romains ! Mes membres secs et décharnés étoient couverts d'un sac ; mes jours se passoient en gémissemens ; et si le sommeil m'accabloit quelquefois malgré moi, la terre dure sur laquelle je couchois, étoit moins un repos pour moi qu'une espèce de tourment. Cependant je ne pouvois fixer mon imagination volage. Mon visage étoit défiguré par le jeûne, et mon cœur brûloit, malgré moi, de mauvais désirs. Toute ma consolation étoit de me jeter aux pieds de *Jésus-Christ* sur la croix, et de les arroser de mes larmes. Combien de fois, pour dompter cette chair rebelle, ai-je jeûné, les semaines entières, au pain et à l'eau ! Combien de fois ai-je poussé des cris vers le ciel, le jour et la nuit, en frappant ma poitrine, jusqu'à ce que le Seigneur m'eût rendu le calme ! O mon Dieu ! je vous rends graces de toutes ces persécutions intérieures. Rien n'est plus à craindre pour un chrétien qu'un trop long calme. La tempête fait qu'on veille, et qu'on redouble ses efforts pour éviter le naufrage. »

3. Quoique S. *Benoît* eût tout quitté pour suivre Dieu dans le secret de la solitude ; quoiqu'il se fût livré sans réserve à toutes les macérations de la pénitence, la tentation vint troubler la paix de son ame. Le souvenir d'une femme qu'il avoit autrefois vue à Rome excita dans son cœur un si grand trouble, qu'il fut sur le point de quitter le désert. Mais, après de longs combats, fortifié par la grace, et voulant vaincre la volupté par la douleur, il se roula tout nu, pendant quelque temps, au milieu des orties et des épines, en sorte que son corps fut tout ensanglanté. Etant ainsi sorti victorieux d'une attaque si rude, il reçut de Dieu, pour récompense, la grace d'être exempt à l'avenir de ces sortes de tentations, dont la plus légère est toujours très-dangereuse.

4. S. *Antoine* avoit abandonné de grands biens à une sœur qu'il aimoit, pour s'enfoncer dans un désert. Il étoit jeune encore. Le démon, ne pouvant souffrir que, dans

un âge si peu avancé, ce solitaire adolescent eût une telle ardeur pour la perfection, lui livra de terribles assauts. Il lui mettoit devant les yeux, tantôt le soin qu'il devoit prendre de sa sœur, tantôt les immenses richesses qu'il avoit quittées : il lui représentoit les difficultés qui se rencontrent dans le chemin de la vertu, la dureté de la vie qu'il menoit, la foiblesse de son corps, la longueur du temps qui lui restoit à vivre, et mille autres pensées de cette nature, capables de le décourager. *Antoine* les repoussoit par la foi, les prières et les jeûnes. Le démon, vaincu de ce côté-là, l'attaqua violemment par des pensées d'impureté, dont il le tourmentoit jour et nuit. *Antoine* alors redoubla ses veilles et ses prières. Il élevoit ses pensées vers *Jésus-Christ*, se représentoit la noblesse d'une ame consacrée à Dieu, et opposoit à la tentation de la volupté, la vue des supplices éternels dont les impudiques sont menacés. Victorieux dans ces premiers combats, le saint solitaire se prépara à de nouveaux triomphes par une vie plus austère que jamais. Il veilloit jusqu'à passer souvent les nuits entières sans fermer l'œil : il ne mangeoit qu'une fois le jour, ou de deux en deux jours, après le soleil couché : quelquefois il passoit trois jours entiers sans manger. Sa nourriture étoit du pain et du sel ; et il ne buvoit que de l'eau. Son lit étoit une natte : mais le plus souvent il couchoit sur la terre toute nue. Son habit consistoit en un cilice, un manteau de peaux de mouton, une ceinture et un capuce. Jamais il ne se frottoit d'huile, ni ne prenoit le bain ; ce qui étoit en Egypte où il habitoit, une austérité considérable : enfin il s'enferma dans un tombeau, sans avoir de communication qu'avec celui qui lui apportoit de temps en temps du pain.

5. La vertu de *Pierre Gonçalès*, plus connu sous le nom de S. *Elme*, édifioit toute l'Espagne ; mais le démon jaloux mit tout en œuvre pour la corrompre. Quelques jeunes seigneurs de la cour s'entretenant un jour du grand mérite de ce saint, virent passer une fameuse courtisane ; et l'arrêtant, ils lui dirent que si elle avoit entendu prêcher *Gonçalès*, elle changeroit bientôt de vie. Cette malheureuse répondit effrontément : « Si j'avois la liberté « de lui parler seule à seul, on verroit que sa vertu n'est

« pas plus affermie que celle de tant d'autres qui ont « consenti à mes volontés. » Cette réponse piqua la maligne curiosité de ces jeunes seigneurs, et ils lui promirent une somme d'argent, si elle pouvoit engager *Gonçalès* à se rendre à ses désirs. La courtisane, enhardie par cette promesse, va trouver le saint; et, afin d'écarter ceux qui étoient avec lui, elle lui dit qu'elle a une affaire importante et secrète à lui communiquer. Quand le Saint fut seul: « C'est de moi qu'il s'agit, dit cette femme; » puis se jetant à ses genoux, et versant des larmes feintes: « Je veux, ajouta-t-elle, changer de « vie: je suis une malheureuse, je viens à vous afin que « vous me tiriez du bourbier où j'ai été si long-temps « plongée. » Comme le jour étoit près de finir, *Gonçalès* lui dit de revenir le lendemain, et qu'il lui donneroit tout le loisir que demandoit une affaire de cette importance. « Ah! mon père! s'écria-t-elle en redoublant ses « larmes, si vous ne m'écoutez à présent, peut-être « que demain un nouveau crime aura fortifié mes mau« vaises habitudes, et je n'aurai plus la force de reve« nir. Je vous en conjure, ayez pitié d'une ame qui « mérite toute votre compassion. » *Gonçalès* attendri se retira avec elle dans un lieu secret pour n'être point interrompu; et, après avoir prié pour celle qu'il croyoit repentante, il lui dit de commencer la confession de ses crimes. Alors cette hypocrite, changeant de ton et de langage: « Mon cher frère Pierre, lui dit-elle, la « blessure mortelle dont je suis atteinte, c'est vous qui « l'avez faite; je vous aime, et je meurs si vous ne satis« faites ma passion. » Joignant ensuite ses larmes criminelles avec ses airs libres et séduisans, elle lui dit tout ce que le démon put lui inspirer de plus tendre et de plus passionné. Mais Dieu, qui, en permettant que la tentation attaque ses saints pour les éprouver, leur donne des forces supérieures pour en triompher, soutint *Gonçalès* contre les attaques de celle-ci. « A Dieu ne plaise, ma « fille, lui dit-il, que je sois cause de votre mort! Atten« dez un moment, et votre maladie sera guérie. » Puis, entrant dans une autre chambre, il y allume un grand feu, s'enveloppe de son manteau; et, appellant cette femme,

femme, il se coucha sur ce brasier, et dit à la courtisane : « Venez ; voici le lit où je vous attends. » Cette femme, interdite d'une action si peu attendue, et plus surprise encore de ce que la flamme ne brûloit pas *Gonçalès*, se jette à ses genoux ; et, versant des larmes plus sincères qu'auparavant : « Ah ! mon père, s'écria-t-elle, vous ne « voyez plus une infame pécheresse, vous voyez une « pénitente. Obtenez-moi miséricorde du Sauveur qui « vous favorise. » La conversion fut sincère. Cette femme confessa tous ses péchés, et entra dans un monastère pour en faire pénitence le reste de ses jours.

6. Quelque mortifié que fût S. *Macaire* dans tous ses sens, et dans tous les mouvemens de son cœur, Dieu permit qu'il fût exercé, pendant toute sa vie, par diverses tentations. Une des plus violentes et des plus opiniâtres, fut la pensée qu'il eut de sortir de sa cellule, pour aller à Rome exercer la charité envers les malades. Il y résista long-temps ; mais voyant que l'ennemi ne lui donnoit point de relâche, et qu'au contraire son esprit étoit de plus en plus agité de cette pensée, il se coucha par terre ; et, embrassant le seuil de sa porte, il dit au tentateur qui le pressoit si fort : « Arra- « che-moi d'ici si tu peux, et traîne-moi par force où « tu veux que j'aille ; autrement je suis résolu de ne « point sortir d'ici. » Il demeura dans cette posture jusqu'au soir ; mais se sentant la nuit plus agité que jamais, il prit une grande corbeille pleine de sable, qu'il mit sur ses épaules, et se mit à marcher à travers le désert. Un des frères le rencontrant, s'offrit de le soulager, et le pria de ne se point tourmenter davantage. « Je tourmente, répondit *Macaire*, celui qui me tour- « mente, et qui, me voyant si lâche et si paresseux, me « veut persuader d'entreprendre de longs voyages. » Ayant ainsi marché long-temps, il retourna dans sa cellule le corps brisé de fatigue ; et le calme fut rendu à son ame. Ces tentations étoient fort affligeantes pour une ame aussi pure et aussi élevée que celle de *Macaire* ; mais Dieu le permettoit par un effet de sa miséricorde sur lui, pour empêcher qu'il ne fût séduit par la plus dangereuse de toutes, qui est celle de l'orgueil. Il y étoit sans

cesse exposé par la grande réputation de sainteté dont il jouissoit, et par les dons extraordinaires dont le Ciel rémunéroit sa vertu. Il lui fit voir un jour, sous des images sensibles, les dispositions intérieures des solitaires pendant les divins offices; l'attention et la ferveur des uns, la négligence et les distractions des autres, et les démons appliqués à troubler le saint exercice de la prière par mille pensées vaines et frivoles qu'ils excitoient dans leur imagination. *Macaire*, touché de cette vision, jeta de profonds soupirs; et, fondant en larmes en la présence de Dieu, il lui dit: « Regardez, Seigneur, « de quelle sorte le démon nous tend des piéges. Le- « vez-vous, mon Dieu, afin que vos ennemis soient « dissipés, et fuient devant vous; car vous voyez « comment ils remplissent nos ames d'illusions. »

7. *Moyse*, qui, de capitaine de voleurs, étoit devenu un grand solitaire, pratiquoit dans les déserts les plus austères macérations pour domter ses anciennes habitudes; mais, malgré tous ses efforts, l'enfer, furieux d'avoir perdu cette victime, armoit tous ses ministres pour le faire rentrer dans l'abîme. Mille idées dangereuses se présentoient sans cesse à son esprit pour réveiller les passions impures auxquelles il s'étoit autrefois livré. Un jour même cette tentation fut si forte, que peu s'en fallut qu'il ne quittât la solitude. Dans cette agitation, il alla trouver le grand *Isidore*, prêtre du désert de Scété, et lui découvrit son cœur. « Mon frère, lui dit ce saint, que cela ne vous étonne pas; vous ne faites que commencer à quitter vos mauvaises habitudes, et elles cherchent encore les choses auxquelles elles ont été accoutumées. Un chien, dont l'habitude est de ronger des os dans la boucherie, y revient toujours; mais si l'on ne lui donne plus rien, et qu'on ferme la boucherie, il n'y revient plus, et la faim l'oblige d'aller ailleurs: de même, si vous persévérez dans l'exercice de la continence, en mortifiant votre chair, et vous tenant en garde contre la gourmandise, qui est comme la mère de l'impureté, ce dernier démon, voyant qu'il ne recevra point de vous les viandes dont il a coutume de se nourrir, vous quittera, et vous laissera enfin dans un calme profond. » *Moyse*, ayant reçu cet avis, se renferma dans sa cellule,

et commença à pratiquer un jeûne plus rigoureux qu'auparavant. Il ne mangeoit par jour que douze onces de pain, sans aucune autre nourriture, travailloit beaucoup, et faisoit de fréquentes oraisons. Mais, quoi qu'il fît pour abattre son corps, il ne laissoit pas d'être encore inquiété par des pensées d'impureté, particulièrement dans les songes; sur quoi il alla consulter un vieillard d'une vertu très-éprouvée, qui lui dit: « Cela vient de ce que vous « ne détournez pas assez votre esprit de ces imaginations; « mais, croyez-moi, accoutumez-vous à veiller, priez « avec attention; vous en serez bientôt délivré. » *Moyse* prit donc la résolution de passer les nuits entières sans dormir, et même sans se mettre à genoux pour prier Dieu, de peur de succomber au sommeil. Il vécut six ans de la sorte, demeurant toutes les nuits debout au milieu de sa cellule, et priant sans relâche. Néanmoins il ne put encore, par tant de mortifications et de veilles, écarter ces pensées importantes: tant il est difficile de se délivrer du démon de l'impureté, quand une fois on lui a laissé prendre une place dans son cœur! Ces pensées poursuivoient *Moyse* avec tant de violence, qu'un jour, ne pouvant plus demeurer dans sa cellule, il alla trouver le saint prêtre *Isidore*, qui tâcha de le consoler par divers passages de l'Ecriture-Sainte, et l'exhorta à retourner dans son ermitage. Mais le solitaire étoit tellement découragé, qu'il ne pouvoit s'y résoudre. Alors *Isidore* le mena sur le haut de la maison, et lui fit voir, du côté de l'Occident, une nombreuse troupe de démons dans l'agitation et dans le trouble. Il lui dit ensuite de regarder du côté de l'Orient, et il y vit une multitude innombrable d'anges, et une armée céleste plus brillante que le soleil. « Ceux que vous voyez à l'Occident, « lui dit *Isidore*, sont ceux qui attaquent les saints de « Dieu; à l'Orient sont ceux que Dieu envoie pour les « défendre. Reconnoissez donc que, comme le dit le « prophète *Elisée*, nous en avons plus pour nous que « contre nous, et que S. *Jean* a raison de dire que celui « qui est en nous est plus grand que celui qui est dans le « monde; ce qui signifie que Dieu qui habite en nous, « et qui nous soutient par sa grace, est plus fort que le

« démon qui nous tente. » *Moyse*, fortifié par cette vision, s'en retourna à sa cellule plein de confiance dans le secours de Dieu, et rendant graces à la bonté de *Jésus-Christ*. Il s'avisa ensuite d'une nouvelle austérité pour achever de mortifier sa chair. Il alloit, durant la nuit, aux cellules des anachorètes, qui, ayant vieilli dans les travaux de la pénitence, n'avoient plus la force d'aller quérir l'eau qui leur étoit nécessaire; car, dans ces déserts, il falloit faire quelquefois une ou deux lieues pour en avoir. *Moyse* prenoit donc les cruches de ces saints vieillards, et les alloit remplir sans qu'ils le sussent. *Isidore*, qui craignoit qu'il ne portât ses austérités trop loin, l'exhorta à les modérer. Mais *Moyse* l'assura qu'il ne cesseroit point de combattre les démons de toutes ses forces, jusqu'à ce qu'il se vît délivré des tentations et des fantômes par lesquels ils continuoient de le persécuter. Alors S. *Isidore* lui dit : « Je vous déclare que, par la grace de « Notre-Seigneur *Jésus-Christ*, toutes ces illusions ces- « seront dès ce moment. Prenez donc courage, et ne crai- « gnez plus désormais de vous approcher de la sainte eu- « charistie; car c'est une grace que Dieu vous a faite de « vous laisser si long-temps sous le joug et sous la tyran- « nie de cette tentation, afin que vous ne soyez point « enflé de vanité, comme si vous l'aviez surmontée par « vos mortifications. » En même-temps, il pria pour lui; et *Moyse*, étant retourné dans sa cellule, y vécut toujours depuis fort tranquille, pratiquant avec modération, toutes les austérités ordinaires aux solitaires. Ces terribles épreuves lui donnèrent une grande défiance de lui-même, et une charité sans bornes pour les autres. Toujours prêt à excuser leurs fautes, il ne se pardonnoit rien; et la vue de ses misères le rendoit circonspect quand il falloit juger ses frères. Il en donna un jour un bel exemple. Un solitaire de Scété ayant commis une grande faute, les Pères du désert s'assemblèrent pour délibérer sur ce qu'il y avoit à faire. On y appela *Moyse*, qui refusa d'abord de s'y trouver, mais, cédant enfin aux instances réitérées qu'on lui fit, il s'y rendit, portant sur son dos un panier plein de sable. Les autres solitaires, fort étonnés, lui demandèrent ce que c'étoit : « Ce sont, dit-il, mes péchés que je

« porte derrière moi, et que je ne vois pas ; et l'on « me fait venir ici pour juger des péchés des autres. » Cette parole fit rentrer chacun en soi-même, et personne n'osa condamner le coupable.

S. *Jean Calybite* étoit le troisième et dernier fils d'un homme des plus qualifiés de Constantinople, nommé *Eutrope*, dont la femme s'appeloit *Théodore*. Ses parens l'élevèrent chrétiennement, et l'appliquèrent de bonne heure à l'étude des sciences. Il y réussit ; mais il ne s'y attacha point. A l'âge de douze ans, il eut occasion de s'entretenir avec un religieux du monastère des Acémètes, qui passoit par Constantinople, en allant visiter les saints lieux de Jérusalem. *Jean* ayant appris de lui la manière dont on vivoit dans son monastère, fut touché d'un si violent désir d'aller servir Dieu dans cette maison, qu'il fit promettre à ce bon religieux qu'à son retour il repasseroit par Constantinople, pour l'emmener avec lui. Depuis ce moment, *Jean* n'étoit plus occupé que du dessein qu'il avoit formé de suivre Jésus-Christ pauvre et crucifié. Dans cette vue, il pria ses parens de lui donner un livre des Evangiles, afin d'y étudier le divin modèle qu'il s'étoit proposé d'imiter. Comme ils avoient de la piété, ils se firent un plaisir de seconder une inclination si louable. Ils lui donnèrent un livre d'Evangiles, bien écrit, et relié magnifiquement, afin que la beauté du livre fût pour l'enfant un nouvel attrait qui l'invitât à le lire.

Le religieux Acémète revint, comme il l'avoit promis ; et *Jean*, ayant pris son temps, quitta secrètement la maison de son père pour le suivre, emportant avec lui son livre d'Evangiles. Il alla au monastère des Acémètes ; et, s'étant présenté à l'abbé, il le pria de le recevoir et de lui couper les cheveux. L'abbé, qui avoit appris du religieux quel étoit cet enfant, et de quelle manière il s'étoit échappé de la maison paternelle, fit d'abord difficulté de le recevoir, à cause de sa grande jeunesse, et de la délicatesse dans laquelle il avoit été élevé ; mais enfin, vaincu par ses instances et par ses larmes, il l'admit au nombre des religieux. Il est aisé de juger quelle douleur causa à son père et à sa mère la perte d'un enfant

qui leur étoit si cher. Ils le firent chercher de tous côtés ; mais, quoique le monastère où il s'étoit retiré ne fût pas éloigné de Constantinople, Dieu, qui l'y avoit conduit, le tint si bien caché, qu'on ne put l'y découvrir.

Cependant *Jean* s'exerçoit, avec une ardeur incroyable, à la pratique des vertus monastiques ; et, quoique le plus jeune de tous, il parvint à un degré de perfection où à peine les plus âgés pouvoient atteindre. Après qu'il eut passé six ans dans cet état, le démon lui suscita une tentation des plus violentes. Il lui rappela le souvenir de la maison de son père, et le pressa d'y retourner. Cette pensée le suivoit par-tout, et ne lui laissoit aucun repos. Il s'en ouvrit à son abbé, et le pria de lui permettre d'aller revoir ses parens. Celui-ci essaya d'abord de l'en détourner, en lui rappelant sa première ferveur, et les vives instances qu'il lui avoit faites autrefois pour être reçu dans le monastère. Mais la vue de son corps, exténué par l'ennui, le toucha ; et, sur ce que *Jean* lui dit qu'il espéroit de la bonté de Dieu et de la grace de Jésus-Christ, qu'en contentant le désir qu'il avoit de revoir ses parens, non-seulement il ne seroit pas vaincu par l'ennemi de son salut, mais qu'il le terrasseroit lui-même ; il pensa que peut-être Dieu avoit dessein de faire entrer ce jeune homme dans quelque voie extraordinaire. Ces raisons le firent consentir à son départ ; et, après l'avoir recommandé aux prières de tous les frères, il lui donna sa bénédiction, en répandant beaucoup de larmes. *Jean*, étant sorti du monastère, rencontra à quelque distance de là un pauvre fort mal vêtu. Il lui donna ses habits, et se revêtit des haillons dont ce pauvre étoit couvert. En cet état, il s'en alla à Constantinople ; et, après avoir prié Dieu de le fortifier dans le dessein qu'il avoit pris de livrer à son ennemi un combat d'un genre tout nouveau, il alla se coucher à la porte de la maison de son père, où il passa la nuit. Le lendemain matin, les domestiques de la maison, le voyant, eurent pitié de sa misère ; et on lui permit de se faire une petite loge sous la porte, pour s'y retirer. Il y vécut ainsi, sans être reconnu de personne, exposé aux mépris et aux rebuts de tout le monde, souffrant dans son cœur un combat continuel entre l'amour de Dieu qui le retenoit dans cet état d'humiliation,

et l'amour naturel, qui le sollicitoit à toute heure de se faire connoître à ses parens qu'il voyoit si souvent passer devant lui. Son père, touché de la patience avec laquelle il supportoit la pauvreté, lui envoyoit, tous les jours, des mets de sa table; mais *Jean* n'en prenoit que ce qui lui étoit nécessaire, et distribuoit le reste à d'autres pauvres. Sa mère, qui pleuroit encore tous les jours le fils qu'elle avoit perdu, l'avoit devant les yeux sans le connoître; et, le voyant pauvre, hideux et tout défiguré, elle pouvoit à peine arrêter ses regards sur un objet si triste et si désagréable.

Dieu, qui avoit sans doute inspiré à notre Saint cette résolution extraordinaire, lui donna la force d'y persévérer pendant trois ans, sans que de si rudes épreuves pussent affoiblir son courage. A la fin, connoissant que sa dernière heure approchoit, il pria l'intendant de la maison de dire à sa maîtresse que le pauvre *Calybite* la supplioit de venir le voir, ajoutant qu'il avoit quelque chose de conséquence à lui dire. La dame parut surprise de cette demande. Elle en parla à son mari, qui fut d'avis qu'elle lui donnât cette consolation. Etant descendue, elle fit tirer le Saint de sa loge pour lui parler. Il étoit mourant, et pouvoit à peine se faire entendre. «Madame,» lui dit-il, d'une voix foible et entre-coupée, « je prie « Dieu qu'il vous récompense de la charité que vous « avez exercée envers un pauvre et un étranger comme « moi: mais j'ai une dernière grace à vous demander; « c'est qu'après ma mort je sois enterré sous cette loge, « avec les haillons dont je suis couvert, et sans aucune « cérémonie.» Après qu'elle le lui eut promis, il lui présenta son livre des Evangiles, en disant: « Recevez ce « présent que je vous offre. Je souhaite que vous et votre « digne époux y trouviez votre consolation dans cette « vie, et le gage de celle que Dieu réserve aux justes.» Elle le reçut de bon cœur, mais avec quelque étonnement de voir qu'un homme si pauvre eût un livre d'un si grand prix; puis, l'ayant considéré attentivement: «Ce « livre, dit-elle, est tout semblable à celui que je don- « nai autrefois au plus jeune de mes fils.» En même temps, sa douleur se renouvella; et, jetant un grand

cri au souvenir de la perte de ce cher enfant, elle répandit beaucoup de larmes. Elle alla montrer ce livre à son mari. Il le reconnut aussitôt; et, se sentant les entrailles émues il alla sur-le-champ avec sa femme, trouver ce pauvre, dans l'espérance d'apprendre des nouvelles de leur fils. Ils lui firent promettre de leur découvrir avec sincérité tout ce qu'il savoit au sujet de ce livre. Alors *Jean*, se voyant près de rendre l'esprit, jeta un profond soupir, et leur dit: « Je suis ce fils que vous avez « si long-temps cherché, et c'est-là le livre que vous me « donnâtes quelque temps avant mon départ. » A ces paroles, leurs yeux s'ouvrirent, et ils le reconnurent à divers signes qu'ils n'avoient pas remarqués d'abord. Mais l'excès de la joie d'avoir trouvé leur fils, se confondant avec la douleur qu'ils avoient de le perdre en même temps, ils demeurèrent saisis, et ne purent presque faire autre chose que de l'arroser de leurs larmes. Quelques heures après il expira entre leurs bras.

TIMIDITÉ.

1. Quelqu'un reprochoit au philosophe *Cléanthe* l'extrême timidité qu'il montroit en toute occasion. « C'est un heureux défaut, répondit-il; j'en commets « moins de faute. »

2. Une timidité naïve caractérisoit le célèbre *Nicole*. Ce grand homme, si hardi dans ses raisonnemens, et dont la docte plume prenoit un essor si sublime, n'osoit paroître dans les rues, de peur qu'il ne lui tombât quelques tuiles sur la tête. Il se logea très-long-temps au faubourg Saint-Marcel; et quand on lui en demandoit la raison: « C'est, répondit-il, que les ennemis qui « ravagent tout en Flandres et menacent Paris, entre- « ront par la porte Saint-Martin; et avant qu'ils n'arri- « vent chez moi, j'aurai le temps de m'enfuir. » Une demoiselle étoit venue le consulter sur un cas de conscience. Au milieu de l'entretien, arrive le P. *Fouquet* de l'Oratoire, fils du surintendant. *Nicole*, du plus loin qu'il l'aperçoit, s'écrie: « Voici, mademoiselle, quel- « qu'un qui décidera la chose; » et sur-le-champ, il conte au P. *Fouquet* toute l'histoire de la demoiselle,

qui rougit beaucoup. On fit des reproches à *Nicole* de cette imprudence. Il s'excusa sur ce que le P. *Fouquet* étoit son confesseur. « Puisque, dit-il, je n'ose rien « cacher à ce père, mademoiselle ne doit pas être ré- « servée pour lui. »

3. *Louis XIII* étoit naturellement timide et défiant. Après la mort de *Henri IV*, lorsqu'on lui dit qu'il étoit roi : « Je ne le veux pas être, répondit-il ; car on me « tueroit comme on a tué mon père. » Il passoit les nuits dans des inquiétudes mortelles, et vouloit toujours être accompagné de ses gardes, même pendant la nuit et lorqu'il dormoit. « Gardez-moi bien, leur « disoit-il, de peur qu'on ne me tue. »

4. Quoique fier et hautain, l'empereur *Caligula* trembloit comme un enfant au moindre bruit du tonnerre : et lorsqu'il remarquoit de la frayeur sur les visages de ceux qui l'environnoient, il se couvroit la tête d'un coussin, et se tenoit ainsi honteusement caché.

TON (*bon*).

1. S. François-de-Sales ayant contribué au mariage de *Christine* de France avec le prince de Piémont, la princesse choisit le religieux prélat pour son premier aumônier. Il l'en remercia d'abord, disant que cette charge étoit incompatible avec la résidence, qui étoit pour lui d'une étroite obligation. Enfin la princesse, qui révéroit ses vertus, continuant de le presser, il l'accepta, mais à deux conditions : l'une, qu'elle ne l'empêcheroit point de résider dans son diocèse ; l'autre, que quand il ne rempliroit point ses fonctions auprès d'elle, il n'en recevroit pas les appointemens. « Vous avez, lui dit *Christine*, des scrupules qui vont « trop loin. Si je veux vous donner vos appointemens « lors même que vous ne servirez pas, quel mal ferez- « vous de les accepter ? — Madame, lui répondit-il en « riant, je me trouve bien d'être pauvre. Je crains les « richesses : elles ont perdu tant d'autres ; elles pour- « roient bien me perdre aussi. » La princesse fut obligée de consentir à ces deux conditions ; et sur-le-champ,

comme pour l'investir de sa charge, elle lui fit présent d'un diamant d'un grand prix, en lui disant : « C'est à « condition que vous le garderez pour l'amour de moi. « — Je vous le promets, madame, lui répondit-il, à « moins que les pauvres n'en aient besoin. — En ce cas, « dit la princesse, contentez-vous de l'engager ; et « j'aurai soin de le retirer. — Je craindrois, madame, « répartit *François*, que cela n'arrivât trop souvent ; « et que je n'abusasse enfin de vos bontés. »

2. Le grand *Gustave* méditoit le siége d'Ingolstad. Il va reconnoître une fortification qu'il veut faire attaquer. Les canonniers de la place tirent sur lui avec tant de justesse, qu'un boulet emporte la croupe de son cheval. Il tombe dessous, enseveli dans la boue et couvert de sang ; mais il se relève promptement, saute sur un autre cheval, et continue de donner ses ordres. *Gassion* fut un des premiers qui accoururent au roi ; cet empressement lui valut un régiment. *Gustave*, qui avoit le talent heureux de relever le prix de tous les grades qu'il donnoit, dit à *Gassion* : « Ce sera un régiment de chevets, et l'on « pourra dormir auprès dans une entière sécurité. »

3. Un homme qui vivoit avec la plus sévère sécurité, et dont la table étoit toujours servie avec une honnête frugalité, vit arriver chez lui, à l'heure de son repas, un de ses amis qui venoit lui demander à dîner. « Soyez le « bien-venu, lui dit-il ; puisque vous êtes venu sans « m'avertir, vous dînerez aujourd'hui avec moi : une « autre fois, si vous voulez me le faire savoir, ou venir « de meilleure heure, je dînerai avec vous. »

4. Un magistrat du premier ordre, qui avoit rendu un service signalé à un riche particulier, vit arriver chez lui, quelques jours après, un homme qui lui présenta de sa part, deux beaux flacons de vermeil, et d'une bonne capacité. « Je sais ce que c'est, dit le magistrat « sans paroître étonné ; » et ayant fait appeler son maître d'hôtel : « Remplissez, lui dit-il, ces flacons de « mon meilleur vin, et qu'on les porte chez monsieur « un tel. » Puis se tournant vers celui qui lui avoit « présenté les flacons : « Dites-lui, s'il vous plaît, qu'il « ne l'épargne pas, tant qu'il le trouvera bon. »

5. En 1520, *François I* et *Henri VIII* eurent une entrevue entre Ardres et Guisnes. Il étoit réglé que les deux rois passeroient le jour ensemble; que celui de France se retireroit le soir à Ardres, et celui d'Angleterre à Guisnes. *François I*, qui se piquoit de beaucoup de franchise, et vouloit se délivrer de toutes ces formalités, par un matin, suivi d'un page et de deux gentilshommes, se rend à Guisnes, et dit au gouverneur du château, qu'il trouve sur le pont avec deux cents archers : « Mes amis, je vous fais mes prison-« niers. Qu'on me conduise à l'appartement de mon « frère le roi d'Angleterre. » Ce prince fort surpris de l'aventure, s'écrie en le voyant entrer : « Mon « frère, vous me faites le meilleur tour que jamais « homme fit à autre, et me montrez la grande fiance « que je dois avoir en vous; et de moi, je me rends « votre prisonnier dès cette heure, et vous baille ma « foi. » Les deux monarques passèrent quelques heures ensemble; et le reste du temps de l'assemblée ne fut qu'un enchaînement de fêtes, qu'ils se donnèrent avec une confiance réciproque.

6. Un jeune duc s'étoit attiré la disgrace de *Louis XIV* par une conduite qui déplut à ce monarque; il voulut regagner son estime, et alla au feu, pendant le siége de Mons, avec une intrépidité et un jugement de héros. Le roi lui rendit alors ses bonnes graces, et lui dit : « Vous n'étiez pas content de moi; je ne l'étois pas de vous : oublions le passé, et désormais datons de Mons. »

Il avoit donné une pension de six mille livres à M. l'avocat-général *Talon*. M. *de Lamoignon*, qui étoit aussi avocat-général, pria sa majesté de vouloir bien lui en accorder autant. Le roi le lui promit. Six mois se passèrent pendant lesquels M. *de Lamoignon* vit souvent le roi, sans lui parler de rien. Sa majesté lui dit un jour : M. *de Lamoignon*, vous ne me parlez « plus de votre pension. — Sire, lui répondit ce ma-« gistrat, j'attends que je l'aie méritée. — Si vous le « prenez de ce côté-là, reprit le monarque, je vous « dois les arrérages. » En effet ces arrérages furent payés, *Louis XIV* lui ayant accordé la pension, à commencer du jour qu'il la lui avoit demandée.

Ce prince s'amusoit quelquefois à faire des vers. MM. *de Saint-Aignan* et *Dangeau* lui montroient comment il falloit s'y prendre. Il venoit de composer un petit madrigal, que lui-même ne trouvoit pas trop joli. Un matin, il dit au maréchal *de Grammont :* « Mon- « sieur le maréchal, lisez je vous prie, ce petit ma- « drigal, et voyez si vous en avez jamais vu un si im- « pertinent : parce qu'on sait que j'aime les vers, on « m'en apporte de toutes les façons. » Le maréchal, « après avoir lu, dit au roi : « Sire, votre majesté juge « divinement bien de toutes choses ; il est vrai que « voilà le plus sot et le plus ridicule madrigal que j'aie « jamais lu. » Le roi se mit à rire : « N'est-il pas vrai « que celui qui l'a fait est bien fat ? — Sire, il n'y a « pas moyen de lui donner un autre nom. — Oh bien ! « reprit le roi, je suis ravi que vous m'en ayez parlé « si bonnement : c'est moi qui l'ai fait. — Ah ! sire, « quelle trahison ! que votre majesté me le rende ; je « l'ai lu brusquement. — Non, M. le maréchal, les « premiers sentimens sont toujours les plus naturels. » Le roi, dit madame *de Sévigné*, rit beaucoup de cette folie ; et tout le monde trouva que c'étoit la plus cruelle petite chose qu'on pût faire à un vieux courtisan. *Voyez* ATTENTIONS, CIVILITÉ, EGARDS, POLITESSE, SAVOIR-VIVRE, URBANITÉ.

TRANQUILLITÉ.

1. ST. JEAN-LE-NAIN travailloit à faire des nattes sur le chemin du désert de Scété. Quelqu'un lui dit des injures pour le mettre en colère. Il les écouta d'abord sans répondre. L'insolent redoubla ses impertinences ; et le saint, craignant enfin de perdre l'heureuse tranquillité de son ame, jeta ce qu'il tenoit, et s'enfuit. Une autre fois qu'il étoit occupé à scier des blés, voyant un frère en colère contre un autre, il s'enfuit encore, et laissa-là la moisson. Etant dans l'église de Scété, il entendit quelques frères qui disputoient l'un contre l'autre : il s'en retourna aussitôt vers sa cellule ; et l'on remarqua qu'avant d'y entrer, il en fit

trois fois le tour. Comme on lui en demandoit la raison, il répondit que ses oreilles étant encore pleines de paroles fâcheuses qu'il avoit entendues, il avoit voulu leur donner le temps de s'en purifier, afin de reporter dans sa solitude son esprit calme et tranquille. Un jour qu'il étoit assis à la porte de l'église, plusieurs frères se mirent autour de lui pour lui découvrir leurs pensées, et recevoir ses avis; ce qu'il faisoit avec beaucoup de charité. Un vieillard, qui en fut témoin, en eut de la jalousie, et lui dit: « Voilà *Jean* qui ressemble à une courtisane qui s'ajuste, et qui s'embellit pour attirer les jeunes gens. — Vous avez raison, mon père, répondit *Jean*. — Votre esprit, continua le vieillard, est rempli de venin. — Cela est vrai, mon père, et plus que vous ne pensez. Vous en diriez bien davantage, si vous me connoissiez à fond. » Un de ses disciples lui ayant demandé, quelque temps après, s'il ne s'étoit point senti ému des discours du vieillard? « Non, par la grace de Dieu, répondit *Jean*. Je suis au dedans tel que vous me voyez au dehors. Le fils d'un philosophe, continua-t-il, ayant perdu son père, fut élevé chez un autre philosophe qui avoit promis de s'en charger. Ce jeune homme ayant insulté la femme de son tuteur, fut chassé de la maison. Il eut un regret sincère de sa faute, en demanda pardon à son tuteur, et le conjura de lui rendre ses bonnes graces. Il faut, avant toutes choses, lui répondit le tuteur, que vous passiez trois ans avec ceux qui sont condamnés aux mines, et que vous les aidiez à porter du marbre à la rivière. Les trois ans expirés, le jeune homme se présenta au philosophe, espérant qu'il le laisseroit entrer dans sa maison. Il n'est pas encore temps, lui dit le tuteur; il faut que vous passiez trois autres années à souffrir toutes sortes d'injures, et même à donner de l'argent à ceux qui vous en diront. Après ces trois ans, son tuteur lui pardonna, et le mena à Athènes pour apprendre la philosophie. A la porte de cette ville étoit un vieux philosophe qui mettoit son plaisir à dires des injures à tous ceux qui entroient. Il traita de même ce jeune homme qui ne fit qu'en rire. Comme le philosophe athénien en pa-

roissoit surpris : « Il y a trois ans, dit le jeune homme, que je donne de l'argent à ceux qui me traitent comme vous faites ; et je ne rirai pas à présent qu'il ne m'en coûte rien ? — Entrez, lui dit le vieillard, vous le méritez bien. »

2. Les troupes du célèbre *Gonsalve*, l'un des plus grands généraux que l'Espagne ait produits, mécontentes des fatigues de la guerre, se présentèrent à lui en ordre de bataille pour exiger leur solde. Un des plus hardis poussa les choses jusqu'à lui présenter la pointe de sa hallebarde. Le général, sans s'étonner, saisit le bras du soldat ; et, effectant un air gai et riant, comme si ce n'eût été qu'un jeu : « Prends garde, camarade, lui « dit-il, qu'en voulant badiner avec cette arme, tu ne me blesses. » Un capitaine d'une compagnie de cent hommes d'armes, porta l'outrage plus loin. Il osa dire à *Gonsalve*, qui témoignoit son chagrin d'être hors d'état de procurer les choses dont on avoit besoin : « Eh bien! « si tu manques d'argent, livre ta fille ; tu auras de « quoi nous payer. » Comme ces odieuses paroles furent prononcées parmi les clameurs de la sédition, *Gonsalve* feignit de ne les avoir pas entendues ; mais la nuit suivante, il fit mettre à mort le misérable qui les avoit dites, et le fit attacher à une fenêtre où toute l'armée le vit avec terreur exposé le lendemain. Après s'être rendu maître de Naples, et l'avoir livrée au pillage, quelques soldats vinrent se plaindre, avec des cris séditieux, de n'avoir pas eu assez de part au butin : « Il faut réparer votre mauvaise fortune, leur « dit *Gonsalve ;* allez dans mon logis : je vous aban- « donne tout ce que vous y trouverez. »

3. *Ibatzès*, Bulgare, allié à la famille royale, se révolta en 1017. Comme cette rebellion donnoit beaucoup d'inquiétude à l'empereur *Basile*, *Daphnomèle*, que ce prince avoit fait gouverneur d'Acre, le rassura, et lui promit de lui livrer le chef des séditieux ; et voici de quelle manière il tint parole. Il savoit qu'*Ibatzès* célébroit avec une solennité particulière la fête de l'Assomption de la sainte Vierge, et que, ce jour-là, il recevoit sur une montagne où il s'étoit fortifié, tous ceux qui vouloient prendre part à sa dévotion. *Daphnomèle* s'y rendit, de

même que beaucoup d'autres. Les sentinelles mises en faction par *Ibatzès*, l'ayant reconnu, voulurent l'arrêter. Mais il leur déclara, sans donner le moindre signe de frayeur, qu'il n'étoit venu que pour s'édifier de la piété et de la magnificence de leur chef. *Ibatzès* surpris de la témérité avec laquelle il s'exposoit, et de la tranquillité qu'il affectoit, ne le soupçonna d'aucun mauvais dessein, sur-tout au milieu d'un concours si nombreux; et il eut à son tour assez de témérité pour lui donner une audience particulière dans un lieu écarté. *Daphnomèle* profitant de l'occasion, le renversa au moment qu'il s'y attendoit le moins; et deux hommes qu'il avoit apostés étant venus le seconder, ils lui enfoncèrent leurs habits dans la bouche avec tant de violence, que les yeux du malheureux *Ibatzès* lui sortirent de la tête par les efforts qu'il fit pour se défendre. Ses cris et le mouvement qu'il se donnoit, ayant bientôt rassemblé autour de lui un grand nombre de personnes, *Daphnomèle* se réfugia avec ses deux compagnons dans la chambre la plus haute d'*Ibatzès*, résolus de combattre jusqu'à la mort. Comme les Bulgares attroupés crioient qu'il falloit leur faire souffrir les tourmens les plus cruels, *Daphnomèle*, toujours tranquille au milieu de l'orage, se montra, et faisant signe de la main pour se faire écouter: «Je ne suis point «étonné, dit-il, que l'action que je viens de faire vous «soulève et vous irrite contre moi: peut-être votre in«dignation augmentera-t-elle, si je vous dis que, loin «de vouloir du mal à *Ibatzès*, j'étois un de ses amis. «Mais j'ai cru devoir lui préférer l'empereur *Basile*, «dont il étoit devenu sujet par droit de conquête, et «par la soumission volontaire de tout le corps des Bul«gares. Ce prince, à qui nous obéissons, m'a chargé «d'éteindre cette étincelle avant qu'elle eût formé un «incendie. Je ne vous conseille pas de tourner votre «vengeance contre lui; il est trop fort et trop puissant «pour vous: vengez-vous, si vous le trouvez à propos, «de ceux qui ont exécuté ses ordres: nous sommes «prêts à nous défendre jusqu'au dernier soupir.» *Daphnomèle*, par cette tranquille fermeté, appaisa en un instant la fureur des Bulgares. Les plus timides se retirèrent d'eux-mêmes, les autres approuvèrent l'action

qui les avoit tant indignés un instant avant : tous jurèrent une obéissance entière à l'empereur.

4. Lorsque *Louis de Bourbon*, prince *de Condé*, chef des Protestans, alloit livrer la bataille de Jarnac, et marchoit aux ennemis, le cheval du comte *de la Rochefoucault*, son beau-frère, lui donna un coup de pied qui lui cassa la jambe. Ce prince, sans daigner se plaindre, s'adressa aux gentilshommes qui l'accompagnoient. « Apprenez, leur dit-il, que les chevaux fougueux « nuisent plus qu'ils ne servent dans une armée. » Un moment après il s'écria : Noblesse française ! apprenez que « *Condé*, avec un bras en écharpe et une jambe « cassée, a encore assez de courage pour donner ba- « taille. » Il la donna, fut vaincu, fait prisonnier, et assassiné par un fanatique et un traître.

5. L'émulation dégénérée en jalousie, avoit brouillé le *Tintoret* et le *Titien*, deux peintres fameux d'Italie. L'*Arétin*, le plus redoutable satirique de son siècle, et dont la verve cynique n'épargnoit ni les rois, ni les saints, ni Dieu même, étant intime du dernier de ces artistes, prit parti dans la querelle, et lâcha quelques vers très-piquans contre le rival du *Titien*. Le *Tintoret*, sensible à cet outrage, résolut de se venger, mais avec ce phlegme qui le caractérisoit. Le rencontrant un jour près de chez lui, il le pria d'entrer, sous prétexte de faire son portrait. A peine le satirique fut-il assis, que le peintre vint à lui d'un air tranquille, le pistolet à la main : « Eh ! Jacques, que voulez-vous « faire, s'écria l'*Arétin* saisi de crainte ? — Prendre « votre mesure, s'écria gravement le *Tintoret* ; » et, après l'avoir mesuré, il ajouta du même ton : « Vous « avez quatre de mes pistolets et demi de haut, » et le renvoya. L'*Arétin* garda le silence.

6. Un jour que François de Lorraine, duc *de Guise*, visitoit son camp, le baron *de Lunebourg*, un des principaux chefs des Reitres, trouva mauvais qu'il voulût examiner sa troupe, et s'emporta jusqu'à lui présenter le bout de son pistolet. Le duc *de Guise* tira froidement son épée, éloigna le pistolet et le fit tomber. *Montpézat*, lieutenant des gardes de ce prince, choqué de l'insolence

lence de l'officier allemand, alloit lui ôter la vie, lorsque *Guise* lui crie : « Arrêtez, *Montpézat*; vous ne « savez pas mieux tuer un homme que moi; » et, se tournant vers l'emporté *Lunebourg* : « Je te pardonne, « lui dit-il, l'injure que tu m'as faite : il n'a tenu qu'à « moi de m'en venger. Mais, pour celle que tu as « faite au roi, dont je représente ici la personne, « c'est à lui d'en faire la justice qu'il lui plaira. » Aussitôt il l'envoya en prison, et acheva de visiter le camp, sans que les Reitres osassent murmurer, quoiqu'ils fussent naturellement séditieux.

7. Le connétable de *Lesdiguières* étant encore chef du parti calviniste, donnoit de l'ombrage aux catholiques. L'un d'eux, plus fanatique que pénétré des sublimes maximes de la charité, vint à bout de corrompre le domestique de confiance de ce capitaine, et le détermina à assassiner son maître. *Platel* (c'étoit le nom du perfide) en trouva plusieurs fois l'occasion, sans oser la saisir. *Lesdiguières* averti du complot, manda son domestique, et lui ordonna de s'armer. Il s'arma à son tour : « Puisque tu as promis de me tuer, dit-il à ce « malheureux, essaies maintenant de le faire, et ne « perds pas, par une lâcheté, la réputation de valeur que « tu as acquise. » *Platel* confondu de tant de magnanimité, se jette aux pieds de son maître, qui lui pardonne et continue de s'en servir. On le blâma de cette conduite; on s'efforça de lui inspirer des alarmes : « Non, « non, répondit-il; je suis tranquille; rien ne peut « m'intimider au sujet de *Platel*. Puisque ce valet a « été retenu par l'horreur du crime, il le sera plus « encore par la grandeur du bienfait. »

8. *Olgiati*, l'un des assassins de *Galéas-Sforce*, duc de Milan, ayant été arrêté, fut condamné à périr dans les derniers supplices. Il brava ses juges; et, riant de leur sentence, il monta sur l'échafaud avec l'intrépidité et le calme d'un républicain qui vient de tuer un tyran, et qui meurt pour la liberté publique. S'apercevant que le bourreau détournoit la tête en le tourmentant : « Prends cou- « rage, mon ami, lui dit-il d'un ton tranquille; et ne « crains point de me regarder : les peines que tu crois

« me faire souffrir, font toute ma consolation, quand « je me souviens que, si je les endure, c'est pour « avoir tué le tyran, et rendu la liberté à ma patrie. »

9. Le chancelier *Morus*, ayant refusé de reconnoître *Henri VIII*, roi d'Angleterre, pour chef de l'Eglise, fut dépouillé de sa dignité, et jeté dans une prison. On lui enleva ses livres, son unique consolation, au milieu des horreurs qui l'environnoient; mais on ne put lui enlever la tranquillité d'ame qui le soutenoit dans ses disgraces. Ses amis tâchèrent de le gagner, en lui représentant qu'il ne devoit point être d'une autre opinion que le grand-conseil d'Angleterre. « J'ai pour moi toute l'Eglise, « répondit-il, qui est le grand-conseil des chrétiens. » Sa femme le conjurant d'obéir au roi, et de conserver sa vie pour la consolation de ses enfans : « Combien d'an- « nées, lui dit-il, pense-tu que je puisse encore vivre? « — Plus de vingt ans, répondit-elle. — Ah! ma femme, « répliqua *Morus*, veux-tu donc que je change l'éter- « nité avec vingt ans? » Ayant été condamné à périr du dernier supplice, on vint lui dire que le roi avoit modéré l'arrêt de mort rendu contre lui, à la peine d'être seulement décapité. « Je prie Dieu, répondit- « il, de préserver tous mes amis d'une semblable clé- « mence! » Il reçut la mort avec la tranquillité d'un chrétien, et le sang froid d'un philosophe.

10. S. *Laurent*, diacre de l'Eglise romaine, sous le pape *Sixte II*, administroit, en cette qualité, les biens de l'Eglise. L'empereur *Valérien* ayant allumé le feu de la persécution par un édit cruel, *Sixte* fut mis en croix; et, du haut de son gibet, il promit à *Laurent*, impatient de le suivre, qu'il recevroit, dans trois jours, la couronne du martyre. On l'arrêta bientôt après; et le préfet de Rome lui demanda, au nom de l'empereur, les trésors qui lui avoient été confiés. *Laurent* ayant obtenu un délai de trois jours, pendant lequel il assembla tous les pauvres chrétiens, il les présenta au préfet : « Voilà, « lui dit-il, tous les trésors de l'Eglise. » Ce barbare, outré de dépit, le fit étendre sur un gril ardent, après l'avoir fait déchirer à coups de fouet. Le héros chrétien, tranquille au milieu des flammes, dit à son tyran : « J'ai été assez long-temps sur ce côté, faites-moi

« retourner sur l'autre. » Le préfet, d'autant plus furieux que *Laurent* étoit plus intrépide, le fit retourner. « Mangez hardiment, » dit le généreux martyr à cet homme de sang, « et voyez si la chair des chrétiens est meilleure rôtie que crue. » Il pria ensuite pour ses persécuteurs, pour ses bourreaux, pour la ville de Rome, et expira le 2 d'Août 258. Sa mort fit beaucoup de chrétiens. Un grand nombre de païens, touchés de sa constance, s'empressa d'embrasser la religion qui la lui avoit inspirée.

11. *Charles V*, roi de France, qui mérita par sa conduite le glorieux surnom de *Sage*, étant à l'extrémité, et voyant autour de son lit ses frères, ses médecins et ses courtisans fondant en larmes, les consola lui-même par ces dernières paroles : « Mes bons et loyaux amis, « rejouissez-vous ; car, en briève heure, je serai hors « de vos mains : allez-vous-en ; priez pour moi, et « me laissez, afin que mon travail soit fini en paix. »

12. Les médecins ayant décidé qu'il ne restoit plus que deux heures de vie au chancelier *Brulart de Sillery*, et pas un d'eux n'osant lui annoncer cette triste nouvelle, un vieux valet-de-chambre, qui avoit entendu leur consultation, se chargea de cette commission délicate. Il s'approche du moribond : Monsieur, « lui dit-il, votre procès vient d'être jugé ; préparez-« vous à la mort : vous n'avez plus que quelques « quarts d'heure à vivre. — Mon ami, répondit tran-« quillement le chancelier, employons-les donc bien. »

13. Le maréchal *de Tavannes* vit aussi, sans être ému, la mort s'approcher avec toutes ses horreurs. Quelqu'un le trouvant fort pensif, lui demanda s'il ne désireroit pas de revenir en santé ? « Non, répondit-il ; j'ai eu beau-« coup de peine à faire les deux tiers du chemin ; il « faudroit recommencer si je guérissois : il est temps « de me reposer ; je ne suis plus propre à la fatigue. »

14. Après une assez longue alternative de rechutes et d'intervalles d'une très-foible santé, M. *Carré*, célèbre académicien, tomba enfin dans un état où il fut le premier à prononcer son arrêt. Jamais on ne vit avec plus de calme les approches de la mort. Il dit à un

« de la meilleure part; et passant les journées entières « à lire, vous n'avez pas besoin de cette nourriture pé- « rissable; au lieu que nous, qui sommes charnels et « grossiers, nous ne pouvons pas nous passer de man- « ger; et c'est ce qui nous oblige de travailler. » A ces mots, le solitaire reconnut son imprudence; il en eut du regret, et en demanda pardon à l'abbé, qui lui dit: « Je suis bien aise, mon frère, que vous sachiez que « *Marie* ne sauroit se passer de *Marthe*, et qu'ainsi « *Marthe* a part aux louanges qu'on donne à *Marie*. »

2. *Jean-le-Nain*, pieux solitaire de Scété, dit un jour à son frère aîné: « Je voudrois bien être comme les anges « qui n'ont point d'inquiétude, qui ne sont point obli- « gés de travailler, et qui n'ont d'autre occupation que « celle de louer l'Eternel. » En même temps, il quitta son habit, et s'en alla dans le désert. Après y avoir passé une semaine, il vint retrouver son frère, qui, l'entendant frapper à la porte, lui dit: « Qui êtes-vous? — Je « suis *Jean* votre frère. — *Jean* n'est plus maintenant « avec les hommes; il est devenu un ange; » et il le laissa frapper toute la nuit sans vouloir lui ouvrir. Quand le jour fut venu, il lui ouvrit sa porte, et lui dit: « Si « vous êtes un ange, vous n'avez pas besoin de ma per- « mission pour entrer dans ma cellule; mais si vous « n'êtes qu'un homme, ne devez-vous pas travailler pour « gagner votre vie? Alors, reconnoissant sa faute, il se jeta aux pieds de son frère, et lui dit: « Pardonnez-moi, « je me suis abusé. » Depuis ce temps-là, il ne s'occupa plus que du travail et de la pratique des différentes vertus qui convenoient à un solitaire. On lui demandoit ce que c'étoit qu'un moine? « C'est un homme de travail, ou « plutôt le travail même, répondit-il, puisqu'il doit « s'exercer à toutes sortes de peines et de travaux. »

3. Quelques solitaires vinrent visiter l'abbé *Lucius*. « A quels ouvrages des mains vous occupez-vous, mes « frères? leur demanda ce saint homme. — Nous ne tra- « vaillons point; mais nous prions sans cesse, suivant le « précepte de l'apôtre. — Mangez-vous? — Oui, sans « doute. — Et qui prie alors pour vous? » A cette question, ils ne surent que répondre. « Ne dormez-vous point?

« continua-t-il. — Oui, nous dormons. — Et quand vous « dormez, qui prie pour vous? » Autre demande aussi embarrassante que la première. « Pardonnez-moi, mes frères, si je vous avertis que vous ne faites pas ce que vous dites. Je veux vous faire voir comment, en travaillant des mains, je prie sans cesse. Demeurant assis depuis le matin jusqu'à une certaine heure, je trempe dans l'eau quelques feuilles de palmier dont je fais des cordes; et, durant ce temps, je prie, en disant: *Le travail est la pénitence que vous avez imposée à l'homme, ô mon Dieu! Faites que je la remplisse avec zèle. Ayez pitié de moi, Seigneur, selon l'étendue de votre miséricorde, et daignez effacer tous mes péchés, selon la grandeur et la multitude de vos bontés.* Quand mon travail est fini, je le vends : j'emploie une petite partie de ce qu'il me produit pour me nourrir, et je donne le reste aux pauvres, qui, par ce moyen, lorsque je mange ou que je bois, demandent à Dieu pour moi, qu'il lui plaise de me pardonner mes péchés; et, suppléant ainsi à ce qui manque à ma prière, ils la rendent continuelle. »

4. Le fameux *Caton* l'ancien avoit pour le travail et pour la vie rustique un amour singulier; et toujours il s'y exerçoit avec l'application la plus grande. L'exemple d'un ancien Romain, dont la métairie étoit voisine de la sienne, lui servoit infiniment. (C'étoit *Curius Dentatus*, qui, trois fois, avoit reçu les honneurs du triomphe.) *Caton* alloit souvent s'y promener; et, considérant la petitesse de cette terre, la pauvreté et la simplicité de la maison, il se sentoit pénétré d'admiration pour cet illustre personnage, qui, étant devenu le plus grand des Romains, ayant vaincu les nations les plus belliqueuses, et chassé *Pyrrhus* de l'Italie, cultivoit lui-même ce petit coin de terre, et, après tant de triomphes, habitoit encore une si chétive cabane. « C'est-là, disoit-il en lui-même; c'est dans ce même lieu que les ambassadeurs des Samnites venoient le supplier d'accepter leur or, et que ce grand homme refusoit leurs présens, avec cette noblesse et cette grandeur d'ame qui ne se trouvent que dans des cœurs héroïques. » Plein de ces pensées, *Caton* s'en retour-

noit chez lui ; et faisant de nouveau la revue de sa maison, de ses champs, de ses esclaves et de toute sa dépense, il augmentoit son ardeur pour le travail, et retranchoit toute vaine superfluité. Quoique jeune encore, il faisoit lui-même l'admiration de tous ceux qui le connoissoient. *Valérius Flaccus*, l'un des plus nobles et des plus puissans de Rome, avoit des terres contiguës à la petite métairie de *Caton*. Là, il entendoit souvent parler ses esclaves, de la manière de vivre de son voisin, et du travail qu'il faisoit aux champs. On lui racontoit que, dès le matin, il alloit aux petites villes des environs plaider et défendre les causes de ceux qui s'adressoient à lui ; que de là il revenoit dans son champ, où jetant une méchante tunique sur ses épaules, si c'étoit en hiver, et presque nu, si c'étoit en été, il travailloit avec ses domestiques ; et, après le travail, assis avec eux à table, il mangeoit du même pain et buvoit du même vin.

5. Continuellement livré au travail, *Aristote* mangeoit peu, et dormoit encore moins. On rapporte qu'afin de ne pas succomber à l'accablement du sommeil, il étendoit hors du lit une main dans laquelle il tenoit une boule d'airain, pour que le bruit qu'elle feroit en tombant dans un bassin du même métal, le réveillât.

6. Jamais peut-être on ne se livra au travail avec plus d'ardeur que M. de *Tschirnhaus*, fameux mathématicien de l'académie des sciences. Tout étoit réglé chez lui ; tout tendoit vers cette passion, si capable de faire de grands hommes. En été, il faisoit ses expériences ; et il les mettoit en ordre, ou en tiroit ses conséquences, ou enfin faisoit ses grandes recherches de théorie, pendant l'hiver, qu'il trouvoit plus propre à la méditation. Sur la fin de l'automne, il donnoit quelques soins particuliers à sa santé, et faisoit une espèce de revue de ses forces corporelles, pour entrer dans cette saison destinée aux grands travaux de l'esprit. Il relisoit les compositions de l'hiver précédent, s'en rappeloit les idées, se faisoit renaître l'envie de les continuer ; et alors il commençoit à se retrancher le repas du soir, et à diminuer même un peu du dîner de jour en jour. Au lieu de souper, où il lisoit sur les matières qu'il avoit dessein de traiter,

ou il s'en entretenoit avec quelque ami savant. Il se couchoit à neuf heures, et se faisoit éveiller à deux heures après minuit: il se tenoit exactement, pendant quelque temps, dans la même situation où le réveil l'avoit trouvé, ce qui l'empêchoit d'oublier le songe qu'il faisoit en ce moment; et si, comme il pouvoit assez naturellement arriver, ce songe rouloit sur la matière dont il étoit rempli, il en avoit plus de facilité à la continuer. Il travailloit dans le silence et le repos de la nuit: il se rendormoit à six heures; mais seulement jusqu'à sept, et reprenoit son travail. Il a dit qu'il n'a jamais fait de plus grands progrès dans les sciences, qu'il n'a jamais senti son allure plus vigoureuse et plus rapide, que quand il a observé toutes ces pratiques avec le plus de régularité. On y pourra trouver un soin excessif de se ménager tous les avantages possibles; mais toutes les grandes passions vont, à l'égard de leur objet, jusqu'à une espèce de superstition. Il lui arrivoit souvent, pendant la nuit, de voir une grande quantité d'étincelles très-brillantes, qui voltigeoient et jouoient en l'air. Quand il vouloit les regarder fixément, elles disparoissoient; mais quand il les négligeoit, non-seulement elles duroient presque autant que son application au travail, mais elles redoubloient d'éclat et de vivacité. Ensuite il parvint à les voir en plein jour, lorsqu'il eut acquis un certain degré de facilité dans la méditation. Il les voyoit sur une muraille blanche, ou sur un papier qu'il avoit placé à côté de lui. Ces étincelles, visibles pour lui seul, étoient en même temps et un effet et une représentation des esprits de son cerveau, violemment agités.

7. Si un homme fort et en état de travailler, fait le métier de mendiant en Hollande, on le saisit, on le descend dans un puits profond, et on lâche un robinet. Si le pauvre ne pompoit pas sans relâche, il seroit bientôt noyé. Pendant que ce malheureux travaille, de graves Hollandais font des paris sur le bord du puits: l'un gage que cet homme est lâche et paresseux, et que l'eau va l'ensevelir; l'autre soutient le contraire. Enfin, après quelques heures, on tire le mendiant plus mort que vif, et on le renvoie avec cette utile leçon du travail.

TRISTESSE.

1. VARUS, capitaine imprudent et sans expérience, s'étant laissé surprendre par les Germains, fut vaincu, et se donna la mort de désespoir. Ses légions, l'élite des troupes de la république, furent taillées en pièces: les drapeaux et deux aigles romaines tombèrent au pouvoir du vainqueur. Lorsque la renommée eut répandu dans Rome la nouvelle de ce désastre, la douleur y fut générale; la tristesse régna dans tous les cœurs. *Auguste* en donna l'exemple: non-seulement il prit le deuil, et laissa croître sa barbe et ses cheveux; mais entrant encore dans des espèces de vertiges, il se heurtoit la tête contre les murailles, et s'écrioit souvent: « *Varus!* téméraire *Varus!* rends-moi mes légions! » Cette affliction si légitime, puisqu'elle avoit la patrie pour objet, ne fut point passagère: tant qu'il vécut, le jour de la défaite de *Varus* fut pour lui tous les ans, un jour de tristesse et d'amertume.

2. Le philosophe *Démonax* ayant appris qu'un homme ne pouvoit se consoler de la mort de son fils, alla le trouver: « Mon ami, lui dit-il, je vous promets de ressusciter « votre fils, si vous pouvez me trouver seulement trois « hommes dont la maison ait toujours été exempte de « deuil. » Ce père affligé chercha vainement; il n'en put pas même trouver un seul. « Pourquoi donc, reprit « alors le sage; pourquoi vous tourmenter ainsi pour un « malheur qui vous est commun avec tant d'autres? »

3. La reine *Blanche*, mère de *St. Louis*, mourut lorsque ce prince étoit encore dans la Terre-Sainte. Le légat du pape, qui étoit auprès du monarque, en fut le premier instruit. Il connoissoit la tendresse du roi pour une mère si respectable: il crut devoir prendre des mesures, avant de lui annoncer une si affligeante nouvelle. Il se fait accompagner de l'archevêque de Tyr, va trouver le prince, lui demande une audience particulière, en présence de son garde des sceaux et de son confesseur. Le saint roi connut au visage du prélat qu'il avoit quelque chose de fâcheux à lui apprendre, et le mena dans sa chapelle. Alors le pontife lui

exposa les grandes obligations qu'il avoit à Dieu, depuis son enfance, sur-tout de lui avoir donné une si bonne mère, qui l'avoit élevé si pieusement, et qui avoit gouverné son royaume avec tant de zèle et de prudence. « Hélas! sire, ajouta-t-il avec des sanglots et des larmes, « elle n'est plus, cette illustre reine: la mort vient de vous « l'enlever! » On ne peut exprimer le sentiment de tristesse dont le cœur de ce tendre fils fut pénétré. Le premier mouvement de sa douleur lui fit jeter un grand cri, et verser un torrent de larmes; mais revenu à lui dans le même instant, il se jette à genoux devant l'autel, et dit, en joignant les mains: « O mon Dieu! je vous rends graces « de m'avoir conservé jusqu'ici une mère si digne de toute « mon affection. C'étoit un présent de votre miséricorde; « vous le reprenez comme votre bien; je n'ai point à m'en « plaindre. Il est vrai que je l'aimois tendrement; mais, « puisqu'il vous plaît de me l'ôter, que votre saint nom « soit béni dans tous les siècles! » Le légat fit ensuite la prière pour l'ame de la princesse; et le monarque ayant témoigné qu'il vouloit être seul, les deux prélats se retirèrent et le laissèrent avec son confesseur. Dès qu'il se vit sans autre témoin que le dépositaire de ses plus secrètes pensées, il se prosterna de nouveau devant le crucifix, et demeura comme abîmé dans une profonde méditation. Puis, se levant tout-à-coup avec un visage plus serein, il passe dans son oratoire, toujours accompagné de son directeur, et récite avec lui tout l'office des morts, mais avec une telle attention, que le bon prêtre ne pouvoit assez admirer que, dans une affliction si récente et si vive, il ne lui fût échappé aucune méprise, tant la pensée de Dieu suspendoit en lui tout autre sentiment! Depuis ce moment, il fit dire chaque jour devant lui une messe basse pour l'ame de cette mère bien-aimée. Deux jours se passèrent sans qu'il voulût voir personne. Ce terme expiré, il fit appeler le sire *de Joinville*, sénéchal de Champagne, son confident, et lui dit en l'apercevant: « Ah! sénéchal, « j'ai perdu ma mère! — Sire, répondit le bon chevalier, « je n'en suis point surpris, vous savez qu'elle étoit mor- « telle; mais ce qui m'étonne, c'est la tristesse excessive « d'un prince qui est en si bonne réputation de sagesse. »

VALEUR.

1. Au combat de Minorque, en 1756, un canonnier ayant eu le bras droit emporté, dans le moment qu'il alloit faire feu, ramasse la mèche de la main gauche, se poste de nouveau à son canon, et dit, en faisant feu: « Ces « gens-là croyoient donc que je n'avois qu'un bras? »

2. Pendant la guerre civile de *César* et de *Pompée*, un centurion de l'armée de *César*, appelé *Scéva*, se distingua par une des plus belles défenses dont l'histoire fasse mention. Son général étoit devant Dyrrachium. *Pompée* étant accouru pour sauver cette ville, *César* l'enferma dans des lignes qu'il fit élever autour de son camp. Dans un des combats qui se livrèrent autour de ces lignes, *Scéva*, chargé de garder une des portes d'un fort, y arrêta les ennemis, quoique blessé à la tête, ayant l'épaule et la cuisse percées, et un œil crevé. Dans cet état, il appela un centurion du parti contraire, comme pour se rendre: celui-ci s'étant approché sans précaution, *Scéva* lui passa son épée au travers du corps. Après le combat, on montra à *César* le bouclier de *Scéva*, percé en deux cent trente endroits. *César*, pour récompenser la valeur de ce brave officier, lui accorda une pension de six mille deux cents livres, et le fit monter tout d'un coup du huitième grade entre les capitaines du premier.

3. A la bataille de Thapsus, en Afrique, où *Scipion* et *Juba* furent vaincus par *César*, un éléphant blessé et furieux se jeta sur un malheureux valet d'armée; et, le tenant sous un pied, lui appuyant le genou sur le ventre, l'écrasant de tout le poids de son corps, il le maltraitoit, et achevoit de le tuer à coups redoublés de sa trompe. Un soldat vétéran, indigné à la vue de cet affreux spectacle, courut à l'éléphant les armes à la main. Aussitôt l'animal guerrier laisse le cadavre, saisit le soldat de sa trompe dont il l'enveloppe, et l'élève en l'air tout armé. Dans un si pressant danger, le soldat rappelle tout son courage, et se met à frapper sur la trompe de l'éléphant, avec l'épée qu'il avoit à la main.

La douleur force l'animal de lâcher prise. Il jette son ennemi par terre, et court avec de grands cris rejoindre la troupe des autres éléphans. Depuis ce temps-là, la cinquième légion, dont étoit ce soldat valeureux, porta un éléphant dans ses enseignes.

4. Les catholiques, commandés par le duc *d'Anjou*, assiégeoient la Rochelle, en 1573. Il y avoit près de la contrescarpe un moulin nommé *la Braude*, dont *Normand*, capitaine, avoit obtenu la propriété, sous condition qu'il le feroit garder. Il songea d'abord à le fortifier; mais, voyant qu'il ne parviendroit pas à le mettre en état de défense, il se contenta d'y tenir durant le jour, quelques soldats qui se retirant le soir, n'y laissoient qu'une sentinelle. *Strozzi*, un des généraux catholiques, qui crut pouvoir tirer avantage de ce moulin, profita d'un clair de lune pour l'attaquer avec un détachement et deux couleuvrines. Un soldat nommé *Barbot*, unique défenseur de ce mauvais poste, y tint ferme. Il tiroit avec une incroyable célérité plusieurs coups d'arquebuse sur les assaillans; et, en variant les inflexions de sa voix, il faisoit croire qu'il avoit un assez grand nombre de camarades. Le capitaine *Normand* l'encourageoit du haut d'un cavalier; et, lui parlant comme s'il avoit une compagnie entière dans le moulin, il crioit qu'on soutînt bravement l'attaque; qu'on alloit envoyer du renfort. *Barbot*, se voyant sur le point d'être forcé, demande quartier pour lui et pour les siens: on le lui accorde. Aussitôt il met les armes bas, et montre toute la garnison dans sa personne.

5. Pendant que le roi *Jean* languissoit à Londres dans une triste prison, ses sujets opposoient aux efforts des Anglais un courage invincible. Jamais on ne vit en France tant d'héroïsme que dans ce siècle malheureux. On admira, dans de simples paysans, des exemples de valeur, des actions de courage, qu'on trouve à peine dans la vie des plus célèbres capitaines. Environ deux cents villageois s'étoient renfermés dans Longueil, bourg situé vis-à-vis S. Corneille de Compiègne, déterminés à le défendre jusqu'à la dernière extrémité. Ils avoient élu pour général un d'entre eux, appelé *Guillaume Lalouette*. Une compagnie anglaise, qui occupoit le château de Creil, croyant défaire sans pei-

ne cette poignée de rustres, vint les attaquer. Les ennemis entrèrent, en effet, sans presque trouver d'autre obstacle que le chef avec quelques-uns des plus résolus. Dès le commencement du combat, *Guillaume Lallouette* tombe mort, percé de coups. Il avoit avec lui un valet de ferme, appelé le *Grand-Ferré*. Ce généreux domestique, ému par la vue de son maître expirant, s'attendrit, verse des larmes et devient un autre homme. Il ranime ses camarades; se met à leur tête; saisit une hache; tombe sur les Anglais, en tue dix dès le premier choc; met le reste en fuite, les chasse hors du bourg; les poursuit; ouvre leurs rangs; arrache leur drapeau, et les dissipe entiérement. Non content de ces premiers exploits, il dit à l'un des siens, d'aller jeter le drapeau des ennemis dans le fossé. Celui-ci refuse, parce qu'un gros d'Anglais coupoit le passage qui pouvoit seul y conduire. Le *Grand-Ferré* se fait suivre par son homme, attaque seul les ennemis, les renverse, s'ouvre le chemin, jette le drapeau dans le fossé, revient au combat, et ne cesse de frapper qu'après avoir tué quarante ennemis de sa propre main et mis le reste en fuite. Quelques jours après, il remporta un semblable triomphe; mais, ayant bu de l'eau froide après sa victoire, ce *Samson* moderne tomba dangereusement malade, et fut obligé de retourner à son village, nommé Rochecourt, voisin de Longueil. Les Anglais en furent instruits. Douze d'entre eux entreprennent de le surprendre dans son lit. La femme du malade les aperçoit, et court apprendre à son mari le danger qui le menace. A cette nouvelle, le guerrier saute de son lit, s'arme de sa hache, vole dans sa cour, fond sur l'ennemi, malgré leur nombre et sa foiblesse; en immole cinq, et fait disparoître les autres. Cette dernière victoire redoubla son mal. Il se mit au lit, demanda les sacremens, et mourut en chrétien, après avoir combattu en héros.

6. A la célèbre bataille de Salamine, personne, du côté des Perses, ne s'acquit plus de gloire que la fameuse *Artémise*, reine d'Halycarnasse. Elle se signala par des efforts incroyables de hardiesse; en sorte que *Xerxès*, la voyant ainsi combattre, s'écria que dans cette journée les hommes avoient paru des femmes, et que les femmes

avoient montré un courage de héros. Les Athéniens indignés de ce qu'une femme avoit osa venir porter les armes contre eux, avoient promis dix mille drachmes de récompense à quiconque la pourroit prendre en vie; mais l'adroite guerrière échappa à leur vive poursuite. Un vaisseau athénien la serroit de près : il paroissoit qu'elle ne pouvoit plus éviter de se rendre; en ce moment, elle arbore le pavillon grec, et attaque un vaisseau des Perses, monté par *Damasithymus*, roi de Calynde, avec qui elle avoit eu une querelle, et le coule à fond; ce qui fit croire à ceux qui la pressoient que son vaisseau étoit du parti des Grecs; et ils ne songèrent plus à l'attaquer. Au reste, si cette princesse eût été prise, elle n'auroit mérité que d'être comblée de louanges et d'honneurs.

7. Les Gaulois, après avoir mis en cendres la ville de Rome, tenoient assiégés, depuis quelque temps, les restes des Romains, qui s'étoient réfugiés dans le Capitole. A force de rôder autour de cette forteresse, ils reconnurent une route nouvellement frayée, par où ils crurent pouvoir y monter. Ils choisirent une nuit pour exécuter ce dessein: leur marche ne fut ni aperçue des sentinelles qui vieilloient sur la citadelle, ni sentie par les chiens que le moindre bruit éveille. Déjà ils avoient gagné le pied des remparts, et s'étoient mis en ordre de bataille pour tenter l'escalade; mais ce qui avoit trompé la sagacité des chiens, ne trompa point la vigilance des oies. On en élevoit une troupe dans une cour du Capitole, en l'honneur de Junon et de son temple. Dans la disette où l'on étoit des vivres, on avoit épargné les jours de ces animaux par un motif de religion; mais on les nourrissoit avec plus d'économie. Naturellement, ces oiseaux ont l'ouïe fine; mais la faim les rendoit alors plus attentifs. Ils entendirent quelque bruit; et d'abord, par leurs cris et le battement de leurs ailes, ils éveillèrent *Manlius*, vaillant guerrier, et qui, trois ans auparavant, avoit été consul. Il fait sonner l'alarme, et court sur le rempart. A son arrivée, il trouve deux Gaulois déjà montés sur la muraille: un d'eux lève sa hache d'arme pour l'en frapper; mais le Romain lui abat le bras droit d'un coup de sabre : il pousse rudement de son bouclier l'autre Gaulois, et le fait tomber du haut de la muraille; ce Gaulois, en tombant, en-

traîne la plupart de ses compagnons. Ceux des ennemis qui se tenoient accrochés au faîte de la muraille par les mains, sont percés par l'infatigable *Manlius*. Enfin les Romains, qui s'attroupent, chassent leurs agresseurs à coups de pierres et de dards, et préservent la citadelle du dernier malheur. Chez les Romains, jamais une action louable n'étoit sans récompense. Le lendemain, les troupes s'assemblèrent pour distribuer les prix militaires à ceux qui, la veille, en avoient mérité. *Manlius* fut nommé le premier. Pour reconnoître l'important service qu'il venoit de rendre, chacun se retrancha une partie de froment qu'il recevoit du public, avec épargne; et une mesure de vin d'environ cinq onces, pour les céder au vengeur, au libérateur, au sauveur de la patrie; présent peu considérable aux yeux de la cupidité, mais grand et noble dans cette circonstance, parce qu'il honoroit la valeur.

8. Le consul *Attilius*, s'étant engagé dans un vallon dominé par une hauteur, sur laquelle les ennemis étoient postés, se vit à la veille de périr avec ses troupes. Mais la valeur intrépide de *Calpurnius Flamma*, tribun légionnaire, le sauva de ce danger, avec toute l'armée. Ce brave guerrier, suivi de trois cents hommes que son courage anime, marche à l'ennemi; et, s'étant emparé d'une hauteur voisine: « Allons, camarades, dit-il aux « héros qui le secondent, mourons; et par notre mort « délivrons les légions et le consul. » Il dit, et par ses cris il attire l'ennemi de son côté. On l'attaque: ses guerriers se défendent avec une bravoure plus qu'humaine. Plus d'une fois les assaillans reculent; mais enfin les généreux Romains succombent sous l'effort du grand nombre, pendant que le consul se retire avec l'armée que l'ennemi n'ose insulter. On trouva *Calpurnius* au milieu d'un tas de corps morts, tant des ennemis que des siens, parmi lesquels seul il respiroit encore. Il étoit couvert de blessures, mais dont heureusement aucune n'étoit mortelle. On l'enlève, on le panse, on en prend un soin infini; et parfaitement guéri, il rendit encore long-temps d'utiles services à sa patrie. Une couronne de gazon fut toute la récompense de ce héros, qui fut très-sensible à cet honneur.

9.

9. Dans la dernière guerre que les Romains eurent à soutenir contre *Tarquin* et contre les Latins qui vouloient le rétablir, un jeune patricien, nommé *Caïus Marcius*, voyant un de ses compatriotes en danger de périr, vole à son secours, écarte, renverse tout ce qui s'oppose à sa bravoure, et tue l'ennemi qui pressoit le citoyen romain. Il fut aussitôt honoré, par le dictateur, de la couronne civique, et obtint, à la fleur de son âge, une distinction glorieuse, que les plus anciens guerriers acquéroient rarement. Ce premier succès ne fit qu'aiguillonner son courage. Au siége de Corioles, il monta le premier sur les remparts; repoussa les ennemis qui s'empressoient de résister à ses efforts, et ne cessa de combattre qu'après que les Romains se furent rendus maîtres de la ville. Cette valeur héroïque lui fit donner le surnom de *Coriolan* : c'est ce Romain fameux par l'inflexibilité de son caractère, et la fierté de son ame. Quelque temps après, il se distingua beaucoup dans un combat contre les Volsques : le consul lui fit présent d'un très-beau cheval, et lui destina la part la plus considérable du butin. Mais *Coriolan*, s'avançant au milieu des soldats, répondit généreusement : « Je suis sensible aux éloges dont m'honore le consul, et « je reçois le cheval dont il veut bien gratifier mon cou- « rage. Le reste me paroît plutôt le salaire d'un merce- « naire, que la récompense d'un homme de cœur. Je ne « demande seulement que la liberté d'un Volsque, mon « ami et mon hôte, que j'ai reconnu parmi les prison- « niers. » Après avoir vaincu les Volsques, il poursuivoit avec ardeur les fuyards ; et, comme on lui représentoit qu'il devoit plutôt retourner au camp pour s'y reposer de ses fatigues : « Un vainqueur, dit-il, n'est jamais fatigué ; » et il continua de poursuivre l'ennemi, la douceur de la victoire suspendant en lui tout autre sentiment.

10. Le duc de Bourgogne, *Charles-le-Hardi*, pour assouvir la haine qu'il portoit à *Louis XI*, ne cessoit de faire à ce prince une guerre cruelle. Après avoir porté dans tous les lieux de son passage le ravage et la mort, il se jeta sur la ville de Beauvais, qu'il croyoit emporter dès la première attaque, pour aller de là se rendre maître de la capitale. Mais il vit alors combien la valeur française est

redoutable, quand elle combat pour la défense de ses foyers et pour le salut de son souverain. Les bourgeois, animés d'un zèle héroïque, abandonnent leurs faubourgs et se renferment dans la cité, opposant aux coups de l'ennemi le rempart de leurs corps. Les filles, les femmes, transportées d'une émulation magnanime, disputent à leurs pères, à leurs époux, la gloire de sauver la patrie. Sous les auspices d'une héroïne appelée *Jeanne Hachette*, elles volent sur les endroits de la muraille, qui étoient dépourvus de défenseurs : elles renversent les échelles; elles précipitent les audacieux qui déjà s'emparoient des fortifications. *Jeanne Fouquet*, l'une de ces amazones françaises, arrache un étendard des mains de l'ennemi, et le porte en triomphe par les rues de la ville, à la tête de ses braves compagnes. On les comble d'éloges, on exalte leur intrépidité; et le courage des citoyens s'enflamme de plus en plus, à la vue de ces guerrières formidables. En vain les Bourguignons multiplient leurs assauts; en vain leur artillerie foudroie jour et nuit la place: leurs efforts réitérés ne servent qu'à déceler leur foiblesse. *Charles* avoit beaucoup d'hommes dans son armée; mais les guerriers étoient dans Beauvais. Il fut obligé d'en lever le siége, après avoir perdu la moitié de ses troupes. La résistance des citoyens de Beauvais sauva Paris, et peut-être tout le royaume, dont une grande partie du moins eût subi le sort de la capitale. *Louis XI* récompensa dignement leur bravoure, en leur exemptant de toute espèce d'impôts, en leur laissant une entière liberté dans l'élection de leurs officiers municipaux, et en leur accordant tous les privilèges de la noblesse. Comme les femmes s'étoient signalées autant que les hommes dans ce siége mémorable, il les distingua de même par ses bienfaits. Il ordonna que, dans une fête qui se célébreroit tous les ans en l'honneur de sainte Angadresme, dont on avoit porté les reliques sur les remparts, les femmes, soit à la procession, soit à l'offrande, auroient le pas sur les hommes, et même sur le corps-de-ville. Enfin, pour prouver encore mieux sa satisfaction, le monarque écrivit à *Duplessis-Bouné*, intendant-général des finances, cette lettre flatteuse: « M. *Duplessis*, mon ami, je vous écris que j'ai fait vœu

« de ne manger point de chair jusqu'à ce que le vœu « que j'ai fait d'envoyer douze cents écus pour deux cents « marcs d'argent que j'ai ordonnés pour faire une ville « de Beauvais, en remembrance de ce que Dieu m'a « donné cette ville, soit accompli; et pour ce, je vous « prie, tant que je le puis, que vous faites incontinent « délivrer par *Briçonnet* lesdits douze cents écus, et en « faites faire une ville, et envoyez un homme bien sûr; « mais sur-tout qu'il n'y ait point de faute; car s'il y « avoit difficulté, mon vœu ne seroit pas accompli. » C'est ainsi que l'on fait éclore les héros.

11. Que ne peut point la valeur, même dans le sexe le plus foible? En 1378, les Anglais, sous la conduite du capitaine *Tinet*, guerrier intrépide, se présentent devant Alfuro, ville de la Navarre. La place, que sa garnison avoit abandonnée, offroit, ce semble, une conquête facile. Déjà les assaillans se flattoient d'un riche butin. Ils s'approchent. Quelle est leur surprise de trouver les portes fermées, et les remparts remplis d'une armée d'amazones, qui, au défaut de leurs époux, avoient pris soin de défendre leur patrie! Leur contenance fière et courageuse intimide les ennemis; et le général anglais, frappé, comme d'un coup de foudre en voyant l'ordonnance guerrière de ces héroïnes, s'écrie, en courant à toute bride: « Voilà de braves femmes! « Retournons en arrière: nous n'avons rien fait. »

12. Au siége de Sigeth, entrepris sous les ordres de *Soliman II*, un des officiers qui défendoient la place, certain de périr sur le rempart, prit la cruelle résolution de tuer sa femme, de peur qu'elle ne fût déshonorée en tombant sous la puissance des vainqueurs. Cette jeune épouse, moins attachée à la vie qu'à son mari, lui fit des reproches sur la mauvaise opinion qu'il avoit de son courage, et l'assura qu'elle vouloit l'accompagner à la gloire ou au tombeau. Elle prend un de ses habits, un cheval et des armes, et se mêle parmi les officiers. Les Turcs dressent leurs échelles, et font des efforts pour se rendre maîtres des fortifications. Les assiégés les repoussent par des prodiges de valeur; mais aucun d'eux ne montre tant de bravoure que cette généreuse héroïne.

Sans cesse à côté de son mari, elle renversoit tout ce qui se présentoit devant elle. L'officier, couvert de blessures, sentoit ranimer ses forces et son courage en la voyant agir pour écarter la mort qu'elle envoyoit aux infidelles. Enfin, elle est percée de flèches et javelots qui la mettent hors d'état de se soutenir. Elle se traîne avec peine sur le corps de son époux déjà terrassé; elle se jette entre ses bras; elle recueille ses derniers soupirs, et les rend elle-même un moment après.

13. Un aventurier anglais, nommé *Felleton*, voulant signaler sa valeur par quelque exploit remarquable, vint, pendant la nuit obscure, escalader le château de Pontorson, en Basse-Normandie. Bertrand *du Guesclin*, qui y commandoit, étoit absent. L'officier anglais s'étoit ménagé une intelligence secrète avec deux chambrières de la dame *du Guesclin*, qui demeuroit dans la place avec Julienne *du Guesclin*, religieuse, sœur de son mari, et tante de *Bertrand*. Il s'approche: tout le monde étoit plongé dans un profond sommeil. Il donne aux perfides suivantes le signal convenu. Déjà il avoit dressé quinze échelles contre les murs de la tour, lorsque la dame *du Guesclin*, qui, dans le moment, rêvoit qu'on surprenoit le château, ou, pour mieux dire, à demi-réveillée par le bruit des ennemis qui montoient à la hâte, s'écrie qu'on attaque la place. Julienne *du Guesclin*, qui couchoit avec elle, se jette hors du lit; et cette intrépide religieuse, comme ressentant la race dont elle étoit, prend la première armure qu'elle trouve, monte sur le haut de la tour, et voyant les échelles dont les Anglais n'avoient par encore gagné les derniers échelons, elle les renverse par terre, en criant *alarme*! pour appeler la garnison à la défense du château. *Felleton*, se voyant découvert, prend le parti de la retraite; mais malheureusement il rencontre *du Guesclin* qui le fait prisonnier. On apprit de lui la trahison des deux chambrières; et la rivière qui coule aux pieds de la forteresse, offrit à ces deux misérables un tombeau digne de leur perfidie.

14. *Côme* de Médicis, duc de Toscane, vouloit prendre sur les Français la ville de Sienne. Il fait investir cette place par son armée; et le brave *Montluc* la défend durant

huit mois avec un courage et une constance héroïques. Les citoyens, épuisés par une si longue résistance, demandent à capituler, et viennent supplier le capitaine français de signer les conditions favorables qu'on leur propose. « La république, dit-il, vient de conclure un « traité avantageux : je me retire, pour qu'elle en re- « cueille le fruit ; mais moi et mes compagnons, nous « prétendons ne devoir notre salut qu'à nos épées, si « l'on est assez hardi pour troubler notre retraite. »

15. Les Normands assiégeoient Paris; et ces brigands, la terreur de leur siècle, donnoient assaut sur assaut, et faisoient jouer tous les instrumens de guerre pour emporter cette capitale. Mais le courage des citoyens étoit invincible ; et jamais la valeur ne fit tant de prodiges. L'évêque *Gauzelin* conduisoit lui-même son troupeau au combat. Le casque en tête, un carquois sur le dos, une hache à la ceinture, ce héros sacré combattoit sur la brèche, à la vue d'une croix qu'il avoit plantée sur le rempart. L'abbé *Ebole*, son neveu, secondoit sa bravoure, et partageoit avec lui le mérite si doux de défendre la patrie. Cet intrépide ecclésiastique voit tomber son oncle à ses côtés : ce spectacle, qui lui fend le cœur, ranime sa vengeance. La nature l'avoit doué d'une force extraordinaire. Il court à la brèche, armé d'un javelot assez semblable à une broche : il en perce les Normands, et crie à ses compatriotes : « Portez ceux-ci à la cuisine, ils sont « tout embrochés ! » Cependant les ennemis formoient une nouvelle attaque générale. Déjà leurs échelles étoient plantées, déjà les soldats montoient sur les murailles, et crioient *victoire !* Aussitôt un guerrier d'une taille médiocre, mais d'un cœur de héros, appelé *Gerbault*, suivi seulement de cinq hommes aussi braves que lui, s'avance, tue les premiers qu'il rencontre, renverse les autres, arrache les échelles, et délivre la ville.

16. Le fameux *Bélisaire* étoit assiégé dans Rome par une armée nombreuse de Goths; et ce grand capitaine, pour repousser les Barbares, faisoit des sorties fréquentes, et livroit presque tous les jours de sanglantes batailles. Dans un de ces combats, un cavalier massagète, nommé *Chorsamante*, garde du général romain, poursuivit seul un corps de soixante-dix cavaliers, qu'il mit d'abord

en fuite. Mais les Goths s'apercevant qu'il approchoit de leur camp, se rallièrent, et vinrent sur lui. Il tue le plus hardi, charge les autres, et les met une seconde fois en déroute, ne cessant de les combattre qu'après les avoir vus rentrer dans leurs retranchemens. Plus valeureux que prudent, *Chorsamante* revient à Rome, où il est reçu avec de grands acclamations. Quelque temps après, ayant été blessé dans une rencontre, il jura de s'en venger, et tint parole. Il sortit seul, et courut vers le camp des Goths. Ceux-ci le prirent d'abord pour un transfuge. Mais lorsqu'ils le virent tirer sur eux, vingt cavaliers sortirent pour le mettre en pièces. Il les soutint avec une audace intrépide, et les fit même reculer. Mais bientôt environné de toutes parts, furieux à l'aspect du péril, et toujours plus redoutable à mesure que croissoit le nombre des ennemis, il tomba percé de coups sur un monceau d'hommes et de chevaux qu'il avoit immolés à sa valeur.

La bravoure de *Chorsamante* piqua l'émulation des capitaines barbares, alliés des Romains. *Tarnat*, l'un d'eux, étant resté presque seul sur le champ de bataille, fut assailli par une foule d'ennemis. Mais, armé de deux javelots, et combattant des deux mains, il ne cessoit d'abattre à ses pieds tous ceux qui l'approchoient. Enfin, percé de coups, il étoit près de tomber en défaillance, lorsqu'il vit accourir son frère, chef des Isaures, qui se jeta entre lui et les ennemis, avec un corps de cavalerie. Ranimé par ce secours inespéré, il reprit assez de force pour regagner Rome en courant à toute bride, et toujours armé de ses deux javelots. Il ne survécut que deux jours à cet étonnant effort de courage.

17. Souvent il ne faut qu'un trait de valeur pour dissiper de nombreux bataillons, et terminer des guerres longues et sanglantes. L'empereur *Constant II*, et *Grimoald*, roi des Lombards, combattoient depuis plusieurs années, l'un pour se maintenir dans la possession de l'Italie, l'autre pour affermir ses conquêtes. Les deux armées étoient en présence, et attendoient le signal, pour décider cette grande querelle. Un Lombard, nommé *Ancelong*, qui portoit la lance du roi, ne put modérer l'ardeur qu'il avoit de combattre; il sort des rangs, s'élance sur les Grecs, fond sur un cavalier, et le perce

avec tant de furie, qu'il l'enlève de dessus son cheval, et le jettant par dessus sa tête, le fait tomber mort derrière lui. Ce trait surprenant de bravoure frappa tellement les guerriers de l'empereur, qu'ils prirent la fuite, et abandonnèrent une victoire complette à l'ennemi.

18. A la bataille de Ravenne, livrée aux Espagnols le 11 d'avril 1512, sous les ordres de *Gaston de Foix*, duc de Nemours, les Français et les Allemands confédérés ne pouvoient entamer l'infanterie espagnole, parce qu'elle présentoit un front bordé de lances, qu'il étoit impossible de rompre. Cependant la victoire en dépendoit. Un officier allemand nommé *Fabien*, homme d'une force et d'une grandeur extraordinaires, saute au milieu des ennemis, et prenant en travers une longue pique dont il étoit armé, la baisse avec tant de violence sur celles des Espagnols, qu'il ouvre un passage à ceux qui le suivent. Les Français et le Allemands pénètrent par cette brèche, tuent, écartent, renversent, dissipent tout ce qui s'oppose à leur courage, et remportent une victoire complette.

19. *Chilpéric II*, roi de France, et *Charles-Martel* qui vouloit le détroner, se faisoient la guerre. Leurs armées étoient en présence. Un des soldats de *Charles* s'offre d'attaquer seul les royalistes, et promet de les mettre en fuite. Le duc d'Austrasie y consent. Le guerrier part; et, d'un air intrépide qui sembloit présager la victoire, il marche droit aux Neustriens qu'il trouve sans sentinelles, sans armes, sans défiance et sans crainte. Aussitôt il met l'épée à la main; criant d'une voix terrible: « Fuyez! voici *Charles* avec ses troupes!» et perce tous ceux qu'il rencontre. L'épouvante se répand dans tous les cœurs, et *Charles*, témoin de la consternation, fond sur ces gens effrayés, le met en fuite, et achève le triomphe de son soldat.

20. *Zéiri*, le Cyrus des Arabes d'Afrique, et qui, comme ce conquérant, avoit commencé par commander à des enfans avant de commander à des hommes, avoit bâti une ville pour servir de boulevard à ses États. Ses voisins ne virent point sans jalousie cette nouvelle cité, et bientôt ils se réunirent pour la renverser. Ils

étoient commandés par *Kémat-Ben-Médin*, chef d'une des principales tribus arabes. *Zéiri* signala son courage par des prodiges, et sa rare valeur étoit secondée par celle d'un de ses fils, appelé *Kétab*. Comme il connoissoit l'audace intrépide de ce jeune prince, il lui défendit de sortir de la place, et de marcher contre l'ennemi. Mais rien ne put arrêter l'ardeur de ce guerrier à peine adolescent. Il se dérobe à la vigilance paternelle, fait une sortie à la tête des plus braves de la garnison, et tombe sur *Kémat* qui animoit ses troupes au combat. Le coup qu'il lui porte est si violent, qu'il le terrasse, et lui trancha la tête. Les assiégans, voyant leur général expirer, poussent un cri de douleur, et prennent la fuite. *Kétab*, après cette prompte victoire, rentre dans la ville, et va trouver son père, lui portant dans son triomphe une excuse de sa désobéissance.

21. Après avoir conquis les Indes, *Alexandre* vint assiéger la capitale du pays des Oxydraques. Par son ordre, on plante les échelles contre la muraille de la place : il monte le premier à l'assaut couvert de son bouclier, et arrive sur le haut du mur. On se hâte pour le soutenir; mais les échelles se brisent, et le monarque demeure sans secours. Alors, ne consultant que son intrépide courage, il saute dans la place, tombe heureusement sur ses pieds, et l'épée à la main, il écarte tout ce qui s'offre à ses coups, tue le chef des ennemis qui alloit le percer; puis, s'appuyant contre un gros arbre, il pare avec son bouclier tous les traits qu'on lui lance. Personne n'osoit l'approcher. Le feu de ses yeux, sa contenance fière et terrible, toute sa personne intimidoit les plus hardis. Enfin, un Indien décoche une longue flèche qui lui entre bien avant, un peu au dessus du côté droit. Il en sort une si grande quantité de sang, qu'il tombe et reste évanoui. L'Indien accourt plein de joie pour le dépouiller; mais le roi, réveillé par l'attouchement de cette homme, lui plonge son épée dans le corps, et punit l'audacieux. Aussitôt des officiers qui avoient fait mille efforts pour le secourir, arrivent, lui font un rempart de leurs corps, chassent les Barbares, et prennent la fuite.

22. *Octave*, surnommé *César-Auguste*, ayant détruit

tous ses rivaux, résolut d'agrandir l'empire dont il s'étoit rendu maître. Les Japodes, peuples d'Illyrie, faisoient, depuis trois ans, la guerre aux Romains. *Auguste* marche contre eux, et vient assiéger leur ville capitale, appelée Métuléum. La place paroissoit imprenable ; la nature et l'art l'avoient fortifiée de concert. Les Barbares se défendoient avec un courage plus qu'humain. Cependant on emporte le rempart après quelques jours d'attaque. Mais les Japodes, sans se déconcerter, construisent en une seule nuit un nouveau mur, et forment une seconde enceinte qui contraint *Octave* de recommencer ses travaux. Ce prince, dont la valeur croissoit avec les obstacles, élève des terrasses, dresse des tours du haut desquelles on devoit jeter sur le mur des ennemis quatre ponts volans à la fois. Cette manœuvre fut exécutée avec trop de précipitation. Trois des ponts se rompirent. Pessonne n'osoit avancer sur le quatrième. *Auguste*, qui, du haut d'une tour, combinoit les évolutions de ses guerriers, remarque leur irrésolution, descend en hâte, presse, exhorte, conjure ses soldats intimidés, mais sans succès. Enfin, pour réveiller leur courage consterné, il donne l'exemple : il monte lui-même sur le pont, et marche contre la muraille, tenant son bouclier devant lui. On s'empresse de le suivre ; la crainte disparoît, l'audace lui succède, officiers et soldats, tous veulent accompagner le prince. En un moment, la foule devient si grande, que le pont succombe sous le fardeau, et se rompt comme les trois premiers. Plusieurs furent tués ; un grand nombre furent blessés. *Auguste* eut la jambe droite toute froissée, et les deux bras considérablement offensés. Néanmoins se soutenant contre un accident si fâcheux par sa fermeté d'ame, il remonte sur-le-champ au haut de la tour, se montre aux siens, ranime leur audace, et prend la ville.

23. Les Romains étant entrés dans la Perse pour humilier cette nation rivale, formèrent le siége de Béjude, château situé sur un roc escarpé, et défendu par une tour avancée, construite de pierres aussi dures que le diamant. La place paroissoit imprenable. On attaque, on emporte la tour ; on donne l'assaut au corps de la citadelle, et la valeur presque miraculeuse d'un soldat, appelé *Sapérius*,

y fait arborer l'aigle romaine. Cet intrépide guerrier s'avance jusqu'au pied de la muraille, brave les traits des assiégés; puis enfonçant des coins aigus les uns au-dessus des autres, entre les jointures des pierres, et s'accrochant avec les mains aux inégalités du mur, il vient à bout de monter aux créneaux. Il y touchoit, lorsqu'un Perse roulant sur lui une pierre énorme, le précipite du haut en bas. Il n'étoit qu'étourdi de sa chute: il se relève, et courant une seconde fois au rempart, il y remonte avec la même intrépidité. Le Perse le renverse encore en faisant tomber sur lui un pan de muraille déjà ébranlé par le bélier. *Sapérius*, toujours aussi heureux et aussi magnanime, retourne une troisième fois, parvient enfin au haut du mur, abat d'un coup de sabre la tête de son ennemi, et la jette aux pieds des assiégans. Les Romains, étonnés de ces prodiges de hardiesse, s'empressent de suivre le héros. Un frère de *Sapérius* est bientôt à ses côtés, et seconde sa bravoure triomphante. Enfin, une foule de soldats monte à l'escalade, et Béjude est soumis à l'empire romain.

24. Tandis que toute l'Asie fléchissoit sous le joug qu'*Alexandre-le-Grand* imposoit à l'Asie, un seul homme, qui n'avoit qu'un rocher pour empire, osa résister à ce terrible conquérant. Il s'appeloit *Arimaze*. Cantonné dans un château nommé Petra-Oxiana, situé sur la pointe d'un roc le plus escarpé qui fût dans la Perse, il comptoit trente mille homme sous ses drapeaux, et des provisions pour plus de deux ans. Le roi de Macédoine lui fait ordonner de se rendre. « Me rendre! ré-« pondit-il d'un air moqueur; et à qui? votre grand « *Alexandre* a-t-il des ailes pour voler en ces lieux?» Le monarque, vivement piqué de l'insulte, choisit trois cents jeunes montagnards, vaillans et robustes, accoutumés dès leur enfance à gravir contre les rochers. Il leur ordonne d'escalader Petra-Oxiana aux approches de la nuit. Cette entreprise étoit capable de rebuter le courage le plus opiniâtre. Il falloit lutter tout à la fois contre la neige, contre le vent et contre le froid. Leur intrépide valeur triompha de tous les obstacles. Après un jour et demi d'excessives fatigues; après avoir perdu trente-deux de leurs compagnons, ils

parvinrent enfin sur le sommet d'un rocher, et donnèrent à leur souverain un signal qui l'instruisit de leur succès. *Alexandre* aussitôt envoie un nouveau député pour proposer à *Arimaze* des conditions favorables. *Arimaze* les rejette avec mépris : alors l'envoyé le prend par la main, le prie de sortir ; et, lui montrant les soldats macédoniens : « Vous voyez, lui dit-il, qu'*Alexandre* et ses « guerriers ont des ailes. » *Arimaze*, frappé d'une terreur soudaine, se rend ; mais son opiniâtreté lui coûta la vie : le vainqueur le fit expirer sur une croix, après l'avoir fait battre de verges avec toute la noblesse du pays.

25. L'empereur *Charles-Quint* assiégeoit Duren, ville de la dépendance du duc de Clèves, auquel ce monarque avoit déclaré la guerre. Il envoie un héraut au seigneur *de Flattes* qui commandoit la garnison, pour l'engager à se rendre. On offroit à ce capitaine des conditions avantageuses, et une fortune considérable, s'il vouloit prévenir le courroux de l'empereur. « L'empereur, répondit « fièrement ce brave guerrier, connoît donc bien peu « mon courage ? Eh bien ! je vais le lui faire connoître « en répandant mon sang pour le service de mon prince. « Qu'il m'attaque quand il voudra. » Tant que ce héros vécut, tous les efforts de *Charles* furent inutiles. Mais une maison s'étant écroulée tout-à-coup, lorsque de *Flattes* passoit pour aller défendre les brèches, elle ensevelit sous ses ruines et ce grand homme et les espérances de Duren, où les Impériaux entrèrent aussitôt.

26. La véritable valeur doit toujours être fondée sur la religion. Le fameux *Bayard*, l'homme le plus intrépide de son siècle, lui dont on disoit qu'il avoit trois excellentes qualités propres à un grand capitaine, « assaut de lévrier, « défense de sanglier, et fuite de loup, » reçoit un coup de mousquet à la journée de Rébec, qui le blesse mortellement. Il se fait asseoir contre un arbre, le visage tourné vers l'ennemi, tenant la garde de son épée faite en forme de croix, et priant Dieu, en attendant la mort dont il sentoit les approches. Sur le point de rendre sa grande ame, il fit cette belle prière : « O mon Dieu ! qui avez promis un asile dans votre miséricorde aux plus grands pécheurs qui retourneroient à vous sincèrement et de tout leur cœur, je mets en vous toute ma confiance, et toute

mon espérance dans vos promesses. Vous êtes mon Dieu, mon Créateur, mon Rédempteur. Je confesse vous avoir mortellement offensé, et que mille ans de jeûne au pain et à l'eau dans le désert ne pourroient acquitter mes fautes; mais, mon Dieu! vous savez que j'étois résolu d'en faire pénitence, si vous m'eussiez conservé la vie: je sens toute ma foiblesse, et que, par moi-même, je n'aurois jamais pu mériter l'entrée en votre paradis, et que nulle créature ne peut obtenir que de votre infinie miséricorde... Mon Dieu... mon Père... oubliez mes fautes, et n'écoutez que votre clémence... Que votre justice se laisse fléchir par les mérites du sang de Jésus-Christ!... » La mort lui coupa la parole. Son premier cri, quand il se sentit blessé, avoit été: « Jésus! Ah! mon Dieu! je suis mort! » et ce fut en invoquant ce nom adorable, que ce héros termina sa glorieuse carrière, le 30 d'Avril 1524, à l'âge de 48 ans.

27. Au fameux siége de Rhodes, que les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem soutinrent avec tant de valeur et si peu de succès, les Turcs, conduits par *Soliman II*, creusèrent sous une bastion une mine terrible. Tandis qu'ils firent jouer ce volcan, le grand-maître de l'ordre, *Villiers de l'Isle-Adam*, étoit dans une église voisine, où il imploroit aux pieds des autels le secours du Dieu des armées. Il jugea bien, à l'horrible fracas qu'il entendit, que l'éclat qu'avoit fait la mine seroit suivit d'un assaut. Il se lève dans le moment où les prêtres, pour commencer l'office, entonnoient cette prière préliminaire: *Deus, in adjutorium meum intende!* Seigneur, venez à mon secours! « J'accepte l'augure, » s'écrie le pieux général; et, se tournant vers quelques chevaliers qui l'accompagnoient: « Allons, mes frères, leur dit-il, changer le sacrifice de nos « louanges en celui de nos vies, et mourons, s'il le faut, « pour la défense de notre sainte loi. » Il dit; et le nouveau *Machabée*, la pique à la main, s'avance d'un air terrible. Il monte sur le bastion, joint les Turcs, écarte, renverse, tue tout ce qui ose lui résister. Il arrache les enseignes ennemies, et regagne impetueusement le bastion.

28. *Isabelle de Bavière*, femme de l'imbécille *Charles VI*, princesse dénaturée, profitant de la stupidité de

son mari, pour favoriser une faction puissante, avoit fait déshériter le dauphin *Charles VII* son fils, et nommer héritier du trône français, *Henri V*, roi d'Angleterre, qui épousa *Catherine* de France, sœur du dauphin. Une grande partie du royaume le reconnut; et, après sa mort, *Henri VI*, son fils, succéda à ses prétendus droits, et les fit valoir sous la régence du duc *de Bedfort* son oncle. Cependant *Charles VII* s'étoit fait couronner à Poitiers l'année même de la mort de son père en 1522, et quelques provinces lui étoient demeurées fidelles; mais son parti étoit si foible, que les Anglais, par dérision, ne l'appeloient que le *roi de Bourges*. Pour achever de le ruiner, ils résolurent d'assiéger Orléans, en 1428. Quoique la ville fût défendue par le célèbre et vaillant comte *de Dunois*, et une foule de gentilshommes d'une bravoure éprouvée, ils avoient si peu de troupes, et les troupes ennemis étoient si nombreuses, qu'elle se vit bientôt réduite à la dernière extrémité. *Charles VII* lui-même, campé pour lors à Chinon, désespéra de sa fortune, et déjà il songeoit à se réfugier dans le Dauphiné, lorsqu'une jeune fille, âgée de dix-sept ans, vint ranimer son courage et sauver la France.

Née près des rives de la Meuse, à Dom-Remy, village de Lorraine, ses parens pauvres, mais honnêtes, lui avoient donné une éducation conforme à la médiocrité de leur fortune. *Jeanne d'Arc*, ainsi s'appeloit cette héroïne, dès son enfance, avoit été nourrie dans l'horreur du nom anglais. Sans cesse elle prioit le Ciel de délivrer la monarchie de ces ennemis qui la tyrannisoient. Son zèle s'enflamma avec l'âge; elle eut à treize ans des extases dans lesquelles elle assura qu'elle s'étoit entretenue avec S. Michel, sainte Marguerite, sainte Catherine, qui lui avoient annoncé que Dieu l'appeloit pour chasser les Anglais, et faire couronner le dauphin à Reims. Elle possédoit toutes les vertus dont une ame simple est susceptible: innocence, piété, candeur, et une modeste assurance, qui déceloit son courage. La vie agreste avoit encore fortifié ses membres, naturellement robustes. Elle n'avoit que l'extérieur, et même les graces naïves de son sexe, sans éprouver les infirmités qui en annoncent la foiblesse.

Après plusieurs années de révélations, *Jeanne* pressée de plus en plus par cette voix intérieure qui l'excitoit à s'armer pour son roi, pour sa patrie, prit enfin la résolution de se faire présenter à *Baudricourt*, gouverneur de Vaucouleurs, petite ville voisine. «Capitaine messire, lui dit-elle, sachez que Dieu, depuis aucun temps en-ça, m'a plusieurs fois fait à savoir et commandé que j'allasse devant le gentil dauphin, qui doit être et est vrai roi de France, et qu'il me baillât des gens d'armes; et que je lèverois le siége d'Orléans, et le menerois sacrer à Reims.» *Baudricourt* étonné la prit pour une folle, et voulut la faire exorciser par le curé du lieu. Mais enfin, obsédé sans cesse, il l'arma de toutes pièces, lui donna deux gentilshommes avec leurs domestiques, et la congédia, en lui disant: «Va, et advienne tout ce qu'il pourra.» Elle arrive à Chinon, et s'annonce à la cour du roi. Pendant deux jours on délibère si on l'écoutera. On l'admet par curiosité. *Charles*, sans aucune marque de dignité, s'étoit mêlé dans la foule des courtisans, à dessein de l'éprouver. *Jeanne* le distingue, le désigne; en vain on lui dit qu'elle se trompe. «C'est lui, s'écrie-t-elle, c'est lui!» On admire sa noble hardiesse; on promène sur elle des regards étonnés. *Charles* lui-même ne sait ce qui se passe au dedans de son cœur, à l'aspect de cette inconnue. «Gentil dauphin, lui dit l'héroïne sans se déconcerter, j'ai nom *Jeanne la Pucelle*. Le roi du ciel m'a envoyée pour vous secourir. S'il vous plaît me donner gens de guerre par grace divine et force d'armes, je ferai lever le siége d'Orléans, et vous mènerai sacrer à Reims, malgré tous vos ennemis: c'est ce que le Roi du ciel m'a commandé de vous dire, et que sa volonté est que les Anglais se retirent en leur pays, et vous laissent paisible en votre royaume, comme en étant le vrai, unique et légitime héritier. Que si vous en faites offre à Dieu, il vous le rendra beaucoup plus grand et florissant que vos prédécesseurs n'en ont joui, et prendra mal aux Anglais s'ils ne se retirent.»

Ainsi dit la Pucelle. La chaleur de ses paroles, la naïveté de son discours, ses réponses simples, mais précises, tout persuada. Le roi la fait examiner par des femmes, des

héologiens et son parlement. Tous, d'une voix unanime, déclarent qu'il faut se servir au plutôt de cet instrument céleste que le Tout-Puissant envoie à la patrie. *Charles* lui fait une armure complette, lui donne un étendard, des écuyers, des pages, un intendant, un chapelain, une suite conforme à l'état d'un chef de guerre. La nouvelle amazone se met à la tête d'un convoi considérable destiné pour Orléans. Bientôt ses guerriers sont remplis de son enthousiasme. Elle part, suivie des principaux capitaines de l'armée campée à Chinon. Elle arrive, le 29 Avril 1429, à la vue de la place. *Dunois* vient au devant d'elle. Il l'invite à satisfaire l'empressement qu'avoient les habitans de voir leur libératrice. Elle se rend à ses prières : elle entre comme en triomphe ; mille cris de joie se font entendre. Dès ce moment, les Orléanais se crurent invincibles, et le furent en effet. Tout changea. Les Anglais, vainqueurs jusqu'à ce jour, tremblent au seul nom de *Jeanne d'Arc*. Ils la croient magicienne d'aussi bonne foi que les Français la croient célestement inspirée. « Anglais, leur écrit l'héroïne, vous qui n'avez aucun droit à ce royaume de France, Dieu vous ordonne, de par moi *Jeanne la Pucelle*, d'abandonner vos forts et de vous retirer. » On arrête les courriers ; on ne répond que par des injures à cette audacieuse sommation. *Jeanne* outragée, mais redoutée, se dispose à prouver sa mission. Le mercredi 4 de Mai, elle choisit un corps de troupes ; et remplie d'une ardeur plus qu'humaine, elle se précipite sur les forts ennemis, et les emporte, après un assaut de quatre heures. Elle songe ensuite à s'emparer du boulevart et du fort des tourelles, où l'élite de l'armée anglaise s'étoit cantonnée. Après avoir fait ses dispositions durant la nuit, aux premiers rayons du jour elle donne le signal : on la suit ; on monte avec elle sur les brèches ; on se bat avec ardeur : on presse, on enfonce, on culbute l'ennemi, qui se défend avec courage : on alloit triompher, lorsque *Jeanne*, blessé à la gorge, est contrainte de se retirer pour mettre le premier appareil à sa blessure. Son absence éteint le courage des assaillans. Le soldat perd cette illusion guerrière qui le rendoit victorieux. Déjà chacun vouloit se mettre en sureté, *Dunois* lui-même étoit de cet avis. Tout-à-coup la *Pucelle* se montre ; elle court

au pied du fort, elle y place son étendard. Son intrépidité passe dans tous les cœurs : on redouble d'efforts ; on oublie les premières fatigues. Les Anglais fuient, le boulevard est emporté. Le lendemain, les vaincus se rangent en bataille du côté de la Beauce. Les Français, toujours conduits, toujours animés par leur héroïne, se présentent dans le même ordre, résolus de combattre, quoique inférieurs en nombre. Mais ces ennemis, autrefois si fiers et si terribles, n'osent tenir devant eux. Ils s'éloignent précipitamment ; ils abandonnent leurs malades, leurs bagages, leurs vivres, leur artillerie, et près de cinq mille morts. Ainsi, contre toute espérance, la ville d'Orléans fut délivrée, le 8 de Mai, dix jours après l'arrivée de la *Pucelle*. La reconnoissance publique s'épuisa, en quelque sorte, pour témoigner à *Jeanne d'Arc* avec quelle vivacité on sentoit toute la grandeur de ses services. Le roi l'anoblit, avec son père, ses trois frères, et toute sa postérite ; lui donna le nom *du Lys*, et y ajouta des terres, afin de soutenir la gloire de ce nom. On lui érigea une statue sur le pont de la ville qu'elle venoit de sauver ; et pour éterniser la mémoire de cet heureux événement, on établit une fête, qui se célèbre encore tous les ans, et dans laquelle on prononce l'éloge de l'héroïne, qui, depuis cette époque illustre, n'est plus appelée que LA PUCELLE D'ORLÉANS.

En délivrant d'Orléans, *Jeanne* n'avoit rempli que le premier objet de sa mission. Pour accomplir le second, elle livra de nouveaux combats ; et d'abord accompagnée du duc d'Alençon, elle assiégea Jargeau. Après qu'on eut emporté les faubourgs : « Avant, gentil duc, dit la Pucelle, à l'assaut ! » Au même instant les guerriers la suivent. Le choc est terrible. Du haut de leurs remparts, les ennemis font des efforts incroyables. *Jeanne* les brave. Sa voix et ses exemples animent les Français. « Ne craignez rien, dit-elle au duc ; ne savez-vous pas la promesse que j'ai faite à votre épouse de vous ramener sain et sauf ? » Cependant on fait pleuvoir une grêle de traits sur l'héroïne ; l'un déchire sa bannière qu'elle arboroit au haut de son échelle ; l'autre l'atteint à la tête, et la renverse au pied de la muraille. Devenue plus terrible

par

sa chute : « Or sus, amis ! amis, sus, sus, s'écrie-t-elle. « Notre-Seigneur a condamné les Anglais ; ils sont à « nous. Bon courage ! » Aux cris de la guerrière, les Français s'empressent et se précipitent. Gagner la brèche, culbuter les ennemis dans la ville, les massacrer, les écraser, les poursuivre l'épée dans les reins, en immoler onze cents, forcer les autres à se rendre prisonniers, est l'action d'un instant.

Ce fut par de tels exploits que *Jeanne* vint enfin à bout de gagner Reims, où elle fit sacrer le roi en 1429, et assista à la cérémonie son étendard à la main. Elle continua ensuite de poursuivre les Anglais ; mais elle cessa bientôt d'être heureuse. Elle fut blessée à l'attaque de Paris, et prise au siége de Compiègne, dans une sortie, par *Lyonnel*, bâtard de Vendôme, qui la céda au comte de Ligni, *Jean de Luxemboug*, son général. Celui-ci la vendit aux Anglais pour la somme de dix mille livres comptant, et cinq cents livres de pension annuelle.

A peine eut-on appris dans Paris cette nouvelle inespérée, que le duc *de Bedfort* ordonna des réjouissances publiques, précédées d'un *Te Deum*, et qu'il dépêcha des courriers à toutes les villes qui étoient soumises à son pupille, pour les inviter à partager la satisfaction que cet avantage inspiroit au parti du roi d'Angleterre.

Jeanne fut chargée de chaînes, et renfermée dans la forteresse de Beaulieu. La dureté de sa prison, les outrages de ses gardes, les malheurs qui menaçoient sa tête, tout lui inspira d'abord une sorte de désespoir. Ayant saisi un moment où ses surveillans cruels l'observoient avec une exactitude moins sévère, elle se précipita par une des fenêtres de la tour. Sa chute fut si douloureuse, qu'elle ne put se relever. Ses gardes accoururent ; elle fut serrée plus étroitement, et transférée peu de temps après au château de Crotoy.

Cependant frère *Martin*, vicaire-général de l'inquisition en France, réclamoit la prisonnière « comme véhémentement soupçonnée de plusieurs crimes sentant hérésie ; crimes qui ne pouvoient se dissimuler ni passer sans bonne et convenable réparation. » L'université elle-même, avant que le comte de Ligni n'eût traité avec

les Anglais, le supplioit de livrer sa captive au tribunal du Saint-Office ; et ces prières de l'université étoient alors d'un grand poids. « Vous avez employé votre noble puissance, lui écrivoit cette compagnie, à appréhender icelle femme, qui se dit *la Pucelle*, au moyen de laquelle l'honneur de Dieu a été sans mesure offensé, la foi excessivement blessée, et l'Eglise trop fort déshonorée ; car, par son occasion, idolâtrie, erreurs, mauvaise doctrine, et autres maux inestimables se sont ensuivis en ce royaume.... Mais peu de chose seroit avoir fait telle prinse, si ne s'ensuivoit ce qu'il appartient pour satisfaire l'offense par icelle femme perpétrée contre notre doux Créateur, et sa foi, et sa sainte Eglise, avec ses autres méfaits innumérables... Et si seroit intolérable offense contre la majesté divine, s'il arrivoit qu'icelle femme fût délivrée. » Ainsi tout conspiroit contre la malheureuse *Jeanne*, dont tout le crime étoit de s'être armée pour combattre la tyrannie, et venger son légitime souverain.

Un prélat couvert d'ignominie, méchant par goût, chassé de son siége par ses diocésains même, Pierre *Cauchon*, évêque de Beauvais, se chargea de procéder à la condamnation de l'innocente captive. Par ses soins, on composa un tribunal d'ecclésiastiques injustes, ignorans, passionnés, fanatiques. *Jeanne* y fut citée à la requête du promoteur Guillaume *Espinet*. Elle comparut avec la modestie qui convenoit à son sexe, et la fierté d'une guerrière intrépide. D'abord on lui défendit de songer à s'évader. « Si je me sauvois, dit-elle, on ne « pourroit m'accuser d'avoir violé ma parole, puisque « je ne vous ai point donné ma foi. » Interrogée si le roi *Charles* avoit aussi des révélations comme elle : « Envoyez-lui demander, répondit-elle. » Interrogée si, dès son enfance, elle avoit désiré de combattre les Bourguignons et leurs alliés, elle dit : « J'ai toujours souhaité « que mon roi recouvrât ses Etats. « Interrogée si les esprits célestes lui avoient promis qu'elle s'échapperoit ? « Ceci ne touche point mon procès : voulez-vous « que je parle contre moi ? — Changiez-vous souvent « de bannière ? les faisiez-vous bénir ? Par quels motifs « y avez-vous fait broder les noms de *Jesus* et de *Marie*?

« Etiez-vous persuadée que cette bannière portoit « bonheur, et l'avez-vous fait croire aux troupes fran- « çaises? — Je ne renouvellois mon étendard que lors- « qu'il étoit brisé ; jamais je ne l'ai fait bénir avec des « cérémonies particulières. C'est des ecclésiastiques « que j'ai appris à faire usage, non-seulement pour « mon étendard, mais encore pour les lettres que « j'écrivois ; des noms du Sauveur du monde et de sa « Mère. A l'égard de la fortune qu'on prétend que « j'attribuois à cette bannière, je disois, pour toute « assurance aux soldats : *Entrez hardiment au milieu « des Anglais ;* et j'y entrois moi-même. — Pourquoi, « dans la cérémonie du couronnement de *Charles*, « avez-vous tenue ladite bannière levée près de la per- « sonne de ce prince? — Il étoit bien juste qu'ayant par- « tagé les travaux et les dangers, elle partageât l'honneur. « — Les saints qui vous ont apparu, ont-ils des che- « veux ? Sont-ils nus ou habillés ? — Pensez-vous que « Dieu n'ait pas de quoi les vêtir ? — Avez-vous vu des « fées ? qu'en pensez-vous ? — Je n'en ai point vu ; j'en « ai entendu parler ; mais je n'y ajoute point de foi. « — Avez-vous eu une mandragore ? qu'en avez-vous « fait ? — Je n'en n'ai point eu : on dit que c'est une « chose dangereuse et criminelle. »

Ainsi, par ces questions captieuses, déplacées, in- décentes, on vouloit lui arracher quelques paroles équi- voques, qui pussent autoriser l'iniquité des juges, animés par la fureur barbare de leur indigne chef. Un d'eux cependant, touché de compassion, conseilla à *Jeanne* de s'en rapporter au jugement du pape et du concile. L'évêque de Beauvais, jetant un regard terri- ble sur ce conseiller trop chrétien : « Taisez-vous, de « par le diable, s'écria-t-il. » Un autre, avoua, qu'en la conduisant devant le tribunal, il lui avoit plusieurs fois permis de s'arrêter devant la chapelle du château, pour y faire sa prière. Cette indulgence lui attira de la part de Jean *Bénédicité* les plus sanglans reproches : « Truand, lui dit-il, qui te fait si hardi d'approcher « cette excommuniée de l'Eglise, sans licence? Je te ferai « mettre en telle tour, que tu ne verras ni lune, ni soleil, « d'ici à un mois, si tu le fais plus. » Ce même Jean

Benedicite n'adressoit jamais la parole à *Jeanne*, dans tout le cours du procès, qu'avec les termes de *paillarde*, d'*ordière*, d'*hérétique*, d'*infame*.

Le 23 mai, *Jeanne d'Arc* fut admonestée dans sa prison. Elle étoit malade et presque mourante. Le lendemain on la conduisit à la place du cimetière de l'abbaye de S. Ouen, où l'on avoit dressé deux échafauds. L'évêque de Beauvais et ses dignes collégues s'y étoient rendus, accompagnés de plusieurs prélats anglais. Une foule de peuple inondoit la place. Un docteur, nommé Guillaume *Erard*, commença d'un ton furieux, un sermon fanatique et rempli d'invectives. « C'est à toi, « *Jeanne*, que je parle, s'écrioit l'insultant prédicateur, « et te dis que ton roi est hérétique et schismatique. — « Par ma foi, sire, interrompit la *Pucelle*, révérence « gardée, je vous ose bien dire et jurer, sur peine de « ma vie, que mon roi est le plus noble chrétien de « tous les chrétiens, et n'est point tel que vous dites. »

Ensuite, on pressa l'innocente guerrière d'abjurer ses erreurs. Elle demanda la signification de ce terme *abjurer*; et dit à haute voix: « Je m'en rapporte à l'E- « glise universelle, si je dois abjurer. — Tu abjureras « présentement, reprit *Erard* avec fureur, tu abjureras, « ou tu seras arse (brûlée). » Alors le greffier s'approcha, et lut une formule d'abjuration, qui contenoit simplement une promesse de ne plus porter les armes, de laisser croître ses cheveux, et de quitter l'habit d'homme. Il falloit périr au milieu des plus affreux supplices, ou signer cet écrit. *Jeanne* y consentit. Dans le moment, on substitua une autre cédule, par laquelle elle se reconnoissoit dissolue, hérétique, schismatique, idolâtre, séditieuse, invocatrice des démons, sorcière, etc. etc. Dès qu'elle eut signé cette abjuration supposée, l'évêque de Beauvais proféra le jugement qui la condamnoit, pour réparation de ses fautes, à passer le reste de ses jours dans une prison perpétuelle, *au pain de douleur et à l'eau d'angoisse*; suivant le style de l'inquisition. L'assemblée se sépara; et *Jeanne* ayant repris l'habit de femme, fut conduite et enchaînée, comme auparavant, dans sa prison. La nuit même, les gardes, par ordre des juges, enlevèrent les robes de femme qui étoient sur son

lit, et leur subtituèrent son habit d'homme. En vain *Jeanne* leur demanda ses vêtemens; en vain elle leur rappela que les juges lui avoient expressément défendu de s'habiller en homme. Ils lui répondirent brutalement qu'elle n'en auroit point d'autres. Pressée par des besoins naturels, l'infortunée fut contrainte de se couvrir des seuls vêtemens qui lui étoient offerts. A l'instant, plusieurs témoins entrèrent pour constater cette prétendue transgression. Les juges survinrent, et dressèrent un procès-verbal. Le lendemain ils s'assemblèrent, et *Jeanne* fut condamnée comme rélapse, excommuniée, rejetée du sein de l'Eglise, et jugée digne, par ses forfaits, d'être abandonnée à la justice séculière. On vint lire cette sentence à l'innocente prisonnière. Elle pleura, elle se plaignit, mais, sans emportement, mais sans injures. On lui permit de recevoir l'Eucharistie. Ensuite elle sortit de prison le 30 Mai, escortée d'une garde de six-vingts hommes d'armes. Elle étoit revêtue d'un habit de femme. Sa tête étoit chargée d'une mître sur laquelle étoit écrit: *Hérétique, relapse, apostate, idolâtre.* Deux religieux dominicains la soutenoient. Elle s'écrioit sur la route: « Ah! Rouen, Rouen, seras-tu ma dernière « demeure? » Arrivée au bûcher qui devoit la consumer, elle se mît à genoux, pria Dieu dévotement, et se disposa saintement à son sacrifice. « Menez-la, dirent aux bourreaux les juges séculiers. Ils obéirent. En face du bûcher étoit un tableau sur lequel on lisoit cette inscription: « *Jeanne*, qui s'est fait nommer *la Pucelle*, « menteresse, pernicieuse, abuseresse des peuples, « devineresse, superstitieuse, blasphémeresse de « Dieu, présomptueuse, mécréante de la foi de Jésus-« Christ, meurderesse, idolâtre, cruelle, dissolue, « invocatrice du diable, apostate, schismatique et héré-« tique. » Elle demanda une croix. On lui présenta celle de l'église voisine. Elle l'approcha pieusement de sa bouche, la mit contre son sein, monta sur le bûcher, et rendit son ame en prononçant le nom de *Jésus*.

Incontinent après l'exécution, le bourreau dit aux juges, en pleurant, « qu'il ne croyoit pas que Dieu lui « pardonnât jamais le tourment qu'il avoit fait souffrir « à cette *sainte fille*; que jamais il n'avoit tant craint

« de faire une exécution ; que les Anglais avoient fait « construire un échafaud de plâtre si élevé, qu'il ne « pouvoit atteindre à elle ; ce qui avoit rendu ses dou- « leurs plus longues et plus cruelles. »

La fin tragique de *Jeanne d'Arc* fut pleurée dans Londres même. Un milord dit publiquement que la *Pucelle* étoit une brave femme; et qu'elle auroit mérité les plus grands éloges, si elle étoit née Anglaise. Un secrétaire du roi d'Angleterre, nommé Jean *Trassard*, s'écria tout haut: « Nous sommes tous perdus, damnés et déshono- « rés, d'avoir fait cruellement mourir cette fidelle et in- « nocente chrétienne, dont l'ame est ès mains de Dieu. »

Le courroux du Ciel sembla tomber, dès cette vie, sur la plupart de ceux qui s'étoient prêtés à la vengeance des Anglais, en condamnant cette héroïne. Pierre *Cauchon* mourut subitement en se faisant raser ; Nicolas *Midi*, un autre des principaux juges, docteur en théologie, fut frappé de la lèpre ; Jean *Benédicité* expira dans les plus cruelles douleurs ; et Guillaume *Espinet*, chassé de Rouen par les Anglais, alla finir misérablement ses jours dans un colombier, hors de la ville. *Voyez* BRAVOURE, COURAGE, INTRÉPIDITÉ.

VÉRACITÉ.

1. Un saint anachorète, nommé *Jean-l'Egytien*, reçut la visite de *Rufin* et de six de ses amis ; et, comme les solitaires d'Egypte, aussitôt que quelques frères arrivoient, avoient coutume de s'unir à eux par le moyen de la prière, toute la compagnie le supplia de la faire, et de lui donner sa bénédiction. Le pieux solitaire leur demanda si personne d'entre eux n'étoit ecclésiastique? On lui répondit que non. Alors il les considéra les uns après les autres, et connut qu'il y en avoit un qui étoit diacre ; ce que tous ignoroient, à la réserve d'un seul à qui ce diacre se confioit, parce qu'il ne vouloit pas qu'on le sût, par humilité. Mais, quoiqu'il fût le plus jeune de la troupe, le saint anachorète ne l'eut pas plutôt aperçu, qu'il dit en le montrant du doigt: « Celui-ci est « diacre. » Ce jeune homme ne vouloit pas l'avouer, et

même il continuoit à le nier ; *Jean* lui prit la main, et la lui ayant baisée : « Mon fils, lui dit-il, gardez-vous bien « de désavouer la grace que vous avez reçue de Dieu, « de peur qu'un bien ne vous fasse tomber dans un mal, « et l'humilité dans le mensonge ; car il ne faut jamais « mentir, même sous prétexte d'un bien, puisqu'aucun « mensonge ne procède de Dieu, mais d'une mauvaise « cause. » Ce diacre ne lui répondit rien, et reçut avec respect cette charitable et solide correction.

2. L'historien *Aristobule* avoit écrit les belles actions d'*Alexandre;* et, par un excès de flatterie, il les avoit chargées d'une foule de brillans mensonges, tristes fruits d'une imagination intéressée. Le conquérant, écoutant la lecture de cet ouvrage pendant sa navigation sur l'Hydaspe, arracha des mains de l'auteur ces fades impertinences, et les jeta dans le fleuve, en disant : « Tu méri- « terois encore mieux que je t'y précipitasse, toi, vil « imposteur, qui, contre toute vraisemblance, me fais « combattre seul et tuer un éléphant d'un seul trait. »

3. Il existe à la Chine un tribunal historique, chargé, par une loi fondamentale, de consigner dans les fastes de l'empire les vertus et les vices du monarque régnant. L'empereur *Tai-Tsong*, ou *Tai-çu*, ordonna un jour à ce tribunal de lui montrer l'histoire de son règne. « Tu « sais, lui dit le président, que nous donnons un récit « exact des vertus et des vices de nos souverains ; et « nous ne serions plus libres de dire la vérité, si tu jetois « les yeux sur ce dépôt sacré. — Quoi ! reprit l'empereur, « tu veux transmettre à la postérité l'histoire de ma vie, « et tu prétends aussi l'informer de mes défauts, l'ins- « truire de mes fautes ? — Mon caractère, lui répondit « le président, et la dignité de ma place, ne me per- « mettent pas d'altérer la vérité. Je dirai tout. Si tu fais « quelqu'injustice, j'en serai pénétré de douleur : si tu « déshonore ton rang par quelque foiblesse honteuse, « je te plaindrai ; mais je ne tairai rien. La conversation « que nous avons ensemble ne sera pas même passée « sous silence : telle est mon exactitude et ma sévérité. » *Tai-Tsong* avoit l'ame noble et grande : « Continue, « dit-il au président ; écris, et dis sans crainte la vérité. « Puissent mes vertus, ou mes vices, contribuer à

« l'utilité publique, et à l'instruction de mes succes-
« seurs ! Ton tribunal est libre; je le protège, et lui
« permets d'écrire mon histoire avec la plus grande
« impartialité. » *Voyez* VÉRITÉ.

VÉRITÉ.

1. EPAMINONDAS, l'un des plus grands personnages de la Grèce, avoit tant d'amour pour la vérité, qu'il se faisoit un scrupule de mentir, même par jeu et par divertissement.

2. *Firmus*, évêque de Tagaste en Afrique, montra par sa généreuse fermeté, qu'il étoit véritablement digne de son nom. On persécutoit les chrétiens par ordre de l'empereur; et les inquisiteurs du prince ayant appris qu'un homme qui professoit la religion proscrite, avoit cherché un asile chez le saint prélat, vinrent le presser de le leur livrer. Il leur répondit : « Je ne puis ni mentir,
« ni découvrir celui que vous cherchez : je l'ai caché;
« mais vous ne saurez jamais le lieu de sa retraite. » Ces officiers, pleins d'indignation le saisirent lui-même, et lui firent souffrir les tourmens les plus cruels, afin de l'obliger à découvrir le chrétien qu'il récéloit. *Firmus*, au milieu des plus affreuses tortures, se contentoit de leur répondre : « Je sais mourir; mais je ne sais point parler. » L'empereur fut instruit de cette héroïque constance. Il fit venir le pontife, qui lui parut si digne d'admiration, qu'il lui accorda sa grace et celle de celui qu'il avoit caché. « Que de courage! que de vertu! s'écrie S. *Augustin*.
« Quels éloges ne mérite pas ce saint évêque, qui aima
« la vérité jusqu'au point de tout souffrir, plutôt que de
« trahir par un mensonge, et qui porta la charité jus-
« qu'à s'exposer aux plus horribles supplices, plutôt que
« de découvrir un malheureux dont on vouloit la mort! »

3. Mon palais et mes oreilles, disoit *Hiéron I*,
« roi de Syracuse, seront toujours ouverts à quicon-
« que voudra me dire la vérité, sans ménagement et
« avec franchise. »

4. *Antiochus-le-Grand*, roi de Syrie, étant à la chasse,

et poursuivant une bête fauve, s'écarta de ses amis et de sa suite, et se retira dans la demeure de quelques pauvres ouvriers qui ne le connoissoient pas. En soupant, il fit tomber la conversation sur le roi. Ses hôtes dirent que le monarque actuel étoit un honnête homme, un bon prince; mais qu'il se reposoit de presque tous les soins du gouvernement sur ses amis qui ne lui ressembloient pas, et qui lui faisoient agréer tout ce qu'ils vouloient; que d'ailleurs sa passion excessive pour la chasse, lui prenant presque tout son temps, il négligeoit les affaires les plus importantes. *Antiochus* écoute, sans rien dire, la leçon qu'on ne croyoit pas lui donner. Le lendemain, quand sa suite l'eut rejoint, il dit, en prenant son diadême et ses habits royaux qu'on lui présentoit: « Depuis « que je vous porte, ornemens plus dangereux qu'ho- « norables, j'ai, pour la première fois, hier, entendu « dire la vérité sur ce qui me touche. »

5. *Philippe*, roi de Macédoine, aimoit qu'on lui dît la vérité. Il souffroit que le philosophe *Aristote* lui fît des leçons sur l'art de régner. Il disoit qu'il avoit obligation aux orateurs d'Athènes de l'avoir corrigé de ses défauts, à force de les lui reprocher. Il gageoit un homme pour lui dire tous les jours, avant qu'il donnât audience, cette grande et terrible vérité, peu agréable aux monarques: « *Philippe*, souviens-toi « que tu es mortel! »

6. Ce célèbre *Thespis*, le père du théâtre d'Athènes, ayant réformé la tragédie, attiroit tout le monde à son spectacle. Le sage *Solon* y alla comme les autres, pour juger si le mérite du comédien répondoit à sa grande réputation. Quand la pièce fut finie, il appela *Thespis*, et lui demanda s'il n'avoit pas de honte de mentir ainsi devant tant de gens? *Thespis* lui répondit qu'il n'y avoit point de mal dans ces mensonges et dans ces fictions poétiques, qu'on ne faisoit que par jeu. « Oui, » répondit le législateur d'Athènes, en donnant un grand coup de son bâton contre terre, « oui, mais si nous « souffrons, si nous approuvons ce beau jeu-là, il « passera bientôt dans nos contrats et dans toutes nos « affaires. » *Voyez* VÉRACITÉ.

VERTU.

1. On demandoit au chevalier *Bayard* quels biens un père devoit laisser à ses enfans ? « La vertu et la « sagesse, répondit-il ; ces richesses inestimables, « qui ne craignent ni pluie, ni vent, ni tempête, ni « violence humaine. »

2. Le sultan *Mahmoud* étoit fort laid. Un jour son premier visir, ayant remarqué que ce prince étoit mélancolique, prit la liberté de lui en demander le sujet. « J'ai « toujours entendu dire, répondit le monarque, que le « visage du prince doit réjouir ses sujets ; je suis surpris « que le mien, qui est si difforme, ne leur blesse pas les « yeux. — Seigneur, repartit le ministre, l'excellence « de l'homme ne consiste pas dans sa bonne mine : la « vertu et les qualités de l'esprit sont la veritable « source de la beauté. Parmi vos sujets, à peine y en « a-t-il un sur mille, qui voie les traits de votre vi- « sage ; mais vos mœurs et vos vertus sont regardées « de tous : c'est par elles que vous devez gagner leurs « cœurs, et devenir l'objet de leur amour. »

3. Dans une conférence qui se tenoit entre les philosophes grecs et indiens devant le roi de Perse *Chosroès*, on demanda quelle chose étoit la plus fâcheuse en ce monde? Un philosophe grec dit que c'étoit une vieillesse imbécille, jointe à une extrême pauvreté. Un Indien avança que c'étoit la maladie du corps, accompagnée d'une grande peine d'esprit. « Pour moi, dit le « visir *Buzurgemihir*, je pense que le plus grand des « maux que l'homme puisse éprouver en ce monde, « est de se voir proche du terme de sa vie, sans avoir « pratiqué la vertu. » Une acclamation générale prouva la vérité de cette opinion.

4. *Démétrius de Phalère*, exilé d'Athènes par une faction injuste, apprit, dans sa retraite, qu'on avoit abattu les trois cent soixante statues d'airain érigées en son honneur. Mais ce grand homme se consola sans peine de cette disgrace; et, en continuant sa route, il s'écrioit : « Graces

s aux Dieux, la vertu qui me les fit élever, me reste ! »

5. Au sortir de sa préture, *Métellus*, l'un des plus illustres citoyens de l'ancienne Rome, fut accusé de concussion et de rapines dans l'exercice de sa charge. L'accusateur exigea qu'il fît voir ses registres ; mais toute l'assemblée rendit alors un témoignage éclatant à la haute vertu du préteur : personne ne voulut examiner ses registres ; et chacun détourna les yeux, s'imaginant commettre la plus criante injustice, s'il doutoit de l'intégrité de *Métellus*.

6. Le neveu du consul *Caïus Marius* ayant voulu faire violence à un jeune soldat d'une grande beauté, nommé *Trébonius*, le jeune homme le tua, aimant mieux commettre une action périlleuse, dit le prince des orateurs romains, que de consentir à un crime honteux. Il fut conduit devant le souverain magistrat ; et tout le monde s'attendoit qu'il alloit venger, d'une manière éclatante, le meurtre de son neveu ; mais, ayant été instruit des motifs qui avoient porté le sage *Trébonius* à le tuer, loin de le punir, il le couronna en présence de toute l'armée, pour récompenser et honorer sa vertu.

7. *Louis*, dauphin de France, dont nous regrettons encore la perte, digne père de notre auguste monarque, montra, dès son enfance, tant de goût pour la vertu, que la reine sa mère disoit : « Le Ciel ne m'a accordé qu'un fils, mais il me l'a donné tel que j'aurois pu le souhaiter. » Un trait connu, et qui mérite d'être transmis à la postérité, c'est la sublime leçon qu'il donna aux jeunes princes ses fils, lorsqu'on leur suppléa les cérémonies du baptême. On apporta les registres sur lesquels l'Eglise inscrit, sans distinction, ses enfans. « Voyez, leur dit-il, votre nom placé à la suite de celui du pauvre et de l'indigent : la religion et la nature mettent tous les hommes de niveau : la vertu seule met entre eux quelque différence ; et peut-être que celui qui vous précède sera plus grand aux yeux de Dieu, que vous ne le serez jamais aux yeux des peuples. »

8. Le libraire *Berthier* mettant au jour des mémoires pour l'histoire du cardinal *de Richelieu*, témoigna à la reine-mère la crainte qu'il avoit que certaines personnes de la cour, dont l'historien ne parloit pas avantageuse-

ment, ne lui fissent de la peine. « Allez, lui dit cette « princesse, travaillez en paix, et faites tant de honte « aux vices, qu'il ne reste que la vertu en France. »

9. Les cruautés de *Néron* l'ayant rendu odieux à tous les ordres de l'état, plusieurs sénateurs conjurèrent contre lui, et résolurent de donner l'empire à *Pison*, le citoyen le plus illustre de son temps, par sa noblesse et par l'intégrité de ses mœurs; mais la sublime vertu de ce grand homme fut cause de sa perte et de celle de tous les conjurés. Il avoit une maison de campagne où *Néron* alloit souvent se divertir, sans gardes, et presque sans suite. Les conjurés avoient résolu de le tuer dans cette maison, ce qui n'étoit point difficile. Mais *Pison* n'y voulut jamais consentir; et l'espérance de la souveraine autorité ne put jamais le faire écarter des principes de la vertu sévère. Il dit que ce seroit violer l'hospitalité, que de laisser assassiner dans sa maison un homme qui y venoit avec confiance. Quelque temps après, la conjuration fut découverte; le vertueux, le généreux *Pison fut* mis à mort avec tous ceux qui avoient voulu couronner son grand mérite.

10. Le tyran *Maxime*, par une feinte douceur, avoit presque fait oublier ses crimes; et le zèle qu'il affectoit pour la religion catholique, lui procuroit une foule de panégyristes. Les évêques même se rendoient de toutes parts à sa cour; et, selon un auteur ecclésiastique de ce temps-là, ils prostituoient leur dignité à la plus honteuse adulation. S. *Martin*, alors évêque de Tours, fut le seul qui soutint l'honneur du ministère apostolique; et ce prélat fit voir quel est l'empire de la vertu. Il vint demander grace pour les proscrits; mais il la demanda sans s'avilir, et d'un ton qui en imposoit au tyran même. Son extérieur n'étoit rien moins qu'avantageux; il n'avoit de grand que son ame et son caractère. *Maxime* l'ayant plusieurs fois invité, avec instance, à manger à sa table, il avoit toujours répondu qu'il ne se croyoit pas permis de s'asseoir à la table d'un homme, qui rebelle à deux souverains, avoit ôté à l'un la vie, à l'autre la moitié de ses états. Il se rendit cependant aux pressantes sollicitations de *Maxime*, qui en parut ravi de joie, et qui invita, comme pour

une fête solennelle, les personnages les plus distingués de sa cour. *Martin* s'assit à côté du prince : un prêtre de l'église de Tours, dont il se faisoit toujours accompagner, fut placé entre *Marcelin*, frère du tyran, et son oncle. Lorsque le repas fut commencé, l'échanson ayant présenté à boire à *Maxime*, celui-ci donna la coupe à S. *Martin*, voulant qu'il en bût le premier, et la recevoir ensuite de sa main. Mais l'évêque, après avoir trempé ses lèvres, fit porter la coupe à son prêtre, comme à celui qui méritoit la préférence d'honneur sur tous les convives. Cette liberté, qui trouveroit aujourd'hui peu d'approbateurs, fut admirée de toute la cour : on louoit hautement *Martin* d'avoir fait à l'égard de l'empereur, ce que tout autre évêque n'auroit osé faire à la table du dernier des magistrats. *Maxime* lui fit présent d'un vase de porphyre, que le prélat consacra à l'usage de son église. Le tyran le mandoit souvent à sa cour : il le traitoit avec honneur ; et, soit par hypocrisie, soit par les accès passagers d'une piété superficielle et inconséquente, il aimoit à s'entretenir avec lui des matières de religion. Mais la femme de *Maxime*, dont le nom n'est pas venu jusqu'à nous, avoit pour le saint évêque une vénération plus profonde et plus sincère. Elle l'écoutoit avec docilité : elle lui rendoit les devoirs les plus humbles et les plus assidus ; et, comme la piété prend quelquefois une forme singulière dans les femmes de la cour, elle voulut un jour, avec la permission de son mari, le servir à table. Elle apprêta elle-même les viandes : elle lui donna à laver, lui servit à boire, se tint debout derrière lui, et recueillit avec respect les restes de son repas. S. *Martin* y consentit avec peine, en faveur de quelques prisonniers dont il sollicitoit l'élargissement.

11. La véritable vertu ennoblit tout, et ne dédaigne que les fonctions qui pourroient altérer son éclat. C'étoit ainsi que pensoit le fameux maréchal *Fabert*. Il croyoit qu'à la guerre il n'y avoit aucune fonction avilissante. Quelques officiers du régiment des Gardes-Françaises trouvèrent mauvais que ce grand capitaine, au siége de Bapaume, s'occupât indifféremment des sapes, des mines, de l'artillerie, des machines, des ponts, et des autres travaux le plus pénibles ; ils chargèrent

même un de ses amis de lui représenter qu'il avilissoit sa dignité de capitaine aux Gardes, et d'officier général. « Je suis très-obligé à mes camarades du soin qu'ils prennent de mon honneur, répondit *Fabert*. Je voudrois cependant leur demander si le bien que m'a fait le roi, est une raison de diminuer le zèle que j'ai toujours eu pour son service ? C'est la conduite que l'on me reproche, qui m'a élevé aux grades dont je suis honoré. Je servirai toujours de même, quand ce ne seroit que par reconnoissance. Mais j'ose me flatter que ces travaux, que l'on trouve humilians, me conduiront aux honneurs militaires les plus élevés. Tout bien considéré, le conseil de ces messieurs n'est bon que pour ceux qui veulent vieillir dans le régiment des Gardes. Pour moi, je leur déclare que je n'ai aucune envie d'y rester : bientôt je leur en donnerai des preuves. La nuit prochaine, je ferai la descente du fossé ; et, sans avoir égard à la dignité de mes grades, j'attacherai le mineur, je travaillerai moi-même à la galerie, à la chambre de la mine, et j'y mettrai le feu si la garnison refuse de se rendre. » Le cardinal *Mazarin* lui proposoit de lui servir d'espion dans l'armée. « Un grand ministre comme vous, lui répondit-il, doit avoir toutes sortes de gens à son service : les uns doivent le servir par leurs bras, les autres par leurs rapports : trouvez bon que je sois dans la classe des premiers. » Les habitans de Sedan, dont il étoit le gouverneur, essayèrent, à plusieurs reprises, de lui faire accepter quelques foibles marques de leur reconnoissance : toutes leurs tentatives furent inutiles. Un voyage qu'il fit à la cour leur fit hasarder d'offrir à sa femme une belle tenture de tapisserie, qu'ils avoient fait venir de Flandres. Le présent étoit du goût de madame *de Fabert*; mais elle le refusa pour ne pas déplaire à son mari. Quelque temps après son retour, *Fabert* apprend que ce meuble est à vendre, et qu'on n'en trouve pas le prix qu'il a coûté. Le maréchal, qui ne veut pas être l'occasion d'une perte pour le magistrat, lui envoie l'argent qu'il a déboursé, et pour l'achat de la tapisserie, et pour les frais du transport. Deux jours après, il la fait vendre, et ordonne que le produit soit

employé aux fortifications. Les troupes de l'empereur ayant pénétré en Champagne, manquèrent de vivres. Les généraux français les ayant obligés de se retirer, elles tuèrent, dans leur retraite, tous ceux qui leur en refusèrent. *Fabert*, qui les poursuivoit, entra dans leur camp abandonné et couvert d'officiers et de soldats autrichiens blessés et mourans. Un francais, qui avoit l'ame féroce, dit tout haut : « Il faut achever ces mal-« heureux qui ont massacré nos camarades. — Voilà « le conseil d'un barbare, reprit *Fabert ;* cherchons « une vengeance plus noble et plus digne de notre « nation. » Aussitôt il fit distribuer à ceux qui purent prendre une nourriture solide, le peu de provisions que son détachement avoit apportées. Les malades furent ensuite transportés à Mézières, où, après quelques jours de soins, la plupart recouvrèrent la santé. Ils s'attachèrent presque tous au service de la puissance qui, contre toute espérance, les traita si généreusement. Tel est le triomphe de la vertu.

12. Les Sidoniens s'étant soumis à *Alexandre-le-Grand*, ce prince chargea *Ephestion* de leur donner pour roi celui d'entre eux qu'il jugeroit le plus digne d'une si haute fortune. Ce favori était logé chez deux jeunes frères des plus considérables du pays, auxquels il offrit le sceptre ; mais ils le refusèrent, apportant pour raison que, par les lois de l'Etat, nul ne pouvoit monter sur le trône qu'il ne fût du sang royal. *Ephestion* admirant cette grandeur d'ame, qui méprisoit ce que les autres cherchent par le fer et par le feu : Continuez, leur dit-« il, de penser ainsi, vous qui les premiers avez com-« pris combien il est plus glorieux de refuser un royaume « que de le posséder. Mais, au moins, donnez-moi quel-« qu'un de la race royale, qui se souvienne, quand il « sera roi, que vous lui avez mis la couronne sur la tête. » Ces deux frères, voyant que plusieurs, dévorés d'ambition, aspiroient à ce haut rang, et que, pour y parvenir, ils faisoient servilement la cour aux favoris d'*Alexandre*, déclarèrent qu'ils ne connoissoient personne plus digne du diadème, qu'un certain *Abdolonyme*, descendu, quoique de loin, de la tige royale,

mais si pauvre, qu'il étoit contraint, pour vivre, de cultiver, par un travail journalier, un jardin hors de la ville. Sa probité l'avoit réduit, comme bien d'autres, à cette pauvreté. Uniquement occupé de son travail, il n'entendoit point le bruit des armes, qui avoit ébranlé toute l'Asie. Les deux frères aussitôt l'étant allé chercher avec les habits royaux, le trouvèrent qui arrachoit les mauvaises herbes de son jardin. Ils le saluent roi; et l'un d'eux portant la parole: « Il s'agit, lui dit-il, « de changer ces vieux haillons avec l'habit que je vous « apporte. Quittez cet extérieur vil et bas dans lequel « vous avez vieilli: prenez un cœur de roi; mais portez et conservez sur le trône cette vertu qui vous « en a rendu digne; et quand vous y serez monté, « devenu le souverain arbitre de le vie et de la mort « de tous vos concitoyens, gardez-vous d'oublier « l'état dans lequel, ou plutôt pour lequel vous avez « été choisi. » Il sembloit à *Abdolonyme* que c'étoit un songe; et, ne comprenant rien à tous ces discours, il leur demanda s'ils n'avoient pas honte de se moquer ainsi de lui? Mais, comme il tardoit trop à leur gré, ils le revêtent eux-mêmes, et lui jettent sur les épaules une robe de pourpre toute brillante d'or; et, après lui avoir fait mille sermens qu'ils parloient avec sincérité, ils le conduisirent au palais. Incontinent la renommée porta cette nouvelle dans toute la ville: le plus grand nombre en fut ravi de joie; quelques-uns en murmurèrent, principalement les riches, qui, pleins de mépris pour la bassesse de sa fortune précédente, ne purent s'empêcher d'en marquer leur mécontentement dans la cour du prince. *Alexandre* commanda qu'on le fît venir; et, après l'avoir long-temps considéré, il lui dit: « Ton air ne dément point ce qu'on dit de ton origine. « Mais je voudrois bien savoir avec quelle patience tu « as porté ta misère? — Plaise aux Dieux, répondit-« il, que je puisse porter cette couronne avec autant « de force! Ces bras ont fourni à tous mes désirs; et, « tandis que je n'ai rien eu, rien ne m'a manqué. » Cette réponse fit concevoir au roi une grande opinion de

de sa vertu ; et, pour lui prouver son estime, il le combla de présens magnifiques, et ajouta à ses États une des contrées voisines.

VIEILLESSE.

1. En Egypte, on avoit pour les vieillards le respect le plus profond. Les jeunes gens étoient obligés de se lever devant eux, et de leur céder par-tout la place d'honneur.

2. Un jeune Spartiate voyant des hommes qui se faisoient porter à la campagne dans des litières, s'écria : « A Dieu ne plaise que je sois jamais assis en un lieu « d'où je ne puisse me lever devant un vieillard ! »

3. Pendant les fêtes qu'on nomme *Panathénées*, et qui se célébroient à Athènes, un vieillard étant allé chercher une place dans l'endroit où les Athéniens étoient assis, les jeunes gens se moquèrent de lui, et le renvoyèrent avec mépris : il se retira du côté des Lacédémoniens : et, dès qu'il parut, ils se levèrent tous, par respect pour son âge. Les Athéniens, témoins de cette action, lui donnèrent de grands applaudissemens. « Hélas ! s'écria « un Lacédémonien, ce peuple connoît ce qui est hon« nête, sans avoir le courage de le pratiquer ! »

4. C'étoit une salutaire coutume établie chez les anciens, et il seroit à souhaiter qu'elle le fût aussi parmi nous, que les jeunes gens qui aspiroient aux charges, s'attachassent particuliérement aux vieillards qui s'y étoient le plus distingués, et qu'ils apprissent, par leurs conversations, et plus encore par leurs exemples, l'art de se bien conduire eux-mêmes, et de gouverner sagement les autres. C'est ainsi qu'*Aristides* s'attacha à *Clisthène* : et lui-même, dans la suite, ouvrit sa maison à tous les jeunes gens d'Athènes, qui avoient bonne volonté, et qui alloient le consulter comme oracle. Il les recevoit avec bonté : il les écoutoit avec patience ; il les instruisoit avec plaisir, et s'appliquoit sur-tout à leur relever le courage, et à leur inspirer de la confiance. Ce fut à cette école

que le célèbre *Cimon* reçut les semences précieuses de ces grandes qualités qui l'ont rendu si fameux.

5. *Sénèque*, quoique fort avancé en âge, ne rougissoit pas d'aller aux écoles de philosophie. « Il y a déjà cinq jours, écrivoit-il à l'un de ses amis, que je vais en classe et que j'assiste, à huit heures précises, aux leçons du philosophe *Métronacte*. Peut-être allez-vous dire que je me mets au rang des enfans : j'en conviens; et je m'estime heureux, s'il n'y a que ce reproche qui puisse déshonorer ma vieillesse. Quoi! il m'est permis, malgré mes années, d'aller au théâtre, et je rougirois d'entendre un sage! Quelle folie que celle de ne vouloir pas apprendre, parce qu'on ne s'y est pas pris assez tôt pour le faire! Il est toujours temps d'apprendre, quand on est ignorant; et l'on doit s'instruire des devoirs de la vie, tant qu'on a à vivre. Qui ne gémiroit pas de l'extravagance des hommes? Mon chemin, pour aller au logis de *Métronacte*, m'oblige de passer derrière le théâtre : je le vois toujours rempli d'une foule de fanatiques qui s'empressent de juger sérieusement du mérite d'un vil histrion. Mais dans le lieu où l'on apprend à devenir plus honnête homme, les bancs sont vides; et le petit nombre de ceux qui y vont, passent pour insensés et pour ridicules. A la bonne heure! qu'on lance contre moi des railleries qui me touchent peu. Il faut écouter, sans s'émouvoir, les reproches des ignorans; et leur mépris doit être méprisable à celui qui n'a pour objet que ce qui est honnête. »

6. *Sophocle*, ce poète immortel, qui, par la douce harmonie de ses vers, avoit mérité le glorieux surnom d'*Abeille* et de *Syrène Attique*, fit bien voir que la vieillesse n'est point incapable de soutenir les travaux du Parnasse. Parvenu dans un âge très-avancé, ses fils, impatiens de posséder son héritage, l'accusèrent d'être tombé en démence, et demandèrent qu'il fût interdit. Pour toute défense, le poète lut à ses juges la tragédie d'*Œdipe à Colone*, qu'il composoit actuellement, et leur demanda si cette production paroissoit être l'ouvrage d'un imbécille? On ne lui répondit que par de grands applaudissemens : on couronna le vieux nourrisson des

Muses; et ses indignes enfans, devenus l'exécration publique, ne remportèrent de ce procès inique, que la honte et l'infamie dues à une si criante ingratitude.

VIGILANCE.

1. Hormuz, fils du roi de Perse, fatigué des remontrances que *Buzurgemihir*, son maître, lui faisoit sans cesse sur la vigilance, commanda un jour à ses gens de l'aller attendre de grand matin, lorsqu'il sortiroit de chez lui, et de le dévaliser. Cet ordre ayant été ponctuellement exécuté, *Buzuagemihir* vint, en l'état où il se trouvoit, chez le prince qui, étant informé de ce qui lui étoit arrivé, lui dit aussitôt : « Monsieur le doc« teur, prêcherez-vous maintenant la vigilance avec « tant de zèle ? Vous voyez ce qu'elle vous procure ; « sans elle, vous auriez évité cette mauvaise rencontre. « — Vous vous trompez, prince, lui répondit *Buzur*« *gemihir ;* si j'eusse été plus vigilant, les voleurs ne « m'eussent pas enlevé ce que j'avois avec moi ; mais, « parce que je me suis laissé prévenir par ces brigands, « le Ciel m'a puni de ma paresse. Pratiquez donc cette « vertu, seigneur ; et que mon exemple soit pour vous « à l'avenir une utile leçon. »

2. Après la conquête de Philisbourg, M. le Prince et M. *de Turenne* firent gouverneur de cette place M. *d'Erpenau*, homme d'une exacte vigilance. Dans le temps que ces deux grands généraux lui déclaroient leur choix, et lui recommandoient de bien remplir ses devoirs, le nouveau gouverneur les interrompit pour aller chasser une chèvre qui mangeoit un chou sur un bastion ; et, quand il fut de retour : « Messieurs, dit« il, voilà un échantillon de mon exactitude. »

3. Quelqu'un représentant à Henri *Arnauld*, évêque de Toul, qu'il devoit prendre un jour de la semaine pour se délasser : « Oui, je le veux bien, ré« pondit le prélat, pourvu que vous me donniez un « jour que je ne sois pas évêque.

VIRGINITÉ.

1. S. Macaire étant en oraison, entendit une voix qui lui disoit : « *Maurice*, tu n'es pas encore arrivé à une aussi « grande vertu que celle de deux femmes, qui demeurent « ensemble dans une telle ville. » Aussitôt le saint vieillard prit son bâton, se transporta dans cette ville, et chercha la demeure des deux femmes. L'ayant trouvée, il frappa à la porte : l'une des deux vint lui ouvrir et le reçut avec bien de la joie. Il demanda aussi à parler à l'autre. Lorsqu'elle fut venue, il s'assit avec elles, et leur dit : « C'est pour vous que je suis venu du fond du désert : « c'est pour savoir ce que vous faites et comment vous « vivez. Je vous prie de m'en informer. — Très-saint « père, lui répondirent-elles, quelles bonnes œuvres « pouvez-vous attendre de personnes engagées, comme « nous, dans le mariage, et qui habitent avec leurs ma- « ris ? « *Macaire* les pressant toujours de lui déclarer comment elles vivoient, elles lui dirent : « Nous avons « épousé deux frères ; et il y a quinze ans que nous de- « meurons ensemble. Depuis ce temps-là, nous ne nous « souvenons point d'avoir proféré une seule parole li- « bre, ni d'avoir eu la moindre dispute, nous avons « toujours vécu dans une parfaite union. Nous avons « essayé tous les moyens possibles pour engager nos « époux à nous permettre de nous retirer dans une « communauté de vierges chrétiennes ; mais, comme « ils n'ont pas voulu y consentir, nous nous sommes « promis l'une à l'autre, en la présence de Dieu, de « conserver pure la virginité conjugale, et de ne pro- « noncer jamais aucune parole mondaine, tant que nous « vivrons. » S. *Macaire* ayant entendu ce discours, s'écria : « Qu'il est bien vrai, mon Dieu ! que vous ne « regardez point si l'on est vierge ou femme mariée ; « si l'on est moine ou séculier ! Vous ne considérez que « la disposition du cœur : vous donnez votre esprit « saint à tous ceux qui veulent vous servir, quels « que soient leur condition et leur genre de vie. »

2. Sainte *Geneviève* avoit environ sept ans, lorsque S. *Germain*, évêque d'Auxerre, et S. *Loup*, évêque de Troyes, passèrent à Nanterre, sa patrie, pour aller en Angleterre combattre contre l'hérésie de *Pélage*. A leur arrivée, une foule de gens, attirés par la réputation de leur sainteté, s'assembla autour d'eux pour recevoir leur bénédiction. *Geneviève* y alla avec les autres, conduite par son père et sa mère. *Germain* la distingua du milieu de la foule; et l'ayant fait approcher « Ma fille, lui dit le prélat, voulez-vous vous consacrer à « J. C. pour être son épouse?— C'est tout mon désir, « mon père, répondit la sainte. » *Germain* la mena dans le moment à l'église, lui imposa les mains, et la pria de le venir voir. Elle y alla le lendemain, conduite par son père et sa mère; et le pieux évêque l'ayant prise à part: « Ma fille, lui dit-il, vous souvenez-vous « de ce que vous m'avez promis hier?— Oui, mon père; « et j'espère l'observer par le secours de Dieu et par « vos prières. » Alors *Germain* regardant à terre, vit une médaille de cuivre où la croix étoit empreinte: il la lui donna, en lui recommandant de la porter à son cou; puis il ajouta ces paroles remarquables, qui sont une leçon pour toutes les vierges chrétiennes: « Ne souf- « frez pas que votre cou ou vos doigts soient chargés « d'or, d'argent, ou de pierreries; car si vous aimez « la moindre parure du siècle, vous serez privée des « ornemens célestes et éternels. »

3. Sainte *Euphrasie* perdit son père fort jeune; et sa mère, dame vertueuse, prit soin de l'élever dans les principes les plus austères du christianisme. *Euphrasie* avoit reçu en partage tous les dons de la nature et de la fortune. Sa mère l'avoit promise, dès l'âge de cinq ans, au fils d'un sénateur de Constantinople; et pour la rendre digne de son époux, elle se retira dans un monastère de vierges, afin d'y cultiver en sûreté cette jeune plante, et de la faire fructifier à l'abri du souffle corrupteur du monde. La supérieure de cette communauté prenoit un saint plaisir de s'entretenir avec cette jeune fille, qui n'avoit alors que sept ans. Elle aimoit à l'entendre raisonner sur la piété, et admiroit ce que

Dieu peut dans un cœur qu'il prévient de sa grace, et qu'il daigne éclairer de ses lumières. Un jour, lui ayant demandé qui elle aimoit davantage, ou de celles qu'elle voyoit dans le monastère, ou de l'époux auquel elle étoit accordée? la jeune *Euphrasie* lui répondit: « Je ne « connois point celui qu'on m'a destiné, et je n'en suis « point connue : pour vous autres, je vous connois et « je vous aime toutes. — Si vous m'aimez, dit la supé- « rieure en riant, demeurez donc avec nous. — Je le « veux bien, dit l'enfant, pourvu qne ma mère y con- « sente. » Elle lui demanda en effet son agrément, en lui témoignant un grand désir de demeurer dans le monastère; mais la supérieure craignant que cette inclination ne vînt d'une attache passagère, assez ordinaire aux efans, à qui la nouveauté plaît toujours, lui dit : « Ma chère fille, on ne peut demeurer ici, si on « ne se consacre entiérement à Jesus-Christ. — Et où « est Jésus-Christ? repartit *Euphrasie*. » On lui montra un crucifix, en lui disant que c'étoit l'image de Jésus-Christ, le sauveur de tout le genre humain. *Euphrasie* l'embrassa tendrement, en disant : « Vous « êtes mon seigneur; je me consacre à vous pour tou- « jours : je ne veux point d'autre époux que vous ; je « ne sortirai point d'ici. — Vous n'y pouvez demeurer, « lui répliqua la supérieure : on ne sauroit où vous « loger. — Eh quoi! ne puis-je être où vous logez vous- « même? — Mais si vous demeurez ici, il faudra que « vous appreniez tout le psautier, que vous jeûniez « tous les jours, que vous veilliez, et que vous pra- « tiquiez beaucoup d'autres mortifications. — Ah! ma « mère, j'espère être fidelle à tout, pourvu que vous « me laissiez avec vous. » *Euphrasie* perdit, peu de temps après avoir pris le voile, sa tendre et pieuse mère; et l'empereur *Théodose-le-Grand* ayant su sa mort, en apprit la nouvelle au sénateur à qui la jeune vierge avoit été accordée, et lui fit savoir en même temps qu'elle avoit pris Jésus-Christ pour époux. Cependant, à sa prière, il écrivit à *Euphrasie*, afin de l'informer de l'engagement que ses parens avoient contracté pour elle. Cette généreuse épouse de Jésus-

Christ récrivit à l'empereur une lettre pleine de respect, et en même temps pleine de religion. « Je suis à Jésus-Christ, dit-elle, je ne puis me donner à un autre : tout ce que je souhaite, c'est que le monde ne se souvienne plus d'*Euphrasie*. Je supplie très-humblement votre majesté de faire distribuer aux pauvres et aux orphelins tous les biens que mes parens m'ont laissés à Constantinople et aux environs ; de faire donner la liberté aux esclaves de ma famille, et de faire remettre aux fermiers de mes biens tout ce qu'ils doivent depuis la mort de mes parens. » L'empereur fut si touché de ces nobles sentimens, qu'il fit lire la lettre en plein sénat, et exécuta ponctuellement tout ce que la sainte avoit demandé. *Voyez* CHASTETÉ, PUDEUR.

VIVACITÉ.

1. HENRI IV étoit né vif et emporté ; mais il se rendit tellement le maître de sa colère, qu'il savoit se modérer dans les occasions les plus difficiles. Au siége de Rouen, les assiégés firent une sortie furieuse, et nettoyèrent la tranchée : le maréchal *de Biron* en rejeta la faute sur *Crillon*. Cet officier voulut se justifier : il alla trouver le roi, qui ne parut pas aussi persuadé de ses raisons qu'il l'eût voulu. Des excuses, il passa à la chaleur de la contestation, et de la contestation à l'emportement et aux blasphèmes, qui lui étoient familiers. Le prince, irrité du manque de respect de *Crillon*, lui ordonna de sortir. *Crillon* revenant à tous momens, on s'aperçut que le monarque perdoit patience. Il en avoit le plus juste sujet ; mais enfin *Crillon* sortit ; et le roi s'étant remis, dit aux seigneurs qui l'accompagnoient : « La nature m'a formé colère ; mais, depuis que je me connois, je me suis toujours tenu en garde contre une passion qu'il est dangereux d'écouter. Je le sais par expérience ; et je suis bien aise d'avoir de si bons témoins de ma modération. »

2. Un ministre de Hollande, envoyé vers un roi du

Nord, prince habile, mais violent, eut une audience secrète de ce monarque, dans laquelle il avoit à justifier quelques démarches de la république, qui ne pouvoient que déplaire au roi. Le discours s'anima vivement ; et, dans la chaleur des contestations, le ministre répéta plusieurs fois le nom de ses maîtres. « Ah ! s'écria le monarque en colère, vos maîtres sont « des fourbes ! — Sire, interrompit le sage négocia- « teur, votre majesté voudroit-elle que je leur fisse « part de cette déclaration dans mon rapport ? Sans « doute, répliqua le roi : vous n'avez qu'à le leur « marquer de ma part. » Le ministre se garda bien d'obéir ; et, quelques jours après, voyant le prince dans une assiette d'esprit plus calme, il lui fit valoir adroitement sa discrétion, et en obtint tout ce qu'il voulut.

3. Le maréchal *de Biron* étoit violent et emporté ; mais sa colère passée, il devenoit doux et traitable. Un jour, dit *Brantôme*, venant au logis de M. notre général, ainsi qu'il s'approchoit, et qu'il y avoit force chevaux de seigneurs et gentilshommes attendant leurs maîtres qui étoient dans le logis du général, comme cela se fait aux cours et aux armées, il y eut un fort beau courtaud d'un gentilhomme, qui valoit bien deux cents écus, qui fit semblant de se ruer. Il mit aussitôt la main à l'épée, et coupa tellement, d'un revers, le nazau au cheval, qu'on ne lui voyoit que les dents, dont il paroissoit si laid, qu'il fit rire tout le monde. Le gentilhomme s'en vint à lui se plaindre, après que sa colère fut passée, connoissant son humeur ; car autrement il eût bien trouvé à qui parler, que son cheval étoit gâté pour jamais ; qu'il en avoit refusé deux cents écus. — Quand vous en auriez refusé mille, lui dit *Biron*, je lui en eusse fait de même ; car je n'ai qu'une bonne jambe, je ne la veux pas perdre. Mais venez-vous-en à mon écurie, je vous en donnerai un qui le vaudra. »

4. Le duc *de Lauzun*, favori de *Louis XIV*, manqua un jour de respect à ce prince, à un point qui n'étoit pas excusable. Le monarque, qui sentoit venir sa colère, jeta brusquement par la fenêtre une canne qu'il tenoit

à la main, et dit, en se tournant vers M. *le Tellier*, qui étoit présent : « Je serois au désespoir, si j'avois « frappé un gentilhomme ! » Dans une autre occasion, le même *Lauzun* ayant abusé de l'amitié que le roi avoit pour lui, ce prince se contenta de dire : « Ah ! « si je n'étois pas roi, je me mettrois en colère. » *Voyez* MODÉRATION, RETENUE.

URBANITÉ.

1. Louis XIV, ayant donné la charge de grand-maître de sa garde-robe au prince *de Marsillac*, lui écrivit ce billet, plein de cette urbanité qui doit caractériser un monarque français : « Je vous envoie *la Gerborie*, « de qui vous apprendrez une nouvelle qui, selon les « apparences, vous sera fort agréable. Je me réjouis « avec vous comme votre ami, du présent que je vous « fais comme votre maître. »

Le grand *Condé* étant allé le saluer, après le gain de la bataille de Senef, livrée le 11 d'Août 1674, contre le prince d'Orange, le roi se trouva sur le haut du grand escalier. Le prince, qui avoit de la peine à monter à cause de sa goutte, s'écria : « Sire, je demande « pardon à votre majesté, si je la fais attendre. — Mon « cousin lui répondit *Louis*, ne vous pressez pas : on « ne sauroit marcher bien vîte, quand on est aussi « chargé de lauriers que vous l'êtes. »

Le même prince ayant fait faire halte à son armée, par une excessive chaleur, pour rendre au roi, qui y arrivoit, les honneurs qui lui étoient dus, sa majesté exigea que le prince entrât dans l'unique cabane qui se trouvoit, pour se mettre à l'abri des ardeurs du soleil, ajoutant : « Mon cousin, puisque je ne viens « dans votre camp qu'en qualité de volontaire, il n'est « pas juste que je sois à l'ombre, tandis que mon « général est exposé à toute la chaleur du jour. »

2. Lorsque l'empereur *Joseph II* partit pour la France, le duc de *Wirtemberg* craignit qu'il ne voulût, comme à son ordinaire, s'arrêter dans une hôtel-

lerie publique lorsqu'il passeroit par Stuttgard. Pour l'engager à loger chez lui, il fit ôter toutes les enseignes des auberges de la ville, et sur la seule porte de son palais, il en fit mettre une qui portoit : *Hôtel impérial, garni.* L'empereur, sensible à un empressement aussi flatteur, répondit à l'urbanité du duc, en demeurant avec lui plus de temps qu'il n'avoit projeté.

3. Un soldat de l'armée de M. *de Turenne* avoit pris le nom de ce général, qui lui en fit réprimande. « Que voulez-vous, mon général ? répondit le soldat. « J'ai la folie des noms ; si j'en avois su un plus beau « que le vôtre, je l'aurois pris. »

4. Le comte *d'Evreux* venoit voir quelquefois *Fontenelle.* Un jour que ce prince, après une longue visite, se préparoit à sortir, *Fontenelle* dit à ses gens : « Ouvrez donc les deux battans. — Laissez, je pas- « serai bien un seul ouvert. — Oui, monseigneur, « vous y passeriez bien ; mais votre nom n'y passeroit « pas. »

5. Après la première cause que M. *Cochin* plaida au palais, M. *le Normand* le joignit au sortir de l'audience, et lui protesta tout haut, que de sa vie il n'avoit rien entendu de si éloquent. « On voit bien, « lui répondit M. *Cochin*, que vous n'êtes pas de ceux « qui s'écoutent parler. » *Voyez* CIVILITÉ, POLITESSE, SAVOIR-VIVRE, TON (*bon*).

ZÈLE.

1. DARIUS I, roi des Perses, voulant faire la guerre aux Scythes, son frère *Artabane*, pour qui il avoit un grand respect, et qui, de son côté, n'avoit pas moins de zèle pour les véritables intérêts du roi, se crut obligé, dans cette occasion, de lui découvrir ses sentimens, avec toute la liberté que demandoit l'importance de l'affaire. « Grand prince, lui dit-il, ceux « qui forment de vastes entreprises doivent considérer, « avant tout, si elles seront utiles ou préjudiciables à « l'état ; si l'exécution en sera facile ou difficile, si

« elles pourront contribuer ou nuire à leur gloire ;
« enfin, si elles sont conformes ou contraires aux rè-
« gles de la justice. Je ne vois point, seigneur, quand
« même vous seriez assuré du succès, quel avantage
« vous pouvez attendre de la guerre que vous entre-
« prenez contre les Scythes. Ce sont des peuples
« séparés de votre empire par de longs espaces de
« terre et de mer, qui habitent d'immenses soli-
« tudes ; qui sont sans villes, sans maisons, sans
« établissemens, sans richesses. Qu'y a-t-il à gagner
« pour vos troupes dans une telle expédition, ou
« plutôt que n'y a-t-il point à perdre ? Accoutumés
« à passer d'une contrée dans une autre, s'ils s'avi-
« sent de prendre la fuite devant vous, non par
« crainte ou par lâcheté, car tout l'Univers con-
« noît leur courage intrépide, mais dans le dessein
« de fatiguer et de ruiner votre armée par de conti-
« nuelles et de pénibles courses, que deviendrons-
« nous dans un pays inculte, stérile et dénué de
« tout, où nous ne trouverons ni fourrages pour
« nos chevaux, ni nourriture pour nos soldats ? Je
« crains, seigneur, qu'une fausse idée de gloire,
« et des conseils flatteurs, ne vous précipitent dans
« une guerre qui pourra tourner à la honte de la
« nation. Vous jouissez d'une paix tranquille au milieu
« de vos peuples, dont vous faites l'admiration et le
« bonheur. Vous savez que les Dieux ne vous ont
« placé sur le trône, que pour être le canal et le
« ministre de leur bonté, encore plus que de leur
« puissance. Vous vous piquez d'être le protecteur,
« le tuteur, le père de vos sujets ; et vous nous
« répétez souvent, parce que vous le pensez ainsi,
« que vous ne vous croyez roi, que pour les rendre
« heureux. Quelle joie pour vous, grand prince, d'être
« la source de tant de biens, et de faire vivre, à l'om-
« bre de votre nom, tant de peuples dans un si aima-
« ble repos ! La gloire d'un roi qui aime son peuple,
« et qui en est tendrement aimé ; qui, loin de faire
« la guerre aux nations voisines ou éloignées, les em-
« pêche de l'avoir entre elles, n'est elle pas infiniment

« plus touchante que celle de ravager la terre, en « répandant par-tout le carnage, le trouble, l'horreur, « la consternation, le désespoir ? Mais un dernier « motif doit encore faire plus d'impression sur votre « esprit, que tous les autres : c'est la justice. Vous « n'êtes point, graces aux Dieux, de ces princes qui « ne reconnoissent d'autre loi que celle du plus fort, « et qui regardent comme un privilège attaché à la « royauté d'envahir le bien d'autrui. Vous ne faites « point consister votre grandeur à pouvoir tout ce « que vous voulez, mais à ne vouloir que ce que vous « pouvez, selon les lois, et ce que vous devez. En « effet, sera-t-on injuste et ravisseur, quand on ne « prend que quelques arpens de terre à son voisin ? « et sera-t-on juste, sera-t-on héros, quand on usurpe « et qu'on envahit des provinces entières ? Or, j'ose « vous le demander, seigneur, quel titre avez-vous « pour vous emparer de la Scythie ? quel tort vous « ont fait les Scythes ? quelle raison pouvez-vous « alléguer pour leur déclarer la guerre ? Celle que « vous avez faite aux Babyloniens étoit en même « temps et nécessaire et juste : aussi les Dieux l'ont-» ils couronnée d'un heureux succès. C'est à vous, « seigneur, de juger si celle que vous entreprenez « maintenant a les mêmes caractères. »

Il n'y avoit que le zèle généreux d'un frère uniquement occupé de la gloire de son prince, et du bien public, qui pût inspirer une telle liberté ; mais aussi il n'y avoit du côté du prince, qu'une parfaite modération capable de la souffrir. *Darius*, loin de se choquer du discours d'*Artabane*, le remercia de son conseil ; mais il n'en profita pas. L'engagement étoit pris. Il partit à la tête d'une armée formidable, et fut vaincu sans combattre, comme l'avoit prédit le sage conseiller du monarque.

2. Le comte *de Nassau*, l'un des généraux de *Charles-Quint*, menaçoit Péronne, en 1536 ; et les habitans, dépourvus de toutes choses, paroissoient résolus de l'abandonner. Alors un gentilhomme français des environs, nommé *d'Esturmel*, signala son zèle

pour sa patrie. Prévoyant les suites funestes qu'entraîneroit la perte de Péronne, il s'y trasporta, avec sa famille et ses enfans, et anima tellement ses concitoyens par ses discours et son exemple, qu'ils se déterminèrent à la défendre jusqu'à la dernière extrémité. Cet homme aussi généreux que brave, y fit conduire tous les grains qu'il avoit chez lui, et tous ceux qu'il put obtenir de la noblesse du voisinage; y distribua son argent, et celui qu'il trouva dans la bourse de ses amis, montra une valeur, une activité, une intelligence, qui rassurèrent les plus timides. Cette conduite déconcerta l'ennemi, et l'obligea de se retirer après un mois de siége, pendant lequel il donna quatre fois l'assaut sans pouvoir se loger sur les brèches, qui étoient très-considérables. Le roi, voulant récompenser *d'Esturmel*, le fit son maître-d'hôtel, et lui donna une charge considérable dans les finances.

3. M. *de la Feuillade* assiégeoit Turin, avec aussi peu de succès que de présomption. Le maréchal *de Vauban*, qui brûloit du désir de combattre pour sa patrie, offrit au général de servir sous lui en qualité de volontaire. Il en fut refusé. *Louis XIV*, voyant que le siége n'avançoit point, le consulta; et *Vauban* offrit encore d'aller conduire les travaux. « Mais, M. « le marechal, lui dit le roi, songez-vous que cet « emploi est au-dessous de votre dignité?—Sire, ré« poudit *Vauban*, ma dignité est de servir l'état. Je « laisserai le bâton de maréchal à la porte, et j'aiderai « peut-être le duc *de la Feuillade* à prendre la ville. »

4. Le peuple de Gubbio, en Ombrie, s'étoit soulevé; et les séditieux, les armes à la main, menaçoient déjà d'inonder la ville du sang des citoyens. S. *Ubald*, leur évêque, l'apprend: un zèle divin l'enflamme; il court à la place publique: il emploie les remontrances pour calmer les mutins; mais ses prières, ses exhortations sont inutiles. Le généreux prélat, ne consultant plus alors que son ardente charité, se précipite au milieu des épées nues. Il se laisse tomber à terre, comme s'il eût été mort; et chacun crut qu'il l'étoit en effet. Aussitôt les séditieux dé-

posèrent les instrumens de leur fureur ; et, se livrant au désespoir d'avoir perdu un pasteur chéri, ils s'arrêtent pour pleurer une mort dont ils se croyoient coupables. Le saint évêque, voyant que cet innocent artifice avoit eu un succès heureux, se relève, fait dire au peuple qu'il n'étoit pas blessé. Alors chacun se réconcilie, et ne pense plus qu'à remercier Dieu, de ce que celui qu'ils croyoient avoir perdu par leur faute, leur étoit rendu.

5. Durant une violente persécution que le paganisme avoit excité contre les chrétiens, *Arcade*, pour mettre sa foi en sûreté, abandonna sa maison, et s'alla cacher dans une solitude où il servoit Dieu dans les veilles, le jeûne et la prière. Les persécuteurs, étant entrés dans sa maison, y trouvèrent un de ses parens, que le gouverneur fit resserrer dans une étroite prison, jusqu'à ce qu'il eût déclaré le lieu qu'*Arcade* avoit choisi pour retraite. Le saint, l'ayant appris, sortit aussitôt de son asile, et vint se présenter au gouverneur. « Si c'est à cause de moi, lui « dit-il, que vous retenez mon parent prisonnier, je « viens me remettre moi-même entre vos mains, pour « vous déclarer ce que vous voulez savoir, et qu'il « ne pouvoit vous apprendre. Relâchez-le maintenant, car je vous rendrai compte de tout. » Le gouverneur dit à *Arcade* qu'il pardonnoit à son parent, et qu'il lui pardonneroit à lui-même, s'il vouloit sacrifier aux dieux. « Savez-vous, repartit *Arcade*, ce que c'est « qu'un serviteur de Dieu? C'est un homme qui ne se « laisse ni affoiblir par l'amour de la vie, ni ébranler par « la crainte de la mort. C'est Jésus-Christ qui est sa vie; « et la mort est un gain pour lui. Imaginez contre nous « les supplices les plus horribles, et vous verrez que « rien ne peut nous séparer de notre Dieu. » Le gouverneur, piqué de ce discours, mit la constance d'*Arcade* à l'épreuve des plus affreux tourmens. Il lui fit couper, l'un après l'autre, et à plusieurs reprises, les doigts, les mains, les bras, les jambes. Le saint martyr, au milieu de ces supplices, qui faisoient souffrir les spectateurs et les bourreaux même, conservoit une tranquillité tou-

jours égale, ne cessant de louer Dieu, et de le prier pour la conversion de ceux qui le faisoient souffrir. Enfin, réduit à n'être plus qu'un tronc sans membres, et baigné dans son sang, il rendit son esprit à Dieu, avec la gloire d'être tout ensemble le martyr de la foi chrétienne et de la charité fraternelle.

6. L'arianisme faisoit de grands ravages dans l'Eglise par la protection que lui donnoit l'empereur *Valens*. Un pieux solitaire, nommé *Aphraate*, dont la réputation étoit grande, crut que Dieu demandoit de lui qu'il s'y opposât de tout son pouvoir. Ne consultant que son zèle pour la défense de la foi de Jésus-Christ, il quitta sa retraite, vint à Antioche, et fortifia le peuple dans la saine doctrine, autant par la sainteté de sa vie que par l'éloquence de ses discours. On voyoit, non sans admiration, ce solitaire exténué par ses grandes austérités, à l'âge de près de quatre-vingts ans, parcourir les rues, aller dans les places publiques et dans les maisons, pour animer les Fidelles à souffrir la persécution, les prémunir contre le venin de l'erreur, les confirmer dans la vérité, et par-tout faire triompher la divinité de Jésus-Christ, en confondant l'impiété et l'hérésie. L'empereur voulut lui faire un reproche de ce qu'il avoit abandonné la solitude, pour courir par les villes, et exciter, disoit-il, les peuples à la révolte. Mais *Aphraate* lui répondit, avec cette fermeté que donne un saint zèle pour Jésus-Christ: « Prince, je suis resté dans ma solitude, tant « que les brebis du troupeau du céleste Pasteur ont été « en paix; aujourd'hui que je les vois troublées et prêtes « à être dévorées, me conviendroit-il de demeurer tran- « quille dans ma cellule? Si j'étois une fille retirée dans « la maison de mon père, et que je visse quelqu'un y « mettre le feu, me conseilleriez-vous de laisser faire, « de rester en repos, et de me laisser brûler avec la mai- « son? Ne me diriez-vous pas plutôt d'aller chercher du « secours, de jeter de l'eau, et de faire tous mes efforts « pour éteindre l'incendie? C'est ce que je fais mainte- « nant. Vous avez mis le feu à la maison du Seigneur. « De ma cellule j'ai aperçu l'incendie, et je tâche de « l'éteindre. Un solitaire perd-il la qualité de chrétien

« pour être dans la retraite ? et les intérêts de Jésus-« Christ ne sont-ils plus les siens, parce qu'il a re« noncé à ceux du monde ? » L'empereur ne répliqua point à une réponse si généreuse, et son silence fit connoître qu'il la trouvoit juste.

7. L'empereur *Anastase*, mettant tout en œuvre pour établir l'erreur des Eutychiens, entreprit de gagner à son parti le célèbre *Théodose*, chef d'une nombreuse compagnie de solitaires. Il lui envoya une très-grosse somme d'argent, comme une aumône, pour assister les pauvres et les malades. Le saint abbé s'aperçut bien de l'artifice : néanmoins il reçut l'argent, et en fit l'emploi. Quelque temps après, l'empereur lui fit proposer de souscrire une confession de foi, qui contenoit l'hérésie proscrite. Aussitôt il assembla tous ses moines, les avertit du péril où étoit la foi, et les exhorta vivement à défendre la vérité, aux dépens même de leur vie. Il écrivit ensuite au monarque une lettre pleine de l'esprit apostolique, dans laquelle, après avoir réfuté solidement l'erreur d'Eutychès, il dit : « Puisque nous n'avons qu'un choix à faire, ou de « conserver honteusement notre vie en suivant l'er-« reur, ou de mourir avec honneur dans la vraie foi « que les saints pères nous ont enseignée, je déclare « à votre majesté que nous préférons la mort à la vie. » *Anastase*, étonné de cette liberté, fit au zélé patriarche une réponse fort respectueuse, et l'assura qu'il ne désiroit autre chose que de procurer la paix à l'Eglise. Mais il recommença la guerre bientôt après, par des édits sanglans qu'il publia contre les catholiques, et qu'il fit exécuter à main armée. A cette nouvelle, *Théodose* courut à Jérusalem, fit assembler le peuple dans l'église ; et, étant monté dans la tribune où l'on faisoit les lectures et les instructions, il dit à haute voix : « Si quelqu'un ne révère pas les quatre conciles écu-« méniques de Nicée, de Constantinople, d'Ephèse « et de Chalcédoine, comme les quatre Evangiles, « qu'il soit anathême ! » Une action si hardie, dans un vieillard de quatre-vingt-quatorze ans, rendit le courage à ceux que la rigueur des édits avoit effrayés.

8.

8. *Abraham* étoit assis à la porte de sa tente, pour voir s'il ne trouveroit pas quelqu'occasion d'exercer, envers les voyageurs, les devoirs sacrés de l'hospitalité. Il aperçoit trois jeunes hommes : il court à eux, les invite avec instance à entrer dans sa tente, les reçoit avec joie, les sert avec empressement, et, après le repas, les conduit dans le chemin. Ces trois voyageurs étoient trois anges que Dieu envoyoit pour punir le crime de Sodome. On marchoit de compagnie dans la route de cette ville coupable, lorsque l'ange, qui jusques-là avoit fait le principal personnage, s'écria tout-d'un-coup : « Pourrai-je me résoudre à cacher « plus long-temps à *Abraham* les desseins que je suis « près de faire éclater ? Non ; ouvrons-nous à lui sans « réserve, et ne craignons point de lui faire une con- « fidence dont il est digne... La clameur des énormes « péchés dont Sodome et Gomorrhe se sont déshono- « rées, s'est fait entendre jusqu'à moi, et me demande « vengeance ; tant leurs iniquités sont infâmes et into- « lérables ! J'irai moi-même, et je verrai si le bruit de « ces forfaits n'en exagère point la grandeur, pour « punir ensuite les coupables, suivant la mesure de « leur iniquité. »

Deux des voyageurs, à ces mots, quittèrent *Abraham*, et s'avancèrent rapidement vers Sodome. Mais le saint patriarche ne quitta point celui dont il venoit d'entendre les oracles, et qu'il avoit eu tout le loisir de reconnoître pour l'envoyé du Seigneur. Il s'approcha respectueusement de lui ; tant la charité et le zèle donnent quelquefois du courage ! et il prit la liberté de lui dire : « Mais quoi ! Seigneur, voudriez-vous confondre « dans la même punition, l'innocent et le coupable ? « Si l'une de ces villes criminelles renferme dans son « sein cinquante justes mêlés dans la foule des pécheurs, « les ferez-vous périr tous ensemble ; ou plutôt, ne « pardonnerez-vous pas à la multitude des coupables, « en faveur des cinquante justes ? Oui, Seigneur, vous « ferez miséricorde. Malheur à moi, si je pensois que « vous pussiez en user autrement ! Vous qui jugez tous « les hommes, et qui êtes la souveraine justice, vous

« ne perdrez point le juste avec l'impie. Non, vous ne « le ferez point ; vous ne pourrez vous y résoudre. »

La candeur et la simplicité d'une prière si touchante gagnèrent le cœur de Dieu, et attirèrent à *Abraham* la plus consolante réponse. « Vous serez content, lui « dit le Seigneur ; si Sodome offre à mes yeux cin- « quante justes qui se soient préservés de la contagion, « je ne détruirai point la ville ; et les cinquante justes « obtiendront la grace de tous les criminels. — Que vous « êtes bon, Seigneur ! reprit *Abraham*, et que j'avois « bien jugé de votre clémence infinie ! Mais puisque « j'ai commencé à vous parler, moi qui ne suis que « cendre et poussière, j'ajouterai encore un mot ; vous « n'en serez point offensé. Bornez-vous tellement la « grace de Sodome au nombre de cinquante justes, « que s'il en manquoit cinq sur la totalité, vous repris- « siez tous vos droits ; et voudriez-vous perdre une ville « dont l'innocence de quarante-cinq de vos serviteurs « solliciteroit le pardon ? — Non, reprit le Seigneur, « quarante-cinq justes suffiront pour désarmer ma ven- « geance. — Mais, mon Dieu ! continua le zélé patriar- « che, si, par malheur, il ne s'en trouvoit que quarante, « que feriez-vous ? — Je ne vous refuserois pas encore, « dit le Seigneur, et je pardonnerois. »

Abraham en avoit déjà beaucoup fait ; et tout autre eût regardé une démarche de plus, comme une har- diesse insoutenable. Mais l'innocence, qui fait les amis de Dieu, leur donne des droits que les autres hommes ne connoissent pas ; et, ce qui seroit dans ceux-ci té- mérité punissable et folle présomption, est dans ceux- là simplicité de cœur et respectueuse liberté. Aussi *Abraham*, qui d'abord ne faisoit ses conditions avec Dieu que de cinq en cinq, passe ensuite jusqu'à dix ; et, retranchant ce nombre de celui de quarante : « Ne « vous irritez point, Seigneur, dit-il, si votre pre- « mière condescendance me donne la hardiesse de vous « parler encore une fois. Au cas qu'il ne se trouvât « que trente justes dans Sodome, faudroit-il désespérer « du pardon ? — Non, répondit le Seigneur, et ce se- « roit assez pour surpendre ma justice. — Hélas ! Sei-

« gneur, ce seroit bien peu que vingt justes dans une « grande ville ; mais, après tout, ce petit nombre « d'ames innocentes ne seront-elles d'aucune consi- « dération devant vous ? — Oui, sans doute ; et vingt « justes me désarmeront. »

Abraham délibéra alors, et commença à craindre l'excès de son importunité ; mais l'ange, après tout, ne le quittoit point, et ne paroissoit point fâché de l'entendre. « Je le vois bien, Seigneur, dit-il, vous « voulez que je vous presse encore ; mais ce sera pour « la dernière fois, et je m'assure que vous me par- « donnerez, si je vous dis que dix justes suffiront « pour autoriser votre indulgence. — Oui, sans doute, « ils me suffiront. Pour dix justes, je consens à épar- « gner des milliers de coupables. » Peut-être *Abraham* étoit-il tenté de faire un dernier effort ; car la charité des saints est bien difficile à rebuter. Mais le Seigneur ne lui en laissa pas le loisir. L'ange, qui le représentoit, disparut ; et le vertueux patriarche retourna chez lui, comblé des mérites de son zèle, pénétré de la crainte des jugemens du Très-Haut, et dans l'attente de la funeste punition dont étoient menacées les villes coupables pour lesquelles il avoit inutilement prié.

9. Pendant que saint *Louis* étoit retenu dans les fers des Sarasins, ces infidelles, étonnés de ses vertus sublimes, voulurent le proclamer roi d'Egypte ; mais ils craignirent qu'il ne détruisît leur croyance. Peu de temps après, le monarque, s'entretenant de cette aventure avec le sire *de Joinville*, son confident, il lui demanda s'il croyoit qu'il eût accepté la couronne qu'on avoit parlé de lui offrir ? « Ma foi ! sire, répondit le « sénéchal, vous eussiez fait en vrai fou, vu qu'ils « avoient occis leur seigneur. — Or, sachez, reprit « *Louis*, que je ne l'eusse mie refusée : » tant étoit vif et ardent le zèle de ce prince véritablement très-chrétien !

10. Le solitaire *Abraham*, qui fut depuis évêque de Carres, en Mésopotamie, brûloit du désir de répandre son sang pour la foi de Jésus-Christ. Il quitta sa retraite ; et, s'étant déguisé sous un habit de marchand, il s'en

alla avec quelques autres anachorètes dans un village du Mont-Liban, dont il avoit appris que les habitans étoient encore plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie. Il y loua une maison; et après avoir passé trois ou quatre jours, sans rien faire paroître de ce qu'il étoit, il commença enfin à chanter des psaumes avec ses compagnons. On les entendit, quoiqu'ils chantassent d'un ton assez bas. Aussitôt tous les habitans accoururent, bouchèrent la porte de la maison par dehors, et, dessus le toit, jetèrent quantité de terre pour les étouffer. Cependant ces saints, ensevelis dans la poussière, continuoient d'offrir à l'Eternel l'encens de leurs prières. Cette patience toucha quelques-uns des idolâtres, qui arrêtèrent les autres. On déboucha la porte : on les tira de dessous la terre dont ils étoient couverts, et on leur commanda de sortir du village, à l'heure même. Dans ce moment, arrivèrent des officiers de l'empereur, pour faire payer la taille aux habitans. Ils chargeoient les uns de chaînes, et faisoient impitoyablement fouetter les autres. Alors *Abraham*, oubliant les mauvais traitemens qu'il venoit de recevoir, ne pensa qu'à imiter celui qui, étant sur la croix, avoit prié pour ceux qui l'y avoient attaché. Il parla aux officiers, et les conjura de traiter ces pauvres gens avec moins de rigueur. Ils demandèrent si quelqu'un vouloit répondre de la dette, qui étoit de cent pièces d'or? *Abraham* offrit sa caution, et promit de payer cette somme dans peu de jours. Il alla aussitôt à Emesse, ville voisine, où, ayant emprunté à des personnes de connoissance l'argent dont il avoit besoin, il l'apporta au jour marqué.

Ces habitans furent si touchés de la générosité du serviteur de Dieu, qu'ils lui demandèrent pardon des mauvais traitemens qu'ils lui avoient faits, et le prièrent instamment d'être leur seigneur; car ils n'en avoient pas. Il y consentit, mais à condition qu'ils embrasseroient la religion chrétienne. Ils acquiescèrent à tout ce que le saint exigeoit, et bâtirent eux-mêmes une église. Ensuite, comme il s'agissoit d'avoir un prêtre pour les conduire, ils lui déclarèrent qu'ils n'en vouloient point

d'autre que lui-même. Il fut donc ordonné prêtre ; et il passa trois ans à les instruire de la religion, et il ne les quitta que pour être placé sur le siége épiscopal de Carres. Cette ville avoit eu plusieurs évêques illustres en piété ; mais quelques peines qu'ils eussent prises pour défricher cette terre rebelle, *Abraham* la trouva encore toute couverte d'épines, par la corruption des mœurs et les superstitions payennes, auxquelles la plupart des habitans demeuroient attachés. Il eut des travaux infinis à essuyer, pour les faire renoncer à leurs erreurs. Enfin l'éclat de ses vertus, la force de ses paroles, et l'ardeur de son zèle, accompagnés de la bénédiction de Dieu, les convertirent presque tous ; et il eut la consolation de voir cette ville idolâtre changée en une ville toute chrétienne.

Les travaux de l'épiscopat ne lui firent rien relâcher de la pénitence qu'il avoit pratiquée dans la solitude. Aussi zélé pour son propre salut, que pour la sanctification de ses brebis, il donnoit la plus grande partie de la nuit à la prière et au chant des psaumes, et passoit le reste assis dans un siége, où il prenoit quelque repos. Il ne mangeoit qu'après l'office de vêpres, c'est-à-dire, après le coucher du soleil ; et toute sa nourriture étoit des herbes crues, ou des fruits dans la saison. Il vécut ainsi, pendant tout le temps de son épiscopat, sans faire usage ni de pain, ni d'eau, ni de feu, ni de lit. Mais cette austérité n'étoit que pour lui : elle ne l'empêchoit pas de prendre grand soin des autres. Il exerçoit l'hospitalité d'une manière très-généreuse, et n'épargnoit rien pour bien traiter ses hôtes. Il les faisoit manger dès midi, et se mettoit à table avec eux ; mais ce n'étoit que pour servir et exciter les convives.

11. S. *Jean l'Aumônier* ayant remarqué que plusieurs personnes sortoient, après la lecture de l'évangile de la messe, pour s'amuser, hors de l'église, à des entretiens inutiles, quitta un jour l'autel pour les suivre, et alla s'asseoir au milieu d'eux. Comme ils en paroissoient fort étonnés : « Mes enfans, leur

« dit-il, il faut que le pasteur soit où sont les brebis. « Ou rentrez avec moi dans l'église, ou je demeurerai « ici avec vous. Ce n'est que pour vous que je viens « dans le temple saint ; car je pourrois dire la messe « pour moi dans la maison épiscopale. » Après avoir fait la même chose une seconde fois, il corrigea cet abus.

Un jour, il se vit contraint de lancer contre un de ses prêtres les anathêmes de l'Eglise. Comme il vit que sa juste sévérité n'avoit fait qu'endurcir le cœur de cet homme, et qu'il étoit plus que jamais ulcéré contre lui, il entreprit de le gagner par la douceur. D'abord il eut la pensée de le faire venir, et de l'absoudre, après lui avoir donné quelques avis salutaires ; mais Dieu permit qu'il l'oubliât. Le dimanche suivant, étant à l'autel, cet ecclésiastique lui revint en mémoire. Aussitôt, pour obéir au commandement de Jésus-Christ, il quitta l'autel ; et étant allé dans la grande sacristie, il envoya plusieurs de ses officiers, pour chercher le clerc par-tout où il pourroit être. On le trouva ; et, lorsqu'il fut venu, le patriarche se jeta le premier à genoux devant lui. L'ecclésiastique, surpris et confus, se prosterna à son tour, reconnut humblement sa faute, demanda pardon ; et sa conversion fut sincère.

Un cabaretier d'Alexandrie insulta le neveu du zélé prélat. Le jeune homme en étoit outré de douleur, et tout le monde disoit qu'une telle impudence ne devoit pas demeurer impunie. Le patriarche, pour consoler son neveu, lui dit : « Est-possible, mon « enfant, qu'il y ait eu quelqu'un assez hardi pour « ouvrir la bouche contre vous ? Assurez-vous que « j'en ferai aujourd'hui un exemple qui remplira d'é- « tonnement toute la ville d'Alexandrie. » Ces paroles, qui sembloient annoncer quelque punition d'éclat, appaisèrent le jeune homme. Alors le saint patriarche l'embrassa, et lui dit : « Mon fils, si vous êtes véri- « tablement mon neveu, vous devez être prêt à es- « suyer toutes sortes d'outrages de la part de tout le « monde ; car ce n'est point la chair et le sang, mais

« la ressemblance de l'esprit et de la vertu, qui fait « la véritable parenté. » En même temps, il donna ordre qu'on remît à cet homme tous les droits qu'il devoit payer à l'église et à lui-même. Les assistans, bien étonnés, comprirent alors le sens de ce qu'il avoit dit à son neveu, qu'il alloit traiter son ennemi d'une manière qui surprendroit toute la ville.

Un homme, qui avoit été son domestique, étant réduit à une extrême pauvreté, *Jean* lui donna de sa propre main une grosse somme d'argent, et lui recommanda très-expressément le silence. Cet homme lui en témoignant sa reconnoissance dans les termes les plus touchans : « Mon frère, lui dit-il, je n'ai pas encore ré- « pandu mon sang pour vous, comme J. C. mon maî- « tre et notre Dieu me le commande. »

Les Perses avoient fait d'horribles ravages dans la Syrie et dans la Palestine, et en avoient emmené une foule de captifs. Ceux qui furent assez heureux pour sauver leur vie et leur liberté, se réfugièrent à Alexandrie. Le saint prélat les reçut tous avec joie. Il les consoloit; il leur fournissoit les choses nécessaires, sans considérer leur multitude. Il fit mettre les blessés et les malades dans des hôpitaux où il les visitoit deux ou trois fois la semaine. Quant à ceux qui se portoient bien, et qui demandoient l'aumône, il donnoit aux hommes, à chacun une pièce d'argent valant environ huit sols de notre monnaie; et aux femmes, comme plus foibles, le double. Quelques-unes qui portoient des bracelets et des ornemens d'or, demandant aussi l'aumône, ceux qui étoient chargés de la distribution, ne leur vouloient rien donner; mais le saint leur dit, d'un ton et d'un air sévère, contre sa coutume : « Si vous voulez être mes « économes, ou plutôt les économes de Jésus-Christ, « obéissez avec simplicité au commandement qu'il nous « fait de donner à quiconque nous demande. Il ne veut « point, non plus que moi, de ministre curieux. Si ce « que je donne étoit à moi, j'aurois quelque raison de « le ménager; mais il est à Dieu; et Dieu veut qu'on « exécute ses ordres dans la distribution de ses biens. « Pour moi, je ne veux prendre aucune part à votre

« peu de foi; et puisque, malgré mon indignité, il a plu « au Très-Haut de m'établir dispensateur de ses biens, « je ne me lasserai point de les répandre dans le sein du « pauvre· quand tout ce qu'il y a d'hommes au monde « s'assembleroient à Alexandrie pour y demander l'an- « mône, ils n'épuiseront jamais les trésors infinis de « Dieu, ni ceux de son église. »

12. S. *Framçois de Sales* ayant été placé sur le siége de Genève, retrancha toutes les visites inutiles, disant qu'un évêque n'a point de temps à perdre. Résolu de tout sacrifier, de se sacrifier lui-même pour soulager les malheureux, et pour instruire son troupeau, il se chargea personnellement du soin des pauvres et des malades : il alloit les visiter; il pourvoyoit à leurs besoins avec la sollicitude d'un père et le zèle d'un ami. Il établit les catéchismes dans son diocèse pour l'instruction de la jeunesse; et pour mettre cet exercice en honneur, il en fit lui-même l'ouverture, et les continua toujours depuis, autant que ses autres occupations pouvoient le lui permettre.

Il entreprit la visite des paroisses de son évêché avec la résolution de ne la jamais discontinuer totalement, persuadé que c'étoit le moyen de rassembler dans sa bergerie tant de brebis égarées et perdues dans les montagnes, qui n'avoient peut-être jamais ouï la voix de leur pasteur. Il les alla chercher avec des peines infinies, marchant à pied dans des déserts affreux, réduit souvent à coucher sur la paille dans de pauvres chaumières, obligé de gravir contre des rochers presque inaccessibles, et de franchir d'horribles précipices. Il parloit à ces pauvres gens avec une bonté qui les attendrissoit: il entroit dans leurs besoins et dans leurs peines, les assistoit de tout son pouvoir; et souvent on l'a vu se dépouiller d'une partie de ses habits, pour en revêtir les pauvres, quand il n'avoit plus rien autre chose à leur donner.

Un jour, les députés d'une vallée vinrent le trouver, à trois lieues de là, et lui apprirent que des rochers s'étant détachés des montagnes, avoient écrasé plusieurs villages, avec un grand nombre d'habitans, et quantité de troupeaux, qui faisoient toute la richesse du pays;

qu'étant réduits, par cet accident, à la dernière pauvreté, et hors d'état de payer les tailles, ils n'avoient pu néanmoins obtenir d'en être déchargés. Ils le supplièrent d'envoyer sur les lieux pour vérifier leur récit, afin qu'il pût écrire en leur faveur. *François* s'offrit de partir à l'heure même, pour aller leur rendre tous les services qui dépendroient de lui. Ils lui représentèrent que le chemin étoit impraticable. Le saint évêque leur demanda s'ils n'en étoient pas venus. Ils répondirent qu'ils étoient de pauvres gens accoutumés à de pareilles fatigues. « Et moi, mes enfans, répliqua-t-il, je suis votre « père, obligé de pourvoir par moi-même à vos besoins. » Il partit avec eux à pied; et il lui fallut une journée entière pour faire les trois lieues. Etant arrivé, il trouva des gens dans une misère affreuse, et qui manquoient de tout. Il mêla ses larmes avec les leurs, les consola, leur donna tout l'argent qu'il avoit apporté, et écrivit en leur faveur au duc de Savoie, de qui il obtint tout ce qu'il demanda. Une charité si active, jointe à l'onction admirable de ses discours, produisoit partout des fruits merveilleux pour la conversion des hérétiques et des pécheurs.

Ses officiers gagnèrent un grand procès contre plusieurs gentilshommes de son diocèse. Il avoit consenti à ce procès, parce qu'il s'agissoit des droits de son église, qu'il ne lui étoit pas permis d'abandonner. Son économe lui proposa d'en exiger les dépens à la rigueur. « Dieu « me garde, répondit-il, d'en agir ainsi envers qui que « ce soit, mais particulièrement envers mes diocésains, « qui sont mes enfans. » L'économe insista, en lui représentant que ces dépens montoient à une grosse somme, dont il avoit besoin pour se dédommager de ce que lui avoit coûté cette affaire. « Eh! comptez-vous pour « un petit gain, repartit le saint, de regagner des cœurs « que ce procès a peut-être rendus mes ennemis? Pour « moi, je le compte pour tout. » A l'heure même, il envoya chercher ces gentilshommes, qui ne furent pas peu surpris, lorsque, par une générosité à laquelle ils ne s'attendoient nullement, le charitable prélat leur remit les dépens.

Ce zèle sans bornes, qui remettoit à tout le monde, et qui donnoit tout, jusqu'à ses habits, mettoit l'économe de mauvaise humeur, parce qu'il étoit quelquefois embarrassé de fournir à la dépense de sa maison. Il le querelloit alors, et le menaçoit de le quitter. Mais *François* lui disoit avec sa douceur ordinaire : « vous avez « raison ; je suis un incorrigible : et, qui pis est, j'ai « l'air de l'être long-temps. » Quelquefois il lui montroit son crucifix, et lui disoit : « Peut-on rien refuser « à un Dieu qui s'est mis en cet état pour l'amour « de nous ? » L'économe le quittoit tout confus ; et quand il rencontroit les autres domestiques, il leur disoit : « Notre maître est un saint, mais il nous mè« nera tous à l'hôpital ; il ira lui-même le premier, « s'il continue comme il a commencé. »

Ce prélat, si rempli de douceur et de charité, ne vouloit pas cependant qu'on laissât le crime impuni, ou qu'on donnât occasion de le commettre témérairement. Un jour qu'il prêchoit, il aperçut un jeune folâtre qui chuchotoit à l'oreille d'une fille pendant le sermon. Cette impiété scandaleuse toucha vivement le zélé pontife. « Comment ! s'écria-t-il en interrompant « son discours, fera-t-on de la maison de Dieu une « caverne de voleurs et de brutalité ? Si vous ne cessez « ces indécentes manières, je vous montrerai au doigt, « et je vous nommerai devant tout le monde. Insul« tez-moi, outragez-moi, je n'en murmurerai point. « Mais si vous brayez en ma présence le Tout-Puis« sant, croyez que je ne le souffrirai pas impunément, « et qu'il n'est rien que je ne fasse pour que chacun « se range à son devoir. *Voyez* CHARITÉ, PIÉTÉ.

FIN.

TABLE

HISTORIQUE ET ALPHABÉTIQUE

DES PERSONNAGES

DONT IL EST PARLÉ DANS CE DICTIONNAIRE.

(*Le Chiffre Romain renvoie au Tome, et le Chiffre Arabe indique la page.*)

A

AARON, frère aîné de *Moyse*, et et Chef de la tribu de *Lévi*, naquit 1574 ans avant J. C. Il seconda son frère dans la délivrance du peuple de Dieu, et après le passage de la mer Rouge, il fut sacré grand-prêtre, et fut le premier pontife et le premier sacrificateur des Juifs. Il fut privé, comme *Moyse*, de la consolation d'entrer dans la terre promise, pour avoir hésité en frappant un rocher, d'où Dieu fit sortir une source d'eau vive, dans le désert de Cadès; et il mourut à l'âge de 123 ans, laissant sa dignité à son fils. Elle se conserva dans sa maison jusqu'à l'entière destruction du temple de Jérusalem; et depuis *Aaron* jusqu'à cette époque, sa famille donna 86 grands-prêtres au peuple de Dieu. I, 238.

ABAZA ou *Abassa*, commença sa révolte en 1622, sous *Mustapha I*, se voulant, disoit-il, que venger la mort du sultan *Osman*, qu'il imputoit aux janissaires. Les grands profitèrent de sa rebellion pour déposer *Mustapha*, et placer *Amurat IV* sur le trône ottoman. Le nouveau monarque vainquit le rebelle; et, non content de lui pardonner, le mit à la tête de 60,000 hommes qu'il envoya en Pologne en 1634. *Abaza* eût triomphé sans la lâcheté des Valaques et des Moldaves. Revenu à Constantinople, il fut étranglé par ordre du sultan. III, 23.

ABDALAZIZ, célèbre docteur musulman, révéré comme un saint parmi les Perses et les Turcs. II, 433.

ABDALCADER, scrupuleux observateur de la loi musulmane qu'il connoissoit à fond. Il naquit dans la province de Ghilan en Perse, ce qui le fait surnommer *Ghili* parmi ceux de sa secte. I, 16.

ABDALLA, fils d'*Yezid*, jurisconsulte musulman, eut un grand nombre de disciples; et ses maximes sont encore en honneur dans les écoles des Mahométans, parce qu'elles sont fondées sur le bon sens et la raison. II, 435.

ABDOLONYME, ou *Abdalonyme*, prince qu'*Alexandre-le-Grand* donna pour roi aux Sidoniens. Quelques auteurs, qui le nomment *Abarthomius*, disent qu'il étoit simplement jardinier d'*Alexandre*; et que ce conquérant n'eut la fantaisie de le placer sur le trône, que pour laisser à la postérité une vaine preuve de sa grandeur. III, 334.

ABOU-HANIFAH, chef de la secte qui, de son nom, fut appelée *Hanifite*, est le *Socrate* des Musulmans. Il naquit à Coufa, et mourut en prison à Bagdad vers l'an 757 de J. C. II, 443.

ABOU-HATEM, docteur musulman, se fit un nom célèbre par sa piété, et par la confiance avec laquelle il comptoit sur les bienfaits de la Providence. Il ne voulut rien posséder; et la modération de ses désirs lui rendoit en effet les richesses inutiles. III, 29.

ABOU-JOSEPH mérita, par son savoir, les faveurs du calife *Haroun-al-Raschild*, qui le fit grand-justicier de Bagdad. Il étoit sectateur zélé de la doctrine d'*Abou-Hanifah*, et il contribua beaucoup aux progrès de cette nouvelle secte. II, 343.

ABRADATE, roi de Suze, moins

célèbre par ses vertus ou ses exploits, que par la tendresse qu'eut pour lui *Panthée* son épouse. *Cyrus-le-Grand* se l'attacha par ses bienfaits. Il fut tué dans une bataille où il combattit vaillamment, vers 548 ans avant J. C. *Panthée* inconsolable se poignarda sur son corps, et voulut le suivre au tombeau. I, 115, 131.

ABRAHAM, père de la nation juive, patriarche célèbre, que sa foi vive a fait appeler *le Père des Croyans*. Il naquit à Ur en Chaldée, 1996 ans avant J. C. Il épousa *Sara*, qui fut mère d'*Isaac* à l'âge de 90 ans. Ce fils, l'héritier des promesses de Dieu, avoit environ 25 ans, lorsque le Seigneur ordonna à *Abraham* de le lui offrir en holocauste. On montre à Rome, dans l'église de S. Jacques, la pierre sur laquelle, dit-on, *Isaac* étoit placé lorque son père étoit près de le frapper. *Abraham* mourut âgé de 175 ans, laissant plusieurs enfans de plusieurs femmes qu'il avoit épousées après la mort de *Sara*. II, 249, 497. III, 856.

ABRAHAM, évêque de Carrhes, ou Carres, en Mésopotamie, sous l'empire de *Théodose II*, passa sa jeunesse dans la solitude; et ne la quitta que pour prêcher l'Evangile et extirper les restes de l'idolâtrie. Son zèle fut heureux, et il mourut à la cour de *Théodose*, qu'il avoit édifiée, ainsi que son troupeau, par ses discours et par ses exemples. III, 61, 354.

ABUBÉCRE-COBBATHI, docteur musulman, qui joignoit à beaucoup de savoir une modestie peu commune, surtout chez ceux qui, comme lui, font profession d'instruire les autres. I, 345.

ACHÉUS, capitaine achéen, contemporain d'*Aratus*, rendit de grands services à sa patrie, et mérita sa reconnoissance. On lui éleva des statues à Corinthe et ailleurs, et elles furent respectées par les Romains. III, 127.

ACHILLE, fils de *Pélée* et de *Thétis*, fut le plus grand des héros qui formèrent le siége de Troie. Cette ville fameuse ne pouvoit être prise sans lui, mais il devoit y périr. Il préféra une vie courte, mais glorieuse, à un grand nombre d'années passées dans l'obscurité. Pour venger la mort de *Patrocle* son ami, il combattit et tua *Hector*, fils du roi *Priam*; mais, percé d'un coup de flèche au talon, il mourut de sa blessure, et fut enterré au promontoire de Sigée. *Homère* s'immortalisa en chantant ses exploits, et *Alexandre-le-Grand* honora son tombeau d'une couronne. « Heureux *Achille!* » s'écria ce conquérant, d'avoir » trouvé pendant sa vie un ami » comme *Patrocle*, et après sa mort » un poëte comme *Homère!* » On a publié un ouvrage intitulé: *Homericus Achilles*, par *Drelincourt*, où cet auteur a rassemblé tout ce que l'antiquité nous a laissé de plus curieux sur *Achille*. I, 245.

ACTIUS ou ACCIUS (*Lucius*), poëte tragique très-estimé des anciens, qui admiroient dans ses pièces la noblesse des sentimens, la vérité des caractères, l'énergie des expressions; mais son style n'a pas toujours eu des approbateurs; et *Perse*, ainsi que *Martial*, tournent en ridicule ceux qui le prenoient pour modèle. Il florissoit environ 171 ans avant J. C. On trouve quelques fragmens de ses vers dans le *Corpus poëtarum*, ou Recueil des anciens poëtes. I, 306.

ACYNDINUS (*Flavius-Septimius*) fut revêtu du consulat d'Orient l'an 340 de J. C. sous le règne de l'empereur *Constantin* le jeune et de ses fils. Il eut ensuite le gouvernement d'Antioche, l'un des plus importans de l'empire. II, 369.

ADAM, père du genre-humain, fut formé le sixième jour de la création. Placé dans un jardin délicieux, il désobéit à Dieu, en mangeant du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, à la sollicitation d'*Eve* sa femme, fut chassé de cet agréable séjour, condamné à manger son pain à la sueur de son front, et à terminer par la mort une vie douloureuse et pénible, ne laissant pour héritage à sa triste postérité que les maux et la foiblesse attachés à sa nature, mais dont la grace et la bonté divine les auroient exemptés, s'il eût été fidelle à l'ordre du Seigneur. On dit qu'outre *Caïn*, *Abel* et *Seth*, il eut encore trente enfans. Il étoit âgé de 930 ans lorsqu'il cessa de vivre. I, 680.

ADHAD-EDDOULAT, sultan de Perse, de la race des *Bovides* ou *Dilémites*. I, 29.

ADMETE, mauvais poëte grec, qui avoit la manie des épitaphes. Il en fatiguoit les auditeurs, et leur faisoit désirer de les voir bientôt sur sa tombe. III, 68.

ADNAN, famille célèbre dans l'histo

des Arabes, par la subtilité et la pénétration que possédoient ceux qui la composoient. Il paroît qu'elle jouissoit d'une considération assez distinguée dans le temps où elle florissoit. III, 34.

ADRETS (*François de Beaumont*, baron des) gentilhomme dauphinois, embrassa le parti des Huguenots, après avoir suivi celui des Catholiques. Il prit sur eux Valence, Vienne, Lyon, dont il fut gouverneur, et plusieurs autres places importantes; mais s'il prouva son courage par ses exploits, il montra bien plus encore sa cruauté par les barbaries dont il accompagna ses victoires. Altéré du sang des Catholiques, il faisoit massacrer tous ceux qui tomboient en son pouvoir. Sa férocité inventoit même de nouveaux supplices; et, pour rendre ses enfans aussi barbares que lui, il les força, dit-on, de se baigner dans le sang d'un certain nombre de prisonniers qu'il venoit de faire égorger. Il s'étoit fait protestant par humeur; il redevint catholique par vengeance: il est probable qu'il ne croyoit ni la vraie ni la fausse doctrine, et qu'il n'avoit d'autre divinité que sa fureur. Il mourut détesté de tout le monde, en 1587. Guy *Allard* a publié sa vie en 1675. (Grenoble, in-12.) III, 76.

ADRIEN (*Ælius*), né à Italica, l'an 76 de J. C. fut adopté par *Trajan*, et lui succéda le 11 août 117. Il honora d'abord la mémoire de son père adoptif, mais plus par politique que par reconnoissance; et ne pouvant l'égaler, il essaya d'anéantir en quelque sorte les monumens de sa gloire et de ses services, en cédant l'Assyrie, la Mésopotamie et l'Arménie qu'il avoit conquises, aux Parthes qui ne les redemandoient pas, et en ordonnant de détruire un pont très-utile que ce grand prince avoit fait construire sur le Danube. Si ce qu'on dit de son érudition n'est pas exagéré, il eut assurément tous les talens d'un professeur; mais il n'eut pas tous ceux d'un empereur; et peut-être eût-il été mieux placé dans une chaire que sur le trône. Ses vertus furent plutôt le fruit de sa réflexion que de son caractère; mais comme il ne réfléchissoit pas toujours, il oublia quelquefois sa philosophie, pour ne suivre que le dangereux penchant de son naturel porté à la jalousie et à la cruauté; et si l'on étudie bien le principe de ses actions publiques, on verra qu'il fut plus curieux de passer pour bon prince que de l'être en effet. Il adopta le sage *Antonin*, et c'est le meilleur usage qu'il ait fait de sa puissance. Il régna près de 21 ans, et mourut en 138. I, 67, 387. — II, 434, 437. III 69, 86, 193.

ADRIEN COMNÈNE, frère d'*Alexis Comnène*, empereur de Constantinople. I, 485.

AFRANIE, fille cadette du consul *Menenius Agrippa* et d'*Ebusse*. I, 148.

AGAMEMNON, fils d'*Atrée*, succéda à son père sur le trône d'Argos et de Mycènes, l'an 1226 avant J. C., et fut déclaré généralissime de l'armée des Grecs qui alloient faire le siége de Troie. Cet honneur lui coûta cher: avant d'arriver devant la ville proscrite, il fut contraint de sacrifier à *Diane* sa fille *Iphigénie* dans l'Aulide; et à son retour, *Égiste*, amant de *Clitemnestre* sa femme, l'assassina. *Oreste*, son fils, tua le meurtrier et l'adultère *Clitemnestre*, sa propre mère; mais ce dernier trait de vengeance le livra à des remords qui le rendirent furieux, et qui ont exercé avec succès la verve de plusieurs poètes tragiques anciens et modernes. II, 406.

AGAPET I, pape, successeur de *Jean II*, en 535; ne siégea que dix mois sur la chaire de *S. Pierre*. *Théodat*, roi des Goths, l'obligea d'aller à Constantinople, pour obtenir de *Justinien* I des conditions de paix plus tolérables que celles qu'il imposoit; et pour faire ce voyage, le pontife qui n'avoit d'autre bien que sa vertu, fut obligé d'engager quelques-uns des vases sacrés de l'église de Rome. II, 201.

AGASICLES, roi de Lacédémone, vers l'an 645 avant J. C., s'appliqua à faire régner la paix dans son petit royaume, et la chose n'étoit pas aisée de son temps, ni dans la ville où il régnoit. S'il eût été despote, on peut présumer, d'après le peu qu'on sait de lui, qu'il eût été le père plutôt que le maître de ses sujets. II, 109, 434.

AGATHON, poète grec, composa des tragédies et des comédies, dont *Aristote* et *Athénée* citent quelques vers. Il étoit de Samos, et vivoit dans la 91.e olympiade, c'est-à-dire vers l'an 413 avant J. C. *Platon* le comptoit au nombre de ses amis les plus intimes. I, 103. II 434.

AGATHOSTRATE, général rhodien, sous le règne de *Ptolémée-Philadelphe*, roi d'Egypte, vers l'an 284 avant J. C., battit une flotte de ce prince à la hauteur d'Éphèse. I, 40.

AGESILAS II, l'un des plus grands princes qui aient existé, et le plus illustre des rois qui ont monté sur le trône de Lacédémone, réunit les vertus du simple citoyen et tous les talens de l'homme d'état. Si la nature lui refusa les graces du corps, elle lui prodigua celles de l'esprit, avec les qualités du cœur. Politique aussi profond que capitaine habile, il sut employer avec une égale dextérité la ruse ou la force pour humilier ou détruire les rivaux ou les ennemis de Sparte. Durant un règne de 41 ans, ce prince, petit et boiteux, fit trembler tour-à-tour les Grecs et le grand roi de Perse. Les troupes spartaines furent toujours victorieuses tant qu'il fut à leur tête, et il faisoit encore des conquêtes, il gagnoit d'importantes batailles à l'âge de plus de 80 ans. Sa première et sa principale passion étoit l'amour de la patrie : il sacrifia ses intérêts les plus chers à sa sûreté ou à sa grandeur. *Pausanias* son fils eut la foiblesse d'accepter cinquante talens d'or pour favoriser le parti du roi de Perse. *Agésilas* oublia qu'il étoit père, et ne vit plus dans le jeune prince qu'un ennemi public, qu'il fit mourir de faim. Sa longue administration n'augmenta point sa fortune, et en vrai Spartiate, il fut jaloux d'être pauvre, et ne rougit jamais de le paroître. Il alloit immoler un bœuf sur l'autel de *Pallas*; un de ces insectes immondes, qui sont l'apanage de la misère, le mordit à l'épaule, et l'empêchoit d'apporter à l'auguste cérémonie une application assez suivie : il s'arrête, saisit l'ennemi et l'écrase devant tout le monde: « Par tous les dieux ! dit-il, il faut » massacrer les traîtres, même au » pied des autels. » Il cultiva et favorisa tous les exercices qui peuvent contribuer à donner ou à augmenter les forces et l'adresse du corps; il ne mépriza que l'équitation, qu'il regardoit comme plus convenable aux femmes qu'aux hommes : aussi persuada-t-il à *Cynisca*, sa sœur, de s'y appliquer; et la princesse profita tellement de son avis, qu'elle osa disputer le prix de la course aux jeux olympiques. Ce roi célèbre mourut 362 ans avant J. C. I, 6, 35, 138, 255, 310, 335, 346. II, 7, 162, 119, 137, 202, 252, 273, 316, 378, 434, 455, 459. III, 146, 210, 259.

AGÉSILAS, frère du célèbre *Thémistocle*, fut le *Mutius-Scévola* des Grecs. Comme ce Romain, il s'introduisit dans le camp de *Xerxès* pour poignarder ce prince ennemi de sa patrie; et s'étant mépris, en tuant *Mardonius*, seigneur persan, au lieu du roi, il punit l'erreur de sa main en la livrant à l'ardeur d'un brasier. *Xerxès*, ainsi que *Porsenna*, fut frappé de cet excès de témérité ou de courage : au lieu du supplice qu'il méritoit sans doute, *Agésilas* eut la liberté de se retirer. II, 55.

AGÉSIPOLIS II, roi de Lacédémone, fils de *Cléombrote II*, eut un règne si court, qu'il n'eut pas le temps de l'illustrer. Il ne fut que montré aux Spartiates l'an 371 avant J. C. I, 35.

AGIS II, roi de Sparte, ravagea l'Argolide, et se signala dans la guerre du Péloponnèse. On lui attribue une maxime très-vraie, quoique commune, et qui n'est même commune que parce qu'elle est très-vraie. « Je » plains bien les envieux, disoit-il; » la félicité des autres les tourmente » autant que leurs propres mal- » heurs. » Il mourut l'an 427 avant J. C. I, 34, 305. II, 61. III, 91, 98.

AGIS III, roi de Lacédémone, succéda à *Archidame II*, régna 9 ans, et ne fut point heureux. Il fut vaincu par *Antipater*, gouverneur de Macédoine, l'an 330 avant J. C. II, 201. III, 145.

AGIS IV, roi de Sparte, prince trop vertueux pour son temps, voulut réformer les mœurs de Lacédémone, et rappeler l'ancienne sévérité de *Lycurgue* : mais les esprits des Spartiates n'étoient plus dociles; ses exemples ne touchèrent personne, et ses lois ne firent qu'irriter les citoyens corrompus. Il fut arrêté par surprise, mis en prison, et condamné par les Ephores à être étranglé. Il entendit la lecture de cette inique sentence avec une héroïque indifférence; et l'un de ses juges lui demandant s'il ne se repentoit pas de ce qu'il avoit fait : « Jamais, répondit-il, » non, jamais je ne me repentirai » d'avoir voulu vous rendre ver- » tueux. » Lorsqu'on le menoit au supplice, il dit à un de ses gardes qui pleuroit : « Sèches tes larmes, mon » ami, ou pleures sur ceux qui me

» condamnent; car ils valent moins » que moi.» En achevant ces mots, il présenta généreusement le cou au fatal cordon, 241 ans avant J.C. II, 94. *.

AGIS, frère aîné d'*Agésilas-le-Grand*, n'est connu que parce qu'il ne monta pas sur le trône de Lacédémone. II, 117.

AGNODICE, jeune Athénienne, qui se livra à la médecine, dont l'étude étoit interdite à son sexe, et, par ses talens, fit abroger la loi qui défendoit aux femmes de cultiver cet art, quelquefois utile. I, 241.

AGRICOLA, gouverneur de Sébaste en Arménie, en 308, sous l'empire de *Licinius*. III, 42.

AGRIPPA, Romain de la famille d'*Auguste*, une des victimes de la défiance de *Tibère*. I, 363.

AGRIPPINE, petite-fille d'*Auguste*, mère de *Néron*, et digne de l'être. Après deux mariages, elle épousa *Claude*, dont l'indolence alloit jusqu'à la stupidité. Elle voulut assurer l'empire à son fils; et comme on lui disoit que *Néron* pourroit bien lui donner la mort un jour: «Qu'importe, répond-elle, pourvu qu'il règne!» Il régna en effet. *Agrippine* empoisonna son époux, et fit proclamer *Néron* empereur. Ce qu'on lui avoit prédit ne tarda point à arriver. Le nouveau César se lassa de voir toute l'autorité entre les mains de sa mère; il oublia ses services, fut insensible à ses caresses, et la fit massacrer l'an 59 de J. C. Le centurion chargé de lui donner la mort, l'ayant frappée à la tête: « Frappe plutôt mon sein, lui » cria-t-elle en le découvrant; punis-» le d'avoir porté un monstre tel que » *Néron*. » Elle méritoit une telle mort, mais son fils ne devoit pas l'ordonner. Il la vint voir au moment où elle expiroit, et parcourant des yeux les différentes parties de son cadavre étendu, sanglant et dépouillé: « Je ne croyois pas, dit-il, » qu'elle eût tant de beauté.» *Agrippine* avoit de l'esprit, de la pénétration, et autant de talens que d'attraits; mais elle abusa de ces dons de la nature, pour servir son ambition, et suivre avec sécurité tous ses penchans dépravés. Elle établit une colonie à Urbium sur le Rhin, lieu de sa naissance, et cette ville qu'elle appela *Colonia Agrippina*, subsiste encore aujourd'hui sous le nom de *Cologne*. I, 370, 371.

AGUERRE (M. d'), brave officier français, chargé de l'attaque de l'île de Sainte-Marguerite par le comte d'*Harcourt*. I, 262.

AGUESSEAU (*Henri-François d'*), né à Limoges en 1668, fit voir dès sa plus tendre jeunesse, le germe précieux des rares talens qu'il développa ensuite avec tant de succès, et en tant de genres. Son génie étoit propre à tout. La législation, la jurisprudence, les belles-lettres, l'éloquence, toutes les sciences humaines lui furent également familières, et sa vaste érudition fut consacrée toute entière au bonheur de ses compatriotes; car il ne vouloit être savant que pour eux. Il est le seul de nos jurisconsultes qui ait bien connu l'esprit de nos lois, le seul qui pouvoit les adapter à nos besoins; le seul qui eût pu créer celles qui nous manquent, et réformer celles qui nous régissent. Jamais on ne le vit demander aucune charge; il n'eut même jamais le désir d'en posséder aucune; mais les honneurs vinrent le chercher; et son mérite les appela malgré lui. Il fut d'abord avocat-général du parlement de Paris en 1691, puis procureur-général en 1700, et enfin chancelier de France 17 ans après. Cette dignité suprême l'exposa à bien des orages, qu'il supporta toujours avec constance, parce qu'il ne les méritoit pas. Il s'en consoloit dans sa terre de Fresne, en se livrant aux travaux innocens de l'agriculture; et les jours de ses exils furent ceux qu'il appeloit *les beaux jours de sa vie*. Ce grand homme mourut en 1751, à l'âge de 83 ans. On a déjà publié plusieurs volumes de la collection de ses Œuvres, qui doivent tenir le premier rang dans la bibliothèque des jurisconsultes et des orateurs. II, 361. III, 323.

AHMED, fils d'*Iahia*, natif de Damas, fut consacré à Dieu par son père et sa mère, et se livra au service du temple de la Mecque. Après 24 ans d'absence, il voulut revoir ses parens, frappa à leur porte, et n'en fut pas reçu. Cette histoire n'est peut-être qu'une allégorie musulmane, qui tend à enseigner qu'on ne doit rien attendre de sa famille, quand on se livre à Dieu pour ne plus rien faire pour elle: nous n'avons droit à la reconnoissance de la société, que quand nous lui rendons ce qu'elle nous donne. III, 56.

ALAIN-BLANCHARD, citoyen de Rouen, l'une des trois victimes qu'exigea *Henri V*, roi d'Angleterre, lorsqu'il prit cette ville en 1419. I, 225.

ALAIN-CHARTIER, littérateur français, écrivit mieux en prose qu'en vers, et fut secrétaire de *Charles VI* et de *Charles VII*, rois de France; mais le baiser que lui donna *Marguerite d'Ecosse*, première femme de *Louis XI*, l'a plus immortalisé que ses ouvrages, qui ont été publiés en 1617 (*in*-4.°, Paris). Il fut nommé *le père de l'éloquence française*; mais l'éloquence de son temps écorcheroit les oreilles et fatigueroit l'esprit dans le nôtre. Il mourut vers 1458. I, 246.

ALAMONDARE, ou *Monder*, roi d'une partie des Sarasins, fit des courses dans la Syrie et la Palestine en 529, et persécuta les solitaires qui se sanctifioient dans les déserts de ces contrées, ainsi que les Chrétiens qui habitoient ses états; mais touché ensuite de leurs vertus et de la solidité de leur doctrine, il voulut devenir leur frère. Il sut distinguer les vrais principes du christianisme, des absurdités qu'y mêloient les hérétiques de son temps; et ce choix qu'on n'avoit pas lieu d'attendre d'un guerrier, prouve qu'il avoit autant de sagacité que de courage. II, 347, III, 119.

ALBIN ou *Albinus* (*D. Clodius*), se fit proclamer empereur par ses troupes en 193, après la mort de *Pertinax*. Il fut reconnu dans la Bretagne où il commandoit, à Lyon et dans la majeure partie de l'Italie. Il falloit que son parti fût puissant, puisque *Sévère*, qui s'étoit fait aussi déclarer souverain en Pannonie, feignit de rechercher son amitié; mais il ne tarda point à le combattre, et il le vainquit à Lyon en 197. I, 393.

ALBINET (*Guillaume d'*), brave gouverneur du château de Rochester, du temps de *Jean-sans-Terre*, roi de la Grande-Bretagne en 1215. III. 156.

ALBINUS, citoyen romain qui s'est rendu célèbre par un trait de piété, dans le temps où Rome fut prise par les Gaulois, sous la conduite de *Brennus*, 387 ans avant J. C. III, 64.

ALBORNOS (*Gilles-Alvarez-Carillo*), d'abord archevêque de Tolède, puis cardinal, et enfin légat du saint siége, fut digne de tous ces honneurs, et se distingua par l'austérité de ses mœurs, l'intégrité de ses vertus et la noble fermeté de son caractère. Il mourut à Viterbe en 1367. II, 94, 191.

ALCAMÈNE, fils de *Télècle* ou *Télècre*, succéda à son père sur le trône de Lacédémone, 813 ans avant J. C., et régna 37 ans. Il eut des vertus dignes de son rang, et donna l'exemple de la soumission que l'on doit aux lois de l'état. Les Messéniens lui offrirent de riches présens pour l'engager à leur être favorable dans une discussion qu'ils avoient avec les Spartiates: il les refusa. «Pourquoi » ne les avoir pas pris, lui demanda-» t-on? — Parce que je me serois » brouillé avec les lois.» Il croyoit, avec raison, qu'un prince ne gouverne bien que quand il consulte les intérêts de ses sujets plutôt que les siens. III, 30.

ALCIBIADE, Athénien célèbre, fils de *Clinias*, fut élevé par *Socrate*, et profita des leçons d'un si grand maître, moins pour former ses mœurs, qui furent tantôt réglées, tantôt dissolues, rarement bonnes, que pour diriger sagement tous les ressorts de sa politique. Il fut tour-à-tour le défenseur et le fléau de sa patrie, mérita son exil et son rappel, et fut assassiné par l'ordre du satrape *Pharnabaze*, qui lui avoit offert un asile dans son gouvernement, et à l'instigation de *Lysandre*, roi de Sparte, qui craignoit le génie aussi supérieur que dangereux de cet illustre général. Il étoit dans la 50.e année de son âge lorsqu'il reçut la mort, vers l'an 404 avant J. C. I, 22, 33, 34, 105, 119, 244. II, 89, 350, 426. III, 27, 120.

ALCUIN, (*Flaccus-Albinus*), diacre de l'église d'Yorck où il enseignoit les sciences ecclésiastiques, fut appelé d'Angleterre en France par *Charlemagne*, qui le prit pour son maître, et qui se servit de lui pour rétablir les lettres dans ses états. *Alcuin* vit récompenser son zèle par plusieurs abbayes, et mourut dans celle de *S. Martin* de Tours en 804. Ce qui nous reste des écrits de ce restaurateur des études forme un volume *in-fol.*, qui fut publié à Paris en 1617, et qui est un monument curieux de la barbarie du siècle de l'auteur. I, 308.

ALEXANDRE, lacédémonien, contemporain de *Lycurgue*, et que ce sage législateur rendit meilleur pour le punir. I, 320.

ALEXANDRE, fils de *Lisymachus* et de *Mécride*, prince phrygien. I, 48.

ALEXANDRE I, roi de Macédoine, monta sur le trône vers l'an 497 avant J. C. et régna 43 ans. Il s'attacha aux Perses, qu'un de ses successeurs devoit un jour subjuguer. Il en fut l'esclave et l'agent, et ce bon prince ne se doutoit pas qu'un autre *Alexandre* en deviendroit le maître. I, 197.

ALEXANDRE, frere d'*Olympias*, mère d'*Alexandre-le-Grand*, et par conséquent oncle maternel de ce conquérant, monta sur le trône des Molosses et de l'Epire, après la mort d'*Arimbas*, et à l'exclusion d'*Æacides*, fils de ce prince, et père du célèbre *Pyrrhus*, 342 ans avant J. C. A l'exemple de son neveu, il voulut aussi agrandir ses états; et la dixième année de son règne, il passa en Italie pour combattre les Samnites et les Lucaniens. Il gagna sur ces peuples plusieurs batailles considérables, et fit alliance avec les Romains; mais ses nouveaux sujets secouèrent souvent le joug: il fut obligé de les combattre sans cesse, et enfin il fut tué par les Apuliens, dans une rencontre, 326 ans avant J. C. I, 33.

ALEXANDRE III, que ses vertus et ses vices, ses actions héroïques et ses courageuses extravagances ont fait surnommer *le Grand*, eut pour père *Philippe I*, roi de Macédoine, et naquit à Pella, 356 ans avant J.C. Il annonça de bonne heure ce qu'il seroit un jour, et les amusemens de son enfance furent des jeux héroïques. Il eut *Aristote* pour précepteur, et on l'appliqua à tout ce qui pouvoit le rendre aimable et courageux. L'esprit et le corps furent également cultivés, et le jeune prince surpassa l'attente de ses maîtres, les soins et les désirs de son père. On voulut l'engager à disputer le prix aux jeux olympiques: «Je le veux bien, dit-» il, si l'on me donne des rois pour » antagonistes.» Il succéda à *Philippe* à l'âge de 20 ans, et se montra digne d'un tel prédécesseur. A peine fut-il roi, qu'il voulut être conquérant. La Thrace et l'Illyrie furent subjuguées, Thèbes fut détruite et toute la Grèce soumise. Ensuite, avec une poignée de soldats, il osa renverser l'énorme colosse de la monarchie persanne, qui, depuis plusieurs siècles, faisoit trembler la Grèce, et menaçoit le reste de l'Europe. Il vainquit *Darius*, s'empara de ses vastes états, de ses immenses richesses, se rendit maître de la Lydie, de l'Ionie, de la Carie, de la Pamphilie et de la Cappadoce, en moins de temps qu'il n'en auroit fallu à un autre pour les parcourir. Tyr, qui lui résista quelques mois, et la Judée, accrurent ses conquêtes. Il vint adorer le vrai Dieu dans le temple de Jérusalem, où le grand-prêtre lui montra que ses victoires avoient été prédites par *Daniel*. La Phénicie et l'Egypte lui furent ouvertes, et les Indes même devinrent une des provinces de son empire. Cette immense domination ne satisfaisoit point encore son ambitieux courage: regardant comme peu de chose ce qui lui restoit à conquérir pour être maître du globe, il désiroit d'autres mondes, afin de les soumettre aussi à sa puissance. Pour méditer de nouveaux exploits, il se rendit à Babylone: là, dans le sein des plaisirs, il trouva ce qu'il avoit échappé en tant de batailles; un excès de vin, ou le poison, lui donna la mort 324 ans avant J. C., et dans la trente-troisième année de son âge. Si ce prince eut des qualités odieuses, il eut aussi des vertus estimables. Aussi humain qu'il étoit brave, s'il fut terrible dans les batailles, il étoit, après la victoire, le plus poli, le plus libéral des princes. Il faisoit des lois après avoir fait des conquêtes. S'il détruisoit des villes, il en construisoit d'autres, formoit des colonies utiles, faisoit fleurir le commerce, protégeoit et animoit les arts, et il laissoit voir à ses nouveaux sujets plutôt un père qu'un conquérant. S'il dut tout à ses triomphes, il fit tout aussi pour les mériter et pour les rendre durables, ne laissant rien derrière lui, ni à côté, et possédant l'art si peu commun d'opposer la discipline à la multitude, et de vaincre par elle. Il sut lier étroitement toutes les parties de son nouvel empire, en détruisant cette ancienne rivalité qui divisoit les Grecs et les Perses; et par l'adresse du souverain et l'impartialité de son administration, les uns oublièrent peu à peu qu'ils étoient vainqueurs, et les autres, qu'ils étoient vaincus. Si ses folies furent grandes, elles ne furent que momentanées, et peut-être les dut-il moins à son propre naturel, qu'à cette cohorte de vils flatteurs qui l'encensoient pour le tromper, et

qu'il écouta sans doute avec trop de complaisance; mais la raison le rappeloit bientôt à lui-même, et dans le feu même de ses passions, elle savoit se faire entendre, et souvent arrêtoit l'incendie. La postérité ne lui a pas pardonné d'avoir trop aimé le vin, de s'être quelquefois laissé dominer par la colère et par l'orgueil, et surtout d'avoir eu la manie de vouloir passer pour le fils d'un Dieu; mais l'horreur qu'inspirent ses vices, n'a pas empêché qu'on ne lui ait payé dans tous les siècles le juste tribut d'admiration qu'il mérite. Il avoit la taille moyenne, penchoit un peu le cou; et ses yeux à fleur de tête, son regard fier, annonçoient le maître du monde. I, 2, 36, 62, 102, 118, 144, 147, 244, 250, 251, 252, 255, 284, 287, 805, 820, 336, 445, 481. II, 1, 6, 87, 89, 90, 103, 110, 130, 158, 169, 170, 198, 207, 234, 248, 252, 275, 329, 352, 354, 357, 377, 395, 416, 418, 456. III, 45, 68, 99, 114, 122, 123, 136, 145, 155, 174, 175, 214, 240, 311, 313, 326, 334.

ALEXANDRE tua son oncle *Poliphron*, pour s'emparer de la tyrannie de Phère en Thessalie, 369 ans avant J. C. L'année suivante, il défit les Thébains commandés par *Pélopidas*, fit prisonnier ce général célèbre, et le jeta dans un affreux cachot. Le reste de l'armée vaincue eût péri sans ressource, si *Epaminondas*, qui y servoit comme volontaire, ne se fût mis à la tête des fuyards, et n'eût arrêté le tyran. Cependant *Pélopidas* recouvra sa liberté, et n'en fit usage que pour attaquer son vainqueur. *Alexandre* fut battu à son tour, et contraint de se circonscrire dans le territoire de Phère; mais le général thébain périt au milieu de son triomphe, et cette mort releva les espérances du tyran. Il ramassa de nouvelles forces, et gagna une bataille sur mer contre les Athéniens, la neuvième année de son règne. Il eût été à souhaiter pour son peuple que ce prince eût toujours fait la guerre. Il aimoit à répandre le sang, et il versoit celui de ses sujets, quand il n'avoit pas d'ennemis à tuer. Une des récréations de ce barbare étoit d'enterrer face à face des hommes vivans, ou de les déguiser en bêtes féroces, pour les faire tuer à coups de flèches par ses chasseurs, ou déchirer par ses chiens. Il fit construire un temple pour y consacrer la pique avec laquelle il avoit tué son oncle, et lui offrit même des sacrifices, comme à une sorte de divinité. Sans cesse livré à la crainte de rencontrer enfin un vengeur de l'humanité outragée, il se défioit de tout le monde; et jamais il ne se rendoit auprès de *Thébé* sa femme qu'il aimoit beaucoup, sans l'avoir fait fouiller par des satellites, pour s'assurer si elle ne cachoit point quelque poignard. Ce qu'il redoutoit arriva; car cette princesse le soupçonnant infidelle à la foi conjugale, l'assassina, aidée de ses frères *Tisiphon* et *Lycophron*, 357 ans avant J. C. I, 252. II, 12, 357.

ALEXANDRE (S.), martyr, dans la cinquième persécution générale ordonnée contre les Chrétiens par un édit de l'empereur *Sévère*, en 202. II, 73.

ALEXANDRE-SÉVÈRE (*M. Aurelius-Severus-Alexander*) fut adopté par l'infame *Héliogabale* en 221, et lui succéda l'année suivante. Il vainquit les Allemands et les Perses, réforma les abus, corrigea les mœurs, rendit l'empire heureux et florissant, et fut assassiné par des soldats qu'avoit gagnés un de ses officiers nommé *Maximin*, qui usurpa le trône des Césars en 235. Il étoit âgé de 29 ans, et en avoit régné treize. I, 15, 284, II, 49. III, 205.

ALEXANDRE (*Jérôme*), l'un des savans, qui, sous le règne de *Louis XII*, commencèrent en France la restauration des études. Ce bon roi lui donna une pension qu'il méritoit plus encore par son zèle que par ses talens ou ses écrits. I, 442.

ALEXANDRE VII, de l'illustre maison de *Chigi*, naquit à Sienne en 1599. D'abord inquisiteur à Malte, il fut successivement vice-légat à Ferrare, nonce en Allemagne, évêque d'Imola, cardinal, et pape, après la mort d'*Innocent X*, en 1655. Il embellit Rome, protégea les gens de lettres, approuva la bulle de son prédécesseur contre les cinq propositions attribuées à *Jansénius*, évêque d'Ypres, et prescrivit ce fameux formulaire de 1665, qui causa tant de trouble parmi les théologiens français. Il fut obligé de réparer de la manière la plus éclatante l'outrage que sa garde corse avoit fait au duc de *Créqui*, ambassadeur de *Louis XIV*,

et mourut en 1667, avec la réputation d'un homme rusé, mais qui n'avoit pas assez de dextérité pour cacher ses ruses. III, 289.

ALEXANDRIDAS, citoyen de Sparte. III, 384.

ALEXIS COMNÈNE, fils d'*Isaac Comnène*, empereur de Constantinople, se distingua par des exploits dignes des plus grands généraux, avant de monter sur le trône, qu'il usurpa sur *Nicéphore Botoniate*. Il battit les Turcs, et les contraignit à demander la paix : ensuite il vainquit les Scythes, et promit aux croisés de les secourir, lorsqu'ils se présenteroient dans ses états. Mais, soit qu'il craignit d'être entraîné dans leur ruine, ou soit, comme les Latins le lui reprochent, qu'il fut charmé de voir cette multitude innombrable se fondre et disparoître peu à peu, il les abandonna à leur propre fortune, et fut peu fidelle à ses engagemens. Ils voulurent punir cette espèce de trahison lorsqu'ils repassèrent à Constantinople : il sut les calmer par ses protestations, ses manières affables, ses largesses et même ses services ; et après avoir évité cette guerre et pacifié son empire, il mourut en 1118, après un règne de 38 ans. I, 484.

ALEXIS, surnommé *Michaelovitz*, c'est-à-dire, *Fils de Michel*, succéda à ce prince sur le trône de Russie en 1645, et l'occupa 31 ans. Il fit la guerre aux Polonais, fut sur le point d'être leur roi, protégea le commerce, maintint la discipline dans ses armées, veilla à l'exécution des lois, augmenta ses états par plusieurs conquêtes, et prépara la fameuse réformation nationale que *Pierre-le-Grand* son fils exécuta lorsqu'il eut succédé à ce bon prince. I, 298.

AL-FARABI, fameux philosophe musulman, vivoit au dixième siècle, et laissa plusieurs ouvrages, dont on trouve, dit-on, quelques parties dans la bibliothèque de Leyde. III, 238.

ALFONSE ou (*Alphonse*) I, succéda à *Henri*, comte de Portugal, son père, en 1112. Ayant défait cinq rois maures en 1139, ses troupes le proclamèrent roi, et il fut le premier prince portugais décoré de ce titre, qui n'ajouta rien à sa puissance, mais qui la rendit plus vénérable. Il régna 46 ans, et laissa le trône à son fils *Sanche I*, en 1158. I, 149.

ALFONSE (ou *Alphonse*) VI, roi de Léon, succéda à son père *Ferdinand II*, dans le douzième siècle, remporta plusieurs victoires sur les Maures, et mourut comblé de gloire et regretté de son peuple. I, 149.

ALFONSE (ou *Alphonse*) V, surnommé *le sage* et *le magnanime*, succéda à son père *Ferdinand-le-Juste* sur le trône d'Aragon et de Castille en 1416. *Jeanne II*, reine de Naples, l'appela à son secours, et l'adopta pour son héritier cinq ans après. Cette adoption l'engagea dans une guerre assez longue contre *Louis d'Anjou*, que cette princesse fit roi en 1431 ; et après sa mort elle lui substitua *René d'Anjou* son frère. *Alfonse* fit de nouveaux efforts pour défendre ses droits ; mais il fut vaincu et pris par *Philippe*, duc de Milan, qui le remit en liberté. Cependant *Jeanne* mourut ; *René* fut reconnu roi ; mais *Alfonse* continuant de lui disputer cette couronne, la lui enleva enfin, et fit le bonheur de Naples, comme il faisoit celui de ses autres états. Ce bon prince mourut dans cette ville, en 1458, laissant le trône d'Aragon à *Jean II*, son frère, et celui des deux Siciles à *Ferdinand I* son fils. I, 2, 3, 14, 148, 236, 243, 284, 328. III, 8, 320, 365, 384, 390. III, 23, 27, 38, 74, 144, 158, 163, 172, 192, 210.

ALI IV, calife ou souverain des Sarasins, et l'un des successeurs de Mahomet. III, 287.

ALIPE, disciple et ami de saint *Augustin*, embrassa la religion catholique, devint évêque de Tagaste, et soutint la cause de l'église contre les Donatistes, dans une célèbre conférence qui se tint à Carthage en 411, en présence du tribun *Marcellin*. II, 293.

ALIX, sœur de *Renaud*, comte de Boulogne, sous le règne de *S. Louis*. I, 430.

ALLUCIUS, prince des Celtibériens, en Espagne, que le premier *Scipion l'Africain* vainquit 210 ans avant J. C., et qu'il s'attacha ensuite par ses bienfaits. II, 244.

AMALON, comte de Champagne, feudataire du roi *Gontran*, vers l'an 570. I, 468.

AMARACH-BEN-HAMZAH, Musulman célèbre par sa générosité sous le califat d'*Haroun-al-Raschild*, au huitième siècle. II, 240.

AMASIS, né d'une famille très-obscure et probablement indigente, eut presque tous les vices que l'éducation

corrige ou réprime quelquefois, et quelques-uns des talens qu'elle ne donne pas toujours. Sa première jeunesse, il la passa dans des tavernes; et les joueurs de profession, les vagabonds, les fainéans, furent ses premiers maîtres. N'ayant pas assez de fortune pour suivre constamment leurs leçons, il cherchoit par adresse ou par force, dans la bourse d'autrui de quoi remplir la sienne, et plus d'une fois il fut sur le point d'être livré à la justice par ceux dont il avoit contraint la libéralité. Ce fut en volant ses concitoyens, qu'il apprit à dérober le sceptre. Son industrie le rendit nécessaire à *Apries*, roi d'Egypte, son souverain. Une armée que ce prince avoit fait marcher contre les Cyrénéens, ayant été défaite, s'étoit révoltée. *Amasis* fut envoyé pour rappeler les rebelles à leur devoir. Il veut parler; on le proclame souverain: loin de s'en défendre, il se met à la tête de ses nouveaux sujets, marche contre *Apries*, le combat, le fait prisonnier, le livre à la fureur de ceux qui lui avoient donné le titre de roi, et le réalise en se rendant maître de toute l'Egypte vers l'an 570 avant J. C. Sans perdre ses anciennes habitudes, il se montra digne du trône par les soins qu'il donna à l'administration de la justice, et par son application à rendre ses peuples heureux et florissans. Dès le lever de l'aurore jusqu'au milieu du jour, il expédioit les affaires avec l'attention la plus scrupuleuse; ensuite, pour se délasser, il se livroit à la boisson avec un certain nombre d'amis capables de le seconder; et on l'eût pris pour leur bouffon plutôt que pour leur maître, par les espiégleries qu'il faisoit afin de les exciter à rire. Quelques graves courtisans osèrent lui représenter qu'en se familiarisant ainsi, il dégradoit la majesté royale. « Bon, bon, dit-il, un arc ne peut » pas toujours être tendu; il faut que » la récréation succède au travail, » si on veut le reprendre avec fruit. » Il entreprit plusieurs guerres, et fit quelques conquêtes. Sur le point d'en venir aux mains avec les Arabes, il s'aperçut que ses troupes craignoient d'engager le combat: il fit placer derrière les bataillons les statues des divinités les plus respectées de l'Egypte, puis parcourant tous les rangs: « Camarades, s'écria-t-il, nos » Dieux nous regardent, ne les abandonnons point au pouvoir de l'ennemi. » Il remporta la victoire. Sachant, par sa propre expérience, combien l'oisiveté est pernicieuse à la république, ainsi qu'à ceux qui la composent, il porta un décret contre quiconque ne pourroit, chaque année, prouver aux magistrats par quels moyens il subsistoit. Cette loi parut si belle au sage *Solon*, qu'il l'inséra dans son code, et se fit honneur de l'avoir copiée. Ce prince aimoit à dire des bons mots, et ceux qui lui échappoient n'étoient pas toujours dépourvus de ce sel philosophique qui les rend piquans ou agréables. Un de ses courtisans étoit inconsolable de la mort de son fils unique; *Amasis* fatigué de ses cris lugubres: « Ami, lui dit-il, imagine-toi que » tu ne l'as jamais eu. » Ce roi, célèbre à quelques égards, gouverna durant 44 ans, et laissa le trône à *Psamménite*, qui fut vaincu par *Cambyse* 526 ans avant J. C. I, 20.

AMBOISE (*George d'*) fut premier ministre sous *Louis XII*, et partagea avec ce prince le glorieux titre de *Père du Peuple*. Il ne fut pas grand politique, mais excellent citoyen, et ses vertus suppléèrent à ses lumières. Il montra autant de zèle pour le bonheur de la France, que pour le maintien de la religion et des mœurs. Il ne posséda jamais qu'un seul bénéfice, dont il consacroit les deux tiers à la nourriture des pauvres et à l'entretien des églises. Il se contenta de l'archevêché de Rouen et du chapeau de cardinal, sans vouloir y ajouter d'abbayes, suivant l'usage. Il eût pu devenir pape, et il le désiroit pour le bien de la chrétienté; mais le cardinal *de la Royère*, plus intrigant que lui, lui enleva la tiare, et prit le nom de *Jules II*. La France perdit ce sage ministre en 1510. Il mourut à Lyon dans le couvent des Célestins, à l'âge de 59 ans. Il répétoit souvent au frère infirmier qui le servoit dans sa maladie: « Frère » *Jean*, que n'ai-je été toute ma vie » *frère Jean!* » paroles qui prouvent que ce n'est pas dans la grandeur que l'on trouve la véritable félicité. Sa vie a été publiée par *le Gendre*, en 1721, et l'on a imprimé ses lettres à *Louis XII*, à Bruxelles en 1712. I, 236.

AMBROISE (S.), l'un des 4 docteurs de l'Eglise Latine, et archevêque de Milan, signala son zèle, sa religion

et ses talens sous plusieurs empereurs, et mourut le 4 avril, veille de Pâques, en 397, à l'âge de 57 ans. La douceur de son éloquence lui a fait donner le surnom de *doctor mellifluus*. Tous ses ouvrages respirent la piété la plus touchante, et la religion s'y montre avec la parure qui lui est convenable. On en a fait plusieurs éditions; mais celle des Bénédictins, en 2 vol. *in-fol.* est la meilleure. I, 402. II, 71, 102, 204, 263, 275, 383.

AMÉDÉE VIII, duc de Savoie, fut surnommé le *Pacifique*, parce qu'il sut conserver la paix pendant que tous les potentats ses voisins se faisoient la guerre, et on lui décerna le titre de *Salomon de son siècle*, pour la sagesse avec laquelle il gouverna son peuple, et les lois utiles qu'il porta. Presque tous les souverains de son temps le choisirent pour arbitre de leurs querelles, et il s'enfit respecter autant qu'il étoit aimé de ses sujets. Après avoir fait ériger la Savoie en duché, il laissa ses états à son fils, et se retira avec plusieurs seigneurs de sa cour, dans une petite ville appelée *Ripaille*. Il y bâtit un monastère, et tout auprès un agréable palais auquel il donna le nom d'*Ermitage*. Là, ce prince, avec ses compagnons, menoit une vie délicieuse, et cherchoit à prodiguer les roses sur les épines de la vertu. Une table délicatement servie, des mets plus choisis que nombreux, d'innocentes récréations entremêlées d'occupations champêtres, rendoient ces nouveaux reclus moins semblables aux ermites du désert qu'à ces disciples d'*Epicure*, qui ne se refusent aucune des douceurs de ce monde, et ne s'appliquent qu'à en éviter l'excès. Ils prenoient cependant le nom de *Solitaires de Ripaille*, parce qu'ils avoient exclus les femmes de leur société, et qu'ils portoient la barbe comme les Capucins. Vêtus moins grossièrement que ces religieux, ils portoient une robe de drap gris très-fin, soutenue par une ceinture d'or, et ils avoient au cou une croix de la même matière. Tel étoit le repos voluptueux dont jouissoit *Amédée*, lorsque les pères du concile de Bâle lui donnèrent la tiare en 1439. Il prit le nom de *Felix V*, mais 10 ans après, il abdiqua la papauté en faveur de *Nicolas V*, et se contenta du chapeau de cardinal. Il mourut à Genève en 1451, âgé de 69 ans. II, 328.

AMIN, fils du calife *Haroun-al-Raschild*, succéda à ce prince en 809, à condition que *Mamoun* son frère auroit le califat après lui, et qu'en attendant il posséderoit tous les meubles de la maison impériale, et qu'il commanderoit au Khorasan, l'une des provinces de l'empire. *Amin*, devenu maître, ne voulut remplir aucune de ces conditions imposées solennellement par son père. *Mamoun* fut obligé d'armer contre lui, et de le combattre. Le calife fut vaincu, et se réfugia dans Bagdad où son frère vint l'assiéger. Le danger dont il étoit menacé n'interrompit point ses plaisirs. Au lieu de songer à défendre sa capitale, il se reposoit sur ses officiers, pour se livrer tout entier à la bonne chère et au jeu. *Mamoun* alloit donner l'assaut; on vient l'apprendre au calife qui jouoit alors aux échecs: « Paix! » paix! dit-il à l'importun messager, » je vais faire un beau coup, et » donner échec et mat. » *Mamoun* cependant entra dans la ville, arrêta son frère, le fit déposer, et lui donna la mort en 813, la cinquième année de son règne. I, 323.

AMMONIUS, pieux et saint solitaire, qui vivoit dans le quatrième siècle, et qui refusa l'épiscopat. II, 94.

AMPHIARAÜS, fils d'*Oïclès*, inventa l'art futile de la divination par les songes, et, pour cette belle découverte, fut mis au rang des dieux. Il prévit, dit-on, par son art, qu'il seroit tué s'il accompagnoit *Adraste* à la guerre de Thèbes; et comme il étoit plus jaloux de vivre que de combattre, il se cacha; mais sa femme *Eriphile*, séduite par la promesse d'un riche collier d'or, découvrit le lieu de sa retraite. Il prit la fuite, et fut englouti tout vivant dans la terre avec son char. Les habitans d'Orope, ville de l'Attique, lui élevèrent un temple, dont l'oracle eut beaucoup de célébrité. Pour le consulter, on immoloit un bélier sur la peau duquel on se couchoit, et ce qu'on songeoit la nuit étoit la réponse du Dieu, que l'on payoit en jetant dans sa fontaine des pièces d'or et d'argent. II, 174, 256.

AMPHILOQUE (S.), évêque d'Icône, au quatrième siècle, assista au premier concile général de Constantinople, en 831, et présida au concile de Side. Dans l'un et dans l'au-

tre, il fit admirer son zèle pour la pureté de la foi de J. C., et mourut vers l'an 394. Il nous reste de lui quelques ouvrages théologiques que le père *Combefis* a publiés en 1644. I, 16.

AMPHION, peintre célèbre, contemporain d'*Apelle* qui l'estimoit, florissoit vers l'an 329 avant J. C. II, 442.

AMROU, sultan ou prince souverain d'une partie de l'Orient, dans le temps que les Sarasins étoient maîtres de ces contrées. II, 428.

MURAT I, empereur des Turcs, monta sur le trône en 1359, après *Orchan* son père, et mérita le titre d'*Illustre*, non par ses vertus, mais par ses conquêtes. Il enleva aux Grecs la Thrace, Gallipoli et Andrinople, dont il fit le siége de son empire. Il battit le prince des Bulgares, s'empara de la basse Mysie, châtia ses bassas rebelles, fit crever les yeux à son fils, qui avoit voulu se soustraire à la cruauté de son despotisme, et fut tué dans un combat en 1389, après avoir gagné 37 batailles. C'est lui qui créa la milice des janissaires, et qui lui donna la forme qu'elle a encore aujourd'hui. II, 378.

AMURAT IV succéda à *Mustapha* sur le trône ottoman, en 1623, et s'acquit le surnom d'*Intrépide*, par la bravoure avec laquelle il s'exposa aux dangers de la guerre. Il prit d'assaut Bagdad, et sut se faire craindre des janissaires, qui s'étoient rendus redoutables à leurs souverains. La valeur étoit sa seule vertu, et il la ternit par la cruauté et par la débauche. Il mourut en 1640, d'un excès de vin, en dépit du prophète *Mahomet*, qui défend à ses sectateurs l'usage de cette liqueur dangereuse. III, 20, 237.

ANACHARSIS, fils de *Gnurus*, roi des Scythes, préféra la philosophie au trône, qu'il laissa à son frère *Gadvida*, et quitta son pays l'an 592 avant J. C., pour se rendre à Athènes, dont la reine sa mère, qui étoit grecque, lui avoit appris la langue. Il prit *Solon* pour maître, et profita tellement des leçons de ce philosophe, qu'il devint son égal, et fut au nombre des sept sages de la Grèce. Il fut lié avec tous les hommes célèbres de son temps, et s'en fit admirer par l'austère gravité de ses mœurs et l'énergie de ses maximes. Dans sa vieillesse il voulut revoir sa patrie, non par une vaine curiosité, mais pour introduire les sciences et les usages des Grecs chez ses concitoyens. Les Scythes, tout barbares qu'ils étoient, furent plus prudens que le philosophe; ils virent qu'en adoptant des mœurs étrangères et des études incompatibles avec la simplicité de leur vie, ils perdoient leur caractère national. *Anacharsis* fut traité comme un novateur dangereux; et sans respect pour son grand âge ni pour sa naissance, le roi le tua d'un coup de flèche, vers l'an 554 avant J. C. Les Grecs lui érigèrent des statues, au pied desquelles on lisoit ce précepte: *Tais-toi; sois sobre et chaste.* I, 108, 242. 304. II, 43, 88, 408.

ANACRÉON naquit à Téos en Ionie, vers l'an 532 avant J. C., et fut comblé d'honneurs par les rois ses contemporains, à cause de ses aimables poésies, et de son caractère plus aimable encore. Il passa sa vie dans une mollesse voluptueuse, et les plaisirs l'accompagnèrent jusqu'au tombeau. A l'âge de 85 ans, un pepin de raisin s'arrêta dans son gosier, et lui donna la mort. Ce qui nous reste de ses vers semble avoir été dicté par les grâces. Les meilleures éditions sont celles de Cambridge, 1705 *in*-12, de Londres, 1706, *in*-8.° et d'Utrecht, 1732, *in*-4.° II, 90.

ANANIAS, l'un des trois jeunes Hébreux captifs à Babylone, que *Nabuchodonosor* fit jeter dans une fournaise ardente, pour avoir refusé d'adorer son idole. On l'appelle encore *Sidrach*. (*Voyez* AZARIAS.) II, 150.

ANASTASE I, surnommé le *Silentiaire*, non qu'il eût l'art de se taire, mais parce qu'il étoit chargé de faire taire les autres dans le palais de l'empereur, monta sur le trône de Constantinople, par le crédit d'*Ariadne*, veuve de *Zénon*, dont il étoit depuis long-temps le favori secret. Il l'épousa par reconnoissance, et donna les plus grandes espérances, en retranchant plusieurs impôts, en diminuant les autres, et en abolissant la vénalité des charges; mais il ne tarda point à démentir ces heureux commencemens; et ses sujets, au lieu d'un père qu'ils avoient cru trouver, ne virent plus en lui qu'un tyran avare et cruel. Il se déclara contre les catholiques, et

il montra autant de hauteur envers les ministres des autels, que de bassesse avec les ennemis de l'état. Il acheta la paix des Perses et des Bulgares, et appaisa des séditions plus par hypocrisie que par autorité. Un jour entr'autres, il parut au cirque en habit de suppliant, protestant qu'il étoit prêt à sacrifier ses intérêts particuliers à l'intérêt public. Cette comédie toucha le peuple, qui le supplia de reprendre les rênes du gouvernement. Il les reprit, et continua ses vexations. Il mourut d'un coup de tonnerre, en 518, à l'âge de 88 ans, dont il avoit régné 27. III, 351.

ANAXAGORE, né à Clazomène, vers l'an 460 avant J. C., se livra de bonne heure à l'étude de la philosophie, sous la conduite d'*Anaximène*. Il y fit de tels progrès, qu'à l'âge de 20 ans il osa le premier ouvrir à Athènes une école de philosophie. Il eut un grand nombre d'auditeurs, parmi lesquels on distinguoit *Périclès*, qui le choisit pour maître. Ces succès n'éblouirent point *Anaxagore*. Afin de s'abandonner plus librement aux objets de ses méditations, il distribua ses terres à ses concitoyens, et ses meubles à ses amis. Il enseignoit qu'une intelligence souveraine avoit formé cet univers, et présidoit à sa conservation ; et ce dogme parut si nouveau, qu'on donna à son auteur le surnom d'*Intelligence*. Il disoit que le tonnerre n'est produit que par le choc et la collision des nuées ; que les comètes ne sont que des étoiles errantes, qui, venant à se rencontrer, lançoient des flammes ; que la lune est un globe opaque, parsemé de collines et de vallons, et couvert de lieux habitables ; que la voie lactée n'est point un composé d'étoiles, mais l'effet de la réflexion des rayons du soleil ; et que cet astre lui-même n'est qu'un rocher incandescent, beaucoup plus grand que le Péloponnèse. Quelques articles de cette doctrine étonnèrent les Athéniens, mais le dernier les révolta. Ils adoroient le soleil ; ils furent indignés de ce que le philosophe n'en faisoit qu'une pierre. Il fut accusé d'impiété, et condamné à l'exil. Il supporta cette disgrace avec toute la constance qu'inspire une conscience sans reproche : « Voilà le fruit de » vos paradoxes, lui dit-on lorsqu'il » sortoit de la ville ; vous ne verrez » plus les Athéniens. — Dites plutôt, » répliqua-t-il, que ce sont eux » qui ne me verront plus. » Il se retira à Lampsaque, où il se fit admirer. Il parvint à une extrême vieillesse ; et comme il s'éteignoit peu à peu, ses disciples lui demandèrent s'il ne vouloit point retourner à Clazomène, pour y être inhumé auprès de ses pères. « Cela m'est indifférent ; il y a tout aussi loin de » là que d'ici pour aller au séjour » des morts. » Quand il ne fut plus, on l'honora comme un homme divin, et l'on érigea des autels sur son tombeau. On remarque qu'il n'a jamais ri. Cependant il ne manquoit pas de motifs ; et *Démocrite* eût bien profité des occasions que le hasard offrit au philosophe de Clazomène. I, 12, 108. II, 176, 179, 209.

ANAXARQUE, philosophe d'Abdère, disciple de *Démocrite*, fut un des favoris d'*Alexandre-le-Grand*, quoiqu'il lui parlât comme eût fait *Diogène*. Le conquérant de l'Asie le combla de bienfaits, et le philosophe n'abusa point des bontés du roi de Macédoine. *Nicocréon*, tyran de Chypre, qui le haïssoit, le fit piler dans un mortier ; et cet affreux supplice ne servit qu'à faire éclater l'héroïque constance d'*Anaxarque*. I, 251. II, 357, 396. III, 139.

ANAXILAUS, tyran de Zanècle et de Rhégio en Sicile, mourut vers l'an 476 avant J. C., après avoir régné 18 ans. Il ne fit rien de mémorable, mais il eut l'art de conserver la puissance qu'il avoit usurpée, et de la laisser à ses enfans. I, 300.

ANAXIMÈNE, naquit à Lampsaque, et se fit un nom par son éloquence. *Philippe*, père d'*Alexandre*, le choisit pour donner à son fils des leçons de belles-lettres ; et le précepteur s'attacha tellement à son élève, qu'il le suivit dans la guerre contre les Perses. Il sauva sa patrie, qu'*Alexandre* voulut détruire, et il s'immortalisa plus en désarmant ce héros, que par ses harangues et ses histoires dont il ne nous reste rien. III, 99.

ANGELONG, officier lombard, qui portoit la lance de *Grimoald* son roi, se rendit célèbre par sa bravoure dans une guerre de ce prince contre l'empereur *Constant II*, vers l'an 662. III, 309.

ANDIATORIGÈS, adversaire d'*Auguste*, que ce prince fit prisonnier,

et qu'il fit mettre à mort. I, 166.

ANDRÉ II, succéda à *Ladislas II*, sur le trône de Hongrie, en 1204, et l'occupa durant 31 ans. Il se croisa pour la Terre-Sainte, défendit Jérusalem avec une bravoure qui lui acquit le surnom de *Jerosolymitain*, et soutint d'autres guerres dans lesquelles il ne démentit point sa valeur. Son équité égala son courage: il ne se crut roi que pour administrer à ses peuples une justice impartiale; et les intérêts de ses sujets lui furent plus sacrés que les siens. Il protégea surtout la noblesse, il la rendit la surveillante des rois, du moins quant à la conservation de ses privilèges. «Si quelqu'un de vos souverains veut les enfreindre, dit-il, » il vous sera permis, ainsi qu'à vos » descendans, de prendre les armes » pour les défendre, sans pouvoir » être traité de rebelles.» Cette clause, inutile sous un bon roi, pouvoit être bien dangereuse sous un prince foible ou méchant. *André* consulta plus son cœur que sa prudence en l'insérant dans la charte des privilèges des gentilshommes hongrois. Il mourut regretté de tous les ordres de l'état, et méritant de l'être, en 1235. I 475.

ANDRÉ (*Boulanger*, connu sous le nom de *petit père*) augustin réformé, se fit un nom par les trivialités et les turlupinades dont il remplissoit ses sermons. On l'alloit entendre moins pour s'instruire que pour s'amuser; et l'on rit même encore aujourd'hui, en se rappelant ses platitudes oratoires. Il mourut à Paris, sa patrie, en 1657. II, 263.

ANDROCLUS, esclave d'un proconsul d'Afrique, sous le règne de *Caligula*. III, 130.

ANGADRÉSME, (Sainte) vierge et abbesse près de la ville de Beauvais, dont elle est une des patrones, et où ses reliques sont honorées. Elle mourut en 698. III, 365.

ANGELI (L'), s'immortalisa en disant tiré quelquefois *Louis XIV*. Il faut des bouffons aux grands hommes, et l'*Angeli* se crut un personnage, parce qu'il fut celui d'un grand roi. D'autres que lui eurent la même persuasion, et on lui adressa plus d'une requête, parce qu'on espéroit qu'à la faveur d'un bon mot il la feroit appointer par son maître. III, 73.

ANICET, affranchi de *Néron*, que cet empereur inhumain chargea de poignarder *Agrippine* sa mère. Le tellfite fut fidelle aux ordres du tyran, et voilà pourquoi l'on parle de lui dans l'histoire. I, 372.

ANICIUS-BASSUS, préfet de Rome en 388, fut revêtu des honneurs du consulat en 408, et il les mérita. I, 454.

ANNE, femme d'*Elcana* et mère de *Samuel*, qu'elle mit au monde environ 1124 ans avant la naissance de J. C. Elle signala sa reconnoissance par un cantique, qui est l'un des plus beaux de tous ceux que l'on trouve dans les livres saints. I, 16.

ANNE de Bretagne, fille et héritière du duc *François II* et de Marguerite *de Foix*, naquit à Nantes en 1476. Fiancée à *Maximilien d'Autriche*, qui l'épousa, même par procureur, elle fut mariée à *Charles VIII*, roi de France, puis à *Louis XII*, son successeur, dont elle avait été aimée avant son premier engagement. Cette alliance acquit la possession de la Bretagne à la couronne. *Anne* étoit la plus belle femme de son siècle, et elle fut une de nos plus vertueuses reines. Elle mourut au château de Blois, le 9 janvier 1514, pleurée des pauvres dont elle étoit la mère, et de tous les Français qu'elle avoit édifiés par ses exemples. II, 266.

ANNE d'*Autriche*, fille aînée de *Philippe III*, roi d'Espagne, femme de *Louis XIII*, et mère de *Louis XIV*, eut la régence du royaume pendant la minorité de son fils. En rendant le cardinal *Mazarin* l'organe et l'instrument de sa puissance, elle révolta les grands de la cour. Elle fut obligée de s'enfuir de Paris, et le peuple toujours extrême, chantoit des vaudevilles injurieux à sa vertu. Elle vint à bout de pacifier ces troubles, et donna tout son temps aux exercices de piété. Elle fit bâtir la magnifique église du Val-de-Grace, en reconnoissance de ce que Dieu lui avoit donné *Louis XIV*. Elle empêcha ce prince d'épouser la nièce de *Mazarin*; et ce ministre feignant de craindre les suites de la passion du monarque: « Si le roi étoit capable de cette in» dignité, lui dit-elle, je me met» trois, avec mon second fils, à la » tête de toute la nation, contre le » roi et contre vous.» Cette réponse étoit l'image de son caractère plein de noblesse et de hauteur. Elle mourut en 1666, âgée de 64 ans. I, 312. II, 263.

ANNE, fille de *Jacques II*, roi de la Grande-Bretagne, fut mariée à *George*, prince de Danemarck, qu'elle tint en tutelle. Après la mort du roi *Guillaume*, époux de sa sœur aînée, les Anglais l'appelèrent au trône. Le duc *de Marlborough*, son favori et son général, illustra son règne par ses victoires; et la paix d'Utrecht, dont elle dicta les conditions, mit le comble à sa gloire. Elle assura à la maison d'Hanovre la succession de la couronne d'Angleterre, et mourut en 1714 à l'âge de 50 ans, dont elle avoit régné 12. L'usage trop fréquent des liqueurs fortes abrégea ses jours. II, 175.

ANNE IWANOWNA, fille de *Jean*, empereur de Russie, frère du czar *Pierre-le-Grand*, épousa le duc de Courlande *Frédéric-Guillaume*, et succéda en 1730 à *Pierre II* son cousin, sur le trône de Russie. Elle favorisa le commerce de ses sujets, se fit craindre ou rechercher tour à tour de l'empereur, des Polonois, des Turcs, des Persans et des Chinois, et fit la guerre au grand-seigneur durant près de 4 ans, avec un succès qui ajouta à la gloire de son règne. Elle mourut en 1740, laissant le trône à *Jean de Brunswick*, petit-fils de sa sœur, sous la régence du duc de Courlande, Jean Ernest *de Biron*, son favori. II, 39, 299.

ANNIBAL, fils d'*Amilcar*, le plus implacable ennemi des Romains, jura à son père une haine éternelle contre Rome. Dès l'âge de neuf ans il fut guerrier, et son application au métier des héros annonçoit dès lors qu'il mériteroit un jour d'être à leur tête. Il joignoit la prudence au courage, et son activité fut toujours dirigée par une présence d'esprit peu commune. Il mit Rome à deux doigts de sa ruine. Vaincu par *Scipion*, il se retira dans Carthage sa patrie, que la jalousie des Romains lui fit bientôt abandonner. Partout il leur suscita des ennemis. Il se réfugia d'abord chez *Antiochus*, roi de Syrie, auquel il donna des conseils dont ce prince ne sut pas profiter; puis chez *Prusias*, roi de Bythinie, où ne se croyant pas en sûreté, il avala un poison subtil qu'il portoit depuis long-temps dans le chaton de sa bague, l'an 183 avant J. C., âgé de 64 ans. I, 7, 22, 23, 26, 306. II, 1, 6, 105, 137, 242, 244, 248, 284, 357. III, 259.

ANIUS, officier du grand *Marius*, que ce général sanguinaire chargea de tuer l'orateur *Marc-Antoine*, aïeul du triumvir. II, 139.

ANNON, riche et puissant Carthaginois, du temps du philosophe *Anacharsis*. II, 88.

ANTALCIDAS, général lacédémonien, florissoit environ 400 ans avant J. C. Il fut guerrier et philosophe, et, ce qui est moins ordinaire, avec un grand mérite, il fut modeste. Etant dans la Samothrace, il se présenta aux ministres des divinités du pays, pour être initié à leurs sacrifices. « Qu'avez-vous fait de louable, lui » demanda le plus ancien des prê- » tres? — Les Dieux ne l'ignorent » pas, répondit-il, et ce n'est pas à » moi à le dire. » II, 61, 433. III, 145.

ANTHIME, patriarche eutychien de Constantinople, sous l'empire de *Justinien*. III, 208.

ANTIGENIDAS, célèbre joueur de flûte thébain, disciple de *Philoxène*. III, 145.

ANTIGONE ou *Antigonus*, d'abord capitaine d'*Alexandre-le-Grand*, fut un des généraux qui se partagèrent les vastes états de ce conquérant après sa mort. Il eut la Pamphylie, la Syrie, et la Haute-Phrygie, provinces qui formoient la majeure partie de l'Asie inférieure. Il défit plusieurs de ses rivaux, bâtit la ville d'Antigonie, et fut tué dans une bataille contre trois de ses compétiteurs, l'an 301 de J. C., à l'âge de 80 ans. Etant sur le trône, il montra plus de douceur dans sa conduite qu'il n'en avoit dans le caractère. Quelqu'un, qui le connoissoit, en fut surpris. « Je veux, dit-il, conserver » par la douceur, ce que j'ai acquis » par la force. » I, 32, 39, 109, 147, 305, 489. II, 207, 383, 456. III, 68, 69.

ANTIGONE ou *Antigonus I*, surnommé *Gonatas*, fils de *Démetrius Poliorcètes*, monta sur le trône de Macédoine l'an 277 avant J. C., et l'occupa 33 ans. I, 148. II, 6, 406. III, 161.

ANTIGONE ou *Antigonus II*, surnommé *Doson*, c. à d. *qui donnera*, parce que promettant toujours, il ne donnoit rien, gouverna la Macédoine, moins comme roi, que comme tuteur de *Philippe*, père de *Persée* son neveu. Il exerça l'autorité souveraine durant 12 ans, et la laissa à son neveu, l'an 220 avant J. C. I, 117. II, 22, 285, 409.

ANTIN (duc d'), surintendant des bâtimens, et courtisan très-adroit sous *Louis XIV*. I, 267, 269.

ANTIOCHUS I, surnommé *Soter*, c. à d. *sauveur*, succéda à *Séleucus-Nicanor* son père, sur le trône de Syrie, 281 ans avant J. C., et régna 20 ans avec gloire. Il avoit aimé *Stratonice* sa belle-mère, qui lui fut donnée pour épouse, et qui partagea avec lui les honneurs divins qu'on leur décerna après leur mort. I, 140.

ANTIOCHUS III, dit *le Grand*, fut roi de Syrie l'an 224 avant J.C., et gouverna durant 37 ans. Il prit Sardes, subjugua les Mèdes et les Parthes, conquit la Judée, la Phénicie et la Cœlésyrie, et projettoit de se rendre maître de la Grèce, lorsque les Romains se déclarèrent contre lui; il étoit alors aidé des conseils d'*Annibal*, qui s'étoit réfugié à sa cour, et, avec ce grand homme, il se croyoit invincible. Il fut battu par *Scipion* l'Asiatique, et contraint, pour obtenir la paix, de renoncer à tout ce qu'il possédoit en Europe, et à tout ce qui étoit en-deçà du mont Taurus en Asie. Quelque temps après, il fut tué dans l'Elymaïde, en pillant un temple de *Jupiter-Bélus*, l'an 187 avant J. C. I, 22, 306. II, 242, 247. III, 127, 327.

ANTIOCHUS IV, surnommé *Epiphanes* ou l'illustre, succéda à *Séleucus-Philopator*, 176 ans avant J. C., et tint le sceptre de Syrie durant 12 ans. Il fut le plus cruel ennemi des Juifs, dont il vouloit détruire la religion. Il mourut, frappé de la main de Dieu, l'an 164 avant J.C. Les courtisanes le gouvernèrent, et il se livra tour à tour à la fureur ou à la débauche. II, 145, 146, 201.

ANTIOCHUS V, surnommé *Eupator*, fils et successeur du précédent, fut tué par *Démétrius Soter* son cousin-germain, l'an 162 avant J.C. I, 342.

ANTIOCHUS, sophiste grec: on ignore le temps où il florissoit. II, 172.

ANTIOCHUS, eunuque, précepteur de *Théodose II*, que *Pulchérie*, sœur et tutrice de cet empereur, lui ôta, parce qu'il s'occupoit moins de l'éducation du prince que des intrigues de la cour. II, 111.

ANTIPATER, disciple d'Aristote, et l'un des généraux d'*Alexandre-le-Grand* gouverna la Macédoine et joignit les talens de la guerre à l'amour des belles-lettres. Il réduisit les Thraces, et défit les Lacédémoniens. *Alexandre* lui ôta son gouvernement pour complaire à *Olympias* sa mère; et on dit qu'*Antipater* s'en vengea en empoisonnant son souverain. Il mourut l'an 321 avant J. C. I, 113, 144. II, 90, 201, 403. III, 174.

ANTISTHÈNE commença par donner des leçons de réthorique; mais ayant entendu *Socrate*, il congédia ses auditeurs: « Allez, leur dit-il, chercher un autre maître; pour moi, » j'en ai trouvé un. » Il s'attacha à ce philosophe, et fut l'un de ses plus zélés disciples. Il vendit tous ses biens, pour se livrer avec moins d'inquiétude à l'étude de la sagesse, et ne garda qu'un manteau, encore étoit-il déchiré. *Socrate* devina les motifs de ce choix. « Je vois ta vanité, lui dit-il, à travers les trous » de ton manteau. » Ainsi *Antisthène*, malgré ce détachement général, étoit moins simple que son maître: il portoit une longue barbe, et marchoit un gros bâton à la main, et le dos chargé d'une besace; et cette fastueuse pauvreté lui fit des disciples. Il fut le père de la secte qu'on appela *Cynique*, parce que, comme les chiens, ceux qui la composoient ne craignoient pas de fouler aux pieds le respect que l'on doit à ses semblables, et de se livrer en public à des actes que la pudeur oblige de dérober aux regards des témoins. A ses folies près *Antisthène* avoit de la précision et de la solidité dans sa doctrine. A quoi vous sert cette austère philosophie qui fait vos délices? lui demandoit-on un jour. « A vivre » avec moi, » répondit-il. Quelqu'un lui disant que la guerre étoit utile, puisqu'elle délivroit les villes d'une multitude de misérables: « Vous » vous trompez, répondit-il; elle en » fait plus qu'elle n'en emporte. » Il enseigna clairement l'unité de Dieu; mais il joignit à ce dogme la doctrine erronée du suicide. Il disoit souvent: « Il vaut mieux tomber entre les griffes des corbeaux, qu'entre les mains des flatteurs: les » premiers ne font de mal qu'aux » morts; les autres dévorent les vivans. » Il florissoit vers l'an 324 avant J. C. I, 241.

ANTOINE (*Marc-*), surnommé l'*Orateur*, à cause de son éloquence, qui rendit l'Italie rivale de la Grèce, selon l'expression de *Cicéron*, fut questeur en Asie, préteur en Sicile, proconsul en Silicie, consul 99 ans

avant J. C., enfin censeur, et se distingua par l'intégrité qu'il fit paroître dans tous ces emplois. Il fut égorgé par l'ordre de *Marius*, et regretté de tous les bons citoyens. II, 139, 211.

ANTOINE (*Marc-*), petit-fils du précédent, se rendit célèbre d'abord par son courage, puis par ses désordres, enfin par son affection pour *Jules-César*. Après l'assassinat de ce général, il s'empara de sa puissance, qu'il partagea avec *Auguste* et *Lépide*, et prit avec eux le nom de *Triumvir*. Ils cimentèrent leur autorité par le meurtre des meilleurs citoyens, et bientôt ils tournèrent leurs armes contre eux-mêmes. *Auguste* ne voulant point de collègue, déclara la guerre à *Antoine*, le vainquit à *Actium*, et le réduisit à la nécessité de se donner la mort, l'an 30 avant J. C. I, 106, 109, 126, 462, II. 20, 285, 327, 392. III, 123.

ANTOINE (*Marc-*), fils du précédent, ne succéda point à la puissance de son père, et en fut probablement la victime. II, 392.

ANTOINE (saint), instituteur de la vie monastique, né au village de Côme en Egypte, l'an 251, quitta le monde à l'âge de 17 ans, après avoir distribué ses biens aux pauvres, et se retira dans une solitude, où il fit bâtir plusieurs monastères. En 335, il fit un voyage à Alexandrie, pour défendre la foi contre les Ariens qui publioient qu'il avoit la même doctrine qu'eux. De retour parmi ses frères, il continua de les édifier par ses leçons et par ses vertus, et mourut âgé de 105 ans, en 356, laissant sa tunique à saint *Anathase*, qui écrivit sa vie. Quoique saint *Antoine* n'eût point d'études, il laissa sept lettres, avec une règle et des sermons, que l'on trouve dans la *Bibliothèque des Pères*. I, 5. III, 268, 269.

ANTOINE, grand bâtard de Bourgogne sous *Louis XI*. II, 219.

ANTONIA, fille de *Marc-Antoine* et d'*Octavie*, épousa *Drusus*, fils de *Livie* et frère de *Tibère*, qui lui laissa 2 fils, *Germanicus*, père de *Caligula*, et *Claude*, successeur de ce dernier. Après la mort de son mari, elle voulut rester veuve. *Caligula* étant devenu empereur, lui causa tant de chagrin, qu'elle s'empoisonna, dit-on, l'an 38 de J. C. I, 365.

ANTONIN, surnommé *le Pieux* et le *Débonnaire*, empereur romain, succéda à *Adrien*, qui l'avoit adopté, après avoir passé par toutes les dignités de l'empire. Il fit régner avec lui toutes les vertus, et mourut l'an 161, regretté de ses sujets dont il étoit père plutôt que le maître. I, 285, 388, 492, 493. II, 46, 107, 414.

APCHON (M. d'), archevêque d'Auch, prélat célèbre par son humanité pour son troupeau, qu'il éclaira par sa doctrine, et qu'il édifia par ses vertus. I II, 184.

APELLE, né dans l'île de Cos, fut le plus célèbre peintre de l'antiquité. *Alexandre-le-Grand* ne voulut être peint que par lui, et le combla de bienfaits, dont l'artiste n'abusa point. Il inventa le profil pour *nuigone*, qui n'avoit qu'un œil, et possédoit un vernis pour pouvoir suppléer à l'huile des modernes. Il fleurissoit vers l'an 330 avant J. C. I, 106. II, 66, 198, 252.

APELLE ou *Appelle*, comédien que *Caligula* fit déchirer à coups de fouets. I, 365.

APHRAATE, pieux solitaire sous l'empereur *Valens*, protecteur de l'arianisme. III, 350.

APOLLODORE, disciple et ami du sage *Socrate*. II, 305.

APOLLONIUS, surnommé *Pergæus*, parce qu'il naquit à Perge en Pamphylie, géomètre célèbre, vivoit sous *Ptolémée-Evergète*, roi d'Egypte, vers l'an 244 avant J. C. Il composa plusieurs traités de mathématiques, dont il ne nous reste que celui de Sections coniques. La meilleure édition de cet excellent ouvrage est celle d'Oxford, corrigée par Hallei en 1710, *in-fol.* III, 230.

APOLLONIUS de Tyane, bourg de Cappadoce, né quelques années avant J. C., philosophe pythagoricien, à qui les païens attribuèrent des miracles, pour les comparer à ceux du Sauveur; mais qu'on doit regarder, avec saint *Jérôme*, comme les effets de la magie, ou plutôt, avec saint *Augustin*, comme les prestiges d'un imposteur fort habile. Il mena une vie très-austère, afin de se rendre plus recommandable; fit le prophète et le réformateur, et mourut l'an 97 de J. C. sous l'empire de Nerva. On lui dressa des autels après sa mort. I, 84, II, 186, 405, 450.

APOLLONIUS, sophiste, né à Chalcis en Syrie, auquel *Antonin-le-Pieux*, confia l'éducation de *Marc-Aurèle*, son fils adoptif. I, 493.

APPA, fille de *Romilde*, duchesse de Frioul, avec *Géla*, sa sœur. I, 478.

APPIUS-CLAUDIUS-CRASSINUS, fut choisi l'an 451 avant J. C, pour rédiger les lois de *Solon*, apportées de Grèce à Rome, et les adapter aux mœurs et aux besoins de la république. On lui donna 9 collégues, et ces 10 magistrats furent revêtus du pouvoir souverain, sous le nom de *Décemvirs*. Ils ne tardèrent point à en abuser, surtout *Appius*, qui, voulant s'emparer de la jeune *Virginie*, pour satisfaire ses passions brutales, fut obligé d'abdiquer son autorité usurpée, et fut mis à mort en prison, l'an 449 avant J. C. I, 471.

APOLLOCRATE, fils aîné de *Denys-le-jeune*, tyran de Syracuse. I, 173.

ARABLAI, (*Pierre d'*) chancelier de l'université de Paris, fut décoré du chapeau de cardinal, sous le règne et à la recommandation de *Philippe-le-Long*, dont il mérita l'estime par son savoir. I, 434.

ARASPE, jeune seigneur mède, favori du grand *Cyrus*, roi de Perse, et gardien imprudent de *Panthée*, reine de la Suziane. I, 115, 464.

ARATUS, fils de *Clinias*, naquit à Sicione, ville capitale de la république des Achéens, et dès sa plus tendre jeunesse, conçut le dessein de chasser les tyrans qui asservissoient sa patrie. Il s'associa quelques citoyens, zélés comme lui pour la liberté publique, et vint à bout d'exécuter son noble projet. Sicione devenue libre, acquit, par les services et les talens de son libérateur, l'ascendant sur toute la Grèce, et fut recherchée des rois de Macédoine; *Philippe II*, l'un de ces princes, qui redoutoit *Aratus*, le fit empoisonner, l'an 214 avant J. C. On lui éleva des statues avec le titre de *Sauveur de la patrie*. I, 186. II, 185, 208. III, 127.

ARC, (*Jeanne d'*) connue sous le nom de la *Pucelle d'Orléans*. III, 316.

ARCADE, (saint) martyr. III, 349.

ARCADIUS, fils de *Théodose-le-Grand*, n'hérita pas des vertus de son père en régnant après lui sur l'Orient, qui lui fut donné pour partage. Il avoit été revêtu de la pourpre à l'âge de 7 ans, en 384, et il fut empereur en 395. *Ruffin*, préfet du prétoire, le gouverna d'abord, et après la mort tragique de ce ministre, qui, pour se venger, avoit trahi l'empire, *Arcadius* se rendit l'esclave d'un eunuque, qui le conduisit comme une bête, selon l'expression d'un ancien. Le monarque indolent et voluptueux se reposa de tout sur cet indigne favori, et après lui sur *Eudoxie*, sa femme, à laquelle il sacrifia saint *Jean-Chrysostôme*. Dès l'âge le plus tendre, *Arcadius* avoit développé la férocité de son caractère, en ordonnant de tuer *Arsène*, son précepteur. Il ne changea point de mœurs en montant sur le trône des Césars, et sa mort, arrivée en 408, ne causa aucuns regrets. Il n'avoit que 31 ans, et il mourut encore trop tard pour le bonheur et la gloire de l'empire. I, 16, 404. II, 40. III, 3, 166.

ARCÉSILAS ou *Arcésilaus*, né à Pitane en Eolie, succéda à *Crantor* son maître, dans l'école platonique. Il forma la secte appelée *La seconde Académie*, et se fit de nombreux disciples, autant par son caractère aimable et généreux, que par les principes de sa philosophie. Un des principaux points de sa doctrine étoit qu'il faut douter de tout, et rester dans une incertitude continuelle sur toutes choses. Il aimoit tellement *Homère*, que quand il l'alloit lire, il s'écrioit: «Je vais à mes amours.» Il mourut, dit-on, d'un excès de vin, à l'âge de 75 ans, vers l'an 300 avant J. C. I, 264. II, 119, 394, 408.

ARCHAMBAUD, officier de confiance à la cour de *Charlemagne*. I, 421.

ARCHAMBAULT DE BOURBON, confident de *Louis VIII*, roi de France. I, 5.

ARCHÉLAUS I, usurpa le trône de Macédoine, 413 ans avant J.C., et régna en grand prince, quoique peut-être avec trop de sévérité. Il discipline ses armées, fortifia ses places, protégea les lettres et les arts. Un de ses favoris le tua dans la quatorzième année de son règne. I, 103, 136, 306, 324. II, 89.

ARCHÉLAUS, fut fait roi de Cappadoce par *Marc-Antoine*, et se maintint sur le trône sous l'empire d'*Auguste*. Pour se venger, le sombre *Tibère* l'invita à venir à Rome, et le fit mourir de chagrin après l'avoir emprisonné, la seizième année de J. C. Après sa mort, son royaume fut réduit en province de l'empire romain. I. 362.

ARCHIAS, l'un des gouverneurs spartiates, que les Lacédémoniens établirent à Thèbes dont ils s'étoient rendus maîtres en s'emparant de la forteresse de la *Cadmée*, 382 ans av. J C. I, 178.

ARCHIDAMI II, fils et successeur d'*A-*

gésilas-le-Grand, roi de Sparte, monta sur le trône 388 ans avant J. C., et l'occupa 28 ans. Quelqu'un lui demandant jusqu'où s'étendoit le domaine des Lacédémoniens : « Jusqu'où leurs lances peuvent atteindre, » répondit-il. Il fut tué en Italie, où il étoit abordé avec une flotte pour secourir les Tarentins. II, 135. III, 91, 98.

ARCHILÉONIDE, dame lacédémonienne, distinguée par son dévouement patriotique. I, 195.

ARCHIMÈDE, né à Syracuse d'une famille illustre, et parent d'*Hiéron*, roi de cette ville, préféra l'étude des mathématiques à l'élévation que sa naissance lui promettoit. Il fit des découvertes si surprenantes dans la mécanique, qu'on le prendroit pour l'inventeur de cette science utile, si son siècle étoit plus reculé. Il fut tué à la prise de sa patrie par les Romains, l'an 212 avant J. C. Il nous reste de lui quelques traités, dont la meilleure édition est celle de 1615, *in-fol.* Paris, I, 265.

ARCHITAS, né à Tarente, fut un grand mathématicien, et s'attacha également à l'étude de la mécanique et à celle de la philosophie morale. Il embrassa la doctrine de *Pythagore*. Un naufrage le fit périr sur les côtes de la Pouille. Il florissoit vers l'an 331 avant J. C. III, 288.

ARÉTHUS, citoyen de Corinthe, célèbre par sa sincère amitié pour *Eudamidas*. I, 96.

ARETIN (*Pierre*), ainsi nommé parce qu'il naquit à Arezzo, étoit fils naturel d'un gentilhomme appelé Louis *Bacci*. Il fut le plus impudent des Satiriques. *Charles-Quint* lui envoya une chaîne d'or de cent ducats, pour l'engager à modérer ses saillies cyniques. « Voilà, dit le poète effréné, » voilà un bien petit don pour de si » grandes sottises! D'autres princes n'employèrent que le bâton, et s'en trouvèrent mieux. Il n'épargna ni le sacré ni le profane, et c'est avec raison qu'on a dit dans une épitaphe épigrammatique,

« Que s'il n'a pas contre Dieu même
« Vomi quelque horrible blasphème,
« C'est qu'il ne le connoissoit pas. »

Il mourut à Venise, vers 1556, âgé de 66 ans. III, 287.

ARGENSON (*Marc-René de Voyer de Paulmy*, marquis d') naquit à Venise en 1652. La république voulut être sa marraine. *Louis XIV* le fit lieutenant-général de police, magistrature qu'il honora par la manière sage et grande dont il la remplit. Ses importans services furent récompensés de la dignité de garde-des-sceaux, qui lui imposoit l'obligation d'en rendre de plus grands encore. Il mourut en 1721, à 69 ans, membre des académies françoise et des sciences. I, 94, II, 285.

ARGOLI (*Jean*), né dans le royaume de Naples, se distingua par ses poésies latines et italiennes. Son *Endymion* a été imprimé *in-12* en 1626. Il mourut vers 1660. II, 184.

ARGOUGES (M. d'), intendant de Bourgogne, ennemi des longues harangues, en rencontra une telle qu'il la désiroit. III, 92.

ARIMAZE, souverain d'une partie de la Sogdiane, osa braver *Alexandre-le-Grand* sur un rocher fortifié. Il fut pris et mis à mort, environ 328 ans avant J. C. III, 313.

ARIOBARZANE, roi de Cappadoce du temps du grand *Pompée*. III, 265.

ARISTAGORAS, chef ou prince des habitans de Milet, gendre du tyran *Histiée*, rendit la liberté à ses concitoyens, 805 ans avant J. C. Il fut tué 6 ans après, dans un combat contre les Perses. II, 478.

ARISTANDRE, fameux devin, ou qui feignoit de l'être, se fit aimer d'*Alexandre-le-Grand*, par des prédictions qui flattoient la vanité de ce conquérant, ou qui excusoient ses vices. III, 139.

ARISTARQUE, de Samothrace, précepteur de *Ptolomée-Philométor*, roi d'Egypte, vers l'an 159 avant J. C. Il se rendit célèbre par la sévérité de sa critique : aussi donne-t-on son nom aux censeurs dont l'indulgence n'est pas la principale vertu. Il mourut à 72 ans, d'une hydropisie. III, 44.

ARISTÉE, savant géomètre ancien, antérieur à *Euclide*, et dont les traités sont perdus. III, 230.

ARISTIDE, surnommé *le Juste*, rival de *Thémistocle*, se distingua par sa candeur et son désintéressement, contre son adversaire par ses artifices et son ambition. Quoiqu'il eût passé par toutes les charges de la magistrature d'Athènes, sa patrie ; quoiqu'il eût plusieurs fois commandé des armées, remporté des victoires, et eu le maniement des deniers de la Grèce, il mourut dans une si grande indigence, qu'il fallut l'enterrer aux

dépens du public, qui dota ses filles. Son petit-fils *Lysimachus* gagnoit sa vie à interpréter des songes dans un carrefour. I, 19, 197, 199. II, 104, 173, 223, 316, 345, 346, 440, 444. III, 31, 37.

ARISTIPPE, fameux philosophe de Cyrène, se rendit diciple de *Socrate*, et, devenu maître à son tour, il fonda la secte appelée *Cyrénaïque*, qui faisoit consister dans la volupté le souverain bien de l'homme sur la terre. Ce prétendu sage, bien différent de celui dont il avoit pris des leçons, vécut d'une manière conforme à sa doctrine. Il fut un des courtisans les plus assidus de *Denys* le tyran, qui l'aimoit, parce qu'il savoit bien juger des ragoûts. Il vivoit vers l'an 396 avant J. C. I, 22, 107, 241. II, 23, 109, 429, III, 69, 171.

ARISTOBULE, historien d'*Alexandre-le-Grand*, et flatteur de ce prince, mais dont les adulations ne furent pas heureuses. III, 327.

ARISTODÈME, courtisan d'*Antigonus*, roi d'une partie de l'Asie, et que l'on croyoit fils d'un cuisinier. I, 305.

ARISTODICUS, citoyen de la ville de Cumes. II, 319.

ARISTOGITON, citoyen d'Athènes, qui, secondé d'*Harmodius*, rendit la liberté à sa patrie, en faisant mourir *Hipparque*, fils de *Pisistrate*, tyran de l'Attique, l'an 516 avant J.C. On lui érigea des statues, ainsi qu'à son collégue, dans la place publique. II, 121, 175.

ARISTOMAQUE, banni de Sicione, aida le célèbre *Aratus* à chasser les tyrans de sa patrie. I, 187.

ARISTOMÈNE, prince ou roi des Messéniens, de la noble famille des Epytides, sacrifia sa fille pour sauver sa patrie. I, 200.

ARISTOMÈNE, roi des Messéniens et successeur d'*Euphaès*, ne dut le trône qu'à sa rare valeur, et soutint, quand il fut le maître, la réputation guerrière qu'il s'étoit acquise n'étant que simple officier. Il mit Lacédémone à deux doigts de sa perte; mais, abandonné de ses alliés, il se réfugia dans une place forte, sur le mont Ira, où il se défendit durant 11 années. Il se retira ensuite à Rhodes, où il fut tué, l'an 668 avant J. C. II, 155.

ARISTOPHANE, poëte comique grec, fit retentir le théâtre d'Athènes des applaudissemens prodigués à ses pièces. Mais, malgré ses talens et les succès glorieux dont ils furent couronnés, la postérité ne lui a pas pardonné d'avoir profané la religion et la sagesse, en jouant la Divinité et *Socrate*. Il avoit composé plus de 50 comédies, dont il ne reste que 11, remplies de cet esprit fin et délicat qui caractérise le sel attique. *Kuster* en a donné une magnifique édition en 1710, *in-fol.* II, 123. III, 113.

ARISTOPHANE, l'un des gardes d'*Alexandre-le-Grand*. III, 135.

ARISTOPHON, capitaine athénien, contemporain du célèbre *Iphicrate*, et qui a sauvé son nom de l'obscurité pour laquelle il étoit fait, en accusant ce grand homme. II, 191.

ARISTOTE, surnommé le *prince des philosophes*, naquit à Stagyre, ville de Macédoine, 384 ans avant J. C. On dit qu'il étoit de la famille d'*Esculape*, dieu de la Médecine. Il fut disciple de *Platon*, qu'il égala bientôt. *Philippe* lui confia l'éducation d'*Alexandre-le-grand* son fils. Il donnoit ordinairement ses leçons en se promenant, ce qui a fait appeler son école la *secte des Péripatéticiens*. Il mourut âgé de 63 ans, 322 ans avant J. C. Ses concitoyens lui dressèrent des autels; et jusqu'au siècle dernier, si on ne l'adora pas, on regarda au moins tout ce qu'il avoit dit comme autant d'oracles, dont il n'étoit pas permis de douter. La meilleure édition des ouvrages de ce philosophe célèbre et digne de toute sa réputation, est celle de *Duval*, *in-fol.* 2 vol. Paris, 1619. I, 273. II, 7, 110, 433, 338. III, 86, 296, 229.

ARNOLDE DE WINKELRIED, gentilhomme suisse, du pays d'Underwald, au quinzième siècle. I, 230.

ARRIA, épouse de *Cécina-Pétus*, noble Romain sous l'empire de *Claude*. I, 127.

ARSACE ou *Artaban IV*, roi des Parthes, du temps de *Vespasien*, monta sur le trône l'an 50 de J. C. et régna 40 ans. I, 380.

ARSÈNE (S.), diacre de l'Eglise romaine, fut choisi pour être le précepteur d'*Arcadius*, fils aîné de l'empereur *Théodose-le-Grand*. Mécontent de l'indocilité de son élève, il se déroba à la cour, et se confina dans une solitude, où il mourut en 445, âgé de 95 ans. II, 134, 160.

ARTABAN III, roi des Parthes du temps de *Tibère*, monta sur le trône l'an 18 de J. C., fut dépossédé par *Tiridate* en 35; rétabli l'année suivante, dépossédé de nouveau en 41, et rétabli encore la même année. Il mourut deux ans après cette dernière révolution. I, 363. II, 449.

ARLAUD (*Jacques-Antoine*), né à Genève en 1668, fut peintre dès l'enfance, et n'eut d'autre maître que la nature et son génie. Il excella dans la miniature, et en donna des leçons au duc d'Orléans régent, qui se l'attacha. Il mourut dans sa patrie, l'an 1747. I, 91.

ARLOTTO, curé italien, dont on ne garantit pas l'existence. III, 102.

ARMAGNAC (M. le prince d'), sous *Louis XIV*. II, 135.

ARNAULD (*Antoine*), né en 1612, prit le bonnet de docteur de Sorbonne en 1641, se fit un nom immortel par sa vaste érudition, sa mâle éloquence, sa saine dialectique, sa profonde doctrine; éclaira son siècle, mérita le surnom de *Grand*, et mourut à Bruxelles, où une faction puissante l'avoit confiné, en 1694, laissant environ 140 volumes *in-fol.* ou en différens formats, fruits de sa plume féconde. I. 199. III, 340.

ARNAULD (*Henri*), frère du précédent, fut élu et nommé évêque de Toul, en 1637, et renonça à cet évêché par amour pour la paix: il eut celui d'Angers en 1649, et le gouverna avec une sollicitude digne des temps apostoliques. Il vécut et mourut en saint, et fut pleuré de son peuple, en 1692, âgé de 95 ans. III, 339.

ARTABANE, frère de *Darius*, fils d'*Hystaspe*, roi des Perses, et oncle de *Xerxès I*, parvint à une grande vieillesse, et ne donna que de sages avis à son frère et à son neveu. I, 511. II, 452.

ARTABASE, l'un des officiers de *Cyrus I*, roi de Perse. I, 116.

ARTABAZANE, fils de *Darius*, fils d'*Hystaspe*, roi des Perses, et frère de *Xerxès*. I, dit le *Grand*. II, 452.

ARTAPHERNE, satrape ou gouverneur de Lydie pour le roi de Perse, voulut s'emparer de l'île de Naxe, à la tête d'une armée nombreuse; mais il échoua dans cette entreprise, et fut battu ensuite par *Miltiade*, vers l'an 505 avant J. C. II, 16.

ARTAXERXÈS I, dit *à la longue main*; succéda à son père *Xerxès* I, l'an 465 avant J.C., après avoir soumis les compétiteurs qui lui disputoient le trône de Perse. Il l'occupa durant 41 ans avec gloire, protégea *Thémistocle* et les Juifs, et mourut l'an 424 avant J. C. I, 202, II, 181, 314, 380.

ARTAXERXÈS II, surnommé *Mnémon*, à cause de sa grande mémoire, fils de *Darius-Ochus*, roi de Perse, lui succéda l'an 405 avant J. C., occupa le trône près de 46 ans, et mourut l'an 360 avant J. C. I, 325. II 7, 65, 383, 400.

ARTAXERXÈS III, dit *Ochus*, fils du précédent, lui succéda, et s'affermit en répandant tout le sang royal et celui de ses plus fidelles sujets. Son règne cruel fut de 21 ans, et il fut empoisonné par l'eunuque *Bagoas*, l'an 338 avant J. C. Le perfide esclave mit la couronne sur la tête d'*Arsès*, le plus jeune des fils du roi. II, 17.

ARTÉMISE I, reine de Carie et d'Halicarnasse, étoit au nombre des alliés de *Xerxès I*, roi de Perse, et se distingua par son adroite valeur, à la bataille de Salamine, l'an 480 avant J. C. III, 302.

ARTÉMISE II, reine de Carie, et femme de *Mausole*. Elle régna 2 ans après son mari, et mourut du chagrin de l'avoir perdu, l'an 351 avant J. C. I, 132.

ARTEMIUS le Colophonien, officier et l'un des courtisans d'*Alexandre-le-Grand*. III, 138.

ARUNS, fils de *Porsenna*, roi des Etrusques. Il fut tué au siége d'Aricie dont son père lui avoit donné la conduite. II, 302.

ASCLÉPIODORE, peintre contemporain d'*Apelle*, dont il étoit estimé. II, 442.

ASDRUBAL-BARCA, fils d'*Amilcar*, et frère du grand *Annibal*, fut comme lui, mis à la tête des troupes carthaginoises, et chargé de l'aller secourir en Italie. Il fut vaincu à la journée du Métaure, par le consul *Neron*, l'an 208 avant J. C. Il ne voulut point survivre à sa défaite, et il mourut les armes à la main. Cette bataille, où les Carthaginois perdirent 55 mille hommes, servit comme de représailles pour celle de Cannes; elle consterna *Annibal*, et releva le courage des Romains. I, 7.

ASSAS (M. d'), capitaine au régiment d'Auvergne, célèbre par son dévoue-

ment patriotique. Il se sacrifia pour sauver l'armée, au combat de Closter-camp, dans l'avant-dernière guerre I, 231.

ASSUÉRUS, roi de Perse, épousa *Esther*, nièce ou cousine de *Mardochée*, après avoir répudié *Vasthi*. On croit que ce prince est le même qu'*Artaxerxès à la longue main*. D'autres auteurs pensent que c'est *Astyage*, roi des Mèdes. II, 265

ASTERMAN, favori de *Pierre II*, empereur de Russie, et qui régna durant quelques instans sous le nom de ce prince. Il fut un des agens de la disgrace de *Menzikoff*. II, 37.

ASTORG (M. d'), enseigne des vaisseaux du roi, né à Poligny en Franche-Comté, et qui signala son patriotisme à l'occasion de la naissance du dauphin, quoiqu'il n'eût alors que 12 ans. I, 86.

ASTYAGE, ou *Astiage*, dernier roi des Mèdes, aïeul maternel du grand *Cyrus*, qui hérita de ses domaines. I, 13, 487. II, 429.

ASYCHIS, roi d'Egypte; on ignore le temps précis où il a vécu II, 413.

ATHALIE, fille d'*Achab* et de *Jézabel*, épousa *Joram*, roi de Juda. Après la mort de ce prince, elle fit massacrer tous les enfans que son fils *Ochosias* avoit laissés. *Jocabed* sauva *Joas*, que le grand-prêtre *Joiada* fit reconnoître pour roi par les soldats et par le peuple. *Racine* a mis cet événement sur le théâtre; et sa pièce est le chef-d'œuvre de la tragédie.

ATHÉIUS-CARITO, vil adulateur de *Tibère*.

ATHÉNAÏS, Athénienne, fille du sophiste *Léonce*, devint, par sa beauté, par son esprit et par ses vertus, épouse de l'empereur *Théodose II*, sous le nom d'*Eudoxie*. III, 20.

ATHÉNÉE, célèbre grammairien grec, né à Naucratis en Egypte, florissoit vers l'an 193 de J. C. De tous les ouvrages qu'il composa, il ne nous reste que les *Dipnosophiste.*, ou les *Sophistes à table*, en 15 livres, dans lesquels on trouve une variété surprenante de faits et de citations, qui en rendent la lecture intéressante aux amateurs de l'antiquité. *Casaubon* les a publiés en grec, Lyon, 1612; 2 vol. *in-fol.* et l'abbé de *Marolles* les a traduits en français. Cette version, quoique très-infidelle, est rare. I, 65. III 51.

ATHÉNODORE, philosophe stoïcien, maître, puis ami d'*Auguste*, auquel il donna souvent de bon avis, qui corrigèrent ce prince. Il fut précepteur de *Tibère* après l'avoir été d'*Auguste*, et mourut âgé de 82 ans. II, 51, 457.

ATOSSE, fille de *Cyrus*, fut mise au nombre des femmes de *Smerdis* le mage, après la mort de *Cambyse* son frère, et épousa *Darius* fils d'*Hystaspe*, quand ce dernier eut été choisi pour roi. Elle fut mère de *Xerxès I*, dit le *Grand*. II 419, 452.

ATTALE, surnommé *Philadelphe*, fut roi de *Pergame* l'an 158 avant J. C. et gouverna durant 21 ans. I, 167.

ATTILA, roi des Huns, Scythe et idolâtre, monta sur le trône en 434, désola la Thrace et l'Orient, ravagea les Gaules, dévasta l'Italie, menaça Rome, répandit par-tout la terreur et la mort, et termina ses jours en 453, la nuit de ses noces, par une hémorragie qui l'étouffa. Il avoit coutume de dire « qu'il étoit « le fléau de Dieu, et le marteau « avec lequel il vouloit écraser l'uni« vers. » Si cela est, il fut très-fidelle à sa vocation. II, 152.

ATTILIUS CALATINUS (*Aulus*), consul Romain 258 avant J. C. III, 304.

ATYS, fils de *Crésus*, roi de Lydie. I, 152.

AUBIGNÉ (*Jean* d'), père du suivant. II, 51.

AUBIGNÉ (*Théodore-Agrippa* d'), mérita la faveur de *Henri IV*, qui le fit gouverneur d'Oleron et de Maillezais, amiral de Bretagne, maréchal-de-camp, et gentilhomme de sa chambre. Il se distingua par sa valeur et par ses écrits. Son principal ouvrage est une histoire universelle depuis 1550 jusqu'en 1601. Il fut opiniâtre huguenot, courtisan inflexible et trop sincère, et s'attira la disgrace de son maître. Il mourut à Genève, où on le combla d'honneurs, en 1630, âgé de 80 ans I, 110, 302, 330. II, 8, 20, 61, 335.

AUBIGNÉ (*Constant* d'), fils du précédent, fut père de madame de *Maintenon*. II, 335.

AUBRI DE MONDIDIER, gentilhomme français, assassiné dans la forêt de Bondi, sous le règne de *Charles V*, roi de France. III, 214.

AUGURE (S.), diacre et compagnon du martyr S. *Fructueux*, en 256. I, 13.

AUGUSTE ou *Octavien* (*Caïus-Julius-Cesar-Octavianus*), premier empereur de Rome, et petit-neveu de *Jules-César*,

César, naquit 63 ans avant J. C. Pour parvenir à la souveraine puissance, il fut cruel, avare, injuste. Dès qu'il fut maître paisible, il oublia ses vices, pour faire régner avec lui la paix, l'abondance, les vertus et les arts. Il mourut l'an 14 de J. C., à 75 ans, avec la gloire d'avoir rendu son siècle l'un de ceux qui font le plus d'honneur à l'esprit humain. I, 50, 106, 109, 126, 134, 151, 166, 248, 307, 326, 356, 361, 368, 371, 464, 481. II, 17, 51, 192, 229, 285, 383, 392, 401, 405, 475. III, 70, 122, 123, 146, 212, 298, 312.

AUGUSTE I (*Fréderic*), né à Dresde en 1670, fut électeur de Saxe en 1694. S'étant fait catholique, il fut élu roi de Pologne en 1697. Il attira contre lui les armes de *Charles XII*, roi de Suède, qui l'obligea de renoncer à sa couronne en faveur de *Stanislas*; mais il la reprit après la bataille de Pultawa, et la conserva avec honneur jusqu'à sa mort, en 1733. I, 67. II, 408.

AUGUSTIN (St.), né à Tagaste en Afrique, en 354, mena une vie très-déréglée dans sa jeunesse, et se fit manichéen. Mais sainte *Monique* sa mère, obtint par ses prières la conversion de son fils. Il abjura l'erreur et le libertinage entre les mains de S. *Ambroise*, reçut la prêtrise, fut sacré évêque d'Hippone, édifia son troupeau, défendit la pureté de la foi, mérita le titre de *docteur de la grace*, dont il étoit la conquête, et mourut consumé de travaux et d'austérités, en 430, à l'âge de 76 ans. La meilleure édition de ses nombreux écrits, est celle des Bénédictins, en 11 vol. *in-fol.* I, 309. II, 263, 293, 488. III, 328.

AULU GELLE (*Aulus-Gellius*), grammairien latin, s'est rendu célèbre par ses *Nuits Attiques*, compilation qu'il forma à Athènes durant les longues soirées de l'hiver. Cet ouvrage est recherché, parce qu'on y trouve une multitude de fragmens des anciens que lui seul nous a conservés. On en a fait plusieurs bonnes éditions, parmi lesquelles on distingue celle d'*Elzevier*, in-12., 1651. Cet auteur florissoit vers l'an 130 de J. C. I, 133, 136.

AUMALE (le comte d'), seigneur français sous le règne de *Henri II*, roi de France. III, 140.

AUMONT (Jean d'), se distingua dès sa jeunesse par sa bravoure. *Henri II* le fit maréchal de France en 1579. Il se signala à la bataille d'Ivry, et mourut à 73 ans en 1595. III, 185.

AURÉLIEN (*Lucius-Domitius*). Sorti d'une famille obscure, ses qualités guerrières, ses vertus et ses exploits le placèrent à la tête des armées. Les empereurs qu'il servit le comblèrent de faveurs, et le suffrage public l'éleva sur le trône des Césars. Il soutint sa fortune par ses victoires et par ses mœurs; mais il fut trop sévère. Aussi disoit-on de lui: « C'est » un bon médecin; c'est dommage » qu'il tire trop de sang. » Il vouloit que ses soldats s'enrichissent des dépouilles des ennemis, non des larmes des citoyens. Il embellit et réforma Rome, diminua tous les impôts, soulagea les pauvres et mourut pourtant sans être regretté. Il fut assassiné par *Mnestée*, l'un de ses affranchis, en 275, après un règne de près de 5 ans. I, 488. II, 79.

AURENG-ZEB, détrôna son père, et fit mourir ses frères, pour être seul possesseur de l'empire du Mogol. Il crut expier ses crimes en se bornant au pain d'orge, aux légumes et à l'eau. Il étendit ses vastes états par d'immenses conquêtes, et mourut en 1707, âgé de près de 100 ans. II, 97.

AUTRICOURT (le comte d'), d'une ancienne maison de Lorraine. III, 225.

AUVERGNE (*Guillaume* d'), évêque de Paris en 1228, avoit été d'abord médecin de *Philippe II*, roi de France. Il s'adonna ensuite à la théologie, et se fit un nom par sa doctrine et par les services qu'il rendit à l'Eglise. Placé sur le siége de la capitale, il l'édifia par son zèle et par ses vertus, et mourut en 1248. Blaise *le Feron* a donné la meilleure édition de ses ouvrages, en 2 vol. *in-fol.* I, 260.

AUVERGNE (cardinal d'), archevêque de Vienne en Dauphiné. II, 332.

AUXENCE, évêque arien de Milan, qui fut placé sur le siége de cette église par l'empereur *Constance*. Un concile de Rome, composé de 93 évêques, le condamna en 371; mais il brava leurs anathèmes, et conserva son évêché jusqu'à sa mort, en 374. S. *Ambroise* fut élu après lui. II, 71.

AVIDIUS-CASSIUS, ou *Crassus*, sur une fausse nouvelle de la mort de

l'empereur *Marc-Aurèle*, se fit proclamer en Syrie dont il étoit gouverneur, en 175, et fut tué 3 mois après. I, 390.

AVIENUS (*Rufus-Festus*), poète, ou plutôt versificateur latin du 4.e siècle, a mis en vers les Phénomènes d'*Aratus*, poète grec qui vivoit du temps de *Ptolémée-Philadelphe*, ainsi que les fables d'*Esope*, et plusieurs autres ouvrages anciens. I, 185.

AYALA (*Athanase* d'), page de l'empereur *Charles-Quint*. III, 267.

AZARIE ou *Azarias*, appelé encore *Abdenago*, l'un des trois jeunes Hébreux captifs, que *Nabuchodonosor* fit jeter dans une fournaise ardente, et qui furent miraculeusement conservés par un ange. II, 150.

AZIZ-BILLAH, calife, de la race des Fathimites d'Egypte. I, 491.

B.

BABICHON (ma mie), nom de théâtre d'une actrice de l'opéra-comique de Paris. II, 324.

BACKTISHUA, médecin du calife *Mutevekkel*, qui régnoit en 847. I, 315.

BACON (*François*), baron de Verulam, naquit à Londres en 1561, annonça dès sa première jeunesse qu'il auroit de bonne heure le génie le plus étendu de son siècle; mais il n'appliqua d'abord ses rares talens qu'à l'intrigue, et ses bassesses l'élevèrent à la dignité de chancelier d'Angleterre. En abusant de son pouvoir, il révolta les gens de bien: on l'accusa; il ne put se justifier. Il fut condamné à une amende de 40 mille livres sterlings, et renfermé à la tour de Londres. Il en sortit quelque temps après, réduit à la plus extrême indigence. Il se confina alors dans la solitude, où la philosophie vint le consoler. C'est à cette retraite forcée que nous devons les excellens écrits qui sont sortis de sa plume, et que les Anglais ont publiés avec tout le luxe typographique, en 4 vol. *in-fol.* Londres, 1740. *Bacon* mourut en 1626, à 66 ans. I, 95.

BADIUS, fanfaron campanien, du temps de la seconde guerre Punique. II, 453.

BAHALUL, Musulman facétieux, de la cour du calife *Haroun-al-Raschild*, qui régnoit en 786. II, 375.

BAHARAM-GUR, roi de Perse, monta sur le trône en 421, et régna 20 ans. II, 353.

BAÏF ou *Baïfius* (*Lazare*) abbé de Charroux et de Grenetière, conseiller au parlement de Paris, et maître des requêtes, fut envoyé en ambassade à Venise par *François I*, en 1530, et se signala par son érudition. On peut juger si elle étoit étendue et solide, par son traité sur les habillemens des anciens et sur l'art de la navigation, imprimé à Bâle en 1541. C'est le plus important de ses ouvrages. Il mourut en 1545. II, 122.

BAIGNES (l'abbé de), surintendant de la musique de *Louis XI*, roi de France, pour complaire à ce prince, fit chanter des cochons. I, 56.

BAJAZET I, appelé *le foudre de guerre*, à cause de la rapidité de ses conquêtes, monta sur le trône ottoman en 1389. En moins de trois ans, il enleva aux chrétiens la Bulgarie, la Macédoine, la Thessalie, et subjugua presque toutes les provinces des princes asiatiques. Il mit le siége devant Constantinople, et cette ville fameuse eût subi le joug, si le célèbre *Tamerlan* n'eût point forcé *Bajazet* de s'opposer à ses incursions. Ces deux conquérans se rencontrèrent près d'Angora en Phrygie, à la tête chacun d'une armée innombrable. On dit que celle de *Tamerlan* montoit à 800 mille hommes. L'empereur des Turcs fut vaincu et fait prisonnier en 1402. On rapporte que *Tamerlan*, qui étoit boiteux, ne put s'empêcher de rire en voyant *Bajazet* qui étoit borgne: « Il faut, s'écria-t-il, que Dieu » fasse bien peu de cas des royau» mes et des empires, puisqu'il » les confie à des hommes tels que » nous, et que ce qu'il ôte à un » borgne, il le donne à un boiteux. » Ensuite il demanda à son auguste prisonnier, comment il l'auroit traité s'il fût tombé en son pouvoir? « Je t'aurois enfermé dans une cage » de fer, comme une bête féroce, » répondit *Bajazet*. — Eh bien, re» prit *Tamerlan*, je vais te faire ce » que tu m'aurois fait; » et aussitôt il lui donna une cage de fer pour prison. On ajoute qu'il l'obligeoit à lui servir de marche-pied lorsqu'il montoit à cheval, et qu'il le nourrissoit de ce qui tomboit de sa table:

mais des auteurs, qui ont écrit d'après les historiens arabes, regardent toutes ces particularités comme des fables, et veulent que *Tamerlan* ait comblé d'honneurs son illustre captif. Leur opinion est plus conforme aux lois de l'humanité, mais elle l'est moins au caractère de *Tamerlan*, qui, selon ces mêmes historiens, faisoit réparer les murs des villes conquises avec les crânes des vaincus, et fit même construire plusieurs forteresses avec les seules têtes des peuples qui ne vouloient point se soumettre à sa puissance. Quoi qu'il en soit, *Bajaset* mourut dans sa prison, déplorable jouet de la fortune, qui, du faîte de la grandeur, l'avoit fait passer en un instant au comble de l'ignominie. I, 140.

BALAAM, prophète de la ville de Péthor, sur l'Euphrate. Au lieu de maudire le peuple de Dieu, comme le vouloit *Balac*, roi des Moabites, il le bénit, suivant l'ordre de l'ange, qui avoit fait parler son ânesse. III, 142.

BALAZZO (*Melchior*) propriétaire de la ville de Zathmar en Hongrie, qui se laissa surprendre, en 1564, par *Sigismond-Auguste*, roi de Pologne. I, 43.

BALZAC (*Jean-Louis-Guez*), seigneur de), passa pour l'homme de France le plus éloquent, et fut regardé comme le père de la langue française. Le cardinal *de Richelieu* l'estima et le protégea, et cette protection ne fut point stérile pour *Balzac*, puisque le tout-puissant ministre lui donna une pension de 2,000 livres, le brevet de conseiller d'état, le titre d'historiographe du roi, et plusieurs autres, que cet écrivain, ami de l'antithèse, appeloit de *magnifiques bagatelles*. Il mourut en 1654, à Angoulême où il étoit né, après avoir fondé, par son testament, un prix à l'académie française, dont il étoit membre. Ses écrits forment 2 vol. *in-fol.*, à la tête desquels l'abbé *Cassagne* a mis une savante préface. II, 432, 489.

BANÉBAN, palatin de Hongrie, et régent du royaume en l'absence d'*André II*, qui s'étoit croisé pour la Terre-Sainte. I, 475.

BAR (le cardinal de), célèbre prélat, né à Naples. I, 53.

BARATIER (*Jean-Philippe*), savant précoce, mort en 1740. M. *Formey* a écrit sa vie. II, 188.

BARBARO (*Hermolaüs*), noble Vénitien, fut un des plus savans écrivains du quinzième siècle. Il unit les talens de l'homme d'état aux études de l'homme de lettres; et les négociations importantes dont il fut chargé par sa république dans ses diverses ambassades, ne ralentirent point les profondes recherches qu'il fit sur *Pline le Naturaliste* et sur plusieurs autres auteurs de l'antiquité. Le pape *Innocent VIII* l'ayant nommé patriarche d'Aquilée, ses compatriotes l'empêchèrent de prendre possession, et il mourut à Rome, dans une espèce d'exil, en 1493. II, 182.

BARBEROUSSE II (*Cheredin*), succéda à *Aruch-Barberousse I*, son frère, qui s'étoit emparé du royaume d'Alger, et, comme lui, se rendit redoutable par ses pirateries et par sa valeur. Il mourut de débauche, en 1547, âgé de 80 ans. I, 262.

BARBEZIEUX (*Le Tellier*, marquis de), fils du fameux *Louvois*, auquel il succéda dans la charge de ministre de la guerre, mais qu'il ne remplaça pas. II, 45.

BARBOT, vaillant soldat huguenot, en 1573, qui se distingua lorsque le duc d'Anjou (depuis *Henri III*) faisoit le siége de la Rochelle, à la tête des catholiques. III, 201.

BARDI (*Jérôme*), savant médecin de Ripallo, dans l'état de Gênes, en 1577. II, 185.

BARON (*Michel*), né à Issoudun, se fit comédien, et entra dans la troupe de *Molière*. Il quitta le théâtre en 1691, et y remonta en 1720, âgé de 68 ans. Il fut aussi applaudi, malgré son grand âge, que dans sa première jeunesse, et on jugea qu'il étoit pour son siècle ce que le fameux comédien *Roscius* avoit été pour Rome, l'homme le plus parfait en son genre. Ses talens pour la déclamation étoient autant les fruits de son travail, que de la libéralité de la nature. Il fut à-la-fois auteur et acteur; mais toutes les pièces données sous son nom ne sont pas de lui. Il regardoit les applaudissemens que le public lui prodiguoit, comme un tribut qui lui étoit dû; et plein de son mérite, il s'écrioit, dans ses enthousiasmes d'amour-propre: « Il faut cent ans pour produire un » *César*; il en faut deux mille pour » produire un *Baron*. » Un jour, son cocher et son laquais furent battus par ceux du marquis *de Biron*,

dont il étoit aimé : il vint tout courroucé trouver ce seigneur : « M. le » marquis, lui dit-il, je vous de» mande justice : vos gens ont battu » les miens. » Le marquis se mit à rire pour toute réponse. *Baron* insista, se servant toujours des termes de *vos gens et les miens*. M. *de Biron*, choqué du parallèle, lui dit enfin : « Mon pauvre *Baron*, que » diable veux-tu que je te dise ? » Pourquoi as-tu des gens ? » Il mourut en 1729, âgé de 77 ans. I, 61. II, 171. III, 207, 237.

BARRI-DE-SAINT-AUNEZ (du), gouverneur de Leucate, pour *Henri IV*, en 1590. II, 218.

BARSABAS, garde de *Louis XIV*, puis major de Valenciennes. I, 65.

BARTHELEMI (S.), l'un des douze apôtres de J. C., prêcha, dit-on, l'Evangile dans les Indes, dans l'Ethiopie et dans la Lycaonie, et souffrit le martyre en Arménie, où il fut écorché vif, le 24 Août, l'an 71 de J. C. On a donné le nom de *la S. Barthelemi* au massacre que l'on fit des protestans, par ordre de *Charles IX*, à Paris et dans quelques autres villes du royaume, en 1572, parce que cette horrible boucherie, qui fit périr plus de 70 mille hommes, commença la nuit de la fête de ce saint apôtre. III, 95.

BARTHELEMI-DES-MARTYRS, (dom) Dominicain, mérita, par ses vertus, l'archevêché de *Brague*, seconda le zèle de S. *Charles Borromée*, fut son imitateur, et mourut saintement, après s'être démis de son archevêché, en 1590. Ses ouvrages forment 2 vol. *in-fol.* Le meilleur est son *Stimulus Pastorum*, imprimé *in*-12. III, 141.

BARUCH, prophète, d'une famille noble des Juifs, se fit secrétaire de *Jérémie*, dont il s'étoit rendu disciple. Son style a de l'élévation, et ressemble assez à celui de son maître. Il prophétisoit vers l'an 607 avant J. C. II, 486.

BASILE (S.), surnommé *le Grand*, l'un des plus savans et des plus éloquens docteurs de l'Eglise, après avoir quitté le barreau pour la solitude, fut placé sur le siége de Césarée en 369. L'empereur *Valens*, partisan fanatique des Ariens, voulut l'engager dans sa secte ; mais ce généreux pontife lui résista en véritable disciple de J. C., et mourut en 379, laissant des écrits pleins d'éloquence et de lumières, dont la meilleure édition est celle du P. *Garnier*, 3 vol. *in-fol.* I, 782. II, 311.

BASILE, empereur d'Orient, monta sur le trône de Constantinople en 975, et régna 50 ans. Il partagea la souveraine puissance avec *Constantin* son frère. Tous deux étoient fils de l'empereur *Romain II*. *Basile* fut contraint de défendre continuellement ses états contre les incursions des Sarrasins et des Bulgares. Après avoir vaincu plusieurs fois les premiers, il entra dans le pays des seconds, les défit dans un combat général, en 1014, en arrêta 15 mille prisonniers, qu'il traita avec une inhumanité singulière. Les ayant divisés par bandes de cent, il fit crever les yeux à 99 de chacune, et n'en laissa qu'un au centième pour les conduire à leur roi, qui expira deux jours après avoir vu ces malheureux. Ces peuples intimidés se soumirent. *Basile* mourut en 1025, âgé de 70 ans. Son frère régna encore deux ans après lui. III, 286.

BASSET (le sire de), gentilhomme anglais qui servoit sous *Edouard III*, au siége de Calais, en 1356. I, 222.

BASSOMPIERRE (*François* de), né en Lorraine en 1579, d'une famille noble et ancienne, s'attacha à la France, se distingua par sa valeur, fut colonel-général des Suisses, et mérita le bâton de maréchal de France en 1622. Le cardinal de *Richelieu*, qui ne l'aimoit point, et qui craignoit la causticité de ses bons mots, le fit mettre à la Bastille, d'où il ne sortit qu'après 12 ans de captivité, à la mort de ce ministre. Il employa le lugubre loisir de sa prison à composer les différens mémoires historiques que nous avons de lui. Il mourut le 12 Octobre 1646. Il parloit toutes les langues de l'Europe aussi facilement que celle de son pays. Il aimoit le jeu et les femmes, et se piquoit sur-tout d'être le plus intrépide buveur de son siècle. On raconte qu'étant en ambassade auprès des Treize-Cantons, il fut régalé dans un repas que lui donnèrent les représentans du Corps Helvétique ; et qu'après qu'on eut bu à la santé du roi, *Bassompierre*, pour répondre à l'honnêteté de ses hôtes, voulut boire à celle des Suisses d'une manière digne d'eux : il ôta une de ses bottes, la fit remplir du meilleur vin, et la portant à sa bouche,

» Allons, Messieurs, dit-il, à la santé » des Treize-Cantons ; » et il avala cette copieuse rasade, au grand étonnement des spectateurs, qui s'avouèrent vaincus par un Français. I, 258, 312. II, 336.

Bathès, Scythe, s'est fait connoître dans l'histoire par son amitié pour *Bélitas*. I, 108.

Baudouin, l'un de ces preux chevaliers dont nos anciens romans font mention. II, 24.

Baudouin II, dernier empereur latin de Constantinople, de la maison de Courtenai, fut obligé d'abandonner sa capitale, qui lui restoit seule, à *Paléologue* son concurrent en 1261. Il se retira en Occident, où il mourut en 1273, laissant ses droits aux rois de Sicile. II, 100.

Bautru, comte de Serrant, l'un des premiers membres de l'académie française, naquit en 1588, et fut le plaisant de la cour de *Louis XIII*. Ses pointes ne furent pas toujours douées de cette finesse qui leur est nécessaire pour qu'elles soient agréables ou piquantes, et plus d'une fois on le fit rougir en rétorquant ses prétendus bons mots. C'est lui qui conseilla au roi d'Espagne de mettre son bibliothécaire, qui étoit fort ignorant, à la tête de ses finances, parce qu'il paroissoit bien, quand on parloit à cet honnête homme, qu'il ne touchoit point aux dépôts qu'on lui confioit. Il mourut en 1665. III, 145.

Baudricourt, gouverneur de Vaucouleurs du temps de la *Pucelle d'Orléans*, sous le règne de *Charles VII*. III, 318.

Bayard (*Pierre du Terrail* de), surnommé *le chevalier Sans-peur et Sans-reproche*, d'abord page du duc de Savoie, puis chevalier et capitaine des rois *Charles VIII*, *Louis XII* et *François I*. On doit le regarder comme le héros de la France, pour laquelle il sacrifia sa vie, à la déroute de Rébec, en 1524, à l'âge de 50 ans, et comme le guerrier le plus accompli, le plus intrépide et le plus vertueux dont parle l'histoire. I, 44, 63, 292, 241. II, 24, 95, 248, 280, 317, 442. III, 315, 330.

Bazvalen (*Jean* de), officier de *Jean V*, duc de Bretagne, en 1387. III, 103.

Beauchateau, ancien comédien de l'hôtel de Bourgogne. III, 183.

Beauvilliers (*François* de), duc de Saint-Aignan, de l'académie française, et de plusieurs autres, se distingua par ses poésies légères, qui annoncent dans leur auteur, tous les agrémens de l'esprit. Elles sont répandues dans divers recueils, et elles méritoient, pour la plupart, d'être rassemblées. Il mourut en 1687, âgé de 80 ans. Son épouse étoit très-liée avec madame *de Maintenon*, et possédoit à la cour ces charges éminentes dont les dames de son rang peuvent seules être pourvues. I, 280.

Bedfort (*Jean* duc de), troisième fils de *Henri IV*, roi d'Angleterre, fit proclamer *Henri VI* son neveu, roi de France et d'Angleterre, après la mort de *Henri V* son frère, et combattit vigoureusement *Charles VII*. Il étoit régent des deux royaumes pour son pupille ; mais il fut obligé de céder à la fortune du légitime souverain, et mourut à Rouen en 1435. III, 317.

Béjart, comédien de la troupe de *Molière*. III, 80.

Bélisaire, général des armées de l'empereur *Justinien*, vainquit *Cabades*, roi des Perses, dompta *Gélimer*, usurpateur du trône des Vandales en Afrique, détruisit les Goths en Italie, refusa la couronne ; fut maltraité, pour prix de ses services, par un maître ingrat, et mourut comblé de gloire, mais victime de la jalousie, en 565. II, 415. III, 309.

Bélitas, Scythe célèbre par son amitié pour *Bathès*. I, 108.

Bénédicite (*Jean*), théologien fanatique, l'un des juges de la *Pucelle d'Orléans*. III, 323.

Benevole, secrétaire des brevets sous l'empereur *Valentinien II*, au quatrième siècle. II, 416.

Benjamin, surnommé *de Tudèle*, du lieu de sa naissance, dans la Navarre, rabbin célèbre, mourut en 1173, après avoir visité presque toutes les synagogues du monde, pour connoître à fond les mœurs et les coutumes des Juifs. Il en donna une relation, qui fut imprimée à Constantinople en 1543, *in*-8°. J. Phil. *Baratier* l'a traduite en français. II, 188.

Benoise (*Charles*), trésorier du cabinet, et maître des comptes, sous *Henri III*, roi de France. II, 394.

Benoît (S.), né en 480, quitta le monde à l'âge de 16 ou 17 ans, se retira dans une vaste solitude, et

devint bientôt le père de cet ordre illustre qui porte son nom, et qui a rendu tant de services à l'Église et à l'état. Il mourut en 543. Sa vie a été écrite par S. *Grégoire*, et ses ouvrages se trouvent dans la *Bibliothèque des Pères*. III, 270.

BENOÎT XIV (*Prosper Lambertini*), naquit en 1675, et après s'être distingué dans ses études, devint successivement chanoine de la basilique de S. Pierre, consulteur du Saint-Office, promoteur de la foi, archevêque titulaire de Théodosie en 1724, cardinal en 1728, archevêque de Bologne en 1731, et pape en 1740, après la mort de *Clément XII*. Chaque année de son pontificat a été marquée par quelque bulle, pour réformer des abus, ou pour introduire des usages utiles. La modération, l'équité, l'esprit de paix ont été l'ame de son gouvernement. Il protégea les lettres qu'il cultivoit lui-même, et les arts, qui font fleurir les états. Il mourut en 1758, estimé des protestans même. Ses nombreux écrits, qui forment déjà 16 vol. *in-fol.*, offrent la plus vaste érudition, et la connoissance la plus profonde du droit civil et canonique, de l'histoire sacrée et profane. II, 53.

BENTLEY (*Richard*), l'un des plus savans littérateurs que l'Angleterre ait produits, né en 1662, devint bibliothécaire du roi de la Grande-Bretagne en 1693, et sept ans après, on lui donna la direction du collége de la Trinité à Cambridge, emploi qui rapporte, dit-on, mille livres sterlings par an. Il mourut en 1742, laissant un grand nombre de savans écrits, parmi lesquels on distingue sur-tout ses huit sermons contre l'athéisme, qui ont été traduits en plusieurs langues. I, 618.

BEN-ZEDD, docteur musulman, célèbre dans son siècle. I, 274.

BERCHEURE ou *Bercheire* (*Pierre*), bénédictin français, fut prieur de S. Eloi à Paris, et mourut en 1362. Il y a dans la bibliothèque de Sorbonne un beau manuscrit de sa traduction de *Tite-Live*, faite par ordre du roi *Jean de Valois*. I, 436.

BERCLEY (*Guillaume*), vice-amiral anglais, tué le 11 Juin 1666, dans un combat naval entre les flottes de Hollande et d'Angleterre. III, 246.

BERETIN (*Pierre*), s'immortalisa par la beauté de son pinceau. Il naquit en Toscane en 1596, et termina ses jours en 1669, estimé de ses contemporains, chéri des grands, aimé de ses rivaux mêmes. Ses grands tableaux valent mieux que ses petits. Son génie vaste demandoit de grands sujets à traiter. III, 240.

BERING (le capitaine), chargé par *Pierre-le-Grand* de voyager dans les contrées limitrophes des vastes provinces de la Russie. II, 85.

BERNIS (M. de), archevêque d'Albi, cardinal, ministre du roi à Rome, prélat qui égale, par son esprit et par ses talens, toutes les éminentes dignités dont il a été revêtu, et qu'il exerce encore avec tant de gloire. I, 94.

BERNOUILLI (*Nicolas*), fils de *Jean Bernouilli*, fut, comme son père, et *Jacques* son oncle, ainsi que *Daniel* et *Jean* ses frères, un des plus savans mathématiciens de son siècle. Il mourut en 1726, et la cantate fit les frais de ses funérailles. II, 223.

BERRAY (M. le chevalier de), ancien capitaine d'infanterie, retiré à Ricey-le-haut, bourg de Bourgogne, avec le grade de lieutenant-colonel, s'y distingue par son humanité et son patriotisme lors de la naissance du dauphin. I, 84.

BERTANVILLE, gouverneur du château de Bonneville en Saintonge, du temps de la Ligue. I, 316.

BERTHAUT, gentilhomme français, qui eut la tête tranchée par arrêt du parlement, sous *Henri IV*, qui révoqua la grâce qu'il lui avoit accordée. II, 378.

BERTHIER, libraire de Paris, sous la minorité de *Louis XIV*. C'est lui qui, le premier, mit au jour les mémoires qui concernent l'histoire du cardinal de *Richelieu*. III, 331.

BERTHOLDE, ou *Hertholde*, seigneur de Mirebeau, sous le règne de S. *Louis*. II, 7.

BESEMEAUX (M. de), de l'ancienne maison de Monteaux, favori du cardinal *Mazarin*. I, 58.

BESME, assassin de l'amiral de *Coligni*, sous *Charles IX*, roi de France. I, 316.

BETHSABÉE, épouse d'*Urie*, l'un des plus braves guerriers des troupes de *David*, éblouit ce prince par sa beauté; et le roi de Juda, n'ayant pu cacher les suites du commerce adultère qu'il avoit eu avec elle, fit exposer *Urie* à une action périlleuse où ce valeureux Israélite fut tué en

combattant. Ce double crime coûta bien des larmes au pieux *David*, qui, pour achever de l'expier, épousa *Bethsabée*, et en eut *Salomon*, qui lui succéda. II, 68.

BIAS, l'un de sept sages de la Grèce, et, suivant quelques anciens, le plus sage, florissoit l'an 608 avant J. C. Il naquit à Prienne, et parvint à une extreme vieillesse. Malgré son grand âge, il plaidoit un jour pour la défense d'un de ses amis : une foiblesse le prit tout-à-coup, et il mourut, la tête appuyée sur son petit-fils. Ses concitoyens lui consacrèrent une chapelle. I, 113, 304. II, 125, 377, 455.

BIAS, général lacédémonien, vivoit vers l'an 368 avant J. C. et fut battu par *Iphicrate*. III, 93.

BIBAUTIUS, prédicateur du seizième siècle. II, 260.

BIGNON (*Jerôme*), né à Paris en 1589, très-érudit à dix ans, fut fait bibliothécaire du roi en 1642, et mourut, comblé d'honneurs mérités, en 1656, revêtu depuis long-temps de la charge d'avocat-général au parlement de Paris. M. l'abbé *Perrault* a publié la vie de ce savant et illustre magistrat, et tous les bons citoyens l'ont lue avec intérêt. II, 186.

BILLETTES (*Gilles Filleau* des), né à Poitiers en 1634, d'une famille noble, fut reçu de l'académie des sciences en 1699, et mourut en 1720, âgé de 86 ans. III, 222.

BIRON (*Armand de Gontault*, seigneur et baron de), maréchal de France, mérita, par sa valeur et par ses nombreux exploits, la dignité de grand-maître de l'artillerie. Après la mort funeste de *Henri III*, il fut un des premiers qui reconnut *Henri IV*, et de tous les généraux de ce grand roi, il fut celui qui contribua le plus à ses victoires. Il fut tué d'un coup de canon, au siége de la ville d'Epernai en Champagne, en 1592. Cet illustre guerrier se glorifioit d'avoir passé par tous les grades, depuis celui de soldat jusqu'à celui de général : « Et » c'est ainsi, disoit-il, qu'on a quel» que droit au bâton. » Sévère pour tout ce qui concernoit la discipline militaire, il étoit indulgent pour tout le reste. Durant les guerres de religion, il voulut faire brûler une maison : l'officier qu'il en chargeoit, craignant d'être un jour recherché, lui en demanda l'ordre par écrit ; « Corbleu, lui répondit *Biron*, êtes» vous de ces gens qui craignent tant » la justice ? Je vous casse : quand » on tremble pour une plume, on » tremble bien plus devant une » épée. » I, 301. II, 75, 237, 467. III, 96, 303, 344.

BIRON (*Charles de Gontault*, duc de), pair, amiral et maréchal de France, fils du précédent, fut comblé de bienfaits par *Henri IV*, et les mérita par sa bravoure ; mais il osa conspirer contre ce prince qui l'aimoit ; et se laissant séduire par les promesses du roi d'Espagne et du duc de Savoie, qui le flattoient de la souveraineté de la Bourgogne et de la Franche-Comté, il fit, avec ces deux puissances, un traité secret dont le but étoit de renouveler les malheurs récens du royaume. Son projet fut découvert : après l'avoir nié, il l'avoua, et il fut décapité le 31 Juillet 1602, dans la cour de la Bastille, à l'âge de 40 ans. I, 311, 336. II, 335.

BIRON, ou plutôt *Biren* (*Jean-Ernest* de), qui, parce qu'il avoit l'habitude de mâcher du parchemin, de simple fils d'un orfèvre, devint duc de Courlande en 1737, après la mort de *Fréderic-Guillaume*, par le crédit de la czarine *Anne*, veuve de ce prince, et dont *Biren* étoit le favori. A sa mort, elle le déclara régent de Russie ; mais, en 1741, il fut dégradé et condamné à être décapité ; on adoucit cet arrêt rigoureux en lui donnant la Sibérie pour exil. Il fut rappelé en 1762, par le czar *Pierre III*. L'année suivante, la Russie le remit en possession de son duché, dont son fils aîné reçut, en 1765, l'investiture du roi de Pologne. Il mourut le 28 Décembre 1773, âgé de 82 ans. II, 295.

BITHIS, parasite grec de la cour de *Lysimaque*, roi de Macédoine, l'an 286 avant J. C. III, 67.

BITON, citoyen d'Argos, dont la statue fut consacrée dans le temple de Delphes. III, 47.

BLACKE (le lord), amiral anglais. I, 232.

BLAISEL (le baron de), gouverneur de Giessen pour la France en 1760. I, 256.

BLANCHE DE CASTILLE, fille d'*Alphonse IX*, roi de Castille, épousa *Louis VIII*, roi de France, et en eut neuf fils et deux filles. Elle inspira à S. *Louis*, son fils aîné, la piété la plus solide, et fut régente

du royaume durant la minorité de ce prince, et pendant sa première croisade. Elle se conduisit avec une politique pleine de prudence, et mérita d'être placée au nombre de nos reines les plus vertueuses et les plus habiles. Elle mourut en 1252, après avoir fondé plusieurs monastères. I, 137, 260, 428. III, 140, 298.

BLONDEL (*David*), ministre protestant, professeur d'histoire à Amsterdam, mort en 1655, à 64 ans. Peu de savans ont été plus profonds dans la connoissance des langues, de la théologie, de l'histoire civile et ecclésiastique. Mais s'il étoit excellent critique, il fut un écrivain très-plat et très-lourd. Il a laissé de nombreux ouvrages. II, 439.

BOETIE (*Etienne de la*), né à Sarlat, conseiller au parlement de Bordeaux, fut ami de *Montaigne*, et se montra digne de l'être par son savoir. Il a laissé quelques écrits en prose et en vers, qui font regretter qu'il n'ait pas vécu plus long-temps. Il mourut en 1563, à 33 ans. II, 183.

BOILEAU (*Jacques*), savant docteur de la maison de Sorbonne, fut doyen et grand-vicaire de Sens, puis chanoine de la Sainte-Chapelle, et mourut doyen de la faculté de théologie en 1716, à 81 ans. Il a laissé beaucoup d'écrits sur des matières singulières, quoique toutes relatives à la théologie, et il les a rendus intéressans pour la malignité, par un style mordant et par mille traits curieux. Il étoit, comme *Despréaux*, porté à la satire et à la plaisanterie: aussi ce poète disoit-il que si l'abbé *Boileau* n'avoit pas été docteur de Sorbonne, il l'auroit été de la comédie italienne. On a recueilli ses bons mots et ses singularités. Choqué des éloges que le P. *Lecomte* donne aux peuples de la Chine dans ses mémoires, il les dénonça à la Sorbonne, et commença par dire « que l'éloge des Chinois avoit » ébranlé son cerveau chrétien. » C'étoit son style ordinaire. Chargé de haranguer le grand *Condé*, qui passoit par Sens, le prince affecta de le regarder en face, pour le faire manquer. Le docteur feignit d'être interdit: « Monseigneur, dit-il en- » suite, vous ne devez pas être » surpris de me voir troublé à la » tête d'une compagnie d'ecclésiasti- » ques; je tremblerois bien davan- » tage à la tête d'une armée de » trente mille hommes. » *Condé* embrassa l'orateur, et le fit dîner avec lui. I, 315.

BOILEAU (*Nicolas*), sieur *Despréaux*, frère du précédent, naquit au village de Crône, à quelques lieues de Paris, en 1636. Après avoir terminé ses études, il fut avocat, puis théologien; mais dégoûté du barreau et de la théologie, il s'adonna tout entier à la poésie, pour laquelle il étoit né. Ses premières satires parurent en 1666, et furent recherchées avec empressement par les littérateurs éclairés et par les malins; mais elles soulevèrent les auteurs que le jeune poète avoit critiqués; il se vit même sur le point d'être attaqué en justice. Il répondit à tous les reproches dans sa neuvième satire, qui est son chef-d'œuvre. Son art poétique suivit de près les satires; et cet excellent poème est devenu le manuel de tous les versificateurs, et le code des gens de goût. Le Lutrin fut publié en 1674. Sa traduction du traité du sublime de *Longin* lui fit autant d'honneur que ses vers harmonieux, et pleins de force. Il fut aimé et recherché de tous les hommes célèbres de son temps. *Louis XIV* se plaisoit à l'entendre, et le combla de bienfaits. Il conserva à la cour une franchise qui sembloit n'être permise qu'à lui seul. La religion avoit toujours animé sa conduite depuis sa jeunesse; elle le consola au moment de sa mort, et il expira avec toute la résignation d'un chrétien fidèle, le 11 Mars 1711, âgé de 75 ans. On a fait plusieurs éditions de ses ouvrages: les meilleures et les plus belles sont celles d'Amsterdam 1722, de Paris, 1740, *in*-4.°, et 1747, *in*-8.°, avec les figures de *Cochin*. I, 5, 91, 107, 121, 249, 314, 407. II, 13, 137, 193, 228, 239, 344, 459, 487, 489. III, 75.

BOIS-DAUPHIN (*Urbain de Laval* de), maréchal de France sous *Henri IV*, mort en 1629. II, 378.

BOIS-ROSÉ, gentilhomme français du parti des Ligueurs, sous *Henri IV*. Il reprit la citadelle de Fescamp, dont le maréchal de *Biron* s'étoit rendu maître. I, 336.

BOISSI (*le bâtard* de), gentilhomme français, qui fut aussi brave que téméraire au siége de Vigual, par le maréchal de *Brissac*, sur la fin du seizième siècle. III, 205.

Bombius, citoyen de la ville de Nole au temps de la seconde guerre punique, se distingua à la bataille de Cannes, dans l'armée des Romains, et s'attacha au consul *Marcellus*, vers l'an 209 avant J. C. II, 105.

Bontemps, premier valet-de-chambre de *Louis XIV*, auprès duquel il avoit du crédit. I, 331. II, 490, 491.

Borelli (*Jean-Alfonse*), Napolitain, célèbre professeur de mathématiques et de philosophie à Florence et à Pise, mourut en 1679. Il a laissé un excellent traité sur le mouvement des animaux, et un autre sur la force de la percussion, tous deux latins. III, 231.

Botheric ou *Botericus*, commandant des troupes de *Théodose-le-Grand*, à Thessalonique, capitale de l'Illyrie, en 390. III, 35.

Botta (le marquis de), commandant des troupes autrichiennes, s'empara de Gènes, le 6 Septembre 1746, et en fut chassé par les habitans, dont ses exactions avoient réveillé le courage, au mois de Décembre suivant. I, 220.

Boucherat (*Louis* de), chancelier de France et garde des sceaux en 1685, mourut 14 ans après, âgé de 83 ans, comblé de tous les honneurs qu'il méritoit pour ses vertus patriotiques. I, 90.

Bouchetière (M. de la) capitaine de vaisseau en 1784. I, 227.

Boucicaut (*Jean le Meingre*), maréchal de France, mort à Dijon, le 15 Mars 1367. II, 95.

Boucicaut (*Jean le Meingre*), fils du précédent, comte de Beaufort et vicomte de Turenne, porta les armes dès l'âge de 10 ans. Il combattit à côté de *Charles VI*, dont il étoit enfant d'honneur, à la bataille de Rosebec en 1382, et fut envoyé à Gènes pour contenir la ville qui s'étoit soumise au roi. Ses services lui méritèrent le bâton de maréchal de France. Il se signala contre les Turcs, les Vénitiens et les Anglais, fut fait prisonnier à la journée d'Azincourt, en 1415, et conduit à Londres, où il mourut 6 ans après. I, 480. II, 61.

Boufflers (*Joseph-Marie*, duc de), fils du célèbre maréchal de *Boufflers*, l'illustre défenseur de Lille, hérita des vertus de son père, et lui succéda dans le gouvernement de Flandres, quoiqu'il n'eût que 5 ans. Il fut envoyé à Gènes, en 1747, avec le titre de maréchal de France, pour soutenir les habitans de cette ville, qui venoient de secouer le joug de la maison d'Autriche, et il y mourut le 2 Juillet de la même année, le jour même où il avoit forcé les Autrichiens à lever le blocus de Gènes. I, 221.

Boufflers (le comte de), de la branche de *Remiancourt*, tué à l'âge de 10 ans et demi à la bataille de Dettingue, en 1743. Il mourut avec le sang froid d'un héros. III, 169.

Bouillon (*Godefroi* de), créé roi de Jésusalem en 1099, par les croisés, ne régna qu'un an. III, 157.

Bourbon (*Charles* duc de), fils de *Gilbert de Bourbon*, prince du sang, descendant du sixième fils de S. *Louis*, fut créé connétable de France par *François I* en 1515, et se montra digne de cette charge éminente par ses exploits. Dans la suite, s'étant brouillé avec la mère du roi, il trahit sa patrie, traita avec *Charles-Quint*, et commanda les armées de cet ennemi de la France. Il fut tué au siége de Rome, en montant des premiers à l'assaut, le 6 Mai 1527. II, 317.

Bourbon (*Jeanne* de), abbesse de Fontevrault, fille naturelle de *Henri IV*, roi de France. I, 330.

Bourbon (*Nicolas*), fils d'un maître de forges, se distingua par ses poésies latines. Il fut précepteur de Jeanne *d'Albret*, reine de Navarre, mère de *Henri IV*. Il mourut vers l'an 1550, laissant entre autres poésies 9 livres d'épigrammes dont Erasme fait l'éloge. II, 183.

Bourbon (*Nicolas*), petit-neveu du précédent, fut un des plus grands poètes latins que la France ait produits. Il étoit de l'académie française, professeur d'éloquence au collége royal, chanoine de Langres. Il quitta tout pour se retirer à l'Oratoire, où il mourut en 1644. II, 438.

Bourdaloue (*Louis*), se fit Jésuite en 1648, et se distingua par son talent pour l'éloquence de la chaire. Il prêcha 5 carêmes et 5 avents devant *Louis XIV*, qui voulut l'entendre tous les deux ans, « aimant » mieux ses redites, que les choses » nouvelles d'un autre. » Tous ses sermons présentent un admirable enchaînement de preuves et de raisonnemens solides qui convainquent l'esprit, ravissent le consentement, et rendent la religion respectable aux impies mêmes et aux libertins. On les a plusieurs fois réimprimés. La meilleure édition est celle de *Rigaud*. *Bourdaloue* fut le *Chrysostôme*,

de son siècle ; il se fit aimer de tout le monde, et termina pieusement sa carrière apostolique en 1704. II, 13, 205, 267. III, 116.

Bournazel, assassin sous le règne de *Charles IX*, roi de France. I, 133.

Boursault (*Edme*), poète et littérateur français, ne fit point d'études, et ne sut jamais le latin. La lecture des bons livres écrits en notre langue, et plus encore son génie naturel, suppléa à ce qui lui manquoit. Il a laissé plusieurs pièces de théâtre, dont quelques-unes sont encore applaudies, et méritent de l'être. Il mourut en 1701, âgé de 63 ans, à Montluçon, où il étoit receveur des gabelles. I, 92.

Boutières (*Guignes-Guiffrey* sieur de), élève du chevalier *Bayard*, et digne de ce grand homme. I, 341.

Bouttevhàe, *voy.* Luxembourg.

Bouzourgemihir ou *Buzurgémihr*, visir de *Kosrou* ou *Chosroès I*, dit *le Grand*, roi de Perse en 531, et qui fut chargé par ce prince de l'éducation d'*Hormus* ou *Hormisdas III* son fils et son successeur. III, 106, 171, 339.

Bowe (*Jérôme*), ambassadeur de la reine d'Angleterre *Elisabeth*, auprès d'*Jean IV*, grand-duc de Moscovie. II, 351.

Bramble (M.), Anglais. III, 189.

Brantôme (plus connu sous le nom de *Pierre de Bourdeille*), prit le nom de son abbaye. Il se distingua par son esprit et ses talens, et mourut le 5 Juillet 1614, âgé de 87 ans. Il nous a laissé des mémoires curieux et agréables par leur naïveté, dont la dernière édition est en 15 vol. *in*-12. et qui sont nécessaires pour connoître l'histoire secrète de *Charles IX*, de *Henri III* et de *Henri-le-Grand*. II, 235, 418, 441.

Brehant (le marquis de), officier du régiment de Picardie, et ami de M. *de Chevert*, se signala avec ce capitaine à la bataille d'Hastembeck, le 25 Juillet 1757.

Brennus, général des Gaulois, battit les Romains, s'empara de Rome, assiégea le Capitole, et fut chassé par *Camille*, environ 388 ans avant J. C. I, 213. III, 64.

Brezé (*Pierre* de), grand sénéchal de Normandie sous *Louis XI*, et courtisan de ce prince. I, 439.

Brèze (*Armand de Maillé*, marquis de), duc de Fronsac, etc. commanda les galères du roi, puis l'armée navale en 1639, et défit la flotte d'Espagne à la vue de Cadix, le 22 Juillet 1640. Il devint grand-maître de la navigation et du commerce, amiral de France, et fut tué d'un coup de canon en 1646, à l'âge de 27 ans, sans avoir été marié. II, 237.

Briçonnet (*Robert*), archevêque de Reims et chancelier de France, mort en 1497. III, 306.

Brienne (*Henri-Auguste de Loménie*, comte de) fut utilement employé par les rois *Louis XIII* et *Louis XIV*, et mourut en 1666, à 71 ans. On a de lui des mémoires très-curieux, en 3 vol. *in*-12. I, 110.

Brienne (le marquis de), tué au combat d'Exiles, en 1747. III, 169.

Brion, gouverneur du comte *de Grammont*. II, 292.

Brissac (*Charles de Cossé*, comte de), maréchal de France sous les rois *François I* et *Henri II*, montra tant de valeur et une si profonde connoissance des principes de la guerre, que les premiers gentilshommes du royaume et les princes mêmes, vouloient apprendre cet art terrible à son école. Il fut fait grand-maître de l'artillerie; on lui donna le gouvernement de Piémont, avec le bâton de maréchal, en 1550. Après s'être signalé en Italie, comme il avoit fait en France, par ses exploits et par ses vertus patriotiques, il vint mourir à Paris, le 31 Décembre 1563, à l'âge de 67 ans. I, 78. II, 317, 182. III, 265.

Britannicus, fils de l'empereur *Claude* et de *Messaline*, fut éloigné de l'empire lorsque sa père eut épousé *Agrippine*. Cette princesse mit *Néron* sur le trône, et peu après, *Britannicus* fut empoisonné, l'an 55 de J. C. *Racine* a fait de cet événement le sujet d'une de ses plus belles tragédies. I, 371. II, 70.

Brosai (le comte de), gouverneur de Lille lorsque *Louis XIV* en fit le siége en 1667. I, 90.

Broussel (M.) conseiller au parlement de Paris, arrêté par ordre de la reine régente, mère de *Louis XIV*, en 1648. Son emprisonnement, ainsi que celui du président *Potier de Blancmesnil*, fut le signal de la guerre de la *Fronde*, ou du parti opposé au cardinal *Mazarin*. II, 236.

Brown (*Ulysse-Maximilien* de), d'une des plus nobles et des plus anciennes maisons d'Irlande, comte du Saint-Empire, fait-maréchal de LL. MM. II., et chevalier de l'ordre de

la Toison-d'Or, naquit à Bâle le 24 Octobre 1705, se signala par son courage, devint un des plus grands guerriers de ce siècle, remporta de glorieuses victoires, fut blessé à la bataille de Prague, et mourut peu de temps après, couvert de lauriers, le 26 Juin 1757, âgé de 52 ans. I, 458.

BROWN (*James*), fils d'un fermier de la province de Wiltshire en Angleterre. III, 95.

BROWE (*Guillaume* ou *William*), soldat et protégé du lord *Clive*, qui le fit capitaine dans les troupes de la compagnie des Indes. III, 189.

BRUEYS (*David-Augustin*), écrivit d'abord contre *Bossuet*, qui, pour toute réfutation, lui fit abjurer le calvinisme. Il fit plusieurs ouvrages en faveur de la foi catholique qu'il venoit d'embrasser; puis laissant la théologie polémique, il composa, tantôt seul, tantôt avec *Palaprat*, des pièces de théâtre, dont plusieurs sont encore justement applaudies, et qui ont recueillies en 3 vol. *in*-12. Sur la fin de sa vie, il redevint controverviste, imitant ainsi tour-à-tour *Molière* et *Bellarmin*, et se mettant quelquefois à côté de ses modèles. Il mourut en 1723, à 83 ans. II, 486.

BRUN (*Charles le*), fils d'un sculpteur, naquit à Paris en 1618. Dès l'âge de 3 ans, il s'exerçoit à dessiner avec des charbons; à 12, il fit le portrait de son aïeul, qui n'est pas un de ses moindres tableaux; et ces premiers traits le portèrent jusqu'à ces chefs-d'œuvre qui enrichissent la France, et qui font l'admiration des connoisseurs. *Louis XIV* le nomma son premier peintre, lui donna des lettres de noblesse, et le fit directeur de la manufacture des Gobelins, etc. Il mourut comblé d'honneurs, en 1690, à 72 ans. II, 503.

BRUNEHAUT ou *Brunichilde*, fille d'*Athanagilde*, roi des Visigoths en Espagne, épousa *Sigebert I*, roi d'Austrasie, en 568, et fut mère de *Childebert II*. Plusieurs écrivains respectables ont loué cette princesse comme le plus parfait modèle de toutes les vertus royales: d'autres l'ont représentée comme un monstre capable de tous les excès. *Clotaire II*, qui usurpa les états de ses petits-fils, la fit attacher à la queue d'une cavale indomptée, l'an 613. I, 416.

BRUTUS (*Lucius-Junius*), fils de *Marcus-Junius*, et d'une sœur de *Tarquin-le-Superbe*, contrefit l'insensé pour se soustraire à la cruauté de ce despote, et y réussit si parfaitement, qu'on lui donna le nom de *Brutus*, qui revient assez à celui de *stupide*. Il profita de la mort de *Lucrèce* pour faire briller la haute sagesse qu'il cachoit depuis si long-temps. Il harangua le peuple avec tant d'éloquence, qu'il l'arma contre *Tarquin*. Ce prince fut chassé de Rome, et la monarchie fit place à la démocratie. La nouvelle république se donna pour chefs deux magistrats qu'elle appela consuls, et *Brutus* fut le premier revêtu de cette suprême magistrature: mais il n'en jouit pas long-temps, et avant l'expiration de son consulat, il périt dans une bataille contre *Tarquin* et ses fils, l'an 509 avant J. C. I, 209, 210, 384. II, 402, 440. III, 199.

BRUTUS (*Marcus-Junius*), fameux Romain, qui fit d'inutiles efforts pour soutenir la liberté expirante de sa patrie. Il conspira contre *César*, que l'on disoit être son père, et se mit au nombre de ceux qui l'assassinèrent en plein sénat. Ensuite il prit les armes, et se mit à la tête des républicains jusqu'à la bataille de *Philippes* en Macédoine, où il fut vaincu par *Antoine* et *Auguste*, 42 ans avant J. C. Las de ses disgrâces, il se donna la mort. I, 109, 128, 327, 350. III, 166.

BRUYÈRE (*Jean* de la), écrivain célèbre et philosophe ingénieux, s'est immortalisé par son ouvrage intitulé les *Mœurs de ce siècle*. Ce sont des peintures hardies et vigoureuses, qui représentent avec fidélité les travers du cœur, et les bizarreries de l'esprit de l'homme. Il fit voir, par le style nerveux, les expressions vives, les tours fins et singuliers de ses portraits, que la langue française avoit plus de force et de souplesse qu'on n'avoit cru jusqu'alors. *La Bruyère* fut reçu de l'académie française en 1693, et mourut 3 ans après, à 57 ans. II, 330.

BUCKINGHAM (le comte de), général et prince anglais. II, 424.

BUCQUOI (le comte de), général espagnol, se distingua dans la guerre contre la Hollande en 1600. I, 133.

BUDE (*Guillaume*) ne se livra que fort tard à l'étude des langues et des sciences; mais ses progrès furent si rapides, qu'il devint bientôt

l'oracle des savans, et qu'il fut, comme l'appeloit *Erasme*, le prodige de la France. *François I* le combla de grâces, le nomma maître des requêtes, le chargea d'une ambassade auprès du pape *Léon X*, lui confia sa bibliothèque, et fonda, à sa persuasion, le collége royal, où se sont rassemblés et qui a produit tant de savans. *Bude* mourut en 1540, à 73 ans. II, 486.

BURIS et SPARTIS, Lacédémoniens qui se livrèrent à *Xerxès*, roi de Perse, pour expier l'injure faite aux ambassadeurs de ce prince. I, 105.

BURRHUS (*Afranius*), commandant des gardes prétoriennes sous l'empereur *Claude*, et gouverneur de *Néron*, devint odieux à son élève par la rigidité de ses mœurs et la sévérité de ses maximes. Le tyran, fatigué de ses censures, hâta ses jours par le poison, l'an 62 de J. C. I, 371.

BUSSI D'AMBOISE, gentilhomme français sous le règne de *Henri II*, qui l'admettoit à ses fêtes. III, 200.

BUSSI, *voyez* RABUTIN.

BUZÈS, général romain, commandant d'Edesse, du temps de l'empereur *Justin II*, vers l'an 569. I, 460.

C.

CAÏUS-AGRIPPA ou *Caïus-César*, fils puîné d'*Agrippa* et de *Julie*, fille d'*Auguste*, fut adopté avec son frère par cet empereur, et le peuple les désigna tous deux consuls à l'âge de 14 ans; mais ils moururent avant d'occuper cette magistrature. I, 358. II, 401.

CAÏUS (S.), compagnon du martyre de S. *Alexandre*, sous l'empereur *Sévère*. II, 73.

CAJETAN (*Thomas de Vio*, plus connu sous le nom de cardinal), célèbre prélat, entra dans l'ordre de S. Dominique, dont il devint général en 1508. Il rendit de grands services aux papes *Jules II* et *Léon X*; ce dernier le créa cardinal, et le chargea de plusieurs légations importantes. Il devint évêque de Gaëte, sa patrie, et mourut en 1534, à 67 ans. C'étoit l'un des plus habiles théologiens de son temps, et il a laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue ses commentaires, quelquefois trop hardis, sur l'Ecriture-Sainte. II, 328.

CALEB, un des Israélites que *Moïse* envoya découvrir la terre de *Chanaan*, et, de tous ceux qui étoient sortis d'Egypte le seul, qui avec *Josué* entra dans le pays de promission. Il mourut à l'âge de 114 ans. II, 150.

CALENUS, Romain, ami du philosophe *Varron*. I, 106.

CALIGULA (*Caïus-César*), succéda à *Tibère* à l'âge de 25 ans. Il ne fut vertueux qu'un instant, pour devenir le plus farouche de tous les monstres, et mérita d'être assassiné 4 ans après, l'an 41 de l'ère chrétienne. I, 322, 363. III, 125, 130.

CALLIAS, très-proche parent d'*Aristide-le-Juste*, aussi riche que l'autre étoit pauvre. III, 31.

CALLIAS, ami fidelle du célèbre *Alcibiade*. I, 106.

CALLICRATIDAS, général lacédémonien, remporta plusieurs victoires contre les Athéniens, et périt dans un combat naval, l'an 405 avant J. C. I, 196, 346. II, 86. III, 154.

CALLISTHÈNE, disciple et petit-neveu d'*Aristote*, suivit *Alexandre-le-Grand* dans ses expéditions. III, 139.

CALLISTRATE, célèbre orateur athénien, du temps de *Démosthène*. II, 159.

CALLOT (*Jacques*) fameux dessinateur et graveur, né à Nancy, en 1593, d'un héraut d'armes de Lorraine, mort en 1635, laissant plus de seize cents gravures, qui sont autant de chefs-d'œuvre dans leur genre. II, 220.

CALPURNIUS FLAMMA, Romain, tribun légionnaire, qui, avec 300 hommes seulement, dégagea l'armée du consul *Attilius Calatinus*, 258 ans avant J. C. III, 304.

CALVONIUS (*Bernard*), abbé de Sainte-Croix, Ordre de Cîteaux, puis évêque de Vicenze. I, 467.

CAMBYSES, roi des Perses, père du grand *Cyrus*, I, 13.

CAMBYSES, fils et successeur de *Cyrus-le-Grand* sur le trône de Perse, fut indigne, par sa cruauté, de régner après un si respectable monarque. Il mourut d'une blessure que lui fit son épée, en montant à cheval, l'an 522 avant J. C. I, 51. II, 379. III, 123.

CAMILLE (*Marcus-Furius*), le plus grand homme de son siècle, et l'un des plus vertueux Romains des beaux

temps de la république, après avoir sauvé Rome, étendit les bornes de son empire, et mourut couvert de lauriers et plein de mérites, 365 ans avant J. C. Il emporta dans le tombeau les glorieux titres de second *Romulus*, de second fondateur de Rome et de père de la patrie. I, 212. II, 281.

CAMILLE, noble Romain, qui conspira, avec plusieurs autres citoyens contre l'empereur *Claude*. Il paroît qu'il prétendoit à l'empire. II, 46.

CAMMA, dame galate, prêtresse de Diane, épouse de *Sinatus*. I, 130.

CAMPÈGE (*Jean*), né à Bologne, fut choisi par les magistrats et les citoyens de Padoue, pour rétablir les études dans leur ville. II, 167.

CAMUS (*Etienne* le), né à Paris en 1632, d'une ancienne famille de robe, docteur de Sorbonne en 1650, évêque de Grenoble en 1671, revêtu de la pourpre romaine par *Innocent XI*, ne dut cette élévation qu'à ses vertus. Les pauvres furent les enfans de ce pieux cardinal pendant sa vie, et ses héritiers à sa mort, arrivée en 1707. C'est lui qui a fait composer par François *Genet*, depuis évêque de Vaison, la *Théologie morale*, qui porte le nom de *Grenoble*; 8 vol. *in*-12. II, 265, 326.

CAMUS (mademoiselle le), n'ayant qu'environ 13 ans, s'est distinguée par un trait d'humanité, en 1782, qui caractérise la bonté de son cœur, et annonce ce qu'on doit attendre d'elle dans un âge plus avancé. III, 177.

CANGE (*Charles du Fresne*, seigneur du), trésorier de France, naquit à Amiens en 1610, et s'acquit une réputation immortelle par sa vaste érudition et sa saine critique. Il mourut en 1688, laissant une multitude de savans ouvrages sur la langue grecque et la latine, l'histoire et les médailles. II, 326.

CANINIUS-REBULUS ou *Rebilus*, consul romain, substitué par *César* à *Q. Fabius-Maximus* mort subitement, 45 ans avant J. C. *Rebilus* ne jouit qu'un jour de cette dignité. III, 69.

CANUT I, roi de Danemarck, en 863. II, 164.

CAPEL (le baron d'*Arthur*), gouverneur de Glocester, du temps de *Charles I*, roi d'Angleterre, auquel il étoit resté fidelle. II, 218.

CAPELLA (*Marcianus Mineus-Felix*), poète latin assez médiocre, dont on a un poème, mêlé de prose, sur les sept arts libéraux. L'édition de *Grotius*, en 1599, in-8.° est la meilleure, quoiqu'il n'eût que 14 ans lorsqu'il la publia. *Capella* vivoit vers l'an 452, et étoit né à Madaure en Afrique. II, 185.

CAPHÉSIAS, citoyen de Sicyone, qui se joignit au célèbre *Aratus*, pour chasser *Nicoclès* qui tyrannisoit cette ville. I, 188.

CARACALLA (*Marc-Aurèle-Antonin*) fut empereur après *Sévère* son père, se montra semblable à *Néron*, et fut assassiné par ordre de *Macrin*, qui lui succéda, en 217, après 6 ans de règne. I, 394.

CARBON (*Cneius-Papirius*), consul romain, l'an 113 avant J. C. II, 201.

CARDAN (*Jérôme*), fut médecin et astrologue, et professa de bonne foi le second de ces arts, puisqu'il se laissa mourir de faim pour accomplir son horoscope, en 1576, à 75 ans. Il a laissé dix vol. *in-fol.*, où l'on remarque beaucoup d'esprit, de science et d'érudition, mais peu de jugement, une présomption folle, beaucoup de crédulité et de pyrrhonisme. II, 331.

CARIBERT, fils de *Clotaire I*, fut roi de Paris, après la mort de son père, en 561, et tint le sceptre durant près de 9 ans. I, 412, 414.

CARIXÈNE, citoyen de Corinthe, célèbre par son attachement pour *Eudamidas* son ami. I, 96.

CARLIÈRE (M. de la), premier médecin du duc de Berry, sous *Louis-le Grand*. II, 92.

CARLOMAN, fils de *Louis-le-Bègue*, régna sur la France avec *Louis III* son frère, en 879, et mourut en 884. I, 422.

CARLOS (Dom), fils de *Philippe II*, roi d'Espagne, et petit-fils de *Charles-Quint*, mourut, dit-on, par les ordres de son père, prince sévère et ombrageux, qui redoutoit son ambition, ou qui ne lui pardonnoit point d'aimer la reine *Elisabeth* de France, et d'en être aimé. Cette princesse étoit destinée à l'infant; mais le vieux monarque l'avoit prise pour lui: de là le désespoir du jeune prince, et la première cause des malheurs dont il fut la victime, le 24 juillet 1568. II, 349.

CARRÉ (*Louis*), habile mathématicien, formé à l'école et par les leçons du P. *Malebranche*, mérita

d'être admis au nombre des membres de l'académie des sciences de Paris, en 1697, et mourut en 1711. II, 291.

CASAUBON (*Isaac*), né à Genève en 1559, fut nommé garde des livres de *Henri IV*, en 1603; passa en Angleterre après l'assassinat de ce prince; y mourut en 1614, et fut enterré à l'abbaye de Westminster. Il fut l'un des hommes les plus savans et les plus modestes de son siècle. II, 180.

CASIMIR II, roi de Pologne, en 1178. II, 332, 401.

CASSANDRE, tuteur du célèbre *Philopémen* restaurateur de la république des Achéens. II, 119.

CASSIUS-LONGINUS (*Caïus*), que *Brutus* appeloit le dernier des Romains, et qui se joignit à lui pour conjurer contre la vie de *César*. Il se mit à la tête des républicains après la mort de cet illustre capitaine, et vaincu à la bataille de Philippes, il se fit tuer par *Pindare* son affranchi, 42 ans avant J. C. I, 352.

CASTELMORANT, chevalier français. II, 424.

CASTILLANUS, savant du seizième siècle, qui fut attaché à la cour par *François I*, père des lettres en France. II, 122.

CASTRICIUS (*Marcus*), magistrat de Plaisance, 113 ans avant J. C. II, 201.

CASTRO, professeur célèbre de Bologne en Italie, sur la fin du seizième siècle. II, 186.

CATHERINE (Sainte), vierge et martyre d'Alexandrie, sous le règne de l'empereur *Maximin*, et dont la fête se célèbre le 25 Novembre. Elle étoit, dit-on, si savante, qu'à l'âge de 18 ans elle disputa contre 50 philosophes, et les réduisit au silence. Mais l'existence de cette sainte est très-problématique, et ce n'est que vers la fin du huitième siècle que l'on a commencé à en parler. Son culte a passé des Grecs aux Latins. III, 317.

CATHERINE DE FRANCE, sœur de *Charles VII*, épouse du roi d'Angleterre *Henri V*, qui fut déclaré héritier de la couronne. III, 317.

CATHERINE DE MÉDICIS, fille de *Laurent de Médicis*, duc d'Urbin, naquit à Florence en 1519. Le pape *Clément VII* son parent, réussit à la marier au dauphin de France, qui fut depuis roi sous le nom de *Henri II*. Elle eut la plus grande part aux affaires sous les règnes de ses fils *François II*, *Charles IX*, et *Henri III*; mais elle ne se servit de son autorité que pour mettre le trouble dans le royaume. Elle sacrifia tout à la fureur de dominer; et quand elle se vit sans crédit sous *Henri III*, elle mourut de chagrin en 1589. Elle eut tous les vices que l'on attribue aux Italiens, et n'eut de leurs qualités que leur amour pour les beaux-arts, qu'elle protégea, et c'est le seul bien qu'elle ait fait à la France. I, 445. II, 60.

CATILINA (*Lucius*), né d'une famille noble, eût fait la gloire de Rome, s'il eût employé pour la servir les rares talens qu'il avoit reçus de la nature. S'étant ruiné par les débauches les plus effrénées, il forma le dessein d'opprimer sa patrie, de détruire le sénat, d'enlever le trésor public, de mettre le feu aux quatre coins de Rome, et de régner sur ses débris. Sa conjuration fut découverte par la vigilance de *Cicéron*. Convaincu en plein sénat, et déjà instruit de ce qu'il devoit attendre, par le supplice de quelques-uns des conjurés, *Catilina* sortit de Rome, la vengeance dans le cœur, ramassa des troupes, se mit à leur tête, et combattit avec une valeur héroïque contre *Petrélus*, lieutenant du consul *Antoine* collègue de *Cicéron*. Il fut vaincu et tué l'an 62 avant J. C. *Salluste* a écrit l'histoire de cette conjuration, et c'est un des chefs-d'œuvre de l'antiquité. I, 213, II, 327.

CATINAT (*Nicolas*), l'un des plus grands hommes que la France ait produits, naquit en 1637, quitta le barreau pour les armes, s'avança rapidement dans le service, fit des actions de héros, et mérita le bâton de maréchal en 1693. Ce fut un sage dans tous les temps de sa vie; et il mourut en philosophe, comme il avoit vécu, le 25 Février 1712, à 74 ans, n'ayant jamais voulu se marier. II, 260, 448. III, 216.

CATON (*Marcus Porcius*), surnommé *le Censeur*, encore appelé *l'Ancien*, pour le distinguer du suivant, se signala d'abord par ses vertus militaires, et exerça les premiers emplois de la république romaine. Devenu censeur, il déclara une

guste marbelle au luxe et aux méchans, et son intégrité redoutée des citoyens corrompus, fut toujours à l'abri de leurs calomnies. Il mourut l'an 148 avant J. C. à l'âge de 86 ans. Il avoit été consul 47 ans auparavant avec *L. Valerius-Flaccus*. I, 3, 100, 114, 137, 283, 346. II, 104, 288, 327, 423, 445, 476. III, 28, 195, 206, 295.

CATON (*Marcus-Portius*), nommé ordinairement *Caton d'Utique*, du lieu de sa mort, étoit arrière-petit-fils du précédent. Il s'attacha de bonne heure à la secte des Stoïciens, et c'est à leur école qu'il puisa cet enthousiasme de courage, cette orgueilleuse fermeté d'ame qu'il affectoit au milieu du bouleversement de la république, et à la vue des plus grands dangers. Il se déclara contre *Jules-César*, suivit le parti du grand *Pompée*, et, après la triste fin de ce général, il s'enferma dans Utique, où il se donna la mort d'un coup d'épée, 46 ans avant J. C. à l'âge de 48 ans. I, 2, 128, 164, 282, 355. II, 26, 56, 125, 191, 200, 251. III, 207.

CATULLE (*Caïus-Valerius*), poète latin, dont les vers sont pleins de délicatesse et de goût, et qui mériteroit de tenir le même rang que *Virgile* et *Horace* dans les études, si ses pensées étoient aussi pures que son style. C'est lui qui a donné lieu à ce mot: « Qui écrit comme » *Catulle*, rarement vit comme *Caton*. » Quoique aimé de tous les hommes célèbres ou puissans qui furent ses contemporains, il mourut pauvre, 57 ans avant J. C. II, 183.

CATULUS (*Quintus-Lutatius*), fut consul avec *Marius*, 102 ans avant J. C. partagea l'honneur de la célèbre victoire qu'il remporta sur les Cimbres, et périt misérablement pendant les guerres civiles de *Sylla*. II, 181, 448.

CATULUS, sénateur romain, et beau-père de l'orateur *Hortensius*. II, 146.

CATULUS, fameux délateur sous le règne de l'empereur *Domitien*. II, 145.

CAUCHON (*Pierre*), fils d'un vigneron, évêque de Beauvais, puis de Lisieux. Il fut un des plus zélés partisans du roi d'Angleterre contre *Charles VII*, son légitime souverain, et prouva son zèle en livrant la *Pucelle d'Orléans* au bras séculier. Il mourut peu de temps après ce jugement inique, en 1443. Le pape *Calixte III* l'excommunia; ses ossemens furent déterrés et jetés à la voirie. III, 322.

CAVANIGLIA (*Dom César*), castellan de Livourne, pour le grand-duc de Toscane. II, 72.

CAVOIE (*Louis d'Oger*, marquis de), grand-maréchal-des-logis de la maison du roi, né en 1640, se distingua par sa valeur, et mérita le nom de *Brave*. Il mourut en 1716, à 75 ans, ne s'étant servi du crédit qu'il avoit auprès de *Louis XIV*, que pour obliger tout le monde. I, 107. III, 75.

CENIS, concubine de l'empereur *Vespasien*. I, 382.

CÉPHISODORE, Thébain, ami de *Pélopidas*, et l'un de ceux qui l'aidèrent à délivrer sa patrie du joug des Lacédémoniens. *Céphisodore* fut tué dans cette occasion. I, 182.

CÉPION, frère de *Caton d'Utique*, et tendrement aimé de ce Romain philosophe. I, 164.

CERCILLIDE, sénateur spartiate, du temps de *Pyrrhus*, roi d'Epire. II, 6.

CERIZE, aubergiste dont parle le comte *de Grammont*, dans ses mémoires. II, 391.

CÉSAIRE, maître des offices sous l'empereur *Théodose-le-Grand*. III, 9.

CÉSAR (*Caïus-Julius*), né à Rome, 98 ans avant J. C., d'une famille très-illustre qui remontoit, dit-on, jusqu'à *Enée*, se frava, par son éloquence et par ses talens militaires, le chemin à la souveraine autorité. Il subjugua les Gaules, vainquit le grand *Pompée* dans les plaines de Pharsale, et foula aux pieds la liberté romaine, pour régner sur ses débris. Il étoit parvenu au comble de la puissance, lorsqu'il fut assassiné dans le sénat par *Brutus*, qui passoit pour être son fils naturel; par *Cassius* et plusieurs autres, l'an 43 avant J. C., dans la cinquante-sixième année de son âge. I, 6, 128, 243, 251, 282, 307, 342, 347, 356. II, 26, 318, 423, 439. III, 69, 116, 166, 300.

CESONIA, femme de l'empereur *Caligula*. I, 365.

CEZELLI (*Constance de*), femme de *Barri de Saint-Aunez*, gouverneur de Lauzate pour *Henri-le-Grand*, en 1590. II, 218.

CHABOT (*Philippe*), seigneur de Brion, amiral de France, et méritant de l'être par sa valeur, fut

comblé de grâces par *François I*, dont il étoit favori, et avec lequel il fut fait prisonnier à la bataille de Pavie. Il mourut en 1543, avec la réputation d'être meilleur courtisan que politique. II, 163.

CHABRIER (M. de), officier d'artillerie dans l'armée française, à la bataille de Fontenoi, en 1745. III, 169.

CHAISE (*François* de la), jésuite, se distingua dans son ordre par ses talens; et il sut si bien cacher son goût pour le luxe et les plaisirs, que *Louis XIV*, qui de jour en jour vouloit se réformer, le choisit pour son confesseur. Il eut toute la confiance de son pénitent; il en profita pour faire du bien à sa famille et à quelques favoris, car il en avoit, et du mal à plusieurs hommes paisibles et vertueux. Il eut la feuille des bénéfices, et il ne la remplit pas toujours comme l'exigeoient les besoins de l'Eglise. Il mourut âgé de 85 ans, en 1709. I, 314.

CHALON (*Philibert* de), prince d'Orange, l'un des généraux de *Charles-Quint*. II, 333.

CHAM, le deuxième des trois fils de Noé, et celui qui, l'ayant aperçu pendant son ivresse, dans une posture immodeste, voulut l'exposer à la risée de ses frères. *Noé*, pour l'en punir, maudit *Chanaan* son fils. II, 495.

CHAMILLY (le père de), prêtre de l'Oratoire, sous le règne de *Louis-le-Grand*. I, 280.

CHANVALLON (M. l'abbé de), parent du premier président *Molé*. Il parvint aux premières dignités de l'Eglise. II, 349.

CHAPELLE (*Claude-Emmanuel Luillier*, surnommé), fils naturel de *François Luillier*, maître des comptes, eut *Gassendi* pour maître dans la philosophie, et la nature dans l'art des vers. La délicatesse et la légèreté de son esprit, l'enjouement de son caractère, la bonté de son cœur, le firent rechercher des personnes du premier rang, auxquelles cependant il ne sacrifia jamais sa liberté, et des gens de lettres les plus célèbres. *Racine*, *Boileau*, *Molière*, *La Fontaine*, l'eurent pour ami et pour conseil. Il avoit une habitude qui, de son temps, étoit moins remarquée qu'aujourd'hui, parce qu'elle étoit plus à la mode: il aimoit à boire; et souvent à force d'égayer sa raison par le jus de la treille, il la rendoit vacillante. *Boileau*, plus sobre que lui, voulut un jour le guérir de ce défaut, et le rencontrant dans une rue le lendemain d'un repas où *Chapelle* avoit scandalisé tous les convives par l'excès de son ivresse, il le prêcha avec tant d'énergie, qu'il s'écria: « Parbleu, mon ami, je veux suivre » tes conseils; je sens, comme toi, » combien je me déshonore; entrons » ici (ajouta-t-il, en lui montrant » un cabaret qu'il venoit d'apercevoir); et pendant le loisir du » déjeûner, tu m'affermiras dans » la résolution que tu m'inspires. » En disant ces mots, ils entrent dans la taverne, et font apporter du vin. *Boileau* prêche, *Chapelle* écoute et verse; tous deux boivent: la bouteille se vide, puis une autre, puis une autre encore, et elles se succédèrent avec tant de rapidité, que bientôt le convertisseur et son prosélyte ne purent plus ni parler, ni entendre, et qu'il fallut les porter dans leurs lits. *Chapelle* mourut en 1686, âgé de 70 ans. I, 60, 275. II, 504. III, 205.

CHARÈS, orateur athénien, du temps du célèbre *Phocion*. II, 225.

CHARICLES, athénien, gendre de *Phocion*. III, 104.

CHARILAUS ou *Charilas*, neveu du sage *Lycurgue*, législateur de Sparte, fut roi de Lacédémone, 873 ans avant J. C. et régna 64 ans. I, 319. II, 285.

CHARLES-MARTEL, fils de *Pepin de Héristel*, fut reconnu duc par les Austrasiens, après la mort de son père, en 714, et sous le titre de maire du palais, s'empara de toute l'autorité des rois de France. Il la conserva paisiblement jusqu'en 741, année de sa mort. I, 417. III, 311.

CHARLEMAGNE ou *Charles I*, fils de *Pepin*, roi de France et d'Allemagne, naquit en 742, à Strasbourg, château de la Haute-Bavière. Dès qu'il fut sur le trône, il fit la guerre aux Saxons, qu'il dompta plusieurs fois; à *Didier*, roi des Lombards, qu'il dépouilla de ses états; fut déclaré empereur d'Occident par le pape *Léon III*, en 800; soutint la gloire de ce titre par la grandeur de ses actions, et mourut regretté des Français en 814, dans la soixante-cinquième année de son âge, la quarante-septième

rante-septième de son règne, et la quatorzième de son empire. I, 264, 272, 308, 419. II, 47, 191. III, 86.

CHARLES II, dit *le Chauve*, fils de *Judith*, seconde femme de *Louis-le-Débonnaire*, né en 822, roi de France en 850, élu empereur par le pape et le peuple romain en 875, mourut deux ans après, empoisonné, dit-on, par un Juif appelé *Sédécias*. Il avoit régné 37 ans. I, 421.

CHARLES III, dit *le Gros*, fut empereur en 881, et devint roi de France en 884. Il vit sous ses lois presque autant de provinces que *Charlemagne*; mais il fut trop foible pour gouverner tant d'états. Il fut déposé en 888. I, 422.

CHARLES IV, dit *le Simple*, fils posthume de *Louis-le-Bègue*, fut placé en 896 sur le trône français, par une faction puissante qui en chassa *Eudes* qui l'avoit usurpé. Mais il fut déposé, et renfermé à Château-Thierri, où il mourut en 929. I, 422.

CHARLES V, ou IV, si l'on ne compte point *Charlemagne*, fut surnommé *le Bel*, à cause de la beauté de sa taille et de sa figure, et devint roi de France en 1322, après *Philippe-le-Long* son frère. Il étoit aussi roi de Navarre, par les droits de *Jeanne* sa mère. Il refusa l'empire que le pape lui offroit, peut-être parce que ce pontife donnoit ce qui ne lui appartenoit pas, et qu'un tel présent d'ailleurs n'étoit qu'une source de guerres. Il fut le premier de nos rois qui accorda des décimes au pape, qui lui promit de les partager avec lui. Il mourut à Vincennes, le 1 de Février 1328. I, 484.

CHARLES V, dit *le Sage*, fils aîné du roi *Jean*, et le premier des fils de France qui ait pris le titre de *Dauphin*, fut couronné à Reims en 1364. Il remédia aux malheurs qui accabloient la patrie; il fit voir, par toutes ses actions, qu'il méritoit le surnom que lui avoit donné son peuple, et que la postérité lui a confirmé. Il mourut, comblé de gloire, en 1380, et fut d'autant plus regretté, qu'il n'avoit encore que 43 ans. I, 286, 340, 436, 479. II, 234, 330, 440. III, 265, 479, 505.

CHARLES VI, dit *le Bien-Aimé*, fils du précédent, parvint à la couronne en 1380, âgé seulement de 12 ans et neuf mois. Sa jeunesse livra la France à l'avarice et à l'ambition de ses oncles. Pour comble de malheurs, quand il fut majeur il perdit l'esprit, et fut gouverné, par *Isabelle* de Bavière son épouse, femme dénaturée, qui déshérita le dauphin *Charles* son fils. Les Anglais profitèrent de ces dissensions intestines, pour conquérir le royaume, dont leur roi se fit déclarer héritier, en épousant *Catherine* de France, fille de *Charles VI*. Cet infortuné prince mourut, sans avoir régné, le 20 d'Octobre 1422. C'est sous lui que le parlement devint continuel. I, 225, 437, 480. II, 57, 227, 500. III, 516.

CHARLES VII, fils du précédent, surnommé *le Victorieux*, parce qu'il reconquit presque tout son royaume sur les Anglais, fut couronné à Poitiers l'année même de la mort de son père. Il le fut ensuite à Reims, par la valeur de la fameuse *Pucelle d'Orléans*, et des habiles capitaines qui lui étoient restés fidelles: aussi l'a-t-on encore nommé *le Bien-Servi*. Jamais aucun roi ne le fut mieux, et n'eut plus besoin de l'être; car, s'il n'eût eu que ses propres talens pour recouvrer sa couronne, les Anglais, peut-être, seroient encore nos maîtres. *Louis XI* son fils, s'étant révolté contre lui, au lieu de punir ce jeune prince, il se laissa mourir de faim à Meun en Berri, dans la crainte d'être empoisonné, en 1461, à l'âge de 58 ans. I, 63, 309, 437. II, 25. III, 317.

CHARLES VIII, dit *l'Affable* et *le Courtois*, fils de *Louis XI*, roi de France, monta sur le trône de son père, à l'âge de treize ans et deux mois, en 1483, sous la régence d'*Anne* de France, dame de *Beaujeu*, sa sœur aînée. Il fit heureusement la guerre en Italie, conquit plusieurs états en une seule campagne, et perdit, l'année suivante, le fruit de toutes ses victoires. Il mourut au château d'Amboise, âgé de 27 ans, le 7 Avril 1498. I, 441, 466.

CHARLES IX, roi de France, né à Saint-Germain-en-Laye en 1550, monta sur le trône à l'âge de dix ans, après la mort de son frère *François II*, fils de *Henri II*. *Catherine* de Médicis sa mère, qui eut l'administration du royaume pendant sa minorité, corrompit son heureux naturel pour mieux le gouverner; et c'est à cette princesse ambitieuse et dissimulée,

qu'il faut attribuer les excès qui souillèrent le règne de ce monarque. Une terrible maladie l'enleva à l'âge de 24 ans, en 1574. I, 121, 133. II, 60, 328, 500.

CHARLES-QUINT, fils aîné de *Philippe I*, archiduc d'Autriche, et de *Jeanne*, reine de Castille, naquit à Gand le 24 Février 1500. Il fut roi d'Espagne en 1517, empereur en 1519, et se montra digne de commander à ses vastes états. Il fit prisonnier *François I*, son rival, en 1535; abdiqua la couronne d'Espagne en faveur de son fils, en 1555, et l'empire en faveur de *Ferdinand* son frère, en 1556. Alors, dépouillé volontairement de toutes les grandeurs de ce monde, et voulant mériter, par la pénitence, le bonheur de l'autre, il se retira dans le monastère de Saint-Just, sur les frontières de Castille et de Portugal, où il mourut en 1558, après avoir fait célébrer lui-même la cérémonie de ses obsèques. I, 44, 246, 257. II, 14, 289, 333, 349, 366, 424, 429, 490. III, 87, 155, 210, 240, 267, 315, 348.

CHARLES II, roi d'Espagne, fils et successeur de *Philippe III*, en 1665, épousa en premières noces *Marie-Louise* d'Orléans, et en secondes, *Marie-Anne* de Bavière, princesse de Neubourg. Il n'eut point d'enfans ni de l'une ni de l'autre; et déclara pour son héritier, d'abord le prince de Bavière, neveu de sa femme, puis *Philippe* de France, duc d'Anjou. Ce testament occasiona un embrasement général entre les puissances de l'Europe. Il mourut en 1700, âgé de 39 ans. En lui finit la branche aînée de la maison d'Autriche, régnante en Espagne. *Charles II* étoit aussi foible d'esprit que de corps, et ignoroit le nom même des pays auxquels il commandoit. I, 274.

CHARLES I, roi d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, né en 1600, succéda à *Jacques I* son père en 1625, et épousa, la même année, *Henriette* de France, fille de *Henri-le-Grand*. Les murmures que la nation se permit au commencement de son règne, la conduisirent à un forfait, dont ses annales ne lui offroient point d'exemple. L'hypocrite *Cromwel*, s'étant rendu maître de l'autorité souveraine, fit trancher la tête à son roi, le 9 de Février, 1649, et régna lui-même sous le titre modeste de *Protecteur*. II, 217.

CHARLES II, fils du précédent, naquit en 1630. Après avoir longtemps promené ses disgraces dans différentes contrées de l'Europe où le crédit de *Cromwel* lui enlevoit tous ses protecteurs, il profita de la mort de ce tyran pour remonter sur le trône de ses pères. Secondé du général *Monk*, il rentra en Angleterre en 1660, et fut couronné l'année suivante. Il s'appliqua à éteindre les factions, à faire fleurir le commerce, les arts et les lettres, et mourut en 1685, laissant le sceptre à *Jacques II*, son frère. II, 198.

CHARLES-EDOUARD, fils aîné de *Jacques Stuart*, prétendant au trône d'Angleterre, né à Rome en 1720. II, 233.

CHARLES XI, roi de Suède, succéda à son père *Charles-Gustave* en 1660, sous la régence de sa mère qui le fit élever avec soin, et fut couronné en 1674. Il se seroit fait admirer par sa sagesse et par sa prudence, s'il eût été moins despotique. Il se moqua des lois fondamentales de son pays, gouverna ses sujets avec un sceptre de fer, et mourut sans être regretté, en 1697, à 42 ans. On a imprimé un petit livre très-curieux des anecdotes de son règne. III, 90.

CHARLES XII, fils du précédent, lui succéda après sa mort. Intrépide dès son enfance, ce prince fut l'*Alexandre* de son siècle, et fit trembler tout le Nord au bruit de ses triomphes. Il eût été entièrement semblable au conquérant macédonien, s'il eût eu ses vices, plus de prudence et plus de fortune. Il fut tué au siége de Frédérikshalh, en 1718, à 37 ans. I, 10, 251, 261. II, 59, 408. III, 154, 170.

CHARLES II, roi de Navarre, comte d'Evreux, dit *le Mauvais*, et digne de ce surnom, fut roi en 1349, et régna 38 ans. III, 265.

CHARLES, duc de Bourgogne, dit *le Hardi*, *le Guerrier* et *le Téméraire*, succéda à *Philippe-le-Bon* son père, en 1467, exerça beaucoup la politique de *Louis XI*, et fut tué dans une bataille en 1477. II, 370. III, 305.

CHARLES-EMMANUEL I, duc de Savoie, dit *le Grand*, naquit en 1562. Il attaqua Genève en 1602, et mourut en 1630, à 78 ans, passant pour

un des plus grands capitaines de son siècle, et pour un prince dont le cœur étoit plus impénétrable que son pays. I, 129. II, 391.

CHARLES V, duc de Lorraine, succéda à son oncle *Charles IV*, s'attacha au service de l'empereur, et fut un des plus grands guerriers de son temps. Il mourut le 18 Avril 1690, à 47 ans. I, 76, 286.

CHARMES-MARON (M. de), avocat au parlement, résidant à Ricey-le-Haut, bourg de Bourgogne, lors de la naissance du dauphin. I, 84.

CHARON, citoyen de Thèbes, ami de *Pélopidas*, et l'un de ceux qui partagèrent avec lui la gloire de mettre leur patrie en liberté. I, 178.

CHARONDAS, disciple de *Pythagore*, et législateur de Thurium, se tua, pour satisfaire à l'une de ses lois, 440 ans avant J. C. II, 412.

CHAROST (duc de), capitaine des gardes de *Louis XIV*, l'accompagna au siége de Lille, en 1667. I, 90.

CHATEAU-NEUF (*Charles de l'Aubespine*, marquis de) conseiller-clerc au parlement de Paris, fut chargé de plusieurs ambassades, et devint garde-des-sceaux en 1638. Il s'attira la disgrace du cardinal de *Richelieu* en 1633, recouvra ses bonnes graces en 1650, et les perdit encore un an après. Il mourut en 1653, avec la réputation d'un homme intrigant, mais maladroit à cacher la trame de ses projets. I, 111.

CHATELET (*Paul Hay*, seigneur du), d'une ancienne maison de Bretagne, fut conseiller d'état sous *Louis XIII*, et mourut en 1636, à 43 ans. I, 101.

CHATILLON. *Voyez* GAUCHER DE CHATILLON.

CHAULIEU (*Guillaume Amfrye* de), abbé d'Aumale, fut élève de *Chapelle*, et digne de l'être. Il se rendit célèbre par la délicatesse de son goût, et par l'épicuréisme de ses mœurs. A sa morale près, qui est celle d'*Epicure*, nous n'avons guère de poésies dans notre langue plus faciles et plus originales que les siennes. Il fut appelé l'*Anacréon du Temple*, parce que, demeurant chez le grand-prieur de France, il y vécut, comme le poète grec, au milieu des plaisirs des muses. Il mourut en 1720, à 81 ans. II, 504.

CHEMNITIUS ou *Chemnits* (*Chrétien*), né à Koningsfeld en 1615, fut nommé professeur en théologie à Jène, où il mourut en 1666, laissant plusieurs écrits sur la science qu'il enseignoit. II, 438.

CHERILE, poète grec, aux gages d'*Alexandre-le-Grand*. Il ne faut pas le confondre avec un autre *Cherile*, ami d'*Hérodote*, dont les Athéniens récompensèrent la verve en lui donnant une pièce d'or pour chaque vers d'un de ses poèmes en leur honneur. Il nous reste de très-beaux fragmens de ce dernier. I, 245.

CHEVERT (*François* de), né en 1695, et mort en 1769, s'éleva, de simple soldat, au grade de lieutenant-général. Son éloge et l'histoire de sa fortune méritée, sont renfermés dans cette épitaphe placée sur son tombeau dans l'église de Saint-Eustache à Paris :

« Sans aïeux, sans fortune, sans
» appui, orphelin dès l'enfance, il
» entra au service à l'âge de onze
» ans. Il s'éleva, malgré l'envie, à
» force de mérite, et chaque grade
» fut le prix d'une action d'éclat.
» Le seul titre de maréchal de
» France a manqué, non pas à sa
» gloire, mais à l'exemple de ceux
» qui le prendront pour modèle. »

Ce fut dans les guerres de 1741 et 1757, qu'il signala le plus son courage et la profonde connoissance qu'il avoit de la tactique. I, 257.

CHILDEBERT I, fils de *Clovis* et de sainte *Clotilde*, régna à Paris en 511, tint le sceptre durant 47 ans, fit perpétuellement la guerre, et mourut en 558. I, 410, 412.

CHILDERIC III, dit *l'Idiot* et *le Fainéant*, est le dernier roi de la première race de nos souverains. *Pepin* le fit descendre du trône pour y monter lui-même, et l'enferma dans un cloître, en 750. I, 418.

CHILON, l'un des sept sages de la Grèce, éphore de Sparte, vers l'an 556 avant J. C. I, 521. II, 327, 377.

CHILPÉRIC I, fut roi de Soissons, après la mort de *Clotaire I*, son père, en 561, et gouverna durant 23 ans. Il fut assassiné en revenant de la chasse, par des émissaires envoyés par *Frédégonde* sa femme, en 584. I, 412, 414.

CHILPÉRIC II, fils de *Childéric II*, succéda à *Dagobert III*, en 715. Vaincu par *Charles-Martel*, il fut obligé de le reconnoître pour son maire du palais, et lui laissa son autorité, ne conservant que le titre et les honneurs de la royauté. Il

mourut à Noyon, en 720. III, 311.
CHOISEUL, officier français, esclave à Alger en 1683. III, 125.
CHORSAMANTE, cavalier massagète, sous *Bélisaire*, et l'un des gardes de ce célèbre général. III, 309.
CHOSROES, ou *Chosru* et *Khosrou I*, dit *le Grand*, appelé encore *Nouschirvan*, fils et successeur de *Cabadès*, roi de Perse en 531, fut un prince fier et cruel, mais courageux. Il mourut en 579, après un règne de 48 ans. I, 459. II, 101, 107, 112. III, 105.
CHRÉMONIDE, amiral d'une flotte de *Ptolémée-Philadelphe*, roi d'Égypte. I, 40.
CHRISTIAN VII, roi de Danemarck, né le 29 de Janvier 1749, monta sur le trône le 13 de Janvier 1766, et ne put trop long-temps l'occuper pour le bonheur de ses sujets. I, 290.
CHRISTINE de France, seconde fille de *Henri IV*, épousa le prince de Piémont, en 1618. III, 280.
CHRISTINE, reine de Suède, fille de *Gustave-Adolphe*, lui succéda en 1632. Les Suédois se fatigant de son gouvernement, elle prévint les troubles, en abdiquant en faveur de *Charles-Gustave* son cousin-germain, le 16 Juin 1654. Elle voyagea ensuite dans les différens états de l'Europe, s'entretenant avec les savans, dont elle se fit admirer. Elle se rendit à Rome, où elle embrassa la religion catholique; et après plusieurs autres courses, elle revint s'y fixer jusqu'à sa mort arrivée le 19 Avril 1689. II, 438.
CHRYSIPPE, philosophe stoïcien, né à Solos en Cilicie, se distingua, parmi les disciples de *Zénon*, par un esprit délié. Il étoit dialecticien si subtil, qu'on disoit que, si les dieux avoient besoin de faire usage de la logique, ils ne pourroient se servir que de celle de *Chrysippe*. Il mourut vers l'an 207 avant J. C. âgé de plus de 80 ans. III, 216.
CHUNDUN, chambellan de *Gontran*, roi d'Orléans, fils de *Clotaire I*, roi de France. I, 413.
CICÉRON (*Marcus-Tullius*), naquit à Arpino en Toscane, 116 ans avant J. C., d'une famille de chevaliers romains, ancienne, mais peu illustrée; il fut à Rome ce que *Démosthène* avoit été à Athènes. Son éloquence l'éleva, par degrés, jusqu'au consulat, qu'il géra avec tant de gloire et de zèle, en découvrant et en déconcertant la conjuration de *Catilina*, qu'il mérita le surnom de *Père de la Patrie*. Il céda à la cabale de *Clodius*, et fut exilé; mais on le rappela bientôt après, et ce rappel fut un triomphe et comme une fête publique. Dans les commencemens de la guerre civile entre *César* et *Pompée*, il parut foible, timide, flottant, irrésolu, se repentant de ne point suivre *Pompée*, et n'osant se déclarer pour son rival, dont il tâcha de gagner l'amitié par les plus basses adulations. Il favorisa *Octave* contre *Antoine*; mais ces deux Romains ayant réuni leurs intérêts, et s'étant promis de sacrifier les victimes qu'ils se demanderoient réciproquement, *Cicéron* fut de ce nombre, et fut tué par un infame, nommé *Popilius-Léna*, à qui ce grand orateur avoit sauvé la vie, dans une cause où il étoit accusé d'avoir tué son père. *Cicéron* avoit 63 ans lorsqu'il expira, l'an 43 avant Jésus-Christ. Nous avons la plus grande partie de ses ouvrages, dont l'abbé d'*Olivet* a donné une très-belle édition en 9 volumes *in*-4.° On ne peut être véritablement orateur sans les posséder à fond; et quiconque se plaît à leur lecture, peut se flatter, selon la pensée de *Quintilien*, d'avoir déjà fait du chemin dans la carrière de l'éloquence. I, 113, 307, 350. II. 181, 182, 183, 185, 191, 327, 347. III, 69, 244.
CIEUTAT (*Charles* de), officier français, commandant dans Ville-Neuve-d'Agénois, sous le règne de *Henri III*, roi de France. II, 217.
CILICON, citoyen de Milet, dont il ouvrit les portes aux ennemis. I, 200.
CIMON, général athénien; fils de *Milliade*, plus célèbre encore par ses vertus civiles, que par ses qualités guerrières. Il remporta un grand nombre de victoires, tomba malade au siége de Citium, et mourut l'an 449 avant J. C. I, 117, 151, 192, 335. II, 104, 397. III, 103.
CINNA (*Lucius-Cornélius*), consul romain, 87 ans avant J. C. soutint le grand *Marius* contre la faction de *Sylla*. Ses cruautés révoltèrent son armée, et il fut assommé à coups de pierres par ses propres soldats, à Ancône, 84 ans avant Jésus-Christ. I, 299. II, 32, 358.
CINNA (*Cnæus-Cornélius*), petit-fils

du grand *Pompée*, et sénateur romain, conjura contre la vie d'*Auguste*, l'an 4 de J. C. Sa conspiration fut découverte, et l'empereur, non content de lui pardonner, le créa consul l'année suivante, avec *L. Valerius-Messala*. I, 481.

CINNAME, couronné roi des Parthes, l'an 41 de J. C., n'accepta le sceptre que pour le conserver à *Artaban*, à qui il appartenoit, et auquel il le remit peu de jours après. II, 449.

CINQ-MARS (*Henri-Coiffier*, dit *Ruzé*, marquis de), par la faveur du cardinal *de Richelieu*, devint maître de la garde-robe de *Louis XIII*. Mais le favori ne répondit pas constamment à l'attente du ministre. Il entra dans les intrigues formées contre son protecteur; ses projets furent découverts; il fut arrêté et condamné à perdre la tête, en 1642, à l'âge de 22 ans. I, 113. II, 206.

CLAUDE, empereur romain, successeur de *Caligula* son neveu, prince imbécille, proclamé par hasard, l'an 41 de J. C., fut empoisonné par *Agrippine* sa nièce et son épouse, en 54, après avoir vécu sans gloire. Malgré sa stupidité, *Claude* inventa et fit adopter trois lettres; mais ce n'est pas une preuve qu'il connût à fond son alphabet. I, 127, 368. II, 46.

CLAUDE II (*M. Aurélius*), dit *le Gothique*, parce qu'il défit, en une seule journée, une armée de 300,000 Goths, fut proclamé empereur, après *Gallien* et ses fils, en 268. Il devoit le trône à ses vertus guerrières; il se montra digne de l'occuper par ses vertus civiles; il régna en juge équitable, en bon père, et mourut de la peste à l'âge de 52 ans, en 270. On a dit de lui qu'il avoit la modération d'*Auguste*, la solide vertu de *Trajan*, et la piété d'*Antonin*. Si cela est vrai, lui seul valoit mieux que chacun de ces trois princes, et même que tous les trois ensemble; mais il régna si peu, et durant la brièveté de son règne, il fut si occupé, que la souveraine puissance n'eut pas le temps d'éprouver ses vertus. II, 163.

CLAUDIUS (*Marcus*), client du décemvir *Appius-Claudius*, et le digne instrument dont il vouloit se servir pour déshonorer la jeune *Virginie*, l'an 449 avant J. C. I, 472.

CLÉANE, capitaine spartiate, ami du célèbre *Callicratidas*, et que ce général choisit pour son successeur, l'an 405 avant J. C. II, 86. III, 155.

CLÉANDRE, Phrygien d'origine, esclave de naissance, dont l'empereur *Commode* fit choix pour diriger ses débauches, et qui bientôt gouverna l'empire en administrant les plaisirs du prince. I, 391.

CLÉANTHE, né à Assos dans l'Eolide, d'abord athlète, quitta le gymnase, pour se mettre au nombre des disciples de *Zénon*, père des stoïciens. Il tiroit de l'eau et pétrissoit du pain pendant la nuit, pour pouvoir étudier le jour. Les magistrats de l'aréopage le voyant sans fortune, le citèrent devant leur tribunal, pour savoir de lui par quels moyens il se procuroit de quoi subsister sans rien faire; car ils ignoroient qu'il consacrât au travail les heures que tous les autres citoyens donnoient au repos. Pour toute réponse, le philosophe fit venir à l'audience un jardinier qu'il servoit, et une vieille femme dont il faisoit la pâte. Les juges étonnés d'une telle ardeur pour la philosophie, voulurent l'encourager par une gratification: mais *Cléanthe*, riche de son travail, et par la modération de ses désirs, refusa leurs présens. Il succéda à *Zénon*, et eut pour principaux disciples le roi *Antigonus*, et *Chrysippe*, qui enseigna après lui. Quelqu'un lui dit un jour: « Pauvre philoso-» phe, tu n'es qu'un âne. — Tu as » raison, répondit-il, je suis celui » de *Zénon*; je porte son paquet. » Il se laissa mourir de faim à 99 ans, environ 240 ans, avant J. C. II, 176, 445, 461. III, 44, 160, 207, 279.

CLÉARQUE, Lacédemonien, envoyé à Byzance pour calmer les troubles de cette ville, la remplit de carnage, et s'en rendit le tyran. Les Spartiates, indignés de cet abus du pouvoir, le rappelèrent; et refusant d'obéir, on marcha contre lui. Il fut défait, et contraint de se réfugier en Ionie. *Cyrus-le-Jeune* faisoit alors la guerre à *Artaxerxès* son frère, pour lui enlever le trône de Perse. Il accueillit *Cléarque*, et lui donna le commandement des troupes grecques qu'il avoit à sa solde. L'an 405 avant J. C., *Cyrus* perdit la bataille et la vie dans les plaines de Cunaxa. Les Grecs, sous la conduite de *Cléarque* et de quelques autres chefs, regagnèrent en bon

ordre leur patrie au nombre de dix mille, et firent cette retraite qui porte leur nom, si célèbre dans l'antiquité. Elle coûta la vie à *Clearque*, qui, ayant été surpris et arrêté dans une rencontre par les troupes du roi de Perse, qui le harceloient sans cesse, fut mis à mort par le commandement exprès d'*Artaxerxès*. II, 418.

CLÉMENT VI (*Pierre-Roger*), Limousin, docteur de Paris, monta sur le siége de *S. Pierre* en 1342. Il avoit été Bénédictin de la Chaise-Dieu en Auvergne, puis abbé de Fecamp, et successivement évêque d'Arras, archevêque de Rouen, archevêque de Sens, et cardinal. Il siégea à Avignon, comme ses prédécesseurs depuis *Clément V*, porta trop loin les prétentions de la cour de Rome, abusa de son pouvoir en se croyant le maître des souverains, et en excommuniant l'empereur *Louis de Bavière*, et mourut en 1352. II, 439.

CLÉOBIS et BITON, deux frères, citoyens d'Argos, célèbres dans l'antiquité par leur piété filiale. III, 47.

CLÉOBULE, fils d'*Evagoras*, naquit à Linde, et par la solidité de sa philosophie, mérita d'être compté au nombre des sept sages de la Grèce. Il voyagea en Egypte pour converser avec les savans de ce royaume; et après avoir augmenté ses lumières, il revint parmi ses compatriotes, et mourut vers l'an 560 avant J. C. II, 70.

CLÉOMBROTTE, frère de *Léonidas*, roi de Lacédémone. II, 350.

CLÉOMÈNE III, roi de Sparte, l'an 230 avant J. C., remporta de grandes victoires sur les républiques voisines, humilia les éphores, releva l'autorité royale, rétablit les lois de sa patrie, et se tua en Egypte, 219 ans avant l'ère chrétienne. II, 450, 478.

CLÉON, homme distrait et naïf. II, 439. III, 146.

CLÉONIS, brave Messénien. II, 155.

CLÉOPATRE, reine d'Egypte, fameuse par sa beauté, et plus encore par le criminel usage qu'elle en fit, se livra d'abord à *César* pour le captiver, et en eut un fils nommé *Césarion*. S'étant ensuite attachée au triumvir *Marc-Antoine*, elle en partagea la fortune à la bataille d'Actium, dans laquelle cette princesse effrayée prit la fuite, fut suivie de son amant, et causa sa perte. Elle espéroit enchaîner *Auguste* comme elle avoit fait de *César* et d'*Antoine*; mais ses charmes furent sans pouvoir. Alors pour éviter l'humiliation d'être conduite à Rome à la suite du vainqueur, elle se donna la mort, l'an 30 avant J. C. à 39 ans. II, 20.

CLERC (*David* le), professeur en hébreu, et ministre à Genève, mort en 1655, à 64 ans. II, 439.

CLERC (*Jean* le) l'un des plus savans et des plus laborieux critiques de son siècle, fixa son séjour à Amsterdam en 1683, et s'y maria à la fille du célèbre *Grégorio Leti*. Il fut professeur de belles-lettres, d'hébreu et de philosophie. En 1728, il perdit tout-à-coup la parole en donnant ses leçons; sa mémoire s'affoiblit, et cet homme fameux ne fut plus qu'un automate. De toutes ses habitudes, il ne conserva que celle du cabinet: on le voyoit sans cesse écrire, et les délires de sa plume rapide étoient portés chaque jour à son imprimeur, qui les jetoit au feu. Il mourut en 1736, à 76 ans, laissant un grand nombre d'ouvrages polémiques, d'histoires, de traductions et d'éditions estimées. II, 439.

CLISSON (*Olivier* de), élève *de Bertrand du Guesclin*, et son compatriote, moins vertueux peut-être, mais aussi brave, aussi guerrier, aussi héros que ce grand homme, lui succéda dans la dignité de connétable de France, en 1380. Le roi *Charles VI* ayant été attaqué de ses accès de frénésie, les ducs de Bourgogne et de Berri, régens du royaume, oublièrent les grands services de *Clisson*, pour le dépouiller de ses charges, et le bannir comme un criminel. L'illustre capitaine se retira dans la Bretagne sa patrie, et y mourut dans son château de Josselen, aimé et honoré de tout le monde, en 1407. I, 226. III, 185.

CLISTHÈNES, magistrat athénien, aïeul de *Périclès*, fut l'auteur de la loi de l'ostracisme, par laquelle on condamnoit un citoyen au bannissement quand il avoit des qualités dont l'éclat pouvoit faire craindre qu'il ne devînt le tyran de sa patrie. Ce fut par le moyen de cette loi que *Clisthènes* fit chasser le tyran *Hippias*, et qu'il rendit la liberté à Athènes, 510 ans avant J. C. III, 337.

CLITUS, frère d'*Hellanice*, nourrice

d'Alexandre-le-Grand, s'attacha à ce prince, et en fut tendrement aimé. Il le suivit dans ses conquêtes, et lui sauva la vie, en coupant la main à *Rosacès* ou *Spitridate*, qui avoit la hache levée pour le tuer au passage du Granique. *Clitus*, quelque temps après, ayant irrité *Alexandre* à la fin d'un repas, fut percé d'un javelot par la propre main de ce prince, 329 ans avant J. C. III, 136.

CLIVE (le lord), capitaine anglais, envoyé deux fois aux Indes orientales, la seconde en 1765, pour gouverner les possessions anglaises de ces vastes contrées. Il s'y conduisit avec autant de sagesse que de bravoure, et son système d'administration devroit être étudié par tous les gouverneurs anglais chargés des intérêts de leur nation dans ces pays éloignés. III, 190.

CLODOMIR, second fils de *Clovis* et de *Clotilde*, fut roi d'Orléans en 511, et périt dans un combat contre *Gondomar*, roi de Bourgogne en 524. I, 410.

CLODOALDE ou *Cloud* (S.), troisième fils du précédent, échappa à la barbarie de ses oncles après la mort de son père, et se sanctifia dans la solitude. I, 411.

CLOTAIRE I, troisième fils de *Clovis*, eut en partage le royaume de Soissons, en 511. Il devint roi de toute la France, après la mort de ses deux frères, en 558, et il mourut en 561, à 64 ans. I, 410.

CLOTAIRE II, fils et successeur de *Chilpéric I*, dans le royaume de Soissons, à l'âge de quatre mois, en 584, fut soutenu par *Frédegonde* sa mère, durant son enfance, régna ensuite par lui-même, mérita le surnom de *Grand*, devint roi de toute la France, en 613, et mourut en 628 à 45 ans. I, 415. II, 73.

CLOTILDE (Sainte), fille du roi de Bourgogne, fut mariée à *Clovis I*, qu'elle convertit à la foi. Elle mourut en 543. I, 410.

CLOVIS I succéda à *Chilpéric* son père, vers l'an 481. Il étendit les conquêtes des Français, affermit leur puissance, éteignit celle des Romains dans les Gaules. L'heureux succès de la bataille de Tolbiac, qu'il devoit à la protection de Jesus-Christ qu'il appeloit le Dieu de *Clotilde* son épouse, lui fit embrasser le christianisme, auquel cette sainte l'avoit déjà préparé, en 496. Il fit de Paris la capitale de son royaume, et y mourut en 511, à 45 ans, dont il avoit régné 30. I, 409. III, 57.

COGAULT (*Arnoul*), notaire de la Ferté-Milon, en 1611. I, 325.

COCHIN (*Henri*), l'un des avocats des plus éloquens du parlement de Paris, mort en 1747, à 60 ans. Ses œuvres forment 6 vol. *in*-4.° III, 345.

COCTIER (*Jacques*), médecin de *Louis XI*, roi de France. I, 440.

CODRUS, roi d'Athènes, vers l'an 1116 ou 1071 avant J. C., régna 21 ans. I, 196.

CŒREPHON, disciple zélé de *Socrate*. III, 165.

COIGNEUX (M. le), président au parlement de Paris. I, 314.

COLBERT (*Jean-Baptiste*), marquis de Seignelai, succéda dans le ministère au cardinal *Mazarin* son protecteur. Il se distingua par la grandeur qu'il imprimoit à toutes ses opérations, et sur-tout par la protection qu'il accordoit aux gens de lettres, dont il fut le *Mécène*. Il mérita la confiance de *Louis XIV* par son zèle, ses talens et sa probité; et la France le pleura lorsqu'il mourut, en 1683, à 64 ans. I, 93, 249, 345. II, 42, 75, 324, 399, 444. III, 193, 244, 248.

COLBERT (*Jacques-Nicolas*), fils du précédent, embrassa l'état ecclésiastique, devint abbé du Bec, et archevêque de Rouen. Il mourut en 1707, à 53 ans. II, 136.

COLIGNY (*Gaspard* de), amiral de France, né en 1516, porta les armes dès sa plus tendre jeunesse; signala sa valeur, et mérita, par ses exploits, la fortune à laquelle il fut élevé. Devenu l'un des chefs des huguenots, il soutint son parti en héros; contraignit la cour de *Charles IX* à faire la paix; mais elle lui fut très-funeste. Séduit par les perfides caresses de la reine-mère, il se rendit à Paris, où il fut enveloppé dans le massacre de la Saint-Barthelemi, en 1574. Son corps fut jeté par la fenêtre de son appartement, livré, pendant trois jours, à la fureur de la populace, et mis enfin au gibet de Montfaucon, d'où le connétable de Montmorenci le fit tirer et inhumer à Chantilli. I, 316. III, 140.

COLIN (les bourgeoises), femmes qui ont bien des copistes. I, 53.

COLLATIN (*Lucius-Tarquinius*), époux de la célèbre *Lucrèce*, et proche parent de *Tarquin-le-Superbe*; après avoir chassé de Rome ce prince et ses

enfans, pour venger l'outrage fait à son épouse et la mort de cette vertueuse dame, partagea avec *Brutus* les premiers honneurs du consulat, et la gloire d'avoir rendu la liberté à sa patrie. Bientôt après, son nom même fit ombrage; et, malgré tout ce qu'il avoit fait pour les Romains, il fut contraint de sortir de Rome, 500 ans avant J. C. I, 210, 469.

COLONNE (*Philippe*), prince italien, de l'illustre maison qui porte son nom, et qui a produit une multitude de personnages célèbres dans l'église et dans l'état politique. Celui dont il est question ici, vivoit au milieu du dix-septième siècle. II, 184.

COMINES ou *Commines* (*Philippe* de), historien français, chambellan de *Louis XI*, et sénéchal de Poitiers, naquit en Flandres, et fut mis d'abord au service de *Charles-le-Hardi* son souverain. Il s'attacha ensuite au roi de France, qui lui donna toute sa faveur. Il mourut en 1509, à 64 ans. Ses mémoires nous apprennent ce qui s'est passé sous les règnes de *Louis XI* et de *Charles VIII*, pendant 34 ans. On en a fait un grand nombre d'éditions, parmi lesquelles on distingue celles d'*Elzevier* et de l'abbé *Lenglet*. I 440.

COMMERCY (le prince de), colonel du régiment de son nom, au service de l'empereur, se distingua à la bataille de Hersan, gagnée sur les Turcs en 1687. I, 343.

COMMODE, fils de *Marc-Aurèle*, proclamé empereur l'an 180, régna comme *Néron*, et mourut empoisonné l'an 192 de J. C. I, 67, 391.

CONAXA, vieillard qui a laissé une excellente leçon aux pères de famille. I, 143.

CONDÉ (*Louis de Bourbon I*, prince de), septième fils de *Charles de Bourbon* duc de Vendôme, naquit en 1530: il se signala par sa valeur, devint chef des protestans en France, et fut assassiné par *Montesquiou*, capitaine des gardes du duc d'Anjou, depuis *Henri III*, à la bataille de Jarnac, en 1569. III, 288.

CONDÉ (*Henri de Bourbon II* du nom, prince de), fils de *Henri I*, et petit-fils du précédent, mourut en 1646. I, 325.

CONDÉ (*Louis de Bourbon II* du nom, prince de), fils du précédent, et duc d'Enguien, naquit à Paris en 1621. Héros dès l'âge le plus tendre, il remporta, à vingt-deux ans, la fameuse bataille de Rocroi sur les Espagnols. Ce premier triomphe fut le prélude, et comme le premier anneau de cette longue chaîne de succès qui formèrent sa réputation, et lui méritèrent le surnom de *Grand*. La cour qu'il servoit le maltraita; il voulut s'en venger, en se mettant du côté des ennemis du royaume, mais il rentra bientôt dans son devoir, et répara ce moment d'oubli, en se rendant le sauveur de la France. Il mourut à Fontainebleau, en 1686, âgé de 65 ans, avec les sentimens d'un chrétien qui quitte les grandeurs sans les regretter, et qui attend une vie plus heureuse. II, 154, 227, 338, 418, 426. III, 344.

CONDÉ (*Henri-Jules de Bourbon*, princede), fils du précédent, mort en 1709. II, 338. III, 115.

CONDÉ (*Louis-Henri de Bourbon*, prince de), petit-fils du précédent, et fils de *Louis de Bourbon* mort en 1710, s'appela duc de Bourbon, plutôt que prince de Condé, né en 1692, fut nommé chef du conseil royal de la régence, pendant la minorité de *Louis XV*, et premier ministre d'état après la mort du régent. Il en remplit les fonctions durant trois ans, et mourut à Chantilly, en 1740, à 48 ans. Il est père de *Louis-Joseph*, actuellement prince de Condé. II, 493. III, 115.

CONRAD II, dit *le Salique*, empereur d'Allemagne en 1024, couronné à Rome et à Milan, comme roi des Romains, et à Mayence, comme empereur, fit presque toujours la guerre à ses vassaux, et mourut en 1039. II, 337, 392.

CONRAD III, duc de Franconie, fut proclamé empereur en 1138, se croisa pour la Terre-Sainte, assiégea inutilement Damas, et mourut à son retour en Allemagne, en 1152. I, 122.

CONSTANCE-CHLORE ou *Constance I*, prince vertueux et plein de bravoure, père du grand *Constantin*. Il fut déclaré César par *Dioclétien*, en 292, soumit la Grande-Bretagne et les peuples de Germanie, en fut proclamé empereur avec *Galère-Maxime*, en 305, et mourut l'année suivante à Yorck, laissant la pourpre impériale à son fils. I, 24, 77.

CONSTANCE II (*Flavius-Julius*), second fils du grand *Constantin*, fut créé César en 324, et proclamé

empereur en 337. Il fut cruel envers ses proches et ses sujets, qu'il persécuta pour favoriser l'arianisme; rampant envers les soldats, auxquels il sembloit demander la loi; inconséquent dans ses démarches, vindicatif, jaloux, méfiant, indigne, en un mot d'être le fils d'un des plus grands monarques dont parle l'histoire. Il mourut en 361, à 45 ans. I, 400.

CONSTANT II, empereur d'Orient, en 642, fut assassiné à Syracuse, par *André*, l'un de ses domestiques, en 668, après un règne de 27 ans. III, 310.

CONSTANTIN (*Flavius-Valérius*), fils de *Constance-Chlore* et d'*Hélène*, naquit à Naisse en Dardanie, en 274, et fut proclamé empereur en 306. Il triompha de tous ses compétiteurs, embrassa le christianisme, qu'il fit asseoir avec lui sur le trone des Césars, et qui devint dès-lors la religion dominante de l'empire; il fit de sages lois, mérita le nom de *Grand*, reçut le bapteme en 337, et mourut peu de temps après, à 63 ans, dont il avoit régné 31. I, 24, 104, 308, 400. II, 53, 144, 274. III, 16, 57, 164.

CONTI (*Armand de Bourbon*, prince de), fils de *Henri II*, prince de Condé, et chef de la branche de Conti, naquit à Paris en 1629, et y mourut en 1666, dans de grands sentimens de religion. I, 1, 89.

CORAX, l'un des premiers maîtres d'éloquence à Syracuse. III, 118.

CORBINELLI (M.), fils de *Raphaël Corbinelli*, secrétaire de la reine *Marie de Médicis*, à laquelle il étoit allié, reçut une éducation qui développa de bonne heure l'esprit et les talens qu'il avoit reçus de la nature. Il fut recherché des meilleures compagnies, dont il faisoit les délices par ses saillies pleines de gaieté. On apprit que, dans un de ces soupers libres, que les princes et princesses ennemis de madame *de Maintenon* se donnoient quelquefois, plusieurs personnes de la cour avoient été chansonnées. On crut pouvoir s'en instruire avec plus de précision, par le moyen de M. *Corbinelli*, l'un des convives. M. d'*Argenson*, lieutenant de police, se transporta chez lui: « Où avez-vous soupé un tel jour, lui » demanda-t-il? — Il me semble » que je ne m'en souviens pas, » lui répond, en bâillant, *Corbinelli*. — » Ne connoissez-vous pas tels et » tels princes? — Je l'ai oublié. — » N'avez-vous pas soupé avec eux? » — Je n'en sais rien. — Cependant, » un homme comme vous devroit » se ressouvenir de ces choses-là. — » Oui, Monsieur; mais, devant un » homme comme vous, je ne suis » pas un homme comme moi. » Le magistrat, piqué de la plaisanterie, cessa son interrogatoire, et ne crut pas devoir pousser plus loin l'inquisition. *Corbinelli* mourut en 1716, laissant quelques ouvrages qui intéressent médiocrement. I, 276.

CORÉE (M. de la), intendant de Franche-Comté, magistrat qui s'illustra par son patriotisme et l'intégrité de son administration. I, 82.

CORIOLAN (*Caïus-Marcius*), Romain célèbre, qui fut tour-à-tour la gloire et la terreur de sa patrie, mort vers l'an 490 avant J.C. I, 144. II, 402.

CORNÉLIE, dame romaine de la famille des *Scipions*, et mère des *Gracques*; elle épousa le consul *Sempronius-Gracchus*, vers l'an 77 avant J. C. II, 110.

CORNÉLIE (*Maximille*), chaste et vertueuse vestale, que l'empereur *Domitien* fit enterrer toute vive. I, 384.

CORNELIUS-COSSUS-ARVINA (*Aulus*), consul romain, 343 ans avant J. C. II, 61.

CORNEILLE (*Pierre*), né à Rouen en 1606, se livra à la poésie, fit naître parmi nous le goût de la bonne tragédie, réforma les turlupinades qui amusoient nos pères, et, par ses chefs-d'œuvre, mérita le surnom de *Grand*. Il mourut doyen de l'académie française en 1684. On a fait plusieurs éditions de ses œuvres, parmi lesquelles on distingue celle de 1738, et les autres qui ont été faites sur celle-là, en 7 ou 10 vol. *in*-12., et l'édition qu'a donnée *Voltaire*, avec des notes qu'il ne faut pas toujours croire aveuglément. I, 122, 168. II, 43, 239, 255, 486.

CORNEILLE (*Thomas*), frère du précédent, se montra digne de l'être et de le remplacer à l'académie. Il fit des pièces de théâtre et beaucoup d'autres ouvrages, et mourut en 1709, à 84 ans. I, 168.

COSME, esclave d'*Auguste*. I, 357.

COSTAR (*Pierre*), fils d'un chapelier de Paris, né en 1603, mort en 1660, s'attacha à *Voiture*, dont il prit la défense contre les écrivains qui le

critiquoient, fut protégé par *M. du Reuil*, évêque d'Angers, qui lui donna plusieurs bénéfices, et laissa quelques ouvrages écrits d'un style guindé, qui furent peu lus de son temps, et qui ne le sont plus du nôtre. I, 97.

COTIN (*Charles*), étoit Parisien, poète et prédicateur. Il fut reçu de l'académie française, et méritoit le fauteuil, malgré le ridicule dont *Boileau* et *Molière* s'efforcèrent de le couvrir. Ses écrits ne sont pas sans mérite, quoique inférieurs à ceux des auteurs les plus célèbres du siècle de *Louis-le-Grand*. Il mourut en 1682. II, 13.

COTIS, roi de Thrace vers l'an 150 avant J. C. I, 326.

COTTA (*Marcus-Aurelius*), consul romain, 74 ans avant J. C. I, 698.

COTTA, censeur romain, contemporain de *Cicéron*. III, 70.

COTHBEDDIN-IBEK, roi de Delhi aux Indes. I, 342.

COUCY (*Enguerrand* de), baron français sous le règne de saint *Louis*. III, 202.

COUPLET (*Claude-Antoine*), né à Paris en 1642, s'appliqua aux mathématiques et aux mécaniques, y fit de grands progrès, fut reçu de l'académie des sciences en 1666, et mourut le 25 Juillet 1722, âgé de 81 ans. II, 361.

COURTIN (l'abbé), bel esprit de la cour du prince de Vendôme, grand-prieur de France. II, 504.

COXINGA, capitaine chinois en 1662. I, 303.

CRAMOISI (*Sébastien*), célèbre imprimeur et libraire de Paris, fut échevin de cette ville, et directeur de l'imprimerie royale établie au Louvre. Il mourut en 1669. II, 187.

CRASSUS (*Publius-Licinius*), célèbre jurisconsulte romain, et grand pontife, fut élevé au consulat 131 ans avant J. C. Etant passé en Asie à la tête de l'armée romaine, pour combattre *Aristonicus*, il fut vaincu et tué d'un coup de poignard. Il avoit quitté sa dignité de grand-pontife pour commander les légions, ce qui étoit sans exemple. II, 181.

CRASSUS (*Lucius-Licinius*), de la même famille que le précédent, fut élevé au consulat 95 ans avant J. C. II, 318.

CRASSUS (*Marcus-Licinius*), parent du précédent, étoit si riche qu'il donna un festin général et public à tous les habitans de Rome, permettant à chacun des convives d'emporter ensuite autant de blé qu'il en pouvoit consommer pendant trois mois. Il fut plusieurs fois revêtu des honneurs du consulat, et il forma, avec *Pompée* et *César*, le premier triumvirat. Il entreprit de subjuguer les Parthes l'an 64 avant J. C., pour envahir leurs richesses. Il marcha contre eux, fut vaincu et tué l'année suivante. On raconte que sa tête ayant été portée à *Orode*, roi des Parthes, ce prince lui fit couler de l'or fondu dans la bouche, en disant : « Rassasie » toi de ce métal, dont ton cœur a été » insatiable. » I, 253. II, 6, 57.

CRASSUS, fils du précédent, suivit son père dans son expédition contre les Parthes, et y périt. II, 57.

CRATERUS, favori d'*Archélaüs* roi de Macédoine, environ 400 ans avant J. C. I, 130.

CRATÈS, philosophe cynique, disciple de *Diogène*, et le fidèle imitateur de cet homme original, naquit à Thèbes en Béotie, et florissoit vers l'an 328 avant J. C. Habillé fort chaudement en été, et très-légèrement en hiver, il cousoit à son manteau des peaux de brebis non préparées ; singularité qui jointe à l'extrême laideur du personnage, en faisoit une espèce de monstre. Tout cela ne rebuta pas la célèbre *Hipparchie*. Elle entendit *Cratès*, et fut tellement charmée de ses discours, qu'elle voulut l'épouser. Elle étoit recherchée par un grand nombre de jeunes gens qui réunissoient les avantages de la fortune et ceux de la figure : elle méprisa leurs richesses et leur beauté, pour prostituer la sienne au hideux philosophe. En vain sa famille voulut s'opposer à son dessein : « Je me poignarderai, » s'écria-t-elle, si vous m'empêchez » d'être l'épouse de *Cratès*. » On eut recours à ce cynique pour la détourner de son projet. Il vint la trouver : « Tu veux donc être ma femme ? » lui dit-il. Tiens, voilà les richesses que je t'apporterai pour dot, » continua-t-il, en étalant par terre son bâton, sa besace et son manteau. Puis découvrant une énorme bosse qui ombrageoit son dos, et deux jambes difformes : « Voilà, » ajouta-t-il, le bel époux que tu » auras, et encore tu ne peux » l'avoir qu'en suivant le genre de » vie qu'il mène. — Je le veux bien,

» reprit *Hipparchie*. » Aussitôt elle jeta ses beaux vêtemens, se couvrit à la manière des cyniques, et s'attacha tellement à *Cratès*, qu'elle rôdoit par-tout avec lui, suivant littéralement les dogmes de la secte impudente qu'elle avoit embrassée avec son époux. Elle en eut plusieurs enfans. Il y a un livre fort rare, imprimé en Sorbonne, *in*-4.°, sans date, qui contient les lettres des cyniques, *Epistolæ cynicæ*, parmi lesquelles on en voit quelques-unes de *Cratès*. I, 115, 305. II, 445. III, 56, 114.

CRÉSUS, dernier roi de Lydie, après un règne de 14 ans, durant lequel il avoit amassé, par ses victoires, des richesses immenses, voulut faire la guerre à *Cyrus-le-Grand*; mais il fut vaincu 548 ans avant J. C. Ses villes furent prises, et lui-même tomba entre les mains de *Cyrus*, qui le condamna à être brûlé. Lorsque l'infortuné prince montoit sur le bûcher, en présence de son vainqueur, il s'écria, *Solon! Solon!* Le roi de Perse étonné, rappela *Crésus*, et lui demanda ce qu'il vouloit dire: » Hélas! lui répondit-il, je reconnois » en ce moment la vérité des maxi- » mes du sage dont je profère le » nom. — Et que vous a dit ce sage? » — Qu'on ne doit regarder aucun » homme comme véritablement heu- » reux avant sa mort. » Ces paroles firent naître dans le cœur de *Cyrus* des sentimens plus humains. Il révoqua l'arrêt porté contre le roi de Lydie, l'admit dans ses conseils; et pour le dédommager en quelque manière des états qu'il lui enlevoit, il lui donna le gouvernement d'une province considérable. I, 131, 152. II, 15, 389. III, 46.

CRÉQUI (*François*, marquis de), fut créé général des galères en 1661, et maréchal de France sept ans après. Il fut un des bons généraux du siècle de *Louis XIV*, et mourut en 1687. I, 496.

CRILLON (*Louis de Berthon* de), surnommé *le Brave*, fut l'un des plus grands capitaines de son siècle; il signala son courage dès l'âge de quinze ans, en contribuant, plus qu'aucun autre officier, à la prise de Calais sur les Anglais. Il continua de servir utilement sous les rois *Charles IX*, *Henri III* et *Henri IV*, qui le fit conseiller d'état, et le revêtit le premier de la charge de colonel-général de l'infanterie française. C'étoit un second chevalier *Bayard*: on l'appeloit l'homme *sans peur*, le *brave des braves*. Etant investi dans Quillebeuf, en 1592, on le somma de se rendre: » Répondez » à l'ennemi, dit-il aux envoyés, » que *Crillon* est dedans, et lui de- » hors; » et la ville ne fut pas prise. A la bataille de Montcontour, en 1569, un huguenot voulut le tuer; il lui tire un coup d'arquebuse, et le blesse. *Crillon* court à lui, l'atteint, et alloit le percer, lorsque l'ennemi tombant à ses pieds, lui demande la vie. » Je te la donne, dit-il; et si » l'on pouvoit ajouter quelque foi à » un homme qui est rebelle à son » roi et infidelle à sa religion, je te » demanderois parole de ne jamais » porter les armes que pour ton sou- » verain. » Le huguenot, confondu de tant de magnanimité, jura qu'il se sépareroit pour toujours des rebelles, et qu'il retourneroit à la religion catholique. Le jeune duc *de Guise*, auprès duquel *Henri IV* l'avoit envoyé à Marseille, voulut éprouver jusqu'à quel point pouvoit aller l'intrépidité si vantée de ce capitaine. Pour cela, il fit sonner l'alarme devant le logis du *brave Crillon*, et mener deux chevaux à la porte; puis montant chez lui, il lui annonce tout effrayé que les ennemis sont maîtres du port et de la ville, et lui propose de se retirer, pour ne point augmenter la gloire du vainqueur. » Non, non, répond » *Crillon* à moitié endormi, il faut » combattre; et je préfère une mort » glorieuse à une fuite ignoble. » *Guise* insiste pour la retraite, *Crillon* pour le combat. Il s'habille, prend ses armes, sort avec le jeune duc, qui, laissant échapper un grand éclat de rire, découvrit le but de sa plaisanterie. » Arnibieu, jeune » homme, lui dit alors *Crillon* qui » le serroit au collet, ne te joue ja- » mais à sonder le cœur d'un homme » de bien. Par la mort! si tu m'avois » trouvé foible, je t'aurois poi- » gnardé. » Après avoir dit ces mots, il regagna son lit, et reprit son sommeil. La paix de Vervins ayant terminé les guerres qui agitoient l'Europe, *Crillon*, se retira à Avignon, et y mourut dans les exercices de la piété et de la pénitence, en 1615, à 74 ans. Mademoiselle *de Lussan* a donné la vie de ce héros,

en 2 vol. *in*-12. II, 136, 351. III, 57, 343.

CRISPINUS (*Titus-Quintius*), l'un des braves de l'armée romaine qui assiégea Capoue, l'an 211 avant J. C. II, 453.

CRITIAS, l'un des trente magistrats que *Lysandre*, général de Lacédémone, établit à Athènes, après avoir pris cette ville, l'an 404 avant J. C. I, 185. II, 27.

CRITON, ami du sage *Socrate*. II, 306.

CROMWEL (*Olivier*) se distingua d'abord dans les armées, et mérita les premiers grades militaires. Il s'attacha ensuite au parlement, qu'il servit contre le roi *Charles I*, son souverain. Ses exploits le mirent à la tête des Anglais rebelles, et il se les attacha par son hypocrisie. L'affection des soldats, dont il avoit fait autant d'enthousiastes, l'éleva bientôt à la souveraine puissance, sous le nom de *Protecteur*. Il fit faire le procès au roi *Charles*, qui fut décapité par son ordre. Délivré de son souverain, *Cromwel* régna en despote, se fit respecter des puissances voisines, et couvrit des qualités d'un grand roi tous les crimes d'un usurpateur. Mais son bonheur ne put étouffer ses terreurs secrètes : tourmenté sans cesse par la crainte d'être assassiné pendant la nuit, il fit faire une multitude de chambres dans son palais. Chaque chambre avoit une trape par laquelle on pouvoit descendre à une petite porte qui donnoit sur la Tamise. Il ne couchoit jamais deux fois de suite dans la même chambre, et quand il se retiroit les soirs, jamais il ne menoit personne avec lui pour le déshabiller. Il n'eut que la peur pour bourreau ; car il mourut paisiblement, en 1658, à 55 ans. I, 254.

CROY (M. le prince de), seigneur célèbre par son savoir et son urbanité. I, 290.

CTÉSIBIUS, ami du philosophe *Arcésilaüs*, vers l'an 224 avant J. C. Il étoit d'Alexandrie, et s'adonna à l'architecture et à la mécanique. Il inventa des orgues que l'on faisoit jouer en comprimant l'air par le moyen de l'eau. I, 264.

CUMBERLAND (le duc de), prince anglais, qui commanda avec le roi *George II* son père, dans la guerre de 1740. II, 320.

CURIACES (les), trois frères de la ville d'Albe, qui furent choisis pour combattre contre les *Horaces* leurs cousins-germains, l'an 669 avant J. C. I, 205, 332.

CURIUS-DENTATUS (*Marcus-Annius*), illustre Romain, fut trois fois consul, et jouit deux fois des honneurs du triomphe. Il vainquit les Samnites, les Sabins, les Lucaniens, et battit *Pyrrhus*, roi d'Epire, l'an 275 avant Jésus-Christ. Il géroit alors son troisième consulat. II, 87. III, 294.

CURTIUS (les). Il y a eu plusieurs Romains célèbres de ce nom. L'un est *Quintus-Curtius*, qui se dévoua pour sa patrie, en se précipitant tout armé dans un gouffre qui s'étoit formé dans Rome, vers l'an 362 avant J. C. La terre, dit-on, se referma aussitôt. Tous ceux de cette famille montrèrent le plus grand zèle pour la prospérité de la république. II, 143.

CYANE, fille de Syracuse. III, 112.

CYAXARE, roi des Mèdes, oncle ou plutôt bisaïeul du grand *Cyrus*, succéda à *Phraortès* son père, l'an 611 avant Jésus-Christ, fit de grandes conquêtes, et mourut après 40 ans de règne. Ce prince est le même qu'*Assuérus* dont il est parlé dans le livre d'*Esther*. II, 498.

CYNÉAS ou *Cinéas*, philosophe et ministre de *Pyrrhus*, roi d'Epire, fut également célèbre par sa sagesse et par son éloquence. Il accompagna ce prince dans ses expéditions, et lui donna de prudens avis, dont le monarque ne profitoit pas toujours. II, 21, 137.

CYRUS, fils de *Cambyse* roi des Perses, et de *Mandane*, fille d'*Astyage* roi des Mèdes, réunit ces deux monarchies, qu'il gouverna avec sagesse. Il fit de vastes conquêtes, qui lui méritèrent le surnom de *Grand*. Il devint le père de ses nouveaux sujets, comme il l'étoit déjà des anciens ; et après avoir honoré le trône par ses vertus, il mourut dans un âge très-avancé, l'an 525 ou 529 avant Jésus-Christ. I, 13, 115, 131, 151, 464, 487. II, 249, 379, 389, 419, 429, 437, 498. III, 87.

CYRUS-LE-JEUNE, fils de *Darius-Nothus*, jaloux de ce qu'*Artaxerxès* son frère héritoit du sceptre, lui déclara la guerre pour le lui ravir ; mais il perdit la bataille de Cunaxa, et fut tué en combattant en héros, l'an 401 avant Jésus-Christ. II, 85, 86, 418.

D.

DACHICOURT (*Nicolas*), né à Boulogne-sur-mer, matelot français, tué sur la frégate du roi la *Magicienne*, en Novembre 1781. I, 227.

DACIER (*Anne le Fèvre*, épouse de M.), fille de *Tanneguy le Fèvre*, profita des leçons de son père, et devint la femme la plus savante de son siècle. Elle épousa M. *Dacier* en 1683 : c'étoit un homme aussi savant qu'elle, et tous deux s'immortalisèrent par leur érudition, par leur profonde connoissance des langues grecque et latine, par les éditions excellentes qu'ils donnèrent d'un grand nombre d'auteurs anciens, et par des traductions très-fidelles des meilleurs écrits de l'antiquité. Madame *Dacier* mourut en 1720, à 69 ans. Elle laissa des remarques sur l'écriture-sainte, qu'on l'avoit inutilement sollicitée de donner au public : « Une femme, répondit-elle, doit lire et méditer l'écriture, pour régler sa conduite sur ce qu'elle enseigne; mais elle doit garder le silence, conformément au précepte de S. *Paul*. » M. *Dacier* mourut deux ans après elle, âgé de 71 ans. III, 259.

DAGOBERT, fils de *Clotaire II*, fut roi d'Austrasie en 622, de Neustrie, de Bourgogne et d'Aquitaine en 628, après la mort de son père, et mourut à Epinay en 638. Il fut enterré à S. Denis, qu'il avoit fondé six ans auparavant. I, 417, 455. III, 100.

DALE (le docteur), ministre d'*Elisabeth*, reine d'Angleterre. II, 374.

DAMASITHYMUS, roi de Calynde du temps de *Xerxès I*, roi des Perses. III, 302.

DAMOCLÈS, courtisan de *Denys* l'ancien tyran de Syracuse. II, 48, 192.

DAMIS, officier messénien, distingué par sa bravoure, et qui disputa le trône à *Aristomène*, après la mort d'*Euphaès*, vers l'an 680 avant J. C. II, 157.

DAMON, célèbre musicien, précepteur du fameux *Périclès*. III, 238.

DAMON, citoyen de Syracuse, florissoit sous le règne de *Denys* l'ancien, et suivoit la secte de *Pythagore*. I, 95.

DANÉSIUS ou *Danès* (*Pierre*), disciple de *Budée* et de *Jean-Lascaris*, profita si bien des leçons de ses maîtres, qu'il devint un des plus savans hommes de son siècle. Il fut le premier professeur du collége royal, puis curé de S. Josse, à Paris. *François II*, dont il avoit été précepteur, le choisit pour confesseur, et l'envoya au concile de Trente en 1546. Il fut nommé évêque de Lavaur en 1556, et mourut en 1577, à 80 ans. II, 122.

DANGEAU (*Philippe Courcillon*, marquis de), né en 1638, s'avança par son esprit à la cour de *Louis XIV*, et mérita, par son amour pour les lettres et les arts, plus que par ses écrits, une place à l'académie française et à celle des sciences. Il mourut à Paris en 1720. II, 323, 338. III, 283.

DANIEL, le quatrième des grands prophètes de l'Ancien-Testament, étoit de la tribu de Juda, et fut emmené captif à Babylone après la prise de Jérusalem, 606 ans avant J. C. Ses prophéties ont paru si conformes à l'histoire, que les ennemis de la foi ont cru qu'il n'avoit annoncé les faits qu'après leur existence. Ce saint homme fut fidelle à la loi de Dieu au milieu d'une cour idolâtre, et il sut se faire honorer et estimer par les adversaires même de sa religion. II, 150.

DAPHNOMÈLE, gouverneur d'Acre pour l'empereur *Basile* en 1017. III, 286.

DARIUS I, fils d'*Hystaspes*, se ligua avec six autres seigneurs persans, pour détrôner le mage *Smerdis*; et après qu'ils eurent poignardé cet usurpateur, ils convinrent de choisir pour roi celui d'entre eux dont le cheval henniroit le premier. L'écuyer de *Darius* attacha la nuit une cavale dans l'endroit où les compétiteurs devoient se rendre. Le cheval de *Darius*, plus avancé que les autres, sentant l'odeur de la cavale, se mit à hennir, et son maître aussitôt fut proclamé, 522 ans avant J. C. Durant un règne de 36 ans, ce prince fit de grandes conquêtes et essuya quelques défaites; montra quelques vertus et beaucoup de vices; mais malgré son ambition et son faste, il ne rendit pas son peuple malheureux. I, 112, 166, 203. II, 15, 20, 380, 451. III, 88, 129, 134.

DARIUS II, surnommé *Ochus* ou *Nothus*, c'est-à-dire, bâtard, parce qu'il l'étoit d'*Artaxerxès à la longue main*, s'empara du trône de Perse après la mort de *Xerxès II*, l'an 424 avant J. C. Il fit quelques guerres par ses généraux et par *Cyrus* le jeune son fils, et mourut après 19 ans de règne. I, 64.

DARIUS III, surnommé *Codoman*, 13.e et dernier roi de Perse, monta sur le trône l'an 336 avant J. C. Voulant arrêter les conquêtes d'*Alexandre-le-Grand*, il lui livra trois batailles générales, qu'il perdit. Après la dernière il prit la fuite; poursuivi par le vainqueur, il fut assassiné par *Bessus*, gouverneur de la Bactriane, qu'il avoit comblé de biens. Ce prince expirant demanda un peu d'eau, qu'un Macédonien lui apporta dans son casque : « Le comble de mes malheurs, lui dit-il en lui serrant la main, est de ne pouvoir récompenser le service que vous me rendez. Témoignez à *Alexandre* ma reconnoissance pour ses bontés envers ma famille infortunée, et dites aux miens que je suis plus malheureux qu'eux, puisque je péris de la main de ceux à qui j'ai prodigué mes faveurs. » C'est ainsi que mourut ce monarque, digne d'un meilleur sort. En lui finit l'empire des Perses, 230 ans après que *Cyrus* en eut jeté les fondemens. I, 102, 245, 252, 255, 465. II, 7, 130. III, 45, 154.

DATIS, satrape et général de *Darius* fils d'*Hystaspes*, roi de Perse. II, 16.

DAVID, fils d'*Isaï*, d'abord berger, puis général, enfin choisi de Dieu pour succéder à *Saül* sur le trône d'Israël. Il mourut à Jérusalem, l'an 1014 avant J. C. dans la soixante-dixième année de son âge, et la quarantième de son règne. I, 2, 264, 341. II, 68, 150, 349.

DAUPHIN (*Louis*), fils de *Louis XIV*, appelé *Monseigneur* ou le *Grand-Dauphin*, né à Fontainebleau en 1661, reçut une éducation digne de son rang auguste. Il fut mis de bonne heure à la tête des armées, et sa bravoure, sa douceur, sa libéralité, lui gagnèrent le cœur et l'affection des Français. En 1700, il vit le duc d'Anjou, son second fils, appelé à la monarchie d'Espagne. En 1711, il fut attaqué de la petite-vérole, et mourut à Meudon, à l'âge de 50 ans. Rien n'étoit plus commun, long-temps avant la mort de ce prince, que ce proverbe qui couroit sur lui : *Fils de roi, père de roi, sans être roi.* Lui-même avoit déclaré, lorsque le duc d'Anjou fut roi d'Espagne, qu'il n'aspiroit qu'à dire toute sa vie : « Le roi mon père, et le roi mon fils ; » paroles qui peignent sa modération, et peut-être aussi son indolence. I, 67, 80, 496.

DAUPHIN (*Louis*), fils de *Louis XV*, né à Versailles en 1729, mourut le 20 Décembre 1765. Il joignoit à des talens naturels des connoissances étendues, cultivées par une application constante. Sa douceur, son affabilité, sa sensibilité pour les malheureux, ont rendu sa mémoire précieuse à la nation. Il eût fait son bonheur s'il eût régné sur elle; mais ses vœux sont réalisés par *Louis XVI*, son auguste fils, qui a hérité des vertus de son père en succédant à ses droits. III, 331.

DAUPHIN (*Louis-Joseph-Xavier-François*), fils de *Louis XVI*, et de *Marie-Antoinette* d'Autriche, né le 22 Octobre 1781, a comblé par sa naissance les vœux de la nation française. Cet heureux événement a été signalé par les actes d'humanité les plus touchans; toutes les vertus patriotiques et chrétiennes se sont réveillées, en quelque manière, pour entourer et embellir le berceau de ce jeune prince, et lui apprendre, par ce qu'il a fait faire à son peuple, ce qu'il doit faire un jour lui-même pour ce même peuple. I, 81.

DAUVELT (*Paul*), marchand de la capitale de la Gueldre, sous le règne de *Charles-le-Hardi*, duc de Bourgogne. II, 370.

DAUZAT, savant professeur du commencement du seizième siècle. II, 122.

DÉANS (*Jean*), marchand d'Anvers, créancier de l'empereur *Charles-Quint*, qu'il tint quitte de quelques millions d'or qu'il lui avoit prêtés. II, 429.

DÈCE (*Cneius-Metius-Quintus-Trajanus*), se révolta contre l'empereur *Philippe* son bienfaiteur, et se fit proclamer César. Il persécuta cruellement les chrétiens, et périt en 251, en poursuivant les Goths qui avoient tué son fils. I, 465.

DÉCIUS-MUS (*Publius*), consul romain, qui se dévoua pour sa

patrie à la bataille de Véseris, l'an 340 avant J. C. I, 211, 638. II, 196.

DECIUS-MUS (*Publius*), tribun de l'armée romaine, qui délivra le consul *Cornélius-Cossus*, 343 ans avant J. C. II, 61.

DEJOCE, premier roi des Mèdes, vers l'an 710 avant J. C., régna 53 ans. III, 89.

DÉMADES, orateur athénien, joua un grand rôle du temps de *Philippe* et d'*Alexandre-le-Grand*, rois de Macédoine. Il fut mis à mort comme suspect de trahison, 322 ans avant J. C. I, 305. II, 406. III, 145.

DÉMARATE, roi de Lacédémone, contemporain de *Xerxès-le-Grand*, roi de Perse, qui le reçut à sa cour, lorsque les Spartiates l'exilèrent. II, 404, 409.

DÉMÉNÈTE, citoyen de Syracuse, qui osa accuser de malversation le célèbre *Timoléon*, libérateur de cette ville. II, 451.

DÉMÉTRIUS, surnommé *Poliorcètes*, ou le preneur de villes, fils d'*Antigonus*, l'un des généraux qui succédèrent à la puissance d'*Alexandre-le-Grand*, devint roi de Macédoine par droit de conquête, l'an 294 avant J. C. Il fut l'un des plus habiles guerriers de son siècle; mais il ne maîtrisa point la fortune, puisqu'il mourut vaincu et prisonnier, l'an 286 avant J. C. I, 109, 147, 148, 245, 489. II, 195. III, 172.

DÉMÉTRIUS DE PHALÈRE, fameux disciple de *Théophraste*, gouverna Athènes durant dix ans avec tant de sagesse, qu'on lui érigea autant de statues qu'il y a de jours dans l'année; mais bientôt, victime de la jalousie d'un peuple ingrat et soupçonneux, il fut exilé, ses statues furent renversées, et il chercha un asile à la cour de *Ptolémée Lagus*, roi d'Egypte. Le fils de ce prince ne le traita pas moins favorablement. Ce philosophe mourut vers l'an 284 avant J. C. I. 105, 108. III, 330.

DÉMÉTRIUS, fils de *Philippe*, roi de Macédoine, étant devenu suspect à son père, fut étranglé par l'ordre de ce prince, l'an 180 avant J. C. Il n'avoit que 25 ans, et s'étoit acquis la bienveillance des Romains. I, 147.

DÉMÉTRIUS, philosophe cynique sous l'empire de *Vespasien*. I, 319.

DÉMÉTRIUS, évêque d'Alexandrie du temps d'*Origène*. II, 182.

DÉMOCHARÈS, ambassadeur athénien auprès de *Philippe*, père d'*Alexandre-le-Grand*. II, 406.

DÉMOCRAITE, fameux philosophe de la ville d'Abdère. Il fut sage dès sa plus tendre jeunesse, et se distingua dans toutes les sciences. Il se rioit des actions humaines, qu'il regardoit comme les scènes d'une plaisante comédie, et enseignoit la pluralité des mondes. Il mourut âgé de 109 ans, 362 ans avant J. C. I, 240, 251. III, 63.

DÉMONAX, philosophe de l'île de Crète, d'une maison illustre et opulente, mépriса les avantages de la naissance et de la fortune, pour se livrer à la philosophie, ne prenant dans toutes les sectes que ce qu'elles avoient de bon, ressemblant à *Socrate* du côté de l'esprit, et à *Diogène* du côté des mœurs. Il mourut vers l'an 120 de J. C. Sur le point d'expirer, il s'écria: « Il » est temps de partir; la farce est » jouée. » II, 446, 476. III, 68, 298.

DÉMONIDES, philosophe grec, né à Lacédémone, et dont parle *Plutarque*. II, 444.

DÉMOPHANE, citoyen de Mégalopolis, disciple du philosophe *Arcésilas*, et maître du célèbre *Philopémen*. II, 119.

DÉMOPHON, capitaine athénien lequel vint au secours des bannis qui rendirent la liberté à Thèbes, leur patrie, sous la conduite de *Pélopidas*. I, 184.

DÉMOSTHÈNES, prince des orateurs, naquit à Athènes d'un citoyen assez riche, qui faisoit valoir des forges. Sa mâle éloquence réveilla le courage abattu des Grecs, et déconcerta *Philippe*, roi de Macédoine. Mais autant il étoit redoutable dans la tribune, autant il étoit timide dans une armée. Il prit la fuite à la bataille de Chéronée, livrée par ses conseils. Exilé d'Athènes, et près de tomber entre les mains de ses ennemis, qui le faisoient poursuivre, il s'empoisonna, l'an 322 avant J. C. La meilleure édition de ses harangues est celle de Francfort, 1604, *in-fol.* I, 17. II, 123, 137, 138, 159, 178, 262, 313, 403, 406. III, 104, 206, 421.

DÉMOSTHENE, capitaine athénien, envoyé avec *Nicias*, contre les Syracusains, qui les vainquirent, les firent prisonniers, et leur donnèrent la mort, l'an 413 avant J. C. II, 230.

DENYS, surnommé l'*Ancien*, s'empara de la souveraine puissance à Syracuse, régna en grand politique, et mourut après 38 ans de tyrannie, l'an 368 avant J. C. I, 31, 95, 123, 305, 321. II, 48, 192, 222, 389, 429, 463. III, 69, 155.

DENIS-LE-JEUNE, fils du précédent, lui succéda dans sa tyrannie. Ses cruautés le rendirent odieux : *Dion* et *Timoléon* le chassèrent l'an 343 avant J. C. Il se retira à Corinthe, où réduit, dit-on, à la plus extrême misère, il se fit maître d'école pour subsister. I, 168. II, 26, 40. III, 118.

DERAR, général musulman, collègue de *Khaled*, contribua beaucoup au gain de la bataille d'*Ainadin*, campagne voisine de Damas, où les troupes de l'empereur *Héraclius* furent taillées en pièces par les Sarrasins, le 25 Juillet 633. III, 93.

DESCARTES (*René*), né à la Haye en Touraine, d'une famille noble, en 1596, fut d'abord militaire, puis quitta les armes pour la philosophie. Il la créa, pour ainsi dire. Il fit pour les modernes, ce que *Socrate* avoit fait pour les anciens : il leur apprit à penser. Il réforma, en quelque sorte, toutes les têtes, et désigna aux mortels les routes qui conduisent au vrai. Il leur donna le flambeau ; et c'est à sa lueur que l'on a fait depuis tant de progrès dans la théorie de la sagesse, sans que la pratique y ait beaucoup gagné. Ce grand homme mourut en Suède, où la reine *Christine* l'avoit appelé, le 11 Février 1650. L'édition française de ses ouvrages, est composée de 13 vol. *in*-12. II, 175, 340. III, 207, 449, 452.

DESHAYES DE COURMENIN, gentilhomme français, haï du cardinal *de Richelieu*, qui le fit arrêter par ordre de *Louis XIII*, sous le nom duquel il gouvernoit la France. I, 110.

DESMARETS, avocat-général au parlement de Paris, sous le règne de *Charles VI*, à qui il rendit de grands services, dont il fut récompensé en périssant sur un échafaud, à l'âge de 70 ans. II, 57.

DESMARETS (*Jean*), qui fut assassiné par le seigneur de *Talart*, sous le règne de *François I*. II, 377.

DESMARETS (*Nicolas*), neveu du grand *Colbert*, devint ministre d'état sous le règne de *Louis XIV*, puis contrôleur-général des finances. Il mourut en 1721, laissant sur son administration un mémoire très-curieux, qui a été plusieurs fois réimprimé. I, 314.

DESQUERDES, maréchal de France sous *Louis XI*, dont il accrut les conquêtes. II, 407.

DESROULEAUX (*Louis*), nègre de Saint-Domingue, digne de vivre dans l'histoire par les marques d'affection qu'il a données à son maître. I, 86.

DEUCÉTIUS, chef des peuples d'une partie de la Sicile. III, 65.

DIÆUS, citoyen de Corinthe, l'an 646 avant J. C. II, 86.

DIAGORE, philosophe de l'île de *Méli*, disciple de *Démocrite*, fut condamné à mort par les Athéniens, l'an 415 avant J. C., pour ses impiétés ; mais il évita par la fuite l'exécution de cet arrêt. III, 63.

DIANE DE POITIERS, duchesse de Valentinois, maîtresse de *Henri II* roi de France. I, 444. III, 140.

DIDIER-JULIEN, usurpa l'empire après la mort de *Pertinax* ; mais il ne monta sur le trône que pour en être précipité presque aussitôt par *Sévère*, qui le vainquit et le fit tuer, l'an 193 de J. C. I, 393.

DIDIER, évêque de Verdun, sous le règne de *Théodebert* roi de Metz. I, 412.

DINA, fille du patriarche *Jacob* et de *Lia*. II, 68.

DINOCRATE, chefs des Messéniens, et ennemi du célèbre *Philopœmen*. II, 126.

DIOCLÈS, citoyen de Syracuse, l'an 413 avant J. C. II, 231.

DIOCLÉTIEN (*Caïus-Valérius*), fils d'un greffier, et, selon d'autres, d'un esclave. D'abord soldat, il parvint, par degrés, jusqu'au trône des Césars, où il fut élevé l'an 284, après la mort de *Numérien*. Il partagea l'empire entre plusieurs collègues qu'il se donna, persécuta les chrétiens, et abdiqua l'autorité suprême, en 305, pour vivre en philosophe dans la retraite. I, 77, 103, 398.

DIOGÈNE, surnommé le *Cynique* ou *le Chien*, à cause de la liberté de sa langue et de la licence de ses mœurs, ayant été banni de Sinope pour avoir fait de la fausse monnaie, se réfugia à Athènes, où il se mit à étudier la philosophie sous *Anthistène*. Il s'enferma dans un tonneau,

se réduisit à rien, se détacha de tout, excepté la vanité, qui fut le mobile de toutes ses actions. La singularité qu'affectoit ce gueux orgueilleux, lui fit des disciples qui marchèrent sur ses traces et recueillirent ses maximes. Il mourut vers l'an 320 avant J. C., s'étant étouffé lui-même en retenant son haleine. I, 241, 305, 584. II, 123, 376. III, 67, 161.

DIOMÈDE, intendant de la maison d'*Auguste*. I, 357.

DIOMÉDON, général athénien, que ses compatriotes condamnèrent à mort, avec cinq autres de ses collègues, l'an 406 avant J. C. II, 425.

DION, capitaine syracusain, et beau-frère de *Denys-le-jeune*, qu'il dépouilla de la tyrannie, pour rendre la liberté à sa patrie, l'an 343 avant J. C. Il fut assassiné par *Callippe* quelque temps après. I, 169, 521. II, 162, 351, 415, 451. III, 136.

DODARD (*Denys*), conseiller médecin du roi, et premier médecin du prince et de la princesse de Conti, puis du roi *Louis XIV*, membre de l'académie des sciences, naquit à Paris en 1634, et y mourut en 1707, universellement regretté. I, 113. III, 250.

DOLGOROUSKI, ministre de *Pierre II*, empereur de Russie, mais dont la faveur dura peu. Il fut exilé en Sibérie. II, 37.

DOMAT (*Jean*), célèbre jurisconsulte français, mort à Paris en 1696, à 70 ans. Il a beaucoup travaillé sur les lois; et son ouvrage sur cette matière a été réimprimé plusieurs fois. On ne peut trop en recommander la lecture à ceux qui veulent acquérir de solides lumières sur la jurisprudence civile et canonique. III, 25.

DOMINIQUE, fameux arlequin de la comédie italienne, sous le règne de *Louis XIV*, qui l'honora de ses bontés. II, 172. III, 67, 100.

DOMITIA, femme de l'empereur *Domitien*, aussi dissolue qu'il étoit cruel. I, 385.

DOMITIEN (*Titus-Flavius*), empereur romain, fils de *Vespasien*, succéda à la puissance, mais non aux vertus de *Tite* son frère, l'an 81 de J. C. Il imita *Néron*, et mourut assassiné par un de ses affranchis, dans la quinzième année de son règne, et la quarante-cinquième de son âge. I, 308, 384. III, 361.

DONEAU (*Hugues*), jurisconsulte célèbre, né à Châlons-sur-Saône en 1527, mort en Allemagne en 1591, laissant des commentaires latins sur le droit civil, et quelques œuvres posthumes. II, 437.

DORFLING, célèbre officier prussien, qui, de simple garçon tailleur, devint général, et se signala sur-tout en 1665. III, 229.

DORIA (*Lucian*), général génois, tué dans une bataille navale qu'il gagna près de Poli, sur les Vénitiens, en 1379. I, 78.

DORIA (*André*), l'un des plus célèbres capitaines du seizième siècle, servit tour à tour le pape *Innocent VIII*, le roi *François I*, et l'empereur *Charles-Quint*, qui le combla de tous les honneurs dus à son mérite et à ses nombreuses victoires. Il refusa généreusement la souveraineté de Gênes sa patrie, aimant mieux en être le protecteur que le maître. Il mourut dans cette ville, pleuré de ses concitoyens, en 1560, âgé de 94 ans. II, 337.

DORIA (le prince), de la famille des précédens, l'une des plus illustres de Gênes, chassa de cette ville le marquis de *Botta*, général autrichien, qui s'en étoit emparé en 1746. I, 220.

DORIPHORE, affranchi de *Néron*, et que cet empereur, aussi insensé que féroce, prit pour mari, s'étant lui-même déclaré femme, parce qu'il en avoit pris les habits. I, 373.

DOUZA (*Janus*). Voy. VANDERDOES.

DRACILIEN, vicaire des préfets sous l'empire du grand *Constantin*. III, 58.

DRACON, archonte athénien, vers l'an 624 avant J. C., donna des lois si rigoureuses à Athènes, que *Démades* disoit qu'elles avoient été écrites avec du sang et non avec de l'encre, que le sage *Solon* abolit les unes, et tempéra les autres, à cause de leur extrême sévérité. Cependant les Athéniens regardèrent l'opération de ce rigide législateur, comme un bienfait qui leur étoit nécessaire; et pour lui témoigner leur reconnoissance, ils l'accueillirent, un jour qu'il se montra sur le théâtre, avec des acclamations réitérées, et lui jetèrent tant de manteaux, tant de robes et de bonnets, suivant la coutume de ce temps-là, qu'il étouffa sous le poids de ces preuves accumulées de leur estime. II, 371.

DRUSILLE, l'aînée des sœurs de *Caligula*, que cet empereur mit au rang des déesses, après l'avoir soumise à sa lubricité. I, 367.

DRUSUS, oncle de *Caton* d'Utique. II, 200.

DRUSUS (*Marcus-Livius*), tribun du peuple romain, environ l'an 90 avant J. C. II, 347.

DRUSUS, fils de *Germanicus* et d'*Agrippine*, fut d'abord élevé aux premières magistratures de l'empire; mais ensuite il devint la victime des artifices de *Séjan*, favori de *Tibère*; et cet empereur l'ayant fait emprisonner, le laissa mourir de faim l'an 33 de J. C. I, 363.

DUC (le), médecin français à la cour de Constantinople, en 1710. I, 57.

DUCHATEL (M.), lieutenant-général, et commandant dans la ville de Linta en 1751. II, 209.

DUCKER, général suédois, et gouverneur de Stralsund pour *Charles XII*, roi de Suède, en 1714. I, 11.

DUFRESNY (*Charles Rivière*), né à Paris en 1648, passoit pour petit-fils de *Henri IV*, et lui ressembloit. Il joignoit à un goût général pour tous les arts, des talens particuliers pour la musique et le dessin. Sans crayon, sans pinceau, sans plume, il faisoit des tableaux charmans. Il prenoit dans différentes estampes des parties d'hommes, d'animaux, de plantes, dont il formoit un sujet dessiné seulement dans son imagination. Il excelloit sur-tout dans l'art de former les jardins; et c'est à lui qu'on doit les premières idées de ceux que l'on appelle *anglais* ou *anglo-chinois*, si agréables par leur variété, et dont le goût s'introduit chez toutes les nations de l'Europe. Il s'adonna aussi à la littérature, et sur-tout à la poésie. Il a fait des comédies, dont quelques-unes sont encore vues avec plaisir. Il mourut en 1724, à 76 ans. Ses ouvrages, fruits d'une imagination enjouée, badine, et quelquefois originale, ont été recueillis en 6 vol. in-12. II, 172.

DUGAS (M.), prévôt des marchands de la ville de Lyon. II, 346.

DUNOIS. *Voy.* JEAN D'ORLÉANS.

DUPERRIER (*Charles*), poète latin et français, fut le rival et néanmoins l'ami du célèbre *Santeuil*. Il remporta plusieurs fois le prix de l'académie française. Il avoit la manie de lire ses vers à tous ceux qu'il rencontroit; et c'est pour peindre son ridicule, que *Boileau* dit dans son Art poétique :

Gardez-vous d'imiter ce rimeur furieux,
Qui de ses vains écrits lecteur harmonieux,
Aborde en récitant quiconque le salue,
Et poursuit de ses vers les passans dans la rue :
Il n'est temple si saint, des anges respecté,
Qui soit contre sa muse un lieu de sureté.

Duperrier mourut en 1692. Ses pièces sont éparses en différens recueils. I, 121.

DUPERRON (*Jacques Davy*), célèbre cardinal, contribua beaucoup à la conversion de *Henri IV*. Il fut nommé évêque d'Evreux, puis archevêque de Sens, et rendit par ses savans écrits d'importans services à l'Eglise. Ils forment 3 volumes in-folio. Le pape *Paul V* avoit tant de déférence pour les sentimens de ce prélat, qu'il avoit coutume de dire : « Prions » Dieu qu'il inspire le cardinal *Du-* » *perron*, car il nous persuadera » tout ce qu'il voudra. » Il mourut à Paris le 5 Septembre 1618, à 63 ans. I, 250.

DUPIN (*Louis-Elie*), docteur de Sorbonne, savant et laborieux écrivain, qui a laissé un grand nombre d'ouvrages sur l'histoire et la bibliographie ecclésiastique, et sur la théologie. Il mourut en 1719, à 62 ans. II, 488.

DUPLEIX (M.), intendant de Picardie en 1768. I, 288.

DUPLESSIS-BOURÉ, intendant des finances sous *Louis XI*, roi de France. III, 335.

DUPONT, capitaine français sous le règne de *Henri III*. Il fut la victime de ses brigandages. I, 478.

DUPRAT (*Antoine*), chancelier de France, eut de grands talens, et fut un des plus profonds politiques de son siècle. Ayant perdu sa femme, il embrassa l'état ecclésiastique. Il fut successivement évêque de Meaux, d'Albi, de Valence, de Die, de Gap, archevêque de Sens, et enfin cardinal en 1527. Il mourut 8 ans après, à 72 ans, et fut enterré dans son église de Sens, où il n'avoit pas mis le pied de son vivant. A tous ses titres il joignoit celui de légat du pape en France. I, 309.

DUQUESNE (*Abraham*), se distingua dans la marine dès l'âge de 17 ans. L'Asie, l'Afrique et l'Europe furent témoins de sa valeur, et parlent encore de ses exploits. *Louis XIV*,

pour récompenser ses nombreux services, lui donna, pour lui et sa postérité, la terre du Boucher, l'une des plus belles du royaume, située près d'Etampes, et l'érigea en marquisat, à condition qu'elle s'appelleroit la terre de *Duquesne*, afin d'immortaliser le nom de ce héros. Il mourut en 1688, à 78 ans, avec le titre de général des armées navales de France. Il ne l'avoit point ambitionné, car sa modestie égaloit son mérite. III, 125.

DUSAULX (M.), de l'académie des inscriptions et belles-lettres de Paris, écrivain estimable, et qui consacra son érudition à la gloire de la vertu. II, 328, 336.

DYÉTENTUS, fils aîné d'*Andiatorigès*, sous le règne d'*Auguste*. I, 166.

E.

EBBA, abbesse du monastère de Collingham en Angleterre, en 870. I, 467.

EBUSE, dame romaine, veuve du consul *Menenius-Agrippa*. I, 147.

EGCHELLENSIS (*Abraham*), savant Maronite, fut professeur des langues syriaque et arabe, au collége royal à Paris. Il fut rappelé à Rome pour y être professeur des langues orientales. Il mourut dans cette capitale du monde chrétien en 1664, laissant beaucoup d'écrits sur les sciences qu'il professoit. I, 446.

EGDÉLUQUE, banni de Mégalopolis, aida le fameux *Aratus* à détruire la tyrannie dans Sicionne. I, 187.

EGDEMUS, citoyen de Mégalopolis, disciple d'*Aroisilas*, et maître du célèbre *Philopémen*. II, 119.

EDGAR ou *Edgard*, roi d'Angleterre, surnommé le *Pacifique*, gouverna avec sagesse, et mourut en 975, après 16 ans de règne. C'est lui qui imposa à la province de Galles un tribut annuel de têtes de loups, pour dépeupler l'Angleterre de ces animaux. II, 416.

EDOUARD III (S.); roi d'Angleterre, laissa sa couronne à *Guillaume-le-Conquérant*, duc de Normandie, et mourut en 1066. III, 93.

EDOUARD I, roi d'Angleterre, succéda à *Henri III* son père, en 1272. Il se croisa deux fois pour la Terre-Sainte, montra un courage héroïque, fit la guerre à la France, agrandit ses états, donna à son parlement une forme et une constitution à peu près semblables à celles qu'il a encore aujourd'hui, et mourut en 1307, à 68 ans, dont il avoit régné 34. I, 433.

EDOUARD III, roi d'Angleterre, après avoir fait la guerre contre l'Ecosse, la déclara à la France; publia dans un manifeste ses droits chimériques à la couronne de France, et fit des conquêtes pour les soutenir. Il prit Calais, et secondé par son fils, il gagna d'importantes victoires. Mais ce lustre fut terni dans sa vieillesse; la fortune cessa de le favoriser; et ce prince, qui avoit vu deux rois prisonniers à sa cour, *Jean*, roi de France, et *David de Brus*, roi d'Ecosse, comme eux mourut malheureux en 1377, à 65 ans, dont il avoit régné 50. I, 221.

EDOUARD, prince de Galles, fils du précédent, se signala par sa bravoure, par ses triomphes, et surtout par ses vertus; mais il ne monta point sur le trône, et mourut avant son père. I, 266.

ELÉAZAR, vénérable vieillard, qui sous le règne d'*Antiochus-Epiphane*, aima mieux perdre la vie que de manger des viandes défendues par la loi de Moyse. II, 147.

ELÉAZAR, surnommé *Auran*, digne frère de *Judas-Machabée*, sous le règne d'*Antiochus-Eupator*. I, 343.

ELÉON, orateur grec, contemporain de *Lysandre*, général de Sparte. II, 102.

ELIE, l'un des plus célèbres prophètes de l'Ancien Testament, vivoit sous les règnes d'*Achab* et de *Josaphat*. Il fut enlevé au commencement du règne de *Joram*, dans un tourbillon de feu en forme de char, vers l'an 895 avant J. C. I, 277. II, 150.

ELISABETH (sainte), fille d'*André II*, roi de Hongrie, née en 1207, mariée au landgrave de Hesse, perdit son époux en 1227, et mourut en 1234, à 24 ans. Le pape *Grégoire IX* l'a canonisée 4 ans après. I, 455.

ELISABETH, reine d'Angleterre, fille de *Henri VIII* et d'*Anne de Boulen*, naquit le 8 de Septembre 1533; monta sur le trône en 1559; étala aux regards de l'Europe étonnée, toutes les qualités des plus habiles monarques; et, quoique ses défauts fussent grands, mérita d'être proposée à la postérité comme le modèle le plus parfait des souveraines. Son

règne est le plus beau spectacle qu'ait eu l'Angleterre. Elle le termina glorieusement, comme elle l'avoit commencé, en 1603, à 70 ans. II, 129, 229, 352, 374.

ELISÉE, disciple d'*Elie*, hérita de son manteau et de son double esprit prophétique. Il fit plusieurs miracles plus éclatans encore que ceux de son maître, et mourut à Samarie vers l'an 830 avant J. C., à l'âge d'environ 100 ans. III, 274.

ELME (S.) *Voy.* GONÇALÈS.

ELOI (S.), né à Cadillac dans le Limousin, en 588, devint trésorier de *Dagobert I*, roi de France. Il excelloit dans l'orfévrerie. Ses vertus le placèrent sur le siége de Noyon, en 640; et il remplit avec un zèle apostolique tous les devoirs de l'épiscopat. Il mourut en 658, après avoir fondé un grand nombre d'églises et de monastères. I, 455. II, 73.

EMILIE, aïeule de *Scipion-Emilien*. I, 737.

EMILIEN, gouverneur de Tarragone en Espagne, en 259, sous l'empire de *Valérien*. I, 13.

EMILIUS ou *Æmilius* PAULUS (*Lucius*), fut deux fois consul: la première, l'an 219 avant J. C., avec *M. Livius-Salinator*; et la seconde, l'an 216 avant J. C., avec l'imprudent *Caïus-Terentius-Varron*, qu'il accompagna à la bataille de Cannes, et dans laquelle il périt. III, 157.

EMILIUS ou *Æmilius* PAPUS (*Quintus*), Romain célèbre, fut deux fois consul; et chaque fois il eut pour collègue le fameux *Fabricius*: tous deux marchèrent contre *Pyrrhus*, l'an 278 avant J. C. I, 778.

EMILIUS ou *Æmilius* SCAURUS (*Marcus*), fut deux fois consul; la première, 115 ans, et la seconde, 107 avant J. C. II, 283.

ENNIUS (*Quintus*), tira la poésie latine du fond des forêts, pour la transporter dans les villes; mais il lui laissa encore beaucoup de rusticité. L'élégant, le doux *Virgile* avoit souvent dans les mains le dur et grossier *Ennius*, il s'en approprioit même des vers entiers, et se contentoit de dire, pour justifier son larcin, que c'étoient des perles qu'il tiroit du fumier de ce poëte. *Ennius* mourut de la goutte vers l'an 169 avant J. C., et fut inhumé dans le tombeau de *Scipion* son ami. III, 213.

EPAMINONDAS, célèbre Thébain, qui illustra sa patrie après l'avoir délivrée du joug de Lacédémone, la gouverna sagement, et mourut en combattant pour sa grandeur et pour sa gloire, l'an 363 avant J. C. I, 147, 183, 202, 252, 341. II, 88, 212, 283, 314, 359. III, 30, 205, 327, 542.

EPAPHRODITE, affranchi de *Néron*, et maître d'*Epictète*. Il fut mis à mort par ordre de *Domitien*. II, 381.

EPERNON (le duc d'), favori de *Henri III* et de *Henri IV*, rois de France, III, 214.

EPERNON (le duc d'), sous le règne de *Louis XIII*, roi de France. I, 258.

EPHESTION, ami et confident d'*Alexandre-le-Grand*, qui l'appeloit son frère. Il mourut à Ecbatane, 315 ans avant J. C. Le monarque pleura vivement sa perte, et fit mettre en croix le médecin qui l'avoit soigné sans pouvoir le guérir. I, 102, 114, 256, 465. II, 174. III, 334.

EPICHARME, poëte comique de Sicile, sous le règne d'*Hiéron*, tyran de Syracuse, c'est-à-dire, vers l'an 473 avant J. C. II, 70.

EPICTÈTE, philosophe stoïcien d'Hiérapolis en Phrygie, fut esclave d'*Epaphrodite*, affranchi de *Néron*. Le philosophe parut libre dans sa servitude, et son maître se montra indigne d'avoir cessé d'être esclave. *Epictète* supporta avec une patience héroïque les mauvais traitemens accumulés, et les bizarreries féroces de cet homme brutal, et ne se plaignant de rien: « Je suis, disoit-il, » dans la place où la Providence vou» loit que je fusse: en murmurer, » c'est l'offenser. » Il avoit coutume de dire que toute la philosophie étoit renfermée dans la pratique de cette courte maxime: « Supportez et abs» tenez-vous. » *Epictète* mourut dans un âge fort avancé, sous le règne de l'empereur *Marc-Aurèle*. La lampe de terre dont il se servoit pour éclairer ses veilles philosophiques, fut vendue, quelque temps après sa mort, trois mille drachmes. C'est de tous les sages du paganisme celui dont les principes et la doctrine approchent le plus des maximes de l'Evangile: il est même probable qu'il avoit puisé des lumières dans cette source féconde. *Arrien*, son disciple, a publié quatre livres des discours qu'il avoit entendu prononcer à son maître: c'est ce que nous avons sous le nom d'*Enchiridion* ou *Manuel d'Epic-*

ière, souvent réimprimé et traduit, et dont on a fait le plus grand cas dans tous les temps. III, 166.

Epicure, l'un des plus grands philosophes de l'antiquité, se fixa à Athènes à l'âge d'environ 36 ans, et y érigea une école dans un beau jardin qu'il acheta. Il y philosophoit tranquillement avec ses amis, et y forma un grand nombre de disciples avec lesquels il vivoit en commun. La frugalité étoit l'ame de leurs repas, puisqu'ils ne mangeoient que du pain et des légumes, et ne buvoient que de l'eau. *Epicure* faisoit consister la félicité de l'homme dans le plaisir et la volupté, non pas comme ses ennemis l'ont publié, dans les voluptés sensuelles, mais dans celles qui sont inséparables de l'amour et de la pratique de la vertu. On interpréta mal sa doctrine; et quelques-uns de ses disciples croyant devoir la suivre à la lettre, se livrèrent à la débauche. Dès-lors il y eut deux classes d'Epicuriens, les uns austères, les autres relâchés : et ces derniers ayant formé le plus grand nombre, donnèrent lieu à la mauvaise opinion que l'on a conçue des principes de leur maître. *Epicure* mourut à l'âge de 72 ans, l'an 271 avant J. C. *Gassendi*, l'un de ses plus grands admirateurs, a recueilli tout ce qui concerne la vie, la doctrine et les écrits de cet homme célèbre, et en a formé un vol. in-4. I, 114. III, 207.

Epicyde, citoyen d'Athènes, contemporain de *Thémistocle*. I, 198.

Eponine, épouse de *Sabinus*, prince gaulois sous l'empire de *Vespasien*. I, 124.

Erard (*Guillaume*), docteur en théologie, l'un des fanatiques qui jugèrent la *Pucelle d'Orléans*. III, 323.

Erasistrate, petit-fils d'*Aristote*, cultiva la médecine avec le plus grand succès, et s'attacha au service de *Seleucus-Nicanor*, roi de Syrie. C'est lui qui découvrit la cause de la maladie du fils de ce monarque, et la guérison qu'il procura au jeune prince lui valut cent talens. I, 140.

Erixone, épouse d'*Archélaüs*, roi de Macédoine. I, 130.

Erpeneau (M. d'), officier, que M. *de Turenne* fit gouverneur de Philisbourg. III, 338.

Eschine, célèbre orateur grec, né à Athènes, 397 ans avant J. C. Il fut le rival de *Démosthènes*, et le seul de ses contemporains qui pût lutter contre lui. Les Athéniens admirèrent *Démosthènes*, et furent charmés d'entendre *Eschine* : telle étoit l'estime qu'ils faisoient de ses écrits, qu'ils donnèrent le nom des trois graces aux trois harangues qui nous restent de lui, et celui des neuf muses à neuf de ses épîtres. On les trouve dans les orateurs grecs des *Aldes*, in-fol. 8 vol. Venise, 1513. Il est moins véhément, moins rapide, mais plus fleuri et plus abondant que son rival. II, 313.

Eschine, philosophe, disciple de *Socrate*, ami d'*Aristipe*, a laissé des dialogues, dont *Jean Leclerc* a donné une bonne édition en 1711. I, 107. II, 172. III, 118.

Eschyle, célèbre poëte grec, né dans l'Attique vers l'an 525 avant J. C., est regardé par les anciens comme le principal auteur de la tragédie. C'est lui qui introduisit sur la scène les interlocuteurs, l'usage du masque et le cothurne. Il nous reste sept de ses pièces, admirables par la grandeur, la sublimité, la véhémence du style. On dit que la première fois qu'il fit représenter ses *Euménides*, plusieurs enfans moururent de frayeur au théâtre, et que quelques femmes enceintes avortèrent. Les meilleures éditions de ces tragédies sont celles de *Henri Etienne*; de *Stanley*, Londres, 1663, in-fol.; et celle de Glascow, 1746, 2 vol. in-8, précieuse pour la beauté de l'exécution. II, 174.

Esclainvilliers (M. d'), gentilhomme picard sous la minorité de *Louis XIV*, et qui parvint au grade de lieutenant-général. II, 210.

Esope, le plus ancien auteur des apologues, après *Hésiode* qui en fut l'inventeur, naquit en Phrygie, et fut d'abord esclave. Il obtint sa liberté, et s'étant rendu célèbre par ses allégories morales, *Crésus*, roi de Lydie, le fit venir à sa cour. Les Delphiens irrités contre lui, le précipitèrent du haut d'un rocher. Il florissoit vers l'an 582 avant J. C. II, 14, 256, 306.

Espinet (*Guillaume*), promoteur du diocèse de Beauvais, l'un des juges de la *Pucelle d'Orléans*. Les Anglais, dont il servit aveuglément la vengeance, le chassèrent de Rouen quand il ne leur fut plus nécessaire, et il mourut dans un colombier. III, 321.

Esther, nièce de Mardochée, Juif de

la tribu de Benjamin, mérita par ses vertus d'épouser *Assuérus*, roi de Perse, après que ce prince eut répudié l'orgueilleuse *Vasthi* sa première femme. *Racine* a mis cet événement sur le théâtre : et cette tragédie fut faite pour les demoiselles de Saint-Cyr. I, 279.

ESTRADE (*Godefroi*, comte d'), maréchal de France, ambassadeur en Hollande en 1662, mourut après avoir été chargé de diverses autres négociations aussi importantes, en 1686, à 79 ans. I, 248.

ESTRÉE (*François-Annibal* d'), duc, pair et maréchal de France, né en 1573, embrassa d'abord l'état ecclésiastique, et fut nommé évêque de Laon par *Henri IV*; mais il renonça à cette dignité pour prendre le parti des armes. Il signala sa valeur à la tête des troupes, et mérita les honneurs dont il fut comblé. Il mourut à Paris en 1670, à 98 ans. Il étoit frère de la célèbre *Gabrielle d'Estrée*, celle des maîtresses de *Henri IV* que ce monarque aima le plus, et qu'il auroit vraisemblablement épousée, si une mort inopinée et terrible n'eût tout à coup mis fin aux projets ambitieux de cette belle favorite. I, 541.

ESTURMEL (M. d'), gentilhomme français des environs de Péronne, défendit vaillamment cette ville en 1536. III, 46.

ETÉOCLES, éphore ou magistrat de Lacédémone du temps d'*Alexandre-le-Grand* et d'*Antipater*, qui gouvernoit la Macédoine pour ce prince. II, 201.

ETESINUS (*Furius*), esclave romain, devenu libre et célèbre par son industrie. II, 371.

ETIENNE (Saint), disciple de *Gamaliel*, fut un des sept diacres choisis par l'assemblée des premiers chrétiens, et eut le premier l'honneur de remporter la couronne du martyre en défendant la foi de Jésus-Christ. III, 1.

ETIENNE, affranchi de *Domitia*, femme de l'empereur *Domitien*; ce fut lui qui assassina ce prince cruel, l'an 96 de J. C. I, 385.

ETIENNE (*Henri*), célèbre imprimeur de Paris, mort en 1520. II, 185.

ETIENNE (*Robert*), fils du précédent, embrassa la profession de son père, et ennoblit son art par une connoissance parfaite des langues et des belles-lettres. Pour rendre ses éditions plus correctes, il en faisoit exposer les feuilles dans les places publiques, et payoit libéralement ceux qui y trouvoient quelques fautes. Tout parloit latin chez lui, *depuis le grenier jusqu'à la cave*. Les docteurs de Paris lui suscitèrent quelques affaires; et pour éviter les suites de leur animadversion, il se retira à Genève, où il finit ses jours à 56 ans, en 1559. I, 247.

EUCLIDE, né à Mégare, s'attacha à *Socrate*, et profita de ses leçons, non pour développer comme son maître les principes de la morale, la seule science nécessaire à l'homme, mais pour forger une dialectique captieuse, par laquelle il soutenoit le pour et le contre, et étoit toujours en état de disputer. Il se fit des disciples qui disputoient sans cesse, et sa secte fut nommée *Mégarique* ou *Querelleuse*. I, 168, 242.

EUCLIDE, célèbre mathématicien, né à Alexandrie, enseigna dans cette ville vers l'an 300 avant J. C., sous le règne de *Ptolomée-Lagus*. Son meilleur ouvrage est celui qu'il a donné sur les élémens de géométrie. On en a fait une multitude d'éditions, dont la plus estimée est celle de *David Grégory*. Oxford, 1703, in-folio. II, 51, 188.

EUDAMIDAS, roi de Sparte, vers l'an 326 avant J. C. II, 341.

EUDAMIDAS, citoyen de Corinthe, ami d'*Arethus* et de *Carixène*. I, 96.

EUDES, comte de Paris, duc de France, l'un des plus vaillans princes de son siècle, soutint le siége de Paris contre les Normands, en 887, et fut proclamé roi de la France occidentale l'année suivante. Il mourut en 898, à la Fère en Picardie. I, 422.

EUDOCIE. *Voyez* ATHÉNAÏS.

EUGÈNE (*François de Savoie*, connu sous le nom de *Prince*), généralissime des armées et sauveur de l'Empire, naquit à Paris en 1663, prit d'abord le petit collet, puis le quitta pour les armes, s'immortalisa par une foule de triomphes, fit trembler tour à tour les puissances de l'Europe; fut peut-être le premier capitaine dans un siècle qui en produisit tant; et mourut subitement à Vienne en 1736. II, 127, 216, 449.

EULOGE (Saint), diacre et compagnon du martyr saint *Fructueux*, durant

la persécution allumée par l'édit de l'empereur *Valerien*, en 256. I, 13.

Eumène, fils d'un simple voiturier, mérita, par sa valeur, l'estime d'*Alexandre-le-Grand*, qui lui fit épouser la sœur de *Barsine*, l'une de ses femmes. Après la mort de ce conquérant, il se montra digne de lui succéder, et régna sur la Cappadoce et la Paphlagonie. Ces provinces lui furent contestées par *Antigonus*; et il fut obligé de lui déclarer la guerre. Il la soutint vaillamment; mais enfin ses soldats le trahirent et le livrèrent à son adversaire, qui le fit mourir 315 ans avant J. C. I, 32, 39. II, 207.

Eumène II, roi de Pergame, succéda à *Eumène I* son oncle, et fit alliance avec les Romains. Il avoit trois frères, *Attale*, *Phileterre* et *Athénée*, qui lui étoient si attachés, qu'ils voulurent être du nombre de ses gardes. Il mourut l'an 258 avant J. C., après 38 ans de règne. I, 38, 167.

Euphaès, roi de Messénie, prédécesseur d'*Aristomène*, 7 siècles avant J. C. II, 155.

Euphrasie (Sainte), vierge, sous le règne de *Théodose-le-Grand*. III, 340.

Euphrasie (sainte), religieuse d'un des monastères de la Thébaïde. II, 196.

Eupolis, poëte comique, naquit à Athènes, et florissoit vers l'an 440 avant J. C. On dit qu'*Alcibiade* le fit mourir pour le punir de quelques vers malins par lesquels il avoit voulu le ridiculiser. Si cela est, *Alcibiade* n'imita pas le sage *Socrate*; et les leçons, comme les exemples de ce philosophe, furent perdues pour son disciple. II, 181.

Euripide, poëte tragique grec, disciple de *Prodicus* pour l'éloquence, de *Socrate* pour la morale, d'*Anaxagore* pour la physique, fut digne de ces trois maîtres fameux. Il s'enfermoit dans une caverne, pour enfanter ses tragédies, et n'en sortoit qu'avec des chefs-d'œuvre. On les vit, on les applaudit, on les apprit dans toute la Grèce, quoiqu'elles fussent au nombre de quatre-vingt-douze. Il ne nous en reste que dix-neuf, dont les éditions les plus estimées sont celles d'*Albe*, en 1503, *in*-8.°; de *Plantin*, en 1571, *in*-16; de *Commelin*, en 1597, in-8.°; de *Paul Etienne*, en 1604, *in*-4.°; et de *Josué Barnès*, en 1694, *in-fol.*: cette dernière a éclipsé toutes les autres. L'Andromaque d'*Euripide* fit une impression si vive sur les habitans de la ville d'Abdère, qu'ils furent tous atteints d'une espèce de folie, causée par le trouble que la représentation de cette pièce avoit jeté dans leur imagination. Pour caractériser *Sophocle* et *Euripide*, les deux plus grands tragiques de l'antiquité, on dit que le premier représente les hommes tels qu'ils devroient être, et que le second les peint tels qu'ils sont. *Euripide* mourut à 79 ans, vers l'an 407 avant J. C. II, 123, 272.

Eurybiade, Lacédémonien, général des troupes grecques confédérées contre *Xerxès I*, roi de Perse. I, 223, 350, 446.

Eusèbe, gouverneur du Pont et de la Cappadoce, du temps de *S. Basile*, évêque de Césarée. II, 287.

Eusèbe, célèbre évêque de Césarée en Palestine, fut l'un des plus savans hommes de son siècle. Il mourut vers l'an 338. On a de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue son Histoire Ecclésiastique en dix livres, estimée des savans, et digne de l'être de tout le monde. III, 58.

Eustache de Saint-Pierre, citoyen de Calais, qui se dévoua pour sauver sa patrie, en 1356. I, 223.

Euthidème, ami de *Socrate*. III, 26.

Eutyche, guerrier spartiate, tué aux défilés des Thermopyles. III, 60.

Eutychès, abbé d'un monastère de Constantinople, voulant combattre l'erreur de *Nestorius*, tomba lui-même dans l'hérésie. Il enseigna que *Jesus-Christ* avoit un corps céleste, qui avoit passé par celui de la sainte Vierge comme par un canal; et qu'après l'union du Verbe éternel à ce corps, il n'y avoit qu'une seule nature en *Jesus-Christ*, la nature divine ayant absorbé, selon lui, la nature humaine. *Eutychès*, fut condamné en 448, dans un synode, par *Flavien* son évêque: mais opiniâtre dans ses opinions, il en appela au pape; il eut même le crédit de faire approuver comme articles de foi les points de sa doctrine, dans un concile qui se tint à Ephèse, et que, pour cette raison, on appela le *Brigandage d'Ephèse*: mais cet hérésiarque fut anathématisé par le concile général de Chalcédoine, en 451. III, 104, 4.

EVANGELUS, mathématicien grec, avoit écrit sur la tactique, des traités que le célèbre *Philopémen* lisoit souvent pour s'instruire des principes de l'art militaire. II, 119.

EVE (la vénérable), recluse à Liége en 1247. II, 100.

EVILLON (*Jacques*), chanoine et grand-vicaire d'Angers. I, 458.

EZZELIN, originaire d'Allemagne, mais né en Italie, se montra si pervers dans son enfance, qu'on disoit de son temps qu'il avoit été engendré par le démon. Il s'empara de Vérone, de Padoue et de quelques autres villes d'Italie, et y exerça une tyrannie cruelle. Il mépriſa les anathèmes des papes *Grégoire IX*, *Innocent IV* et *Alexandre IV*. Ayant appris que les habitans de Padoue s'étoient révoltés contre les satellites qui les gouvernoient en son nom, il en fit mourir douze mille qu'il avoit dans ses troupes ou à son service. Malgré son audace, cet homme barbare étoit superstitieux, et jamais il n'entreprenoit rien sans avoir consulté quatre astrologues qu'il avoit toujours avec lui. Enfin, après quarante ans de despotisme, les princes de la Lombardie se liguèrent contre lui, et le prirent, lorsqu'il se disposoit à attaquer la ville de Milan. On le conduisit à Soncino, où il mourut désespéré, en 1259. I, 129.

F.

FABERT (*Abraham*), fils d'un libraire de Metz, destiné à l'église ou au barreau, ne répondit point aux vues de son père, et voulut se faire soldat. A peine eut-il pris l'habit militaire, qu'il fut un héros. Il se fit remarquer du duc d'*Epernon* en plusieurs occasions importantes, et se signala sur-tout en 1635. Ce fut alors qu'il fut mis au nombre des officiers supérieurs, et qu'on publia mille particularités fabuleuses sur la cause de ses succès : on les attribuoit au diable, quoiqu'il ne les dût qu'à son courage ; mais lui-même, sans y songer, donnoit lieu à ces bruits, par son foible extrême pour l'astrologie judiciaire. Il sauva l'armée française à la retraite de Mayence, comparée par quelques écrivains à celle des dix mille de *Xénophon*. En 1658, ses services furent récompensés par le gouvernement de Sedan, et par le bâton de maréchal de France. *Louis XIV*, qui connoissoit tout son mérite, voulut lui donner encore des marques plus brillantes de son estime ; et *Fabert* acquit une nouvelle gloire en les refusant. Ce grand homme mourut en 1662, à 63 ans. II, 96, 460. III. 154, 168, 332.

FABIA-DOLABELLA, vieille coquette romaine du temps de *Cicéron*. III, 70.

FABIEN, officier allemand qui servoit sous *Gaston de Foix*, duc de Nemours, à la bataille de Ravenne, en 1512. III, 310.

FABIUS-DORSO (*Caïus*), jeune et brave Romain, se distingua par un acte de piété, et en même temps de hardiesse, pendant que les Gaulois assiégeoient le Capitole. III. 65.

FABIUS-MAXIMUS-RULLIANUS, d'abord général de la cavalerie romaine, l'an 354 avant J. C., sous la dictature de *Papirius-Cursor*, pensa perdre la vie pour avoir triomphé des ennemis de sa patrie, en transgressant les ordres de son dictateur ; mais l'armée et le peuple romain obtinrent sa grace. Ensuite, il fut cinq fois consul, une fois censeur et dictateur, et triompha des Apuliens, des Lucériens, des Samnites, des Gaulois, des Umbriens, des Marses et des Toscans. C'est le premier de l'illustre famille des *Fabius*, qui fut surnommé *Maximus*, épithète qu'il méritoit par la grandeur de ses exploits. I, 140. III, 297.

FABIUS-MAXIMUS (*Quintus*), surnommé *Verrucosus*, à cause de la verrue qu'il avoit sur les lèvres, et *Ovicula*, pour sa grande douceur, fut l'un des plus grands capitaines de son siècle. Par une sage lenteur, qui lui fit donner le nom de *Cunctator* ou temporiseur, il arrêta la fougue victorieuse d'*Annibal*, et sa prudence rappela la fortune sous les drapeaux des Romains. Il lassa tellement les Carthaginois, qu'ils se consumèrent d'eux-mêmes, et ne purent plus tenir tête aux armées de la république. *Fabius* fut cinq fois consul, la première 233 ans avant J. C., et une fois dictateur ; et les services qu'il rendit à sa patrie dans ses dignités, le firent appeler le *Bouclier de Rome*. I, 37. II, 103, 244, 420. III, 180.

FABIUS-MAXIMUS (*Quintus*), fils du précédent, fut consul l'an 213 avant J. C., et marcha sur les traces de son père. I, 739. III, 180.

FABIUS-MAXIMUS-ÆMILIANUS (*Quintus*), fils de *Paul-Emile*, fut consul l'an 145 avant J. C., et commanda les années suivantes, avec le titre de proconsul, les armées romaines en Espagne, défit *Viriathus*, et l'obligea de chercher un asile dans le fond de la Lusitanie. I, 99. II, 243.

FABIUS-MAXIMUS (*Quintus*), fut consul 45 ans avant J. C.; il mourut subitement la surveille du jour où son consulat devoit expirer, et *César* lui fit substituer *Caninius-Rebilus*. I, 284.

FABIUS-MAXIMUS (*Quintus*), fut consul sous l'empire d'*Auguste*, 10 ans avant J. C., avec *Jules-Antoine* l'Africain. I, 483.

FABRICE, chapelain du grand *Gustave-Adolphe*, roi de Suède. II, 460.

FABRICIUS-LUSCINUS (*Caïus*), Romain célèbre par sa rare intégrité et la sage austérité de ses mœurs, fut deux fois consul : la première 282, et la seconde 278 ans avant J. C. Il vainquit les Samnites, les Brutiens et les Lucaniens, et mérita les honneurs du triomphe. Envoyé contre *Pyrrhus*, roi d'Epire, il le mit en fuite, et l'obligea de demander la paix. Ce grand homme mourut si pauvre, que le sénat fut obligé de marier ses filles aux dépens du public. II, 79, 282.

FADHEL-BEN-IAHIA, favori et premier ministre du calife *Haroun-al-Raschild*, en 790. I, 291. II, 239.

FAGON (*Gui-Crescent*), né à Paris en 1638, docteur en médecine en 1664, premier médecin de *Louis XIV* en 1698, digne de ces places et de l'académie des sciences qui lui ouvrit son sein, mourut en 1718, laissant quelques écrits sur quelques points de son art. II, 91. III, 233.

FAIRFAX, général anglais, chef de l'armée parlementaire, et compagnon de *Cromwel*. II, 217.

FALUÈRE (M. de la), premier président du parlement de Bretagne. II, 382.

FARNÈSE (*Alexandre*), cardinal, l'un des plus vertueux prélats du seizième siècle, mourut en 1589. Il avoit coutume de dire qu'il ne trouvoit rien de plus insupportable qu'un soldat lâche et un ecclésiastique ignorant. II, 394.

FAVORIN, *voyez* PHAVORIN.

FAUSTUS SYLLA, fils du célèbre *Sylla*, dissipa tous les biens que lui avoit laissés son père. I, 307.

FELICE (*Constanso*) savant précoce, né à Durance, bourg de la Marche d'Ancône. II, 183.

FELLETON, aventurier anglais du temps de *du Guesclin*. III, 307.

FÉNÉLON (*François-de-Salignac de la Mothe*), né en 1651, présages dès sa plus tendre jeunesse ses vertus et ses talens. Les études les plus difficiles ne furent pour lui que des amusemens. Dès l'âge de 19 ans il prêcha, et enleva tous les suffrages. Mais le marquis de *Fénélon*, son oncle, qui avoit pour lui la vigilance d'un maître, le zèle d'un ami et la tendresse d'un père, l'arracha aux applaudissemens, et voulut qu'il se fortifiât dans le silence et dans la retraite. Ordonné prêtre à 24 ans, il fut chargé, 3 ans après, de la direction des Nouvelles-Catholiques; et ce fut dans cette place qu'il fit les premiers essais du talent d'instruire et de persuader. Bientôt sa réputation le fit connoître à la cour, et le roi le nomma chef d'une mission sur les côtes de Saintonge et du pays d'Aunis. Simple à la fois et profond, joignant à des manières douces une éloquence forte, il eut le bonheur de ramener à la vérité une foule d'hérétiques, et de faire admirer la religion en faisant aimer le prédicateur. Charmé de ses succès, *Louis XIV* lui confia, en 1689, l'éducation de ses petits-fils les ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berry; et ce choix donna de telles espérances, que l'académie d'Angers le proposa pour sujet du prix qu'elle distribue toutes les années. Sous un tel maître, les jeunes princes devinrent tout ce qu'il voulut. En 1695, le roi le nomma à l'archevêché de Cambrai, et il ne l'accepta qu'à condition qu'il donneroit 9 mois à ses diocésains, et le reste de l'année à ses augustes élèves. Il se démit en même temps de son abbaye de Saint-Valery, persuadé qu'il ne pouvoit posséder aucun bénéfice avec son archevêché. Au milieu de la haute faveur dont il jouissoit, il se formoit un orage contre lui. Né avec un cœur tendre, et une forte envie d'aimer Dieu pour lui-même, il se lia avec madame *Guyon*, dans laquelle il ne vit qu'une ame pure, éprise du même goût que lui.

Les idées de spiritualité de cette femme exoitèrent le zèle des théologiens, et sur-tout celui du célèbre *Bossuet*, évêque de Meaux. *Fénélon* voulut défendre son amie, et crut rectifier ce qu'on lui reprochoit en publiant son livre de l'*Explication des Maximes des Saints*. Le style en est pur, vif, élégant et affectueux; les principes y sont présentés avec art, et les contradictions sauvées avec adresse; mais on y voit un homme qui donne trop à la charité, et pas assez à l'espérance. Les beautés de cet ouvrage n'en purent voiler les défauts aux yeux de *Bossuet*. Ce prélat l'attaqua avec force: *Fénélon* se défendit avec douceur. L'affaire fut portée devant le saint-siége; et enfin, après 9 mois d'examen, le pape *Innocent XII* condamna en 1699 le livre des *Maximes*, et notamment 23 propositions qui en étoient extraites. L'archevêque de Cambrai se soumit sans restriction et sans réserve. Lui-même fit un mandement contre son livre, et monta en chaire pour annoncer sa condamnation; et pour laisser à son troupeau un monument durable de sa rétractation, il fit faire, pour exposer le Saint-Sacrement, un soleil porté par deux anges, dont l'un foulait aux pieds divers livres hérétiques, sur un desquels étoit le titre du sien. Après cette défaite, qui fut pour lui comme une espèce de triomphe, il vécut dans son diocèse en digne archevêque, en homme de lettres, et en philosophe chrétien. Il fut le père de son peuple et le modèle de son clergé. Il fut enlevé à l'Eglise, aux lettres et à la patrie en 1715, à 63 ans. Plusieurs écrits de philosophie, de théologie, de belles-lettres, sortis de sa plume féconde, douce et riante, lui ont fait un nom immortel. On distingue sur-tout ses *Aventures de Télémaque*, ouvrage qui tient à la fois du roman et du poëme épique, et dans lequel on admire toute la pompe d'*Homère* unie à l'élégance de *Virgile*, et les agrémens de la fable, animés par l'énergie de la vérité, et les leçons les plus utiles de la morale. On en a fait plusieurs éditions magnifiques. I, 93, 233.

FERDINAND, dit *le Juste*, monta sur le trône d'Aragon en 1412, et ne régna que 4 ans, laissant la couronne au célèbre *Alfonse V*, son fils. I, 148.

FERDINAND II, roi de Léon vers l'an 1157 ou 1158. I, 149.

FERDINAND V, dit *le Catholique*, fils de *Jean II*, roi d'Aragon, épousa *Isabelle* de Castille en 1469; et par ce mariage, il réunit les états de Castille à ceux d'Aragon, en 1479. Ce prince chassa les Maures d'Espagne, s'empara du royaume de Naples, et usurpa celui de Navarre, en vertu d'une bulle qui en excommunioit le roi, et donnoit sa couronne au premier occupant. Il mourut en 1516, après avoir montré dans son administration de grandes qualités et de grands vices, et s'être joué de tous les princes de l'Europe et de ses ministres même. C'est sous son règne que Christophe *Colomb* découvrit le Nouveau-Monde, et soumit à la Castille tant de riches provinces. II, 317.

FERDINAND II fut grand-duc de Toscane en 1621, et régna 49 ans. Comme tous ses prédécesseurs, il protégea les hommes de génie; et les lettres ainsi que les arts doivent le compter au nombre de leurs bienfaiteurs. III, 240.

FÉRIGOUSE (le chevalier de), officier français, sous le ministère du cardinal *de Fleury*. III, 67.

FERRERS (la comtesse de), au commencement de ce siècle. II, 124.

FERTÉ (*Henri de Senedère*) dit le maréchal de la), se distingua dans le grade de colonel sous *Louis XIII*, et devint maréchal de France en 1651. Il se montra digne de cette faveur, et mourut en 1681, âgé de 82 ans. Ce général n'étoit pas sans talens; mais l'amour-propre gâtoit tout son mérite. II, 416. III, 216.

FEUILLADE (*François d'Aubusson*, duc de la), se signala à la bataille de Rhétel, en 1650, aux siéges de Mouzon, de Valenciennes et de Landrecies, et au fameux combat de Saint-Gothard, contre les Turcs. Ses services lui méritèrent le bâton de maréchal de France. Il mourut subitement en 1691. C'est lui qui fit ériger en 1686 la statue de *Louis XIV* sur la place des Victoires à Paris. II, 344, 430, 563. III, 79, 215, 348.

FEUQUIÈRES (l'abbé de), neveu du duc Antoine *de Grammont*. I, 58.

FEVRE (*Tanneguy le*), né à Caen en 1615, se fit de bonne heure un nom par ses succès dans l'étude du grec et du latin. Il fut père de madame *Dacier*, et d'un grand nombre de savans ouvrages sur les auteurs anciens. Il mourut en 1672. II, 187. III, 251.

FILLASSIER (*Marin*), vertueux prêtre du diocèse de Paris, mort en 1733, à 56 ans. I, 288.

FIRMUS, évêque de Tagaste en Afrique. III, 327.

FITS-WILLIAMS, protégé du cardinal Wolsey favori et premier ministre de *Henri VIII*, roi d'Angleterre. III, 126.

FLACCILLE, épouse de l'empereur *Théodose-le-Grand*. III, 3.

FLAMARENS (madame la marquise de), l'une des admiratrices du célèbre *Fontenelle*. III, 226.

FLAMINIUS NEPOS (*Caïus*), consul romain, géroit son second consulat l'an 217 avant J. C., lorsqu'il fut tué à la bataille de Trasimène, qu'il engagea témérairement. *Annibal* remporta la victoire, après avoir laissé 15,000 Romains sur la place. I, 37.

FLATTES (le seigneur de), commandant de Duren, au duché de Clèves, sous l'empereur *Charles-Quint*. III, 314.

FLAVIEN, évêque d'Antioche en 381. chassa de son église les hérétiques Messaliens, apaisa le courroux de *Théodose-le-Grand*, et mourut en 404. III, 3.

FLÈCHE (le comte de la), qui assiégea la ville du Mans, du temps de *Guillaume-le-Roux*, roi d'Angleterre, I, 258.

FLEURANGES, ancien chevalier français. I, 115.

FLEURI (*André-Hercule de*) né à Lodève en 1653, fit ses études à Paris avec quelques succès, et entra dans l'état ecclésiastique. Introduit à la cour, une figure agréable, un esprit délicat et souple, une conversation assaisonnée d'anecdotes, une plaisanterie fine, lui gagnèrent le cœur des hommes, et sur-tout celui des femmes. On sollicita vivement pour lui. Enfin *Louis XIV* le nomma, en 1698, à l'évêché de Fréjus. « Je vous » ai fait attendre long-temps, » lui dit ce prince; « mais vous avez tant » d'amis, que j'ai voulu avoir seul » ce mérite auprès de vous. » A sa mort, il le nomma précepteur de *Louis XV*. Il n'avoit pas les talens de *Bossuet*, ni de *Fénélon*; mais il se distingua par un attachement sans bornes pour son auguste élève. Il fut fait cardinal, et bientôt après *Louis XV* le mit à la tête du ministère. Il avoit alors plus de 70 ans. Le fardeau du gouvernement ne l'effraya point, et il montra jusqu'à sa mort, en 1743, à 89 ans, une tête libre et saine, toujours capable d'affaires. Il négligea la marine, parce qu'elle lui parut trop coûteuse; et ce fut une des sources des humiliations que la France éprouva durant et après son ministère. L'économie sévère qu'il mettoit dans sa maison, il vouloit l'introduire dans l'administration publique; et la crainte d'être prodigue, le rendit souvent mesquin. I, 94. III, 67.

FONTAINE (*Jean* de la), ne connut qu'à 22 ans son talent pour la poésie, que la lecture d'une ode de *Malherbe* fit éclore. Il puisa dans les auteurs, qui furent alors l'objet de ses études, le style analogue à la simplicité qui le caractérisoit. Aussi naïf que les héros de ses fables, ce fut un enfant véritable, mais un enfant sans malice. L'espèce de stupidité que cet homme de génie avoit dans son air, dans son maintien et dans sa conversation, fit dire à madame *de la Sablière*, un jour qu'elle avoit congédié tous ses domestiques: « Je n'ai gardé que mes trois bêtes: » mon chien, mon chat et mon *la* » *Fontaine*. » Indifférent pour la religion tant qu'il suivit les muses, une maladie le rendit chrétien; et sa dévotion fut si vive, qu'il prit un cilice. Cet homme immortel, le désespoir de ceux qui voudront réussir après lui dans l'apologue, termina sa carrière en 1695, à 74 ans. II, 344, 486, 504.

FONTENELLE (*Bernard de Bovier* de), neveu du grand *Corneille* par sa mère, naquit à Rouen, en 1657. Destiné à vivre plus d'un siècle, il pensa mourir de foiblesse le jour même de sa naissance. Dès son enfance, il se distingua par les saillies faciles et légères de son esprit. Il n'avoit pas fini ses études, qu'il étoit déjà auteur. Après sa physique, il fit son droit, fut reçu avocat, plaida une seule cause, la perdit, et promit de ne plus se montrer au barreau. Il partagea sa vie entre la philosophie et les belles-lettres, se familiarisa avec toutes les sciences, et prouva qu'il les connoissoit bien. Ses Dialogues des Morts, publiés en 1683, commencèrent sa grande réputation. La morale y est par-tout gracieuse, et, pour ainsi dire, un peu coquette: le bel-esprit s'y montre beaucoup plus encore que le philosophe. Ses Entretiens sur la Pluralité des Mondes, soutinrent sa gloire et l'accrurent. Il

y fit connoître, pour la première fois, l'art difficile de répandre des graces jusque sur les matières les plus abstraites : il y est tout à la fois clair, profond, fin, enjoué, galant. Ses Pastorales sont de mauvaises églogues, mais des poésies très-délicates. Ses bergers n'en ont que l'habit, jamais le style ; il faut pourtant avouer qu'ils disent de très-jolies choses ; et peut-être *Fontenelle* a-t-il voulu créer un nouveau genre. Toutes les compagnies savantes se firent une gloire de le compter au nombre de leurs membres : il étoit fait pour les illustrer. Il fut, durant 42 ans, secrétaire de l'académie des sciences, dont il fit l'histoire. Les Eloges des Académiciens font partie de cet ouvrage, qui seul eût suffi pour immortaliser un auteur. Peu de savans ont eu plus de gloire, et en ont joui plus long-temps. Avec un tempérament délicat en apparence, il fut cependant préservé de toutes ces maladies qui attristent, par intervalles, notre frêle existence. Les facultés de son ame se soutinrent encore mieux que celles de son corps. Il mourut le 9 janvier 1757, avec cette sérénité d'ame qu'il avoit montrée durant tout le cours de sa vie. Peu de temps avant de rendre le dernier soupir : « Voilà, » dit-il, la première mort que je » vois. » Son médecin lui ayant demandé s'il souffroit : « Je ne sens, » répondit-il, qu'une difficulté d'être. » On a imprimé le recueil de ses œuvres en 1757, en 10 vol. *in*-12. I, 94, 315, 319. II, 228, 560. III, 222, 345.

FORGE (*Jacques-Nompar de Caumont*, duc de la) d'une famille noble et ancienne, échappa comme par miracle au massacre de la Saint-Barthélemi, et servit utilement *Henri IV* et *Louis XIII*. Ce dernier prince le fit maréchal de France, et érigea sa terre en duché-pairie. Il prouva sa reconnoissance par de nouveaux exploits, et mourut plein de jours et de gloire, en 1652, à 97 ans. I, 330. III, 95.

FORMUS, sénateur romain sous *Théodoric*, roi des Goths. II, 385.

FORTUNAT (*Venantius-Honorius-Clementianus*), prêtre, et, selon quelques-uns, évêque de Poitiers, naquit en Italie, s'attacha à *Grégoire-de-Tours*, et composa quelques poëmes latins, utiles pour l'histoire ancienne de France, et que le père *Brower* a publiés en 1616, *in*-4.° I, 412.

FOULQUES II, comte d'Anjou, dit *le Bon*, fit cultiver et défricher avec soin les terres de son comté. Il s'appliqua à faire fleurir les sciences et la piété parmi son peuple. Lui-même alloit chanter au chœur ; ce qui lui attira les railleries de *Louis* d'Outremer, qui pensoit qu'un prince ne devoit ni chanter, ni étudier : « Sachez, sire, lui répondit le comte, » qu'un prince non lettré, est un » fine couronné. » Il mourut en 958. I, 142.

FOUQUET (*Jeanne*), une des héroïnes qui défendirent la ville de Beauvais, dans l'assaut que *Charles-le-Hardi*, duc de Bourgogne, donna à cette place en 1472. II, 520.

FOUQUET ou *Foucquet* (*Nicolas*), marquis de Belle-Isle, sur-intendant des finances, en 1653, fut disgracié en 1661, condamné à un bannissement perpétuel, et renfermé dans la citadelle de Pignerol. Il mourut en 1686, à 65 ans. III, 305.

FOUQUET ou *Foucquet* (*Charles-Armand*), fils du précédent, naquit en 1657, entra dans l'Oratoire en 1681, mérita la confiance du cardinal *de Noailles*, et mourut à Paris, dans la maison de S. Magloire, dont il étoit supérieur, en 1734. III, 279.

FOURCROY (M.), avocat célèbre au parlement de Paris. III, 265.

FRANÇOIS I, surnommé *le Grand* et *le Père des lettres*, qu'il rappela dans ses États, et qu'il dota richement, naquit à Cognac en 1494, de *Charles d'Orléans*, comte d'Angoulême, et de *Louise* de Savoie. Il succéda à *Louis XII* son beau-père, en 1515 ; joignit au titre de roi de France celui de duc de Milan, et se mit à la tête de ses troupes pour faire valoir ses prétentions sur ce duché. Les Suisses furent vaincus à Marignan, et le Milanez reçut la loi du vainqueur. *François* voulut devenir empereur, mais *Charles-Quint* fut élu en 1519 ; et telle fut l'origine de cette rivalité funeste, qui arma ces deux puissans monarques, et qui fut fatale à toute l'Europe. La fortune se rangea tout-à-tour sous les *étendards* des deux princes ; mais enfin elle se fixa pour toujours du côté de *Charles-Quint*. A la bataille de Pavie, en 1525, malgré toute sa valeur et

celle de ses troupes, *François* fut fait prisonnier, et contraint d'accorder à son rival le prix excessif qu'il mettoit à sa liberté. Le traité qu'il fit alors fut la source d'une nouvelle guerre. Enfin, le calme fut rendu à l'empire et à la France, par la paix de Crespy en 1544; mais *François* n'en jouit pas long-temps; il mourut à Rambouillet, le dernier de Mars 1547, à 53 ans. I, 44, 246, 259, 260, 309, 443, 479. II, 24, 163, 164, 377, 391, 407, 424, 441. III, 87, 99, 210, 213, 282.

FRANÇOIS II, fils de *Henri II* et de *Catherine de Médicis*, naquit en 1544, et devint roi de France en 1559. Il mourut le 5 Décembre 1560, à près de 17 ans. C'est sous son règne que les protestans furent appelés *Huguenots*. I, 444.

FRANÇOIS de Lorraine, né en 1708, devint grand-duc de Toscane en 1737, par l'échange qu'il fit de la Lorraine pour cette souveraineté. L'année précédente, il avoit épousé l'illustre *Marie-Thérèse* d'Autriche, fille aînée de l'empereur *Charles VI*, et reine de Hongrie. Cette princesse le fit élire empereur en 1745, et il mourut en 1769, laissant une nombreuse famille, qui semble n'être appelée au gouvernement des plus belles monarchies de l'Europe, que pour faire le bonheur des peuples, et être l'exemple des souverains. Ce prince est le père de *Marie-Antoinette*, archiduchesse d'*Autriche*, digne épouse de *Louis XVI*, et la mère des Français. II, 209.

FRANÇOIS (Saint), né à Assise en Ombrie, l'an 1182, renonça au négoce pour suivre la pauvreté évangélique, institua l'ordre des frères mineurs, fonda un grand nombre de monastères, mourut en 1226, et fut canonisé deux ans après sa mort par le pape *Grégoire IX*. II, 264.

FRANÇOIS (Saint), né à Paule, ville de Calabre, en 1416, fondateur de l'ordre des Minimes, donna à ses disciples l'exemple des vertus qui l'ont mis au nombre des saints. Il mourut en 1507, à 91 ans, et fut canonisé par le pape *Léon X* en 1519. I, 440.

FRANÇOIS DE SALES (Saint), naquit au château de Sales au diocèse de Genève, en 1567. Il se livra avec un zèle plein de douceur et de persévérance à la conversion des hérétiques; et ses prédications furent si heureuses, qu'il en fit rentrer dans l'Eglise plus de 70,000 dans l'espace de 10 ans. Le cardinal *du Perron* disoit qu'il n'y avoit pas d'hérétiques qu'il ne pût convaincre; mais qu'il falloit s'adresser à *François de Sales* pour les convertir. L'évêque de Genève le choisit pour son coadjuteur, titre qu'il accepta malgré lui. Il succéda à ce prélat en 1602, et entreprit la réforme de son diocèse. Il visitoit les malades, donnoit tout aux pauvres, instruisoit son peuple, établissoit des monastères; et il vint à bout de rétablir l'antique vigueur de la discipline ecclésiastique. Il mourut d'apoplexie en 1622, et fut canonisé en 1665. I, 2, 282. III, 281.

FRÉDEGONDE, d'abord maîtresse, puis épouse de *Chilpéric I*, roi de France, déshonora son sexe et le trône par mille horreurs, et mourut en 596, couverte de gloire par ses succès, et d'opprobre par ses crimes. I, 414, 415.

FRÉDÉRIC I, dit *Barberousse*, fils de *Frédéric*, duc de Souabe, succéda à son père en 1147, et obtint la couronne impériale en 1152. Il eut de grands démêlés avec les papes, se croisa pour la Terre-Sainte, suivant la manie du siècle, en 1189, et se noya l'année suivante, en se baignant dans le Cydne qui passe par la ville de Tarse en Cilicie. Il avoit régné 38 ans. C'étoit un prince courageux, libéral, constant dans l'adversité, protecteur des sciences, et doué de la plus grande mémoire. II, 212.

FRÉDÉRIC, roi de Naples, monta sur le trône en 1496, et cessa de régner en 1506. I, 308.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME, dit *le Grand*, électeur de Brandebourg, né en 1620, prince magnanime, débonnaire, généreux, humain, qui de lui-même, sans ministres ni généraux, donna naissance à la puissance de Brandebourg, et rendit florissant un état qu'il avoit trouvé enseveli sous ses ruines. Il mourut en 1688. III, 229.

FREIND (*Jean*), né en 1675, et mort en 1728, premier médecin de la princesse de Galles, depuis reine d'Angleterre, se montra digne de sa réputation et des places qu'il occupa, par ses cures nombreuses, et plus encore par les savans et utiles écrits qu'il a laissés sur son art. Ils ont été recueillis à Londres en 1733,

in-fol., et réimprimés à Paris en 1735, *in*-4.° I, 98.

FRONTIN (*Sextus-Julius*), brave guerrier et savant jurisconsulte, fut préteur, l'an 70 de J. C. On dit même qu'il fut élevé au consulat sous l'empire de *Vespasien*; mais son nom ne se trouve pas dans les fastes consulaires. Quoi qu'il en soit, il fut utile à ses contemporains, par ses succès militaires, et il l'est aujourd'hui à tous les guerriers, par ses quatre livres de Stratagèmes, plusieurs fois réimprimés, et qui ont été traduits en français avec *Polyen*, en 1770, 3 vol. *in*-12. II, 458.

FRONTO (*Marcus-Julius*) fut élevé au consulat l'an 100 de J. C. et eut *Trajan* pour collègue. I, 386.

FRUCTUEUX (Saint) évêque de Tarragone en Espagne, souffrit le martyre par ordre d'*Emilien*, gouverneur de cette ville, durant la huitième persécution excitée contre les chrétiens, en vertu d'un édit donné par l'empereur *Valérien*, en 256 ou 257. I, 5, 13.

FULVIUS-FLACCUS (*Quintus*), fut un des plus grands généraux de la république romaine, et fut quatre fois consul : la première 245, et la dernière 209 ans avans J. C. II, 157.

FULVIUS, noble Romain du temps de *Cicéron* et de *Catilina*. I, 213.

FURNIUS, partisan d'*Antoine*, obtint sa grace d'*Auguste*, le servit, et soumit les Cantabres l'an 22 de J. C. III, 123.

G.

GABELUS, de la tribu de Nephtali, ami de *Tobie* et son débiteur, durant sa captivité à Ninive. I, 270.

GADITANUS, admirateur de *Tite-Live*, vint des extrémités du monde pour voir à Rome ce célèbre historien. I, 355.

GAÏNAS, chef de quelques hordes de Goths, mérita par sa valeur d'être mis à la tête des armées de l'empereur *Arcadius*. A peine se vit-il nécessaire, qu'il voulut profiter de la foiblesse du souverain, pour exercer, sous son nom, le plus odieux despotisme. Il eut l'ambition d'être le seul favori d'*Arcadius*, et bientôt il se crut digne de l'empire. Son audace réveilla enfin le léthargique monarque. Excité par les ennemis secrets de *Gaïnas*, il le déclara rebelle; et le Goth, déchu de ses espérances, s'en vengea en ravageant la Thrace. *Uldain*, roi des Huns, fut chargé de marcher contre lui en 400. Les deux armées en vinrent aux mains, le combat fut rude, et *Gaïnas* y perdit la vie. II, 40.

GALBA, jurisconsulte romain, contemporain de *Jules-César*. II, 224. III, 116.

GALBA (*Servius-Sulpitius*), de l'illustre famille des *Sulpitius*, féconde en grands hommes, exerça avec honneur les charges les plus éminentes de l'empire romain, et fut proclamé empereur après l'infame *Néron*. Il en fit oublier les excès par quelques vertus : mais il se laissa gouverner par des hommes vils et sanguinaires. Ses troupes, que son avarice avoit trompées, l'assassinèrent l'an 69 de J. C., à l'âge de 73 ans, le septième mois de son règne. I, 375. III, 195.

GALERE (*Galerius-Valerius-Maximianus*), naquit de parens si pauvres, qu'il commença sa fortune par garder les troupeaux. Las de cette vie précaire, il se fit soldat, montra de la bravoure, mérita les premiers grades militaires, et bientôt le commandement des armées. L'empereur *Dioclétien* son souverain, homme de fortune comme lui, charmé de son mérite, le créa César, en 292, et lui donna *Valeria* sa fille. Le nouveau prince voulut prouver sa reconnoissance par de nouveaux exploits. Vaincu d'abord par les Perses, il les vainquit à son tour, et les obligea d'abandonner cinq grandes provinces au delà du Tigre. Déclaré Auguste après l'abdication de *Dioclétien* et de *Maximien-Hercule*, *Galère* devint le bourreau de l'empire, et gouverna comme *Néron*. Cet homme, dont l'ame étoit aussi basse que sa naissance, ne se croyoit maître de tant de vastes contrées, que pour les inonder du sang des nations. Il versa celui des chrétiens, persécuta son peuple, et finit par le révolter. Il mourut d'un ulcère affreux en 311. I, 24.

GALÉSUS, affranchi de *Camille*, sénateur romain, qui conspira contre la vie de l'empereur *Claude*. II, 46.

GALETES, favori de *Ptolomée*, roi d'Egypte. III, 183.

GALILÉE-GALILÉI, fils naturel de Vicennt *Galilei*, noble Florentin, eut dès son enfance une passion si forte pour les mathématiques, qu'on peut dire qu'il naquit géomètre. Il fit, dans l'étude de la philosophie, des progrès qui étonnèrent l'Europe; mais ayant avancé que c'est la terre qui circule autour du soleil, et que cet astre est fixé au centre du système planétaire, soumis seulement à une simple circonvolution sur lui-même, il fut mis à l'inquisition, et obligé de rétracter cette hypothèse comme une erreur. Quelque temps après, il défendit de nouveau ces principes: il fut arrêté une seconde fois, et condamné par une sentence, signée de sept cardinaux, à être emprisonné, et à réciter les sept psaumes pénitentiaux une fois chaque semaine, pendant trois ans, comme relaps, et coupable d'avoir enseigné un système *absurde et faux en bonne philosophie, et erroné dans la foi, en tant qu'il est expressément contraire à la Sainte-Ecriture.* A l'âge de 70 ans, *Galilée* demanda pardon à genoux d'avoir soutenu une vérité. Cependant en se relevant, agité par le remords d'avoir fait un faux serment, les yeux baissés vers la terre, il dit, en la frappant du pied: « Elle remue pourtant. » Ce grand homme, qui éclaira son siècle et la postérité, mourut huit ans après cette seconde persécution, en 1642. Le recueil de ses œuvres, en italien, a été donné à Bologne en 1656, 2 vol *in*-4°. III, 124, 230.

GALIOT (*Jacques de Gourdon de Genouillac*, dit), officier d'artillerie, sous le règne de *François I*, qui récompensa généreusement ses services. II, 441.

GALLIEN (*Publius-Licinius*), fils de *Valérien*, fut associé à l'empire par son père en 253. Heureux au commencement de son règne, il paya ces premiers instans de félicité par une longue suite de disgraces, qu'il n'eut ni la prudence de prévoir, ni le courage d'écarter. Il fut toujours en guerre contre les usurpateurs qui profitoient de sa faiblesse, et de son amour pour les plaisirs. Enfin il succomba sous leurs coups, et fut assassiné par *Cécropius*, à la sollicitation d'*Auréole* qui venoit de prendre le titre d'empereur, en 268. *Gallien* étoit alors dans sa 50e année. III, 194.

GALLUS, fils de *Jules-Constance*, et neveu du grand *Constantin*, étoit frère de *Julien-l'Apostat*, avec lequel il entra dans l'état ecclésiastique. L'empereur *Constance* le fit mettre à mort en 354. I, 399.

GASCOIGNE (Sir *Villiam*), chef de la justice à Londres, sous le règne de *Henri IV*, roi d'Angleterre. II, 386.

GASSENDI (*Pierre*), né en 1592, embrassa l'état ecclésiastique, et devint chanoine et prévôt de l'église cathédrale de Digne. Il joignit à l'étude de la philosophie et des mathématiques, la connoissance des langues et une érudiction profonde; il la prouva, en adoptant le système d'*Epicure*, qu'il réforma et rendit respectable. Il devint professeur au collége royal, et tous les protecteurs des lettres se firent un honneur d'être de ses amis. Il osa lutter contre le grand *Descartes*, se montra digne d'un tel adversaire, et comme lui eut des disciples zélés, qui prenoient le nom de *Gassendistes*. Il mourut en 1656, à 64 ans. Tous ses écrits ont été recueillis à Lyon 2 ans après sa mort, et forment 6 vol. *in-fol.* On peut y puiser bien des lumières. *Bernier* a donné en français un abrégé de la philosophie de *Gassendi*. III, 207.

GASSION (*Jean* de), né en 1607, signala sa valeur et apprit le métier des héros sous le grand *Gustave*, roi de Suède. Après la mort de cet illustre conquérant, il revint en France avec son régiment, et partagea avec le grand *Condé* l'honneur de la victoire de Rocroi. Le roi récompensa ses services du bâton de maréchal de France en 1643, et l'année suivante il fut déclaré lieutenant-général de l'armée de Flandres, commandée par *Gaston*, duc d'Orléans. Il mourut à Arras en 1647, d'une blessure qu'il avoit reçue au siége de Lens. III, 281.

GASTON DE FOIX, duc de Nemours, fils de *Jean*, comte d'Etampes, et de *Marie* d'Orléans, sœur de *Louis XII*, fut fait, par le roi son oncle, gouverneur de Milan, et général de son armée en Italie. Il y fit briller tous les talens d'un grand capitaine, et gagna la bataille de Ravenne, le 11 Avril, jour de Pâques 1512; mais en poursuivant un gros de 4,000 Espagnols qui faisoient retraite, il fut enveloppé et tué, à l'âge de 24

ans. Toute la France fut sensible à la perte de ce jeune héros, dont les vertus, l'intelligence et la valeur donnoient les plus grandes espérances. III, 310.

GAUCHER DE CHATILLON fut connétable de France sous le roi *Philippe-le-Bel*, eut la principale direction des affaires sous son successeur *Louis Hutin*, et mourut comblé d'honneurs et de gloire, en 1329, à 80 ans, au commencement du règne de *Philippe de Valois*. II, 503.

GAUCELME, valet-de-chambre de S. *Louis*, le suivit à la Terre-Sainte, et y mourut de la peste. I, 70.

GAUTIERS DE NEMOURS, l'un des principaux seigneurs français qui suivirent S. *Louis* dans sa première croisade. II, 329.

GAUTIER DE MAUNI, gentilhomme anglais, l'un des officiers d'*Edouard III*, au siége de Calais. I, 222.

GAUVILLE, capitaine des gardes du maréchal de *Guébriant*, au siége de Rotwil, en 1643. III, 291.

GAUZLIN, évêque de Paris au neuvième siècle. III, 308.

GAYE, un des chanteurs de la musique de *Louis XIV*, estimé de ce prince pour la beauté de sa voix. III, 342.

GAZALI, savant docteur muzulman. III, 171.

GÉFROI, fils de *Foulques II*, succéda à son père dans le comté d'Anjou, au milieu du dixième siècle. I, 142.

GÉLA, fille de *Romilde* et duchesse de Frioul avec *Appa* sa sœur. I, 478.

GÉLON, fils d'*Hipparque*, roi de Géla, s'empara de l'autorité à Syracuse l'an 492 avant J. C. Il avoit les qualités d'un héros et les vertus d'un roi. Il en mérita le titre, que les Syracusains lui conférèrent, et il mourut regretté comme un père, l'an 478, ou même 472 avant J. C. I, 300. II, 417.

GEMINIUS, Romain, partisan du triumvir *Marc-Antoine*. I, 515.

GÉNÉSIUS, second fils du sophiste *Léonce*, et frère d'*Athénais* ou *Eudocie*, épouse de l'empereur *Théodose II*. Cette princesse le fit créer préfet du prétoire d'Illyrie. III, 20.

GENEVIÈVE (Sainte), née à Nanterre, près de Paris, vers l'an 422, mourut dans cette capitale le 3 Janvier 512, et fut inhumée dans l'église qui porte aujourdhui son nom. I, 279.

GENGIS-KHAN, né en 1154, régna sur les Mogols à l'âge de 13 ans; mais détrôné presque aussitôt, il mérita l'asile que lui ouvrit un prince voisin, qu'il protégea par sa valeur. Ayant repris son sceptre les armes à la main, il devint conquérant, et soumit à son empire plus de 18 cents lieues d'Orient en Occident, et plus de mille du Septentrion au Midi. Une maladie l'enleva au milieu de ses triomphes, en 1226, à 72 ans. *Coblai-Kan*, son petit-fils, fut reconnu empereur de la Chine, en 1280; et c'est de lui que descendent les empereurs qui règnent encore aujourd'hui sur ce vaste pays. I, 259. II, 77.

GÉNUCIUS-CIPPUS, ou *Genicius*, préteur romain dont l'existence n'est pas parfaitement certaine. *Valère-Maxime* en parle au chapitre 6 de son cinquième livre. I, 216.

GORGES, marmiton de M. *de Turenne*. I, 326.

GEORGES (*Louis de Brunswick*), duc et électeur d'Hanover, étoit fils d'*Ernest-Auguste* de Brunswick. Il fut proclamé roi d'Angleterre le 12 Août 1714, après la mort de la reine *Anne*. Il mourut le 22 Juin 1727. II, 175.

GÉRADE, Lacédémonien, sévère observateur des lois de *Lycurgue*. I, 464.

GÉRASIME (S.), né en Lycie, se livra dès sa première jeunesse à la vie solitaire. Après avoir quitté son pays, il vint en Palestine, et y bâtit un vaste monastère, où il rassembla un grand nombre d'anachorètes, qu'il éclaira par ses avis, et qu'il édifia par ses vertus. Il mourut le 5 Mars 475. III, 260.

GERBAUT, guerrier plein de courage, qui défendit Paris contre les Normands, en 885. III, 308.

GERMAIN (S.), évêque d'Auxerre, né dans cette ville en 380, se livra d'abord à la jurisprudence, et eut le gouvernement de la ville d'Auxerre, avec le commandement des troupes du pays. Son intégrité et sa sagesse le firent aimer du peuple, qui voulut l'avoir pour évêque après la mort de S. *Amateur*. Il eut peine à se rendre aux instances de ses compatriotes, et dès qu'il eut reçu l'onction épiscopale, il donna tous ses biens aux pauvres, se consacra tout entier à l'instruction de son troupeau, et à la pratique des vertus les plus austères.

tères. Ce saint prélat mourut le 31 juillet 448, âgé de 68 ans. III, 340.

GERMANICUS (*César*), fils de *Drusus* et d'*Antonia*, nièce d'*Auguste*, fut adopté par *Tibère*, son oncle paternel, et déclaré consul l'an 12 de J. C. Après la mort d'*Auguste*, il refusa l'empire, fit triompher les armées romaines, et acquit tant de gloire, que *Tibère* en devint jaloux. Ne pouvant l'égaler, ni même l'imiter, il le fit empoisonner à 34 ans. I, 363.

GESLER ou *Grisler*, gouverneur de la Suisse, pour l'empereur *Albert* d'Autriche, en 1307. Sa cruauté et ses exactions soulevèrent les peuples de son gouvernement, et il fut tué par Guillaume *Tell*, l'un des libérateurs de la Suisse. I, 68.

GETA (*Septimius*), fils de l'empereur *Sévère*, fut déclaré César avec *Caracalla* son frère. Ses heureuses qualités et sa douce affabilité le rendirent cher au peuple, et le firent détester de *Caracalla*, qui lui-même l'assassina entre les bras de *Julie* sa mère, en 212, à 23 ans. I, 394.

GIRARDEAU, mousquetaire français, blessé à la bataille de Dettingue en 1743. II, 320.

GIRARD (*Gabriel*), l'un des 40 de l'académie française, fut aumônier de madame la duchesse de Berry, fille du régent, et mourut en 1748. Il s'est rendu célèbre par quelques écrits sur la langue française. Son meilleur ouvrage est celui qu'il a intitulé *Synonymes français*, livre plein de goût, de finesse et de précision, et dont la lecture est indispensable. La nouvelle édition qu'en a donnée M. *Beauzée*, avec des augmentations, prouve que l'abbé *Girard* fut, dans son genre, inimitable. I, 94.

GISBERT DE CORREGIO, élu souverain de Parme avec *Roland de Rossi*, en 1404. I, 123.

GLAUCON, jeune athénien, disciple de *Socrate*. I, 117.

GLAUCUS, médecin d'*Ephestion*, fut mis en croix par l'ordre d'*Alexandre-le-Grand*, pour avoir quitté son malade. I, 114.

GOBRIAS, seigneur persan, l'un des 7 conjurés qui tuèrent le mage *Smerdis*, et qui placèrent sur le trône *Darius* fils d'*Hystaspes*, l'an 521 avant J. C. Il étoit beau-père de ce prince, qu'il accompagna dans ses expéditions, et qu'il éclaira de ses conseils. II, 21, 420.

GOBRYAS, seigneur de la Babylonie, du temps du grand *Cyrus*, roi de Perse. I, 744.

GODEFROY, frère de *Baudouin*, l'un de ces preux chevaliers dont nos anciens romans font mention. II, 524.

GODINA, duchesse de Mercie en Angleterre. I, 230.

GOERTZ (*Georges-Henri*, baron de), né dans le Holstein, d'une famille de Franconie, fut d'abord conseiller privé du duc de Holstein, et rendit ensuite de grands services à *Charles XII*, roi de Suède, lors du séjour de ce monarque à Bender. Il devint bientôt son favori et son premier ministre. Génie à la fois souple et audacieux, vaste dans ses desseins, actif dans ses démarches, il fut dans le cabinet ce que son maître étoit à la tête des armées. Il avoit conçu le dessein d'ébranler toute l'Europe, pour relever la fortune abattue de *Charles XII*. Arrêté en Hollande sur les soupçons qu'on avoit de ses projets, il fut mis en prison, et interrogé par le comte *de Valderen*: « Me connoissez-vous, demanda-» t-il au comte? -- Oui, Monsieur, » répondit le Hollandais. -- Eh bien, » reprit le baron, si vous me con-» noissez, vous devez savoir que je » ne dis que ce que je veux. » Cette détention ne fut pas longue, mais elle fit avorter l'entreprise de *Goërtz*. Ses lettres furent imprimées et portées au roi de Suède: « N'a-t-on pas » aussi imprimé les miennes? » demanda ce prince en souriant. Il n'avoua ni ne désavoua son ministre, trop fier pour nier un projet qu'il avoit approuvé, et trop sage pour convenir d'un dessein éventé presque dans sa naissance. *Charles* se livrant de plus en plus au génie de son ministre, le chargea de conclure la paix et une ligue redoutable avec le czar *Pierre-le-Grand*, et d'administrer l'intérieur de son royaume. *Goërtz* se fit alors haïr de la nation, en substituant aux espèces d'or et d'argent qui manquoient, une monnaie de cuivre à laquelle il donna la même valeur qu'a l'argent, et en forçant le clergé à payer des impôts. A peine *Charles XII* fut-il mort, en 1718, que son ministre fut arrêté, et condamné par le sénat de Stockolm à avoir la tête tranchée au

pied de la potence de la ville. II, 295.

GOLIATH, fameux géant philistin, que *David*, n'étant encore que berger, tua d'un coup de pierre, vers l'an 1063 avant J. C. Il avoit, dit-on, près de neuf pieds six pouces de hauteur, et Jacques *Horstius* a calculé que ses armes devoient peser au moins 672 livres de notre poids. I, 341.

GONÇALÈS (*S. Pierre*), plus connu sous le nom de *S. Elme*. III, 270.

GONDI (*Pierre* de), évêque de Langres, puis de Paris, fut élevé au cardinalat par le pape *Sixte V*, en 1587. Il mourut en 1616, à 84 ans. I, 297.

GONSALVE-FERNANDEZ DE CORDOUE, surnommé *le Grand-Capitaine*, mérita cette glorieuse dénomination par son intrépide valeur, et l'éclat de ses victoires. Il fut un des plus habiles généraux que l'Espagne ait produits, et mourut en 1512, à 72 ans. III, 99, 285.

GONTRAN, fils de *Clotaire I*, fut roi d'Orléans et de Bourgogne en 562, après la mort de son père. Il mourut en 593, à 60 ans, dont il avoit régné 33. Son zèle pour la religion et la justice, et ses libéralités envers les malheureux, l'ont fait mettre au nombre des saints. I, 412, 413, 468. III, 309.

GOOELS (*William*), chevalier anglais, gouverneur de la Virginie. III, 86.

GORDIENS (les): c'est ainsi que l'on désigne quelquefois trois empereurs romains qui ont porté ce nom. Le premier, que l'on appelle *Marcus-Antonius Gordien l'Ancien*, étoit fils de *Métius-Marcellus*, et, par sa mère, descendoit de l'empereur *Trajan*. Sa magnanimité, son éloquence, sa probité, sa modération et ses autres belles qualités, lui firent tant d'amis, qu'étant proconsul en Afrique, il fut salué empereur, malgré sa vieillesse et sa résistance, en 237, par les troupes soulevées contre *Maximin*. Il associa son fils *Marc-Antoine Gordien le Jeune* à l'empire; mais, peu de temps après, *Capellien*, gouverneur de la Mauritamie, leur livra un sanglant combat dans lequel le jeune *Gordien* perdit la vie à 46 ans. Son père n'eut pas le courage de supporter cette perte; et succombant à son désespoir, il se tua à l'âge de plus de 80 ans. *Gordien III*, fils, ou selon d'autres, neveu du jeune *Gordien*, fut proclamé empereur en 238, à l'âge d'environ 16 ans. Quoique jeune, il ne manqua ni de prudence, ni de conduite. Il étouffa la révolte de *Sabinien*, changea la face de l'empire, fit espérer aux peuples une administration douce et salutaire; mais il fut assassiné par les intrigues de *Philippe*, préfet du prétoire, dans la sixième année de son règne, en 244, tandis qu'il chassoit les Perses de la Syrie, après avoir vaincu *Sapor* leur roi. III, 42.

GORGIAS, né à Léontium, ville de Sicile, et pour cette raison surnommé le *Léontin*, se distingua par son éloquence, et fut un des plus subtils sophistes de son siècle. Il fut envoyé à Athènes l'an 417 avant J. C., pour demander du secours contre les Syracusains, obtint tout ce qu'il voulut, et mourut âgé de 108 ans. I, 662. II, 397.

GORGIDAS, thébain, ami de *Pélopidas* et d'*Epaminondas*, qu'il aida à délivrer sa patrie du joug de Lacédémone. I, 183.

GORGO, fille de *Cléomène*, roi de Sparte. II, 478.

GOURGUES (*Dominique* de), gentilhomme gascon, mort à Tours en 1583. I, 225.

GOZON (*Dieu-Donné* de), né en Provence, entra dans l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, et en devint le vingt-septième grand-maître. Il mourut en 1353, regretté pour ses vertus et pour son courage. III, 200.

GRAAF ou *Graef* (*Rainier* de), médecin hollandais, cultiva son art avec succès, y fit même des découvertes, et mourut en 1673, à 32 ans. Ses écrits, qui contiennent des choses très-curieuses, ont été recueillis et imprimés à Leyde en 1705, *in-8°* III, 224.

GRACCHUS (*Tibérius-Sempronius*), fut deux fois consul et une fois censeur. Il mérita deux fois les honneurs du triomphe, prit et ruina un grand nombre de villes des Celtibériens en Espagne, vers l'an 193 avant J. C.; et quelque temps après, soumit la Sardaigne. Il épousa *Cornélie*, fille de *Scipion*, et en eut entre autres enfans, *Tibérius* et *Caïus-Gracchus*, que l'on désigne quelquefois simplement par cette seule dénomination: *les Gracques*. Ils se distinguèrent par leur éloquence et par leurs talens, et furent

assassinés en défendant avec trop de zèle les intérêts du peuple romain. II, 110, 242, 243, 401.

GRAMMONT (*Antoine* de), l'un des hommes les plus aimables de la cour de *Louis XIV*, qui récompensa sa valeur en lui donnant le bâton de maréchal de France. Il avoit été créé duc et pair en 1648, et ne fut reçu que le 15 décembre 1663. Il mourut en 1678, à 74 ans. III, 100, 283.

GRAMMONT (*Philibert*, comte de), frère du précédent, se distingua à la cour de *Louis XIV*, par l'agrément de son esprit et son adresse à tous les jeux. Il mourut en 1687, à 86 ans. Les mémoires de sa vie ont été publiés par le comte *Hamilton* son beau-frère, en 2 vol. *in*-12. I, 57. II, 222, 290.

GRAMMONT (*Armand*, marquis de), fils du duc, fut aussi un des plus agréables seigneurs de la cour de *Louis-le-Grand*. Il avoit la manie des bons mots, et ceux qui lui échappèrent ne furent pas toujours heureux. Il mourut en 1673, à 34 ans. III, 144.

GRANA (M. le marquis de), gouverneur des Pays-Bas pour *Charles II*, roi d'Espagne. I, 199, 313.

GRANCÉ ou *Grancey* (*Jacques de Rouxel de Médavy*, comte de), servit longtemps; mais il dut à ses amis, plus qu'à ses exploits, le grade de maréchal de France, qui lui fut donné en 1651. Il mourut en 1680, à 78 ans. III, 170.

GRAND-FERRÉ, paysan valeureux, sous le règne et durant la prison du roi *Jean*. III, 301.

GRAND-PRÉ. *Voyez* JOYEUSE.

GRANIUS, plaisant de Rome. I, 308.

GRANIUS, romain, beau-fils du grand *Marius*, à la fortune duquel il s'attacha en s'alliant à cet homme célèbre. II, 31.

GRATIEN (*Flavius*), fils de l'empereur *Valentinien I*, fut déclaré Auguste par son père en 367, et lui succéda en 375. Il avoit de l'esprit, de l'éloquence, de la modestie, une chasteté sévère, et un grand zèle contre les hérétiques et les payens. Il associa *Théodose* à l'empire, et lui donna l'Orient en partage. La fin du règne de ce prince ne fut point heureuse, car il fut défait par *Maxime*, commandant de la Grande-Bretagne, et qui s'étoit fait proclamer empereur. Le légitime souverain prit la fuite devant le rebelle, et fut assassiné à Lyon par *Andragathius*, en 383, à 24 ans. II, 204. III, 16.

GRÉGOIRE (S.), surnommé le *Thaumaturge*, à cause du don des miracles que Dieu accorda à sa foi et à ses vertus, étudia sous *Origène*, se montra digne d'un tel maître, et fut élevé sur le siége de Néocésarée sa patrie, vers l'an 240, quoiqu'il fût absent de cette ville. Il mourut en 265 avec la consolation de ne plus laisser que 17 idolâtres dans son diocèse, où il n'avoit trouvé que 17 chrétiens lors de son ordination. II, 221.

GRÉGOIRE DE NAZIANZE (S.), l'un des plus célèbres et des plus savans docteurs de l'Eglise grecque, fut d'abord ordonné évêque de Sazimes par S. *Basile*, évêque de Césarée, compagnon de ses études, et son ami. Ensuite il devint coadjuteur de *Grégoire* son père, dans l'évêché de Nazianze, et ne voulut accepter cette charge, qu'à condition qu'il ne lui succéderoit point. Enfin, il fut reconnu patriarche de Constantinople par une assemblée d'évêques et par l'empereur *Théodose* en 380. Mais, en butte aux traits des Ariens qui redoutoient sa doctrine, et des catholiques jaloux de ses vertus, il renonça au siége de la capitale d'Orient, se confina dans la solitude après laquelle il avoit toujours soupiré, et mourut en 391. La meilleure édition des ouvrages de ce père, est celle de Paris, 1609 et 1611, 2 vol. *in-fol.* II, 92.

GRÉGOIRE DE TOURS (S.), ainsi surnommé parce qu'il fut évêque de cette ville en 573, se distingua par ses écrits et par ses vertus. On le regarde comme le père de notre histoire, mais non comme le modèle des historiens. Simple et crédule, il n'a mis du choix ni dans les faits, ni dans le style: le sien est aussi rude et aussi grossier que le siècle où il vivoit. Cependant, malgré ses défauts, son ouvrage est important pour acquérir la connoissance des premiers temps de notre monarchie. La meilleure édition est celle qu'en a donnée dom *Ruinart* en 1699, *in-fol.* *Grégoire* mourut en 595, à 52 ans. I, 415, 416.

GRÉGOIRE (S.), surnommé *le Grand*, fut d'abord préfet de Rome. Il quitta cette dignité pour s'ensevelir dans la retraite. Il en fut tiré pour être

mis au nombre des sept diacres de l'Eglise romaine, dont il devint le pasteur en 590, après la mort du pape *Pélage*. Son zèle alors s'étendit à tout : il soulagea les pauvres, réforma les mœurs, envoya des apôtres chez les infidèles et surtout en Angleterre, réprima les prétentions fastueuses des prélats, institua le chant de l'office divin, prit le titre modeste de *serviteur des serviteurs de Dieu*, et quitta la vie, après l'avoir semée des plus sublimes vertus, en 604. Ce saint pape a mérité, par ses écrits solides et lumineux, d'être mis au nombre des docteurs de l'Eglise latine. Il n'a rien de bien élevé dans son style et dans sa manière, mais il est facile et suivi, et ce qu'il dit touche et persuade. Nous devons à dom *de Sainte-Marthe* la meilleure édition des ouvrages de ce savant pasteur ; elle est en 4 vol. *in-fol.* I, 416. II, 74, 263.

GRAVIN (*Jacques*), né en 1538, s'adonna de bonne heure à la poésie française et à la médecine, et fut ainsi tout à la fois chantre et sacrificateur d'Apollon. On ne lit plus ses poésies, mais elles eurent du succès dans son siècle ; et *Marguerite* de France, duchesse de Savoie, le fit son médecin et son conseiller. Il mourut à la cour de cette princesse, en 1570. Ses poésies et son théâtre ont été imprimés à Paris en 1561, *in*-8.° II, 183.

GRILLUS, fils de l'historien *Xénophon*. II, 26.

GRIMOALD, duc de Benevent en 647, usurpa le trône des Lombards en 662, et mourut cinq ans après. I, 708. III, 309.

GROTHUSEN, trésorier et favori de *Charles XII*, roi de Suède, durant le séjour de ce prince à Bender. I, 10.

GROTIUS (*Hugues*), fameux politique et littérateur hollandais, mourut en 1645, à 62 ans, après avoir rendu son nom à jamais célèbre par ses négociations et ses savans écrits. On en peut voir l'histoire dans celle de sa vie qu'a donnée M. *de Burigny*, en 2 volumes *in*-12. I, 26. II, 185, 438.

GUEBRIANT (*Jean-Baptiste Budes*, comte de), un des plus grands guerriers de son siècle, naquit en 1602, mérita le bâton de maréchal de France en 1642, et mourut l'année suivante, d'une blessure qu'il reçut au siége de Rotwil. III, 291.

GUESCLIN (*Renauld* du), père du suivant, épousa Jeanne de *Mallemains*, dame de Sacé. I, 338. III, 307.

GUESCLIN (*Bertrand* du), connétable de France, l'un des plus grands hommes dont parle notre histoire, donna dès sa plus tendre jeunesse des preuves du plus intrépide courage. Sa vie ne fut qu'une chaîne de victoires, d'actions de justice, de bienfaisance et de patriotisme. Il mourut en 1380, en assiégeant Châteauneuf-de-Randon, dans le Gévaudan. Il fut enterré à Saint-Denis, auprès du tombeau de *Charles V*, et à ses pieds. Son corps y fut porté avec les mêmes cérémonies que ceux des souverains. I, 10, 226, 338. II, 63, 333, 399, 460. III, 185, 302.

GUESCLIN (*Julienne* du), religieuse, tante du précédent : elle ressentoit la race dont elle étoit. II, 722.

GUET (le chevalier du), qui assista à l'exécution du maréchal de *Marillac*. II, 206.

GUICHE (comtesse de), favorite de *Henri IV*, que ce prince vouloit épouser. II, 19.

GUIDE (le), peintre célèbre, qui s'est immortalisé par son pinceau léger et coulant, sa touche gracieuse et spirituelle, son dessin correct, la fraîcheur de ses carnations, et surtout par les perfections inimitables de ses têtes. Il amassa de grands biens, les dépensa au jeu, et mourut pauvre en 1641, à 67 ans. III, 503.

GUILLAUME I, dit *le Bâtard*, parce qu'il l'étoit de *Robert*, duc de Normandie, auquel il succéda, et le *Conquérant*, parce qu'il fit la conquête de l'Angleterre en 1066, mourut en 1087, à 61 ans. I, 134, 167. III, 93.

GUILLAUME II, dit *le Roux*, fils du précédent, succéda à son père sur le trône anglais, en 1087. Il régna en despote, et frappé à la chasse par un de ses courtisans qui vouloit tuer un cerf, il mourut de sa blessure en 1100, à l'âge de 44 ans. I, 134, 167, 258. II, 91.

GUILLAUME III de Nassau, prince d'Orange, né à la Haye en 1650, élu stathouder de Hollande en 1672, fit la guerre à *Louis XIV* ; passa en

Angleterre en 1688, chassa *Jacques II*, son beau-père, de son palais et de son trône, et s'y mit à sa place. Au reste, il se montra fort digne de l'occuper par l'éclat de ses entreprises; mais il ne gagna pas l'affection de ses peuples; et peut-être eussent-ils fini par le haïr, si son animosité contre la France n'eût suppléé à ce qui lui manquoit du côté des talens. Il mourut en 1702, à 52 ans. I, 228. III, 127, 175, 254.

GUISE (*François de Lorraine*, duc de), né en 1519, se signala par une bravoure héroïque, et fut regardé comme le plus habile capitaine de son temps. Favori de *Henri II*, il régna presque sous le nom de ce prince. Il fut plus puissant encore sous le règne de *François II*. On le déclara lieutenant-général du royaume, et le parlement lui donna le titre de *Conservateur de la patrie*. Son autorité étoit telle, qu'il recevoit assis et couvert *Antoine*, roi de Navarre et prince du sang, qui ne lui parloit que debout et tête nue. Sous *Charles IX*, cette autorité baissa, mais ne fut pas totalement anéantie. Il l'avoit acquise par la foiblesse des monarques précédens : pour la maintenir contre les cabales qui se formèrent alors, il lui fallut user d'une vigoureuse politique, et développer toute l'énergie des ressources qu'il pouvoit trouver dans son génie. Le prince de *Condé*, en se mettant à la tête des huguenots, ne s'étoit proposé que de supplanter le duc de *Guise*. Afin de résister à cette faction devenue redoutable, le duc feignit un zèle ardent pour l'antique religion du royaume; et se déclarant chef des catholiques, il publia que son dessein unique étoit de défendre la foi de ses pères contre les entreprises des novateurs. Il ne manquoit qu'un prétexte aux deux partis pour en venir aux mains, et il ne tarda pas à se présenter. Le hasard voulut que le duc passât près de Vassi, sur les frontières de Champagne, lorsqu'une troupe de calvinistes, assemblés dans une grange, chantoient les psaumes que *Marot* avoit mis en vers français pour leur usage. Les gens du duc les insultèrent; ils se défendirent : mais ils furent les plus foibles : soixante d'entre eux perdirent la vie, et deux cents furent dangereusement blessés. Cet acte d'hostilité, que les huguenots appelèrent le *massacre de Vassi*, fut le signal de la guerre civile. *Guise* prit Rouen, Bourges, gagna la bataille de Dreux en 1562; et vainqueur par-tout, il se vit au comble de la gloire. Pour achever d'accabler ses ennemis, il entreprit le siége d'Orléans. Cette ville étoit le centre et comme la place d'armes de la faction protestante. Les travaux furent poussés avec ardeur, et elle alloit tomber au pouvoir du duc, lorsque Jean *Poltrot* de Méré, gentilhomme calviniste, lui tira un coup de pistolet, pour délivrer ses frères de cet adversaire invincible. *Guise* eut l'épaule fracassée, et mourut six jours après, le 24 Février 1563. II, 193, 287.

GUISE (*Henri de Lorraine*, duc de), fils aîné du précédent, naquit en 1550. Dès 1569, il prouva, à la bataille de Jarnac, qu'il avoit hérité du courage de son père, et bientôt il fit connoître qu'il en avoit aussi l'ambition. Idole du peuple et des soldats, il se fit une armée nombreuse, à la tête de laquelle il ne se mettoit, disoit-il, comme son père, que pour défendre la foi catholique et les vrais enfans de l'Eglise. Tel fut le commencement de ce brigandage qu'on appela *la Ligue sainte*, parce que la religion en étoit le prétexte. La première proposition de cette association fut faite dans Paris. On fit circuler chez les bourgeois les plus zélés un projet d'union pour la défense de la religion, du roi et de la liberté de l'Etat. Les fanatiques se rangèrent en foule sous les drapeaux du duc de *Guise*. Les calvinistes furent attaqués et battus partout, et *Henri III* lui-même fut obligé de se soumettre à toutes les fantaisies des vainqueurs. *Guise*, enflé par ses succès, et enhardi par la timidité du monarque, voulut lui faire la loi. Ses prétentions audacieuses tirèrent enfin *Henri III* de sa léthargie : il défendit au duc de paroître dans la capitale; mais ce coup d'autorité, frappé trop tard, ne servit qu'à faire éclater davantage la puissance du sujet, et la foiblesse du souverain. *Guise* mépris la défense du roi, et vint orgueilleusement triompher dans Paris. *Henri* fut contraint de fuir et de demander la paix. Le duc, parvenu au but qu'il désiroit, voulut bien traiter avec son

maître. Il osa même se rendre aux états qui se tenoient à Blois en 1588, et auxquels le roi l'avoit invité. A peine se fut-il présenté devant *Henri*, que des assassins apostés se jetèrent sur lui, et le percèrent de plusieurs coups de poignard. Ainsi périt, à l'âge de 38 ans, ce rebelle devenu trop redoutable pour que son souverain lui donnât des juges. Il étoit surnommé *le Balafré*, à cause d'une blessure qu'il avoit reçue à la joue dans un combat près de Château-Thierry, en 1575. II, 58, 211.

GUISE (*Charles de Lorraine*, duc de), fils aîné du précédent, né en 1571, fut arrêté le jour même de la mort tragique de son père, et renfermé au château de Tours. Il se sauva de sa prison en 1591, et se rendit à Paris, où les ligueurs le reçurent comme un libérateur. Ils l'auroient même proclamé roi, sans la jalousie du duc *de Mayenne*, son oncle. Il se soumit à *Henri IV* en 1594, et mourut en 1640, laissant plusieurs enfans qu'il avoit eus de Catherine *de Joyeuse*, son épouse. II, 342, 391.

GUITON (*Jean*), maire et gouverneur de la Rochelle, dans le temps que le cardinal de *Richelieu* en fit le siége, en 1628. III, 153.

GUNTER-FIELD (M.), gentilhomme suédois, qui eut les deux mains emportées d'un coup de canon au commencement de ce siècle. III, 150.

GUSTAVE-ADOLPHE II, dit *le Grand*, roi de Suède, né à Stockholm en 1594, succéda à *Charles* son père, en 1611, remplit l'univers du bruit de ses triomphes et de l'éclat de ses vertus, et fut tué en 1632, à la bataille de Lutzen. III, 132, 282.

GUSTAVE III, roi de Suède, actuellement régnant, né en 1746, monta sur le trône en 1771. Par ses actes d'humanité, par la sagesse de son administration, que toute l'Europe admire, ce prince est lui-même son propre historien. I, 70, 85. III, 180.

GYLIPPE, capitaine lacédémonien, fut envoyé par les Spartiates au secours de Syracuse, assiégée par les Athéniens, 416 ans avant J. C. Il battit les ennemis de cette ville, et la délivra. Il accompagna ensuite Lysandre à la prise d'Athènes, et fut chargé de tout l'argent que l'on trouva dans cette ville opulente. Ebloui par la grandeur de son dépôt, il succomba à la tentation d'en profiter, et détourna trois cents talens. Son larcin fut découvert, il fut son propre juge, et se punit lui-même en s'exilant volontairement. II, 230.

H.

HACHETTE (*Jeanne*) une des héroïnes qui défendirent la ville de Beauvais contre les assauts de *Charles-le-Hardi*, duc de Bourgogne, en 1472. III, 306.

HAGANON, homme obscur, favori et ministre tout-puissant de *Charles-le-Simple*, roi de France. I, 422.

HAMBROECK, ministre hollandais à l'île Formose, en 1662. I, 303.

HAMEL (*Jean-Baptiste* du), né en 1624, se distingua, dès l'âge de 18 ans, par de bons ouvrages de mathématiques. Il entra chez les pères de l'Oratoire, et n'en sortit que pour être curé de Neuilli-sur-Marne. Après avoir édifié, soulagé et instruit son troupeau, il quitta sa cure pour se livrer tout entier à la philosophie. Il devint secrétaire de l'académie des sciences en 1666, et mit le comble à sa réputation par une multitude d'écrits estimés de son temps, et qui méritent de l'être également du nôtre. Il mourut saintement, comme il avoit vécu, en 1706, à 83 ans. III, 156, 243, 245.

HAMMAD-BEN-SOLIMAN (*Abou-Ismaël*), célèbre docteur musulman, qui n'usoit de ses richesses que pour soulager les pauvres. I, 274.

HANNYS, précepteur de l'empereur *Héliogabale*, qui ne lui témoigna sa reconnoissance qu'en le tuant de sa propre main. I, 396.

HARGANE, homme naïf et distrait, dont l'existence n'est pas bien certaine. II, 493.

HARGOURT (*Henri de Lorraine*, comte d') fils de *Charles I*, duc d'Elbœuf, se distingua à la bataille de Prague, en 1620. De retour en France, il servit dans les armées de *Louis XIII*, reprit les îles de Saint-Honorat et de Sainte-Marguerite, et fit quantité de grands exploits qui lui méritèrent le gouvernement de Guienne, et la

charge de grand écuyer de France. Il mourut en 1666, à 66 ans. Sa postérité subsiste dans M. le prince de Lambesc et son frère. I, 262.

HARLAI (*Achilles* de), premier président du parlement de Paris, magistrat intègre, fidèle à son prince, ami du peuple, mort en 1616, à 80 ans. II, 211.

HARLAI (*Achilles* de), conseiller, puis procureur-général, et enfin premier président du parlement de Paris, de la même famille que le précédent, mourut en 1712, à 73 ans. I, 547.

HARLAY DE CHANVALLON (*François* de), archevêque de Rouen dès l'âge de 26 ans, succéda à M. *de Perefixe* dans l'archevêché de Paris, en 1671, mérita l'estime du roi *Louis XIV*, qui le nomma au cardinalat; mais il mourut avant de recevoir le chapeau, en 1695, à 70 ans. II, 42.

HARMODIUS, citoyen d'Athènes, qui se joignit à *Aristogiton*, pour rendre la liberté à sa patrie, l'an 516 avant J. C. III, 121, 173.

HARMONIE, fille de *Thrasibule*, tyran de Syracuse, l'an 466 avant J. C. II, 234.

HAROUN-AL-RASCHILD, cinquième calife de la race des Abassides, fut proclamé en 786, et mourut après 22 ans et demi d'un règne illustre. I, 291, 323. II, 239, 375, 397.

HART-SOEKER (*Nicolas*), né à Goude en Hollande, en 1656, s'appliqua aux belles-lettres, aux langues, et s'attacha sur-tout à la physique et aux mathématiques. Il fut l'*Archimède* de son siècle. L'académie des sciences de Paris, et celle de Berlin, se l'associèrent. Il mourut en 1725, à 69 ans. II, 341.

HASCEN, eunuque musulman, gouverneur d'Alger, en 1541. II, 14.

HATEM-TAY, le plus généreux des Arabes de son siècle. II, 274.

HAY. *Voyez* CHATELET.

HÉBERT, curé de Versailles, sous le règne de *Louis XIV*, se distingua à la cour par la sage sévérité de sa morale. I, 279.

HÉGÉSIAS, philosophe grec, sous le règne de l'un des *Ptolémées*, roi d'Égypte. II, 138.

HÉGÉTORIDÈS, citoyen de la ville de Thare, dans la mer Egée, l'an 469 avant J. C. I, 197.

HÉGIAGE, calife, ou plutôt vice-roi d'un calife musulman qu'il tenoit en tutelle. II, 192.

HEIMON, évêque allemand, sous l'empire de *Henri II*, au onzième siècle. I, 49.

HÉLÈNE (Sainte), d'une famille obscure, d'abord hôtellière, s'éleva par les charmes de son esprit et de sa figure, et plut à l'empereur *Constance Chlore* qui l'épousa. Elle fut mère du grand *Constantin*, se sanctifia par la piété la plus active, et mourut en 327, âgée de 80 ans. III, 57.

HÉLÈNE (*Flavia-Maxima*), fille du grand *Constantin*, qui la donna en mariage à *Julien-l'Apostat*, à la sollicitation de l'impératrice *Eusébie*. Elle mourut peu de temps après que son époux eut été proclamé empereur par l'armée des Gaules. I, 460.

HÉLIOGABALE fut élevé à l'empire à la place de *Macrin*, en 218. La dissolution de ses mœurs le fit surnommer *le Sardanapale de Rome*. Il porta tous les vices à leur comble, et fut tué par ses soldats en 222, à l'âge de 18 ans. I, 395.

HELLÉBIQUE, général des armées de l'empereur *Théodose-le-Grand*. III, 9.

HENAUT (*Jean*), poète français, se rendit célèbre par ses poésies, et sur-tout par son sonnet de l'Avorton, qui n'a au fond d'autre mérite que celui de renfermer deux ou trois antithèses assez bonnes. Elles furent imprimées en 1670, *in*-12. Peu scrupuleux sur la religion pendant le cours de sa vie, il devint chrétien en mourant, en 1682. II, 444.

HENRI II, dit *le Boiteux*, *l'apôtre des Hongrois*, et le *saint*, élu empereur de Germanie en 1002, régna avec gloire, et mourut saintement en 1024, à 57 ans. I, 49.

HENRI I, fils aîné du roi *Robert*, fut sacré roi de France du vivant de son père, en 1027, et commença à régner seul en 1031. Ce fut un prince guerrier, vertueux et sage. Il mourut en 1060. I, 424.

HENRI II, fils de *François I*, naquit à Saint-Germain-en-Laye en 1518, devint roi de France en 1547, fut mortellement blessé dans un tournois, par le comte *de Montgommeri*, et expira le 10 Juillet 1559, à l'âge de 41 ans, dont il avoit régné 12. I, 444. II, 237, 335. III, 140, 209.

HENRI III, troisième fils du précédent, naquit à Fontainebleau en 1551, et eut le titre de duc d'Anjou. L'éclat de ses premières années et l'intrigue le placèrent sur le trône de Pologne en 1573. Il l'abandonna bientôt furtivement, pour venir ceindre le diadème français que la mort venoit d'enlever à *Charles IX* son frère. Il fit la guerre aux huguenots en faveur de la Ligue; mais, s'étant ensuite réconcilié avec *Henri* roi de Navarre, héritier présomptif du trône, il se déclara contre elle, et s'efforçant de l'abattre, il en fut la victime. Lorsqu'il assiégeoit Paris, un moine fanatique, nommé *Jacques Clément*, l'assassina à Saint-Cloud, le premier Août 1589. Il avoit 39 ans, et en avoit régné 15. I, 70, 322, 446, 478. II, 64, 211, 212, 214, 394. III, 301.

HENRI IV, dit *le Grand*, fils d'*Antoine de Bourbon* et de *Jeanne d'Albret*, héritière du royaume de Navarre, naquit à Pau, capitale du Béarn, en 1553. Il fut déclaré chef du parti protestant en 1569. Il épousa la sœur de *Charles IX*, et succéda à *Henri III* sur le trône français en 1589; Il vainquit ses sujets, et en devint le père. Il rétablit l'abondance et la paix dans ses états, et après avoir travaillé pour le bonheur de son peuple, il se préparoit à augmenter sa gloire en humiliant les ennemis du dehors, lorsqu'un monstre furieux et imbécille, nommé *Ravaillac*, le poignarda, le 14 Mai 1610, dans la rue de la Ferronnerie, Il avoit 57 ans, et en avoit régné 21. I, 27, 49, 76, 88, 104, 110, 139, 234, 297, 309, 330, 447, 481, 488. II, 19, 25, 42, 78, 97, 136, 162, 194, 211, 217, 218, 250, 288, 335, 342, 378, 414. III, 57, 71, 94, 115, 143, 159, 185, 217, 224, 281, 343.

HENRI D'ALBRET, aïeul maternel du précédent, devint roi de Navarre en 1516, et régna 39 ans. I, 139.

HENRI I, surnommé *Beau-Clerc* à cause de sa science, l'un des trois fils de *Guillaume-le-Conquérant*, devint duc de Normandie après la mort de son père, et roi d'Angleterre après celle de *Guillaume-le-Roux* son frère, tué en 1100. Il mourut en 1135, à 68 ans. I, 134, 167.

HENRI III, roi d'Angleterre en 1216, mourut en paix à Londres en 1272; à 65 ans, après en avoir régné 55 dans les orages. II, 8, 135.

HENRI IV fut proclamé roi d'Angleterre en 1399, et mourut de la lèpre en 1413, à 46 ans. Il fut le chef de la maison de Lancastre, rivale de celle d'York. Durant un règne de 14 ans, il ne fut occupé qu'à réprimer les révoltes, et à faire la guerre aux Ecossais; et, pendant sa maladie, qui fut longue, il voulut toujours avoir sa couronne auprès du chevet de son lit, de crainte qu'on ne la lui enlevât. I, 97.

HENRI V, fils du précédent, lui succéda en 1413. Il forma le projet de conquérir la France, et l'exécuta. La guerre s'apaisa pour un instant, par un traité honteux conclu à Troyes en 1420, qui déclaroit le monarque anglais héritier de *Charles VI*, au préjudice du dauphin, depuis nommé *Charles VII*, à condition qu'il épouseroit *Catherine* de France. Ce prince sans doute eût été placé sur le trône de son beau-père, si une fistule ne l'eût emporté en 1422, dans la trente-sixième année de son âge. I, 225. II, 386. III, 316.

HENRI VI, fils du précédent, et de *Catherine* de France, fille de *Charles VI*, succéda à son père en 1422, et régna en Angleterre sous la tutelle du comte *de Glocester*, et en France sous celle du duc *de Bedford* ses oncles. Il fut couronné à Paris en 1431; mais, malgré tous les efforts des Anglais, *Charles VII*, le légitime roi, chassa l'usurpateur. *Henri* fut rappelé en Angleterre par les révoltés; et, après une longue suite de disgrâces, entremêlées de quelques prospérités passagères, il fut renfermé dans la tour de Londres, par l'ordre du duc d'*York*, qui s'étoit fait proclamer roi sous le nom d'*Edouard IV*, et égorgé par le duc *de Glocester*, en 1471. III, 317.

HENRI VIII, roi d'Angleterre, monta sur le trône en 1509, après la mort de *Henri VII* son père. Par son zèle pour la doctrine catholique, il mérita d'abord le titre de *Défenseur de la foi*; mais, démentant bientôt cette dénomination glorieuse, il se laissa emporter à la fougue de ses passions; devint tyran et libertin, et abolit le catholicisme en Angleterre. Il arma les bourreaux pour dompter les consciences, et mourut en 1647, à 57 ans, dont il avoit

régné 38. I, 259. III, 126, 171, 283, 290.

HENRI I, comte de Champagne, surnommé *le Magnifique*, mérita ce glorieux titre par sa libéralité, plutôt que par son luxe. II, 395.

HÉPHESTION. *Voyez* EPHESTION.

HÉRACLIDE, surnommé *le Pontique*, parce qu'il étoit d'Héraclée, ville du Pont, philosophe grec, disciple de *Speusippe* et d'*Aristote*, vers l'an 336 avant J. C. II, 408.

HERACLIDE, citoyen de Syracuse, capitaine habile; le rival et l'ennemi de *Dion*, qui permit à ses partisans de le tuer. I, 172. III, 136.

HERACLITE, philosophe célèbre, natif d'Ephèse, florissoit environ 500 ans avant J. C. Il étoit mélancolique, pour ne pas dire sauvage, et pleuroit sans cesse sur les sottises humaines, qui cependant, bien considérées, sont plus capables d'exciter le rire que la pitié. Cette triste habitude, jointe à son style énigmatique, le fit appeler *le Philosophe ténébreux*. Fatigué de vivre avec les hommes, il se confina sur une montagne; où ayant été attaqué d'hydropisie, il se laissa mourir de faim à 60 ans. II, 433. III, 206.

HÉRACLIUS arracha l'empire d'Orient et la vie au tyran *Phocas*, et se fit couronner lui-même en 610. Il régna avec gloire, vainquit *Chosroès*, roi de Perse, mais déshonora sa vieillesse, en adoptant les erreurs des monothélites, et en voulant les faire dominer dans son empire. Il mourut d'hydropisie en 641, à 66 ans, dont il avoit régné trente. III, 93.

HÉRENNIUS, sage vieillard samnite, l'an 321 avant J. C. II, 14.

HÉRENNIUS, jeune homme débauché, qu'*Auguste* chassa pour cette raison du nombre de ses gardes.

HÉRIUS, fils de *Pollion*, orateur célèbre sous le règne d'*Auguste*. II, 401.

HERMAN (*Catherine*), femme d'un matelot hollandais, obtint la grâce et la liberté de son mari en signalant sa bravoure au siége d'Ostende, en 1601.

HERMENFROY, roi de Thuringe, au sixième siècle. I, 411.

HERMOCRATE, citoyen de Syracuse, l'an 413 avant J. C. II, 231.

HERMODON, poète grec, courtisan d'*Antigone*, roi d'Asie, II, 456.

HÉRODE-LE-GRAND, né 68 ans avant J. C., fut fait roi des Juifs par *Marc-Antoine*. Il régna en tyran, n'épargna pas plus ses proches que ses sujets; fit mourir *Mariamne*, sa femme, qu'il adoroit, et trois de ses fils; ce qui fit dire à *Auguste*, dont il avoit gagné la protection par les adulations les plus basses, qu'il valoit mieux être le pourceau d'*Hérode* que son fils. Il voulut envelopper *Jesus-Christ* naissant dans le massacre qu'il fit faire de tous les enfans mâles dans le territoire de Bethléem et de ses environs. Ce prince cruel mourut rongé de vers à 71 ans. I, 340.

HÉRODE-ANTIPAS, fils et successeur du précédent, mourut l'an 40 de l'ère chrétienne. Ce fut lui qui renvoya *Jesus-Christ* à Pilate. II, 261.

HÉRODE-AGRIPPA, petit-fils d'*Hérode-le-Grand*, fut déclaré roi des Juifs par l'empereur *Caligula*, l'an 37 de J. C. Il mourut sept ans après, rongé de vers, comme son aïeul. I, 490. III, 125.

HÉRODE-ATTICUS (*Tibérius-Claudius*), surnommé *le Sophiste*, orateur athénien, maître d'éloquence de l'empereur *Marc-Aurèle*, ce qui le conduisit aux premiers honneurs. Il fut consul en 143, et mourut à 76 ans. I, 241. III, 115.

HÉRODOTE, le père de l'histoire profane, naquit à Halycarnasse, dans la Carie, 484 ans avant J. C. Ses neuf livres d'histoire portent chacun le nom d'une Muse, et ils ont été publiés par *Thomas Gales*, Londres, 1679, *in-fol.*, et par *Wesselingius*, Amsterdam, 1763, *in-fol.* On estime encore l'édition de Glascou, 1761, *in-8.°*, 9 vol. I, 334. II, 136.

HEROPHILE, célèbre médecin athénien, obtint la liberté de disséquer les corps vivans des criminels condamnés à mort. Il poussa fort loin les découvertes anatomiques, et mourut vers l'an 570 avant J. C. II, 378.

HERTHOLDE. *Voyez* BERTHOLDE.

HIDRIÉE, magistrat carien, contemporain d'*Agésilas-le-Grand*, roi de Sparte. II, 378.

HIÉRON I, roi de Syracuse, succéda à *Gélon*, son frère, l'an 476 avant J. C., et mourut onze ans après. Cruel et avare au commencement de son règne, le commerce des philosophes le rendit humain et généreux. Il fut plusieurs fois vainqueur aux jeux publics de la Grèce

et *Pindare* chanta ses triomphes, I, 300, 464. III, 45.

HIÉRON II, roi de Syracuse, descendoit de *Gélon*, et en avoit les vertus. Elu général par les Syracusains, l'an 275 avant J. C., il prit le titre de roi, dont il se montra digne par ses services. Il se déclara pour les Romains contre les Carthaginois, s'immortalisa par la fidélité avec laquelle il seconda toutes les entreprises de ces vainqueurs du monde; et durant un règne de 54 ans, il ne causa qu'une seule affliction à ses sujets, ce fut celle qu'ils éprouvèrent en le perdant à l'âge de 94 ans. Il étoit leur père, et l'avoit prouvé en les rendant heureux et florissans. I, 565. III, 50.

HIPPIAS, fils de *Pisistrate*, tyran d'Athènes, succéda à son père et à *Hipparque* son frère; mais il ne conserva son autorité que quatre ans, et fut chassé en vertu de la loi de l'ostracisme, dont on fit contre lui le premier usage, l'an 510 avant J. C. III, 175.

HIPPOCRATE, le plus célèbre médecin de l'antiquité, et l'oracle de ceux qui l'ont été et qui le sont encore, naquit dans l'île de Cos, l'une des Cyclades, vers l'an 460 avant J. C. Il opéra des prodiges, fut bienfaisant et généreux, et recueillit les fruits de son savoir en prolongeant sa vie jusqu'à l'âge de 104 ans. Les Grecs, auxquels il avoit dévoué ses talens, lui déférèrent les mêmes honneurs qu'ils avoient rendus à *Hercule*. Sa mémoire est encore en vénération à Cos, et l'on y montre une petite maison où l'on dit qu'il a habité. Les meilleures éditions de ses doctes ouvrages sont celles de *Foesius*, in-fol. 2 vol. Genève, 1657, grec et latin; de *Vanderlinden*, in-8.° 2 vol. Leyde, 1665; et de *Chartier*, jointe au *Galien*, 13 tomes en 9 vol. *in-fol.* 1639. On ne peut être médecin sans connoître à fond les écrits de ce grand maître. I, 202. II, 400.

HIPPOGRATIDE, philosophe grec. II, 14. III, 162.

HIPPOMAQUE, joueur de flûte, célèbre de son temps chez les Grecs. II, 136.

HIRE. *Voyez* LA HIRE.

HOCLOD-KHAN. *Voyez* OCTAÏ-KHAN.

HOGARTH (*Guillaume*), peintre anglais, mort à Londres en 1765. III, 242.

HOLMS (le major), officier de *Cromwel*. I, 254.

HOMEBON (Saint), marchand de Crémone, en Lombardie, mort en 1197. II, 98.

HOMÈRE, le père de la poésie grecque, florissoit environ 900 ans avant J. C. et 300 ans après la prise de Troie. Sept villes se disputèrent l'honneur de lui avoir donné le jour: Smyrne, Rhodes, Colophon, Salamine, Chio, Argos et Athènes. Il s'immortalisa par ses deux poèmes de l'Iliade et de l'Odyssée. On dit qu'il étoit aveugle, et que pour avoir du pain, il alloit réciter de porte en porte quelques lambeaux de ses ouvrages. Cet homme, qui manquoit de tout pendant sa vie, reçut presque des honneurs divins après sa mort. Les meilleures éditions de ses admirables poèmes sont celles de Florence, 1488, 2 vol. *in-fol.*; de Rome, 1542 et 1550, avec les commentaires d'*Eustache*, 4 vol. *in-fol.*; de Glascou, 1756, 2 vol. *in-fol.* Elles sont toutes grecques. Les plus belles des éditions grecques et latines, sont celles de *Schrevelius*, 1656, 2 vol *in-4.°*; de *Barnès*, 1711, 2 vol. *in-4.°*, et de *Clarke*, 1729, 2 vol. *in-4.°* I, 244, 245, 367. 437.

HONGER, chevalier breton, ami et contemporain de Bertrand *du Guesclin*. II, 63.

HONORÉ (le père), capucin, prédicateur du siècle dernier. II, 266.

HONORIUS, empereur d'Occident, second fils de *Théodose-le-Grand*, auquel il succéda conjointement avec *Arcadius* son frère, en 395. Il ne donna que son nom aux affaires; l'autorité fut toute entière entre les mains de ses ministres. Il mourut sans gloire, comme il avoit vécu, en 423, à 39 ans. II, 22. III, 160.

HÔPITAL (*Michel* de l'), fils d'un médecin, naquit en 1505. Il montra de bonne heure ce qu'il seroit un jour. Après avoir étudié dans les plus célèbres universités de France et d'Italie, il s'appliqua à la jurisprudence, et son mérite le fit passer par toutes les charges honorables de la robe. Il devint chancelier de France sous le règne de *François II* en 1560. Il opposa un zèle éclairé à la multitude de ceux que le fanatisme armoit alors, empêcha l'établissement de l'inquisition en France,

fit de vains efforts pour éteindre la guerre civile: et s'il ne put empêcher les malheurs de l'état, il chercha du moins à les adoucir par plusieurs édits sages; mais qu'on admira sans les suivre. Après l'affaire de Vassi, voyant que les catholiques et les protestans alloient prendre les armes, il résista fortement au conseil de *Charles IX*, dont presque tous les membres s'étoient déclarés pour la guerre. Le connétable, irrité des contradictions du chancelier, lui dit que « ce n'étoit à gens de robe longue » d'opiner sur le fait des armes. — » Bien que tels gens, lui répondit » *l'Hopital*, ne sachent conduire les » armes, si ne laissent-ils de con» noître quand il en faut user. » Il eut part à toutes les grandes affaires jusqu'en 1568. Alors, devenu suspect à *Catherine* de Médicis, parce qu'il ne servoit pas la violence de son caractère et la duplicité de sa politique, il se retira de lui-même dans sa terre de Vignai près d'Étampes. A peine eut-il quitté la cour, qu'on lui redemanda les sceaux. Il les rendit sans regret, disant que les affaires du monde étoient trop corrompues pour qu'il pût encore s'en mêler. Il mourut en 1573, laissant quelques écrits et des poésies latines, qui n'ont pas fait sa réputation, quoique plusieurs auteurs, trop indulgens sans doute, ou peu difficiles, les aient beaucoup louées. I, 446.

HÔPITAL (*Guillaume-François-Antoine*, marquis de l'), issu d'une maison ancienne, différente de celle du chancelier, naquit en 1661, se distingua d'abord par sa valeur, puis se fit un nom immortel dans la géométrie. Il fut reçu de l'académie des sciences en 1693, et mourut en 1704, à 43 ans. On a de lui deux excellens traités: l'un contient l'analyse des infiniment petits, et l'autre expose la doctrine des sections coniques. II, 341.

HOQUINCOURT (*Charles de Mouchi* d'), maréchal de France, mort en 1658. II, 461.

HORACES (les), trois frères romains qui furent choisis pour combattre contre les *Curiaces* leurs cousins-germains, afin de décider de l'empire entre Rome et Albe, l'an 669 avant J. C. I, 205, 332.

HORACE naquit à Venuse dans la Pouille, 63 ans avant J. C. Il étoit petit-fils d'un affranchi. Son père lui donna une éducation qui développa les heureuses dispositions qu'il avoit reçues de la nature. Le célèbre *Brutus* le créa tribun des soldats dans l'armée qu'il avoit levée contre les Triumvirs. *Horace* se trouva à la bataille de *Philippe*; mais meilleur poète que guerrier, il prit la fuite, jeta ses armes, vint à Rome, où la pauvreté le porta à la composition. *Mécène* le protégea, le fit connoître à *Auguste*, et tous deux le comblèrent de bienfaits. Il mourut dans l'opulence, 7 ans avant l'ère chrétienne, à 57 ans. Ses poésies sont des chefs-d'œuvre; elles ont été souvent imprimées, et ont excité l'émulation des hommes les plus célèbres dans l'art typographique. I, 248.

HORATIUS-COCLES (*Publius*), Romain intrépide, qui signala son courage l'an 507 avant J. C. I, 332.

HORMIDAS, seigneur persan, sous le règne du grand *Constantin*. I, 308.

HORMUS ou *Hormisdas III*, fils de *Chosroès-le-Grand*, roi de Perse, succéda à ce prince en 579, devint odieux à ses peuples par sa tyrannie, et fut tué en 590, après avoir été déposé. III, 339.

HORN (le général), capitaine suédois, gouverneur de Nerva pour *Charles XII*, en 1704. I, 489.

HORTENSIUS (*Quintus*), orateur romain, émule de *Cicéron*. Il fut consul l'an 70 avant J. C. A sa mort on trouva dans ses caves dix mille muids de vin qu'il avoit reçus des parties pour lesquelles il avoit plaidé. II, 181, 437.

HOSTAL (le sieur de l'), vice-chancelier du royaume de Navarre sous *Henri IV*, fit, en l'honneur de ce prince, un livre extravagant qu'il intitula l'*Avant-Victorieux*, et qui parut en 1610. II, 250.

HOUGH (le docteur), mérita, par ses vertus, l'évêché de Worcester en Angleterre, et mourut très-âgé au commencement de ce siècle. I, 291. II, 230.

HUGUES-LE-GRAND, appelé aussi *Hugues-l'Abbé*, parce que, suivant l'abus introduit dans son siècle, il possédoit plusieurs abbayes, quoiqu'il fût marié; il étoit fils de *Robert*, que des factieux avoient couronné roi de France, après avoir déposé

Charles-le-Simple Succédant à la puissance de son père, il ne prit pas le titre de roi, mais il en conserva toute l'autorité. Il mourut en 956, regardé comme l'un des plus grands capitaines de son siècle. I, 423.

HUGUES-CAPET, chef de la troisième race des rois de France, fils du précédent, ne se fit proclamer qu'après la mort de *Louis V*, dit *le Fainéant*. Son courage l'avoit placé sur le trône; ses vertus l'y maintinrent, et il mourut regretté de ses sujets en 997, à 57 ans, dont il avoit régné 10. I, 423.

HUSSEIN, fils d'*Ali IV*, calife des Sarrasins. III, 22.

HYPATAS, l'un des gouverneurs que les Lacédémoniens établirent à Thèbes, après s'être rendus maîtres de cette ville, l'an 382 avant J. C. I, 182.

HYPERIDE, célèbre orateur grec, disciple de *Platon* et d'*Isocrate*, parvint aux premières magistratures d'Athènes, et défendit avec courage la liberté de la Grèce contre les entreprises des Macédoniens. Il fut mis à mort par ordre d'*Antipater*, gouverneur de Macédoine. II, 403.

HYRCAN, Juif, fils du receveur-général de Syrie sous le règne de *Ptolémée-Philométor*. II, 427.

HYSTIÉE, tyran de Milet, sous le règne de *Darius*, fils d'*Hystaspes*. I, 511.

I.

IAHIA, Arabe, consacra son fils *Ahmed* au service de la Mecque. III, 56.

IBATZÈS, prince bulgare, se révolta contre l'empereur *Basile*, en 1017, et fut tué peu de temps après sa rebellion. III, 285.

ICILIUS fut tribun du peuple romain avant l'élection des décemvirs, et devoit épouser la jeune *Virginie*, qu'*Appius-Claudius* voulut lui ravir, l'an 449 avant J. C. I, 472.

IGNACE-DE-LOYOLA (St.), fondateur des Jésuites, mort en 1556, à 65 ans, vit sa société, ou plutôt sa *compagnie*, comme il l'appeloit, établie dans presque toutes les contrées de la terre, quoiqu'elle eût été d'abord mal accueillie par-tout. Ses progrès furent bien plus étendus et plus rapides encore après la mort du saint fondateur. Elle acquit, durant deux siècles, un crédit immense dans toutes les cours, et sur l'esprit de tous les peuples; mais enfin on s'aperçut qu'elle commençoit à en abuser, et qu'elle pouvoit en abuser davantage; et cet ordre de religieux, devenu trop puissant, fut la victime de sa propre ambition. Le roi de Portugal, persuadé que les assassins qui attentèrent à sa vie en 1758, ne l'avoient fait qu'à l'instigation des Jésuites, les chassa de ses états en 1759. Le roi de France, jugeant que leur institut étoit incompatible avec les lois de son royaume, les supprima en 1763. Le roi d'Espagne, pour des raisons qu'il tait, de peur d'exciter le trouble parmi ses peuples, les expulsa de tous les pays de sa domination en 1767. Le roi de Naples, le duc de Parme et le grand-maître de Malte, imitèrent ce prince en 1768. Enfin, le pape *Clément XIV*, *pour le bien de la paix*, les supprima tout-à-fait en 1773. II, 497.

ILDIBAD, roi des Goths du temps de *Bélisaire*. II, 416.

INDIBILIS, prince espagnol, que *Scipion l'Africain* soumit à la puissance de Rome. III, 108.

INNOCENT IV, appelé auparavant *Sinibalde de Fiesque*, né à Gênes, parvint aux premières dignités de l'Eglise, et fut élu pape en 1243. C'est lui qui donna le chapeau rouge aux cardinaux, pour les avertir, par cette couleur, qu'ils doivent toujours être prêts à répandre leur sang pour la défense de la foi. Il tint en 1245 le premier concile général de Lyon, où il excommunia l'empereur *Frédéric II*, avec lequel il s'étoit brouillé. Il mourut en 1254. Il fut regardé comme le plus grand jurisconsulte de son siècle, et ses contemporains le nommèrent le *Père du droit*. I, 309.

INNOCENT XI (*Benoit Odescalchi*), né en 1611, succéda au pape *Clément X* en 1676, et mourut en 1689. III, 266.

INTAPHERNES, seigneur de la cour de *Darius*, fils d'*Hystaspes*, roi de Perse, se révolta contre ce prince, fut pris et condamné à mort avec sa famille. I, 166.

IPHICRATE, général athénien, fils d'un cordonnier, remporta de gran-

des victoires, et rendit sa patrie redoutable. Il épousa la fille de *Cotys*, roi de Thrace, et vivoit encore l'an 380 avant J. C. II, 191, 254. III, 93, 98, 111, 166.

ISAAC, fils du patriarche *Abraham* et de *Sara*, fidèle imitateur des vertus de son père, mourut l'an 1716 avant J. C., à 180 ans. I, 233. II, 497.

ISAAC (St.), pieux solitaire sous le règne de l'empereur *Valens*, rassembla plusieurs disciples, et mourut vers la fin du quatrième siècle. II, 348.

ISABELLE DE BAVIÈRE, épouse de *Charles VI*, roi de France, fut mariée en 1385. Cette reine, haïe des Français, auxquels elle avoit voulu ôter leur légitime souverain, et méprisée des Anglais qu'elle protégeoit, mais qu'elle n'avoit pu soutenir, mourut de chagrin en 1435. II, 227, III, 316.

ISADAS, jeune et brave Spartiate du temps d'*Epaminondas*. I, 341.

ISAÏE, le premier des quatre grands prophètes, étoit fils d'*Amos*, de la famille royale de *David*. Il prophétisa depuis l'an 735 jusqu'à l'an 681 avant J. C. Ce fut alors que le roi *Manassès* le fit mourir dans un âge très-avancé. Il parle si clairement de *Jésus-Christ* et de son Eglise, qu'on le prendroit plutôt pour un évangéliste et un historien, que pour un prophète. I, 264.

ISDEGERDES I, roi de Perse, monta sur le trône en 400, et l'occupa 21 ans. II, 353.

ISIDORE (St.), né à Alexandrie, passa plusieurs années dans la solitude, et fut ordonné prêtre par saint *Athanase*. Il mourut en 403, à 85 ans. III, 274.

ISMAEL I, sophi de Perse, monta sur le trône en 1501, et régna 25 ans. Il fit des conquêtes sur les Sarrasins. II, 428.

ISMÉNIAS, député des Thébains à la cour du roi de Perse. I, 51.

ISMÉNIAS, célèbre joueur de flûte, disciple d'*Antigénidas*, tous deux Thébains. III, 142.

ISOCRATE, célèbre orateur athénien, le premier, suivant *Cicéron*, qui ait introduit dans la langue grecque ce nombre, cette cadence, cette harmonie qui en fait la première des langues. Il mourut de chagrin, après avoir appris que ses compatriotes avoient perdu la bataille de Chéronée, l'an 338 avant J. C., à 98 ans. Il nous reste 21 de ses harangues, qui ont été traduites du grec en latin, par *Wolfius*. On estime les éditions qu'en ont données les *Aldes* en 1513 et 1534, *in-fol.*, et *Etienne* en 1593. I, 199. II, 132.

ISOMACHUS, disciple de *Socrate*. I, 241.

IVAN IV, ou *Jean Basilowitz*, empereur de Russie, prit le premier le titre de *Czar*, qui veut dire roi. Il monta sur le trône en 1534, après la mort de *Basile V* son père, à qui *Maximilien* avoit donné le titre d'empereur. Il régna 50 ans. I, 153. II, 319, 351.

IVAN, prince de Russie, fils du précédent, fut tué par son père, qui le soupçonnoit de trahison, quoiqu'il fût innocent. I, 153.

J.

JACOB, célèbre patriarche, fils d'*Isaac* et de *Rébecca*, naquit vers l'an 1836 avant J. C., et vécut 147 ans. Il donna le jour à douze fils, qui furent pères des douze tribus dont le peuple de Dieu étoit composé. I, 233, 461, 563.

JACQUES DE TROYES. *Voyez* URBAIN IV.

JACQUES II, roi d'Angleterre, fils de *Charles I* et d'*Henriette* de France, succéda à son frère *Charles II* en 1685. Son attachement à la religion catholique, qu'il voulut rétablir dans ses états, lui attira la haine des Anglais. Ils se soulevèrent contre ses édits, et appelèrent au trône *Guillaume de Nassau*, prince d'Orange, son gendre, qui lui ravit le sceptre, et l'obligea de chercher un asile en France en 1689. Il fit de vains efforts pour recouvrer sa couronne, et revint à Saint Germain-en-Laye, où il subsista des bienfaits de *Louis XIV*, et d'une pension de 70,000 livres, que la reine *Marie* sa fille lui faisoit chaque année. Il mourut en 1701, à 68 ans. I, 228.

JACQUES III, fils du précédent, prit le titre de roi, et voulut le réaliser. Il descendit en Angleterre; mais ses efforts et ceux de ses partisans échouèrent, et il se rendit à Rome,

où il fixa son séjour, et y mourut en 1766. I, 125.

JACQUES-ROMAIN, jacobin, célèbre architecte. C'est lui qui a fait le pont des Tuileries, que l'on appelle le Pont-Royal, l'un des plus beaux de Paris. III, 7.

JAPHET, fils de *Noé*, naquit 2448 ans avant J. C. Il eut sept fils, dont la postérité peupla une partie de l'Asie, et toute l'Europe. I, 206.

JARS (le chevalier du), seigneur français, sous le règne de *Louis XIII*. I, 111.

JASON-MAGNUS, célèbre professeur sous le règne de *Louis XII*, qui le combla d'honneurs, après l'avoir appelé d'Italie. I, 442. III, 141.

JAXAT, roi des Adiabènes, l'an 41 de J. C. III, 162.

JEAN-BAPTISTE (St.), précurseur du fils de Dieu, étoit fils de *Zacharie* et d'*Elisabeth*. Sa naissance fut annoncée par l'ange *Gabriel*. Dès son enfance, il se retira dans le désert, et n'en sortit que l'an 29 de J. C. pour prêcher sur les rives du Jourdain le baptême de la pénitence, et la venue du Messie. *Jésus-Christ* voulut recevoir son baptême, afin de le sanctifier et de l'élever à la dignité de sacrement. *Hérode-Antipas* fit mettre ce saint homme en prison, parce qu'il le reprenoit de ses crimes; et bientôt après il lui fit couper la tête, pour satisfaire la vengeance d'*Hérodiade*, qui la fit demander par *Salomé* sa fille. I, 263.

JEAN L'EVANGÉLISTE (St.), apôtre, fut le disciple bien-aimé de *Jésus-Christ*. Il fut témoin de toutes les actions de son divin maître, et en fit l'histoire sous le nom d'*Evangile*. *Domitien* le fit jeter à Rome dans l'huile bouillante, l'an 95 de l'ère chrétienne, et le saint apôtre n'en reçut aucun mal. Il fut relégué dans l'île de Pathmos, où il écrivit son Apocalypse, et mourut l'an 101 à 94 ans. I, 450.

JEAN-CALYBITE (St.), pénitent illustre, dont l'histoire paroît être la même que celle du saint qu'on appelle *Alexis*. Il fut surnommé *Calybite*, parce qu'il demeura longtemps inconnu dans la cabane qu'il s'étoit faite sous les yeux et dans la propre maison de son père. III, 277.

JEAN-CHRYSOSTÔME (St.), célèbre docteur de l'Eglise et le plus éloquent de tous les saints Pères, naquit à Antioche vers l'an 347. *Flavien*, évêque de cette ville, l'éleva au sacerdoce en 385, et lui confia la prédication de la parole de Dieu, réservée jusque-là aux seuls évêques. *Jean* s'en acquitta avec tant d'éloquence et de fruit, qu'on le surnomma *Chrysostôme*, c'est-à-dire, *bouche d'or*. Son nom devint célèbre dans tout l'empire, et ses vertus le placèrent sur le siége de Constantinople en 398. Il se conduisit en apôtre, réprima les abus, fit fleurir la piété, mais révolta les méchans. L'impératrice *Eudoxie*, dont il reprenoit les excès, lui jura une haine mortelle. Cette princesse le fit exiler, et par son ordre on l'accabla de tant de mauvais traitemens, qu'il tomba dangereusement malade, au milieu de sa route. Il passa la nuit dans les bâtimens de l'église du martyr St. *Basilique*, qui lui apparut en songe, et lui dit: « Courage, mon frère *Jean*, » demain nous serons tous ensem» ble. » Le lendemain on le fit partir malgré lui; mais à peine avoit-il fait une lieue, qu'il se trouva si mal, qu'on fut obligé de le ramener dans la chambre qu'il venoit de quitter. Alors il prit un habit blanc, distribua aux assistans le peu qui lui restoit, reçut l'eucharistie, et s'écria: « Dieu soit loué de tout! » Il fit ensuite le signe de la croix, et rendit l'esprit en 407, à 60 ans. Les meilleures éditions de ses œuvres sont celles de *Henri-Savil*, entièrement grecque, en 1613, *in-fol.*, 8 tomes; de *Gommelin* et de *Fronton-du-Duc*, grecque et latine, 10 vol. *in-fol.*; et du Père *de Montfaucon*, depuis 1718 jusqu'en 1734, 13 vol. *in-fol.* enrichis de savantes notes. I, 5. II, 74, 140. III, 140.

JEAN-L'AUMÔNIER (St.), mérita ce surnom par son extraordinaire charité. Après la mort de sa femme et de ses enfans, il fut élevé malgré lui sur le siége patriarcal d'Alexandrie en 610. Quoique les revenus de son église fussent immenses, il vivoit pauvrement, n'ayant pour reposer qu'un petit lit, avec une mauvaise couverture de laine. Un homme riche d'Alexandrie l'ayant su, lui en envoya une qu'il avoit achetée fort cher, le conjurant de s'en servir pour l'amour de lui. Le saint s'en servit en effet la nuit suivante; mais il ne put dormir,

se reprochant d'être à son aise, tandis qu'il y avoit des pauvres qui mouroient peut-être en ce moment de froid et de misère. Le lendemain, il envoya vendre la couverture. Le riche la racheta, et la lui rendit. *Jean* la vendit une seconde fois, puis une troisième, et lui dit agréablement : « Nous verrons qui se lassera plutôt de nous deux. » Un jour, ayant attendu jusqu'à onze heures du matin dans le lieu de son audience, sans que personne se présentât à lui, il se retira versant des larmes. « Pourquoi donc pleurez-vous, » lui demanda *Sophrone*, son ami ? — « Hélas ! répondit le saint patriarche, c'est que je n'ai rien aujourd'hui à offrir à J. C. pour mes péchés. » Il mourut le 11 Novembre 616, à 57 ans. Son testament étoit conçu en ces termes : « Je vous rends grâces, ô mon Dieu ! de ce qu'il ne me reste qu'un tiers de son, quoiqu'à mon ordination j'aye trouvé dans les trésors de mon église environ quatre mille livres d'or, outre les sommes innombrables que j'ai reçues des amis de Jesus-Christ : c'est pourquoi j'ordonne que ce peu qui reste soit donné à vos serviteurs. » I, 15, 459. II, 41. III, 1, 358.

JEAN, pieux solitaire, célèbre dans les annales de l'Eglise par son aveugle obéissance. II, 498.

JEAN-DE-LYCOPLE, ou plutôt de *Nicople* (St.), se retira dans un monastère avec dix compagnons, pour y pratiquer toutes les austérités de la pénitence. Ordonné évêque de Coloni, il quitta son évêché pour se cacher dans le monastère de St. *Sabas*, dont il devint économe, et mourut vers l'an 558. III, 265.

JEAN-LE-NAIN (St.), ainsi nommé à cause de la petitesse de sa taille, se retira au désert de Scété, avec un frère plus âgé que lui, et s'y consacra au travail, au jeûne, à la prière, et à tous les exercices de la charité et de la piété. III, 280, 294.

JEAN-L'ÉGYPTIEN, solitaire célèbre dans l'histoire des Pères du désert. III, 326.

JEAN XXII, fils d'un cordonnier de Cahors, de dignité en dignité, parvint à la pourpre, et enfin à la papauté en 1316. Il mourut à Avignon en 1334, âgé de 90 ans. I, 434.

JEAN, dit *le Bon*, fils de *Philippe-de-Valois*, roi de France, lui succéda en 1350. Son règne fut troublé par les séditions et les cabales, qu'il ne sut ni prévenir, ni apaiser. Pour comble de malheur, il fit la guerre aux Anglais, qui l'arrêtèrent prisonnier à la bataille de Poitiers, et qui le conduisirent à Londres, où il mourut en 1364, à 54 ans, dont il avoit régné près de quatorze. I, 266, 299, 324, 435. II, 95. III, 301.

JEAN BASILOWITZ. *Voyez* IVAN IV.

JEAN-SANS-TERRE, roi d'Angleterre, prince que ses inquiétudes, ses crimes et ses malheurs ont rendu célèbre, et qui manquant également des vertus qui honorent le diadême et les conditions privées, réunissoit les vices de tous les états. Après s'être emparé de la couronne en 1199, il se rendit méprisable à ses sujets, qui le chassèrent, et il mourut errant de ville en ville en 1216. III, 155.

JEAN II, roi de Portugal, dit *le Grand* et *le Sévère*, né en 1455, roi en 1481, et mort en 1495, à 41 ans, avec la réputation d'un sage monarque. I, 56, 232. III, 216.

JEAN II, roi d'Aragon, monta sur le trône en 1458, et l'occupa durant 21 ans. I, 148.

JEAN, neveu de l'empereur *Alexis-Comnène*. I, 487.

JEAN D'ORLÉANS, comte de *Dunois* et de Longueville, étoit fils naturel de *Louis de France*, duc d'Orléans, frère de *Charles VI*. C'est lui surtout qui rétablit et maintint *Charles VII* sur le trône. Ce prince, pour récompenser ses services et ses victoires, le légitima, lui donna le titre de *Restaurateur de la Patrie*, et le fit grand-chambellan de France. *Louis XI*, ne lui témoigna pas moins de reconnoissance, et ce héros mourut comblé d'honneurs et de gloire en 1468. III, 317.

JEAN II, duc de Bourbon, sous le règne du roi *Jean*, fut envoyé en otage à Londres pour représenter ce prince, qui avoit obtenu la liberté de revenir dans ses états. I, 324.

JEAN V, duc de Bretagne, mourut en 1399, laissant sa puissance à *Jean VI*, son fils, sous la tutelle du célèbre Olivier *de Clisson*. III, 102.

JEAN DE VIENNE, fameux gouver-

neur de Calais, en 1346. I, 221.
JEAN D'AIRE, bourgeois de Calais, l'une des six victimes exigées par *Edouard III*, roi d'Angleterre en 1346. I, 224.
JEAN, chanoine de St. Martin de Liége en 1230. II, 99.
JEAN JOURDAIN, citoyen de Rouen. I, 225.
JEAN DE SALISBURY, évêque de Gloucester. II, 29.
JEAN HUS, fameux hérésiarque, fut comme le précurseur de *Luther*, qui puisa sa doctrine dans ses écrits, comme il nous l'apprend lui-même. Il fut obligé de comparoître au concile de Constance, qui, après un mûr examen, anathématisa ses erreurs. Il ne voulut pas les rétracter, et les Pères du concile le condamnèrent à être brûlé vif avec ses livres, en 1415. II, 328.
JEANNE D'ALBERT, reine de Navarre, mère de *Henri IV*, mourut en 1572, à 44 ans. I, 139.
JEANNE D'ARC. *Voyez* ARC.
JÉRÔME, (St.), né vers l'an 340, se livra, après son baptême, aux exercices de la vertu, vécut en cénobite au milieu du tumulte de Rome, et en saint dans le centre des débauches et de la corruption, ne connoissant d'autre plaisir que celui de l'étude des livres sacrés. Le désir de la perfection évangélique le porta à s'enfoncer dans les déserts brûlans de la Chalcide, en Syrie. Il y traduisit la bible; puis, retournant dans les cités, il y dirigea des personnes pieuses, qu'il instruisoit par ses conseils, qu'il animoit par ses exemples. Il avoit été ordonné prêtre par *Paulin*, évêque d'Antioche, mais à condition qu'il ne seroit attaché à aucune église. Il se reprochoit lui-même sa trop grande vivacité; mais il réparoît ce défaut par une humilité sans bornes, et par la plus éminente vertu. Il termina sa céleste carrière en 420, à l'âge de 80 ans. Parmi les éditions des œuvres de ce saint docteur, on estime celle de dom *Martiani*, 5 vol. *in-fol.* publiée depuis 1693 jusqu'en 1706, et celle de MM. *Vallardi*, Véronne, 1734, 11. vol. *in-fol.* I, 5, 139, II, 74, 182, 263, 476. III, 161, 270.
JESUS-CHRIST, le Sauveur du monde, Fils de Dieu, Dieu lui-même, le Messie prédit par les prophètes, figuré par l'ancienne loi, et le Médiateur entre Dieu et les hommes, prit un corps et une ame semblables aux nôtres, dans le sein de la Vierge *Marie*, qui l'enfanta sans cesser d'être vierge, l'an du monde 4000. Venu sur la terre pour nous racheter, il commença par nous instruire; et, après nous avoir donné l'exemple et le précepte, il mourut pour nous sur une croix, l'an 33 de l'ère vulgaire, que l'on appelle *Chrétienne*, et la trente-sixième de sa vie. I, 263, 451. III, 1, 268.
JOAS, roi de Juda, fils d'*Ochozias*, échappa à la barbarie d'*Athalie*, son aïeule, par les soins de *Josabeth*, sa tante, femme du grand-prêtre *Joïada*. Ce pontife mit le jeune prince sur le trône, à l'âge de 7 ans, et fit mourir *Athalie*. Le nouveau roi régna sagement tant qu'il suivit les conseils de *Joïada*; mais après la mort de ce saint personnage, il se laissa corrompre par les flatteurs, fit mourir le grand-prêtre *Zacharie*, fils de son bienfaiteur, adora les idoles, et attira sur sa personne et sur son peuple toute la colère de Dieu. Il fut assassiné dans son lit par ses propres sujets, l'an 839 avant J. C. II, 102.
Job, célèbre patriarche, que l'Eglise propose à ses enfans comme le plus parfait modèle de patience et de soumission aux ordres de la Providence. Il mourut vers l'an 1500 avant J. C. à 212 ans. I, 12, 261, 684. III, 269.
JOINVILLE (*Jean*, sire de), sénéchal de Champagne, ami de *Saint-Louis*, et digne de l'être, se distingua par sa bravoure et par ses écrits. Il mourut vers l'an 1318, âgé de près de 90. ans. Témoin de toutes les actions de *Saint-Louis*, il nous a laissé l'histoire intéressante de ce pieux et grand monarque. On a le vrai texte de cet ouvrage curieux dans l'édition que les savans qui ont la garde de la bibliothèque du roi, en ont donnée en 1761, *in-fol.* I, 296, 429. II, 9, 113, 329. III, 63, 71, 299, 354.
JOINVILLE (le prince de) fils du duc *de Guise*, sous le règne de *Henri IV*, roi de France. III, 342.
JONAS, le cinquième des douze petits prophètes, étoit de la tribu de *Zabulon*. Envoyé de Dieu pour annoncer à Ninive qu'elle alloit être détruite à cause de ses crimes, le timide prophète, au lieu d'obéir, s'embarqua

s'embarqua pour aller se cacher à Tharsis. Une tempête s'éleva tout-à-coup; les mariniers l'attribuèrent à la colère du Ciel, et tirèrent au sort, pour savoir quel étoit le coupable. Il tomba sur *Jonas*. Il fut jeté dans la mer, et englouti par un grand poisson, qu'on a mal-à-propos nommé baleine, puisqu'il n'y en a point dans la Méditerranée; mais, comme le croient les savans, qu'il falloit appeler *rekin* ou *lamie*. Trois jours après, ce poisson le rejeta sur la terre, et *Jonas* ayant reçu une seconde fois l'ordre d'aller à Ninive, obéit. Les Ninivites obtinrent miséricorde en faisant pénitence; et cette indulgence contrista le prophète, qui craignit de passer pour un imposteur. Il se retira sur une haute montagne, où la main de Dieu fit croître, en une seule nuit, une espèce de lierre, dont l'ombrage le préserva des ardeurs du soleil; mais, la nuit suivante, un ver piqua la racine de cette plante et la fit dessécher. Le prophète alors se livra à de nouveaux murmures, et souhaitant de mourir, le Seigneur lui dit: « Si vous » témoignez tant de douleur pour » la perte d'un lierre, à la crois- » sance duquel vous n'avez pas con- » tribué, pourquoi ne voulez-vous » pas que je me laisse fléchir par » les larmes d'une si grande ville, » dans laquelle il y a plus de six-vingt » mille personnes qui ne sont pas » encore en âge de discerner le » bien et le mal? » II, 93.

JONATHAS, fameux voleur du temps de S. *Siméon-Stylite*. II, 2.

JOSEPH, l'un des 12 fils du patriarche *Jacob*, mort l'an 1635 avant J. C., à 112 ans, après avoir gouverné l'Egypte pendant 80 ans. I, 461.

JOSEPH ou *Josèphe*, Juif, receveur-général de Syrie pour *Ptolémée-Philométor*, roi d'Egypte. II, 427.

JOSEPH (*Flavius*), célèbre historien juif, né l'an 37 de J. C., vivoit encore sous l'empire de *Domitien*. Il nous a laissé 7 livres de la guerre des Juifs, et 20 livres sur les antiquités judaïques. Ils sont si bien écrits en grec, que ses contemporains l'ont appelé le *Tite-Live des Grecs*. La meilleure édition est celle d'*Havercamp*, Amsterdam, 2 vol. *in-fol.* 1726, I, 65.

JOSEPH II, de Lorraine, né en 1741, fut élu empereur en 1765, après la mort de *François I* de Lorraine son père, et succéda à l'illustre *Marie-Thérèse* sa mère, dans les états de la maison d'Autriche. Ce prince, par une administration pleine de sagesse et d'humanité, a fait le bonheur de ses peuples, et a acquis chaque jour de nouveaux droits sur l'admiration de la postérité. I, 71. III, 180, 216, 345.

JOSUÉ, de la tribu d'*Ephraïm*, fut choisi de Dieu pour gouverner son peuple après *Moyse*. Il fit la conquête d'une grande partie de la Terre-Promise, et mourut à l'âge de 110 ans, l'an 1438, selon le texte hébreu, et selon le texte samaritain, 1541 avant J. C. II, 150.

JOVE (*Paul*), célèbre historien, quitta la médecine pour l'épiscopat. Il fut évêque de Nocère, et mourut en 1552, à 69 ans. Tous ses ouvrages historiques et autres, ont été recueillis à Bâle en 1578, en 6 vol. *in-fol.* Sa plume étoit vénale, et la haine ou la faveur la conduisoit tour-à-tour. II, 439.

JOYEUSE (*Anne de*), duc et pair, et amiral de France, fut un des principaux favoris de *Henri III*. Il fut tué par les Huguenots en 1587, après avoir perdu la bataille de Coutras. I, 70.

JOYEUSE (*Henri* de), duc et pair, et maréchal de France, prit, quitta, reprit l'habit de capucin sous les règnes de *Henri III* et de *Henri IV*. Il fit sa paix avec ce dernier en 1596, rentra chez les capucins, sous le nom de père *Ange*, et s'y sanctifia par la pénitence. Il mourut en 1608, à 41 ans. I, 311.

JOYEUSE (*Jean-Armand* marquis de), d'abord comte de *Grand-Pré*, se signala en divers siéges et combats, depuis 1648 jusqu'en 1697, et mérita le bâton de maréchal de France. Il mourut en 1710, à 79 ans. II, 49.

JUAN D'AUTRICHE (don), fils naturel de l'empereur *Charles-Quint*, fut un des plus grands capitaines de son siècle. *Philippe II*, roi d'Espagne, le nomma gouverneur des Pays-Bas en 1576. Il remporta de glorieuses victoires sur les alliés, et mourut en 1576 dans son camp près de Namur, à l'âge de 32 ans. I, 468.

JUBA, roi de Mauritanie, fut vaincu par *César*, l'an 46 avant J. C. I, 351. III, 300.

JUBELLIUS-TAUREA, illustre citoyen de Capoue, l'an 212 av. J. C. I, 68.

JUDAS-MACHABÉE, fils de *Mathatias*, prince du peuple juif, succéda à son père dans le commandement de sa nation, triompha des généraux des rois de Syrie; rendit la liberté à ses compatriotes; rétablit le culte divin, et fut tué dans une bataille, l'an 161 avant J. C. I, 343. II, 151.

JUDITH, célèbre héroïne juive de la tribu de *Siméon*, jeune et belle, ayant perdu *Manassès* son mari, passoit les années de son veuvage à Béthulie, lorsqu'*Holopherne* vint assiéger cette ville vers l'an 636 avant J. C. *Judith* se transporta dans la tente de ce général, lui plut, et profitant de son ivresse, lui coupa la tête, et délivra Béthulie. I, 468.

JUGURTHA, roi de Numidie, détrôna ses cousins, et les fit périr pour régner en leur place; fit long-temps la guerre aux Romains avec son or, plutôt qu'avec les armes. Après un grand nombre de succès, il fut vaincu d'abord par *Métellus*, puis par *Marius*, et livré enfin à *Sylla* par *Bocchus*, roi de Mauritanie son beau-père, l'an 106 avant J. C. Il fut conduit à Rome en triomphe, puis renfermé dans une prison où il mourut de faim et de maladie au bout de six jours. I, 216.

JULIE, sœur de *Jules-César*, et aïeule d'*Auguste*. I, 356.

JULIE (*Livia-Julia*), fille unique d'*Auguste*, épousa *Marcellus*, puis *Agrippa*, dont elle eut trois fils et deux filles. *Tibère*, son troisième mari, en eut un enfant qui ne vécut point. Elle eut des mœurs si dissolues, qu'*Auguste*, las d'être trop indulgent, l'envoya en exil. Elle mourut de faim l'an 14 avant J. C. I, 363. II, 383. III, 212.

JULIE, fille de la précédente, et petite-fille d'*Auguste*, épousa *Lépide*, dont elle eut deux enfans. Elle mourut en exil comme sa mère, et pour la même raison. I, 358.

JULIE (*Julia-Domna*), fille d'un prêtre du soleil, épousa l'empereur *Septime-Sévère*, s'abandonna à la débauche; et, après la mort de son époux, eut la douleur de voir périr dans ses bras *Géta* son fils que *Caracalla* venoit d'assassiner. Elle se laissa mourir de faim en 218. I, 394.

JULIEN (*Flavius-Claudius*), surnommé l'*Apostat*, parce qu'il abjura le christianisme, lorsqu'il parvint à l'empire en 361. Il fit de vains efforts pour rétablir le paganisme. Il fit paroître sur le trône un tel mélange de bonnes et de mauvaises qualités, qu'on peut dire que tous les éloges qu'on lui a donnés, et les satires qu'il s'est attirées, n'ont point blessé la vérité. Ayant livré bataille aux Perses, il s'engaga le premier sans cuirasse dans la mêlée, et fut frappé d'un dard qui lui donna la mort la nuit suivante, en 363, à l'âge de 32 ans. I, 282, 321, 399, 460. II, 141, 142, 162, 199, 234, 382, 501. III, 171.

JULIENNE (la bienheureuse), religieuse de Liége, en 1210. I, 594.

JUNIUS-BLASUS, Romain que l'empereur *Vitellius* fit mourir. I, 378.

JUNIUS, Romain sous l'empire de *Nerva*. III, 169.

JUSTIN, historien latin, vivoit sous le règne de l'empereur *Antonin-le-Pieux*. Il nous a laissé un abrégé de l'histoire de *Trogue-Pompée*, dont il y a plusieurs bonnes éditions. II, 453.

JUSTIN II, neveu et successeur de *Justinien*, en 565, fut cruel, inhumain, frénétique, et mourut en 578, après avoir ensanglanté, comme tant d'autres empereurs, le trône des Césars, par le meurtre d'une foule d'innocens sacrifiés à sa rage. II, 385.

JUSTINE, femme impérieuse, mère et tutrice de l'empereur *Valentinien II*, auquel elle fit commettre bien des injustices. I, 402, 699, 770. II, 416.

JUSTINIEN I, naquit d'une famille obscure en 483. L'élévation de *Justin* son oncle, fit la sienne. Il lui succéda sur le trône impérial en 527. L'empire grec, foible reste de la puissance romaine, ne faisoit que languir. *Justinien* le soutint avec assez d'éclat, par sa politique, par les lois sages qu'il fit rédiger, mais surtout par les brillantes victoires des grands généraux qu'il sut employer. Il mourut en 565, à 84 ans. II, 202, 328, 335, 415.

K.

KEMAT-BEN-MÉDIN, chef d'une des principales tribus arabes établies en Afrique, assiégea *Zéiri* dans la ville d'Aschir, en 935, et fut tué dans une sortie par *Kétab*, fils de son ennemi. III, 313.

KENNET III, roi d'Ecosse, monta sur le trône en 978, et régna 17 ans. II, 413,

KENT (le comte de), chargé par la reine *Elisabeth* de faire exécuter la sentence qui condamnoit *Marie Stuart*, reine d'Ecosse, à perdre la tête sur un échafaud. II, 130.

KESRA, seigneur persan, qui fut placé sur le trône après la mort d'*Isdegerdès I*, roi de Perse en 421 ; mais qui, peu de temps après, fut obligé de rendre le sceptre à *Baharam-Gur*, légitime héritier du dernier monarque. II, 353.

KÉTAB, fils de *Zéiri*, prince musulman d'Afrique, en 935. III, 312.

KHAN-HI, empereur de la Chine, monta sur le trône en 1661, et régna 61 ans. II, 50.

KIUPERLI-NUUMAN, grand-visir en 1710. I, 57.

KOLLIKOFFER, l'un des ambassadeurs suisses auprès de *Henri III*, en 1582. II, 214.

KONARSKI, gentilhomme polonais, qui n'est connu que pour avoir donné un soufflet à *Casimir II*, roi de Pologne. II, 332.

KOSROU, grand-visir d'*Amurat IV*, empereur des Turcs. C'est lui qui vainquit le rebelle *Abaza*. III, 23.

L.

LABIÉNUS, lieutenant de *Scipion*, l'un des adversaires de *Jules-César*. I, 342.

LACHAU, généreux Français, dont M. *de Saint-Foix* parle dans ses Essais sur Paris. I, 235.

LADISLAS, roi de Pologne, en 1174. II, 112.

LAFITEAU (*Joseph-François*), jésuite, se fit connoître dans la république des lettres par plusieurs ouvrages sur les sauvages d'Amérique, et sur l'histoire des colonies européennes dans cette partie du globe. Il mourut vers l'an 1740. II, 332.

LAGUS, homme de la plus basse extraction, dut sa fortune à la complaisance avec laquelle il épousa, par ordre de *Philippe*, roi de Macédoine, *Arsinoé*, l'une des concubines de ce prince, qui étoit alors enceinte de *Ptolémée-Soter*, lequel fut dans la suite roi d'Egypte. *Lagus* devint un des gardes d'*Alexandre-le-Grand*. II, 107.

LA HIRE. *Voyez* VIGNOLES.

LA HIRE (*Philippe* de), né en 1640, d'un peintre célèbre, quitta l'art de son père, dans lequel il avoit fait des progrès, pour embrasser la géométrie, où il excella davantage. Il fut reçu de l'académie des sciences, et mourut en 1718. II, 168, 178.

LALOUETTE (*Guillaume*), paysan valeureux sous le règne de *Jean*, roi de France. II, 300.

LAMBINUS ou *Lambin* (*Denis*) professeur en langue grecque au collége royal à Paris. Ayant appris la triste fin de *Ramus* son ami, tué au massacre de la Saint-Barthelemi, il en eut tant de douleur, qu'il mourut de chagrin en 1572. II, 123.

LAMOIGNON (*Chrétien-François* de), né en 1644, devint avocat-général, puis président à mortier au parlement de Paris. Il se fit admirer par ses talens et par sa probité. Il fut le protecteur des gens de bien et de mérite, qui le perdirent en 1709. Il étoit âgé de 65 ans. III, 283.

LANCASTRE (le duc de), prince et général anglais, assiégea Rennes en 1357. I, 10.

LANNOI (*Raoul* de), officier français sous le règne de *Louis XI*, qui donna des récompenses à sa valeur. II, 1.

LASCARIS (*André-Jean*), descendant des empereurs de ce nom, qui ont régné à Constantinople, passa en Italie après la prise de cette ville par les Turcs, fut honorablement reçu de *Laurent de Médicis*, l'un des plus grands protecteurs des gens de lettres. *Louis XII* l'attira dans l'université de Paris, et le chargea de plusieurs ambassades. Le pape *Léon X* son ami le rappela auprès de lui, et le combla de faveurs. Il mourut à Rome en 1535, âgé d'environ 90 ans. I, 442.

LASCY (le général), président du conseil de guerre, et l'un des ministres de l'empereur *Joseph II*, à Vienne en Autriche. I, 73.

LAUNOI (*Jean*), docteur en théologie, s'est rendu célèbre par sa profonde érudition dans les matières qui concernent l'histoire ecclésiastique. M. l'abbé *Granet* a recueilli ses ouvrages qui forment 10 vol. *in-fol.* Il mourut en 1678, à 76 ans. I, 315.

LAURENT (Saint), l'un des plus illustres martyrs de J. C., fut élevé à la dignité de premier diacre de Rome par le pape saint *Sixte II*, et obtint la couronne du martyre trois jours après ce saint pontife, en 258. III, 190.

LAURIÈRE (le père de), franciscain portugais, et missionnaire aux Indes. I, 302.

LAUZUN (*Antoine Nompar de Caumont*) duc de), devint favori de *Louis XIV*, et en obtint la permission d'épouser mademoiselle *de Montpensier*. Cette princesse croyoit trouver son bonheur dans cette alliance si peu proportionnée à son âge et à son rang. La vanité de *Lauzun* lui fut fatale: au lieu de se marier aussitôt, il voulut faire de fastueux préparatifs, et durant cet intervalle, le roi révoqua la permission. La princesse l'épousa secrètement, et pour le punir, le roi fit enfermer le nouveau mari dans la citadelle de Pignerol. Mademoiselle obtint son élargissement, en instituant le duc *du Maine* son héritier; mais elle n'eut pas lieu de se louer de la reconnoissance de son époux: il la traita avec ignominie, et porta l'insolence au point qu'elle fut obligée de lui défendre de se montrer jamais devant elle. *Lauzun* passa en Angleterre, et favorisa l'évasion du roi *Jacques*, qui le fit créer duc de *Lauzun* en 1692. Après la mort de mademoiselle *de Montpensier*, il se remaria avec la fille du maréchal *de Lorges*, et devint veuf une seconde fois. Alors dégoûté du monde, il se retira au couvent des Petits-Augustins à Paris, et y mourut en 1723, âgé de 91 ans. III, 344.

LÆTUS, préfet du prétoire sous l'empereur *Commode*. I, 392.

LÉARQUE, favori d'*Archélaüs*, roi de Macédoine, environ 400 ans avant J. C. I, 130.

LEIBNITZ (*Guillaume-Godefroi*, baron de), né à Léipsick en 1646, associé à toutes les savantes compagnies de l'Europe, dont il étoit une des plus éclatantes lumières, mourut en 1716. Il étoit pour l'Allemagne ce que *Descartes* et *l'Hôpital* étoient pour la France, et *Newton* pour l'Angleterre. Ce sont ces 4 grands génies que la postérité regardera toujours comme les pères de la philosophie moderne. *Leibnits* a laissé de nombreux écrits sur presque toutes les sciences humaines. III, 256.

LÉLIUS, lieutenant de *Scipion* l'Africain. III, 220.

LÉLIUS, fameux jurisconsulte romain. I, 719.

LENTULUS (*Cornélius*), guerrier romain échappé à la poursuite d'*Annibal*, après la bataille de Cannes. III, 147.

LÉON DE BYSANCE, fameux philosophe, disciple de *Platon*, s'acquit une grande réputation par son esprit et par sa capacité dans les affaires. *Philippe*, roi de Macédoine, voyant qu'il lui seroit impossible de se rendre maître de Byzance tant que *Léon* auroit part au gouvernement de cette ville, fit courir parmi les citoyens une lettre supposée, par laquelle le philosophe promettoit de livrer sa patrie. Le peuple trop crédule se mit en fureur, et courut à la maison de *Léon*, qui prit la fuite d'abord, et s'étrangla ensuite. II, 3.

LÉON, fils de *Romain Diogènes*, empereur de Constantinople, ne succéda point à la puissance de son père, et vécut sous le règne d'*Alexis Comnène*. I, 484.

LÉONARD DEL VINCI, né de parens nobles près de Florence, en 1444, excella dans la peinture, dans les arts et dans les sciences, et mourut en France âgé de 75 ans, entre les bras de *François I.* I, 246.

LÉONCE, célèbre sophiste athénien, père d'*Athénaïs* ou *Eudocie*, épouse de l'empereur *Théodose*-le-Jeune. II, 20.

LÉONIDAS I, roi de Sparte, se sacrifia pour sa patrie au défilé des Thermopyles, l'an 480 avant J. C. I, 333. II, 59, 173, 318. III, 93.

LÉONIDE, père du célèbre *Origène*. II, 57.

LÉONTIDE, l'un des gouverneurs que les Lacédémoniens établirent à Thèbes, après s'être rendus maîtres de cette ville. I, 182.

LÉONTIUS, officier de *Philippe*, père de *Persée*, roi de Macédoine. I, 703.

LÉOPOLD, fils de *Charles V*, duc de Lorraine, auquel il succéda, en 1690, régna 39 ans, et rendit son peuple heureux. I, 286.

LÉPIDUS (*Marcus-Emilius*), Romain fameux plutôt par sa fortune, que par ses vertus ou ses vices. Il fut collègue d'*Antoine* et d'*Auguste* dans le triumvirat. *Auguste* l'obligea de le reconnoître pour maître, et le relégua à Circéies, petite ville d'Italie, l'an 36 avant J. C. I, 126.

LESDIGUIÈRES (*François de Bonne*, duc de), naquit en 1543, servit de bonne heure et utilement *Henri IV*, mérita le bâton de maréchal de France en 1608, et le titre de duc et pair; abjura le calvinisme, dont il avoit été long-temps le protecteur, et fut déclaré connétable par *Louis*

XIII, « pour avoir toujours été » vainqueur, et n'avoir jamais été » vaincu. » Il mourut en 1626, à 84 ans. I, 258, 261, 311. III, 289.

LÈVE (*Antoine de*) l'un des plus habiles généraux de l'empereur *Charles-Quint*, s'éleva du rang de simple soldat aux plus grands honneurs militaires. Il devint prince d'Ascoli, duc de Terre-Neuve, et mourut en 1536. III, 155.

LIA, fille aînée de *Laban*, et l'une des femmes du patriarche *Jacob*. II, 68.

LIBANIUS, célèbre rétheur grec, enseigna avec réputation à Antioche et à Constantinople. Il eut d'illustres disciples, parmi lesquels on compte S. *Basile* et S. *Jean Chrysostôme*. Il étoit payen, et fut aimé de l'empereur *Julien l'Apostat*, auquel il survécut. Il a laissé des lettres et des harangues dont l'edition la plus recherchée est celle de Paris, 1606 et 1627, 2 volumes *in-fol.* II, 486. III, 8.

LICETI ou *Liceto* (*Fortunio*), célèbre médecin italien, né en 1577, mort en 1656 à 79 ans, est auteur d'un grand nombre de traités sur divers sujets. II, 185.

LICINIUS MURÉNA, avocat romain sous le règne d'*Auguste*. I, 326.

LICINIUS ou *Licinianus* (*Caïus Valerius*), fils d'un paysan de Dacie, parvint, du rang de simple soldat, aux premiers emplois militaires. *Galère Maximien*, qui avoit été son compagnon de fortune, voulut qu'il le fût de sa grandeur, et l'associa à l'empire en 307. *Constantin* lui fit épouser sa sœur; mais s'étant ensuite brouillé avec lui, il lui fit la guerre, le vainquit, l'obligea de se rendre, feignit de lui pardonner, et le relégua à Thessalonique, où il le fit étrangler, sur quelques soupçons assez peu fondés, en 325. II, 144. III, 42.

LIGARIUS (*Quintus*) se déclara pour Pompée, et se trouva en Afrique dans le temps de la défaite de *Scipion* et des autres chefs qui avoient renouvelé la guerre. *César* lui accorda la vie; mais avec défense de retourner à Rome. *Ligarius* fut obligé de végéter hors de l'Italie; et cette espèce d'exil toucha tous ses amis, et particulièrement *Cicéron*, qui mettoient tout en œuvre pour engager *César* à révoquer ce nouveau genre de proscription. Tous leurs efforts étoient inutiles, lorsque *Tubéron* se déclara dans les formes, accusateur de *Ligarius*. Aussitôt *Cicéron* prit sa défense, et prononça ce plaidoyer fameux, chef-d'œuvre de l'art oratoire, par lequel il triompha de la résolution que *César* avoit prise de ne point pardonner à son ennemi. *Ligarius* revint donc à Rome; mais, après la mort de *César*, il se rangea sous les drapeaux de *Brutus* et de *Cassius*, fut mis au nombre des proscrits, et devint la victime de son zèle pour la liberté de Rome. I, 126.

LIGNEVILLE (le comte de), d'une ancienne famille de Lorraine. III, 225.

LIGNI (*Jean de Luxembourg*, comte de), partisan du duc de Bourgogne, se déclara contre *Charles VII*, et favorisa la faction anglaise. Ce fut lui qui vendit la *Pucelle* d'*Orléans* aux Anglais, qui le payèrent généreusement de cette basse complaisance. III, 321.

LIGNI (*Louis de Luxembourg*, comte de), fils de *Louis*, comte de Saint-Pol, connétable de France, qui eut la tête tranchée à Paris en 1475, pour cause de félonie. Le fils, par ses services, fit oublier le crime de son père. Il fut favori de *Charles VII*, et très-attaché au chevalier *Bayard*, qui fit sous lui ses premières armes. II, 95.

LILLE (le baron de), fils de *Jean Talbot*, capitaine anglais. Il fut tué avec son père en 1453. I. 229.

LIONNE, courtisane athénienne, vivoit l'an 516 avant J. C. II, 389.

LIPSE (*Juste*), s'immortalisa dès sa première jeunesse par l'heureuse fécondité et les productions précoces de son génie. Ce qu'il fit dans les commencemens de sa carrière littéraire vaut mieux que les ouvrages qu'il donna dans un âge plus mûr; car, par une fatalité bizarre, il passa du bon goût au mauvais. Il consacra une plume d'argent à Notre-Dame de Halle, pour la remercier de la vaste réputation qu'il avoit acquise, et il crut mettre le comble à sa reconnoissance en lui léguant à sa mort sa robe fourrée. Il mourut en 1606, à 58 ans. II, 437.

LISIAS, disciple de *Corax*, rhéteur syracusain. III, 118.

LITTRE (*Alexis*) savant anatomiste de l'académie des sciences, mort en 1725, à 67 ans. II, 441.

LIUTPRAND, roi des Lombards, monta sur le trône en 712, et l'occupa durant 32 ans. II, 417.

LIVIE (*Drusilla*), fille de *Livius Drusus*, épouse *Tibérius Claudius Néro*, dont elle eut *Tibère*, depuis empereur, et *Drusus*, surnommé *Germanicus*. *Auguste* ayant répudié *Scribonie*, son épouse, enleva *Livie* à *Tibérius Néro*; et quoiqu'elle fût enceinte, il ne laissa pas de l'épouser. Il n'en eut point d'enfans, mais il adopta ceux qu'elle avoit eus de son premier mari. Cette princesse eut un grand empire sur l'esprit d'*Auguste*, et mourut l'an 29 de J. C., à 86 ans. I, 134, 328, 361, 482.

LIVIE. *V.* JULIE (*Livia Julia*).

LIVIUS-SALINATOR (*Marcus*), consul romain, l'an 207 avant J. C., et collègue de *Claudius Néron*, avec lequel il vainquit *Asdrubal*, qui venoit au secours des Carthaginois en Italie. I, 7.

LOCKE (*Jean*) devint philosophe en lisant *Descartes*. Il se livra dès-lors tout entier à la méditation, et conçut le plan de son célèbre traité de l'*Entendement humain*, ouvrage de la métaphysique la plus profonde et la plus hardie. Pour connoître notre ame, ses idées, ses affections, il ne consulta point les livres des anciens philosophes, qui l'auroient mal instruit, ni ceux des modernes, qui l'auroient égaré : il se renferma dans lui-même; et après s'être, pour ainsi dire, contemplé long-temps, il présenta aux hommes le miroir dans lequel il s'étoit vu. Heureux s'il eût moins consulté la physique dans une matière que son flambeau ne peut éclairer! En voulant développer la raison comme un anatomiste explique les ressorts du corps humain, il fut plus favorable aux matérialistes qu'il ne pensoit. A ces défauts près, son Traité mérite la plus grande estime, pour la clarté, la méthode, la profondeur et l'esprit d'analyse qui le caractérisent. Parmi les autres écrits de ce philosophe, on distingue encore ses pensées sur l'éducation des enfans. *Locke* avoit une grande connoissance du monde, des mœurs et des arts. Il avoit coutume de dire que « la connoissance » des arts mécaniques renferme plus » de vrais philosophes, que tous » les systèmes, toutes les hypothèses et les spéculations des philosophes. » Il fut chargé de plusieurs emplois honorables et lucratifs dans sa patrie, prouva qu'il étoit bon politique, fut inculpé mal-à-propos dans quelques conspirations, essuya quelques orages, et mourut enfin tranquille en 1704, à 73 ans. II, 330.

LONGUEVILLE, (*Anne-Geneviève de Bourbon*, duchesse de), sœur du grand *Condé*, née en 1619, épousa *Henri II* d'Orléans, duc de Longueville. Elle engagea son mari à entrer dans le parti opposé à la cour. Quand l'épidémie des guerres civiles eut cessé, cette princesse tourna toutes ses pensées vers Dieu, s'unit de sentimens avec la célèbre maison de Port-Royal-des-Champs, et partagea sa retraite entre ce respectable monastère et celui des carmélites du faubourg S. Jacques, où elle mourut en 1679. II, 141.

LORGES. *Voyez* MONGOMMERI.

LOTHAIRE, fils de *Louis* d'Outremer, roi de France, fut associé au trône en 952, succéda à son père en 954, et mourut à Compiègne en 986, âgé de 45 ans. I, 423.

LOTTIN (M.), curé de Hamellès-Corbie, dans l'élection d'Amiens, en 1768, pasteur respectable par son humanité et ses autres vertus. I, 288.

LOUIS I, dit *le Débonnaire*, fils de *Charlemagne*, parvint à la couronne de France et à l'empire en 814. Son règne ne fut point heureux à cause de sa foiblesse. Il le termina en 840. I, 421.

LOUIS II, dit *le Bègue*, à cause du défaut de sa langue, devint roi de France en 877, après la mort de *Charles-le-Chauve* son père. Il ne régna qu'un an et demi, et mourut à Compiègne à l'âge de 35 ans. I, 422.

LOUIS III, fils du précédent, partagea l'autorité souveraine avec *Carloman* son frère, et vécut avec lui dans la plus grande union. Il mourut sans laisser d'enfans, en 882, après trois ans de règne. I, 422.

LOUIS IV, dit d'*Outremer*, parce qu'il resta long-temps en Angleterre, fils de *Charles-le-Simple*, ne monta sur le trône français en 936, qu'après la mort de *Raoul*, qui l'avoit usurpé. Il eut de grandes guerres à soutenir, essuya toutes les vicissitudes de la fortune; et à peine eut-il obtenu la paix, qu'en poursuivant un loup, il fut renversé de son cheval.

Il mourut de cette chute en 954, à 38 ans. I, 423.

LOUIS V, fils de *Lothaire*, fut proclamé roi de France, après la mort de son père, en 986, et se montra digne du trône. A peine eut-il ceint le diadême, qu'il se rendit maître de Reims, et se disposoit à de nouvelles conquêtes, lorsqu'il fut empoisonné par la reine *Blanche* son épouse, à l'âge de 20 ans. Il n'y avoit pas deux ans qu'il régnoit; il n'avoit cessé d'agir durant ce court intervalle, et toutefois on lui a donné le surnom de *Fainéant*. Pourquoi? seroit-ce parce qu'il mourut sans enfans, et qu'avec lui finit la race des *Carlovingiens*? I, 423.

LOUIS VI, dit *le Gros*, parce qu'il l'étoit en effet, né en 1081, succéda à son père *Philippe I*, sur le trône français, en 1108, et mourut en 1137, à 60 ans. Son règne est la première époque de cette longue rivalité qui divise la France et l'Angleterre. I, 425. III, 109.

LOUIS VII, fils du précédent, fut surnommé *le Jeune*, pour le distinguer de son père, avec lequel il régna quelque temps. Il gouverna seul en 1137. Il se croisa pour la Terre-Sainte, par les conseils de S. *Bernard*, et malgré le sage *Suger* son ministre; il fut battu et pris par les Infidèles, délivré par le général du roi de Sicile; et rentré enfin dans ses états, il fit casser son mariage avec *Eléonore*, princesse trop galante, mais riche héritière, qui, portant sa dot au comte d'Anjou, depuis roi d'Angleterre, augmenta les sujets de division qui armoient sans cesse les deux royaumes. Il mourut en 1180, à 60 ans, dont il avoit régné 43. I, 425, 429.

LOUIS VIII, dit *Cœur-de-Lion*, à cause de sa fermeté et de sa bravoure, fils de *Philippe-Auguste*, roi de France, succéda à son père en 1223. Il fit de grandes conquêtes sur les Anglais; leur enleva toutes leurs possessions en France, excepté la Gascogne et Bordeaux, qu'il ne put attaquer, parce qu'il se laissa engager dans la guerre contre les Albigeois. La maladie se mit dans son armée, la contagion l'attaqua lui-même, et il mourut en 1226, à 39 ans. I, 4, 427. III, 141.

LOUIS IX, dit *le Saint*, fils du précédent, né en 1215, succéda à son père en 1226, sous la tutelle de la reine *Blanche* sa mère. Devenu majeur en 1236, il commença par se faire craindre de ses vassaux: en 1244, il tomba dangereusement malade, et fit vœu de se croiser pour la Terre-Sainte. Il s'embarqua quatre ans après, attaqua et prit Damiette en 1249, fit des prodiges de valeur à la bataille de Massoure, en 1250; mais son armée, ruinée par les maladies et la disette la plus extrême, ne put sauver le pieux héros, qui tomba entre les mains des Sarrasins. Il racheta sa liberté et celle de ses sujets prisonniers comme lui; passa dans la Palestine, où il resta quatre ans, et ne revint en France qu'en 1254. Alors il s'appliqua de plus en plus à faire fleurir la religion et la justice dans ses états, et fit quantité d'établissemens utiles. Il pouvoit faire encore long-temps le bonheur de son peuple; mais il voulut se croiser de nouveau, et il s'embarqua en 1270, dirigeant sa navigation vers Tunis qu'il assiégea, et dont il se rendit maître. Alors la maladie se mit dans son armée; il en fut attaqué lui-même: bientôt il vit sa fin approcher, et il mourut le 25 Août, la même année de son départ. Avant d'expirer, il se fit étendre sur la cendre, et rendit son ame avec la ferveur d'un anachorète, et le courage d'un héros. Il fut canonisé par le pape *Boniface VIII*, 27 ans après sa mort. I, 70, 137, 260, 272, 296, 301, 324, 427. II, 7, 9, 47, 100, 115, 277, 325, 329, 388. III, 62, 71, 202; 298, 356.

LOUIS X, roi de France et de Navarre, surnommé *Hutin*, c'est-à-dire, *mutin et querelleur*, succéda à *Philippe-le-Bel* son père, le 29 Novembre 1314, mourut à Vincennes le 8 Juin 1316, âgé de 26 ans. Il eut de *Clémence*, fille du roi de Hongrie, son épouse, un fils posthume nommé *Jean I*, qui ne régna que huit jours. I, 434.

LOUIS XI, fils de *Charles VII*, roi de France, naquit à Bourges en 1423, se révolta contre son père, et lui succéda en 1461. Il occupa le trône durant 22 ans, et mourut le 21 Août 1483, regardé comme le *Tibère* et le *Néron* de la France; mais il ne commit pas tous les crimes du dernier, et eut des vertus que n'avoit pas *Tibère*. I, 56, 89, 246, 259, 309, 439. II, 1, 24, 69, 219, 407. III, 24.

LOUIS XII, roi de France surnommé *le Juste et le Père du Peuple*, naquit à Blois en 1462, de *Charles*, duc d'Orléans, et parvint au trône en 1498, après la mort de *Charles VIII*. Il régna près de 17 ans, et mourut en 1515, justement regretté de son peuple qui s'écrioit : « Le bon » roi *Louis* notre père est mort. » Quelle oraison funèbre est comparable à ce peu de mots? I, 257, 441, 491. II, 59, 78, 166, 275, 317, 343.

LOUIS XIII, dit *le Juste*, fils de *Henri IV*, roi de France et de Navarre, naquit à Fontainebleau en 1601, et succéda à son père en 1610, sous la tutelle de la reine *Marie de Médicis* sa mère, et sous le ministère du cardinal de *Richelieu*. Il régna 33 ans, et mourut le 14 Mai 1643, âgé de 42 ans. I, 97, 101, 110, 111, 258, 265, 312, 448. II, 220, 289, 330, 431, 436. III, 145, 152, 186, 281, 292.

LOUIS XIV, roi de France et de Navarre, que les brillantes actions, le faste et les habiles personnages en tous genres qui illustrèrent son règne, ont fait surnommer *le Grand*, naquit à Saint-Germain-en-Laye le 5 Septembre 1638, et fut appelé *Dieu-Donné*, parce qu'il ne vint au monde que la vingt-troisième année du mariage de sa mère. Il succéda à *Louis XIII* son père en 1643, sous la régence d'*Anne d'Autriche* sa mère. Son règne, l'un de plus longs dont parle l'histoire, fut de 72 ans, et il mourut le premier Septembre 1715, à 77 ans. I, 21, 57, 58, 59, 65, 76, 80, 90, 91, 113, 120, 248, 268, 269, 287, 312, 313, 314, 331, 345, 448, 496. II, 1, 45, 46, 70, 78, 91, 132, 135, 136, 137, 166, 170, 171, 193, 197, 210, 222, 227, 237, 267, 274, 289, 321, 323, 338, 342, 344, 395, 399, 432, 436, 448, 459, 460, 461, 486, 490, 491, 499, 503, 504. III, 67, 73, 74, 75, 100, 124, 125, 141, 167, 234, 236, 255, 267, 282, 292, 344, 349.

LOUIS XV, dit *le Bien-Aimé*, roi de France et de Navarre, naquit à Versailles le 15 Février 1710. Il étoit arrière-petit-fils du précédent, et lui succéda en 1715, sous la régence de *Philippe*, duc d'Orléans. Il fut sacré et couronné à Reims le 25 Octobre 1722, et marié en 1725 à *Marie Leczinska*, fille de *Stanislas*, roi de Pologne. Il eut à soutenir, en 1740, une guerre qui ne fut terminée qu'en 1748 : elle procura plusieurs triomphes à la France, qui furent entremêlés de quelques défaites ; mais elle servit sur-tout à faire éclater la modération du roi, qui aimoit mieux être le pacificateur que le conquérant de l'Europe. La guerre de 1756 ne fut pas si heureuse ; elle humilia et ruina la France, et ne fut terminée qu'en 1763, par le traité de Versailles. *Louis XV* profita de la paix pour ranimer les arts, les sciences et le commerce dans ses états. Il ne fit pas à son peuple tout le bien qu'il désiroit, mais il ne cessa pas de lui être cher ; et si la nation eut à se plaindre, ce ne fut pas du bon cœur de son roi. Ce prince mourut de la petite-vérole, le 10 Mai 1774, après un règne de 59 ans sept mois et dix jours. I, 268. II, 320, 481. III, 170, 237.

LOUIS XVI, roi de France et de Navarre, né à Versailles le 23 Août 1754, marié le 16 Mai 1770, à *Marie-Antoinette*, archiduchesse d'Autriche, et fille de l'empereur *François I*, succéda en 1774, à *Louis XV* son aïeul, et fut sacré à Reims l'année suivante. La bienfaisance est montée avec lui sur le trône, et nous retraçant les vertus de nos plus grands monarques, il promet à son peuple une longue et durable félicité. I, 76, 81. III, 180.

LOUIS, comte de Flandre, en 1328, sous le règne de *Philippe de Valois*. III, 502.

LOUIS, jeune ecclésiastique de la province de Galles en Angleterre, qui, par ses talens pour la prédication, mérita la protection et les bienfaits du docteur *Hough*, évêque de Worcester. I, 291.

LOUP (S.), fut élu évêque de Troyes en 427, à l'âge de 25 ans, et se distingua tellement par ses vertus épiscopales, qu'il fut regardé comme le plus saint prélat de son siècle. Il préserva son peuple de la fureur d'*Attila*, et mourut le 29 Juillet 479, âgé de 77 ans. II, 555.

LOUP (S.), évêque de Sens, sous le règne de *Clotaire II*, roi de France. III, 341.

LOUPIAN (le seigneur de), ligueur sous le règne de *Henri IV*, roi de France. II, 219.

LOUVOIS (*François-Michel le Tellier*, marquis de), ministre de la guerre sous *Louis XIV*, rendit de grands services à ce prince. Génie vaste, il fut toujours de niveau avec la multitude des emplois dont il fut chargé. Le succès de ses plus hardies entreprises lui acquit un ascendant extrême sur l'esprit de son maître, et à la fin, il le traita avec une hauteur qui le rendit odieux. Au sortir d'un conseil où le roi l'avoit très-mal reçu, il rentra sans rien dire dans son appartement, et expira, consumé par l'ambition, la douleur, le chagrin, en 1691, à l'âge de 51 ans. I, 62, 345. II, 45.

LUCAIN (*Marcus-Annæus*), neveu de *Sénèque* le philosophe, naquit l'an 39 de J. C., et dès l'âge de 14 ans, étoit l'émule de *Perse*, satirique déjà fameux à cette époque. Charmé de son esprit, *Néron* le fit augure et questeur; mais bientôt l'empereur devint jaloux de la gloire du poète. *Lucain* maltraité par ce prince, entra dans la conjuration de *Pison*, fut découvert et condamné à mort. Il eut les veines coupées l'an 65 de J. C. De ses nombreux ouvrages, tant en prose qu'en vers, il ne nous reste que sa *Pharsale*, ou la guerre de *César* et de *Pompée*. C'est moins un poème épique qu'une histoire versifiée. Moins brillant qu'*Homère*, moins harmonieux que *Virgile*, il offre des traits qu'on chercheroit vainement dans l'Iliade et dans l'Enéide. On y admire une multitude de pensées mâles et hardies. Peintre énergique, souvent une seule ligne est un tableau plein de force; mais lorsqu'il narre, il est bien moins heureux, et ne paroît plus qu'un gazetier boursouflé. En général, il manque de goût et de justesse, et tombe presque toujours dans l'enflure, dans le faux sublime et dans le gigantesque. Malgré ses nombreux défauts, ce poème a été souvent réimprimé. La plus belle édition est celle de *Strawberri-Hill*, 1760, *in-4°.*: *Brébeuf* l'a traduit en vers français; et il ne falloit pas moins que l'imagination vive et fougueuse de ce poète, pour rendre les beautés et les défauts de l'original. I, 373.

LUCIEN, né sous l'empire de *Trajan*, fut destiné par ses parens à la sculpture; mais son génie lui avoit donné une autre vocation. Placé à l'école d'un oncle maternel, son coup d'essai fut un coup de mal-adresse: il cassa une table de marbre, et fut vigoureusement puni. L'art lui déplaisoit; cette correction le lui rendit haïssable. Il s'évada de chez son oncle, et se réfugia dans l'étude d'un avocat. Il crut d'abord être dans le sanctuaire des lettres: il s'imaginoit trouver dans les amas de titres qu'il voyoit chez son patron, une source inépuisable de lumières: il n'y aperçut bientôt que la vaine dialectique de la cupidité; et se jugeant aussi peu propre à la chicane qu'au ciseau, il se consacra tout entier à l'éloquence et à la philosophie. Il y fit des progrès rapides, et Antioche, l'Ionie, la Grèce, les Gaules, l'Italie même, le comptèrent au nombre de leurs plus habiles maîtres. Athènes fut le théâtre où il brilla le plus long-temps. L'empereur *Marc-Aurèle*, instruit de son mérite, lui donna une sorte d'inspection sur l'Egypte. On croit qu'il mourut sous le règne de ce prince, ou sous celui de *Commode*, à 90 ans. Il a laissé plusieurs ouvrages; mais il est principalement connu par ses Dialogues des Morts. La satire y est instructive, et l'érudition n'y nuit point à l'éloquence. Son style vif, naturel, enjoué, nous offre toute la finesse de la plaisanterie attique, et il ne met nos vices en action, que pour nous en montrer le ridicule, et nous apprendre à les haïr. La meilleure édition de *Lucien* est de Paris, *in-fol.* 1615, en grec et en latin. I, 39.

LUCILIUS, noble Romain, ami et partisan du célèbre *Brutus*. I, 109.

LUCIUS, sophiste romain sous l'empire de *Marc-Aurèle*. I, 243. III, 115.

LUCIUS, saint abbé, célèbre dans l'histoire des Pères du désert. III, 293.

LUCIUS-VERUS, frère de *Marc-Aurèle*, fut associé à ce prince sur le trône des Césars par l'empereur *Antonin*. I, 389.

LUCRATIDAS, président des éphores, du temps d'*Agésilas-le-Grand*, roi de Sparte. I, 389.

LUCRÈCE, dame romaine, épouse de *Collatin*, succomba par la crainte d'un plus grand déshonneur, aux violences que lui fit *Sextus-Tarquin*, fils de *Tarquin-le-Superbe*, roi de Rome, et s'en punit ensuite en se donnant la mort en présence de son

mari et de quelques amis, l'an 509 avant J. C. I, 469.

LUCULLUS (*Lucius-Licinius*), fameux général romain, et l'un des hommes les plus opulens de son siècle, fut consul l'an 74 avant J. C. Il vainquit *Mithridate* et *Tigrane*, et soutint la gloire de Rome. Ce fut lui qui apporta du royaume de Pont les premiers cerisiers que l'on ait vus en Europe. Il fut le rival de *Pompée*, qui le supplanta. I, 4, 246, 256, 370 II, 42.

LUDWIG (M.), chancelier de l'université de Halle en 1734. II, 188.

LUNEBOURG (le baron de), chef des Reîtres, sous le règne de *François II*, roi de France. III, 288.

LUXEMBOURG (*François-Henri-Montmorenci*, duc de), fils de l'infortuné *Boutteville*, qui eut la tête tranchée sous *Louis XIII*, pour s'être battu en duel, naquit après la mort de son père, en 1628. A peine fut-il en état de porter les armes, qu'il choisit le grand *Condé* pour maître dans l'art des héros. Il sut profiter des leçons de cet illustre capitaine; et jamais peut-être aucun général n'a suivi de plus près ses glorieuses traces. Il remporta tant de victoires, qu'en une année l'église cathédrale de Paris se trouva tendue d'un bout à l'autre des drapeaux qu'il avoit pris aux ennemis. Ce fut alors que le prince *de Conti*, le conduisant au *Te Deum* qu'on alloit chanter en actions de graces, dit à la foule: « Place, » place, messieurs, laissez passer » le tapissier de Notre-Dame. » Il mourut en 1695, regretté comme le plus habile capitaine que la France eût alors. Sa mort fut le terme des victoires de *Louis-le-Grand*. I, 226, 756. II, 426.

LYCIDAS, Athénien qui fut mis en pièces pour avoir proposé une alliance avec *Xerxès-le-Grand*, roi de Perse. I, 198.

LYCOPHRON, poète et grammairien grec, vers l'an 304 avant J. C., avoit composé 20 tragédies, et plusieurs autres ouvrages; mais il ne nous reste de lui qu'un poème intitulé *Alexandre*, surnom de *Cassandre*, fille de *Priam*, roi de Troie. C'est une longue suite de prédictions qu'il prête à cette princesse, et elles sont si peu intelligibles, qu'on a donné à l'auteur le surnom de *poète ténébreux*. Jean *Potterus* en a donné une bonne édition à Oxford, en 1697, *in-fol.* qui a été réimprimée en 1702, dans le même format. II, 184.

LYCURGUE, législateur des Lacédémoniens, étoit fils d'*Eunome*, roi de Sparte, et frère de *Polydecte*, qui régna après son père. Il gouverna le royaume en qualité de tuteur de son neveu *Charilaüs*. Il voyagea longtemps en philosophe, pour étudier les mœurs des différens peuples, et après avoir donné de sages lois à sa patrie, il s'exila, pour ainsi dire, et mourut volontairement vers l'an 870 avant J. C. I, 194, 195, 320, 464. II, 109, 284, 462. III, 89.

LYONNEL, bâtard de *Vendôme*, officier des armées du duc de Bourgogne, fit la *Pucelle* d'*Orléans* prisonnière au siège de Compiègne. III, 321.

LYS (du), *voyez* ARC (*Jeanne* d').

LYSANDRE, général lacédémonien, donna pendant sa vie le branle à toutes les affaires de la Grèce; remporta de grandes victoires sur les ennemis de la puissance spartaine; humilia, subjugua la superbe Athènes; puis se laissant enivrer des fumées de l'orgueil, il osa former le projet de monter sur le trône de Lacédémone, quoiqu'il ne fût pas du sang royal; et pour parvenir à ses fins, il n'épargna ni la religion, ni les sermens, ni la patrie: mais la mort prévint l'exécution de ses desseins ambitieux, l'an 395 avant J. C. I, 4, 185. II, 27, 85, 86, 102, 356. III, 194.

LYSIAS, célèbre orateur athénien, ami et disciple de *Socrate*, fut exilé à Syracuse par les trente tyrans, et aida *Thrasibule* à délivrer sa patrie de l'odieuse domination de ces despotes. I, 185. II, 300.

LYSIMAQUE, fils d'*Aristide*, Athénien célèbre par son intégrité et ses vertus civiles, n'hérita que de la pauvreté de son père. III, 32.

LYSIMAQUE, l'un des capitaines d'*Alexandre-le-Grand*, se rendit maître d'une partie de la Thrace, après la mort de ce conquérant. Il s'empara de la Macédoine, l'an 285 avant J. C., et régna 5 ans. Ses cruautés le firent détester, et ses sujets l'abandonnèrent. *Séleucus*, roi de Syrie, les soutenoit: il marcha contre ce prince, lui livra bataille, et fut tué l'an 282 avant J. C., à soixante-quatorze ans. III, 67, 175.

M.

MABILLON (*Jean*), né en Champagne le 23 Novembre 1632, prit l'habit de Bénédictin en 1654. Ses supérieurs l'envoyèrent à Saint-Denis en France, et le chargèrent de montrer aux étrangers le trésor et les antiques monumens de cette abbaye célèbre; mais ayant cassé un miroir qui avoit appartenu, disoit-on, à *Virgile*, il se démit de cet emploi, qui demandoit un homme moins vrai que lui. Rendu tout entier à ses études, il s'illustra bientôt par la plus vaste érudition. Le monde savant le combla d'honneurs, que sa modestie vouloit en vain rejeter : le roi le chargea de voyager en Allemagne et en Italie pour découvrir dans les bibliothèques nombreuses de ces pays, tout ce qui pourroit concourir à jeter du jour sur l'histoire de France. Par-tout il fut reçu comme un des hommes les plus éclairés de son siècle, et il apporta dans sa patrie la plus riche moisson. Quand *M. le Tellier*, archevêque de Reims, l'introduisit devant *Louis XIV* : « Sire, lui dit-il, j'ai l'honneur de présenter à votre majesté « le religieux le plus savant et le « plus humble de votre royaume. » Il mourut à Paris, dans l'abbaye de St.-Germain-des-Prés, en 1707, à 75 ans. On formeroit une bibliothèque de tous les ouvrages sortis de sa plume judicieuse et savante, et des éditions qu'il a données. II, 326.

MABUSE (*Jean*), peintre hongrois, mourut en 1562. III, 240.

MACAIRE-LE-JEUNE (St.), célèbre solitaire d'Alexandrie, qui avoit près de cinq mille moines sous sa direction. Il mourut en 394 ou 395. On l'a surnommé *le jeune*, pour le distinguer d'un autre St. *Macaire*, solitaire comme lui, et son ami. I, 1, 16. III, 273, 340.

MACAIRE, évêque de Jérusalem, sous le règne du grand *Constantin*. III, 58.

MACAIRE (le chevalier), assassin sous le règne de *Charles V*, roi de France, fut convaincu par un chien. II, 214.

MACÉDONE, solitaire des montagnes de Syrie, sous l'empire de *Théodose le-Grand*. III, 12.

MACHABÉES (les), sont les cinq fils de *Mathathias*, prêtre juif, chef de la maison des Asmonéens, qui rétablit le culte du vrai Dieu, et qui gouverna la nation juive jusqu'à *Hérode*. Ces cinq frères étoient : *Jean*, *Simon*, *Judas-Machabée*, *Eléazar* et *Jonathas*. II, 148.

MACLESFIELD (le comte de), pair d'Angleterre, assista aux funérailles de *Newton*, et tint un coin du poële qui couvroit le corps de ce grand homme. II, 176.

MACRIN (*Marcus-Opilius-Sévérus*), fut élu empereur romain à la place de *Caracalla*, en 217, et fut tué l'année suivante. I, 395.

MAGAS se fit roi de Cyrène, l'an 264 avant J. C., et régna huit ans. Un jour *Philémon*, poète comique, se permit en plein théâtre quelques plaisanteries sur ce prince. *Magas* étoit présent; il le laissa dire; et quand il eut fini, un garde vint l'épée nue à la main, comme pour lui trancher la tête. Le poète se crut au dernier moment de sa vie : quelle fut sa surprise lorsqu'il vit le soldat lui offrir, de la part du roi, une balle et des osselets? *Magas* croyoit s'être assez vengé en traitant le satirique comme un enfant qui n'a point encore de raison. II, 256.

MAGDELEINE ou *Magdelène*, (*Sainte-Marie*), étoit une femme de qualité de Galilée, que *Jésus-Christ* délivra de sept démons. Depuis ce moment, elle suivit constamment le divin Sauveur. Elle assista à sa passion, le vit mettre dans le tombeau, y porta des parfums pour l'embaumer, et fut la première personne à qui le fils de Dieu se montra après sa résurrection, qu'elle alla, par son ordre, annoncer aux apôtres et aux disciples consternés. On croit qu'elle mourut et fut enterrée à Ephèse. Ce n'est que depuis le dixième siècle qu'on a imaginé qu'elle étoit venue en Provence avec *Marthe* et *Lazare*, qu'on suppose avoir été son frère et sa sœur. Cette supposition est dénuée de vraisemblance, puisque l'Evangile la distingue toujours de *Marie* sœur de *Marthe*, qui d'ailleurs étoit de Béthanie, et non de Galilée. C'est avec aussi peu de raison qu'on l'a confondue avec la pécheresse qui oignit les pieds de *Jésus*, et que ce divin libérateur renvoya en lui disant : « Allez en paix, et ne péchez plus. » On ignore le nom de cette pécheresse; il est dit simplement qu'elle étoit de Naïm, ville de la tribu d'*Is-*

sachar ; ce qui seul suffiroit pour la distinguer des deux autres. II, 260.

MAGON, noble Carthaginois, gouverneur de Carthagène, du temps du premier *Scipion l'Africain*. III, 219.

MAHADI, troisième calife de la race des Abbassides, l'un des plus puissans princes de son siècle, fut proclamé en 775, et mourut dix ans après. I, 55.

MAHMOUD fut proclamé sultan en 1730, et gouverna durant quatorze ans le vaste empire des Turcs. III, 330.

MAHOMET, né à la Mecque vers l'an 568, de J. C., d'une famille pauvre, mais illustre parmi les Arabes, fut mis de bonne heure au service des caravanes qui négocioient de la Mecque à Damas. Ses voyages ne l'enrichirent pas, mais développèrent son génie et augmentèrent ses lumières. Ayant remarqué dans tous les pays où il avoit suivi ses maîtres une multitude de sectes qui se déchiroient impitoyablement, et qui, par leurs éternelles disputes, rendoient la croyance des peuples flottante et problématique, il conçut le projet de former un nouveau système de religion, et crut qu'en simplifiant les dogmes, il pourroit concilier tous les partis, et faire cesser leurs divisions. De retour à la Mecque, il devint commis de la veuve d'un marchand, s'en fit aimer, et l'épousa. *Cadige*, ainsi s'appeloit cette femme, donna tous ses biens à son nouvel époux, beaucoup plus jeune qu'elle. Maître d'une fortune considérable, n'étant plus distrait par la nécessité de trouver une pénible subsistance, *Mahomet*, se livra tout entier à l'exécution de ses desseins. A l'âge de 40 ans, il commença à se donner pour prophète. Il feignit des révélations; il parla en inspiré, et persuada d'abord sa femme et huit autres personnes. Ces disciples en firent d'autres; et en moins de trois ans, il en eut près de cinquante, disposés à mourir pour sa doctrine. Avant de se livrer à leur zèle, il voulut éprouver jusqu'a quel point il pouvoit compter sur leur crédulité. Il leur apprit que l'ange *Gabriel* l'avoit mené sur un âne de la Mecque à Jérusalem, où il lui avoit fait voir tous les saints et tous les patriarches depuis *Adam ;* qu'il en avoit été salué comme l'apôtre et le prophète de Dieu, et qu'ensuite le céleste conducteur l'avoit ramené la même nuit au lieu d'où il étoit parti. Sujet à des attaques d'épilepsie, il leur persuada que les convulsions fréquentes dans lesquelles il tomboit, étoient l'effet des vives impressions de la gloire du ministre que la Divinité lui envoyoit pour l'instruire de ses volontés suprêmes. Ces absurdités furent accueillies avec enthousiasme ; et *Mahomet*, sûr désormais de l'aveugle confiance de ses prosélytes, n'hésita plus de leur laisser entrevoir le vrai but de ses impostures. Cependant les magistrats de la Mecque, alarmés des progrès du novateur, voulurent l'arrêter en secret ; il les prévint par une fuite précipitée, et se réfugia à Médine. Cette retraite fut l'époque de sa gloire et de la fondation de son empire et de sa religion. C'est ce que l'on nomma *Hégire*, c'est-à-dire, fuite ou persécution, dont le premier jour répond au vendredi 16 Juillet de l'an 622 de l'ère vulgaire. Le prophète fugitif devint conquérant. A la tête de ses sectateurs, qui venoient le trouver en foule, il commença par attaquer les caravanes. La victoire accompagna constamment ses étendards. Bientôt sa petite troupe fut une armée d'autant plus formidable, que le fanatisme aveugloit son courage. Ils croyoient ne combattre que pour propager la doctrine envoyée du ciel, et tous se regardoient comme agrégés à l'apostolat de leur chef. *Mahomet* leur défendit toute espèce de controverse avec les profanes, et voulut que tous leurs argumens fussent au bout de leurs épées. « Chaque prophète, disoit-il, » a son caractère : celui de *Jésus* a » été la douceur ; la violence est le » mien : il faut me croire ou mourir. » Ses conquêtes prouvèrent sa mission. La Mecque fut soumise, et son temple choisi pour être le centre de la religion nouvelle. Après avoir subjugué l'Arabie, il se crut assez fort pour attaquer les Grecs et les Perses. Il prit quelques villes de Syrie, tandis que ses généraux, non moins heureux que lui, étendoient son empire jusqu'à quatre cents lieues de Médine, tant au Levant qu'au Midi. C'est ainsi que de simple conducteur de chameaux, *Mahomet* devint un de plus puissans monarques de l'Asie, et qu'avec le seul glaive, il jeta les fondemens d'une religion qui s'étend aujourd'hui depuis le détroit de Gibraltar jusqu'aux Indes. Il ne jouit pas long-temps du fruit de ses

impostures. Il y avoit déjà quelques années qu'une Juive, voulant éprouver s'il étoit réellement prophète, avoit empoisonné une épaule de mouton qu'on alloit lui servir. *Mahomet* ne s'en aperçut qu'après en avoir mangé un morceau. Depuis ce moment, il n'eut plus qu'une santé chancelante; le poison le mina peu à peu, et enfin une fièvre violente termina ses jours en 632, dans la soixante-deuxième année de son âge. Il fut enterré à Médine; mais c'est une erreur populaire de croire que son corps est déposé dans un coffre de fer qu'une ou plusieurs pierres d'aimant tiennent suspendu au haut de la grande mosquée de cette ville. Son tombeau est une urne de pierre placée dans une chapelle de ce temple : l'entrée en est défendue par de gros barreaux de fer. Le livre qui contient les dogmes et les préceptes du mahométisme, s'appelle *Alcoran* ou *le livre par excellence*. Les points principaux de la doctrine qu'il enseigne, sont, de croire en un seul Dieu, créateur universel, tout-puissant, qui connoît toutes choses, récompense la vertu, punit le vice, et qui a envoyé son prophète *Mahomet* pour retirer les peuples de l'idolâtrie. La circoncision, les oblations, l'abstinence du vin, des liqueurs fortes, du sang, de la chair de porc, le jeûne du ramadan, la prière cinq fois le jour, et la sanctification du vendredi, sont les pratiques extérieures qu'il prescrit. Il promet pour récompense à ceux qui auront été fidèles aux préceptes, qu'ils seront placés, après leur mort, dans un lieu de délices, où l'ame sera enivrée de tous les plaisirs spirituels, et où, après la résurrection générale, le corps, rendu à une vie éternelle avec tous ses sens, goûtera, par ses sens mêmes, toutes les voluptés qui leur sont propres. La meilleure édition de l'*Alcoran* est celle de *Maracci*, en arabe et en latin, *in-fol.* 2 vol. 1698, Padoue. I, 55.

MAHOMET, roi du Kouristan, dans la Perse. I, 59.

MAILLARD (*Olivier*), Parisien, prit l'habit de cordelier au quinzième siècle, et se fit une réputation brillante par ses sermons. Il est impossible de lire de plus pitoyables platitudes; et l'on ne conçoit pas, en jetant les yeux sur son Avent (Paris, 1511), son premier Carême (Paris, 1512), son second Carême (Paris, 1515), ses Dominicales (Paris, 1515), et ses Panégyriques (Paris, 1513), comment une religion aussi sainte, aussi sublime que la nôtre, a pu être prêchée aussi platement et avec autant d'indécence, même dans un siècle barbare. Tous ces ouvrages sont en mauvais latin, et les jurisconsultes y sont plus cités que les évangélistes. II, 260.

MAILLARD, huissier audiencier, étoit le *Stentor* du parlement de Paris; car si l'on juge de l'énergie de ses poumons, d'après la réprimande du président *le Coigneux*, il faisoit à lui seul plus de bruit que cinquante avocats ensemble. I, 314.

MAINE (*Anne-Louise-Bénédictine de Bourbon-Condé*, duchesse du), petite-fille du grand Condé, en avoit la grandeur d'ame, et peut-être l'ambition, mais tempérée par les autres vertus qui décorent son sexe. En 1692, elle fut mariée à *Louis-Auguste de Bourbon*, duc du Maine, fils naturel de *Louis XIV* et de madame *de Montespan*. Elle sut se faire aimer de son époux, et le gouverner sans lui déplaire. Elle employa son esprit et son crédit à lui procurer un rang égal au sien; et après lui avoir fait donner les plus hautes dignités du royaume, elle obtint un édit de *Louis-le-Grand*, qui déclaroit son fils légitime, habile, ainsi que ses descendans, à succéder à la couronne, après tous les princes du sang existans. Les bienfaits sans bornes de ce monarque tout-puissant pendant sa vie, furent circonscrits après sa mort. Madame la duchesse *du Maine* fit de vains efforts pour soutenir son ouvrage. Elle fut retenue durant deux ans au château de Dijon, et n'en sortit qu'avec la résolution de se contenter des honneurs qu'on lui laissoit. Elle se consola de ses petites disgraces en protégeant les sciences et les arts, qui la pleurèrent comme leur mère lorsqu'ils la perdirent en 1753, dans la soixante-seizième année de son âge. Les mémoires de madame *de Staal* feront bien connoître cette princesse. II, 228.

MAINTENON (*Françoise d'Aubigné*, marquise de), naquit en 1635 dans une prison de Niort, où son père et sa mère étoient enfermés. Conduite à l'âge de 3 ans en Améri-

que, laissée, par la négligence d'un domestique, sur le rivage, sur le point d'y être dévorée par un serpent, ramenée orpheline à l'âge de 12 ans, élevée avec la plus grande dureté chez madame *de Neuillant* sa parente, elle fut trop heureuse d'épouser *Scarron*, poète enjoué et burlesque, gueux comme l'étoient jadis presque tous ceux de son état, et perclus de tous ses membres. Elle fut moins sa femme que sa compagne et son amie, et malgré sa jeunesse, (elle n'avoit encore que 16 ans), elle se fit aimer et estimer par son esprit sa modestie et sa vertu. Après la mort de *Scarron*, elle fit solliciter long-temps et vainement auprès de *Louis XIV* une pension dont son mari avoit joui. Ne pouvant l'obtenir, elle résolut de s'expatrier. Une princesse de Portugal voulut l'avoir pour élever ses enfans. Avant de partir elle se fit présenter à madame de *Montespan*, maîtresse du roi, et lui dit qu'elle ne vouloit pas quitter la France sans en avoir vu la merveille. La favorite, flattée du compliment, lui défendit de partir, se fit donner un autre placet, et le présenta à son amant : « Quoi ! s'écria le monarque, encore la veuve *Scarron!* » N'entendrai-je jamais parler d'autre chose ? En vérité, sire, reprit » madame *de Montespan*, il y a long-» temps que vous ne devriez plus en » entendre parler. » La pension fut accordée. Elle devint gouvernante des enfans que le roi eut de madame *de Montespan*, et ce fut dans cet emploi qu'elle effaça peu à peu les impressions désavantageuses que *Louis XIV* avoit prises sur elle. Ce prince passa bientôt de l'aversion à la confiance, et de la confiance à l'amour. Il lui donna des places d'honneur ; et, par le conseil du père *de la Chaise* son confesseur, il voulut légitimer sa passion pour elle par les liens indissolubles d'un mariage secret, mais revêtu de toutes les formalités de l'Eglise. La bénédiction nuptiale leur fut donnée par M. *de Harlai*, archevêque de Paris, en présence du confesseur et de deux témoins, en 1686. *Louis XIV* étoit alors dans sa quarante-huitième année, et la personne qu'il épousoit, dans sa cinquantième. Madame *de Maintenon* ne regarda sa faveur que comme un fardeau que la bienfaisance seule pouvoit rendre léger. « Madame, lui disoit souvent le roi, » vous n'avez rien à vous. — Sire, » répondoit-elle, il ne vous est pas » permis de me rien donner ; » voulant lui faire entendre qu'elle ne croyoit pouvoir accepter ses bienfaits, qu'à condition de les répandre dans le sein des malheureux, et d'en soulager le mérite indigent. Son élévation ne fut pour elle qu'une retraite. Elle influa dans les affaires de l'état, mais elle ne les gouvernoit pas. Plus occupée de complaire à celui qui commandoit, que jalouse de commander elle-même, elle ne cherchoit qu'à délasser le roi des fatigues du gouvernement, par les douceurs innocentes de la vie privée ; mais le succès ne répondoit pas toujours a ses efforts. « Quel sup-» plice, disoit-elle à sa nièce, que » d'amuser un homme qui n'est plus » amusable ! » Cette espèce de servitude, dans un âge avancé, la rendit plus malheureuse encore que l'état d'indigence qu'elle avoit éprouvé dans sa jeunesse. « Je n'y » puis plus tenir, s'écria-t-elle un » jour, en apercevant le comte » *d'Aubigné* son frère ; je voudrois » être morte. — Vous avez donc pa-» role d'épouser Dieu le père, » lui répondit froidement le comte. Après la mort de *Louis XIV*, elle se retira à Saint-Cyr, qu'elle avoit fondé pour y élever gratuitement 300 demoiselles nobles et indigentes. Elle édifia cette communauté par ses vertus, et mourut en 1719, à 84 ans. I, 238, 279. II, 133, 432. III, 117, 292.

MALEBRANCHE (*Nicolas*), né à Paris en 1638, fils d'un secrétaire du roi, entra dans la congrégation de l'Oratoire en 1660 ; devint tout-à-coup disciple de *Descartes*, et alla peut-être plus loin que son maître. L'académie des sciences lui ouvrit ses portes en 1699 ; et il mourut en 1713, regardé comme l'un des plus grands génies qui aient existé. Son principal ouvrage est celui qui a pour titre : *De la Recherche de la Vérité*, dont on a une bonne édition de Paris, 1712, *in*-4°., ou 4 vol. *in*-12. C'est le chef-d'œuvre de la plus profonde métaphysique ; et, quoique les systèmes qu'il y expose ne soient presque plus regardés aujourd'hui que comme des illusions sublimes, on aime encore à le lire, parce qu'il les présente d'une manière brillante,

et, pour ainsi dire, avec tout le feu d'un poète. Cependant, cet ingénieux écrivain n'aimoit pas les vers : « Je n'en ai fait que deux en ma vie, » disoit-il ; les voici :

Il fait en ce beau jour, le plus beau jour du monde,
Pour aller à cheval sur la terre et sur l'onde.

« On ne va pas à cheval sur l'onde, » lui représentoit-on. — J'en conviens, répondit-il ; mais passez-le » moi en faveur de la rime. » Son livre essuya de nombreuses critiques ; il en laissa plusieurs sans réponse. Celles des journalistes de Trévoux furent de ce nombre. « Je ne veux » pas me battre, disoit-il, avec des » gens qui font un livre tous les » quinze jours. » I, 536. III, 252.

MALHERBE (*François* de), né en 1555 à Caen, d'une famille noble, créa, pour ainsi dire, la poésie française, en lui prêtant des grâces et une énergie qu'elle n'avoit pas connues jusqu'à lui. Il est le premier qui ait fait sentir que notre langue pouvoit s'élever à la majesté de l'ode. Moins sublime que *Pindare*, moins agréable qu'*Horace*, il plaît cependant par la netteté de ses idées, le tour heureux de ses phrases, la variété de ses descriptions et de ses figures, la justesse, le choix de ses comparaisons, et l'ingénieux emploi de la fable. Toutes ses poésies forment un vol. *in*-8°., dont la meilleure édition est due à M. *de Saint-Marc*. En les lisant, on ne peut s'empêcher de répéter ce demi-vers de *Boileau*, qui seul vaut un panégyrique :

Enfin, Malherbe vint.

Ce poète célèbre eut tous les travers des enfans des Muses, et quelques-uns des vices qu'ils n'ont pas toujours : brusque, violent, emporté, et sur-tout vindicatif quand on ne flattoit pas son amour-propre. *Racan* son élève, et presque son égal, ayant osé lui représenter que la foiblesse de sa voix et l'embarras de sa langue, l'empêchoient d'entendre quelques pièces qu'il lui lisoit, *Malherbe* le quitta tout-à-coup, et fut plusieurs années sans le voir. Personne ne lisoit plus mal que lui, et cependant il avoit la manie de réciter ses poésies. Il falloit qu'il crachât cinq ou six fois en lisant une stance de quatre vers ; ce qui fit dire au cavalier *Marin* : « Je n'ai jamais vu » d'homme plus humide, ni de poète » plus sec. » Un enfant de Thémis, qui vouloit aussi l'être d'Apollon, le pria de lui dire son avis sur quelques vers que sa verve venoit de produire : « Avez-vous eu l'alternative » de faire ces vers, ou d'être pendu ? » lui répondit le dur censeur : à » moins de cela, vous ne devez pas » exposer votre réputation en mettant au jour une pièce si ridicule. » Il estimoit peu son art, et traitoit la rime de puérilité. Il prétendoit qu'un bon poète n'est pas plus utile à un état, qu'un bon joueur de quilles ; et quand on se plaignoit que les versificateurs n'avoient rien, tandis que les financiers, les militaires et les courtisans avoient tout : « Rien de plus juste, répondoit-il ; » la poésie n'est point un métier ; » elle n'est faite que pour nous procurer de l'amusement, et ne mérite aucune récompense. » A ses défauts il joignit une sordide avarice. Logé dans un galetas, à peine s'étoit-il donné les meubles les plus nécessaires. Faute de chaises, il ne recevoit les personnes qui venoient le voir que les unes après les autres ; il crioit à ceux qui heurtoient à sa porte : « Attendez à votre tour ; il » n'y a plus de siéges. » La fougue de son caractère ne l'abandonna pas dans la plus grande vieillesse. Un de ses fils ayant été tué en duel par *de Piles*, gentilhomme provençal, il voulut se battre contre l'assassin, quoiqu'il eût alors 73 ans. On lui représenta que la partie n'étoit pas égale entre un vieillard et un jeune homme : « C'est pour cela que je » veux me battre, répondit-il ; je » ne hasarde qu'un denier contre » une pistole. » Une somme que lui donna *de Piles* calma l'effervescence de son courage, et il s'en servit pour faire élever un mausolée à son fils. Il aima beaucoup moins ses autres parens. Il plaida toute sa vie contre eux. Un de ses amis le lui ayant reproché. « Avec qui donc » voulez-vous que je plaide, lui ré» pondit-il ? avec les Turcs et les » Moscovites, qui ne me disputent » rien ? » Une heure avant de mourir, il reprit sa garde d'un mot qui n'étoit pas bien français ; et son confesseur lui représentant le bonheur

de l'autre vie avec des expressions basses et triviales, le moribond l'interrompit en disant : « Ne m'en parlez plus; votre mauvais style m'en dégoûteroit. » Il mourut en 1628, peu de temps après sa querelle avec *de Piles*. Il avoit vécu sous six de nos rois. I, 121, 315. II, 255.

MALUDUN (*Jean*), Limousin, disciple de *Dumas*, fut précepteur de Henri *de Mesmes*, au seizième siècle. II, 122.

MANDANE, fille d'*Astyage*, roi des Mèdes et mère du grand *Cyrus*. II, 429.

MANDONIUS, prince espagnol qui fut vaincu par *Scipion* l'Africain. II, 108.

MANÈS, né en Perse, dans l'esclavage, fut adopté par une veuve qui le fit instruire. Il trouva chez sa bienfaitrice les livres de l'hérétique *Térébinthus*, et il résolut d'en répandre les dogmes. D'abord il se qualifia d'apôtre de *Jésus-Christ*, et enhardi par la crédulité de ses prosélytes, il se donna bientôt pour le Saint-Esprit, que le Sauveur devoit envoyer sur la terre. La doctrine de cet hérésiarque rouloit principalement sur la distinction de deux principes, l'un bon, l'autre mauvais, tous deux souverains, tous deux indépendans. Le corps, selon lui, étoit l'ouvrage de la divinité malfaisante; d'où il concluoit que c'étoit un crime de donner la vie à son semblable. Il ajouta à cette erreur fondamentale une multitude d'autres absurdités, que ses disciples regardoient, malgré leur extravagance, comme autant de dogmes figuratifs et mystérieux, dont les chefs seuls de la secte avoient le secret. S. *Augustin*, qui suivit d'abord cette doctrine, est celui de tous les pères qui l'a le plus victorieusement combattue. On croit que *Manès* commença à débiter ses rêveries sous l'empire de *Probus*, vers l'an 280. M. *Beausobre* a publié une histoire du *Manichéisme*, pleine de recherches et de philosophie, en 2 vol. *in*-4°. I, 296.

MANFRÉDI (*Eustachio*), célèbre mathématicien, naquit à Bologne en 1674. Il cultiva avec un succès égal l'astronomie et la poésie, et fut associé aux plus célèbres compagnies de l'Europe savante. Il mourut en 1739, à 65 ans. II, 177.

MANIA, veuve de *Zénis*, Dardanien, mérita la protection du satrape *Pharnabaze*, et gouverna l'Eolie avec sagesse après la mort de son mari. III, 110.

MANILIUS, patricien romain, que *Caton-le-Censeur* chassa du sénat, pour avoir embrassé sa femme en présence de sa fille. II, 170. III, 394.

MANLIUS (*Marcus*), surnommé *Capitolinus*, parce qu'il sauva le Capitole de l'invasion nocturne des Gaulois, qui l'assiégeoient. Il fut regardé comme le conservateur de Rome; et la reconnoissance du peuple se manifestant chaque jour par de nouvelles faveurs, il crut être assez puissant pour se rendre maître de la république. Ses projets furent découverts. Il fut cité devant l'assemblée des comices, et condamné à être précipité du haut du roc Tarpéien, l'an 384 avant J. C. II, 403. III, 303.

MANLIUS - IMPÉRIOSUS - TORQUATUS (*Titus*), célèbre général romain, fut plusieurs fois consul; la première, l'an 347 avant J. C. Il se signala par ses victoires, et plus encore par la rigidité de ses mœurs, et l'inflexible sévérité de son caractère. I, 151, 212. III, 196, 199, 203.

MANLIUS, fils du précédent, ayant combattu l'an 340 avant J. C., contre l'ordre de son père, alors consul, fut condamné à mort par ce magistrat sévère, afin de maintenir la subordination militaire. III, 196.

MANSARD (*Jules-Hardouin*), célèbre architecte français, mort en 1708 à 69 ans, fut chargé de la conduite de presque tous les bâtimens de *Louis XIV*. Ses talens furent récompensés de la croix de Saint-Michel, et de la charge de surintendant et ordonnateur-général des bâtimens, arts et manufactures du roi. II, 461, 482. III, 461.

MANSERA (le marquis de), président du conseil de Castille, étoit âgé de près de cent ans en 1710. II, 210.

MANSFELD (*Charles*, prince de), l'un des plus grands capitaines de son siècle, se signala dans les guerres de Flandres et de Hongrie, et mourut sans postérité en 1595. III, 170.

MANSFELD (*Henri-François*, comte de), de la même famille que le précédent, joua un rôle brillant dans les guerres pour la succession d'Espagne, et mourut en 1715, à 74 ans. II, 313.

MARC-AURÈLE-ANTONIN, dit *le Philosophe*, et digne de ce surnom, né en 121,

121, d'une famille ancienne, fut adopté par *Antonin-le-Pieux*, qui l'associa à l'empire. La sagesse et la justice siégèrent avec lui sur le trône, et il mourut regretté de ses peuples, estimé, redouté de ses ennemis, en 180, âgé de 59 ans, dont il avoit régné 19. Il nous reste de ce prince 12 livres de réflexions morales, *in*-4°. Londres 1707, dont M. *Dacier* a donné une traduction française en 1691. C'est de toute l'antiquité payenne, le livre qui approche le plus de la morale de l'Evangile. I, 67, 243, 389, 492, 493. II, 475. III, 167.

MARCEL (Saint), célèbre évêque de Paris, au commencement du cinquième siècle. II, 265.

MARCELIN ou *Marcellus*, frère du tyran *Maxime*. II, 204. III, 332.

MARCELLUS (*Marcus-Claudius*), célèbre général romain, vainquit les Gaulois, tua leur roi, prit Syracuse, triompha plusieurs fois d'*Annibal*, mérita le surnom d'*Epée de la République*; mais s'étant exposé dans une occasion avec plus de bravoure que de prudence, il fut tué l'an 207 avant J. C. I, 24. II, 104. III, 53.

MARCELLUS (*Marcus-Pomponius*), sénateur romain, du temps de l'empereur *Tibère*. I, 362.

MARCET (le sieur), homme habile dans les langues, et doué d'une prodigieuse mémoire. II, 439.

MARCIS (*Pierre-Jean* le), habitant du bourg de Bolbec, dans la généralité de Rouen, s'est rendu célèbre en 1765, par son patriotisme et son humanité. I, 231.

MARCIUS. III, 305. *Voy.* CORIOLAN.

MARCK (le seigneur de la), officier français, contemporain du chevalier *Bayard*. I, 46.

MARDONIUS, gendre de *Darius* et beau-frère de *Xerxès* roi de Perse, fut tué à la bataille de Platée, qu'il perdit contre les Grecs, l'an 479 avant J. C. I, 197. II, 15.

MARDONIUS, précepteur de *Julien-l'Apostat*. I, 399.

MARGUERITE (Sainte), vierge chrétienne, qui fut, à ce qu'on croit, martyrisée à Antioche vers l'an 275. II, 36.

MARGUERITE, fille aînée de *Raimond-Beranger*, comte de Provence, et femme de *Saint-Louis*, roi de France. I, 428.

MARGUERITE D'ECOSSE, femme de *Louis XI*, lorsqu'il n'étoit encore que dauphin de France, morte en 1445, à 26 ans. I, 246.

MARGUERITE DE VALOIS, sœur de *Henri III*, et femme de *Henri IV*, roi de France, qui la répudia quand il fut sur le trône. Elle mourut le 27 Mars 1615, à 63 ans. II, 217.

MARIE, sœur de *Marthe* et de *Lazare*, étoit de Béthanie, bourgade voisine de Jérusalem. Il ne faut pas la confondre avec *Marie-Magdeleine*, ni avec la femme pécheresse. III, 293.

MARIE STUART, née en 1541, reine d'Ecosse 8 jours après sa naissance, fut mariée en 1558 à *François*, dauphin de France, et successeur de *Henri II*. Ce monarque étant mort en 1560, elle repassa en Ecosse, s'y remaria, fit tuer son époux, en prit un autre, obligea ses sujets de se révolter, fut vaincue, prit la fuite, chercha un asile en Angleterre auprès de la reine *Elisabeth*, sa cousine, qui la fit mettre en prison; et après l'y avoir retenue pendant 18 ans, sous de faux prétextes, elle lui fit trancher la tête en 1587, comme si elle eût été sa sujette, et non point son égale. II, 129.

MARIE-THÉRÈSE, archiduchesse d'Autriche, reine de Hongrie et de Bohême, épouse de l'empereur *François I*, honora le trône par ses vertus, et son sexe par la magnanimité de son courage et la sagesse de son administration. Elle mourut en 1780, regrettée de son peuple, et admirée de toute l'Europe. I, 71.

MARIE-ANNE-VICTOIRE, princesse de Bavière, fille de *Ferdinand*, électeur de Bavière, naquit à Munich en 1660, fut mariée en 1680 à *Louis*, dauphin de France, fils de *Louis XIV*, et mourut en 1690, des suites des couches du duc *de Berry*. Sur le point d'expirer, elle embrassa le prince nouveau-né, en lui disant: « C'est de » bon cœur, quoique tu me coûtes » bien cher. » II, 170.

MARILLAC (*Louis* de), mérita par ses exploits le bâton de maréchal de France. Le cardinal *de Richelieu*, qui le haïssoit, lui trouva ou lui supposa des crimes: des juges vendus au tout-puissant ministre furent chargés de travailler à l'instruction de son procès, et le condamnèrent à avoir la tête tranchée en place de Grève, à Paris, en 1632. Sa mémoire fut réhabilitée après la mort du cardinal. II, 206.

MARIN, solitaire des environs de

Venise, et maître de saint *Romuald*, vers l'an 979. III, 25.

MARIS, pieux solitaire dont parle *Théodoret*. II, 98.

MARIUS-NEPOS (*Caius*), célèbre général romain, qui, d'une condition obscure, s'éleva 7 fois au consulat. Il fut le rival de *Sylla*, qu'il supplanta quelquefois. Il remporta d'éclatantes victoires, et fut tour-à-tour le défenseur et le fléau de Rome sa patrie, dans laquelle il mourut, après l'avoir pillée, l'an 86 avant J.C. I, 24, 282, 299. II, 28, 58, 139, 202, 234, 418, 448, 459. III, 167, 331.

MARIUS, dit *le Jeune*, fils du précédent, soutint le parti de son père, défendit Préneste contre *Sylla*, fut vaincu, et se donna la mort. I, 24.

MARIVAUX (*Pierre Carlet* de), né en 1688, s'illustra par ses pièces de théâtre et par ses romans, et il fut reçu de l'académie française : cette compagnie l'avoit recherché autant pour ses talens, que pour les qualités de son cœur. Il se proposoit presque toujours un but utile et moral dans tous ses écrits. « Je vou- » drois rendre mes semblables plus » justes et plus humains, disoit-il ; » je n'ai que cet objet en vue. » Plein de respect pour nos mystères, il ne concevoit pas comment de certains hommes se montroient si incrédules sur des choses essentielles, et si crédules pour des futilités. Il dit un jour au milord *Bolinbrock*, qui étoit de ce caractère : « Si vous ne croyez pas, » ce n'est pas du moins faute de foi. » Cet écrivain ingénieux et estimable mourut en 1763, à 75 ans. II, 344.

MARIVAUX (le comte de), lieutenant-général des armées sous *Louis XIV*, roi de France. I, 91.

MARQUIS (*Bernard*), poète provençal, que *Philippe-le-Long* fit son chambellan. I, 434.

MARSYAS, frère d'*Antigonus*, roi d'une partie de l'Asie, et l'un des successeurs d'*Alexandre-le-Grand*. II, 383.

MARSILLAC (le prince de), grand-maître de la garde-robe sous *Louis XIV*, roi de France. III, 345.

MARTHE (Sainte), sœur de *Marie* et de *Lazare*, avoit le principal soin de leur ménage. II, 260. III, 294.

MARTIA, concubine de l'empereur *Commode*, délivra le monde de ce monstre qui déshonoroit le trône et l'humanité. III, 177.

MARTIAL (*Marcus-Valérius*), né à Bilbis (aujourd'hui Babiéra, dans le royaume d'Aragon), vint à Rome à l'âge de 20 ans, et y vécut durant 35 ans sous *Galba* et les empereurs suivans, qui lui donnèrent quelques marques de leur estime. *Domitien* le créa tribun. *Trajan*, ennemi des satiriques, ne lui témoignant pas les mêmes bontés, il se retira dans son pays, où il mourut vers l'an 100 de l'ère chrétienne. Il s'est fait connoître à la postérité par ses épigrammes. L'auteur s'est jugé lui-même, en disant de son recueil :

Sunt bona ; sunt quædam mediocria ; sunt mala plura.

En effet, pour trouver une bonne pointe dans les quatorze livres de ses épigrammes, il en faut lire une multitude de médiocres, et un bien plus grand nombre encore de mauvaises. Il y en a plusieurs éditions estimées ; celle de Venise par *Venbelin de Spire*, *in-fol.* sans date, est la plus rare. I, 678. II, 447.

MARTIN (Saint), né vers l'an 316, fut d'abord soldat, malgré son goût pour la solitude ; puis, ayant reçu le baptême, il quitta la milice séculière, pour entrer dans celle de l'Eglise. Ses vertus l'appelèrent à l'épiscopat ; et, malgré lui, il fut placé sur le siége de Tours en 374. Il mourut après avoir édifié son troupeau durant près de 26 ans, vers l'an 400 de J. C. I, 273, 415. II, 220, 331.

MARTIN (frère), vicaire-général de l'inquisition en France, sous *Charles VI*, fut celui qui réclama la *Pucelle d'Orléans*, comme justiciable de son tribunal. III, 321.

MASSILLON (*Jean-Baptiste*), fils d'un notaire d'Hières en Provence, naquit en 1663, entra dans la congrégation de l'Oratoire en 1681, s'y distingua par son éloquence touchante et pathétique, fut nommé évêque de Clermont en 1717, reçu de l'académie française en 1719, et mourut en 1742, à 79 ans. Le recueil de ses sermons et autres ouvrages, forme 14 vol. *in-12.*, et cette collection précieuse est un répertoire aussi édifiant pour le chrétien, que fécond pour l'orateur. III, 56, 235.

MATHATIAS, prêtre juif, chef de la famille des *Machabées* ou *Asmonéens*, se rendit célèbre pendant la persécution d'*Antiochus-Epiphanes*. Après

avoir armé ses cinq fils pour la défense de la religion et de la patrie, il mourut vers l'an 168 avant J. C. II, 145, 148.

MATHILDE, comtesse de Dammartin, sous le règne de S. *Louis*. I, 430.

MAULEVRIER (M. de), seigneur de la cour de *Louis XIV*, roi de France. I, 93. II, 136.

MAURICE, fils adoptif de *Tibère II*, qui le choisit pour son successeur sur le trône de Constantinople. Il l'occupa 20 ans, et ternit ses vertus par une avarice sordide. *Phocas*, qui de simple centurion étoit parvenu aux premières dignités de l'armée, se révolta contre lui, le vainquit, le fit égorger, et s'empara du diadème en 603. I, 406.

MAURICE DE NASSAU, prince d'Orange, l'un des plus grands généraux qui aient existé, et celui auquel l'art militaire moderne doit, en quelque sorte, la naissance, fut fait gouverneur des Provinces-Unies, et remporta un grand nombre de victoires sur les Espagnols. Il mourut en 1625, de chagrin, dit-on, de n'avoir pu empêcher la prise de Breda, par *Spinola*. III, 152.

MAUSOLE, roi de Carie, époux de la fidelle *Artémise*, régna 24 ans, et mourut l'an 353 avant J. C. I, 132.

MAUVOISIN (*Gui* de), seigneur français qui accompagna S. *Louis* dans sa première croisade. II, 9.

MAXENCE (*Marcus-Aurelius-Valerius*), fils de l'empereur *Maximien-Hercule*, et gendre de *Galère-Maximien*, irrité de n'avoir aucune part au gouvernement, après l'abdication de son père, se fit déclarer Auguste en 306, s'empara de l'Afrique, s'y fit détester par ses cruautés, fut vaincu par le grand *Constantin*, près de Rome, et se noya dans le Tibre en 312, dans la sixième année de son règne. I, 469.

MAXIME (*Magnus*) se fit proclamer empereur en Angleterre en 383, passa en Italie en 387; et vaincu par *Théodose-le-Grand* l'année suivante, ses propres soldats lui coupèrent la tête qu'ils envoyèrent au prince victorieux. II, 144, 203. III, 332.

MAXIME, philosophe adulateur de *Julien-l'Apostat*. I, 399.

MAXIMIEN-HERCULE ou *Valère-Maximien*, naquit de parens très-pauvres, s'avança par sa valeur, fut associé à l'empire en 286, par *Dioclétien* son ami, avec lequel il avoit été soldat, et qu'il imita en abdiquant la pourpre; mais l'ayant reprise, et ayant voulu faire assassiner le grand *Constantin* son gendre, ce prince le défit, et l'obligea de s'étrangler en 310, à l'âge de 60 ans. I, 103, 398.

MAXIMILIEN I, élu empereur d'Allemagne en 1493, régna d'une manière bizarre, eut le chimérique dessein de se faire déclarer coadjuteur du pape *Jules II*, et prenoit quelquefois le titre de *Pontifex-Maximus*. Né avec une aversion invincible pour la France, il se ligua contre elle avec *Henri VIII*, roi d'Angleterre; et l'on vit le chef du corps Germanique servir sous ce prince, en qualité de volontaire, aux appointemens de cent écus par jour pour sa paie personnelle. Malgré toute son industrie, il fut toujours pauvre et malheureux, et il mourut pour avoir mangé trop de melon, en 1519, à 60 ans. I, 341, 372.

MAXIMIN (*Caïus-Julius-Verus*), né en 183, dans un village de Thrace, étoit fils d'un paysan goth: de berger il devint soldat, et s'éleva jusqu'aux premières dignités militaires. Enfin, il se fit proclamer empereur des Romains en 235. Il déshonora la pourpre des Césars par des vices qui lui méritèrent les surnoms de *Falaris*, de *Busiris*, et celui de *Cyclope*; il en avoit dit-on, la taille prodigieuse, et peut-être aussi l'appétit, s'il est vrai qu'il mangeoit par jour quarante livres de viande, et buvoit huit grandes mesures de vin. Il avoit fait assassiner *Alexandre-Sévère* pour usurper le trône; il fit périr ses meilleurs amis quand il y fut monté. Enfin, ses soldats le sacrifièrent à la tranquillité publique et à leur vengeance, en 288, et son corps fut exposé aux bêtes féroces, auxquelles il ressembloit. I, 67, 378, 452.

MAYENNE (*Charles de Lorraine*, duc de), fils de *François de Lorraine*, duc de Guise, après la mort de ses frères, tués aux états de Blois en 1588, se déclara chef de la Ligue, et prit le titre de *lieutenant-général de l'état et couronne de France*: titre devenu comme héréditaire dans sa famille. *Henri IV* le défit en plusieurs combats, et le reçut avec bonté lorsqu'il se soumit à lui en 1599. Depuis ce moment, il se montra sujet fidelle, et mourut en 1611, à 57 ans. I, 297, 311. II, 211.

MAYN (M.), banquier de Cadix. I, 164.

MAZARIN (*Jules*), né à Piscina dans l'Abruzze, en 1602, mérita l'amitié du cardinal de *Richelieu* et de *Louis XIII*, par l'adresse avec laquelle il conclut la paix entre la Savoie et la France. *Louis* le fit nommer à la pourpre romaine, et après la mort de son ministre, il le créa conseiller d'état, et l'un de ses exécuteurs testamentaires. La reine *Anne* d'Autriche, régente absolue, le chargea du gouvernement de l'état. Il affecta d'abord autant de simplicité, que *Richelieu* avoit montré de hauteur. Il mit de l'affabilité et même de la mollesse où son prédécesseur avoit fait paroître une fierté inflexible. Malgré ces ménagemens, il se forma contre lui un parti redoutable. Le peuple, excité par plusieurs seigneurs, et plus encore par sa propre indigence, ne voyant que la guerre pour se délivrer des impôts, prit les armes, et tendit les chaînes dans Paris comme du temps de la Ligue. La reine-mère et son ministre furent forcés d'abandonner la capitale. La tranquillité parut renaître par l'accommodement de Ruel en 1649. Le Parlement conservoit la liberté de s'assembler, et *Mazarin* restoit en place. Ce calme ne dura pas; la guerre se ralluma en 1651, à l'occasion de l'emprisonnement des princes de *Condé*, de *Conti*, et du duc de *Longueville*. Le Parlement donna un arrêt qui bannissoit le cardinal, et demanda la liberté des illustres prisonniers avec tant de force, que la cour fut contrainte de rompre leurs fers. Tandis qu'ils rentroient dans Paris comme en triomphe, *Mazarin* prenoit la fuite, et cédoit à l'orage; mais il rentra l'année suivante dans le royaume, à la tête d'une petite armée de 7000 hommes levés à ses dépens, moins en ministre qui vient reprendre son poste, qu'en souverain qui se remet en possession de ses états. Il y eut de petites batailles, qui ne furent point décisives. Le cardinal fut contraint de nouveau à quitter la cour; et il fallut que le roi, qui le sacrifioit à la haine publique, donnât une déclaration par laquelle il renvoyoit son ministre en vantant ses services, et en se plaignant de son exil. Cette proscription ne fut pas longue. *Mazarin* fut presque aussitôt rappelé que banni. Il fut étonné de rentrer dans Paris, tout-puissant et tranquille. *Louis XIV* le reçut comme un père, le peuple comme un maître. Les princes, les ambassadeurs, le parlement, toute la nation s'empressa de lui faire la cour. On lui fit un festin à l'hôtel-de-ville, au milieu des acclamations des citoyens, et il fut logé au Louvre. Son pouvoir fut dès-lors sans bornes. La reine-mère resta sans crédit, dès qu'il n'eut plus besoin d'elle. Il ne marcha plus qu'avec un faste royal, ayant, outre ses gardes, une compagnie de mousquetaires. Il laissa languir la justice, le commerce, la marine, les finances, qu'il gouvernoit comme l'intendant d'un seigneur obéré. Il amassa plus de deux cents millions, par les moyens les plus bas et les plus iniques, partageant avec des armateurs les profits de leurs courses, et imposant arbitrairement par des lettres de cachet des sommes exorbitantes sur les généralités. Souverain despotique, sous le nom modeste de ministre, il ne laissa paroître *Louis XIV* ni comme prince, ni comme guerrier. Il étoit charmé qu'on lui donnât peu de lumières, quoiqu'il fût surintendant de son éducation. Non-seulement il l'éleva très-mal, mais il le laissa souvent manquer du nécessaire. Ce joug pesoit au monarque, et il en fut délivré par la mort du cardinal, arrivée en 1661, à 59 ans. On doit à sa politique souple et insinuante, l'acquisition de l'Alsace, qu'il négocia dans le temps même où la nation l'avoit obligé de prendre la fuite. Le mariage de *Louis XIV* avec l'infante d'Espagne, est aussi son ouvrage; et il avoit bien prévu que cette alliance mettroit la maison de Bourbon sur le trône de *Charles-Quint*. Son ministère ne fut marqué par aucun établissement glorieux ou utile; car le collége des *Quatre-Nations* ne fut que l'effet de son testament. I, 51, 55, 58, 312, 345. II, 461, 548. III, 117, 334.

MŒSA, aïeule de l'empereur *Héliogabale*, à qui le sénat donna le titre d'*Auguste*. I, 395.

MŒVIUS, centurion de l'armée d'*Auguste*. II, 285.

MEAD (*Richard*), célèbre médecin anglais, né en 1673, fut nommé

mèdecin du roi d'Angleterre en 1727, et mourut en 1754. Il a laissé de très-savans ouvrages sur plusieurs parties de son art, et un traité très-curieux des maladies dont il est parlé dans la Bible. Il étoit lié de l'amitié la plus étroite avec le docteur *Freind*, un de ses confrères, et non moins illustre que lui. I, 98.

MÉANDRE, tyran de Samos, vers l'an 230 avant J. C. II, 450.

MECGANIUS, Romain, contemporain de *Caton* d'Utique. II, 191.

MÉCÈNE (*Caïus-Cilnius*), descendoit des anciens rois d'Etrurie. *Auguste*, dont il fut comme le ministre, n'eut point d'ami plus zélé ni plus fidelle. Il eût pu profiter de la faveur de ce prince pour s'élever aux plus hautes dignités de l'empire; mais il se contenta du simple titre de chevalier romain, et n'usa de son pouvoir que pour mettre les sciences en honneur. *Virgile*, *Horace*, et les autres écrivains illustres de son siècle, furent ses protégés et ses amis. Lui-même eût pu les égaler dans l'éloquence ou dans la poésie, s'il n'eût préféré les plaisirs à la gloire. Il mourut l'an 8 avant l'ère chrétienne. II, 405.

ÉDICIS (*Côme I* de), né en 1399, fut pendant 34 ans l'unique arbitre de la république de Florence, protégea les sciences, mérita le titre de *Père du peuple*, et mourut en 1464, regretté de ses compatriotes, et respecté de toute l'Europe. II, 8.

MÉDICIS (*Pierre* de), fils du précédent, succéda au rang et au crédit de son père, et montra le même zèle pour sa patrie, et pour l'avancement des arts. III, 33.

MÉDICIS (*Laurent* de), fils du précédent, mérita le surnom de *Grand*, par l'éclat et la sagesse de son administration, et celui de *Père des lettres*, par les bienfaits dont il combla les savans. Sa cour devint l'asile des Grecs exilés, et c'est lui qui a mis en quelque sorte la première main au renouvellement des sciences parmi nous. Il mourut en 1492, à 44 ans. I, 102. III, 33, 144.

MÉDICIS (*Julien* de), frère du précédent, en partagea l'autorité, et comme lui se fit aimer de ses compatriotes. Il fut assassiné par les *Pazzi*, ennemis de sa famille, en entendant la messe, en 1478. II, 182.

MÉDICIS (*Côme II* de), fut fait grand duc de Toscane par le pape *Pie V*, en 1570, se déclara contre les Français, régna avec gloire, et mourut en 1574, à 55 ans. III, 308.

MEDLEY, amiral anglais, qui seconda, avec une escadre, les opérations des troupes autrichiennes sur Gènes, en 1747. I, 221.

MÉGABISE, seigneur persan, sous les règnes de *Darius* et de *Xerxès*. II, 160.

MÉGACLÈS, capitaine syracusain et frère de *Dion*. I, 171.

MÉGALÉAS, officier de *Philippe*, père de *Persée*, roi de Macédoine. II, 208.

MEILLERAIE (*Charles de la Porte*, duc de la), dut à son courage, autant qu'à la faveur du cardinal de *Richelieu* son parent, les titres de maréchal de France, et de grand-maître de l'artillerie. Il passoit pour le général le plus habile dans l'art de défendre et d'attaquer les places de guerre. Il mourut en 1664, à 62 ans. *Louis XIII* érigea son marquisat de la Meilleraie en duché-pairie. II, 481.

MEINIER, secrétaire de *Charles-Emmanuel I*, duc de Savoie. II, 390.

MÉLANCHTON (*Philippe*), étoit déjà savant dans un âge où les autres commencent à peine à s'instruire. Il s'attacha à *Luther*, et fut, en quelque manière, le coadjuteur de la prétendue réformation que cet hérésiarque vint à bout d'introduire. Il eut part à toutes les disputes de religion, quoiqu'il détestât la controverse. Plus paisible, plus traitable que son maître, il eût sacrifié beaucoup de choses pour la réunion des catholiques et des protestans; mais le fougueux *Luther*, par son orgueilleuse opiniâtreté, renversoit tous les moyens d'accommodement que présentoit le modeste et conciliant *Mélanchton*. Quoiqu'il eût embrassé d'abord toutes les erreurs de *Luther*, il ne laissa pas d'être ensuite *Zuinglien* sur quelques points, *Calviniste* sur d'autres, incrédule sur plusieurs, et fort irrésolu sur tous. On prétend qu'il changea quatorze fois de sentiment sur la justification. Lorsqu'il se rendoit à Spire, en 1529, pour assister aux célèbres conférences qui se tinrent en cette ville, il voulut profiter de ce voyage pour rendre une visite à sa mère, alors extrêmement âgée. Cette bonne femme, qui étoit catholique, après avoir récité ses

prières, lui demanda ce qu'il falloit qu'elle crût au milieu de tant de disputes. « Continuez, lui répondit-il, de croire et de prier comme vous avez fait jusqu'à présent, et ne vous laissez point troubler par le conflit des disputes de religion. » Cette modération brille dans tous ses ouvrages, où l'on remarque encore une vaste lecture et beaucoup d'esprit, joint à une surprenante crédulité pour l'astrologie et pour les songes. L'édition la plus complète que l'on en ait donnée, est celle de *Gaspard Peuver*, in-fol., 4 vol. 1601, Wirtemberg. *Mélanchton* mourut en 1560, à 64 ans. II, 180.

MÉLANEZ (*Pierre*), gouverneur de la Floride pour les Espagnols, en 1562. I, 225.

MÉLANIE (Sainte), dame romaine, illustre par sa naissance et par sa piété, se sanctifia sur-tout par une charité sans bornes. Elle mourut vers l'an 410, âgée d'environ 68 ans. I, 271.

MÉLECHE, vicaire du patriarche d'Antioche, du temps de saint *Siméon-Stylite*. I, 277.

MÉLITUS, orateur et poète athénien, moins connu par ses écrits, que par l'impudence avec laquelle il osa se mettre à la tête des accusateurs de *Socrate*, et se rendre l'organe de leurs calomnies contre ce grand homme, vers l'an 400 avant J. C. Les Athéniens ne tardèrent pas à reconnoître l'iniquité de leur jugement, et pour punir l'infâme orateur qui les avoit trompés, ils le condamnèrent à la mort. II, 299.

MÉLIUS (*Spurius*), sénateur romain, voulut gagner le peuple par ses libéralités; mais sa munificence devint suspecte; on vit qu'il vouloit se rendre souverain, et il fut puni de mort. II, 403.

MÉLUS, évêque de Senlis, sous le règne de *Chilpéric I*, roi de France. I, 415.

MEMNON, le plus habile des généraux de *Darius*, dernier roi de Perse, défendit courageusement ce prince contre *Alexandre-le-Grand*, dont il auroit peut-être arrêté les conquêtes, si la mort ne l'eût enlevé au milieu de ses expéditions contre la Grèce, dans laquelle il étoit entré pour faire diversion. III, 155.

MÉNAGE (*Gilles*) né en 1613, se livra de bonne heure à l'étude, et se fit un nom parmi les gens de lettres. Il a composé des vers grecs assez bons, des vers italiens que l'on estime, et des vers français qui sont pitoyables. Il a fait quelques critiques assez heureuses, donné quelques éditions assez bonnes; et on lui doit deux dictionnaires étymologiques: l'un de la Langue française, l'autre de la Langue italienne. Ces deux ouvrages, utiles à bien des égards, sont souvent ridicules par les origines bizarres qu'ils présentent de quelques mots. Tout ce qui est sorti de la plume de cet écrivain laborieux décèle beaucoup de savoir: son style, ou plutôt l'effet que ce style produit sur les lecteurs, est assez heureusement indiqué par cette épigramme du célèbre *La Monnaye*:

Laissons en paix monsieur *Ménage*:
C'étoit un trop bon personnage,
Pour n'être pas de ses amis.
Souffrez qu'à son tour il repose,
Lui, dont les vers et dont la prose
Nous ont si souvent endormis.

Ménage mourut en 1692, à 79 ans. I, 122.

MÉNANDRE, capitaine macédonien au service d'*Antigonus*, roi d'Asie. I, 39.

MÉNANDRE, célèbre poète comique, né à Athènes l'an 342 avant J. C., fut disciple de *Théophraste*, et composa 108 comédies, dans lesquelles *Térence* a beaucoup puisé, et dont il ne nous reste que des fragmens, que M. *le Clerc* a recueillis en 1709, *in*-8. Ces pièces furent si applaudies, qu'on décerna à leur auteur le titre de *Prince de la nouvelle comédie*. *Plutarque* les préféroit à celles d'*Aristophane*, et tous les anciens auteurs grecs et latins les citent souvent avec éloge. *Ménandre* se noya près du port de Pyrée, l'an 293 avant J. C. I, 306.

MÉNÉCRATE, médecin de Syracuse, habile dans son art, mais moins célèbre encore par ses talens que par sa ridicule vanité. Il vivoit vers l'an 360 avant J. C. I, 543. II, 458.

MENEDÈME, philosophe grec, de la ville d'Erythrée, florissoit vers l'an 294 avant J. C., du temps de *Démétrius* et d'*Antigone*, rois de Macédoine. Il défendit vaillamment sa patrie, contre le dernir de ces deux princes; et il prouva plus d'une fois

que l'étude de la sagesse n'avoit point amolli son courage. Quelqu'un lui dit un jour : « C'est un grand » bonheur d'avoir ce que l'on désire ! - C'en est un plus grand, répondit-il, de ne point porter ses » désirs au delà de ce qu'on possède. » II, 22.

MÉNEDÈME, philosophe de l'île de Rhodes, disciple d'*Aristote*, auquel il se crut digne de succéder. III, 86.

MÉNÉNIUS-AGRIPPA, consul romain vers l'an 502 avant J. C. I, 147. III, 30.

MENESTRIER (*Claude-François*), jésuite célèbre par son érudition dans les belles-lettres, l'histoire, le blason, les médailles et les inscriptions, avoit une mémoire prodigieuse, qu'il a prouvée dans les divers écrits sortis de sa plume. Il mourut en 1705, à 74 ans. II, 438.

MENILUS, officier d'*Antipater*, gouverneur de Macédoine pour *Alexandre-le-Grand*. II, 90.

MENZIKOFF (*Alexandre*), garçon pâtissier sur la place du palais de Moscou, parvint à plaire au czar *Pierre-le-Grand*, qui l'éleva aux plus éminentes dignités de son empire. Sous le successeur de ce prince, il fut exilé en Sibérie, et y mourut en 1729. II, 33.

MERY (*Jean*), fameux anatomiste, de l'académie des sciences de Paris, mort en 1722 à 77 ans. II, 442.

MESMES (*Henri* de), fut un des plus célèbres magistrats de son siècle. Il mourut en 1596. II, 122, 237.

MESMES (*Jean-Jacques* de), frère puîné du précédent, s'adonna comme lui à la jurisprudence. II, 122.

MESSALA (*Valerius*), sénateur romain, contemporain d'*Auguste*. I, 356.

MESSALINE (*Valeria*), la plus impudente, la plus dissolue de toutes les prostituées, fut l'épouse de l'empereur *Claude*, qu'elle gouverna, et dont elle abusa long-temps. Ce prince lui fit donner la mort l'an 48 de J. C. I, 128, 370.

METELLUS (*Quintus-Cecilius*), surnommé *le Numidique*, parce qu'il triompha de *Jugurtha*, roi de Numidie, fut consul romain, l'an 109 avant J. C. I, 216. II, 203. III, 132, 331.

METELLUS (*Quintus-Cecilius*), surnommé *le Macédonique*, parce qu'il fit des conquêtes en Macédoine, et *le Baléarique*, parce qu'il soumit les habitans des îles Baléares, commanda de bonne heure les armées romaines, et fut consul l'an 223 avant J. C. II, 101.

METELLUS (*Cecilius*), noble romain, contemporain de *César*. I, 307.

METELLUS, romain de l'ordre des patriciens, sectateur de *Marc-Antoine*, et prisonnier d'*Auguste* après la bataille d'*Actium*, obtint son pardon à la prière du jeune *Metellus* son fils, qui avoit suivi les drapeaux du vainqueur. I, 151.

METILIUS, tribun du peuple romain, parent de *Minucius*, général de la cavalerie du dictateur *Fabius-Maximus*. II, 420.

METIUS-SUFFETIUS, dictateur d'Albe, sous le règne de *Tullus-Hostilius*, roi de Rome. I, 205.

METIUS-POMPOSIANUS, noble romain, sous le règne de l'empereur *Vespasien*. On dit que ce prince l'éleva au consulat ; mais son nom ne se trouve point dans les fastes consulaires. I, 319, 380.

MÉTRONACTE, philosophe, contemporain de *Sénèque*. III, 57.

METZ (*Claude-Barbier* du), lieutenant-général de l'artillerie, sous *Louis XIV*, en perfectionna le service, et fut regardé comme un des meilleurs officiers du royaume. Il fut tué à la bataille de Fleurus, en 1690 ; et sa mort excita les regrets de toute l'armée et du roi même, qui dit au frère de ce capitaine : « Vous » perdez beaucoup, mais je perds » davantage par la difficulté que » j'aurai à remplir sa place. » *Du Metz* n'avoit pas reçu les graces de la figure. Se trouvant un jour au dîner de *Louis XIV*, madame la dauphine l'aperçut, et ne put s'empêcher de dire tout bas au roi : « Voilà un » homme bien laid. — Madame, lui » répondit le monarque, je le trouve » un des plus beaux hommes de mon » royaume, parce que c'est un des plus braves. » II, 197.

MEULAN (*Raoul* de), chevalier français, sous le règne de saint *Louis*. I, 429.

MÉZERAI (*François-Eudes* de), né à Ry en Basse-Normandie, en 1610, se fit un nom immortel par son Histoire de France, en 3 vol. *in-fol.*, et par l'abrégé qu'il en donna lui-même, en 3 vol. *in-4.*, dont la dernière édition est de 1755, en 14 vol. *in-12*. Cette Histoire est écrite d'une manière dure, incorrecte, quelquefois

triviale ; mais il y règne beaucoup de précision et de netteté, et l'on voit que l'auteur eût été mieux placé dans une république que dans une monarchie. L'enthousiasme de la liberté l'élève souvent au-dessus de lui-même : il se met alors à côté de *Tacite*, et quoique ses expressions ne soient pas aussi heureuses que celles de l'historien latin ; comme lui il peint d'un seul trait, et fait penser en racontant. Aussi vrai, aussi hardi que *Tacite*, il dit également le bien et le mal ; mais il croit trop facilement les grands crimes. Il a presque toujours l'air chagrin, et n'a pas assez bonne opinion des hommes. Cet écrivain, de temps en temps original dans ses productions, l'étoit toujours dans sa conduite. Il négligeoit tellement sa parure, que souvent il fut pris pour un mendiant, et qu'un jour il fut arrêté comme tel par les archers des pauvres. Au lieu de l'irriter, cette bévue lui fit plaisir. Il ne travailloit qu'à la chandelle, même en plein jour ; et quand on venoit le visiter, oubliant que le soleil étoit au milieu de sa course, il ne manquoit pas de reconduire, le flambeau à la main. Il fut secrétaire de l'académie française, et en cette qualité travailla au Dictionnaire de cette compagnie. Au mot *Comptable*, il mit cette phrase qui déceloit sa haine invincible pour les financiers : *Tout Comptable est pendable*. Bien que la chose soit vraie quelquefois, ses confrères ne voulurent pas l'admettre, parce que toute vérité n'est pas bonne à dire. En mourant, *Méserai* rétracta le pyrrhonisme qu'il avoit affecté pendant sa vie : « Souvenez-vous » dit-il alors à ses amis, que *Méserai* mourant est plus croyable » que *Méserai* en santé. » Il cessa de vivre en 1683, à 73 ans. I, 46. II, 69.

MICHA, paysan piémontais, qui se sacrifia pour sauver ses camarades au siége de Turin, en 1706. I, 229.

MICHAU (le capitaine), officier espagnol, du temps de *Henri IV* roi de France. III, 159.

MICHEL (St.), archange, dont il est fait mention dans l'épître de S. *Jude*, ℣. 9, étoit le protecteur du peuple juif, comme on le lit au chap. 12 du prophète *Daniel*. L'Eglise en célèbre la fête le 29 de Septembre. III, 119.

MICHEL, fils aîné de ROMAIN-DIOGÈNE, empereur de Constantinople, détrôné en 1071, maltraita ses frères, et les fit enfermer dans un monastère, pour n'avoir pas de concurrent à l'empire. I, 484.

MICHEL-ANGE (*Bonarota* ou *Buonaroti*, dit), peintre, sculpteur et architecte, excella dans ces trois arts. Son pinceau a négligé les grâces ; mais il est fier, terrible, et presque toujours sublime. C'est lui qui traça le dessin de la fameuse basilique de St. Pierre à Rome, et qui l'exécuta, excepté le frontispice, bien inférieur au reste. Ses statues tiennent le premier rang parmi celles qui enrichissent Rome et Florence. Les papes, les rois, les grands, *Soliman* même, empereur des Turcs, donnèrent à cet illustre artiste des marques publiques de leur estime. Il mourut à Rome en 1564, à 89 ans. Le grand-duc, *Côme* de Médicis, le fit déterrer la nuit pour l'inhumer à Florence, où il lui fit de magnifiques obsèques dans l'église de Sainte-Croix. I, 19.

MISYTHE, oncle et tuteur des enfans d'*Anaxilaüs*, tyran de Zanèle ou Zancle, et de Rhegio en Sicile, vers l'an 475 avant J. C. I, 300.

MIDI (*Nicolas*), docteur en théologie, un des juges de la *Pucelle d'Orléans*. III, 226.

MIGNARD (*Pierre*), surnommé *le Romain* à cause du long séjour qu'il fit à Rome, naquit à Troyes en 1610, et mourut à Paris en 1695. On le destinoit à la médecine, mais il étoit né peintre, et il ne fut point médecin. A l'âge de douze ans il dessinoit des portraits fort ressemblans. Dans le cours des visites qu'il faisoit avec le médecin qu'on avoit choisi pour l'instruire, au lieu d'écouter les doctes raisonnemens de l'Esculape, il remarquoit l'attitude du malade et des personnes qui l'approchoient, pour les dessiner ensuite. Il peignit à douze ans la famille du médecin ; et ce tableau frappa les connoisseurs : on l'attribuoit à un artiste consommé. Enfin sa vocation étant manifeste, il fallut le mettre chez un peintre ; et alors il ne marcha point, il courut dans cette carrière. Il n'enfanta plus que de chefs-d'œuvre, se fit une réputation universelle, peignit dix fois *Louis XIV*, qui l'anoblit, et plusieurs fois la famille royale ; honneur que n'avoit pas eu si souvent *le Brun* son rival, auquel il suc-

céda en 1690, dans la charge de premier peintre du roi. II, 503.

MILION, gentilhomme poitevin, que *Philippe-le-Long*, roi de France, fit son maître-d'hôtel, pour récompenser son talent poétique. I, 434.

MILLET (*Jean*), laboureur du village de Bécourt en Picardie, sous le règne de *Henri III*, roi de France. I, 478.

MILLET (*Marie*), fille du précédent. I, 478.

MILON, fameux athlète de Crotone, qui vivoit vers l'an 512 avant J. C. I, 64.

MILTIADE, général athénien, illustra sa patrie par une foule de triomphes, puis devint l'objet de sa haine et de sa jalousie, fut enfermé dans un cachot, et y mourut des blessures qu'il avoit reçues en combattant pour ses ingrats concitoyens, l'an 490 avant J. C. I, 150, 250. II, 397. III, 102.

MINOS I, roi de Crète, étoit fils de *Jupiter* et d'*Europe*, selon la fable. Il régnoit l'an 1432 avant J. C. II, 465.

MINUCIUS-RUFUS (*Marcus*), général de la cavalerie du dictateur *Fabius-le-Temporiseur*, l'an 217 avant J. C. II, 430.

MITHRIDATE I, fondateur du royaume de Pont, environ trois siècles avant J. C. I, 109.

MITHRIDATE III, roi de Pont, que ses victoires, son courage héroïque, et peut-être aussi ses vices, ont fait surnommer *le Grand*, n'avoit que 12 à 13 ans lorsqu'il succéda à son père, l'an 123 avant J. C. Dès ce moment, il fit usage du poison, et en contracta peu à peu l'habitude, pour se mettre à l'abri des mauvais desseins de ses tuteurs. Il s'illustra par sa haine implacable contre les Romains, auxquels il fit perpétuellement la guerre. Son fils se révolta contre lui, et lui refusa la permission de sortir des états qu'il venoit de lui ravir : alors l'infortuné monarque, n'écoutant plus que son désespoir, se donna la mort, 64 ans avant J. C. I, 109, 215. II, 33, 284, 359, 437.

MITRANE, ministre de *Chosroès I*, roi de Perse. II, 112.

MIZAEL, l'un des trois jeunes Hébreux que *Nabuchodonosor* fit jeter dans une fournaise ardente vers l'an 538 avant J. C. II, 150.

MNASITHÉE, citoyen de Sicione, compagnon d'*Aratus*, dans son expédition contre *Nicoclès*, tyran de cette ville. I, 189.

MODESTE, préfet de la Cappadoce, pour l'empereur *Valens*. II, 22.

MOHAMMED-DEMESCHKI, poète musulman, en 790. I, 291.

MOHAMMED-KHALAGE-BAKTHIAR, officier et favori de *Cothbeddin-Ibek*, roi de Delhi aux Indes. I, 342.

MOÏSE ou *Moyse*, le plus grand des législateurs, et l'interprète du Très-Haut auprès du peuple choisi, mourut âgé de 120 ans, l'an 1452, suivant le texte hébreu, ou, suivant le texte samaritain, 1555 avant J. C. I, 233. II, 150, 493.

MOÏSE ou *Moyse* (Saint), après avoir été capitaine de voleurs, se fit solitaire, devint supérieur d'un des monastères de Scété, et mourut à 75 ans, au quatrième siècle. III, 274.

MOLÉ (*Mathieu*), premier président au parlement de Paris, fut un des magistrats les plus éclairés et les plus intègres que la France ait produits. Il mourut garde-des-sceaux en 1656, à 72 ans. II, 236, 349. III, 115.

MOLIÈRE (*Jean-Baptiste Pocquelin* de) né à Paris en 1620, fut destiné à faire des meubles et à vendre des habits comme son père ; mais son génie l'appeloit à un autre état, et il quitta celui de fripier pour se livrer aux études. En fréquentant le théâtre, il prit du goût pour la comédie, et bientôt il en devint le restaurateur parmi nous. Il forma une troupe, et fit lui-même les pièces qu'elle devoit représenter. *Molière*, à la fois auteur et acteur, enleva tous les suffrages; et *Louis XIV* fut si satisfait de ses talens et de ceux de ses confrères, qu'il en fit ses comédiens ordinaires. On peut regarder les ouvrages de ce comique célèbre comme l'histoire des mœurs, des modes et du goût de son siècle. Prompt à remarquer les expressions extérieures des passions, et leurs mouvemens dans les différens états, il saisit les hommes tels qu'ils sont, et expose en habile peintre, les plus secrets replis de leur cœur, le ton, le geste, le langage de leurs sentimens divers. *Louis XIV* demandant à *Boileau* quel étoit le plus grand écrivain de son siècle. « C'est *Molière*, sire, répondit-il. » On lui reproche beaucoup de négligence dans le style, une multitude d'expressions forcées et impropres, quelques licences qui n'étoient jetées que pour la populace ; mais, à ces défauts près, ses pièces respirent par-tout la bonne morale et la vertu. Ce poète

illustre fut suffoqué d'un coup de sang en jouant *le Malade imaginaire*, et mourut quelques heures après, le 17 Février 1673, à 53 ans. Entre les comédies de *Molière*, le *Misanthrope*, le *Tartuffe*, les *Femmes savantes*, l'*Avare*, les *Précieuses ridicules* sont des chefs-d'œuvre qui ont immortalisé l'auteur. On a fait plusieurs éditions des œuvres de ce poète, parmi lesquelles on distingue celle qu'a donnée M. BRET en 1773, en 6 vol. *in*-8°., ou 8 vol. *in*-12. I, 60, 275. II, 79, 488. III, 207.

MONDER. *Voyez* ALAMONDARE.

MONDIR-BEN-MOGHEIRAH, auteur persan. II, 397.

MONFADE, gentilhomme normand. II, 236.

MONTAIGNE (*Michel* de), né en 1533, fut un des plus célèbres écrivains du seizième siècle. Il voulut étudier le cœur de l'homme, et pour le connoître plus complètement, il alla l'observer dans différentes contrées de l'Europe. Son mérite reçut partout des distinctions honorables. Le roi *Charles IX* le décora du collier de l'ordre de St. Michel, alors le plus illustre du royaume. Le résultat de ses observations philosophiques, fut l'ouvrage célèbre auquel il donna le titre modeste d'*Essais*, et que le cardinal *du Perron* appeloit le *Bréviaire des honnêtes gens*. On le lit encore aujourd'hui avec délices. Le style n'en est ni pur, ni correct, ni précis, ni noble; mais il est naturel, vif, hardi, souvent énergique, et exprime naïvement de grandes choses. Jamais auteur ne s'est moins gêné en écrivant que *Montaigne*. Sa plume coule quelquefois avec une liberté cynique. Il dit tout ce qui lui vient à l'esprit; il se permet des écarts continuels; mais on aime à errer avec lui dans le vaste champ de l'histoire, qu'il expose et interprète à son gré, toujours d'une manière originale et agréable, pensant beaucoup, et donnant plus encore à penser. Les meilleures éditions des Essais sont celles de Bruxelles, 1659. 3 vol. *in*-12; de Londres, 1724, 3 vol. *in*-4°.; et de Trévoux, sous le titre de Londres, 1739, 6 vol. *in*-12. *Montaigne* mourut en 1592, âgé de près de 60 ans. I, 317. II, 153, 328, 332.

MONTANUS, sénateur romain, sous le règne de l'empereur *Néron*. I, 372.

MONTAUSIER (*Charles de Saint-Maur*, duc de), pair de France, gouverneur du dauphin fils de *Louis XIV*, s'est rendu cher à la France par sa probité et par son rare mérite; il mourut en 1690, à 80 ans. I, 496.

MONTCALM (*Louis-Joseph Gazon de Saint-Veran*, marquis de), lieutenant-général des armées du roi, naquit en 1712, et se distingua, dès ses plus tendres années, par les talens de son esprit, et par ses vertus guerrières. Après avoir passé par tous les grades militaires, il fut fait en 1756 maréchal-de-camp, et commandant en chef des troupes françaises en Amérique. Il défendit les colonies en héros, et les gouverna en citoyen; mais surmonté par la fortune des Anglais, il ne put qu'arrêter leurs progrès, qui ne trouvèrent plus de barrières après qu'il eut été tué dans une bataille, le 14 Septembre 1759, à 48 ans. Il avoit été créé lieutenant-général l'année précédente. I, 228.

MONTCHALM DE CANDIAC (*Jean-Louis-Elisabeth* de), né à Candiac, au diocèse de Nîmes, en 1719, mort à Paris le 2 Octobre 1726, à l'âge de sept ans. III, 243.

MONTESPAN (*Françoise Athénaïs de Rochechouart*, marquise de), succéda à la duchesse de *la Valière* dans la faveur de *Louis XIV*; mais son humeur impérieuse et bizarre la chassa peu à peu du cœur de ce prince. Il y avoit déjà bien des années qu'elle n'étoit plus favorite, lorsqu'elle mourut en 1707, à 66 ans. I, 479. II, 205, 239, 491.

MONTESQUIEU (*Charles Secondat*, baron de la Brède et de), né en 1689, se livra de bonne heure à l'étude des belles-lettres et de la jurisprudence, et devint président à mortier au parlement de Bordeaux, en 1716. Ses *Lettres Persanes*, qui parurent en 1721, commencèrent sa réputation: c'est une satire ingénieuse et énergique de nos travers et de nos mœurs; mais son pinceau léger, hardi, rapide, n'est pas toujours assez circonspect. Son ouvrage sur la *Cause de la grandeur et de la décadence des Romains*, vit le jour en 1734, et accrut sa gloire littéraire. Des réflexions pleines de finesse, et des peintures très-fortes, donnèrent le mérite de la nouveauté à cette matière traitée tant de fois, et par tant d'écrivains supérieurs. Enfin son livre de l'*Esprit des Lois*, imprimé en 1750, en 2 vol. *in*-4°, porta son nom dans

toutes les contrées de l'Europe savante. Cet écrit, plein de philosophie, de profondeur et de hardiesse, étoit le fruit de vingt années d'étude, de reflexions et d'observations. C'est le chef-d'œuvre d'un citoyen éclairé, d'un véritable ami des hommes, qui voudroit voir ses semblables heureux, et qui s'efforce de contribuer à leur bonheur : il est triste d'y trouver quelquefois des principes d'irréligion, des faits inexacts, des paradoxes présentés pour des vérités, un style inégal, de temps en temps bizarre, souvent trop maniéré. On est dédommagé de ces défauts par les maximes lumineuses, les idées neuves et frappantes, les observations ingénieuses, qui feront toujours admirer cette production immortelle. M. de *Montesquieu* mourut en 1755, à 66 ans. On a donné une édition complète de ses œuvres à Paris, en 1767, en 3 vol. *in*-4°. I, 164.

MONTFORT (*Philippe* de), seigneur français, accompagna *Saint-Louis* dans sa première croisade. I, 301.

MONT-FORT, gentilhomme savoyard, gouverneur de Nice. III, 152.

MONTGOMMERI (le capitaine *de Lorges*, sieur de), officier de la cour de *François I*, père de Gabriel *de Lorges*, comte *de Montgommeri*, qui, sans le vouloir, blessa mortellement *Henri II*, en joûtant contre lui, le 30 Jnin 1559, et fut condamné à avoir la tête tranchée en place de Grève, le 26 Juin 1574. I, 480.

MONTLUC (*Blaise* de), servit dès l'âge de 17 ans, d'abord en qualité de simple soldat, et signala sa bravoure héroïque sous les règnes de *François I*, de *Henri II* et de *Henri III*, qui le fit maréchal de France en 1574. Il mourut 3 ans après, âgé de 77 ans, il en avoit servi 52. Il a laissé des Mémoires ou Commentaires de sa vie, très-curieux et très-intéressans, et que *Henri IV* appeloit *la Bible du soldat*. I, 260. III, 308.

MONTMORENCY (*Anne* de), premier baron, maréchal et connétable de France, sous les rois *François I*, *Henri II*, *François II* et *Charles IX*. Il fut blessé à la bataille de Saint-Denis, qu'il gagna en 1567, et mourut deux jours après de sa blessure, à 74 ans. I, 444. II, 60, 143.

MONTMORENCY (*Henri I* de), duc, pair, maréchal et connétable de France, second fils du précédent, fut élevé à ces glorieuses dignités, moins à cause de son nom, que pour son mérite personnel, sous les règnes de *Charles IX*, de *Henri III* et de *Henri IV*, et mourut en 1614, dans un âge très-avancé. I, 234, 237, 298, 311. II, 218.

MONTMORENCY (*Henri II* de), duc, pair et maréchal de France, fils du précédent, fut nommé amiral de France dès l'âge de 18 ans, et se montra capable de remplir, malgré sa jeunesse, cette importante dignité. Mécontent du cardinal *de Richelieu*, il fit soulever une partie du Languedoc, dont il étoit gouverneur, en faveur du duc d'Orléans, frère de *Louis XIII*; mais vaincu et blessé dans une rencontre, il fut fait prisonnier; puis, abandonné du prince qu'il vouloit soutenir, il devint la victime de la haine du tout-puissant ministre, qui, sous le nom du roi, lui fit trancher la tête le 30 Octobre 1632, à l'âge de 37 ans. I, 101, 481. II, 85, 390, 391.

MONTMORT (*Pierre-Rémond* de), né à Paris en 1678, se livra à l'étude de la philosophie et des mathématiques, fut reçu de l'Académie des Sciences en 1716, et avoit prouvé qu'il étoit digne de cette illustre compagnie, par son savant Essai d'analyse sur les jeux de hasard, dont la meilleure édition est de 1713, *in*-4°. Il mourut de la petite-vérole en 1719, à 41 ans. II, 41. III, 223.

MONTPEZAT, lieutenant des gardes de *François de Lorraine*, duc de Guise, III, 288.

MONTROSE (duc de), pair d'Angleterre, un des seigneurs qui accompagnèrent le cercueil de *Newton*. II, 176.

MORIN (*Louis*), né au Mans, en 1635, se livra à l'étude de la botanique, y fit de vastes découvertes, qui lui ouvrirent les portes de l'Académie des Sciences, et mourut en 1715. III, 262.

MORIOT (M.), chanoine régulier de Sainte-Geneviève, prieur-recteur de la paroisse de Mohon, diocèse de Saint-Malo, curé que sa bienfaisance rendit cher à son troupeau. I, 83.

MORUS (*Thomas*), né à Londres en 1480, se distingua dès sa première jeunesse par ses talens politiques et ses connoissances littéraires. Il étoit déjà un grand homme, lorsque *Henri VIII*, roi d'Angleterre, le nomma grand-chancelier de son royaume; mais sa faveur ne dura pas long-

temps. N'ayant pas voulu souscrire aux innovations du monarque, il fut condamné à perdre la tête sur un échafaud, en 1535. Sa mort fut celle d'un martyr. Cet homme célèbre a laissé quelques écrits, parmi lesquels on distingue son *Utopie*, *in*-8°., Glascou, 1750, traduite du latin en français par *Geudeville*, *in*-12, 1730. Comme *Platon*, il y veut tracer le plan d'une république parfaite; mais il est bien inférieur à son modèle par son style; il l'est bien plus encore par ses idées : c'est un système tissu de moyens chimériques, bizarres, impraticables. III, 170, 290.

MORVILLIERS (*Pierre* de), fut chancelier de France sous *Louis XI*. C'étoit un homme dur, tel qu'il le falloit à ce prince. Il mourut en 1476. I, 89.

MOTHE ou *Motte* (*Antoine-Houdart* de la), fils d'un chapelier de Paris, se fit une réputation très-étendue par les grâces de son esprit, et les finesses répandues dans ses productions. Il enfanta bien des paradoxes dans la littérature. Il fut souvent au-dessous des modèles qu'il vouloit décrier ou imiter; mais il n'en fut pas moins un écrivain estimable qu'on doit placer entre le premier et le dernier rang des bons littérateurs. Sa rare modération, la beauté de son génie, qui brilloit plus dans la conversation que dans ses livres, lui acquirent une sorte de primatie dans la république des lettres; et il paroissoit être le juge-né de tous les écrivains de son temps. Il mourut en 1731, âgé d'environ 60 ans. La collection de ses œuvres forme 11 vol. *in*-12. On y trouve des tragédies, dont une seule, *Inès de Castro*, offre des situations touchantes, et des scènes qui firent couler bien des larmes; des comédies, dont une seule, *le Magnifique*, a mérité de rester au théâtre; des opéra, dont plusieurs sont justement estimés, malgré quelques défauts; des odes plus philosophiques que lyriques, et bien inférieures à celles de *Rousseau*; des eglogues, supérieures à celles de *Fontenelle* pour la forme et le costume, mais moins naturelles, moins vraisemblables que celles de *Théocrite* et de *Virgile*; des fables où il y a de l'invention, mais dépourvues de cette naïveté charmante, de cette noble et élégante simplicité qui caractérisent l'apologue; une traduction en vers français de l'Iliade, production pitoyable, indigne du bruit et des rumeurs qu'elle excita, en naissant dans la république des lettres; enfin, plusieurs écrits en prose, dans lesquels on reconnoît le philosophe et l'homme d'esprit. Il y a dans cette foule d'ouvrages quelques beautés, et des traits fort ingénieux; mais rarement on y remarque cette chaleur, cette élégance, ce beau naturel qui sont l'apanage de l'homme doué d'un vrai génie. II, 504.

MOUL (*Fréderic*), traducteur de *Libanius*. II, 486.

MOYSE. *Voyez* MOÏSE.

MULLERN, chancelier de *Charles XII*, roi de Suède. I, 10.

MUMMIUS (*Lucius*), consul romain, l'an 146 avant J. C., mérita le surnom d'*Achaïcus*, parce qu'il soumit les Achéens. Ce fut lui qui fit brûler Corinthe, l'une des plus superbes villes de la Grèce. III, 126, 213.

MUMMOL (le duc), prince qui fut vaincu par *Gontran*, roi de Bourgogne. III, 210.

MURET (*Marc-Antoine*) né en 1526, apprit de lui-même le grec et le latin, et professa avec tant de réputation à Paris, que le roi et la reine voulurent assister à ses leçons. Il mourut à Rome en 1585, laissant plusieurs ouvrages en vers et en prose, dont la collection forme, 5 vol. *in*-8°. Vérone, 1727. On y trouve de la délicatesse et du goût, mais nulle invention. II, 438.

MURSIUS ou *Meursius* (*Jean*), né à Utrecht en 1579, s'illustra par son vaste savoir, et mourut en 1639, à 60 ans. Parmi les écrits nombreux qu'il a laissés, on distingue ceux qui concernent l'état de l'ancienne Grèce (*Grævius* et *Gronovius* les ont insérés dans leurs recueils); et son Histoire Danoise en latin, publiée en 1638, *in-fol.* II, 184.

MUSSO (*Cornelio*), né en 1511, entra chez les Cordeliers à l'âge de 9 ans, devint évêque de Bertinoro, puis de Bitonto, et assista au concile de Trente. Il mourut en 1574, à 63 ans. II, 438.

MUTEVEKKEL, dixième calife de la race des Abassides, monta sur le trône des Sarrasins en 847, et régna près de 15 ans. I, 315.

MUTIUS-SCÉVOLA, jeune et brave Romain qui signala son courage l'an 507 avant J. C. II, 54, 143.

MUTIUS, beau-père et partisan du grand *Marius*. I, 24.

N.

NARCISSE, affranchi et favori de l'empereur *Claude*. I, 379. II, 46.

NARSES, roi de Perse, succéda à *Varanes III* son père, en 294. Il ne fut pas heureux dans la guerre qu'il fit aux Romains, et mourut après 8 ans de règne. I, 253.

NARSES, eunuque persan, l'un des plus grands généraux de son siècle, commanda les armées romaines, et défit *Totila*, roi des Goths, en 552. I, 42.

NASSAU (le comte de), général des troupes de l'empereur *Charles-Quint*, fit le siége de Mézières en 1520, et menaça Péronne en 1536. I, 45. III, 349.

NECTAIRE fut choisi pour succéder à St. *Grégoire* de Nazianze sur le siége de Constantinople, par les pères du concile assemblé dans cette ville en 381, et à la recommandation de *Théodose-le-Grand*. Il mourut en 397, et eut St. *Jean-Chrysostôme* pour successeur. II, 103.

NEMOURS (*Philippe* de), seigneur français qui accompagna St. *Louis* dans sa première croisade. II, 10.

NEMOURS (le duc de), commandoit dans Paris lorsque *Henri IV* en fit le siége en 1588. I, 298.

NEPOS (*Cornelius*), florissoit du temps de l'empereur *Auguste*, et fut ami de *Cicéron* et d'*Atticus*. De tous les ouvrages dont il avoit enrichi la littérature, il ne nous reste que les vies des plus illustres capitaines grecs et romains; elles sont présentées avec cette précision élégante, et cette délicate philosophie qui caractérisent les bons auteurs du siècle d'*Auguste*. On en a fait plusieurs éditions estimables, parmi lesquelles on distingue celle *Ad usum Delphini*, *in*-4°. 1674; de Leyde, *in*-8°. 1734, et de Paris, *in*-12. 1745. I, 350.

NÉRON (*Caïus-Claudius*), fut consul l'an 207 avant J. C. A la tête des légions romaines il vainquit plusieurs fois *Annibal*, et se joignit à son collègue *Marcus-Livius*, pour combattre *Asdrubal*, qui venoit au secours de son frère. I, 7.

NÉRON (*Claudius-Domitius*), fils de *Caïus-Domitius-Ænobarbus* et d'*Agrippine*, fut adopté par l'empereur *Claude*, et lui succéda l'an 54 de J.C. Il fut l'horreur de l'humanité, abusa du plus féroce despotisme, remplit Rome de sang, fit mourir sa mère, ses précepteurs, ses amis, et se poignarda lui-même l'an 68 de J. C. I, 127, 322, 371, 379, 391. II, 173. III, 166, 332.

NERVA (*Marcus-Cocceïus*), célèbre jurisconsulte romain, que l'empereur *Vespasien* combla d'honneurs et de bienfaits. II, 152.

NERVA (*Cocceïus*), succéda à l'empereur *Domitien*, l'an 96 de J. C. C'est le premier César qui ne fut point Romain ou Italien d'origine. Il régna sagement, quoique peut-être avec trop de foiblesse; protégea les lettres et les talens, et mourut après avoir adopté *Trajan*, dans la douzième année de son règne. I, 385. II, 361.

NEWMAN, chirurgien de *Charles XII*, roi de Suède. II, 59.

NEWTON (*Isaac*), né en 1642 d'une famille noble de la province de Lincoln en Angleterre, s'adonna de bonne heure à la géométrie et aux mathématiques. Son nom seul dit avec quel succès il les cultiva. Son génie créateur se fit des routes dans les sentiers de l'infini; son œil, presque divin, aperçut le mécanisme de l'univers; il fut, pour ainsi dire, le premier des mortels qui découvrit l'art de l'Éternel, et les merveilles de ses ouvrages. Les productions de ce grand homme étonnèrent tous ceux qui pensent. On avoit admiré *Descartes*: il fallut plus que de l'admiration pour *Newton*. Il est impossible aujourd'hui d'être profond mathématicien sans posséder ses écrits, dont les plus répandus sont ses Principes de la Philosophie naturelle, où il développe son système de l'Attraction; son Traité et ses Leçons d'Optique, et son Analyse *per quantitatum series*, etc., que M$_{gr}$ *de Buffon* a traduits en français en 1740. Cet homme, à qui nous devons tant de lumières, mourut, comblé d'honneurs, en 1727, à 85 ans. II, 175. III, 258.

NIBOBET, procureur au parlement de Paris, à qui M. *de Harlai* fit une leçon tout-à-la-fois plaisante et sévère. II, 52.

NICANDRE, poète et grammairien grec,

vers l'an 140 avant J. C. Il ne nous reste de lui que deux poèmes intitulés, *Theriaca* et *Alexipharmaca*, que *Jacques Guérin* a traduits en vers français. Cette version, estimée de M. *de Thou*, parut à Anvers en 1567, in-4°. II, 184.

NICANOR, officier de *Philippe* père d'*Alexandre-le-Grand*, roi de Macédoine. I, 285.

NICÉPHORE (St.), célèbre martyr d'Antioche, vers l'an 260 de J. C. III, 21.

NICÉPHORE-DIOGÈNE, fils de *Romain Diogène*, empereur de Constantinople, voulut oter le trône et la vie à *Alexis-Comnène*, son souverain et son bienfaiteur. I, 484.

NICÉTAS, sénateur d'Alexandrie, du temps de St. *Jean* l'Aumônier. I, 459.

NICIAS, ami d'*Agésilas-le-Grand*, roi de Sparte. II, 378.

NICIAS, capitaine athénien, s'éleva par son mérite aux premiers emplois militaires, et fit souvent triompher sa patrie. On le força d'aller faire la guerre à Syracuse; il s'opiniâtra au siége de cette ville, fut vaincu, fait prisonnier et mis à mort, l'an 413 avant J. C., avec *Démosthène* son collègue. II, 230.

NICIAS, citoyen de la ville d'Egine en Sicile, et partisan des Romains, dans le temps de la seconde guerre punique. I, 23.

NICOCLES, tyran de Sicione, ville de la Grèce, et capitale des Achéens, fut chassé par *Aratus*, l'an 252 avant J. C. I, 186.

NICOCRÉON, capitaine d'*Alexandre-le-Grand*, devint roi de Chypre après la mort de ce héros. II, 357.

NICODROME, musicien grec, contemporain de *Crates*. II, 445.

NICOLAS (St.), célèbre evêque de Myre en Lycie, qui vécut, à ce qu'on croit, au quatrième siècle, et qui fut honoré dès le sixième, par un culte public. II, 262.

NICOLAUS, citoyen de Syracuse, l'an 413 avant J. C. II, 231.

NICOLE (*Pierre*), né à Chartres en 1625, s'appliqua de bonne heure à l'étude sous les yeux de son père. Doué des dispositions les plus heureuses, il fit de rapides progrès. Après ses humanités, il vint à Paris pour son cours de philosophie et de théologie; et ce fut alors qu'il connut les célèbres solitaires de Port-Royal. Bientôt, se rendant comme eux, volontaire anachorète, il voulut partager leurs exercices, imiter leurs vertus et profiter de leurs lumières. A leur exemple, il consacra tout son temps à défendre l'Eglise contre deux sortes d'ennemis qui déchiroient son sein, les calvinistes et les casuistes relâchés. En confondant les adversaires du christianisme, il éclaira les fidèles; et presque tous ses écrits produisent encore des biens innombrables. *Nicole* mourut en 1695, à 70 ans. II, 44. III, 280.

NICON, fameux athlète de l'île de Thase, ou Thasos. II, 372.

NILHISDALE, lord qui suivit le parti du prétendant à la couronne d'Angleterre, en 1716. I, 125.

NOÉ, célèbre patriarche, fils de *Lamech*, naquit l'an 2978 avant J. C. Pour récompenser ses vertus, Dieu le preserva seul, avec sa famille, du déluge universel, par lequel il fit périr le genre humain, devenu trop criminel. Ce saint homme repeupla la terre avec ses trois fils, et mourut âgé de 950 ans. II, 495.

NONIUS, contemporain de *Cicéron*. I, 307.

NORMAND (le capitaine), officier français, du parti des protestans en 1573, au siége de la Rochelle. III, 301.

NORMAND, ou *Normant* (*Alexis* le), avocat célèbre au parlement de Paris, rendit son nom immortel par sa mâle éloquence et sa rare intégrité. Le barreau le perdit en 1745, à 58 ans. III, 346.

NORWICH (*Jonah* Lord), gouverneur d'Angoulême, pour les Anglais, en 1345. I, 43.

NOSTRE (*André* le), né en 1613, et mort en 1700, s'appliqua dès son enfance à l'agriculture. Ses talens le firent connoître du célèbre *Fouquet*, qui lui donna les moyens de les développer davantage, en le chargeant de former ses magnifiques jardins de Vaux-le-Vicomte. Le *Nostre* alors inventa un nouvel art dans sa partie, et *Louis XIV* l'attacha à son service, et le combla de bienfaits. Il le décora du cordon de Saint-Michel, et lui donna la charge de contrôleur-général de ses bâtimens et de dessinateur de ses jardins. II, 461. III, 267.

NOUSCHIRVAN. *Voyez* CHOSROES.

NOVION (M. de), premier président au parlement de Paris. III, 93.

NUB, pieux solitaire de la Thébaïde, en Egypte. II, 5.

NUMÉRIEN (*Marcus-Aurélius*), succéda à *Carus* son père, sur le trône des *Césars*, en 284, et fut tué dans l'année même par la perfidie d'*Arrius-Aper*, son beau-père. *Dioclétien*, que l'armée proclama, vengea sa mort, en tuant lui-même *Aper*. II, 1.

NUMITORIA, dame romaine, mère de la jeune *Virginie*, que le décemvir *Appius* vouloit déshonorer. I, 471.

NUMITORIUS, frère de la précédente, et oncle maternel de *Virginie*. I, 472.

NYPSIUS, capitaine de *Denys-le-Jeune*, tyran de Syracuse. I, 175.

O.

O (*François* d') par les plus viles adulations, s'éleva sous *Henri III*, roi de France, à l'important emploi de surintendant des finances, qui lui fut conservé par *Henri IV*. Il abusa du crédit qu'il sut se procurer sur l'esprit de ces deux princes pour accabler le peuple d'impôts arbitraires et multipliés. Il mourut en 1594, « ayant l'ame et le corps également « gâtés de toutes sortes de vilenies, » comme le dit un historien de ces temps-là. I, 310, II, 391.

OCTAÏ-KHAN, ou *Hoclod-Khan*, fils de *Gengis-Khan*, succéda à son père dans l'empire des Mogols en 1226. Il se montra digne du trône par ses vertus civiles et guerrières. I, 259, II, 77, 367.

OCTAVE, ou *Octavien*. *Voyez* AUGUSTE.

OCTAVIE, fille de l'empereur *Claude*, fut donnée pour épouse, à l'âge de seize ans, au barbare *Néron*, qui la répudia dès qu'il fut maître de l'empire. Il la relégua dans une île, où cette princesse infortunée fut contrainte de se faire ouvrir les veines par ordre du tyran: elle n'avoit encore que 20 ans, et ses vertus méritoient un meilleur sort. I, 373.

OCTAVIUS (*Cneïus*), consul romain, l'an 87 avant J. C., collègue de *Cinna*, et partisan de *Sylla*, contre la faction du célèbre *Marius*. II, 32.

OLGIATI, l'un des assassins de *Galéas-Sforce* duc de Milan, en 1476. III, 289.

OLIVARÈS (le comte d') seigneur espagnol, sous le règne de *Philippe IV*, qui l'honora de sa confiance. I, 15.

OLIVIER, un de ces preux chevaliers si célèbres dans nos anciens romans. II, 24.

OLLIER ou *Olier* (*Jean-Jacques*), fut nommé curé de S. Sulpice à Paris, en 1642. Il fonda un séminaire pour lequel il obtint des lettres-patentes en 1645. Il se démit de sa cure sept ans après, employa son loisir à réformer l'abbaye de Pébrac, dont il étoit abbé, refusa deux évêchés, et mourut au milieu des travaux que lui avoit imposés son zèle apostolique, en 1657, à 49 ans. III, 74.

OLYMPIAS, sœur d'*Alexandre* roi des Epirotes, épousa *Philippe*, roi de Macédoine, et fut mère d'*Alexandre-le-Grand*. Elle fut mise à mort l'an 316 avant J. C., par ordre de *Cassander*, qui voulut punir les cruautés sans nombre que cette princesse s'étoit permises après la mort de son fils. I, 144. III, 174.

OMULUS, sénateur opulent, sous le règne de l'empereur *Antonin-le-Pieux*. II, 108.

OPPIUS, romain, contemporain de *Jules-César*. I, 355.

ORBILIUS de Benevent, fameux grammairien. Il parvint à un si grand âge, qu'il oublia, dit-on, tout ce qu'il savoit; et comme il ne savoit que des mots, il n'oublia pas grand-chose. III, 116.

ORIGÈNE, naquit à Alexandrie, l'an 189 de J. C. Les talens de son esprit lui firent par-tout des admirateurs. Sa vertu, ainsi que son génie, fut si précoce, que *Léonide* son père alloit baiser sa poitrine lorsqu'il dormoit, la regardant comme le sanctuaire de l'Esprit-Saint. Il mourut en 254, après avoir laissé à l'Eglise une foule de savans et pieux ouvrages, dont la plus ample édition est celle du P. *de la Rue*, bénédictin, 4 volumes *in-folio*, grec et latin. II, 56, 182.

ORLÉANS (*Jean-Baptiste-Gaston* de France, duc d') fils puîné de *Henri IV*, et frère de *Louis XIII*, naquit à Fontainebleau en 1608. Il n'est guère connu dans l'histoire que par ses cabales contre le cardinal de *Richelieu*. Poussé par ses favoris, il tenta plusieurs fois de le perdre. Sa vie fut un reflux perpétuel de querelles et de raccommodemens

avec le roi et son ministre. Mêlé dans toutes les entreprises des mécontens, il en sortit toujours en sacrifiant ceux qui l'y avoient fait entrer. Il traina presque tous ses amis à la prison ou à l'échafaud, sans les plaindre. Il mourut en 1660, âgé de 52 ans. I, 265.

ORLÉANS (*Philippe* de France, duc d'), second fils de *Louis XIII*, né en 1640, eut le nom de duc d'Anjou jusqu'en 1661, qu'il prit celui de duc d'Orléans. Il épousa *Henriette* d'Angleterre, princesse qui réunissoit l'éclat de la beauté à tous les charmes de l'esprit. Il suivit *Louis XIV* son frère, dans sa campagne de 1667, dans celle de 1672, et contribua à ses victoires. En 1677, il assiégeoit S. Omer, lorsque le prince d'Orange, qui commandoit les armées d'Espagne et de Hollande, s'avança pour l'empêcher de se rendre maître de cette place importante. Le duc d'Orléans, aidé des maréchaux de *Luxembourg* et d'*Humières*, sortit de ses lignes, livra la bataille, et remporta la victoire à Mont-Cassel. Dans cette occasion, le prince chargea avec une valeur et une présence d'esprit qu'on n'attendoit pas d'un homme efféminé. Après cet exploit mémorable, il rentra dans ses lignes, et bientôt se rendit maître de la ville. Il mourut en 1701, à 61 ans. I, 5.

ORLEANS (*Philippe*, petit-fils de France, duc d') fils du précédent, et de *Charlotte Elisabeth de Bavière*, sa seconde femme, naquit en 1674. Dès sa jeunesse, il montra la valeur des héros, et ses exploits lui firent donner le commandement de l'armée de Lombardie en 1706. Le maréchal *de Marsin*, qui commandoit sous lui, et qui avoit le secret de la cour, ne voulut point suivre l'avis qu'il donna de sortir des lignes de circonvallation dont il avoit environné Turin, pour aller combattre le duc de Savoie, qui s'approchoit à la tête d'une armée formidable. Ces lignes, trop étendues pour être bien gardées, furent forcées. Le duc *d'Orléans*, dès les premières attaques, accourut où le danger étoit le plus pressant; il y montra un courage digne d'un petit-fils de *Henri IV*, et blessé de deux coups de feu, il fut enfin obligé de se retirer. Cette retraite, jointe à la mort de *Marsin*, qui venoit d'être tué, occasiona l'entière dispersion de l'armée. En 1707, il alla au secours du roi d'Espagne, prit Lérida, écueil des plus grands capitaines, s'empara de Tortose; et apprenant que *Philippe V* alloit abdiquer la couronne, il songea à l'obtenir pour lui. Son projet fut découvert; ses agens furent arrêtés: Monseigneur, père de *Philippe V*, opina dans le conseil, qu'on fît le procès à l'ambitieux prince; mais *Louis XIV* crut qu'il valoit mieux ensevelir dans le silence cette espèce de conspiration. Après la mort de ce monarque, le duc *d'Orléans* fut déclaré régent du royaume par le parlement, pendant la minorité du roi *Louis XV*. Il prouva, pendant son administration, qu'il possédoit toutes les qualités nécessaires pour rendre le royaume heureux et florissant; mais l'extrême confiance qu'il donna au cardinal *Dubois* son favori, son amour pour les plaisirs, son goût trop outré pour les sciences plus curieuses qu'utiles à un homme d'état, privèrent la nation d'une partie des avantages que faisoient espérer ses heureuses qualités. Il mourut subitement en 1723, âgé de près de 50 ans. I, 91, 267. II, 12, 172. III, 151, 333.

OROMASE, père de *Zoroastre*, législateur des Persans. II, 113.

ORREBOW (*Guillaume*), criminel anglais, condamné à mort en 1763, mais digne d'un meilleur sort pour sa bonne foi. I, 303.

ORTOGULE, fils de *Bajazet I*, empereur des Turcs. I, 140.

OSSONE (Don *Pierre Giron*, duc d'), après s'être distingué dans les guerres des Pays-Bas, fut nommé vice-roi de Sicile et de Naples. Il mourut en 1624. *Gregorio-Leti* a publié sa vie, en 3 vol. *in*-12. Elle est assez curieuse, malgré la minutieuse prolixité de l'historien. I, 120. II, 365.

OTANES, seigneur persan, un de ceux qui placèrent *Darius*, fils *d'Hystaspes*, sur le trône. II, 419. III, 121.

OTHON (*Marcus-Salvius*), fit assassiner l'empereur *Galba*, et se fit proclamer Auguste l'an 69 de J. C. Il ne jouit pas long-temps de son usurpation. Vaincu par *Vitellius*, il se donna la mort dans le troisième mois de son règne. I, 376, 377. II, 437.

OUEN (S.), naquit vers l'an 609, fut fait archevêque de Rouen et chancelier de France, et mourut à Clichi près de Paris, le 24 Août 683. Il est

auteur

auteur de la vie de S. *Eloi*. I, 455.

OVINIUS-CAMILLE, sénateur romain, sous le règne de l'empereur *Alexandre-Sévère*. II, 49.

OZANAM (*Jacques*), né à Bélignieux en Bresse en 1640, se livra tout entier à l'étude des mathématiques, les enseigna avec le plus grand succès, en donna des traités méthodiques et lumineux, mérita une place à l'Académie des Sciences, et mourut en 1717, à 77 ans. Jamais ce savant ne voulut se mêler des affaires de religion, ni des questions qui s'agitent en théologie: « C'est » aux docteurs de Sorbonne à les » discuter, disoit-il; au pape à les » décider: le devoir du mathématicien et d'aller au ciel en ligne » perpendiculaire. » I, 472.

P.

PACÔME (S.), fondateur des maisons monastiques de la Thébaïde, compta plus de cinq mille disciples, auxquels il donna une règle pleine de sagesse, et l'exemple des plus hautes vertus. Il mourut le 3 Mai 348, âgé d'environ 56 ans. II, 98.

PACONIUS, abbé et chef de quinze cents moines dans la Thébaïde. II, 196.

PACUVIUS, romain, fut contemporain d'*Auguste*, III, 146.

PACTYAS, Grec, qui se mit sous la protection des habitans de Cumes. II, 319.

PALÉMON (S.), solitaire de la Thébaïde au quatrième siècle, fut maître de S. Pacôme. II, 98.

PAMBON (S.), abbé du désert de la Montagne de Nitrie en Egypte, vers l'an 388. I, 271.

PANDASIO, célèbre professeur de Bologne au sixième siècle. II, 186.

PAN-HYAY, mère de *Thyng-Ti*, empereur de la Chine. II, 46.

PANSOPHIUS, évêque contemporain de S. *Jean-Chrysostôme*. II, 74

PANTHÉE, épouse d'*Abradate*, *roi de* la Susiane sous *Cyrus-le-Grand*. I, 115, 131, 464.

PANTHITES, soldat lacédémonien, servit sous *Léonidas*, et périt avec ce prince au défilé des Thermopyles. II, 318.

PAPINIEN, célèbre jurisconsulte du 3.e siècle, fut mis à mort par l'ordre de l'empereur *Caracalla* en 212, à 37 ans. I, 394.

PAPIRIA, mère de *Scipion-Emilien*. II, 240.

PAPIRIUS-CURSOR (*Lucius*), célèbre général romain, fut 5 fois consul: la première, l'an 326 avant J. C. Il fut dictateur 17 ans après, et ce fut par cette dignité suprême qu'il termina cette glorieuse carrière durant laquelle il remporta une multitude de victoires sur les Samnites et les autres ennemis de Rome. III, 198.

PAPIRIUS-PRÆTEXTATUS, jeune sénateur romain, modèle de discrétion. III, 173.

PARÉ (*Ambroise*), fut chirurgien des rois *Henri II*, *François II*, *Charles IX* et *Henri III*. Il auroit été enveloppé dans le massacre de la Saint-Barthelemi, si *Charles IX* lui-même ne l'eût sauvé en l'enfermant dans sa chambre. « Il ne seroit pas raisonnable, dit alors ce prince, qu'un » homme qui peut servir à tout un » petit monde, fût ainsi massacré. » Il mourut en 1590, laissant quelques traités de Chirurgie qu'on estime encore, et qu'on lit avec fruit. II, 58.

PARIS-DUVERNEI (M.), citoyen bienfaisant, aux vues patriotiques duquel on doit la fondation que *Louis XV* a faite de l'Ecole Militaire. I, 155.

PARMÉNION, général des armées d'*Alexandre-le-Grand*, eut beaucoup de part à la confiance et aux exploits de ce conquérant, qui, malgré ses services, le fit mourir à l'âge de 70 ans, sous prétexte d'avoir tramé une conspiration. I, 252. II, 131.

PARRHASIUS, peintre célèbre d'Ephèse, contemporain et rival de *Zeuxis*, florissoit vers l'an 420 avant J. C. III, 241.

PAS (*François* de) gentilhomme français, fut tué à la bataille d'Ivry, sous les yeux de *Henri IV*, qui regretta ce héros. I, 310.

PASCAL. (*Blaise*), né à Clermont en Auvergne, en 1623, fut un grand homme dès sa naissance. Son génie, capable d'enfanter les arts, s'il n'eût point été prévenu, atteignit sans guide les plus grands maîtres. L'Europe savante ne put assez admirer ses progrès rapides; elle le vit avec surprise assujettir le premier l'air à son calcul, et commencer ces merveilleuses découvertes qui furent achevées par *Newton* et *Leibnitz*. Au milieu de ses succès géométriques, *Pascal* abandonna les sciences pro-

fanes pour ne songer qu'à celle du salut. C'est à cette étude sacrée que sont dus ces ouvrages qui ont illustré le siècle de *Louis-le-Grand*, et auxquels on doit rapporter l'époque de la fixation du langage. Il mourut en chrétien, comme il avoit vécu, en 1662, à 39 ans. I, 682, 340.

PASCHASIUS-JUSTUS, médecin flamand, auteur d'un Traité sur le Jeu, publié en 1560, l'un des plus anciens ouvrages sur cette matière. Il le fit pour se guérir de sa passion funeste pour les jeux de hasard; mais il perdit son temps, et le mal triompha du remède. II, 331.

PATHESITHE, chef des mages, qui plaça le faux *Smerdis* sur le trône de Perse, après la mort de *Cambyse*, fils de *Cyrus-le-Grand*. II, 418.

PATRU (*Olivier*), né à Paris en 1604, suivit le barreau, et cultiva avec succès l'éloquence et les lettres. Sa réputation lui mérita une place à l'académie française en 1640. Il fit à sa réception un remercîment dont les académiciens furent si charmés, qu'ils ordonnèrent qu'à l'avenir tous ceux qui seroient reçus feroient un discours pour remercier la compagnie. *Patru* mourut en 1681. II, 237.

PAUL-EMILE (*Lucius*), célèbre général romain, fut deux fois consul: la première, l'an 182 avant J. C., et la seconde, 14 ans après. C'est pendant son second consulat qu'il défit *Persée* roi de Macédoine, et qu'il réduisit ce royaume en province romaine. I, 87, 99, 215. II, 88, 243, 454.

PAUL (Saint) apôtre de J. C., et docteur des gentils, naquit à Tarse en Cilicie, de parens juifs. Il fut élevé avec soin par son père, qui étoit pharisien, et envoyé à Jérusalem, pour étudier la loi sous *Gamaliel*. Quelque temps après, se livrant à tout son zèle pour le judaïsme, il se montra le plus implacable persécuteur des disciples de J. C. Il assista au martyre de saint *Etienne*. Il obtint ensuite la permission d'emprisonner tous ceux qui suivoient la doctrine des apôtres; mais lorsqu'il prenoit le chemin de *Damas*, il fut tout-à-coup miraculeusement converti, reçut le baptême, et devint le prédicateur le plus ardent de l'Evangile. Il annonça J. C. en Arabie, à Jérusalem, à Césarée et à Tarse, d'où saint *Barnabé* le mena à Antioche. Ce fut là que les fidelles prirent pour la première fois le nom de Chrétiens. Après les avoir affermis dans les pratiques de la religion, le saint apôtre continua de porter le flambeau de la foi dans les contrées voisines. Il assista au concile de Jérusalem, et parcourut ensuite la Syrie, la Cilicie, la Lycaonie, la Phrygie, la Galatie, la Macédoine, etc. puis étant retourné à Jérusalem, il y fut arrêté par le tribun *Lysias*, et conduit à *Félix*, qui le retint pendant deux ans prisonnier à Césarée. Il comparut devant *Festus*, qui voulut le mener à Jérusalem pour le juger. Paul en appela à *César*, et fut conduit à Rome: il y demeura 2 ans prisonnier sur sa parole. Ayant ensuite obtenu sa liberté, il en profita pour faire de nouveaux proselytes: il parcourut l'Asie et la Grèce, et revint à Rome avec saint *Pierre*, l'an 66 de J. C. On croît que ce fut alors qu'il eut la tête tranchée par l'ordre de *Néron*. Il nous reste 14 épîtres de cet apôtre, qui portoit le nom de *Saul* avant de prendre celui de *Paul*. II, 262. III, 217.

PAUL (Saint), le premier des solitaires chrétiens dont l'histoire fasse mention. Il se retira dans le désert pour fuir la persécution de *Dèce*, et s'enferma dans une caverne, où il vécut jusqu'à l'âge de 113 ans. On dit qu'un corbeau lui apporta tous les jours du pain, et qu'après sa mort 2 lions firent la fosse dans laquelle saint *Antoine* l'enterra, l'an 341 de J. C. I, 478.

PAULE (Sainte), dame romaine, descendoit par sa mère des *Scipions* et des *Gracques*, dont elle eut les grandes qualités, qu'elle releva par toutes les vertus du christianisme. Elle vécut sous la conduite de S. *Jérôme*, qui a écrit sa vie, et elle termina toutes ses austérités par une mort sainte, en 407, à 57 ans. I, 5. II, 476.

PAULIN, compagnon d'étude de l'empereur *Théodose II*, qui l'éleva aux premières dignités. I, 606. III, 20.

PAULINE, épouse de *Sénèque-le-philosophe*. I, 127.

PAUSANIAS, roi de Lacédémone, de la race d'*Hercule*, monta sur le trône l'an 479 avant J. C. I, 186. II, 173.

PAUSANIAS, littérateur grec, et courtisan d'*Archélaüs*, roi de Macédoine. Il porta le surnom de *Cramine*, parce qu'il étoit de cette ville. I, 103.

PAUSANIAS, historien et orateur grec, florissoit sous le règne de l'empereur

Antonin-le-Philosophe. Il nous a laissé une excellente description de la Grèce en dix livres, dont la meilleure édition est celle de 1696, *in-fol*. I, 64.

PAYS (*René* le), né en 1636, s'adonna à la poésie française, eut des admirateurs et des critiques, et fut appelé le *Singe de Voiture*. Il mourut en 1690. On ne doit pas le placer parmi les meilleurs écrivains du siècle de *Louis XIV*; mais il ne faut pas le confondre avec les plus médiocres. Ses *Nouvelles Œuvres*, 2 vol. *in-12*., Paris, 1672, ne manquent ni d'esprit ni d'enjouement. I, 89.

PAZZI (les), nom d'une famille autrefois puissante à Florence, et ennemie de celle de *Médicis*. II, 182.

PÆDARÈTE, Lacédémonien, célèbre par son patriotisme. II. 464. III, 153.

PECHON (*Claude*), pauvre vigneron du village de Mombré-lès-Reims, en 1770. III, 104.

PÈDRE DE TOLÈDE (Dom), ambassadeur d'Espagne auprès de *Henri IV*, roi de France. III, 143.

PÉLAGE, fameux hérésiarque, né dans la Grande-Bretagne au quatrième siècle, se fit moine, et se distingua d'abord par sa piété et par sa science; mais ensuite se livrant aux spéculations d'une philosophie profane, il prétendit que l'on peut opérer son salut par les seules forces du libre-arbitre, et sans le secours de la grace, que l'homme peut de lui-même parvenir à un état de perfection dans lequel il ne soit plus sujet aux passions ni au péché; que la grace est donnée à proportion qu'on l'a méritée: qu'il n'y a point de péché originel; et que les enfans qui meurent sans baptême ne sont point damnés. Ces erreurs furent anathématisées dans un grand nombre de conciles. Elles se répandirent néanmoins en Angleterre, et les évêques des Gaules y envoyèrent S. *Germain* d'Auxerre pour les réfuter. III, 341.

PÉLÉE, fils d'*Eaque* et petit-fils de *Jupiter*, épousa *Thétis*, dont il eut *Achille*. II, 107.

PELLETIER (*Claude* le), né en 1630, succéda au célèbre *Colbert* dans la charge de contrôleur-général des finances, dont il se démit six ans après, pour ne plus s'occuper que de l'étude et de l'affaire de son salut. Il mourut en 1711, à 81 ans. II, 239.

PELLETIER DE SOUZI (*Michel* le), frère du précédent, se distingua comme lui dans le ministère, et à son exemple quitta la cour à l'âge de 80 ans, pour se livrer, dans l'abbaye de S. Victor, à tous les exercices de la vie chrétienne. Il mourut six ans après, en 1725. II, 161.

PELLETIER DE MORFONTAINE (M. le), intendant de Soissons. I, 82.

PÉLOPIDAS, fameux Thébain, qui rendit la liberté à sa patrie, et qui l'illustra par ses victoires. Il fut tué en combattant contre *Alexandre*, tyran de Phère, l'an 364 avant J. C. I, 178. II, 65, 357. III, 169.

PEMBROKE (le comte de), pair d'Angleterre, l'un des seigneurs qui honorèrent les funérailles de *Newton*. II, 176.

PENTERIEDER (le baron de), ambassadeur de l'Empire auprès de *Louis XIV*, roi de France. I, 382.

PÉPIN-LE-BREF, ou *le Petit*, fils de *Charles-Martel*, et chef de la seconde race de nos rois, fut élu à Soissons en 752, dans l'assemblée des états-généraux de la nation. Il mourut d'hydropisie à S. Denis, en 768, à 54 ans. I, 418. II, 348.

PERDICCAS, l'un des généraux d'*Alexandre-le-Grand*, voulut être roi de Macédoine après la mort de ce conquérant; mais une ligue qui se forma contre lui le fit périr au milieu de ses troupes que l'on avoit soulevées, l'an 322 avant J. C. II, 7, 169.

PÉREFIXE (*Hardouin de Beaumont* de), fils d'un maître d'hôtel du cardinal de *Richelieu*, se distingua dans ses études, devint précepteur de *Louis XIV*, puis évêque de Rhodez, enfin archevêque de Paris en 1664. Il mourut six ans après, laissant quelques écrits, parmi lesquels on distingue son excellente histoire de *Henri IV*, attribuée par quelques auteurs, mais sans preuves, au célèbre *Mézerai*. II, 335.

PÉRICLÈS, citoyen d'Athènes, qu'il gouverna long-temps avec plus d'éclat peut-être que de sagesse. Il fut grand capitaine, habile politique, excellent orateur, et mourut l'an 429 avant J. C. I, 108, 117, 320. II, 66, 85, 138, 178, 255, 485. III, 238.

PÉRILLUS, officier d'*Alexandre-le-Grand*, que ce conquérant honora de ses bienfaits. II, 396.

PERRAUT (*Claude*), médecin de la faculté de Paris, abandonna en quelque sorte cette profession pour se livrer à l'étude de l'architecture. Il s'ap-

pliqua aussi à la physique et à l'histoire naturelle, et devint l'un des plus illustres membres de l'académie des sciences. Il mourut en 1688, à 75 ans. III, 250.

PERRETI, échanson d'*Alphonse V*, roi d'Aragon. III, 159.

PERSÉE, dernier roi de Macédoine, succéda à *Philippe* son père, l'an 178 avant J. C., fit la guerre aux Romains, fut vaincu par *Paul-Emile*, et conduit en triomphe à Rome, où il mourut dans les fers, l'an 168 avant l'ère chrétienne. I, 87, 147, 167, 215. II, 456.

PERTHARIT, roi des Lombards, en 661, mourut en 686. II, 213.

PERTINAX (*Ælius* ou *Publius-Elvius*), fils d'un affranchi nommé *Elvius*, simple mercier de profession, ou qui, selon d'autres, gagnoit sa vie à cuire des briques, fut élevé avec soin dans les belles-lettres, et y fit tant de progrès qu'il les enseigna avec réputation en Ligurie. Dans la suite il prit le parti des armes, fut fait consul l'an 179 de J. C., devint préfet de Rome, et eut le gouvernement de plusieurs provinces considérables. Enfin, après la mort de *Commode*, il fut élu empereur à 70 ans, par les soldats prétoriens, le 1 Janvier 193. Mais ces mêmes soldats l'assassinèrent 87 jours après, parce qu'il vouloit les contenir dans la subordination militaire, qu'ils ne connoissoient plus depuis long-temps. I, 392.

PESCENNIUS-NIGER, proclamé empereur romain l'an 173, fut assassiné un an après, et n'eut pas le temps de faire tout le bien que promettoient ses vertus. I, 393. II 459, III, 193.

PETERBOROUGH, général anglais, qui prit Barcelone en 1705. I, 301.

PETILIUS (les), Romains, tribuns du peuple, accusateurs de *Scipion l'Africain*. II, 242.

PETIT (*Guillaume*), confesseur de *Louis XII*, en 1514. II, 266.

PÉTRARQUE (*François*), né à Arezzo en 1304, se distingua par son grand talent pour la poésie, fut estimé et recherché de ses contemporains, reçut les plus grands honneurs, et mourut dans une agréable retraite qu'il s'étoit choisie près de Vaucluse, en 1374, à 70 ans. I, 247.

PETRONE (*Arbiter*), fut proconsul de Bithynie, et devint favori de *Néron*. Accusé d'avoir conspiré contre cet empereur, il fut condamné à mort. Il se fit ouvrir, puis refermer les veines de temps en temps, s'entretenant de vers et de poésie avec ses amis; il expira vers l'an 66 de J. C. Nous avons de lui un poème sur la guerre civile entre *César* et *Pompée*, supérieur à celui de *Lucain* dans bien des endroits, mais qui n'est nullement dans le goût de l'épopée. On lui attribue encore plusieurs autres ouvrages auxquels les bonnes mœurs ne sauroient applaudir. I, 373.

PÉTRONIE, fille du consul *Menenius-Agrippa* et d'*Ebusse*. I, 148.

PETRONIUS, l'un des officiers de *Jules-César*, I, 354.

PÉTUS, noble Romain sous le règne de l'empereur *Claude*. I, 127.

PHARNABAZE, satrape persan, du temps d'*Agésilas-le-Grand*, roi de Sparte. III, 110, 111.

PHARNACE, fils de *Mithridate*, roi de Pont, se révolta contre son père, et l'obligea de se tuer de désespoir, l'an 64 avant J. C. Il resta neutre entre *César* et *Pompée*. Mais le premier voulant qu'il se déclarât pour lui, lui fit la guerre et le vainquit, l'an 47 avant J. C. I, 6.

PHAVORIN, ou *Favorin*, sophiste célèbre, sous l'empereur *Adrien*. I, 136, 308, 387. II, 476.

PHÉDIME, fille d'*Otanès*, seigneur persan, et femme du faux *Smerdis le Mage*, usurpateur du trône de Perse. II, 419.

PHIDIAS, célèbre sculpteur grec, florissoit vers l'an 448 avant J. C. I, 19.

PHILASTRE (S.), évêque de Bresse, en Italie, vers l'an 374; se trouva au concile d'Aquilée, avec S. *Ambroise*, en 381, fit connoissance à Milan avec S. *Augustin*, et mourut le 18 Juillet 387. II, 416.

PHILÉMON, poète comique grec, dont *Plaute* a imité la comédie du *Marchand*, mourut de rire, dit-on, en voyant son âne manger des figues. Il avoit alors 97 ans. Il florissoit 2 siècles avant J. C. I, 306. II, 256. III, 161.

PHILÈNES (les frères), deux Carthaginois, qui se sacrifièrent pour l'agrandissement du territoire de Carthage. I, 217.

PHILIDAS, citoyen de Thèbes, ami de Pélopidas. I, 178.

PHILIPPE, Lacédémonien, l'un des gouverneurs établis à Thèbes par les Spartiates. I, 278.

PHILIPPE II, dit *le Grand*, fils d'*Aminthas II*, succéda à *Perdiccas III* sur le trône de Macédoine, l'an 359 avant J. C. Il subjugua les Péoniens, les Illyriens et les Thessaliens; et ayant épousé *Olympias*, fille de *Néoptolème*, roi des Molosses, il en eut *Alexandre-le-Grand*. Ce prince fut le plus grand politique de son siècle; il eût été capable d'être le conquérant de l'Asie, s'il n'eût pas été assassiné par un de ses gardes, nommé *Pausanias*, l'an 336 avant J. C., dans la quarante-septième année de son âge. I, 62, 100, 199, 251, 285. 324, II, 48, 110, 170, 326, 352, 363, 383, 406, 445, 455. III, 66, 92, 137, 174, 329.

PHILIPPE, père de *Persée*, roi de Macédoine, l'an 220 avant J. C., fit long-temps la guerre aux Romains; mais ayant été vaincu plusieurs fois, il fut enfin contraint de se soumettre à ces conquérans de l'univers. Il mourut 178 ans avant l'ère chrétienne. Ce prince a été, avec raison, comparé au père d'*Alexandre*. Il avoit ses vertus et ses vices, mais avec cette différence que le premier annonça la grandeur, et le second la décadence de la Macédoine. I, 147. II 208.

PHILIPPE, médecin d'*Alexandre-le-Grand*. II, 626.

PHILIPPE I, roi de France, n'avoit que huit ans lorsqu'il succéda à son père *Henri I*, en 1060, sous la régence de *Baudouin V*, comte de Flandre. Quand il fut en âge de règner, il laissa affoiblir l'autorité royale, et parut d'autant plus méprisable à ses sujets, que son siècle fut fécond en héros. Il mourut en 1108, après un règne de 49 ans. I, 425.

PHILIPPE II, surnommé *Auguste*, *le Conquérant* et *Dieu-donné*, fils de *Louis VII*, naquit en 1165. Il succéda à son père en 1180, rendit les Français heureux et redoutables, régna avec gloire, et mourut en 1213, dans la 58.e année de son âge. I, 426, 429.

PHILIPPE III, dit *le Hardi*, roi de France en 1270, rendit ses états riches et florissans, et mourut d'une fièvre maligne en 1285, à 41 ans. C'est sous son règne que furent données les premières lettres de noblesse, en faveur de *Raoul l'Orfèvre*. I, 428, 432.

PHILIPPE IV, dit *le Bel*, roi de France et de Navarre, fils du précédent, né à Fontainebleau en 1268, couronné en 1285, fit la guerre heureusement, eut de grands démêlés avec le pape, détruisit les Templiers, chassa les Juifs, ruina ses sujets, et mourut en 1314, à 46 ans. I, 433. III, 24.

PHILIPPE V, dit *le Long*, fils puîné du précédent, succéda à *Louis Hutin*, son frère, en 1316, à l'exclusion de *Jeanne*, fille de ce prince. Il fit la guerre aux Flamands, renouvela l'alliance faite avec les Ecossois, chassa les Juifs de son royaume, dissipa une troupe de brigands qui, sous le nom de *Pastoureaux*, faisoient de grands ravages, et mourut en 1321, à 28 ans. I, 434.

PHILIPPE VI *de Valois*, fils de *Charles*, comte de Valois, qui étoit frère de *Philippe-le-Bel*, et qui fut chef de la branche des *Valois*, monta sur le trône de France en 1326, à la mort de son cousin *Charles-le-Bel*. Il régna sagement dans un temps orageux, soutint ses malheurs avec constance, et mourut en 1350, âgé de 57 ans. I, 222, 435, 502.

PHILIPPE II, né à Valladolid en 1527, de *Charles-Quint* et d'*Isabelle* de Portugal; devint roi de Naples et de Sicile par l'abdication de son père, en 1554, et roi d'Angleterre le même jour, par son mariage avec la reine *Marie*. Il monta sur le trône d'Espagne en 1555, après la retraite de *Charles-Quint*. Le dédale de sa politique, par les sombres détours de laquelle il remuoit du fond de son cabinet toutes les puissances de l'Europe, le fit appeler *Démon du Midi*. Il régna et finit comme *Tibère*, dont il fut peut-être le plus parfait imitateur. Sa mort arriva le 13 Septembre 1598, il étoit âgé de 72 ans. Quarante mille hommes périrent sous son règne sur l'échafaud, ou de poison: il croyoit faire ces sacrifices à la religion catholique: il les faisoit à son ambition et à son despotisme. Son fils même fut une de ses victimes. II, 401. III, 64, 159, 167, 382.

PHILIPPE III, roi d'Espagne, fils du précédent, monta sur le trône en 1598, se rendit maître d'Ostende, fut forcé de reconnoître la liberté des Provinces-Unies, dépeupla son royaume en chassant les Maures et les Juifs, et mourut en 1621, à 43 ans. Il ne montra durant tout son règne que de la foiblesse et de la superstition. I. 14. II, 388.

Philippe IV, fils du précédent, né en 1605, lui succéda en 1621. Son règne fut malheureux, parce qu'il s'abandonna aux plaisirs et à ses ministres. Il mourut en 1665, à 60 ans. I, 14. II, 388.

Philippe V, duc d'Anjou, second fils de *Louis* dauphin de France, et de *Marie-Anne de Bavière*, né à Versailles en 1683, fut appelé à la couronne d'Espagne en 1700, par le testament de *Charles II*, son grand-oncle, et en vertu des droits qu'il tenoit de *Marie-Thérèse d'Autriche*, son aïeule, épouse de *Louis XIV*. Il se soutint sur le trône par les efforts de la France, et mourut en 1746, à 63 ans, après en avoir régné près de 45, laissant le trône à *Ferdinand VI*, son fils. I, 301. II. 211, 219.

Philippe, fils d'*Antoine*, grand bâtard de Bourgogne en 1477. II, 219.

Philippide, Athénien, poète comique : florissoit vers l'an 286 avant J. C. III, 276.

Philoclès, général athénien, vers l'an 405 avant J. C. II, 356.

Philopémen, général des Achéens, se distingua par sa bravoure et par sa prudence, et mourut empoisonné par *Dinocrate*, général des Messéniens, l'an 183 avant J. C. II, 84, 119, 126, 195. III, 127, 213.

Philophane, sophiste grec, qui vivoit vers l'an 645 avant J. C. II, 109.

Philotas, médecin de la ville d'Amphise, gouverneur du fils de *Marc-Antoine* le triumvir. II, 392.

Philoxène, de Cythère, poète et musicien célèbre, plut à *Denis-le-Tyran* par les saillies de son esprit, mais l'offensa par la sévérité de sa critique. Il mourut l'an 380 avant J. C. II, 22. III, 30.

Phinées, fils d'*Eléazar* et petit-fils d'*Aaron*, fut le troisième grand-prêtre, et est célèbre dans l'Ecriture par son zèle pour la gloire de Dieu. II, 150.

Phocion, capitaine athénien, disciple de *Platon* et de *Xénocrate*, s'immortalisa par ses exploits, sa sage politique et ses vertus, et mourut comme *Socrate*, victime de la jalousie de ses concitoyens, l'an 318 avant J. C. I, 113, 199. II, 13, 90, 138, 200, 225, 396, 403. III, 91, 104, 166.

Phrinée, fameuse courtisane grecque, fut attachée au célèbre sculpteur *Praxitèle*, qui fit sa statue. Elle offrit de rebâtir à ses dépens les murs de Thèbes, vers l'an 328 avant J. C., pourvu qu'on y mît cette inscription ; « *Alexandre* a détruit Thèbes, et *Phrinée* l'a rétablie. » I, 50.

Picard (*Jean*) capitaine français, qui servoit dans l'armée de l'empereur *Charles-Quint*, devant Mézières, en 1520. I, 46.

Pierre (S.), prince des apôtres, vicaire de J. C., le premier des pasteurs et le chef visible de l'Eglise, étoit de Bethzaïde en Galilée, et s'apeloit *Simon* ; mais Jesus-Christ l'ayant appelé à l'apostolat, changea son nom en celui de *Céphas*, qui signifie *Pierre*. L'empereur *Néron* le fit mettre en prison avec S. *Paul*, l'an 66 de l'ère chrétienne, et l'on croit qu'il fut crucifié par l'ordre de ce prince le 29 Juin de la même année. II, 262.

Pierre I, dit *le Grand*, né en 1673, ne fut pas plutôt sur le trône de Russie qu'il résolut de civiliser sa nation. Il alla chercher des connoissances et des talens chez tous les peuples de l'Europe, et les naturalisa dans son vaste empire. Devenu guerrier par ses défaites mêmes, il vainquit enfin *Charles XII*, roi de Suède. Il épousa la célèbre *Catherine*, qui seconda ses vues, et les perfectionna. Ce grand législateur mourut en 1725, à 53 ans. I, 266, 488. II, 33, 296. III, 151, 248, 257.

Pierre II, petit-fils du précédent, régna sur la Russie en 1727, et tint le sceptre pendant près de trois ans. II, 33.

Pindare, le prince des poètes lyriques, naquit à Thèbes, vers l'an 500 avant J. C. D'un très-grand nombre de poésies qu'il avoit composées, il ne nous reste que des odes à la louange de ceux qui, de son temps, avoient remporté le prix aux jeux olympiques, isthmiques, pythiques et néméens, les plus solennels de la Grèce. On sent, en les lisant, cette impétuosité de génie, ces violens transports, cet enthousiasme divin que produit la force des pensées. La variété des figures, la hardiesse des images, la vivacité des expressions, l'audace des métaphores, la douce mélodie de ses nombreuses périodes, la majestueuse précipitation du style, tout concourt à le mettre à la tête des poètes lyriques. La meilleure édition de ses ouvrages est celle d'Oxford, 1697, *in-fol.* II, 192.

PIRON (*Alexis*), né en 1689, se livra à la poésie dès sa première jeunesse. Ses ouvrages lui firent un nom célèbre, et l'élevèrent au rang de nos meilleurs écrivains. Il mourut en 1773, à 83 ans. Le recueil de ses œuvres forme 7 vol. *in*-8°. On admire sur-tout ses pièces de théâtre, parmi lesquelles *la Métromanie* tient le premier rang. I, 94.

PISISTRATE, descendant de *Codrus*, s'empara de la souveraine autorité à Athènes. On lui donna le nom de tyran, et cependant son règne fut celui d'un père. Il mourut après 33 ans d'une administration sage, l'an 528 avant J. C. I, 69, 100, 319. II, 359, 441.

PISON (*Lucius-Calpurnius*), surnommé *Frugi*, fut tribun du peuple l'an 149 avant J. C. et devint ensuite préteur d'Espagne. II, 347.

PISON (*Lucius-Calpurnius*), illustre sénateur romain, fut consul avec l'empereur *Néron*, l'an 57 de J C. Quelque temps après, ayant conspiré contre ce prince, il fut mis à mort avec ses complices. III, 332.

PISON fut adopté par l'empereur *Galba*. I, 377.

PITHAGORAS, pantomime romain, avec lequel l'empereur *Néron* se maria en premières noces. I, 373.

PLACITE, compagnon d'étude de *Théodose II*, empereur d'Orient. I, 606.

PLATEL, domestique de confiance du connétable *de Lesdiguières*. III, 289.

PLATON, né à Athènes vers l'an 429 avant J. G., fut disciple de *Socrate*, et doit être regardé comme l'organe de ce grand homme, puisque c'est lui qui nous a transmis sa doctrine. Il fonda cette classe de philosophes que les anciens appeloient *Académiciens*, parce qu'ils s'instruisoient dans le jardin d'un citoyen d'Athènes, nommé *Académus*. *Platon* leur apprenoit à bien dire et à bien penser. Il mourut à l'âge de 81 ans, vers l'an 348 avant J. C. La plus belle édition de ses ouvrages est celle de *Serranus*, 1578, grec et latin, 3 vol. *in-fol.* I, 168, 283, 391, 416. II, 40, 113, 161, 290, 433, 434, 457, 466, 476. III, 118, 159, 373.

PLAUTE (*Marcus-Actius*), poète comique latin, mourut 184 ans avant J. C. Il nous reste de lui 20 comédies généralement applaudies de son temps, et dont le dialogue pur, énergique et élégant faisoit dire à *Varron* que si les Muses vouloient parler latin, elles emprunteroient le style de cet auteur. Mais, lorsque le goût se fut épuré sous *Auguste*, on aperçut dans ce poète une versification négligée, des plaisanteries basses, et quelquefois trop libres; on lui reprocha alors de mauvaises pointes, des jeux de mots ridicules, des turlupinades grossières. Malgré ces défauts, *Plaute* entend bien la raillerie, ses saillies sont heureuses, il a moins d'art, mais plus d'esprit que *Térence*; ses intrigues sont mieux ménagées, les incidens de ses pièces plus variés, et leur action plus vive. Les meilleures éditions de ce comique célèbre sont celles de Venise, 1472, *in-fol.*; de *Gruter* et de *Taubman*, 621, *in*-4°.; de *Gronovius*, Amsterdam, 1684; 2 vol. *in*-8°.; et celle de M. *Capperonnier*, 1759, 3 vol. *in*-12. II, 184.

PLAZENELLE (les frères), fils d'un marchand drapier de Villeloin, dans la généralité de Tours. I, 165.

PLESSIS-MORNAY (*Philippe* du), seigneur du Plessis-Marly, né en 1549, fut un des plus vertueux et des plus grands hommes que le calvinisme ait produits. Il s'attacha à *Henri IV*, et le servit de sa plume et de son épée. Sa science, sa valeur et sa probité le rendirent le chef et l'ame du parti protestant, et le firent appeler le pape des Huguenots. Il défendit les dogmes de sa secte de vive voix et par écrit. Il mourut en 1623, à 74 ans. I, 110.

PLINE-L'ANCIEN (*Caius-Plinius-Secundus*), né à Vérone d'une famille illustre, porta les armes avec distinction, devint intendant de l'Espagne, mérita la confiance et l'estime des empereurs *Vespasien* et *Tite*, composa une foule d'écrits très-savans, et mourut l'an 79 de J. C., dans une éruption du mont Vésuve, à laquelle il s'étoit trop exposé pour en découvrir la cause. Des nombreux ouvrages de cet écrivain laborieux, il ne nous reste que son histoire naturelle en 37 livres, dont la meilleure édition est celle du père *Hardouin*, Paris, 1723, 3 vol. *in-fol.* I, 242. II, 255.

PLINE-LE-JEUNE, (*Cécilius-Plinius-Secundus*), neveu et fils adoptif du précédent, né à Côme, étudia sous *Quintilien*, et profita des leçons d'un tel maître. Il s'éleva par son mérite jusqu'aux premières charges de l'empire sous *Trajan*. Ce prince le nomma consul honoraire l'an 100 de

J. C. ; et quelque temps après il le fit proconsul de Bithynie. Nous avons de cet écrivain un éloquent panégyrique de *Trajan*, et dix livres de lettres remplies d'esprit et d'urbanité, mais dont le style n'est point aussi naturel que celui des auteurs du siècle d'*Auguste*. On en a donné plusieurs bonnes éditions, parmi lesquelles on distingue celle d'*Elzevier*, 1640, *in*-12. II, 182.

PLISSON (mademoiselle), née à Chartres, a fait un petit ouvrage pour inviter les riches à jouer au profit des pauvres. II, 328.

PLISTARQUE, roi de Lacédémone, monta sur le trône l'an 469 avant J.C. et mourut trois ans après. II, 114.

PLUTARQUE, célèbre philosophe, historien et orateur grec, florissoit sous le règne de l'empereur *Trajan*, et mourut vers l'an 140 de J. C. Nous avons de cet excellent écrivain les vies des hommes illustres grecs, romains, et des traités de morale, remplis de faits très-curieux. *Amyot*, du temps de *Henri III*, en donna une traduction, qui malgré son style gaulois, a un air de fraîcheur qui la fait rajeunir, ce semble, de jour en jour. I, 147, 342. III, 113, 128, 206.

POEMEN, pieux solitaire de la Thébaïde, abbé de l'un des monastères de ce désert célèbre. II, 5.

POIGNAN, ancien capitaine de dragons, ami de *La Fontaine*. II, 487.

POISSON (*Raimond*), fameux comédien, mort en 1690. Il a laissé plusieurs pièces de théâtre, dont l'édition la plus complète est celle de Paris, 1743, 2 vol. *in*-12. Elles sont fort réjouissantes, et quelques-unes sont encore applaudies. I, 92.

POLÉMON, jeune Athénien fort débauché, disciple du philosophe *Xénocrate*. III, 44.

POLÉMON, sophiste de Smyrne, du temps de l'empereur *Antonin-le-Pieux*. II, 47.

POLI (*Martin*), chimiste romain, né en 1662, vint en 1702 offrir à *Louis XIV* une composition plus terrible que celle de la poudre. Il fut reçu à l'académie des sciences, et mourut en 1714. On a de lui un grand ouvrage italien, où il fait l'apologie des acides. II, 321.

POLICLÈTE, célèbre sculpteur de Sicione, porta son art à la perfection. Il vivoit l'an 430 avant J. C. I, 19.

POLIGNAC (*Melchior* de), né en 1661, fit ses études à Paris, s'attacha ensuite au cardinal de *Bouillon*, qui le mena à Rome en 1689, et l'employa en diverses négociations importantes. De retour à Paris, *Louis XIV* lui accorda une longue audience, et dit de lui, lorsqu'il fut sorti : « Je viens » d'entretenir un homme, et un » jeune homme, qui m'a toujours » contredit, et qui m'a toujours » plu. » Ce prince le chargea de plusieurs ambassades, et ses services lui méritèrent le chapeau de cardinal. Il fut nommé archevêque d'Auch en 1726, et mourut en 1741, à 80 ans. On a de ce prélat un poème latin intitulé *Anti-Lucrèce*, dans lequel il réfute le système et la doctrine d'*Epicure*, en suivant les principes de la philosophie de *Descartes*. I, 723.

POLITIEN (*Ange*), né en 1454, se rendit célèbre par son savoir, fut protégé des *Médicis*, et mourut en 1494, laissant un grand nombre d'ouvrages, dont l'édition la plus estimée est celle de Venise, 1498, *in-fol.*; mais celle de Basle, 1553, aussi *in-fol.* est plus ample. On y trouve des pièces de vers, des histoires et des traductions. II, 182.

POLLION (*Caïus-Asinius*), orateur célèbre, et poète latin, fut consul l'an 40 avant J. C. Ce fut lui qui le premier ouvrit à Rome une bibliothèque à l'usage du public. Il s'attacha au parti de *Marc-Antoine*, et ne reconnut que malgré lui l'autorité d'*Auguste*. Ce prince le traita cependant avec honneur, et parut oublier qu'il avoit été son ennemi. I, 328, II, 166, 401.

POLLION (*Atedius*), homme riche, sous le règne d'*Auguste*. I, 328.

POLYBE, fameux historien grec, né à Mégalopolis, environ l'an 204 avant J. C. Il fut très-estimé à Rome, et s'attacha à *Scipion*, fils de *Paul-Émile*. Il mourut l'an 121 avant J. C., à 82 ans. De tous ses ouvrages, nous ne possédons qu'une partie de son histoire, qui s'étendoit depuis le commencement des guerres puniques jusqu'à la fin de celle de Macédoine. Elle étoit renfermée en 40 livres, mais il ne nous en reste que cinq dont les meilleures éditions sont celles de Paris, 1609, *in-fol.*, et d'Amsterdam, 1670, 3 vol. *in*-8°. *Dom Vincent Thuillier* en a donné une traduction française avec les savans commentaires du chevalier *Folard*. I, 99. II, 86. III, 127.

POLICRATE, tyran de Samos, vers

l'an 532 avant J. C., régna d'abord avec un bonheur extraordinaire, puis fut le plus malheureux des hommes, et mourut sur une croix, l'an 524 avant l'ère chrétienne. II, 90. III, 49, 120, 335.

POLIGRÈTE, sculpteur célèbre, et graveur en pierres fines, sous l'empire d'*Auguste*. II, 67.

POLIDAMAS, fameux athlète grec, du temps de *Darius-Nothus*, roi de Perse. I, 64.

POLYENUS, sophiste grec, contemporain du philosophe *Aristippe*. II, 429.

POMPÉE (*Cnéius*), surnommé *le Grand*, né l'an 106 avant J. C., eut l'éclat des héros dès sa plus tendre jeunesse, et ses exploits le rendirent en quelque sorte maître de la république romaine; mais il fut supplanté par *César*, qui le vainquit à la bataille de Pharsale. Il s'enfuit en Egypte, où le roi *Ptolémée* lui fit couper la tête, l'an 49 avant l'ère chrétienne. I, 4, 233, 254, 307, 350, 381. II, 26, 40, 142, 234, 318, 358. III, 265, 390.

POMPONIUS, soldat romain, dans le temps de la guerre contre *Mithridate*. I, 215.

PONIATOWSKI, général suédois, compagnon de la retraite de *Charles XII* à Bender. I, 10.

PONTAC (*Pierre* de), premier président au parlement de Bordeaux. III, 176.

PONTCHARTRAIN (*Louis-Phélippeaux* de), contrôleur-général en 1689, ministre et secrétaire d'état en 1690, et chancelier de France en 1699, mourut en 1725, à 85 ans. I, 90. III, 233.

POPEDIUS-SILON, adversaire du grand *Marius*. III, 167.

POPEDIUS, chef des députés latins, du temps de *Caton* d'Utique. I, 695.

POPILIUS, noble Romain, envoyé vers *Antiochus-le-Grand*, roi de Syrie, pour le contraindre à la paix. II, 201.

POPILIUS (*Marcus*), censeur romain, collègue de *Scipion-Nasica* dans cette magistrature. III, 194.

POPILIUS (*Caïus*), Romain ignorant et stupide, qui se donnoit pour un habile jurisconsulte du temps de *Cicéron*. III, 70.

POPOLI (duchesse de), dame espagnole, qui se trouva dans Barcelone, lors de la prise de cette ville par les Anglais en 1705. I, 301.

POPPÉE, d'abord maîtresse de *Néron*, devint l'épouse de cet empereur après qu'il eut répudié *Octavie*. Ce monstre la fit mourir comme tant d'autres, et la plaça au nombre des déesses. I, 373.

PORSENNA, roi d'Etrurie, assiégea Rome l'an 507 avant J. C. pour y rétablir *Tarquin-le-Superbe*. Ses efforts furent inutiles. I, 332. II, 54, 502.

PORTE (*Baptiste de la*), gentilhomme italien, de la ville de Padoue. I, 129.

PORTE (*de la*). *V.* MEILLERAIE.

PORTIA, fille de *Caton* d'Utique, et femme du célèbre *Brutus*, chef des républicains. I, 128.

PORTO-CARRERO (*Hernandez Teillo*), officier espagnol, qui surprit Amiens en 1597. I, 48.

PORUS, roi d'une partie des Indes, fut vaincu par *Alexandre*, l'an 328 avant J. C. Conduit devant ce prince, son intrépidité lui fit obtenir tout ce qu'il désiroit. Rétabli dans son royaume, il suivit son vainqueur, et accéléra ses conquêtes. II, 414.

POSSIDONIUS, philosophe stoïcien, résidant à Rhodes, du temps du grand *Pompée*. II, 40.

POSTEL (*Guillaume*), né de parens pauvres, orphelin à l'âge de 8 ans, étudia seul, et fit de tels progrès dans la lecture, qu'il fut reçu maître d'école près Pontoise, à l'âge de 14 ans. Peu de temps après il se rendit à Paris, se mit au service de quelques régens, et profita de leurs leçons. Il devint bientôt un savant universel, et fut compté parmi les plus habiles maîtres de la capitale. *Charles IX* prenoit plaisir à l'entendre, et l'appeloit son philosophe. On assure qu'enseignant au collége des Lombards, il avoit tant d'auditeurs, que la grande salle de ce collége ne pouvant les contenir, il les faisoit descendre dans la cour, et leur parloit d'une fenêtre. Il mourut en 1580, à 71 ans, laissant un grand nombre d'écrits remplis d'idées bizarres et de projets extravagans. I, 121.

POTIER DE NOVION DE BLANC-MÉNIL (*Nicolas*), président à mortier au parlement de Paris, du temps de la Ligue. II, 211.

POTRON DE SAINTRAILLES (*Jean*), gentilhomme gascon, sénéchal du Limousin, se signala par sa valeur et ses services, sous les règnes de

Charles VI et de *Charles VII*, mérita le bâton de maréchal de France en 1454, et mourut sept ans après. I, 309.

POUGET (*François-Amé*), prêtre de l'Oratoire, fut vicaire de S. *Roch*; à Paris, en 1692; et ce fut en cette qualité qu'il eut part à la conversion du célèbre *La Fontaine*. Il en donna une relation curieuse et détaillée, dans une lettre qui fait partie des mémoires du père *Desmolets*. Le père *Pouget* mourut dans la maison de S. Magloire en 1723, à 57 ans. C'est lui qui a composé le livre connu sous le nom de *Catéchisme de Montpellier*. I, 199.

POYET (*Guillaume*), de simple avocat au parlement de Paris, devint chancelier de France en 1538 : dignité qu'il dut autant à son mérite qu'à la faveur de *Louise de Savoie*, mère de *François I*. Dans la suite, ayant déplu à la reine de Naples et à la duchesse d'Etampes, il fut privé de toutes ses charges par arrêt du parlement, et condamné à cent mille livres d'amende, somme excessive pour ce temps-là, et qu'il paya pour obtenir sa liberté. Il mourut dans la pauvreté et dans l'ignominie, en 1548, a 74 ans. II, 163.

PRAXITÈLE, célèbre sculpteur grec, vivoit vers l'an 364 avant J. C. Tous les anciens écrivains ont parlé avec éloge de ses statues, et sur-tout de la Vénus qu'il fit pour la ville de Gnide. I, 50.

PRÉODOTE, souverain magistrat de Mégare, du temps de *Dion* de Syracuse. II, 451.

PRIMUS, général romain, sous le règne d'*Auguste*. I, 326.

PRIMUS, lieutenant de l'empereur *Vespasien*. I, 378.

PROBE, préfet d'Italie du temps de S. *Ambroise*. II, 71.

PROBUS (*Marcus-Aurelius*), originaire de Sirmick en Pannonie, s'éleva par ses vertus sur le trône des Césars. Il succéda à *Tacite* en 276, dompta les Gaulois, les Francs, les Bourguignons, les Vandales, les Sarmates et toutes les nations vagabondes qui troubloient depuis long-temps la paix de l'empire. Il se préparoit à faire la guerre aux Perses, éternels ennemis du nom romain, lorsque ses soldats, lassés des travaux qu'il leur faisoit entreprendre, l'assassinèrent dans la sixième année de son règne, à l'âge de 50 ans. I, 253, 398.

PROCULUS, affranchi d'*Auguste*, quoique cher à ce prince, fut mis à mort par son ordre pour crime d'adultère. I, 357.

PROPERCE (*Sextus-Aurelius*), brilla parmi les beaux esprits du siècle d'*Auguste*, et mourut à Rome l'an 19 avant J. C. Il nous reste de ce poète quatre livres d'élégies, dont le style est très-pur et très-châtié, mais trop licencieux. II, 184.

PROTAGORE, philosophe grec, disciple de *Démocrite*, se rendit célèbre par son athéisme, qui le fit chasser d'Athènes. Il florissoit vers l'an 400 avant J. C. III, 64.

PROTÉAS, courtisan d'*Alexandre-le-Grand*. II, 395.

PROTOGÈNE, fameux peintre rhodien, contemporain, rival et ami du célèbre *Apelle*. I, 106, 245. II, 442.

PRUSIAS, roi de Bithynie, à la cour duquel se retira le grand *Annibal*. I, 38, 306.

PSAMÉNITE, roi d'Egypte, fut mis à mort par l'ordre de *Cambyse*, roi de Perse, qui l'avoit vaincu deux fois, et contre lequel il s'étoit révolté. I, 51, 112.

PTOLÉMÉE II, nommé ironiquement *Philadelphe*, c'est-à-dire, *amateur de ses frères*, qu'il fit mourir, régna en Egypte l'an 285 avant J. C., après *Ptolémée-Lagus* son père, et tint le sceptre durant 38 ans. I, 40. II, 6, 13, 107, 138. III, 53, 163.

PTOLÉMÉE VI, monta sur le trône d'Egypte l'an 180 avant J. C., après la mort de *Ptolémée-Epiphanes* son père. Il fut surnommé *Philométor*, ou *ami de sa mère*, par ironie, parce qu'il détestoit la reine *Cléopâtre*, à qui il devoit le jour. Il mourut l'an 146 avant l'ère chrétienne, après un règne de 34 ans. II, 201, 427. III, 241.

PUBLIE, sainte veuve sous l'empire de *Julien l'Apostat*. II, 199.

PUJADE (M. de la), chevalier de St. Louis, ancien aide-major des gardes-du-corps. I, 84.

PULCHÉRIE (Sainte), fille de l'empereur *Arcadius*, et sœur de *Théodose-le-Jeune*, fut créée *Auguste* en 414, partagea avec son frère la puissance impériale, régna avec gloire, et après la mort de *Théodose*, plaça *Marcien* sur le trône. Elle mourut en 454, à 56 ans. I, 404. II, 110. III, 20, 335.

PULFIO, officier romain de l'armée de *Jules-César*. II, 154.

PUTIPHAR, ministre de *Pharaon*, roi

d'Egypte, et maître de *Joseph*, fils du patriarche *Jacob*. I, 461.

PUY-SEGUR (*Jacques de Chastenet* seigneur de), colonel du régiment de Piémont, et lieutenant-général des armées du roi, sous les règnes de *Louis XIII* et de *Louis XIV*, signala sa valeur dans un grand nombre de siéges et de combats, où il ne reçut cependant aucune blessure. Il nous a laissé des mémoires curieux sur ce qui s'est passé en France depuis 1617 jusqu'en 1658. Ils ont été imprimés en 1690, en 2 vol. *in*-12., par les soins de M. *Duchesne*. II, 431.

PYRRHUS, roi d'Epire, célèbre par ses guerres avec les Romains, fut un des plus grands capitaines de son siècle. Il mourut l'an 272 avant J. C. I, 321, 496. II, 6, 21, 79, 187, 282. III, 129, 295.

PYTHAGORE, l'un des plus grands philosophes de l'antiquité, naquit à Samos, suivant l'opinion la plus commune, vers l'an 540 avant J. C. Il quitta la profession d'athlète, pour étudier la philosophie sous *Phérécide*, et après s'être formé par de longs voyages, il fut maître à son tour. Il exigeoit de ses disciples un silence de deux ans pour les uns, et de cinq ans pour les autres : il enseignoit la métempsycose, c'est-à-dire, la transmigration des ames d'un corps dans un autre. Il défendit l'usage de la viande et le meurtre des animaux. Il forma de fameux législateurs, et s'acquit une autorité si grande, que ses élèves, pour appuyer leurs raisons, se contentoient d'ajouter : « Le » maître l'a dit. » Il mourut dans un âge fort avancé. Sa maison fut convertie en un temple, et on l'honora comme un dieu. I, 64, 95, 114. II, 286, 413, 476. III, 49, 229, 256.

PYTHIAS, fille d'*Aristote*, et digne de ce grand philosophe. III, 112.

PYTHIAS, citoyen de Syracuse et disciple de *Pythagore*, sous le règne de *Denys-l'Ancien*. I, 95.

PYTHIUS, gouverneur et souverain de Céline, ville de Phrygie, sous le règne de *Xerxès-le-Grand*, roi de Perse, qu'il reçut avec magnificence. II, 51, 393.

Q.

QUADRINGTON (milord), mort vice-roi de la Jamaïque, au commencement de ce siècle. III, 255.

QUET (M. du), savant machiniste de notre siècle. III, 151.

QUIN (M.), acteur anglais. II, 246.

QUINTE-CURCE (*Quintus-Curtius-Rufus*), historien latin, auteur de l'*Histoire d'Alexandre-le-Grand*. Son ouvrage est très-connu, et sa vie fort ignorée. On croit qu'il florissoit sous l'empire de *Vespasien*, ou sous celui de *Trajan*. On a fait plusieurs éditions de cet excellent auteur : on estime particulièrement celle d'*Elsevier*, *in*-12., 1633. I, 251. II, 158.

QUINTILIEN (*Marcus-Fabius*), célèbre orateur latin, fut disciple de *Domitius-Afer*, et mourut l'an 89 de J. C. après avoir enseigné l'éloquence à Rome pendant 20 ans, avec le plus grand applaudissement. Il nous reste de cet écrivain judicieux un excellent traité de Rhétorique, rempli de goût et d'admirables préceptes. On en a donné plusieurs éditions, dont les plus estimées sont celles d'*Obreicht*, Strasbourg, 1698, et de *Capperonnier*, 1725, *in-fol.* M. l'abbé *Gédoyn* l'a traduit en français, II, 328.

R.

RABELAIS (*François*), fils d'un aubergiste ou d'un apothicaire, se fit cordelier, et fut élevé aux ordres sacrés. Sa réputation commençoit à se former, lorsqu'une aventure scandaleuse le fit renfermer dans la prison de son monastère. Il vint à bout de briser ses liens, et par le crédit de ses protecteurs, il obtint du pape la permission de passer dans l'ordre de S. *Benoît* ; mais bientôt, ennemi de toute espèce de règle, il dépouilla tout-à-fait l'habit religieux, et alla étudier en médecine à Montpellier, où il prit le bonnet de docteur. Son mérite lui procura une chaire dans cette faculté en 1531, et il en devint le restaurateur quand le chancelier *Duprat* en eut fait abolir les priviléges par arrêt du parlement. *Rabelais* eut l'adresse de faire révoquer cet arrêt, et l'université, rétablie dans tous ses droits, le regarda moins comme un confrère que comme

un protecteur. Encore aujourd'hui, sa mémoire y est en si grande vénération, que tous les jeunes médecins qui reçoivent le doctorat sont revêtus de sa robe. Le mérite de *Rabelais* le fit appeler à Paris, et le cardinal *Jean du Bellay*, évêque de cette capitale, le choisit pour son médecin ordinaire. Ce prélat le conduisit à Rome, où ses saillies et ses bouffonneries amusèrent le pape et les cardinaux, et lui méritèrent une bulle d'absolution, qui le transféroit dans une abbaye dont on alloit faire un chapitre. De cordelier devenu bénédictin, de bénédictin chanoine, de chanoine il devint curé. Le cardinal son protecteur lui donna la cure de Meudon en 1545, et il fut à la fois le pasteur et le médecin de sa paroisse. Ce fut alors qu'il composa son *Pantagruel*, satire souvent ingénieuse, quelquefois plate, de temps en temps ordurière et licencieuse, où l'érudition est cachée sous le manteau de la folie, et qui a placé l'auteur à côté de *Lucien*. On l'a souvent réimprimé; mais l'édition la plus complète est celle d'Amsterdam, 1711, en 5 vol. *in*-8.° Cet ouvrage, malgré ses nombreux défauts, fit rechercher *Rabelais* de son temps, et le fait encore admirer du nôtre. Ce pasteur bouffon mourut en plaisantant, en 1553, à 70 ans. II, 488.

RABUTIN (*Roger*, comte de *Bussi*), servit dès l'âge de douze ans, et fit éclater sa valeur dans plusieurs siéges et dans plusieurs batailles. Il obtint par ses exploits, plus encore que par sa naissance, le grade de lieutenant-général des armées du roi, et celui de mestre-de-camp de la cavalerie légère. Les lauriers de Mars ne l'empêchèrent pas de cultiver ceux d'Apollon. Reçu à l'académie française en 1665, il y prononça une harangue pleine d'esprit et de fanfaronnades. Il eût pu parvenir à tous les honneurs que l'on accorde au courage et aux talens littéraires, si la manie de la satire ne l'eût arrêté au milieu de sa course. Il courut sous son nom un ouvrage manuscrit intitulé *Histoire amoureuse des Gaules*, où il décrioit plusieurs personnes alors en faveur à la cour. Le roi en fut instruit. Irrité de l'indiscrétion du frondeur, il le fit enfermer à la Bastille. Quelques mois après, une maladie occasionée par sa prison lui procura la liberté; mais il ne sortit de la Bastille que pour aller passer dix-sept ans en exil dans un de ses châteaux. Durant tout ce temps, il fatigua *Louis XIV* par ses lettres, et à force d'importunité, il obtint la permission de revenir à la cour; mais le roi évitant de le regarder, il se retira de nouveau dans ses terres, partageant son temps entre les plaisirs de la campagne et ceux de la littérature. Il mourut à Autun, en 1693, à 75 ans, laissant plusieurs enfans, dont l'un fut évêque de Luçon. Parmi les ouvrages que nous avons de ce seigneur, on distingue ses mémoires, 2 vol. *in*-4°; ses lettres, 7 vol. *in*-12.; et quelques-unes de ses poésies, répandues dans différens recueils. I, 120. II, 504.

RACINE (*Jean*), né à la Ferté-Milon en 1639, fut placé de bonne heure parmi les élèves de la célèbre maison de Port-Royal-des-Champs. Après s'être formé dans l'étude des anciens auteurs, il voulut devenir leur rival, et faire avec eux l'admiration de ses contemporains et les délices de la postérité. En 1660, il débuta dans le monde littéraire par deux odes sur le mariage de *Louis XIV*. Elles lui valurent une gratification de cent louis, et une pension de six cents livres. *Chapelain*, pour encourager ce poète naissant, sollicita l'une et l'autre, et *Colbert* les accorda au nom du roi. Ce succès détermina *Racine* à la poésie, et il se jeta dans la carrière du théâtre, d'autant plus difficile à parcourir, que le grand *Corneille* depuis long-temps étoit seul en possession de tous les suffrages. En 1664, la *Thébaïde* parut, et reçut des applaudissemens. On ne l'accueillit, il est vrai, que comme un coup d'essai; mais ce coup d'essai annonçoit un grand maître. Deux ans après l'*Alexandre* fut joué. Avant de donner cette tragédie aux acteurs, *Racine* voulut la lire à *Corneille*. « Vous avez un grand talent pour » la poésie, lui dit ce poète célèbre » après l'avoir entendue; vous n'en » avez pas pour la tragédie. » Cependant cette pièce charma tout Paris; mais les connoisseurs la jugèrent plus sévèrement. Ce fut alors que *Racine* se brouilla avec les pieux solitaires de Port-Royal, et qu'il écrivit contre ses anciens maîtres une lettre piquante, qui fut réfutée par *Dubois*, et par *Barbier d'Aucour*. Le jeune poète fit une

réplique non moins ingénieuse. Avant de la rendre publique, il la montra à *Boileau*, qui lui dit, en ami sage : « Cette lettre fera honneur à votre » esprit, mais n'en fera pas à votre » cœur. Vous attaquez des hommes » d'un très-grand mérite, à qui vous » devez une partie de ce que vous » êtes. » Touché de cette remontrance, *Racine* supprima sa seconde lettre, et retira tous les exemplaires de la première. *Andromaque* parut en 1667, et cette tragédie eut le plus grand succès, malgré ses défauts; on en admira sur-tout le style, noble sans enflure, simple sans bassesse. La comédie *des Plaideurs*, jouée la même année, tempéra par sa gaieté les pleurs que la tendre *Andromaque* avoit fait répandre. *Racine* se surpassa dans son *Britannicus*, donné en 1670. Nourri de la lecture de *Tacite*, il sut communiquer de la force à sa versification et à ses caractères. *Bérénice*, représentée l'année d'après, soutint la gloire du poète aux yeux du public ; mais les gens de goût ne la regardèrent que comme une pastorale héroïque. *Racine* prit un essor plus élevé en 1672, dans *Bajazet ;* et dans *Mithridate*, en 1673, il se plaça tout à côté de *Corneille :* on y trouve, avec plus de correction, toute l'énergie de ce grand maître. *Iphigénie*, représentée deux ans après, laisse dans le cœur cette majestueuse tristesse, l'ame de la tragédie : aussi fit-elle verser des larmes plus qu'aucune pièce de *Racine* Enfin il donna sa *Phèdre* en 1677; et la cabale lui préféra celle du plat rimailleur *Pradon*, représentée deux jours après. L'injustice du public le dégoûta du théâtre ; et les sentimens de religion dont il avoit été rempli dans sa première jeunesse, se réveillant alors, il voulut se faire chartreux ; mais son directeur lui conseilla de rester dans le monde, et de l'édifier par un mariage chrétien. A peine fut-il marié, qu'il voulut se réconcilier avec messieurs de Port-Royal. Il alla d'abord trouver M. *Nicole*, qui le reçut à bras ouverts; et peu après *Boileau* le conduisit chez M. *Arnaud*. Ce célèbre docteur étoit en nombreuse compagnie lorsque *Racine*, humble et confus, vint se jeter à ses pieds ; *Arnaud* se jeta aux siens, et tous deux s'étant embrassés, se jurèrent une amitié éternelle. La religion avoit enlevé *Racine* à la poésie, la religion l'y ramena en quelque manière. Madame de *Maintenon* le pria de faire une tragédie sainte, qui pût être jouée par les demoiselles de S. Cyr. Il fit *Esther*, sujet qu'il eut l'art de rendre allégorique, en conservant dans leur intégrité les faits tirés de l'histoire sacrée. Elle fut représentée en 1689; et les allusions auxquelles elle donnoit lieu contribuèrent, plus que tout le reste, à la faire applaudir : mais dénuée de l'illusion du spectacle, elle parut froide et foible, et l'auteur lui-même n'en dissimula point les défauts. Il entreprit donc de traiter un autre sujet tiré de l'Ecriture-Sainte, et de faire une tragédie plus parfaite. Il trouva dans le quatrième livre des rois une action intéressante, et assez de matière pour se passer d'amour, d'épisodes et de confidens. Il suppléa à la simplicité de l'intrigue par l'élégance de la poésie, par la noblesse des caractères, par la vérité des sentimens, par de grandes leçons données aux rois, aux ministres et aux courtisans, par l'heureux emploi des traits sublimes de l'Ecriture. *Athalie*, c'est le nom de cette pièce, fut jouée en 1691 ; et cette tragédie, le chef-d'œuvre de la scène française, fut reçue avec froideur à la représentation et à la lecture. *Racine* lui-même crut avoir manqué son but ; il s'en plaignit à *Boileau*, qui lui soutint au contraire qu'*Athalie* étoit son chef-d'œuvre. « Je m'y connois, lui » disoit-il, et le public y reviendra. » Il y revint en effet, mais ce ne fut que sous la régence du duc d'Orléans; et *Racine* n'eut pas le plaisir de voir accomplir la prédiction de son ami. Entièrement dégoûté du théâtre, il ne s'occupa plus que de l'histoire de *Louis XIV*, que ce prince l'avoit chargé d'écrire avec *Boileau*. Il jouissoit de tous les agrémens que peut avoir un bel esprit à la cour : le monarque le traitoit en favori. Heureux s'il eût été moins sensible à la misère du peuple ! Il fit un mémoire solide sur les moyens de le soulager ; il le communiqua à madame *de Maintenon*, qui le lisoit lorsque *Louis XIV* entra chez elle. Il voulut en connoître l'auteur : *Racine* fut nommé. « De quoi se mêle-» t-il ? dit ce prince avec une sorte » d'humeur. Parce qu'il est poète, » veut-il être ministre ? » Des idées tristes, une fièvre violente, une

maladie mortelle, furent la suite de ces paroles. *Racine* expira peu de temps après, en 1699, à 60 ans. *Boileau* mit ces vers au bas de son portrait :

Du Théâtre français l'honneur et la merveille,
Il sut ressusciter *Sophocle* en ses écrits ;
Et dans l'art d'enchanter les cœurs et les esprits,
Surpasser *Euripide*, et balancer *Corneille*.

On a donné une magnifique édition des ouvrages de ce poète inimitable en 1765, 3 vol. *in*-4.° Paris. I, 107, 122, 138, 249. II, 43, 193, 486, 489. III, 75, 333.

RADMAN (M.), premier pasteur de l'église suédoise érigée en Pensylvanie, au commencement de ce siècle. II, 56.

RAFI, capitaine sarrasin, en 633, du temps de l'empereur *Héraclius*. III, 93.

RAIMOND (le lord), juge anglais. II, 363.

RANCÉ (dom *Armand-Jean le Bouthillier* de), montra tant de dispositions pour les belles-lettres, que dès l'âge de douze ans, aidé de son précepteur, il publia une nouvelle édition des poésies d'*Anacréon*, en grec, avec des notes. Il devint chanoine de Notre-Dame de Paris, obtint plusieurs abbayes, et fut reçu docteur en théologie, avec des applaudissemens mérités. Il se jeta dans le monde, et se livra à tous les plaisirs, sans faire attention à la sainteté du sacerdoce dont il étoit revêtu. Enfin la grace toucha son cœur ; mais l'on raconte diversement l'histoire de sa conversion. Les uns disent que, frappé de la mort soudaine d'une dame qu'il aimoit, et qu'il vit dans le cercueil, il résolut de quitter le siècle. D'autres prétendent qu'ayant été garanti par sa gibecière d'un coup de fusil qui devoit naturellement le percer, il s'écria : « Que deviendrois-je, » si Dieu n'eût eu pitié de moi ? » Il est vraisemblable que ces différens motifs concoururent à le faire rentrer en lui-même. Il quitta la cour, vendit une terre cent mille écus, en donna le prix aux pauvres de l'hôtel-dieu de Paris, se démit de ses bénéfices, et ne conserva que son abbaye de la *Trappe*, qu'il réforma avec l'agrément du roi et la permission du pape. Les religieux de cette abbaye vivoient dans la dissipation la plus scandaleuse. Les prédications énergiques de l'abbé de *Rancé* y firent régner la règle la plus sevère. Continuellement consacrés au travail des mains, à la prière et aux plus effrayantes austérités, ces pieux cénobites retracèrent l'image des anciens solitaires de la Thébaïde. *Rancé* leur donna l'exemple ; et, après s'être rendu semblable au dernier du monastère, en se démettant de son abbaye, il mourut couché sur la cendre et sur la paille, en présence de l'évêque de Séez, et de toute sa communauté, le 26 Octobre 1700, à l'âge de 74 ans. Ce réformateur célèbre a laissé plusieurs ouvrages de piété, et les relations de la vie et de la mort de quelques-uns de ses religieux. I, 458.

RAPIN (*René*), jésuite célèbre, s'est immortalisé par ses poésies latines, dignes du siècle d'*Auguste*, pour l'élégance et la pureté du langage, pour l'esprit et les graces qui y règnent. Son poème des Jardins est son chef-d'œuvre, et peut être placé à côté des Géorgiques. La meilleure édition de ces poésies estimables, est celle de Paris, 1681, 3 vol. *in*-12. Le père *Rapin* a composé plusieurs autres écrits ; et tous les six mois il publioit alternativement un ouvrage de littérature, et un livre de piété : ce qui fit dire à l'abbé *de Lachambre*, que ce jésuite servoit Dieu et le monde par semestre ; mais ce ne sont point ces productions pieuses qui porteront son nom à la postérité. Il cessa de vivre en 1687, à 66 ans. I, 122.

RAVINGTON, célèbre anglais, et littérateur habile, qui brûla ses manuscrits avant de mourir. II, 179.

RÉGILE, épouse d'*Hérode-le-Sophiste*. III, 115.

REGIS (*Pierre-Sylvain*), philosophe cartésien, né en 1632, reçu de l'académie des sciences en 1699, et mort en 1707. Il a fait un cours de philosophie, en 3 vol. *in*-4.°, qui présente une compilation judicieuse des différentes idées de *Descartes*. III, 248.

REGNIERS DESMARAIS (*François-Séraphin*), se distingua par son esprit, entra dans l'état ecclésiastique, eut une abbaye, et mourut secrétaire de l'académie française en 1713, à 81

ans. Nous avons de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue ses poésies françaises, italiennes et espagnoles, et une grammaire française où l'on trouve le fond de ce qu'on a dit de mieux sur notre langue. I, 315.

REGULUS (*Marcus-Attilius*), célèbre général romain, fut consul l'an 267 avant Jésus-Christ, remporta de grandes victoires sur Carthage; mais ayant été vaincu et fait prisonnier, et ayant empêché la conclusion d'un traité avec les Carthaginois, ils le firent expirer dans les plus horribles supplices. I, 213, 303. III, 213.

REIGERSBERG (*Marie* de), épouse du fameux *Grotius*. I, 26.

REMI (S.), fut élevé sur le siége de Reims vers l'an 460 de J. C. Il convertit et baptisa *Clovis*, et l'on croit qu'il mourut vers l'an 533. Il n'avoit que 24 ans quand il fut fait évêque malgré lui. I, 410. III, 57.

RENAU D'ELISAGARAY (*Bernard*), né dans le Béarn en 1652, se distingua par ses talens dans les mathématiques, qu'il appliqua à la marine. Il fut sur mer ce que *Vauban* étoit sur terre, mérita la grande-croix de Saint-Louis, de grosses pensions, une place à l'académie des sciences de Paris, et mourut pieusement en 1719. Il nous a laissé une excellente théorie sur la manœuvre des vaisseaux, qui fut publiée en 1689, *in*-8.° II, 42, 220.

RENAUD, comte de Boulogne, sous *Louis VIII*, roi de France. I, 430.

RENAUD DE TRIE, comte de Dammartin, sous le règne de S. *Louis*. I, 429.

RENAUD DE BEAUME, savant doué d'une prodigieuse mémoire. II, 437.

RENNEVILLE, gentilhomme champenois, sous la minorité de *Louis-le-Grand*. II, 210.

RETZ (*Jean-François-Paul de Gondi*, cardinal de), né en 1613, fut élevé par S. *Vincent de Paul*, se distingua dans ses études particulières et publiques, fut reçu docteur de Sorbonne, et nommé coadjuteur de son oncle *Jean-François de Gondi*, premier archevêque de Paris. Dès que *Mazarin* eut été mis à la tête du ministère, il se déclara contre ce favori, et précipita le parlement dans les cabales, le peuple dans la sédition. Il leva un régiment qu'on nommoit le *Régiment de Corinthe*, parce qu'il étoit archevêque titulaire de cette ville. On le vit prendre séance au parlement avec un poignard dans sa poche, et dont on apercevoit la poignée. Ce fut alors qu'un plaisant dit : « Voilà le bréviaire de notre » archevêque. » L'ambition lui avoit fait souffler le feu de la guerre civile, l'ambition l'engagea à se raccommoder avec la cour, qui lui promettoit, pour prix de la paix, le chapeau de cardinal. Il l'obtint en effet en 1651, et bientôt après il recommença ses cabales. On l'arrêta; il fut mis à Vincennes, et de là dans le château de Nantes, d'où il eut l'adresse de se sauver. Après avoir erré long-temps en Italie, en Hollande, en Flandre et en Angleterre, il revint en France, fit sa paix avec la cour, en se démettant de son archevêché, et eut en dédommagement l'abbaye de Saint-Denis. Il y vécut dans la retraite, trouva dans son économie de quoi payer plus d'onze cent dix mille écus à ses créanciers, et se vit en état, à la fin de ses jours, de faire des pensions à ses amis. Il mourut en 1679, à l'âge de 66 ans. Il nous a laissé d'agréables mémoires écrits avec l'impartialité d'un philosophe, mais d'un philosophe qui ne l'a pas toujours été: il y règne un air de grandeur, une impétuosité de génie, et une inégalité, qui sont l'image de sa conduite. Ils ont été imprimés en 1731, 4 vol. *in*-12; et on y joignit en 1738 ceux de *Joli* et de *Nemours*, 3 vol. *in*-12. II, 332.

RHENSAULT (*Claude*), Allemand, gouverneur de la capitale de la Gueldre, pour *Charles-le-Hardi*, duc de Bourgogne. II, 370.

RICHARD, abbé de S. Vannes, sous le règne de *Henri II*, empereur d'Allemagne. I, 49.

RICHELIEU (*Armand du Plessis*), né en 1585, parut un grand homme dès son enfance. Il fut sacré à Rome évêque de Luçon, dès l'âge de 22 ans, et de retour en France, s'avança à la cour par la faveur de la marquise *de Guercheville*. La reine *Marie de Médicis*, alors régente du royaume, le fit son grand-aumônier, puis secrétaire d'état en 1616. Cette princesse ayant été exilée à Blois, il l'y suivit. Lui-même fut relégué à Avignon; et ce fut pendant cette retraite qu'il composa son excellente méthode de controverses

sur les principaux points de la foi, *in*-4.° Le roi le rappela en 1619, et par son moyen se raccommoda avec la reine sa mère. Cette réconciliation lui valut le chapeau de cardinal. Après la mort du connétable *de Luynes*, la reine, mise à la tête du conseil, y fit entrer *Richelieu*. Elle comptoit gouverner par lui, et ne cessoit de presser son fils de l'admettre dans le ministère. *Louis XIII*, dévot et scrupuleux, lui reprochoit la dissolution de ses mœurs, et ce n'étoit pas sans raison. Les galanteries du cardinal étoient publiques. Il s'habilloit en cavalier; et après avoir écrit sur la théologie, il faisoit l'amour en plumet. On prétend même que *Richelieu* eut l'audace de porter ses désirs jusqu'à la reine régnante, *Anne d'Autriche*, et que les railleries qu'il en essuya, furent le motif de son animosité contre elle. Le génie de *Richelieu* surmonta tous les obstacles, et les répugnances même du roi. Bientôt il supplanta tous les ministres, et fut seul à la tête des affaires, avec les titres de chef des conseils, et de grand-maître, chef et surintendant de la navigation et du commerce de France. Résolu d'exterminer le parti des protestans, il crut devoir commencer par la Rochelle, devenue leur place forte, et qui formoit comme un nouvel état dans l'état même. Le cardinal se mit à la tête des troupes, et commanda durant le siége, en qualité de général. Après un an de résistance, la ville fut prise, comme le disoit *Richelieu*, en dépit de trois rois : du roi d'Espagne, qui avoit retiré les troupes qu'il avoit fournies d'abord; du roi d'Angleterre, qui avoit secouru les assiégés; et du roi de France, que les courtisans dégoûtoient de cette expédition, dans la crainte que le succès ne rendît le cardinal trop absolu. Ce qu'ils avoient prévu arriva. Après avoir soumis les réformés, la récompense de *Richelieu* fut une patente de premier ministre, que *Louis XIII* écrivit de sa main, et qu'il surchargea d'éloges les plus flatteurs. Parvenu à son but, le faste du fier ministre effaça la dignité du trône. Il avoit des gardes; tout l'extérieur royal l'accompagnoit; et s'arrogeant l'autorité la plus absolue et la plus entière, il ne laissa à son maître que le privilége de guérir les écrouelles. Toutes les cabales furent écrasées sous le pouvoir de ce ministre despotique, et tous les intrigans punis. L'époque de sa grandeur fut celle des orages qui grondèrent sur sa tête; mais il brava les tempêtes, et soutint sa puissance au milieu des écueils. Il eut à combattre à la fois la maison d'Autriche, les calvinistes, les grands du royaume, les favoris, la reine-mère sa bienfaitrice, la reine régnante, le frère du roi, le roi lui-même, auquel il fut toujours nécessaire, et souvent odieux : il triompha de tout, fit tout plier sous sa main implacable; et soutenu seulement par un capucin intrigant (le père *Joseph*), il fut l'ame de la France, le mobile de toutes les cours de l'Europe, et le seul qui, dans son siècle, pût annoncer *Louis-le-Grand*. Au milieu des éternelles agitations de son ministère, il favorisa les arts et les cultiva lui-même; il travailloit à des pièces de théâtre, que l'on représentoit dans son palais; et on doit le regarder comme le père de la tragédie et de la comédie en France, par la passion qu'il témoigna pour ce genre de poésie, et par les faveurs dont il combloit les poètes qui s'y distinguoient. Il fonda l'académie française et l'imprimerie royale; il rebâtit la Sorbonne avec une magnificence digne des plus grands monarques, et jeta les fondemens du jardin des plantes à Paris, appelé depuis *le Jardin du Roi*, devenu si utile à l'instruction des botanistes, des chimistes et des médecins. Cet homme célèbre par ses défauts et par ses qualités, ainsi que par les biens et les maux qu'il fit à la France, mourut en 1642, à 58 ans. La terre de *Richelieu* fut érigée, en sa faveur, en duché-pairie. Il y joignit les titres de duc de Fronsac, de gouverneur de Bretagne, d'amiral de France, d'abbé-général de Cluny, de Cîteaux, de Prémontré, etc.; il ne lui manqua que celui de roi, mais il en avoit la réalité. Il a laissé un grand nombre d'écrits, parmi lesquels on distingue son Testament politique, dont la meilleure édition est celle de l'abbé *de Saint-Pierre*, 1737, 2 vol. *in*-12; son Journal, qui, avec sa Vie par *Jean Leclerc*, forme 5 vol. *in*-12., 1753; et ses Lettres, dont

dont la plus ample édition est celle de 1696, en 2 vol. *in*-12. I, 110, 111, 113, 268, 448. II, 206. III, 71, 99, 142, 331.

RISPERNON (le duc de), personnage distrait, et dont l'existence n'est peut-être pas réelle. II, 478.

RIVEROLES (le marquis de), mort officier-général des armées du roi. III, 161.

RIVIÈRE (le sire de la), chambellan et favori de *Charles V*, roi de France. I, 286.

ROANNÈS (le duc), seigneur français sous le règne de *Louis-le-Grand*. II, 340.

ROBERT, roi de France, surnommé *le Dévot*, *le Droit* et *le Sage*, parvint à la couronne en 997, après la mort de *Hugues Capet* son père. Il mourut en 1031, à 60 ans. Nous avons de lui plusieurs hymnes que l'on chante encore dans l'Eglise. I, 423, 424. III, 22.

ROBERT D'ANJOU, dit *le Sage* et *le Bon*, roi de Naples et de Sicile, monta sur le trône en 1309, protégea les lettres, les cultiva lui-même, et mourut en 1343, à 64 ans. I, 247.

ROBERT, fils de *Guillaume-le-Conquérant*, succéda à son père dans le duché de Normandie en 1087, et se fit aimer de ses sujets. I, 134, 167.

ROBERT D'ARBRISSEL, prêcha avec tant de succès à Angers, qu'en peu de temps il fut suivi par une infinité de personnes de l'un et de l'autre sexe. Il leur bâtit des cellules dans les bois de Fontevrault, et fut le fondateur de l'ordre de ce nom, vers l'an 1100. Ses disciples devoient s'appeler pauvres de Jésus-Christ, et obéir aux femmes, qui en étoient les servantes. Il mourut en 1117, au prieuré d'Orsan. I, 467.

ROBERT DE LAVET, citoyen de Rouen, se livra pour sauver cette ville, en 1419, à la vengeance de *Henri V*, roi d'Angleterre. I, 225.

ROBERT, jeune marseillais, se distingua par sa piété filiale, et mérita les bienfaits de *Montesquieu*. I, 159.

ROCHE-DU-MAINE (la), officier français, fait prisonnier à la bataille de Pavie. I, 261.

ROCHEFOUCAULT (le comte de la), beau-frère du prince *de Condé*, chef des protestans, l'accompagna à la bataille de Jarnac. III, 289.

RODOLPHE de Hapsbourg, empereur d'Allemagne, surnommé *le Clément*, fut placé sur le trône germanique, en 1273. Il fut politique rusé, un peu double, guerrier heureux: mais il ne conserva pas ses conquêtes, qu'il céda pour de l'argent. Il mourut en 1291, à 73 ans. II, 366.

ROHAUT (*Jacques*), célèbre partisan de *Descartes*, dont il enseigna la philosophie à Paris, où il mourut en 1675, à 55 ans. On a de lui un excellent Traité de Physique, un Traité de Mécanique très-curieux, et plusieurs autres ouvrages. I, 462.

ROI (*Pierre-Charles*), poète lyrique et chevalier de Saint-Michel, a laissé plusieurs opéra, et un recueil de poésies, parmi lesquelles se trouve sur la maladie de *Louis XV*, un poème qui donna lieu à cette épigramme:

Notre monarque, après sa maladie,
Étoit à Metz, attaqué d'insomnie:
Ah! que de gens l'auroient guéri d'abord!
Roi le poète à Paris versifie;
La pièce arrive, on la lit, le roi dort.
De *Saint-Michel* la Muse soit bénie!

Roi mourut en 1763, peu regretté des gens de lettres, qu'il avoit presque toujours satirisés. I, 315.

ROLAND, un de ces preux chevaliers dont parlent nos anciens romans. II, 24.

ROLLAND DE ROSSI, fut choisi pour souverain en 1404, par les habitans de Parme. I, 123.

ROLLIN (*Charles*), fils d'un coutelier de Paris, fut reçu maître dès son enfance; mais bientôt il quitta l'antre des Cyclopes pour monter sur le Parnasse; et ses talens lui firent une réputation qui le plaça dans les chaires de seconde et de rhétorique, puis dans celle d'éloquence au collége royal. Il fut recteur de l'université en 1694, et ranima l'étude de la langue grecque dans cette compagnie si célèbre et si utile. Il fut fait principal du collége de Beauvais, et montra dans ce nouveau poste la tendre sollicitude d'un père pour l'éducation de la jeunesse qui étoit confiée à son zèle. Non content de la former par ses conseils, il voulut encore l'instruire par ses écrits. C'est à ce noble motif qu'on doit le *Traité des Etudes*, 4 vol. *in*-12., *l'Histoire Ancienne*, 13 vol. *in*-12., et *l'Histoire Romaine*, 16 vol. *in*-12., continuée depuis par

M. Crevier son disciple. Ces productions utiles lui ouvrirent les portes de l'académie des inscriptions. Il mourut à Paris en 1761, âgé de 80 ans. II, 111, 160. III, 112.

ROLLON, chef de ces Danois ou Normands qui firent tant de courses et de ravages en France dans le neuvième et le dixième siècle. *Charles-le-Simple* fit la paix avec lui en 912, lui donna *Gisèle* sa fille en mariage, avec la partie de la Neustrie appelée depuis Normandie, à condition qu'il en feroit hommage, et qu'il se feroit chrétien. *Rollon* y consentit, se fit baptiser, prit le nom de *Robert*, régna sagement, et mourut en 917, après avoir montré sur le trône autant d'équité qu'il avoit fait éclater de courage dans les combats. III, 193.

ROMAIN-DIOGÈNE fut élu empereur de Constantinople après l'abdication de *Michel Parapinace*, en 1068. Il fut fait prisonnier par *Alp-Arslan*, second sultan des Turcs-Seljoucides, en 1071. Délivré bientôt après de sa captivité, il revint à Constantinople, où *Michel*, qui étoit remonté sur le trône, lui fit crever les yeux. Il survécut peu à cette disgrace. I, 484.

ROMAIN, soldat des armées de *Julien l'Apostat*. III, 149.

ROMILDE, duchesse de Frioul, mère d'*Appa* et de *Gèla*. I, 478.

ROMUALD (St.), fondateur et premier abbé de l'ordre des Camaldules, né à Ravenne vers l'an 952, d'une famille ducale, mourut en 1027, au monastère de Camaldoli en Toscane, qu'il avoit fondé, et qui avoit donné son nom à l'ordre dont il fut l'instituteur. III, 25.

ROMULUS, fondateur et premier roi de Rome, étoit frère de *Remus* et fils de *Rhea* et *Sylvia*, fille de *Numitor*, roi d'Albe. Ce prince fonda Rome vers l'an 752 avant J. C., fit des conquêtes, régna en législateur et en guerrier, et mourut vers l'an 715 avant l'ère chrétienne. II, 43. III, 190.

RONSARD (*Pierre*), né en 1524, cultiva les Muses françaises avec tant d'application et de succès pour son siècle, qu'on l'appela *le Prince des Poètes*. Ayant mérité le premier prix des jeux floraux, on regarda la récompense comme inférieure au mérite de l'ouvrage et à la réputation de son auteur; la ville de Toulouse fit faire une Minerve d'argent massif, et d'un prix considérable qu'elle lui envoya. La reine d'*Ecosse*, *Marie Stuart*, charmée de ses vers, devint l'émule des Toulousains, et lui donna un riche buffet qui contenoit un vase représentant le Parnasse, avec cette inscription:

A *Ronsard* l'Apollon et la source des Muses.

Tant d'honneurs lui firent croire qu'il en étoit digne; et plus vain encore que ne le sont ordinairement les poètes, il ne parloit que de son talent, et faisoit observer qu'il étoit né l'année même de la défaite de *François I* devant Pavie: « Comme » si le Ciel, ajoutoit-il, avoit voulu par là dédommager la France » de ses pertes. » Il s'attacha à *Lazare Baïf*, partagea ses travaux littéraires, lisant jusqu'à deux heures après minuit; et en se couchant il réveilloit *Baïf*, qui prenoit sa place. Ainsi ces deux littérateurs entretenoient les Muses à tour de rôle. *Ronsard* mourut en 1585, à 61 ans. I, 280.

ROQUELAURE (*Gaston* duc de), gagna l'estime de *Louis XIV*, par ses services et par ses plaisanteries. Il mourut en 1683, à 68 ans. On a imprimé ses bons mots sous le titre de *Momus français*. I, 313. III, 72.

ROSE (*Guillaume*), précepteur de *Henri III*, fut évêque de Senlis, et le ligueur le plus fanatique de son temps. Il se rendit redoutable à son souverain même, et fut obligé de faire amende honorable en 1598, à la grand'chambre avec ses habits épiscopaux, n'ayant pas voulu les quitter. Il mourut en 1602. I, 322.

ROSE (le président), de l'académie française. I, 325.

ROSSI (*Blanche* de), dame illustre de la ville de Padoue. I, 128.

ROTROU (*Jean de*), né à Dreux en 1609, se distingua du commun des poètes par ses pièces de théâtre, et *Corneille* l'appeloit son père dans la tragédie. Nous avons de lui trente-sept pièces, parmi lesquelles l'*Antigone* et le *Venceslas* tiennent le premier rang. Les meilleures se trouvent dans le théâtre français, 1737, 12 vol. *in*-12. Ce poète est estimable par l'élévation de ses sentimens, par l'heureux contraste des caractères, par la force du style: il ne lui manquoit que la correction du langage et la régularité des plans.

Quoique *Corneille* fût devenu son rival, quoique Rotron vît que les talens de cet émule effaceroient les siens, il ne cessa pas de lui rendre justice, de l'admirer, et d'être son ami. Il fut le seul qui ne se prêta point à la cabale que le cardinal de *Richelieu* avoit formée contre le *Cid*, et cependant il étoit pensionné par ce ministre. Il fut revêtu de toutes les magistratures de la ville de Dreux, et mourut victime de son patriotisme en 1650, âgé de 41 ans. I, 324. II, 331.

ROUE (la), capitaine français, joueur intrépide dans le 16.e siècle. II, 337.

ROUSSBOURGER (*Xavier* et *Jean*), frères de la communauté de Heimersdorf. I, 165.

ROUSSEAU (*Jean-Jacques*), citoyen de Genève, né dans cette ville en 1709, montra de bonne heure ce qu'il seroit un jour. Quoiqu'il eût reçu de la nature les talens les plus rares, il ne voulut les faire éclater qu'après les avoir long-temps exercés dans le silence; il ne s'est fait voir au public que quand il s'est cru capable de l'étonner par ses premiers essais, et de nourrir son admiration par de nouveaux chefs-d'œuvre. Nous n'avons point eu jusqu'ici d'auteur plus éloquent, plus vigoureux; la mâle énergie de son style l'a placé à côté de *Démosthène*, et les graces de sa plume, la force et la précision de ses raisonnemens l'ont mis au-dessus de *Cicéron*. Heureux cet écrivain célèbre, si, plus judicieux dans le choix de ses sujets, il se fût défié de la manie des paradoxes! Il eut de nombreux ennemis, mais un plus grand nombre d'admirateurs. En le plaignant de ses erreurs, de ses illusions, en riant même de ses singularités, le public a respecté les qualités de son cœur; et la postérité rendra toujours justice à son mérite. Il mourut près de Paris en 1778. I, 119. II, 269.

ROUVÈRE (*Jérôme* de la), évêque de Toulon en 1559, puis archevêque de Turin, et enfin cardinal en 1564, mourut en 1592, à 62 ans. I, 699.

ROXBURGH (le duc de), pair d'Angleterre, qui assista aux funérailles de *Newton*. II, 176.

RUBRIUS-FEAVIUS, citoyen romain. II, 299.

RUFIN (*Flavius*), né dans l'obscurité, mais doué d'un esprit élevé, souple, insinuant, poli, se fit connoître de *Théodose-le-Grand*, et parvint à lui plaire, moins par son mérite que par son adresse. Ce prince le combla de graces et d'honneurs, et le créa consul en 392, avec *Arcadius* son fils. Il abusa de la confiance de l'empereur; mais il eut l'art de cacher ses déprédations. Il se fit baptiser avec un faste révoltant, deux ans après son consulat; et quand *Théodose* eut cessé de vivre, irrité de voir *Stilicon* plus puissant que lui, il résolut de se mettre sur le trône. Les Goths et autres barbares furent appelés dans l'empire; lui même les invita à désoler les provinces, afin de profiter du trouble que leurs ravages feroient naître. Sa perfidie fut découverte: on l'arrêta en 395. Son corps fut mis en pièces; et sa tête portée au bout d'une lance, donna au peuple, qui le haïssoit, l'agréable spectacle d'un tyran qui n'est plus. III, 36.

RUFIN, solitaire d'Egypte. III, 326.

RUFUS (*Publius-Rutilius*), consul romain, l'an 105 avant J. C. I, 113, 212.

RUFUS, sénateur romain, du temps d'*Auguste*. I, 326.

RUYSCH (*Frédéric*), né à la Haye en 1638, se rendit célèbre par ses progrès dans l'anatomie, dans la médecine, dans l'histoire naturelle, et plus encore par les découvertes nombreuses dont il enrichit ces sciences utiles. Il mourut en 1731, à 93 ans. II, 245.

RUY-SOUZA, seigneur de la cour de *Jean VI*, roi de Portugal. I, 56.

S.

SABINUS, prince gaulois, se fit déclarer empereur sous le règne de *Vespasien*. I, 124.

SABINUS (*Titus*), Romain qui fut précipité dans le Tibre, et qui n'est connu que par la fidélité de son chien. III, 139.

SABLIÈRE (madame de la), vécut sous le règne de *Louis XIV*, et s'illustra par l'asile qu'elle donna à *la Fontaine* pendant près de 20 ans. II, 489.

SACAS, échanson d'*Astyage*, roi des Mèdes. II, 430.

SADI, philosophe et poète persan, qui vivoit après le règne de *Chosroès I*,

dit *le Grand*. I, 285, 459. II, 43, 97, 112, 135, 191.

SAINT-AIGNAN (*François de Beauvilliers*, duc de), né en 1607, mérita par ses succès dans la poésie légère une place à l'académie française. Il mourut en 1687, regretté comme l'un des seigneurs les plus agréables de la cour de *Louis-le-Grand*. I, 92. III, 106.

SAINT-ANDRÉ (*Jacques d'Albon*, seigneur de), l'un de plus grands capitaines du seizième siècle, mérita par ses services le bâton de maréchal de France, et fut tué en 1562, d'un coup de pistolet, par *Bobigni de Mézières*, à la bataille de Dreux. II, 157.

SAINT-ANDRÉ (le marquis de), seigneur français du siècle de *Louis-le-Grand*, sous le ministère de *Louvois*. I, 62.

SAINT-FAL, lieutenant du duc de *Guise* en 1554, à la bataille de Renti. II, 193.

SAINT-HILAIRE (M. de), lieutenant-général de l'artillerie, sous le maréchal de *Turenne*. I, 227.

SAINT-LEU, commandant des troupes catholiques en Saintonge, sous le règne de *Henri III*, roi de France. I, 302.

SAINT-PHAL, gentilhomme français, sous le règne de *Henri-le-Grand*. I, 110.

SAINT-PIERRE (*Charles-Irénée-Castel* de), né en 1658, se distingua par la profondeur de ses connoissances politiques, fut reçu de l'académie française, et mourut en 1743. Il avoit été premier aumônier de Madame, et possédoit l'abbaye de la Sainte-Trinité de Tiron. On a recueilli tous ses ouvrages en 1744, et leur collection forme 18 vol. *in*-12. III, 223.

SAINT-POL (*François de Bourbon*, comte de), fils de *François de Bourbon*, comte de Vendôme, signala son courage à la bataille de Marignan, secourut Mézières, vainquit les Anglais, se trouva à la funeste journée de Pavie, et mourut en 1545, à 54 ans. I, 260.

SALISBURY (le comte de), seigneur anglais, l'un des exécuteurs de la sentence qui condamnoit à mort *Marie Stuart*, reine d'Ecosse. II, 130.

SALLUSTE (*Caïus-Crispus*), historien latin, fut élevé à Rome, où il parvint aux premières dignités. Ses mœurs étoient si dépravées, qu'il fut noté d'infamie et dégradé du rang de sénateur. *Milon* l'ayant surpris en adultère, il fut fouetté et condamné à une amende. Il dissipa tous ses biens par des débauches accumulées; et, pour rappeler la fortune, il s'engagea dans le parti de *César*, qui, après l'avoir rétabli dans le sénat, lui donna le gouvernement de Numidie, où il amassa d'immenses richesses par les injustices les plus criantes. Il fit bâtir à Rome une maison magnifique, et forma un jardin délicieux dont on voit encore des débris, et qui porte le nom de son ancien maître. Il faut croire qu'il répudia tous ses vices; car aucun écrivain n'a parlé plus fortement pour la vertu. En lisant ses ouvrages, on les prendroit pour les chefs-d'œuvre du philosophe le plus austère, et l'on ne peut soupçonner qu'ils sont sortis de la plume de l'épicurien le plus effréné. Il mourut 35 ans avant l'ère chrétienne, haï et méprisé pour ses mœurs, mais estimé pour ses talens. Des histoires qu'il avoit écrites, il ne nous reste que celles de la *Conjuration de Catilina* et de la *Guerre de Jugurtha*. Son style est plein de précision et d'énergie : il pense fortement et noblement, dit *Rollin*, et écrit comme il pense. On peut le comparer, ajoute-t-il, à ces fleuves qui, ayant leur lit plus resserré que les autres, ont aussi leurs eaux plus profondes. On ne sait ce qu'on doit admirer davantage dans cet auteur, ou les descriptions, ou les portraits, ou les harangues; car il réussit également dans toutes ces parties. On a fait un grand nombre d'éditions de ses œuvres : les plus estimées sont celles de Cambridge, 1710, *in*-4.°; d'*Elzevier*, 1634, *in*-12., et de *Barbou*, réimprimée en 1761. II, 121.

SALMANAZAR monta sur le trône d'Assyrie l'an 729 avant J. C. Il prit Samarie, emmena les Israélites en captivité, et mourut l'an 714 avant l'ère chrétienne. I, 270.

SALO (*Denis* de), conseiller au parlement de Paris. Il est le premier auteur du Journal des Savans, qu'il commença à publier en 1665, sous le nom du sieur d'*Hédouville*. Il mourut en 1669, âgé de 43 ans, de douleur d'avoir perdu 100 mille écus au jeu. I, 456.

SALOMON, fils de *David* et de *Bethsabée*,

succéda à son père sur le trône d'Israël, bâtit le fameux temple de Jérusalem, et reçut le don de sagesse et d'intelligence; mais dans la suite son cœur s'ouvrit à tous les vices, et le plus sage des hommes en devint le plus corrompu. Il est sûr qu'il pécha, mais il n'est pas sûr qu'il fît pénitence. Il mourut l'an 975 avant J. C., après 40 ans de règne. I, 31, 297. II, 366. III, 41.

SALVIUS, évêque d'Albi, sous le règne de *Chilpéric I*, roi de France. I, 415.

SAMSON, juge et libérateur des Juifs, né vers l'an 1155 avant J. C., se déclara implacable ennemi des Philistins. Un jour il en tua une multitude avec une mâchoire d'âne. Il ruina leur pays, dévasta leurs campagnes; mais, trompé par les caresses de *Dalila*, il lui découvrit que la force dont il étoit doué étoit attachée à l'intégrité de ses cheveux. Cette femme les lui coupa pendant son sommeil, et le livra aux Philistins qui lui crevèrent les yeux, et le condamnèrent à tourner une meule. Durant sa prison, sa chevelure commençant à renaître, ses forces revinrent avec elle. Ses ennemis voulurent jouir de son humiliation, et le mandèrent dans une salle où ils faisoient un festin somptueux. *Samson* s'y laissa conduire, et saisissant les deux colonnes qui soutenoient la salle, il les ébranla de telle sorte, que tout l'édifice s'écroula, et le fit périr lui-même avec tous ceux qui y étoient rassemblés, vers l'an 1117 avant l'ère chrétienne. II, 111, 302.

SAMUEL, prophète, juge et gouverneur d'Israël, naquit l'an 1139 avant J. C. et défit les Philistins à l'âge de 40 ans, sacra *Saül* roi d'Israël, par l'ordre de Dieu; et quand ce prince eut été rejeté pour avoir désobéi au Seigneur, il donna l'onction royale à *David*, jeune berger que Dieu s'étoit choisi pour régner sur son peuple. *Samuël* mourut en 1061 avant J. C. I, 16.

SANCTORIUS, célèbre professeur de médecine en l'université de Padoue, au commencement du dix-septième siècle, s'est illustré par ses découvertes et par ses écrits. Son meilleur ouvrage est celui qu'il a intitulé *de Medicinâ staticâ*, dont l'édition la plus estimée est celle qu'a donnée M. *Lorry* en 1770, 1 vol. *in*-12. II, 251.

SANCY (*Nicolas de Harlay*, seigneur de), surintendant des finances et des bâtimens, colonel-général des Suisses, etc., se distingua par ses talens et par son mérite, rendit de grands services aux rois *Henri III* et *Henri IV*, et mourut en 1629, après avoir abjuré le calvinisme. II, 64, 212.

SANNAZAR (*Jacques*), né en 1458, prit le surnom d'*Actius-Sincerus*. Il s'appliqua aux belles-lettres, et sur-tout à la poésie latine et italienne. Il conçut tant de chagrin de ce que *Philibert de Nassau*, prince d'Orange, général de l'armée de l'empereur, avoit ruiné sa maison de campagne, qu'il en contracta une maladie dont il mourut en 1530. On assure qu'ayant appris, peu de jours avant sa mort, que ce prince avoit été tué, il s'écria : « Je mourrai content, » puisque Mars a puni ce barbare » ennemi des Muses. » Le recueil de ses poésies latines, parmi lesquelles on estime sur-tout son poème *de Partu Virginis*, et ses églogues, a été imprimé à Venise chez les *Aldes* en 1535, *in*-8.°, et à Amsterdam, 1728, aussi *in*-8.° Ses pièces italiennes, dont la plus célèbre est son *Arcadie*, ont été recueillies séparément. I, 308, 442.

SANTA-CRUX (le comte de), capitaine espagnol, sous le règne de *Philippe V*, roi d'Espagne. II, 219.

SANTEUIL (*J. Bapt.* de), né en 1630, après avoir fait ses études à Paris, entra chez les chanoines de S. Victor, et se livra tout entier à la poésie latine, pour laquelle il avoit une passion extraordinaire. Né avec le véritable enthousiasme des enfans d'Apollon, il en eut aussi les travers. Il parloit comme un fou, et pensoit comme un sage. Il n'attendoit pas qu'on louât ses vers; il en étoit toujours le premier admirateur; il répétoit souvent : « Je ne suis qu'un » atôme, je ne suis rien; mais si je » savois avoir fait un mauvais vers, » j'irois tout-à-l'heure me pendre à » la Grève. » Ses poésies sacrées et profanes sont en effet des chefs-d'œuvre, pour la plupart. On y admire la noblesse et l'élévation des sentimens, la hardiesse et la beauté des images, la vivacité des pensées, l'énergie et la justesse de l'expression, la correction et la pureté du style. Elles ont toutes été recueillies

en 3 vol. *in*-12, Paris, 1739. *Santeuil* mourut en 1697. I, 122.

SAPERIUS, soldat romain, qui signala sa bravoure en 587 au siége de Béjude. III, 313.

SAPPHIRA, dame flamande, sous *Charles-le-Hardi*, duc de Bourgogne. II, 370.

SAPRICK, prêtre chrétien, au troisième siècle. III, 21.

SARDANAPALE, roi d'Assyrie, dont la mollesse et les infames débauches sont passées en proverbe, ne s'occupoit qu'à filer au milieu de ses femmes et de ses concubines, fardé et habillé comme elles. Honteux d'obéir à un tel prince, les grands de son royaume se révoltèrent, et l'assiégèrent dans Ninive pendant 2 ans. Le voluptueux monarque se voyant sur le point de tomber entre les mains de ses sujets rebelles, fit dresser un bûcher magnifique au milieu de son palais, et s'y jeta avec ses maîtresses, ses eunuques et ses trésors, vers l'an 767 avant J. C. I, 395.

SARPEDON, précepteur de *Caton* d'Utique. II, 56.

SATIBARZANE, favori d'*Artaxerxès-Mnémon*, roi de Perse. I, 96.

SATURNINUS (*Lucius-Apuleïus*), Romain, qui, ayant tué son compétiteur, se fit élire tribun du peuple, l'an 101 avant J. C. et périt l'année suivante par ordre de *Marius*, alors consul. I, 216.

SATURNINUS, ancien préteur romain, sous l'empire de *Caligula*. I, 368.

SATYRUS, comédien athénien, contemporain de *Démosthène*. II, 272.

SAÜL, fils de *Cis*, homme riche et puissant, de la tribu de *Benjamin*, fut sacré roi d'Israël par le prophète *Samuël*, l'an 1079 avant J. C. Tant qu'il suivit la volonté divine, il prospéra; mais ayant plusieurs fois désobéi au Tout-Puissant, il devint le plus infortunés des princes, et fut tué avec presque toute sa famille dans une bataille contre les Philistins, l'an 1059 avant Père chrétienne. III, 41.

SAVOISI, chambellan de *Charles VI*, roi de France. II, 227.

SAXE (*Maurice*, comte de), fils naturel de *Frédéric-Auguste II*, électeur de Saxe, roi de Pologne et de la comtesse *de Konigsmark*, naquit en 1696. Son enfance annonça un guerrier. Sans goût pour l'étude, on ne parvint à l'y appliquer quelques heures le matin, qu'en lui promettant de le laisser monter à cheval toute l'après-midi. Dès l'âge de 12 ans il se trouva au siége de Lille, et monta plusieurs fois à la tranchée. Il manqua de périr au siége de Tournai en 1709, et le danger ne ralentit pas son intrépidité. Bientôt après il se trouva à la sanglante bataille de Malplaquet; et loin d'être rebuté par l'horrible carnage de ce combat, il dit le soir: « Je suis content de ma journée. » La campagne de 1710 acquit à ce héros enfant un nouveau surcroît de gloire. Le prince *Eugène* et le duc de *Malborough* firent publiquement son éloge. Sa valeur n'éclata pas moins en 1712 à la journée de Gadelbush, où il eut un cheval tué sous lui, après avoir ramené trois fois à la charge un régiment de cavalerie qu'il commandoit alors. A la fin de cette campagne, sa mère le maria avec la jeune comtesse de *Loben*, demoiselle riche et fort aimable, qui portoit le nom de *Victoire*. Le comte de *Saxe* a dit depuis que ce nom avoit autant contribué à le décider pour cette dame, que sa beauté et ses grands revenus. Il en eut un fils qui mourut jeune. Dans la suite, s'étant brouillé avec elle, il fit dissoudre son mariage. En 1715, s'étant rendu au siége de Stralsund, la plus forte place de la Poméranie, et dans laquelle *Charles XII* s'étoit renfermé, il but la satisfaction de voir ce monarque, redoutable encore après ses défaites, au milieu de ses grenadiers, et vêtu comme eux. Il conçut pour ce prince une vénération qu'il a toujours conservée depuis. Le calme ayant été rendu à l'Europe, le comte de *Saxe* passa en France en 1720, pour y jouir des douceurs de la société. Le duc d'Orléans, régent, le fixa dans le royaume, par un brevet de maréchal-de-camp. En 1726, les Français furent menacés de perdre ce héros, que les États de Courlande venoient de choisir pour leur souverain. La diète de Pologne traversa cette élection; et l'année suivante, il fut contraint par les Russes de sortir de ce duché. Le comte, déchargé du fardeau de gouverner les hommes, revint en France; et entièrement livré aux mathématiques, il y composa en treize nuits, et pendant les accès d'une fièvre, ses

Rêveries, ouvrage digne de *César* et de *Condé*. Il refusa en 1733 le commandement de l'armée polonaise, que le roi son frère, qui venoit de succéder à *Auguste*, lui offrit; et aimant mieux combattre contre ce prince, que de quitter le service de la France, il se signala sur le Rhin sous les ordres du duc de *Berwick*. Quand ce général le vit arriver: « Comte, lui dit-il, j'allois faire » venir trois mille hommes, mais » vous me valez seul ce renfort. » Ses services toujours heureux lui méritèrent le bâton de maréchal de France en 1744, et il commanda en chef un corps d'armée en Flandre. Cette campagne, le chef-d'œuvre de l'art militaire, fit placer le nouveau maréchal à côté de *Turenne*. L'année 1745 fut encore plus glorieuse. Il alla prendre, quoique très-malade, le commandement de l'armée française dans les Pays-Bas. Quelqu'un le voyant dans cet état de foiblesse avant son départ de Paris, lui demanda comment il pouvoit se charger d'une si grande entreprise. « Il » ne s'agit pas de vivre, répondit-il, » mais de partir. » La victoire de Fontenoy, due principalement à sa vigilance et à sa capacité, fut suivie de la prise de Tournay, de Bruges, d'Ostende, de Gand, d'Oudenarde, d'Ath et de Bruxelles. Le roi lui donna des lettres de naturalisation conçues dans les termes les plus flatteurs; et après la victoire de Raucoux, il lui fit présent de six pièces de canon, et le créa maréchal-général de toutes ses armées en 1747. L'année suivante fut marquée par des succès brillans, et sur-tout par la prise de Mastricht. La Hollande épouvantée trembla pour ses Etats, et demanda la paix après l'avoir refusée. Elle fut conclue la même année, et on peut dire que l'Europe dut son repos à la valeur du maréchal de *Saxe*. La patrie le perdit en 1750, à 54 ans. Il avoit été élevé et il mourut dans la religion luthérienne. « Il est bien fâcheux, » dit une grande princesse en apprenant sa mort, « qu'on ne puisse pas dire » un *De profundis* pour un homme » qui a fait chanter tant de *Te* » *Deum*. » III, 142.

SCALIGER (*Joseph-Juste*), né à Agen en 1540, littérateur aussi érudit que vain et présomptueux. Il mourut en 1609, âgé de 69 ans. I, 679, 680. II, 438.

SCARRON (*Paul*), né à Paris en 1610, se livra à la poésie burlesque. Devenu infirme, et ne pouvant plus marcher, il ne perdit rien de sa gaieté, il demanda à la reine la permission d'être son malade en titre d'office; cette princesse sourit, et *Scarron* regardant ce souris comme un brevet, prit le titre de: *Scarron, par la grâce de Dieu, malade indigne de la Reine*. Il obtint de *Mazarin* une pension de 500 écus, que ses satires firent bientôt supprimer. Son mariage en 1651 avec mademoiselle d'*Aubigné* (depuis madame de *Maintenon*) augmenta ses plaisirs sans accroître sa fortune. Le peu d'économie qu'il observoit dans sa maison, le réduisit en peu de temps à quelques rentes viagères, et aux revenus de son marquisat de *Quinet*. C'est ainsi qu'il appeloit le modique produit de ses livres, du nom du libraire qui les vendoit. Dans l'abondance, il dédioit ses livres à *la levrette de sa sœur*; et dans le besoin, à quelque *Monseigneur*, qu'il louoit davantage et qu'il estimoit moins. Il parle ainsi au roi, dans la dédicace de *D. Japhet d'Arménie*: « Je tâcherai de persuader à » Votre Majesté qu'elle ne se feroit » pas grand tort si elle me faisoit » un peu de bien: je serois plus gai » que je ne suis. Si j'étois plus gai » que je ne suis, je ferois des comé- » dies enjouées. Si je faisois des co- » médies enjouées, Votre Majesté » en seroit divertie: si elle en étoit » divertie, son argent ne seroit pas » perdu. Tout cela conclut si néces- » sairement, qu'il me semble que j'en » serois persuadé si j'étois un grand » roi comme je ne suis qu'un pauvre » malheureux. » Il porta l'enjouement jusqu'au bord du tombeau. Surpris d'un hoquet violent, on craignit qu'il n'expirât; cet accident diminua; « Si j'en reviens, dit-il, je ferai une » belle satire contre le hoquet. » Ses parens, ses domestiques fondoient en larmes au chevet de son lit: « Mes enfans, leur dit-il, je ne vous » ferai jamais autant pleurer que je » vous ai fait rire. » Et un moment avant que d'expirer, il s'écria: « Je » n'aurois jamais cru qu'il fût si aisé » de se moquer de la mort. » Il rendit le dernier soupir en 1660. Tous ses ouvrages ont été recueillis par

Bruzen de la Martinière, en 10 vol. *in*-12. Excepté le *Roman Comique*, et quelques morceaux du *Virgile travesti*, on trouve dans tout le reste trois bonnes plaisanteries pour vingt platitudes. I, 204. II, 432.

SCÈVA, Romain, centurion de l'armée de *Jules-César*. III, 300.

SCÉVOLA, sénateur romain, du temps de *Sylla*. II, 129.

SCÉVOLA (*Quintus*), sénateur romain, beau-père du consul *Lucius-Licinius Crassus*. II, 418.

SCHAGABAG, musulman. I, 494.

SCHAFELAAR (*Jean*), capitaine hollandais en 1482, célèbre par son patriotisme. II, 312.

SCHAH-CULI, musicien musulman, sous le règne d'*Amurat IV*, empereur des Turcs. III, 238.

SCHAHROCH, un des fils de *Tamerlan*, III, 119.

SCHILEK (le comte de), capitaine des Trabans de la garde de *Léopold I*, empereur d'Allemagne. II, 134.

SCHOMBERG (*Théodoric*), dit le colonel *Tische*, chef des Reîtres, sous *Henri IV*, et tué à la bataille d'Ivry. II, 194.

SCHOMBERG (*Fréderic-Armand* de), l'un des plus habiles généraux du dix-septième siècle, mérita par sa valeur le bâton de maréchal de France, quoiqu'il fût protestant. La religion qu'il professoit ayant été abolie en France, il passa en Angleterre avec *Henri-Guillaume*, prince d'Orange, qui l'envoya commander en Irlande. Il y fut tué en 1690, dans un combat livré à l'armée du roi *Jacques II*, qui avoit été détrôné. III, 141.

SCIPION (*Publius-Cornelius*), célèbre général romain, étoit à peine âgé de 18 ans lorsqu'il sauva la vie à son père à la bataille du Tesin; et après celle de Cannes, il empêcha la jeune noblesse romaine d'abandonner Rome. A l'âge de 24 ans, il fut envoyé en Espagne, la soumit, prit Carthagène, vainquit *Annibal*, força Carthage à demander la paix, et mérita le glorieux surnom d'*Africain*. Il mourut l'an 180 avant J. C. I, 14, 166, 243, 247, 496. II, 6, 137, 241, 244, 248, 284, 415, 459. III, 106, 158, 214, 220.

SCIPION (*Lucius-Cornelius*), frère du précédent, fut surnommé l'*Asiatique*, pour avoir vaincu *Antiochus-le-Grand*, roi de Syrie. Il fut fait consul l'an 189 avant J. C. I, 166. II, 241, 248, 437.

SCIPION (*Publius-Æmilianus*), appelé l'*Africain-le-Jeune*, fils de *Paul-Émile*, et adopté par *Scipion* fils du premier *Africain*, détruisit Carthage et Numance; et après avoir été deux fois consul, il mourut dans son lit, assassiné par les *Gracques*, selon les uns, et suivant d'autres, empoisonné par leur mère *Cornélie*, et par sa propre femme. I, 99. II, 242, III, 194.

SCIPION-NASICA (*Publius-Cornelius*), célèbre sénateur romain, cousin du premier *Scipion l'Africain*, fut censeur avec *Marcus-Papirius*, et devint consul avec *Caïus-Lélius*, l'an 190 avant J. C. II, 241, 287. III, 194.

SCIPION, général des troupes républicaines, du temps de *Pompée* et de *César*. I, 342, 351. III, 300.

SCUDERI (*Magdeleine* de), demoiselle célèbre par son esprit et ses volumineuses productions, naquit en 1607, et fut auteur par nécessité. Tout concourut à faire parler d'elle: les agrémens de son imagination, son extrême laideur, et sur-tout les romans dont elle inonda le public. C'est elle qui remporta le premier prix d'éloquence que l'académie française ait donné. Elle fut honorée du titre de *Sapho* de son siècle, et mourut en 1701, âgée de 94 ans. II, 395.

SCYLURE, roi des Scythes, donna à ses enfans une excellente leçon pour les porter à la concorde. II, 468.

SCYTHES, Lacédémonien qu'*Agésilas-le-Grand* députa vers les habitans de Larisse. II, 455.

SÉBASTIEN (S.), martyrisé en 288, le 20 Janvier. II, 494.

SÉBASTIEN (*Jean Truchet*, dit *le Père*), né à Lyon en 1657, entra dans l'ordre des Carmes, s'adonna tout entier à la mécanique, s'y fit un grand nom, fut membre honoraire de l'académie des sciences de Paris, et mourut en 1729. Sa candeur, sa modestie, et son extrême douceur, firent dire de lui par un grand prince, qu'*il étoit aussi simple que ses machines*. I, 269. III, 150.

SECOND (*Jean-Everard*), poète latin, né à la Haye en 1511, et mort à Utrecht en 1536, à 25 ans. II, 183.

SEÏFEDDULAT, sultan de Syrie. III, 239, 453.

SÉJAN (*Ælius*), favori et ministre de l'empereur *Tibère*, n'usa de son pouvoir que pour faire périr par ses artifices les premières personnes de l'empire. Il porta l'audace jusqu'à

faire ridiculiser sur le théâtre les vices de son souverain même. Alors *Tibère* ouvrit les yeux ; *Séjan* fut arrêté ; le sénat reçut l'ordre de lui faire son procès, et il fut étranglé l'an 31 de J. C. I, 363.

SELEUCUS I, surnommé *Nicanor*, c'est-à-dire, victorieux, l'un des capitaines d'*Alexandre-le-Grand*, eut en partage le royaume de Syrie, quand ce conquérant eut cessé de vivre. Il fit bâtir 34 villes, pour immortaliser sa mémoire, et celle des personnes qui lui étoient chères. Un assassin lui ôta la vie l'an 281 avant J. C. dans la trente-unième année de son règne. I, 140, 148.

SEM, l'un des trois fils du patriarche *Noé*, mourut âgé de 600 ans, vers l'an 1846, avant J. C. II, 495.

SEMPRONIUS-LONGUS (*Titus*), consul romain, qui fut vaincu par le grand *Annibal* sur les bords de la Trébie, l'an 218 avant J. C. I, 36.

SENAC (*Jean*), premier médecin du roi *Louis XV*, s'illustra par ses talens et par plusieurs ouvrages utiles, entre lesquels on distingue son *Traité de la structure du cœur*, 2 vol. *in*-4°. Il mourut en 1770, dans un âge fort avancé. III, 293.

SÉNÈQUE (*Lucius-Annæus*), célèbre philosophe, fut précepteur du cruel *Néron*, qui, pour prix de ses services, lui ordonna de mourir en se faisant ouvrir les veines, l'an 65 de J. C. Il nous a laissé un grand nombre de traités de morale, dans lesquels on remarque beaucoup d'esprit et de génie ; mais l'envie de donner le ton à son siècle l'a jeté dans des nouveautés qui corrompirent le goût. Il substitua à la simplicité noble des anciens, le fard et la parure de la cour de *Néron* ; un style sentencieux, semé de pointes et d'antithèses, de peintures brillantes, mais trop chargées ; des tours ingénieux, mais peu naturels. Enfin il ne se contenta pas de plaire, il voulut éblouir, et il y réussit. La meilleure édition de ses écrits est celle d'Amsterdam, 1672, 3 vol. *in*-8°. On attribue à cet auteur des tragédies latines, mais elles ne sont pas de lui. *Gronovius* en a donné une bonne édition, Amsterdam, 1672, et Leyde, 1702, *in*-8°. I, 105, 127, 371. II, 149. III, 337, 551.

SENNACHÉRIB, fils de *Salmanazar*, auquel il succéda sur le trône d'Assyrie, l'an 714 avant J. C. mourut après 4 ans de règne. I, 271.

SEPTIMIUS, courtisan d'*Auguste* et ami d'*Horace*. I, 248.

SÉRAPHIN (le père), prédicateur de *Louis XIV*, roi de France. I, 496.

SÉRAPION, jeune homme de la suite d'*Alexandre-le-Grand*. II, 396.

SÉRAPION (Saint), solitaire célèbre. II, 325.

SERTORIUS, fameux capitaine romain, prit les armes pour renverser la tyrannie de *Sylla*, gouverna l'Espagne avec sagesse, vainquit *Metellus* et *Pompée*, fit fléchir *Mithridate*, et fut assassiné dans un festin par *Perpenna*, l'un de ses officiers, l'an 73 avant J. C. I, 41, 299. III, 28, 97.

SÉSOSTRIS, le plus célèbre des anciens rois d'Egypte, commença à régner vers l'an 1722 avant J. C. Il fit, dit-on, la conquête de l'Arabie, des Indes, de la Perse, de l'Asie mineure, de la Thrace et de la Colchide, laissant par-tout des colonnes chargées d'inscriptions, pour être les monumens éternels de ses victoires. Il mourut après un règne de 59 ans. I, 69.

SÉVÈRE (*Lucius Septimius*), se fit déclarer empereur romain l'an 193, sous prétexte de venger la mort de *Pertinax*. Il triompha de tous ses compétiteurs, et mourut après dix-sept ans de règne. I, 393. II, 143.

SÉVÈRE (*Flavius-Valerius*), fut déclaré *César* après l'abdication de *Dioclétien*, l'an 305 de J. C. I, 25.

SÉVÈRE, patriarche eutichien de la ville d'Antioche, auquel l'empereur *Justin* fit couper la langue en 518 pour le punir des blasphèmes qu'il proféroit contre la divinité de J. C. III, 119.

SÉVIGNÉ (*Marie de Rabutin*, marquise de), née en 1626, fut mariée à l'âge de 18 ans au marquis de *Sévigné*, en eut un fils et une fille, et mourut en 1696. Cette dame est principalement connue par ses Lettres dont la meilleure édition est celle de 1775, 9 vol. *in*-12. Elles ont un caractère si original, qu'aucun ouvrage de cette espèce ne peut leur être comparé. Ce sont des traits fins et délicats formés par une imagination vive, qui peint tout, qui anime tout. Madame *de Sévigné* fait passer dans nos cœurs les sentimens qu'elle éprouve. Avec une simplicité pleine d'art, et une négligence heureuse, elle nous fait partager sa

joie et sa tristesse. On souscrit à ses louanges et à ses censures : on trouve ridicule ce qu'elle ridiculise avec tant de finesse. Son style rapide et plein de noblesse, présente des tiens embellis par les grâces. I, 120. II, 282.

SEXTILIA, mère de l'empereur *Vitellius*. I, 378.

SEXTILIUS, commandant d'Afrique pour les Romains, du temps de *Marius* et de *Sylla*. II, 31.

SEXTUS-EMPIRICUS, philosophe pyrrhonien, sous l'empire de *Marc-Antèle*, qui suivoit ses leçons. I, 243.

SFORCE (*Galéas-Marie*), duc de Milan, succéda à son père *François Sforce*, en 1466. Ses débauches et son extrême férocité le firent assassiner dans une église, le jour de Saint-Étienne, en 1476, à l'âge de 32 ans. III, 309.

SICHEM, fils d'*Hémor*, prince des Sichimites, enleva *Dina*, fille du patriarche *Jacob*, et l'obtint ensuite en mariage, à condition que tout son peuple se feroit circoncire. II, 68.

SICKENGEN, général allemand, que l'empereur *Charles-Quint* chargea de l'attaque de Mézières en 1520. I, 45.

SIGEBERT I, fils de *Clotaire I*, fut roi d'Austrasie en 561, après la mort de son père, et régna près de 14 ans. I, 412, 414.

SIGISMOND, fils de *Charles IV*, fut élu empereur en 1410, s'appliqua à rendre la paix à l'Église, fit pour y réussir plusieurs voyages dans les différentes cours de l'Europe, vint à bout de faire convoquer les conciles généraux de Constance et de Bâle, soutint de longues guerres contre les Hussites, et mourut en 1437, après un règne de 27 ans. I, 259, 459.

SIGISMOND II, surnommé *Auguste*, fils de *Sigismond I*, succéda à son père sur le trône de Pologne en 1548, et mourut en 1572, après un règne de 24 ans. Ce prince fut le dernier roi de la maison de *Jagellon*. I, 42.

SILANUS, lieutenant du premier *Scipion-l'Africain*. III, 108.

SILIUS, Romain que *Messaline* eut l'impudence d'épouser publiquement sous les yeux même de l'empereur *Claude* son mari. I, 370.

SILLANUS, beau-père de l'empereur *Caligula*. I, 364.

SILLERY (*Nicolas Brulart* de), après avoir passé par les premières charges de la robe, fut envoyé en Italie par *Henri IV* en 1599, pour faire casser son mariage avec la reine *Marguerite*, et en conclure un autre avec *Marie de Médicis*. Ce prince eut tant d'impatience de récompenser l'heureux succès des négociations de *Sillery*, que pour lui donner les sceaux en 1605, il les ôta au célèbre *Pompone de Bellièvre*. Après la mort de celui-ci, *Sillery* fut chancelier en 1607. Son crédit toujours fort grand sous *Henri IV*, diminua considérablement sous la régence de *Marie de Médicis*, et tomba enfin tout-à-fait. La fortune se joua long-temps de ce ministre : tantôt chassé de la cour, tantôt rappelé avec honneur, toujours incertain de son sort, il remit, pour la dernière fois, les sceaux en Janvier 1624. On lui fit dire, peu de temps après, de se retirer dans une terre. Cet ordre fut un coup de foudre ; il faisoit des lamentations, comme s'il n'eût jamais essuyé de disgraces, et il mourut la même année, âgé de 60 ans. I, 311. III, 291.

SILVAIN (saint), abbé d'un monastère de la montagne de Sinaï. III, 293.

SIMÉON (saint), surnommé *Stylite*, parce qu'il vécut long-temps sur une colonne, où il mena une vie austère jusqu'à sa mort, arrivée l'an 461, à 69 ans. I, 276. II, 4.

SIMON MACHABÉE, l'un des cinq fils de *Mathatias*, succéda à *Judas* son frère, dans le gouvernement des Juifs, l'an 143 avant J. C. II, 151.

SIMON, Juif, citoyen de Jérusalem, du temps d'*Hérode-Agrippa*. I, 490.

SINATUS, prince galate. I, 130.

SINORIX, prince de Galatie. I, 130.

SIRMOND (*Jacques*), né à Riom en 1559, entra chez les Jésuites, et fut pendant 16 ans secrétaire du général *Aquaviva*. *Louis XIII* le choisit pour confesseur, afin de l'attacher pour toujours à sa personne et à la France. Quoique d'un caractère doux dans la société, il étoit assez vif dans ses écrits polémiques. On prétend que lorsqu'il composoit ses ouvrages, il tenoit toujours quelque chose en réserve pour la réplique. On a de lui grand nombre d'écrits qui prouvent une vaste connoissance de l'antiquité ecclésiastique ; le style en est pur et agréable, mais les opinions qu'il

sidoient dans quelques-uns ne sont pas toujours exactes, et en général, il faut le lire avec précaution. Il mourut en 1651, à 92 ans. II, 187.

SIDONIA, citoyen romain, contemporain de l'orateur *Hortensius*. II, 437.

SIXTE II, Athénien, fut élu pape en 257, et souffrit le martyre à Rome deux ans après, durant la persécution de *Valérien*. III, 286.

SLEIDAN (*Jean*), historien du seizième siècle, embrassa le parti des protestans, et s'y fit une grande réputation. Il mourut en 1556, laissant plusieurs histoires écrites en latin avec clarté, et même avec élégance, mais dans lesquelles il fait paroître trop de partialité pour ceux de sa secte. *Charles-Quint* appeloit *Paul Jove* et *Sleidan* ses menteurs, parce que le premier avoit dit trop de bien de lui, et le second trop de mal. II, 440.

SMERDIS, fils de *Cyrus-le-Grand*, fut tué par l'ordre de *Cambyse* son frère, qui mourut lui-même quelque temps après. Alors un mage prit le nom de *Smerdis*, auquel il ressembloit beaucoup, et se mit sur le trône de Perse. Les précautions qu'il prit pour cacher sa fourberie la découvrirent, et il fut tué environ sept mois après son usurpation, l'an 522 avant J. C. II, 419.

SOCIN (*Barthelemi*), célèbre jurisconsulte de Pise, sous *Laurent de Médicis*. III, 144.

SOCRATE; fils d'un sculpteur et d'une sage-femme, naquit à Athènes, l'an 469 avant J. C. Après avoir exercé la profession de son père, et fait trois statues représentant les Grâces, dont le travail étoit de la plus grande beauté, il quitta la sculpture pour se livrer à la philosophie. Il s'appliqua sur-tout à la science des mœurs, qu'il rédigea le premier en corps de préceptes. Il enseigna l'unité d'un Dieu, et mérita le surnom unique de *plus sage des hommes*, que la postérité lui donne avec son siècle. Quelques envieux l'accusèrent d'impiété à l'âge de 70 ans, et eurent le crédit de le faire condamner à boire la ciguë, l'an 400 avant J. C. I, 16, 105, 117, 119, 168, 241, 451, 460. II, 28, 69, 106, 172, 225, 226, 299, 437. III, 25, 29, 33, 113, 120, 165.

SOÉMIE, mère de l'empereur *Héliogabale*. I, 395.

SOISSONS (*Louis de Bourbon*, comte de), né en 1604, et tué à la bataille de la Marfée en 1641, pourvoit la victoire qu'il venoit de remporter sur le maréchal de *Châtillon*. II, 432.

SOLIMAN II, empereur des Turcs en 1520, fut un des plus grands conquérans de son siècle, et mourut au siége de Sigeth, en 1566, à 76 ans. II, 289. III, 307, 316.

SOLON, le second des sept sages de la Grèce, naquit vers l'an 639 avant J. C. Il abolit ou tempéra les lois sévères de *Dracon*, et en publia de plus douces. Dans la suite, *Pisistrate* s'étant emparé de l'autorité souveraine, ce philosophe citoyen résista à ses caresses; et pour ne plus voir sa patrie asservie, il se retira dans l'île de Chypre, où il mourut l'an 559 avant J. C., à l'âge de 80 ans. I, 32, 242. II, 15, 25, 359, 408, 409, 441. III, 45, 208, 329.

SOPHOCLE, célèbre poète tragique grec, surnommé l'*Abeille* et la *Syrène Attique*, naquit à Athènes l'an 495 avant J. C. Il se distingua également par les productions de son esprit et par ses talens politiques. Élevé à la dignité d'archonte, il commanda l'armée athénienne avec *Périclès*, et signala son courage en diverses occasions. Il porta au plus haut point la gloire du théâtre d'Athènes, et partagea avec *Euripide* les suffrages de ses concitoyens. Ces deux poètes, rivaux l'un de l'autre, traitèrent souvent les mêmes sujets, comme pour essayer leurs forces respectives; mais leur jalousie se changea bientôt en une noble émulation. Leurs tragédies étoient également admirables, quoique d'un goût bien différent. *Sophocle* grand, élevé, sublime, étonnoit l'esprit: *Euripide*, tendre et touchant, gagnoit les cœurs. *Sophocle* avoit composé 120 tragédies, dont il ne nous reste que sept, qui sont des chefs-d'œuvre. Les meilleures éditions sont celles de Rome, 1518, *in*-4.°; de Bâle, 1558, *in*-8.°; de Cambridge, 1673, *in*-8.°; d'Oxford, 1705 et 1708, 2 vol. *in*-8.°; et de Glascou, 1745, 2 vol. *in*-8.° *Sophocle* remporta le prix aux jeux olympiques à 90 ans, et ce succès lui inspira, dit-on, une si grande joie, qu'il en mourut, l'an 406 avant J. C. I, 618, 767. III, 338.

SOPHRONIE, épouse du préfet de Rome, sous le tyran *Maxence*. I, 469.

Soranus, archer batave sous l'empire d'*Adrien*. I, 68.

Sorbonne ou *Sorbon* (*Robert* de), né en 1201, d'une famille obscure et pauvre, fit ses études à Paris avec distinction, mérita l'estime de St. *Louis*, et fonda le collége de Sorbonne, qui devint dans la suite une société de théologiens habiles. Il mourut à Paris en 1274, à 73 ans. I, 296.

Sosithée, poète grec, contemporain du philosophe *Cléanthe*. II, 445.

Souvré (*Gilles* de), favori de *Henri III*, devint grand-maître de sa garde-robe, et rendit d'importans services à *Henri IV*, qui le fit gouverneur de *Louis XIII*. Il fut fait maréchal de France en 1615, et mourut en 1626, à 84 ans. I, 312.

Spanus, paysan espagnol, sous le gouvernement de *Sertorius*. I, 41.

Sparre, général suédois, servit sous *Charles XII* au siége de Pultava, en 1709. II, 59.

Spartis, *voyez* **Buris**.

Spinola (*Ambroise*), l'un des plus grands généraux du dix-septième siècle, se mit à la tête de 9000 Italiens, et alla servir le roi d'Espagne dans les Pays-Bas. Il y fut nommé général des armées espagnoles, et s'y soutint, quoiqu'il eût en tête le prince *Maurice de Nassau*, le plus habile capitaine de son temps. Il mourut en 1630, après avoir été rappelé des Pays-Bas. I, 27.

Spiridion (St.), évêque de Trémitonte dans l'île de Chypre, assista au concile de Nicée en 325, et s'illustra par ses vertus. I, 451.

Spitridate, nommé par d'autres *Rosacès*, servoit dans l'armée du roi de Perse, et étoit sur le point de tuer *Alexandre-le-Grand*, au passage du Granique, lorsque *Clitus* lui coupa la main. III, 137.

Spolverini (le comte de), seigneur italien. II, 312.

Sporus, jeune homme que l'empereur *Néron* épousa après l'avoir fait mutiler, pour lui donner un air de femme. I, 378.

Spurina, jeune Romain digne de vivre dans l'histoire pour son héroïque continence. I, 466.

Spurius-Lucretius, père de la chaste et célèbre *Lucrèce*, épouse de *Tarquin-Collatin*. I, 211.

Stanislas Leczinski, naquit à Léopold en 1677. *Charles XII*, roi de Suède, le fit couronner roi de Pologne en 1705, après avoir obligé le roi *Auguste* à quitter le trône. Il participa aux disgraces de son protecteur, et céda à la fortune de son rival. *Louis XV*, en 1725, épousa la fille de ce prince, et cette alliance sembla relever ses espérances. Après la mort d'*Auguste*, en 1733, il fut élu de nouveau roi de Pologne; mais son parti n'ayant pas prévalu, il revint en France, où *Louis XV* lui assigna la jouissance des duchés de Lorraine et de Bar, qu'il rendit heureux. Il mourut en 1766, emportant dans le tombeau le titre rare et mérité de *Bienfaisant*. I, 105, 284. II, 322.

Stasicrates, fameux sculpteur, qui offrit à *Alexandre-le-Grand* de faire du mont Athos une statue colossale. II, 251.

Stésichore, célèbre poète lyrique grec, né à Hymère, ville de Sicile, remporta à Athènes le prix de poésie, et composa un grand nombre d'odes dont les anciens font le plus grand éloge. Il ne nous en reste que quelques fragmens. Ce poète florissoit vers l'an 370 avant J. C. II, 199.

Sthénius, chef de la ville de Messine, du temps du grand *Pompée*. II, 234.

Stilpon, philosophe grec, né à *Mégare*, étoit si éloquent, que tous les jeunes philosophes quittoient leurs maîtres pour le venir entendre. Reprochant à la courtisane *Glicère* qu'elle corrompoit la jeunesse : « Qu'importe, répondit-elle, par » qui elle soit corrompue, par une » courtisane ou par un sophiste. » Cette réponse fut une leçon pour *Stilpon*; il bannit de son école les vains sophismes, les frivoles subtilités, et cette foule d'argumens captieux qui substituoient les mots aux idées. Il donna de sages conseils à *Démétrius-Poliorcète*, et se fit respecter des ennemis même de sa patrie. Il vivoit encore vers l'an 306 avant J. C., et fut regardé comme un des chefs de la secte stoïcienne. III, 172.

Strabon, célèbre géographe, philosophe, historien grec, entreprit de longs voyages pour observer la situation des lieux, et s'instruire des coutumes des peuples. Il florissoit sous *Auguste*, et mourut sous *Tibère*, vers l'an 25 de J. C. De tous ses ouvrages, il ne nous reste que sa géographie, pleine d'exactitude, de

jugement et d'érudition. Les meilleures éditions de cet auteur sont celles de Paris, 1620, *in-folio*, et d'Amsterdam, 1707, 2 vol. *in-fol.* III, 88.

STRATONICE, femme de *Séleucus-Nicanor*, roi de Syrie, qui la céda à son fils *Antiochus-Soter*. I, 140.

STRATONICE, épouse de *Mithridate-le-Grand*, roi de Pont. II, 359.

STRAZELLIUS, savant du seizième siècle. II, 122.

STROZZI (*Philippe*) se distingua au service de la France en plusieurs siéges et combats. Il fut fait colonel-général de l'infanterie, et eut le commandement de l'armée navale destinée pour les îles Açores, afin d'y soutenir les intérêts d'*Antoine*, roi de *Portugal*. Sa valeur ne fut point heureuse, vaincu le 28 Juillet 1583, il tomba entre les mains du marquis *de Sainte-Croix*, général de l'armée d'Espagne, qui le tua de sang froid, et le fit jeter dans la mer. III, 310.

STUAR (le major), capitaine suédois qui se trouva auprès de *Charles XII* dans la descente que ce prince fit à Copenhague, en 1700. III, 154.

SUIDAS, écrivain grec du dixième siècle, est auteur d'un dictionnaire ou *lexicon* grec, dont la meilleure édition est celle de Cambridge, 1705, 3 vol. *in-fol.* C'est une compilation historique et géographique quelquefois inexacte, mais qui néanmoins est utile, parce qu'elle renferme quantité d'extraits d'auteurs anciens qu'on ne trouve point ailleurs. II, 181.

SULLY (*Maximilien de Béthune, baron de Rosny, duc* de), pair, grand-maître de l'artillerie, et maréchal de France, naquit en 1559. Echappé au massacre de la Saint-Barthelemi, par les soins du principal du collége de Bourgogne où il étudioit, il s'attacha au service de *Henri IV*, alors roi de Navarre. Il devint le principal ministre de ce grand prince, dont il partagea, pour ainsi dire la puissance et la fortune, comme il en partageoit le cœur. Il fut digne du rang qu'il tint. Héros comme son maître, plus politique, mais aussi bon que lui, il lui fut plus utile qu'aucun de ses sujets, en excitant ses vertus, et en mettant un frein à ses foiblesses. La France lui dut la meilleure partie du bonheur dont elle jouissoit sous le règne à jamais mémorable du plus humain des monarques. Après la mort de *Henri IV*, il quitta la cour qui n'étoit plus digne de lui, et termina sa brillante carrière dans une retraite philosophique, en 1641, à 82 ans. Il étoit protestant et voulut toujours l'être, quoiqu'il eût conseillé à *Henri IV* d'abjurer l'hérésie, « Il est » bon, lui disoit-il, que vous soyez » papiste, et que je sois calvinis- » te. » C'est aux loisirs de ce grand homme que nous devons les excellens mémoires qu'il a intitulés : *économies royales*, imprimées à Trevoux, en 1725, 12 vol. *in*-12. I, 104, 312, 448. II, 25, 255, 288, 351. III, 255.

SULLY (*Henri* de), grand-bouteillier de France, sous le règne de *Philippe V*, dit *le Long*. I, 434.

SULPITIUS-RUFUS (*Servius*), consul romain, l'an 51 avant J. C., fut le contemporain et le rival de *Caton* d'Utique. II, 125.

SUBA, favori de l'empereur *Trajan*. I, 287.

SURIAN (M. de), évêque de Grasse en Provence, en 1746. I, 458.

SUSSEX (le comte de), pair d'Angleterre, qui assista aux funérailles du célèbre *Newton*. II, 176.

SWAMMERDAM (*Jean*), célèbre et savant médecin d'Amsterdam, au dix-septième siècle, a laissé sur l'anatomie et l'histoire naturelle plusieurs ouvrages estimés. III, 245.

SYBILLE, femme de *Robert*, duc de Normandie, l'un des fils de *Guillaume-le-Conquérant*. I, 134.

SYLLA, *Lucius-Cornélius*, surnommé l'*Heureux*, fut le rival de *Marius*. Sous prétexte de l'abattre et de favoriser la noblesse romaine, il s'empara de l'autorité suprême, proscrivit tous ceux du parti contraire, inonda de sang et asservit sa patrie sous le nom de dictateur; puis, après avoir géré à son gré toutes les affaires, il se réduisit à l'état de simple particulier, et se retira tranquillement dans sa maison de campagne, où une maladie pédiculaire l'enleva, l'an 78 avant J. C., à l'âge de 60 ans. I, 24, 254, 307, 348. II, 8, 56, 230, 418. III, 151, 166.

SYLLA (*Faustus*), fils du précédent, dissipa tous les biens que son père avoit amassés. I, 307.

SYLOSON, frère de *Polycrate*, tyran de Samos, du temps de *Darius*, fils d'*Hystaspes*, roi de Perse. I, 335.
SYLVEIRA, officier portugais, qui fit en 1508 le siége d'Ola dans les Indes. III, 185.
SYMPHORIEN (St.), martyr d'Autun, l'an 170 de J. C. II, 56.
SYNATUS, gouverneur du port de Minoa en Sicile, pour les Carthaginois, du temps de *Dion* de Syracuse. I, 170.
SYPHAX, roi d'une partie de la Numidie, s'attacha d'abord aux Romains, et les quitta pour suivre les drapeaux des Carthaginois. Rome lui déclara la guerre; il fut vaincu, fait prisonnier avec *Sophonisbe* sa femme, fille d'*Asdrubal*, l'an 203 avant J. C., et dépouillé de ses états, qui furent donnés à *Massinissa*. Il mourut de douleur quelques temps après. II, 242.
SYSIGAMBIS, mère de *Darius-Codoman*, dernier roi de Perse; elle survécut à la chute de sa famille et à la mort de son fils; elle ne put survivre à la mort d'*Alexandre*. I, 255.

T.

TACITE (*Caïus-Cornelius*), chevalier romain, parvint aux premières dignités de l'empire, sous *Vespasien*, *Tite* et *Domitien*. *Nerva* le fit consul en la place de *Virginius-Rufus*, l'an 97 de J. C. Il plaida plusieurs fois à Rome, et fit admirer son éloquence. Il étoit étroitement lié avec *Pline-le-Jeune*, et tous deux se corrigeoient mutuellement leurs ouvrages. Ceux qui nous restent de *Tacite*, sont: un *Traité des Mœurs des Germains*; une *Histoire des Empereurs*; des *Annales* depuis la mort d'*Auguste* jusqu'à *Galba*; et la *Vie d'Agricola* son beau-père. Il est le plus grand des historiens aux yeux d'un philosophe. Il peint les hommes avec tant d'énergie, de finesse et de vérité, les événemens touchans d'une manière si pathétique, la vertu avec tant de sentimens et de goût; il possède dans un si haut degré la véritable éloquence, le talent de dire simplement de grandes choses, qu'on doit le regarder comme un des meilleurs maîtres de morale, et le modèle le plus parfait peut-être de tous les historiens. M. l'abbé *Brottier* en a donné une édition en 1771, 4 vol. *in*-4.° et 7 vol. *in*-12. avec des supplémens, qui, dans bien des endroits, sont dignes de l'original. I, 127. II, 437.
TACITE (*Marcus-Claudius*), fut élu empereur par le sénat, en la place d'*Aurélien*, l'an 275. Il ne monta sur le trône que pour rétablir la justice, réformer les mœurs, et rappeler dans Rome les vertus et les talens. Glorieux d'être de la famille de l'historien *Tacite*, et d'en porter le nom, il voulut que toutes les bibliothèques fussent ornées de sa statue, et enrichies de ses ouvrages, et qu'on en fît tous les ans dix copies aux dépens du public, de peur qu'ils ne se perdissent. L'expérience et les talens de ce grand prince donnoient les plus riantes espérances, lorsque l'empire le perdit à 65 ans, un an après sa proclamation. I, 398.
TAÏ-TSONG ou TAÏ-CU, empereur de la Chine en 1644, mourut après 18 ans de règne. III, 46.
TALART (le seigneur de), assassin de *Jean Desmarets*, sous le règne de *François I*, roi de France. II, 377.
TALBOT (*Jean*), comte de Shrewsbury et de Waterford, d'une illustre maison d'Angleterre, originaire de Normandie, se signala par sa valeur et par l'audace de ses entreprises dans les guerres des Anglais contre les Français. Ses compatriotes l'appelèrent leur *Achille*. Il étoit digne de ce nom par l'impétuosité de son courage. En 1453, il fut tué avec un de ses fils dans une bataille. I, 229.
TALON (*Denis*), fut pourvu de la charge d'avocat-général au parlement de Paris en 1652. Il s'en montra digne par ses talens et par son intégrité, fut fait président à mortier en 1689, et mourut 9 ans après. III, 333, 283.
TAMERLAN, fils d'un berger, devint formidable, et conquit presque toute l'Asie. En 1401 il vainquit *Bajazet*, empereur des Turcs, le plus puissant potentat de son siècle, et mourut l'an 1416, à 71 ans. I, 140, 291. III, 119.
TARDIEU, officier français, ami du chevalier *Bayard*. II, 249.
TARNA, l'un des capitaines barbares qui servoient sous *Bélisaire*. III, 29.
TARQUIN, surnommé *le Superbe*, c'est-à-dire, *le Despote*, fut roi de Rome l'an 534 avant J. C. Un parricide le fit monter sur le trône; un adultère l'en fit descendre après 28 ans de

règne. La violence faite à la chaste *Lucrèce* par *Sextus* son fils aîné, parut aux Romains un si révoltant abus de la puissance royale, qu'ils l'abolirent, et chassèrent pour toujours les rois de leur ville. *Tarquin* fit d'inutiles efforts pour y rentrer. Après une guerre de 13 ans, il erra de ville en ville, et mourut à Cumes, où il s'étoit enfin fixé, à l'âge de 90 ans. I, 40, 209, 332, 469. II, 305, 402.

TARQUIN (*Sextus*), fils aîné du précédent, vint à bout, par ses artifices, de se rendre maître de la ville de Gabies. Ce fut lui qui déshonora *Lucrèce*. I, 40, 469.

TASSE (*Torquato*), l'un des plus grands génies dont s'honore l'Italie, fut le plus infortuné des poètes, et peut-être le plus malheureux des hommes. La plus grande partie de sa vie ne fut qu'un tissu de calamités et d'humiliations. Enveloppé dès l'âge de 8 ans dans le bannissement de son père, sans patrie, sans biens, sans famille, persécuté par les ennemis que lui suscitoient ses talens, plaint, mais négligé par ceux qu'il appeloit ses amis, il souffrit l'exil, la prison, la pauvreté, la faim même; et, ce qui devoit ajouter un poids insupportable à tant de malheurs, la calomnie l'attaqua et l'opprima. Le nombre de ses envieux éclipsa, pour un temps, sa réputation: il fut presque regardé comme un mauvais poète. Enfin après 20 années d'infortune, son mérite surmonta tout. On lui offrit des honneurs et des richesses. Le pape *Clément VIII* l'appela à Rome pour l'y recevoir en triomphe. Les cardinaux, les prélats et une foule de peuple allèrent à sa rencontre, à un mille de la ville, et quand il fut conduit devant le pape, ce pontife, en lui annonçant la couronne de laurier qu'il vouloit lui donner le lendemain au Capitole, lui dit: « Je veux que vous honoriez » cette couronne, qui a honoré jus» qu'ici tous ceux qui l'ont portée. » La veille du jour qui devoit mettre le comble à la gloire du *Tasse*, il tomba malade, et, comme si la fortune avoit voulu le tromper jusqu'au dernier instant, il mourut au moment même le plus beau de sa vie, le 15 Avril 1595, à 51 ans. Les plus estimés de ses ouvrages sont la *Jerusalem délivrée*, poème épique, et l'*Aminte*, poème pastoral. On a fait plusieurs belles éditions des écrits du *Tasse*. II, 447.

TAVANNES (*Gaspard de Saulx* de), né en 1509, montra de bonne heure une intrépidité peu commune. Il fut fait prisonnier avec *François I* à Pavie, parvint aux premiers honneurs militaires sous *Henri II*, *François II* et *Charles IX*, se déclara contre les protestans, contribua aux victoires de Jarnac et de Montcontour, et par ses services multipliés, mérita le bâton de maréchal de France en 1570. Il empêcha que le roi de Navarre, depuis *Henri IV*, ne fût enveloppé dans le massacre de la Saint-Barthelemi; et c'est avec raison qu'on a dit que si la maison de Bourbon est aujourd'hui sur le trône, elle en a l'obligation à ce général. Il mourut en 1575, à 66 ans. II, 500. III, 291.

TAUVRY, médecin de l'hôpital de Laval, dans le dix-septième siècle. III, 241.

TAUVRY (*Daniel*), né en 1669, fils du précédent, se rendit célèbre dans l'anatomie, fut admis par le moyen de *Fontenelle*, au nombre des membres de l'académie des sciences, et mourut en 1701, dans sa trente-deuxième année. III, 241.

TAXILE, l'un des premiers rois des Indes qui se soumirent à *Alexandre-le-Grand*. II, 248.

TELL (*Guillaume*), l'un des fondateurs de la liberté helvétique, en 1307. I, 68.

TELLIER (*Michel* le), né en 1603, s'éleva par son mérite à la place de secrétaire d'état, après avoir passé par quelques-uns des degrés de la judicature. Il signala son zèle pour la reine régente et pour *Mazarin*, durant la guerre de la Fronde, et ce fut sur-tout ce qui consolida l'édifice de sa fortune. *Louis XIV* le fit chancelier de France en 1677. Il avoit 74 ans quand il reçut les patentes qui le décorpient de cette dignité. « Votre » majesté, dit-il au roi, veut ho» norer ma famille, et elle couronne » mon tombeau. » Malgré son grand âge, il se montra digne des bienfaits de son souverain, et mourut en 1685, à 83 ans. Il fut père du marquis *de Louvois*. III, 63.

TELLIER (*Philippe* le), soldat du régiment du Perche, au dernier siége de Philisbourg, en 1734. I, 493.

TELLUS, Athénien, homme de bien dont *Solon* a parlé avec éloge. I, 262.

TENCIN (*Claudine-Alexandrine*), sœur du cardinal de ce nom (archevêque de Lyon, mort en 1758), acquit une sorte de célébrité par son esprit, ses intrigues et ses aventures. D'abord religieuse, elle quitta son couvent, et vint demeurer à Paris. Sa maison devint le rendez-vous des beaux-esprits de son temps, et comme le noviciat des académies de la capitale. Elle mourut en 1749. Si les lettres ne l'ont pas pleurée, du moins ceux qui les cultivoient alors durent verser des larmes sur la tombe de cette protectrice, plus animée pour leurs intérêts, qu'ils ne l'étoient souvent eux-mêmes. I, 94.

TENIERS (*David*), dit *le Jeune*, pour le distinguer d'un autre *Teniers*, surnommé *le Vieux*, parce qu'il exista avant lui, naquit à Anvers en 1610, et mourut en 1694. Il se distingua dans l'art de la peinture, et ses talens furent honorés de son vivant, comme ils le sont encore aujourd'hui. Ses sujets ordinaires étoient des scènes réjouissantes. Ses tableaux sont comme le miroir de la nature, et l'on peut dire qu'il l'a saisie dans son négligé, mais avec toutes les graces qui l'embellissent alors. *Louis XIV* fut peut-être le seul prince de son siècle qui ne goûtât point ses compositions. On avoit un jour orné sa chambre de plusieurs tableaux de ce peintre; aussitôt qu'il les vit: « Qu'on m'ôte, dit-il, ces magots « de devant les yeux. » I, 59.

TERAIL (*Aymond* du), père du chevalier *Bayard*, mérita la reconnoissance de son fils, en lui donnant l'exemple des vertus qui nous ont rendu sa mémoire si chère. A la journée de Guinegate, il reçut quatre blessures qui le forcèrent de se retirer, à l'âge de 65 ans, dans son château de Bayard, où il mourut, en 1496. I, 63.

TERENTIUS (*Lucius*), compagnon d'armes du grand *Pompée*. II, 368.

TERIBAZE, courtisan d'*Artaxerxès-Mnémon*, roi de Perse. I, 325.

TERRASSON (*Jean*), né à Lyon en 1670, mort en 1750, embrassa l'état ecclésiastique, et quitta l'Oratoire où il étoit entré, pour se livrer plus librement aux lettres. L'académie des sciences et l'académie française lui ouvrirent leurs portes, et il eut une chaire de philosophie grecque et latine au collége royal. Il ne sollicita point les graces littéraires: son seul mérite les brigua pour lui. Il vécut et mourut en philosophe, indifférent pour tout ce qui nous occupe ici-bas. Il s'inquiétoit peu des démêlés des princes et des affaires d'état: « Il ne « faut pas se mêler, disoit-il, du « gouvernement d'un vaisseau où « l'on n'est que passager. » Il a fait plusieurs écrits, parmi lesquels on distingue son roman moral de *Sethos*, 3 vol. *in*-12. I, 70. II, 485.

THALASSUS, citoyen d'Antioche du temps de *Julien-l'Apostat*. I, 491.

THALÈS, né à Milet vers l'an 640 avant J. C., mérita le titre de premier des sept sages de la Grèce. Il voyagea pour se perfectionner dans la philosophie, et conversa avec les prêtres égyptiens afin d'étendre ses connoissances. Sollicité au mariage par sa mère dans sa jeunesse: « Il n'est pas « temps encore, » répondit-il; et dans un âge plus avancé, pressé de nouveau sur le même sujet par ses amis: « Il « n'est plus temps, » leur dit-il. Il s'appliqua beaucoup à l'astronomie, et fut le premier chez les Grecs qui prédit les éclipses de soleil. Un jour qu'il s'occupoit à contempler les cieux, il tomba dans une fosse, et fut secouru par une bonne femme qui lui dit: « Fou que vous êtes, « pourquoi ne regardez-vous pas à « vos pieds? Comment pouvez-vous « connoître ce qui est dans le ciel, « tandis que vous n'apercevez pas « ce qui est sur la terre? » Il eut de nombreux disciples qui recueillirent sa doctrine, et qui formèrent cette secte de philosophes que l'on nomma *Ionique*, parce que leur chef étoit d'Ionie. *Thalès* mourut l'an 548 avant J. C., âgé de plus de 90 ans. II, 270, 458, 475. III, 55.

THALLUS, Romain, secrétaire infidèle de l'empereur *Auguste*. I, 357.

THAUMASTÈS, esclave de l'empereur *Caligula*. III, 125.

THÉAGÈNE, officier grec tué à la bataille de Chéronée. II, 352.

THEAGENES, boucher de Milet. I, 200.

THEANO, femme de *Pythagore*. II, 476.

THÉANO, prêtresse athénienne, qui refusa de maudire *Alcibiade*. II, 426.

THÉBALDUCCI (*Giacomini*), citoyen de Florence, qui conspira plusieurs fois contre la vie de *Laurent de Médicis*. I, 102.

THÉMISTOCLE, fils de *Néocle*, citoyen d'Athènes, fut l'un des plus illustres capitaines de la Grèce. Il eut de

de grands vices et de grandes vertus. Il gagna sur les Perses la fameuse bataille de Salamine. Ses glorieux services donnèrent de l'ombrage aux Athéniens, et son patriotisme même le fit exiler. Il se retira chez les Perses, y fut reçu avec honneur, et mourut à Magnésie, 464 ans avant J. C. I, 19, 28, 69, 217, 120, 191, 198, 199, 244, 250. II, 23, 55, 87, 223, 314, 345, 350, 436, 446. III, 28, 50, 101.

THÉOCRITE, poète grec, naquit à Syracuse, et fut un des courtisans de *Ptolémée-Philadelphe*, roi d'Egypte, vers l'an 285 avant J. C. Il s'est fait une réputation immortelle par ses Idylles. On les regarde avec raison comme une des plus riantes images de la nature. On y trouve cette beauté simple, ces grâces naïves qu'il est plus facile de sentir que d'exprimer; et dire qu'elles ont servi de modèle à *Virgile*, c'est faire assez leur éloge. La meilleure édition de *Théocrite* est celle d'Oxford, 1699, *in-8°*. II, 184.

THÉODAT, roi des Goths établis en Italie, monta sur le trône l'an 534 de J. C. Pour avoir le sceptre, il épousa *Amalasonte*, mère d'*Athalaric*, son prédécesseur; et peu de temps après il empoisonna cette princesse. Ce forfait fut le prétexte dont se servit l'empereur *Justinien I* pour lui déclarer la guerre. *Bélisaire* entra en Italie, et les plus fortes places furent emportées par ce général. Pour s'opposer à ses conquêtes, *Théodat* fit marcher une armée nombreuse sous les ordres de *Vitigès*. Les Goths, indignés de ce qu'il ne les commandoit pas lui-même, donnèrent la couronne à leur capitaine en 536; et immolèrent *Théodat* à la vengeance publique. I, 416.

THÉODEBERT I, fils de *Thierri*, roi des Français à Metz, succéda à son père en 534. Il se montra digne petit-fils de *Clovis* par sa valeur, et mourut dans la douzième année de son règne. I, 411.

THÉODORE, poète grec, contemporain d'*Alexandre*, tyran de Phères. II, 12.

THÉODORE, maître de rhétorique de l'empereur *Tibère*. I, 362.

THÉODORE, dame de Constantinople, mère de S. *Jean-Calybite*. III, 177.

THÉODORE, abbé des solitaires de Galatie, du temps de l'empereur *Maurice*. I, 407.

THÉODORET, disciple de S. *Jean-Chrysostôme*, imita les vertus de ce maître apostolique dans la chaire et sur le siége épiscopal de Cyr, où il fut placé malgré lui vers l'an 420. Il termina saintement ses jours, après s'être immortalisé par son zèle et par ses écrits, qui forment 5 vol. *in-fol.*, parmi lesquels on distingue son *Histoire ecclésiastique*, et celle des *Anachorètes*. I, 277, II, 98, 199.

THÉODORIC, dit *le Grand*, roi des Goths, monta sur le trône en 493. Maître de toute l'Italie, il affermit ses conquêtes, polica ses états, fut pendant 33 ans le père des Italiens et des Goths, bienfaiteur impartial des uns et des autres, également cher aux deux nations; mais il vécut trop pour sa gloire: l'âge et les infirmités le rendirent jaloux, avare, inquiet, soupçonneux. Les adulateurs profitèrent de ces dispositions pour perdre les deux plus respectables personnages qu'il y eût alors dans l'empire, *Symmaque*, et l'illustre *Boèce* son gendre: tous deux périrent par le dernier supplice. *Théodoric* ne survécut pas long-temps à ce double homicide. Le hasard voulut qu'on lui servît à table une tête de poisson: il s'imagina voir celle de *Symmaque* qui le menaçoit. Saisi de frayeur, il se lève, se met au lit, et meurt déchiré de remords que personne ne put calmer. II, 210, 364.

THÉODOSE (*Flavius*), l'un des plus célèbres capitaines de son siècle, fut mis à mort en Afrique, l'an 376, par ordre de l'empereur *Valens*. III, 3.

THÉODOSE I (*Flavius*), fils du précédent, s'éleva par ses vertus et par son courage aux plus grandes charges militaires. L'empereur *Gratien*, charmé de son mérite, voulut donner un appui à l'empire, en le partageant avec lui, et le déclara Auguste en 379. Il mérita le nom de *Grand* par ses victoires sur les Barbares, par son zèle éclairé pour la foi catholique, par la protection dont il honora les vrais talens, et plus encore par tout le bien qu'il fit à ses sujets. Il eut quelques instans de foiblesse; mais ils ne servirent qu'à faire éclater davantage la bonté de son ame. La réparation de ses fautes devint un

exemple utile à son peuple. Sur la fin de son règne, il se trouva seul maître de l'empire, qu'il partagea entre ses deux fils *Arcadius* et *Honorius*. Il mourut d'hydropisie en 395, âgé de 60 ans. I, 16, 401, 403. II, 22, 74, 92, 102, 140, 144. III, 1, 35, 160, 220, 341.

THÉODOSE II, dit *le Jeune*, succéda à son père *Arcadius* sur le trône impérial d'Orient, en 408. *Pulchérie* sa sœur gouverna sous son nom. Il mourut en 450, âgé de 46 ans, sans laisser de postérité. I, 405. II, 110, 447. III, 20, 61.

THÉODOSE de Tripoli, ancien mathématicien grec, qui nous a laissé des *Élémens sphériques*, en trois livres, qu'on peut regarder comme un ouvrage classique en astronomie. III, 243.

THÉODOSE, chef d'une nombreuse communauté de solitaires, sous l'empereur *Anastase*. III, 352.

THÉODOTE, chef du conseil de la ville d'Hiérapole, sous *Julien-l'Apostat*. I, 399.

THÉOPHRASTE, philosophe grec de la ville d'Erèse, dans l'île de Lesbos, étoit fils d'un foulon, et fut successivement disciple de *Platon* et d'*Aristote*. Il succéda à ce dernier l'an 322 avant J. C.; et sa réputation s'étendit si loin, qu'il compta plus de 2000 élèves. Il mourut accablé d'années et de fatigues, et ne cessa de travailler qu'en cessant de vivre. Il disoit d'un orateur sans jugement, que c'étoit un cheval sans frein. Parmi les maximes de ce philosophe, on distingue celles-ci : « N'aimons pas » les gens pour les éprouver, mais » éprouvons-les pour les aimer. — De » toutes les dépenses, celle du temps » est la plus forte. » Étant dans un festin, un des convives gardoit le plus profond silence : « Si tu es habile homme, lui dit *Théophraste*, » tu as tort; si tu ne sais rien, tu » es un habile homme. » De tous ses écrits, il ne nous reste que ses *Caractères* traduits *par la Bruyère*, un *Traité des Plantes*, et une *Histoire des Pierres*. II, 118, III, 86.

THÉOPOMPE, fils de *Nicandre*, et petit-fils de *Charilaüs*, monta sur le trône de Lacédémone l'an 770 avant J. C. Ce fut lui qui établit les éphores. II, 155.

THÉOPOMPE, né dans l'île de Chio, orateur et historien grec, disciple d'*Isocrate*, florissoit vers l'an 351 avant J. C. I, 133.

THÉRAMÈNE, disciple de *Socrate*, l'un des trente magistrats établis à Athènes par *Lysandre* général lacédémonien. II, 28.

THERSITE, le plus difforme de tous les Grecs qui allèrent au siége de Troie, ayant osé dire des injures à *Achille*, fut tué d'un coup de poing par ce héros. I, 245. II, 406.

THESCA, sœur de *Denis-l'Ancien*, tyran de Syracuse. I, 123.

THESPIS, fut le père de la poésie dramatique à Athènes, vers l'an 536 avant J. C. Un tombereau fut son théâtre, et l'*Alceste* la première tragédie qu'il joua. Il ne reste aucune des pièces qu'il composa. III, 329.

THIERRI I, fils aîné de *Clovis I*, eut le royaume d'Austrasie pour partage après la mort de son père, en 1511, et mourut après 23 ans de règne. I, 410, 411.

THOMAS-D'AQUIN (S.) naquit en 1227 d'une famille illustre. Il se fit Dominicain en 1243, reçut à Paris le doctorat en 1257, et s'en montra digne par ses ouvrages théologiques. On le surnomma l'*Ange de l'école*, le *Docteur angélique*, l'*Aigle des théologiens*. Il mourut le 7 Mars 1274, à 48 ans, fut canonisé en 1313 par *Jean XXII*, et déclaré docteur de l'Eglise en 1567, par le pape *Pie V*. Le recueil de ses écrits, de l'édition du père *Nicolaï*, forme 19 vol. *in-fol*. I, 296, 306, 466.

THOMSON (*Jacques*), poète anglais, né en 1700, commença à se faire connoître dans la république des lettres, par un poème sur l'*Hiver*, publié en l'an 1726. Après la mort du lord *Talbot*, chancelier du royaume et son protecteur, il fut réduit à vivre du fruit de son génie. Il travailla pour le théâtre jusqu'à sa mort arrivée en 1748. L'automne étoit sa saison favorite pour composer. En cela il ressembloit à *Milton* dont il étoit admirateur passionné. Parmi ses poésies, on distingue les *Saisons*: c'est le tableau de la nature dans les différens temps de l'année. Il est rempli d'images presque toujours riantes, mais quelquefois un peu outrées. Ce poème a été traduit en français par madame *Bontemps*. II, 246.

THOU (*Jacques-Auguste* de), après avoir quitté l'état ecclésiastique qu'il avoit embrassé d'abord, fut conseiller au parlement de Paris, et devint président à mortier. *Henri IV*, charmé de son savoir et de son intég-

grité, l'appela plusieurs fois dans son conseil, et le chargea de diverses négociations importantes. Il lui donna la dignité de grand-maître de sa bibliothèque, place digne de son érudition. Sous la régence de *Marie de Médicis*, il fut un des directeurs-généraux des finances. Il présida à la construction du collége royal; et après avoir rempli tous les devoirs de citoyen et de magistrat, il mourut en 1617, à 64 ans. Nous avons de cet homme célèbre une excellente histoire de son temps, depuis 1545 jusqu'en 1607, en latin, écrite avec autant d'impartialité que de noblesse, trop détaillée quelquefois; mais toujours agréable par la beauté du style. Cet ouvrage coûta la vie à son fils *François-Auguste de Thou*; car le cardinal *de Richelieu*, choqué de ce que cet historien avoit parlé en termes trop vrais de la conduite d'un de ses grands-oncles, profita des liaisons qu'eut son fils avec le marquis de *Cinq-Mars*, pour lui faire partager le supplice de ce seigneur. « Le père, dit le ministre » vindicatif, a mis mon nom dans » son histoire, je mettrai celui du » fils dans la mienne. » II, 184, 378.

THRASIBULE, capitaine athénien chassa les trente tyrans qui opprimoient sa patrie au nom de Lacédémone, lui rendit la liberté, rétablit sa puissance, et mourut en combattant pour elle, l'an 390 avant J. C. II, 185, 234.

THUCYDIDE, Athénien, né l'an 475 avant J. C., possédoit des mines d'or qui lui donnèrent un grand crédit parmi ses compatriotes. Il parvint aux premières dignités de la république et s'en montra digne. Mais ses richesses, et plus encore son mérite, excitèrent la jalousie de ses rivaux, et ils vinrent à bout de le faire exiler, sous prétexte qu'il n'avoit pas secouru Amphipolis. C'est pendant son exil, qui dura 20 ans, qu'il composa son histoire de la guerre du Péloponnèse, admirable pour la précision, l'énergie et la vivacité du style. Elle seroit parfaite, si dans quelques endroits elle étoit moins obscure, et si la plupart des harangues qu'elle renferme étoient moins longues. La meilleure édition de ce précieux ouvrage, est celle d'Amsterdam, 1731, *in-fol.* *Thucydide* mourut l'an 411 avant J.C., à 64 ans. I, 33. II, 139, 178.

THYNGH-TI, ou *Kam-hi*, empereur de la Chine, monta sur le trône en 1661, et régna 61 ans. II, 46.

TIBÈRE (*Claudius Tiberius Nero*), fils de *Tibère-Néron* et de *Livie Drusille*, qu'*Auguste* épousa, fut adopté par ce prince, auquel il succéda l'an 14 de J. C. Il fut le modèle de ces princes dont la fourbe et cruelle politique fait souvent plus de mal aux états que la tyrannie la plus ouverte. Il déshonora le trône, se fit détester et redouter de tout l'empire Romain, abusa de la patience servile de ses sujets, peu de temps auparavant les maîtres du monde, et mourut l'an 37 de l'ère chrétienne, après un règne de 22 ans. I, 360, 361, 363. II. 125, 229.

TIBÈRE II, surnommé *Constantin*, originaire de Thrace, s'éleva par son mérite aux premières charges de l'empire d'Orient. Devenu capitaine des gardes de l'empereur *Justin II*, ce prince le choisit pour son collègue, le créa Auguste, et il lui succéda en 578. Le nouvel empereur augmenta la majesté de la pourpre des Césars par la dignité de sa personne, et la fit chérir par ses vertus. Mort en 582, il ne régna pas assez long-temps pour le bonheur de ses peuples. I, 406.

TIBERIUS-GEMELLUS, frère de l'empereur *Caligula*! I, 364.

TIBULLE (*Aulus-Albius*), chevalier romain, né l'an 43 avant J. C., fut ami d'*Horace*, d'*Ovide*, de *Macer*, et des autres grands hommes qui vivoient sous l'empire d'*Auguste*. Il suivit *Messala-Corvinus* dans la guerre de l'île de Corcyre. Mais la foiblesse de son tempérament lui fit quitter le métier des armes, et il revint à Rome vivre dans les bras de la mollesse et dans le sein des plaisirs. On reconnoît ses mœurs dans les *Elégies* qu'il nous a laissées. On y admire l'élégance et la pureté du style; et l'on voit que sa lyre étoit faite pour chanter la passion dangereuse à laquelle il l'avoit consacrée. Ses poésies sont ordinairement jointes à celles de *Catulle*. II, 184.

TIGRANE, fils d'un roi d'Arménie, et ami du grand *Cyrus*. I, 487. II, 429.

TIGRANE, roi d'Arménie, soutint la guerre contre les Romains, en faveur de *Mithridate* son gendre; mais il fut vaincu par *Lucullus*, l'an 69 avant J. C.; puis il se rendit à *Pompée*, et n'obtint la paix qu'en perdant une partie de ses états. I, 256.

TIMAGÈNE, rhéteur, courtisan d'*Auguste*. I, 327.
TIMANDRIDES, Lacédémonien, patriote austère. II, 95.
TIMOCLÉA, dame thébaine, du temps d'*Alexandre-le-Grand*. II, 552.
TIMOCRATE, agent du roi de Perse en Grèce, du temps du grand *Agésilas*, roi de Sparte. II, 499.
TIMOCRATE, officier de *Denis-le-Jeune*, tyran de Syracuse. I, 170.
TIMOLAUS, citoyen de Sparte, lié au célèbre *Philopémen*, par les nœuds de l'hospitalité. II, 84.
TIMOLÉON, capitaine corinthien, se distingua dès sa plus tendre jeunesse par son amour pour la liberté. Il immola son frère, qui avoit asservi sa patrie; et l'an 343 avant J. C., envoyé au secours des Syracusains, il les délivra de la tyrannie de *Denis-le-Jeune*, qui s'étoit emparé une seconde fois de la souveraine autorité. Après leur avoir rendu la liberté, il mourut au milieu d'eux, comblé de gloire et d'années. I, 200. II, 174. III, 217.
TIMOPHANE, citoyen de Corinthe, frère du précédent, qui le fit tuer, vers l'an 346 avant J. C., parce qu'il vouloit se rendre tyran de sa patrie. I, 200.
TIMOTHÉE, célèbre athénien, fils de *Conon*, fut, comme l'avoit été son père, l'un des plus habiles généraux de son temps: il remporta de glorieuses victoires, mais il ne fut pas constamment heureux, et la fortune l'abandonna tout-à-fait sur la fin de sa vie. III, 266.
TIMOTHÉE (Saint), disciple de l'apôtre S. *Paul*, qui le fit évêque d'Ephèse, et lui écrivit deux épîtres. Il fut lapidé dans sa ville épiscopale vers l'an 97 de J. C. III, 217.
TIMOTHÉE, évêque d'Alexandrie, dans le quatrième siècle. II, 94.
TINTORET (*Jacques Robusti*, dit le), l'un des plus célèbres peintres de l'école vénitienne, né à Venise en 1512, fut artiste dès l'enfance. III, 288.
TITE, ou TITUS-VESPASIANUS, fils de l'empereur *Vespasien*, signala sa valeur au siége de Jérusalem dont il se rendit maître. Il succéda à son père, l'an 79 de J. C. Son règne qui, pour le malheur de l'empire, ne dura que 2 ans, fut celui de la bienfaisance, de la justice, et de toutes les vertus qui font donner aux bons princes les noms de père et d'ami des hommes. I, 334, 382. II, 405.
TITE-LIVE, né à Padoue, selon la plus commune opinion, est un de ces auteurs dont la réputation est immortelle, et la vie très-peu connue. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il florissoit sous le règne d'*Auguste*, que ce prince se faisoit honneur de le protéger, et qu'il mourut l'an 17 de J. C. Son *Histoire Romaine*, qui commence à la fondation de Rome, et qui finissoit à la mort de *Drusus* en Allemagne, l'an 9 avant l'ère chrétienne, l'a fait mettre au premier rang des plus grands écrivains. Elle renfermoit 140 livres; il n'en reste que 35, encore ne sont-ils pas suivis. Jean *Freinshemius* a tâché de consoler le public de cette perte, et il y a réussi autant que la chose étoit possible. Il règne dans l'ouvrage de *Tite-Live* une élégance continue. Il excelle également dans les récits, les descriptions et les harangues. Quoique varié à l'infini, il se soutient par-tout: simple sans bassesse, orné sans affectation, grand et sublime sans enflure, toujours clair et intelligible. On lui reproche trop de crédulité, d'avoir omis des faits importans, et d'être tombé quelquefois dans de petites contradictions. Parmi les éditions de cet auteur, on distingue celle d'*Elsevier*, 1634, 3 vol. *in*-12, auxquels on joint les notes de *Gronovius*, un vol. *in*-12; et celle donnée par M. *Crevier*, 1735, 6 vol. *in*-4.° I, 367, 436. III, 140.
TITIEN (le), dont le nom de famille étoit *Vecelli*, né dans l'état de Venise, en 1477, fut un des peintres les plus célèbres de l'école vénitienne. *Charles-Quint* honora ses talens, et le créa chevalier et comte palatin. Faisant pour la troisième fois le portrait de ce prince, un pinceau lui échappa de la main; l'empereur le ramassa en disant: « *Le Titien* est » digne d'être servi par *César*. » Cet illustre artiste mourut de la peste en 1576, à 99 ans. I, 246. III, 288.
TINET, capitaine anglais, qui, en 1378, attaqua Alfaro, ville de la Navarre. III, 307.
TOBIE, de la tribu de Nephtali, se distingua dès son enfance par sa piété et sa bienfaisance, dont il redoubla les actes durant sa captivité en Assyrie. Il mourut à Ninive l'an 245 avant J. C., âgé de 102 ans. I, 270. II, 169.
TOIRAS (*Jean de Saint-Bonnet*, seigneur de), l'un des plus grands guerriers de son siècle, naquit en 1585, mérita le bâton de maréchal de France

en 1630, et fut tué six ans après devant la forteresse de Fontanet dans le Milanez, où il combattoit pour le duc de Savoie, avec l'agrément de son souverain. III, 117.

TOTILA, roi des Goths en Italie, fut mis sur le trône en 541, fit éclater son courage contre les troupes de *Justinien*, sur lesquelles il remporta deux victoires signalées, régna avec sagesse, et fut tué d'un coup de lance qu'il reçut dans un combat en 552, après avoir tenu le sceptre durant 11 ans. III, 195.

TOUR (le sieur de la), assassiné par *Bournazel*, sous le règne de *Charles IX*. I, 133.

TOUR (le père de la), général de la congrégation de l'Oratoire, sur la fin du siècle dernier. III, 335.

TOURVILLE (*Anne-Hilarion de Constantin* et de), fut reçu chevalier de Malte à quatre ans. Il se distingua d'abord par des courses sur mer, qui lui acquirent une telle réputation, qu'en 1677 il fut honoré du titre de chef d'escadre, combattit sous *Duquesne*, et mérita de remplacer ce grand homme. Après avoir humilié l'Espagne, châtié Alger, vaincu l'Angleterre et la Hollande, ce héros chargé de lauriers, fut créé vice-amiral et général des armées navales de France. La bataille de la Hogue, qu'il perdit en 1692, ne fit qu'ajouter à sa gloire: il fut créé maréchal de France, et mourut à Paris en 1701, à 59 ans. I, 228.

TOULOUSE (*Louis-Alexandre de Bourbon*, comte de), fils naturel de *Louis le-Grand*, mort en 1737. III, 168.

TRAJAN (*Marcus-Ulpius-Crinitus*), adopté par l'empereur *Nerva*, pour ses vertus, fut proclamé après la mort de ce prince, et ne régna que pour se faire aimer. Il remporta de grandes victoires sur les ennemis de l'empire; et, après avoir fait le bonheur de son peuple durant près de 20 ans, il mourut en 117. On orna son tombeau du titre mérité de *Père de la Patrie*. I, 386, 391. II, 142, 254, 418.

TRASSARD, l'un des secrétaires de *Henri VI*, roi d'Angleterre, en 1434, l'année même où les Anglais firent mourir la *Pucelle d'Orléans*. III, 226.

TRÉBONIUS, jeune soldat romain sous le grand *Marius*. III, 331.

TRÉBONIUS, tribun du peuple romain, sous le triumvirat de *Pompée*, *de César* et de *Crassus*. II, 26.

TRÉVILLE (*Henri-Joseph de Peyre*, comte de), fut élevé avec *Louis XIV*. C'étoit un homme de beaucoup d'esprit, qui, s'étant retiré de la cour, s'adonna à la lecture des pères grecs et latins, et se lia avec les plus célèbres théologiens de son siècle. Il vécut jusqu'en 1708, uniquement occupé de la prière et de l'étude. II, 44.

TRIMOUILLE, ou plutôt *Trémoille* (le seigneur de la), vicomte de Thouars, sous le règne de *Henri IV*, et que ce prince mettoit au nombre de ses ennemis, I, 110.

TSCHIRNAUS (*Ernfroi-Walter* de), né dans la Lusace en 1651, se rendit habile dans les mathématiques, fit des découvertes en optique, fut reçu de l'académie des sciences, et mourut en 1608, à 47 ans. III, 294.

TUBERO-CARUS (*Ælius*), Romain, gendre du célèbre *Paul-Emile*. II, 88.

TULLUS-HOSTILIUS, troisième roi de Rome, succéda à *Numa-Pompilius*, l'an 672 avant J. C. Il fut conquérant et fut brûlé par le feu du ciel avec toute sa famille, après 32 ans de règne, l'an 640 avant J. C. I, 205.

TURENNE (*Henri de la Tour-d'Auvergne*, vicomte de), né en 1611, fut un héros dès l'âge de 10 ans. On le mit sous la discipline du prince *Maurice de Nassau* son oncle maternel, l'un des plus grands capitaines de son siècle. Après qu'il se fut formé dans cette école, on lui donna un régiment français, avec lequel il servit en 1634, au siége de la Motte en Lorraine. Le jeune guerrier en procura le succès par des coups de génie qui étonnèrent les plus vieux officiers. Son courage fut récompensé du titre de maréchal de camp. Il prit Saverne en 1636, et l'année suivante, les châteaux d'Hirson et de Scrlet. Ce fut alors qu'il imita *Scipion*, en renvoyant une belle femme, sa prisonnière, à son mari. Il reçut le bâton de maréchal de France en 1644, fut battu au combat de Mariendal l'année suivante; mais, trois mois après, il gagna la bataille de Nortlingue, rétablit l'électeur de Trèves, et fit en 1646 la fameuse jonction de l'armée de France avec l'armée de Suède; opération qui força le duc de Bavière à demander la paix. Elle ne dura pas; le duc rompit le traité; et *Turenne*, après l'avoir vaincu à la journée de Zumarshausen, le chassa entièrement de ses états en 1648. Pendant les guerres civiles, il suivit le parti des princes, et fut défait à la

embrasser les rudes travaux de la pénitence. Elle se fit carmélite en 1675, sous le nom de *Sœur de la Miséricorde*, répara ses fautes par des austérités presque incroyables, et mourut saintement en 1719, à 66 ans. II, 491.

VALLION (le comte de), officier de l'empereur *Gratien*, assassiné par les ordres du tyran *Maxime*. II, 207.

VALOIS (*Philippe* de), seigneur de la cour de *Laurent de Médicis* grand-duc de Toscane. I, 102.

VANDER-DOES (*Janus - Dousa*, dit), gouverneur de Leyde en 1574, défendit cette ville avec autant de courage que de prudence. Le général des assiégeans sollicita plusieurs fois, par lettres, les bourgeois à se rendre : *Vander-Does* ne répliqua qu'en vers latins au bas de chacune, et força les ennemis à la retraite. Il mourut en 1604, à 59 ans, laissant plusieurs ouvrages qui le firent regarder comme le *Varron* de la Hollande, et parmi lesquels on distingue ses Annales hollandaises, en vers élégiaques. I, 679.

VARÉNUS, officier romain, de l'armée de *Jules-César*. II, 151.

VARIGNON (*Pierre*), né à Caen en 1654, embrassa l'état ecclésiastique, reçut l'ordre de prêtrise, et s'ouvrit les portes de l'académie des sciences par ses connoissances profondes dans les mathématiques. Il mourut en 1722, laissant plusieurs écrits estimables sur les objets de ses études. II, 177, 340. III, 222.

VARUS, Romain, accusateur du consul *Æmilius-Scaurus*. II, 283.

VARRON (*Caïus - Terentius*), consul romain, l'an 216 avant J. C., perdit par sa témérité la bataille de Cannes, qu'il avoit imprudemment livrée à *Annibal*. II, 40. III, 158.

VARRON (*Marcus-Terentius*), né l'an 119 avant J. C., fut lieutenant de *Pompée*, dans la guerre contre les pirates, et mérita une couronne navale. S'étant engagé dans le parti contraire à *César*, il fut proscrit : il obtint sa grace, se consacra tout entier à l'étude, fut regardé comme le plus docte des Romains, et mourut âgé de près de 90 ans, laissant, comme il nous l'apprend lui-même, plus de cinq cents volumes, qu'il avoit composés sur différentes matières. Il ne nous reste que son ouvrage *sur la langue latine*, qu'il dédia à *Cicéron*, et un *Traité de la vie rustique*. I, 106. II, 177.

VARUS (*Quintilius*), proconsul romain, qui fut entièrement défait par *Arminius*, chef des Germains, sous le règne d'*Auguste*, l'an 9 de J. C. III, 297.

VASSIGNAC (le chevalier de), gouverneur du vicomte *de Turenne*. II, 158.

VAUBAN (*Sébastien le Prestre*, seigneur de), montra, dès sa plus grande jeunesse, un goût particulier pour le génie, et prévagea dès-lors ce qu'il seroit dans la suite de sa vie. Il fit de cette science un art tout nouveau, travailla à 300 places anciennes, en construisit 33 nouvelles, se trouva à 140 actions de vigueur, et conduisit 53 siéges. Tant de services lui méritèrent la dignité de maréchal de France. Il mourut en 1707, à 74 ans. I, 251, 449, 496. II, 197. III, 349.

VAUDREY, gentilhomme français, contemporain du chevalier *Bayard*, étoit d'une maison illustre, du comté de Bourgogne, laquelle portoit pour dévise : *J'ai valu, vaux et voudrai*, par allusion aux terres de Vaux, Valu et Vaudrey, qu'elle possédoit. I, 63.

VAUGELAS (*Claude Favre*, seigneur de), fut gentilhomme ordinaire, puis chambellan de *Gaston* de France, duc d'Orléans, qu'il suivit dans toutes ses retraites hors du royaume. Il mourut en 1660, à 95 ans, et fut un des premiers et des plus illustres membres de l'académie française. Il travailla au Dictionnaire de cette compagnie, et fit sur notre langue d'excellentes remarques devenues moins utiles aujourd'hui, parce qu'on en a profité ; mais ce qui a immortalisé son nom parmi nous, c'est sa traduction française de *Quinte-Curce*, fruit d'un travail de 30 années. III, 142.

VÉJENTON, sénateur romain, et délateur secret sous le règne de l'empereur *Domitien*, qui, pour récompenser ses infâmes services, et peut-être aussi pour les cacher, lui donna le titre de consul honoraire. III, 146.

VENDÔME (*Louis-Joseph* duc de), arrière-petit-fils de *Henri IV*, né en 1654, prouva qu'il avoit hérité de la valeur de son bisaïeul. Il fut regardé comme un héros dans un siècle qui avoit produit *Turenne*, *Condé*, *Villars*. Son nom seul valut des armées au roi d'Espagne *Philippe V* ; et il affermit le trône encore chancelant de ce prince, par la fameuse bataille de Villa-Viciosa, gagnée en 1710. Il mourut deux ans après, à l'âge de 58 ans. Intrépide dans les combats,

doué d'une présence d'esprit que le péril même rendoit encore plus active, son coup-d'œil vaste prévoyoit tout avant l'action, dirigeoit tout dans la mêlée, et profitoit de tout après la victoire. Dans la vie privée, doux, bienfaisant, ennemi du faste, ne connoissant ni haine, ni jalousie, ni vengeance, il n'eut de fierté qu'avec les princes du sang; par sa bonté, tous les autres hommes devenoient ses égaux. I, 58, 331.

VENDÔME (*Philippe* de), frère du précédent, né en 1655, se montra digne de lui par sa bravoure. Il se signala dans plusieurs siéges et combats, mais il fut disgracié pour ne s'être pas trouvé à la bataille de Cassano, donnée le 16 Août 1705, et gagnée par son frère. Il étoit grand-prieur de France. Il se démit de cette dignité en 1719, prit le titre de prieur de Vendôme, et mourut à Paris en 1727, à 72 ans. Sa cour étoit le rendez-vous des gens de lettres, dont il encourageoit les travaux par ses bontés. II, 504. III, 228.

VENTADOUR (le duc de), mari de mademoiselle *de la Motte-Houdancourt*, qui fut gouvernante de *Louis XV*, et qui mourut en 1744, à 93 ans. III, 116.

VENTIDIUS (*Publius*), Romain de basse naissance, qui de muletier s'éleva par son mérite et par ses victoires aux dignités de tribun du peuple, de préteur, de pontife, et même à celle de consul, l'an 38 avant J. C. Il triompha des Parthes en trois batailles; et après sa mort ses funérailles se firent au dépens du public. II, 142.

VERIN (*Michel*), poète précoce, né à Florence, et mort dans la même ville en 1487, à 19 ans. II, 182.

VERMANDOIS (*Louis de Bourbon*, comte de), fils de *Louis XIV* et de madame *de la Vallière*, fut pourvu de la charge de grand-amiral de France en 1669, et mourut d'une fièvre maligne au siége de Courtrai en 1683. III, 143.

VERNES, ou plutôt *Verens*, (le marquis de), seigneur de la cour de l'empereur *Charles-Quint*. III, 234.

VERUS (*Lucius*), fils de *Lucius-Verus*, que l'empereur *Adrien* avoit adopté, fut associé à l'empire par *Marc-Aurèle*, l'an 161 après J. C. Ce prince lui donna sa fille *Lucile* en mariage, et l'envoya en Orient contre les Parthes. *Lucius-Verus* les défit l'an 163, et se plongea ensuite dans des débauches qui vraisemblablement hâtèrent ses jours. Il mourut d'apoplexie l'an 169 de J. C., à 42 ans. II, 142.

VESPASIEN (*Flavius*), né d'une famille assez obscure, parvint à l'empire l'an 69 de J. C., régna sagement, et mourut après dix ans d'administration, en 79, âgé de 70 ans. I, 124, 319, 378, 379. II, 405, 459.

VÉTRONIUS-PURINUS, courtisan de l'empereur *Alexandre-Sévère*. I, 397.

VETTHIUS (*Valentin*), théologien de la ville d'Ienne. II, 438.

VETURIE, dame romaine, mère du célèbre *Coriolan*. I, 145.

VIBIUS-CRISPUS, officier de l'empereur *Domitien*. I, 308.

VIENNE (de), commis de M. d'O, surintendant des finances. II, 391.

VIGNOLES (*Etienne* des), plus connu sous le nom de *la Hire*, fut l'un des plus fameux capitaines français du règne de *Charles VII*. Il tint un rang distingué parmi les héros qui rétablirent *Charles VII* sur le trône. Il mourut à Montauban en 1447. I, 309.

VILLA-MÉDIANA, seigneur espagnol à la cour d'*Elisabeth*, reine d'Angleterre. II, 225.

VILLARS (*Louis-Hector*, marquis, puis duc et pair, de), né en 1653, porta les armes fort jeune, et par son courage et sa capacité, il annonça dès-lors un défenseur à la France. Il se signala d'abord au passage du Rhin, puis au siége de Maestrich. *Louis XIV*, charmé de son ardeur naissante, l'honora de ses éloges: « Il » semble, dit ce monarque, que dès » qu'on tire en quelque endroit, ce » petit garçon sorte de terre pour s'y » trouver. » Il fit de si belles choses dans la campagne de 1678, que le maréchal *de Créqui* son général lui dit devant tout le monde: « Jeune » homme, si Dieu te laisse vivre, » tu auras ma place plutôt que per- » sonne. » Il accepta l'augure, et bientôt, en effet, il fut mis à la tête des armées. En 1701, on l'envoya en Italie, où, dès son arrivée, il défit un corps qui vouloit l'enlever. De là il passe en Allemagne, traverse le Rhin à la vue des ennemis, s'empare de Neubourg; et l'année d'après, par un mouvement habile, remporte à Fridelinghen une victoire complète sur le prince *de Bade*, ce qui lui mérita le bâton de maréchal. En 1702, il gagna la bataille d'Hochs-

techt, de concert avec l'électeur *de Bavière*. Ce prince avoit d'abord refusé de combattre ; il voulut conférer avec ses généraux et ses ministres : « C'est moi qui suis votre ministre et votre général, lui dit » *Villars* ; vous faut-il d'autre conseil que moi quand il s'agit de donner bataille ? » Il la donna, et fut vainqueur. De retour en France, il pacifia le Languedoc, puis marcha contre *Marlborough*, déconcerta tous ses projets, remporta une victoire en 1708 à Stolhoffen, et tira de l'empire plus de dix-huit millions de contribution. Le Dauphiné fut ensuite le théâtre de ses exploits, et l'habile général fit échouer tous les desseins du duc de Savoie. « Il faut, dit un jour » ce prince, que le maréchal de *Villars* soit sorcier, pour savoir tout » ce que je dois faire : jamais homme » ne m'a donné plus de peine ni plus » de chagrin. » Il se rendit en Flandres, et battoit les ennemis à Malplaquet, lorsqu'il fut blessé assez dangereusement pour recevoir le viatique. On lui proposoit de l'administrer en secret : « Non, dit le maréchal, puisque l'armée n'a pu voir » mourir *Villars* en brave, il est » bon qu'elle le voie mourir en chrétien. » En 1712, il tomba inopinément sur un camp de dix-sept bataillons retranchés à Denain. Il vouloit le forcer : la chose étoit difficile ; mais *Villars* compta sur son courage et sur celui de ses soldats. « Messieurs, » dit-il à ceux qui l'environnoient, les » ennemis sont plus forts que nous ; » ils sont même retranchés : mais » nous sommes Français, tombons » dessus ; je vais vous donner l'exemple. » En disant ces mots, il se précipite sur les retranchemens des ennemis commandés par le prince *Eugène* ; et imité par ses guerriers, il remporte la victoire. Les succès de ce héros hâtèrent la paix, elle fut conclue à Rastadt en 1714, et le maréchal y fut plénipotentiaire. Jusqu'en 1733, *Villars* jouit tranquillement de sa gloire. Alors la guerre se ralluma, et il fut envoyé en Italie avec le titre de maréchal-général des camps et armées du roi. Le 23 Novembre il se rendit maître de Pisighitone, après douze jours de tranchée. Un de ses premiers officiers lui représentant pendant ce siége qu'il s'exposoit trop : « Vous auriez raison, si j'étois à votre âge, lui » répondit le maréchal, mais en » mien, je ne dois pas ménager les » occasions de me procurer une mort » glorieuse. » Il prit le château de Milan le 30 Décembre de la même année. Son grand âge ne lui permit de faire qu'une campagne, mais cette campagne fraya le chemin de la victoire. En revenant en France, une maladie mortelle l'arrêta à Turin. Son confesseur l'exhortant à la mort, lui dit que Dieu lui avoit fait de plus grandes graces qu'au maréchal *de Berwick*, qui venoit d'être tué d'un boulet de canon, au siége de Philisbourg : « Quoi, il a fini de » cette manière ! répondit le héros » mourant. Je l'ai toujours dit, qu'il » étoit plus heureux que moi. » Il expira peu de temps après, en 1734, à 82 ans. I, 80, 252, 267. III, 24, 101.

VILLARS (*Henri* de), archevêque de Vienne sur la fin du siècle dernier. III, 335.

VILLARS, charlatan qui, ainsi que bien d'autres avant et après lui, eut l'adresse en 1728 de vendre fort cher un remède peu coûteux. III, 218.

VILLEROY (*Nicolas de Neufville*, seigneur de), fut choisi en 1646 pour être gouverneur de *Louis XIV*, qui le fit duc et pair, et maréchal de France. Il mourut en 1685, à 88 ans. I, 21.

VILLEROY (*François de Neufville*, duc de), fils du précédent, pair et maréchal de France, commanda en Lombardie, fut fait prisonnier à Crémone, en 1702 ; et quatre ans après perdit la funeste bataille de Ramillies, dans le Brabant. Malheureux à la guerre, il fut plus heureux dans le cabinet, il devint ministre d'état, et fut fait gouverneur de Louis XV. Il mourut en 1730, à 87 ans. II, 133, 215, 449. III, 142.

VILLENEUVE (*Hélion* de), grand-maître de l'ordre de S. Jean de Jérusalem, établi à Rhodes, fut élu en 1319, et mourut après 27 ans d'administration. III, 201.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM (*Philippe* de), fut élu grand-maître des chevaliers de Rhodes en 1521. Il défendit pendant six mois cette île assiégée par les Turcs en 1522, et fit éclater le plus héroïque courage. Obligé de capituler le 24 Décembre de la même année, il mit son ordre sous la protection de l'empereur *Charles-Quint*, qui lui donna l'île de Malte en 1530. Il en prit possession, et depuis ce

temps les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem portent le nom de chevaliers de Malte. *Villiers* mourut en 1534, à 70 ans. III, 315.

VILLIERS, courtisan du duc *Louis-Joseph de Vendôme*. I, 331.

VINDEX (*Caïus-Julius*), propréteur de la Gaule, se révolta contre *Néron*, l'an 68 de J. C., et favorisa la proclamation de *Galba*, qui avoit suivi son exemple. I, 375.

VINDICIUS, esclave romain qui découvrit la conjuration de la jeune noblesse en faveur de *Tarquin-le-Superbe*. I, 209.

VINER (sir *Robert*), qui fut élu lord-maire de Londres, sous *Charles II*, roi d'Angleterre. II, 198.

VIRGILE, ou *Virgilius-Maro*, (*Publius*), né dans un village voisin de Mantoue, l'an 70 avant J. C., étoit fils d'un potier de terre. Il se livra à l'étude de toutes les sciences, mais plus particulièrement à la poésie, et porta l'art des vers au plus haut point de perfection. Ses talens presque divins le rendirent cher à *Auguste*, ainsi qu'à tous ses contemporains; et il a plus fait peut-être pour la gloire de Rome par ses poèmes immortels, que Rome même par ses victoires. Ses *Bucoliques* ou pastorales, qu'il composa à l'imitation de *Théocrite*, mais qui valent mieux que celles de son modèle, l'occupèrent durant 3 ans, et commencèrent sa réputation. Ses *Géorgiques* ou travaux champêtres, le plus fini de ses ouvrages, et le chef-d'œuvre de la poésie latine, accrurent sa renommée, et lui concilièrent tellement l'admiration des Romains, que paroissant un jour au théâtre, tout le peuple se leva avec des acclamations; honneur qu'on ne rendoit alors qu'à l'empereur. Enfin, il ressuscita l'art du poème épique, qui paroissoit enseveli depuis 900 ans dans le tombeau d'*Homère*. Lui seul sut enlever à la Grèce une gloire qui sembloit lui être exclusivement réservée, et son *Enéide* mise à côté de l'*Iliade* soutint le parallèle: *Virgile* employa près de douze ans à la composition de cet admirable ouvrage; et n'ayant pu y mettre la dernière main, il voulut le livrer aux flammes, étant près de mourir, l'an 19 de J. C. Mais *Auguste* ne le permit pas; prévoyant bien que ce seroit pour la postérité le plus beau, le plus précieux monument de son règne. *Virgile* a été imprimé chez tous les peuples, et traduit dans toutes les langues de l'Europe. La multitude des bonnes éditions qu'on a faites de ses œuvres nous dispense d'en citer aucune. I, 121, 367.

VIRGINIE, jeune romaine, que son père tua l'an 449 avant J. C. pour la dérober à la passion brutale du décemvir *Appius*. I, 471.

VIRGINIUS, soldat romain, père de la précédente. I, 384, 471.

VITELLIUS (*Aulus*), fut proclamé empereur l'an 69 de J. C. dans la Basse-Germanie, presque dans le même temps où *Marcus Salvius Othon* venoit de l'être en Italie, et triompha de ce compétiteur. Il se fit détester par son intempérance et par ses cruautés. Les troupes se révoltèrent, et le peuple le mit en pièces dans le huitième mois de son règne. Ce prince avoit été consul l'an 48 de J. C. I, 377, 378.

VIVALDO (*Luchino*), citoyen de Gènes. II, 38.

VIVÈS (*Jean-Louis*), né à Valence en Espagne, en 1492, parcourut divers pays pour se former dans les lettres, enseigna le latin à *Marie*, reine d'Angleterre, fille de *Henri VIII*, et fut mis en prison par l'ordre de ce prince, parce qu'il s'étoit permis des observations trop hardies sur sa conduite à l'égard de la reine *Catherine d'Aragon* sa femme, qu'il vouloit répudier. *Vivès*, ayant recouvré la liberté, repassa en Espagne, et mourut en 1540, laissant beaucoup d'écrits, dans lesquels on trouve des faits assez curieux. I, 134.

VIVIANI (*Vincenzio*), né à Florence en 1622, vécut trois ans avec *Galilée*, qui le regarda comme un disciple digne de lui; soutint par ses progrès dans la géométrie la gloire d'avoir eu un tel maître; fut associé de l'académie des sciences de Paris, et comblé des bienfaits de *Louis XIV*. Il mourut en 1703, à 81 ans. III, 124, 332.

VIVONNE (*Louis-Victor de Rochechouart*, duc de Mortemar et de), prince de Tonnais-Charente, maréchal de France, et général des galères, mourut le 15 Septembre 1688. Il dut en partie son élévation à madame de *Montespan* sa sœur; mais il en étoit digne aussi par son mérite personnel. II, 489. III, 168.

VOISIN (*Daniel-François*), après avoir rempli avec distinction plusieurs charges de la magistrature, devint ministre d'état en 1709, chancelier de France en 1714, et mourut subite-

mort cinq ans après, à 62 ans. I, 447.
VOITURE (*Vincent*), né en 1598, dut le jour à un marchand de vin d'Amiens; et comme, à la petitesse de rougir de sa naissance, il joignit celle d'être sensible aux plaisanteries que sa vanité occasionnoit, on le badinoit souvent. Madame *Desloges* lui dit un jour, en jouant aux proverbes: « Celui-ci ne vaut rien; percez-nous-en d'un autre. » Les agrémens singuliers de l'esprit de *Voiture* lui procurèrent de nombreux protecteurs, et des amis zélés. Les bienfaits qu'il reçut et du roi et des grands de sa cour, l'auroient mis dans l'opulence; mais ils ne servirent qu'à alimenter sa passion pour le jeu et pour les femmes. Il fut reçu de l'académie françoise en 1634, et mourut en 1648. On a réuni toutes ses œuvres en 2 volumes in-12, dont ses lettres composent la meilleure partie. Elles peignent l'esprit de leur auteur, ordinairement fin et enjoué, mais plus souvent affecté et froid dans ses plaisanteries. I, 97. II, 432, 489.
VOLOMNIE, femme du célèbre *Coriolan*. I, 145.
VOLTAIRE (*Marie-François Arouet* de), né à Paris en 1694, annonça dès l'enfance les agrémens et la facilité de son esprit. Dans l'âge où l'on peut à peine soupçonner les chefs-d'œuvre du génie, il développoit déjà toutes les richesses du sien. Dès-lors il jeta les fondemens durables de cette vaste réputation qui porte son nom et ses ouvrages chez tous les peuples de l'Europe. Se sentant propre à tout, il embrassa tous les genres de littérature. L'épopée, la tragédie, la comédie, l'opéra, la poésie lyrique et fugitive, exercèrent tour-à-tour sa plume féconde, riante et légère. Non content des lauriers qu'il méritoit comme favori des Muses, il voulut être encore historien, romancier, philosophe, critique, tout enfin, et rien ne parut au-dessus de ses forces. Heureux! si en réprimant les écarts d'une imagination vagabonde, et quelquefois cynique, il eût connu le frein salutaire que la raison doit mettre aux productions de l'esprit; et si, moins jaloux de se rendre célèbre par un orgueilleux scepticisme, il se fut humilié, avec tous les vrais sages, devant l'étendard sacré de la religion! Cet homme fameux par l'incroyable variété de ses talens, et par l'abus qu'il en a presque toujours fait, mourut à Paris en 1778, à 84 ans. Il étoit de l'académie française, et presque toutes les sociétés littéraires de l'Europe se firent une gloire de le compter au nombre de leurs membres. II, 504.
VOSSIUS (*Isaac*), né à Leyde en 1618, se rendit habile dans l'histoire ancienne, et dans la connoissance de la langue grecque et de la latine. Il donna de savantes éditions d'anciens auteurs, enrichit la littérature d'une multitude d'observations pleines de profondeur et de sagacité, et mourut en 1689, à 71 ans. I, 249.
VOU-TI, empereur de la Chine, vers l'an 907 de J. C. III, 163.

W.

WALPOLE (*Robert*), ministre d'état sous *Georges I* et *Georges II*, rois d'Angleterre, se maintint durant 20 ans dans ce poste glissant et difficile, et fut créé pair sous le nom de *Comte d'Oxford*, en 1741. Il crut qu'il étoit temps alors de céder à l'orage qui l'avoit menacé vainement depuis tant d'années; et après s'être démis de tous ses emplois, il mourut tranquillement dans sa retraite en 1744. II, 225.
WALDI (*Jean*), milicien de la communauté de Casparèh. I, 165.
WILLIAM, jeune anglais, qui recouvra la vue en 1764, par l'opération de la cataracte. III, 186.
WISANT (*Jacques* et *Pierre*), frères, citoyens de Calais, qui se livrèrent à *Edouard III*, roi d'Angleterre, en 1346, pour sauver leur patrie. I, 204.
WOLSEY (*Thomas*), fils d'un boucher, devint ministre et favori de *Henri VIII*, roi d'Angleterre, qui le fit archevêque d'Yorck, et grand chancelier du royaume. Le pape *Léon X* l'honora de la pourpre, et il devint, en quelque manière, l'arbitre de l'Europe, par la dextérité de sa politique. *Anne de Boulen*, devenue femme de *Henri VIII*, le fit disgracier; il fut dépouillé de tous ses bénéfices, excepté l'archevêché d'Yorck; et le monarque alloit le faire enfermer dans la tour de Londres, lorsque la mort sauva à l'infortuné cardinal cette dernière disgrace. Il cessa de vivre en 1533, à 60 ans. Avant d'expirer, il s'écria: « Hélas! si j'avois servi le Roi du ciel comme celui de la terre, je ne serois pas délaissé comme je le suis en ce moment. » III, 126.

X.

XANTIPPE, athénien, père du fameux *Périclès*, l'an 480 avant J. C. III, 128.

XANTIPPE, impitoyable épouse du plus sage des hommes, et qu'on pourroit appeler le mauvais génie de *Socrate*. II, 89, 308. III, 25.

XÉNOCLÈS, Lacédémonien qu'*Agésilas-le-Grand*, roi de Sparte, députa vers les habitans de Larisse en Thessalie. II, 455.

XÉNOCLÈS, citoyen de Sicyone, qui se joignit à *Aratus*, pour chasser le tyran *Micoclès* de cette capitale de la république achéenne. I, 187.

XÉNOCRATE, l'un des plus célèbres disciples de *Platon*, l'accompagna dans son voyage de Sicile, et devint, après *Speusippe*, le chef de l'école platonique, l'an 339 avant J. C. La nature lui avoit tout refusé; mais il obtint tout par son travail, et ses talens furent le fruit de l'application la plus opiniâtre. Grave, austère, sauvage même, et ayant besoin, comme le disoit *Platon*, de sacrifier aux graces, il se montra également ennemi des plaisirs, des richesses et des éloges. Sa sobriété étoit telle, qu'il fut plus d'une fois obligé de jeter ses provisions, parce qu'elles étoient moisies ou trop vieilles. Il excluoit de son école ceux qui préalablement ne s'étoient pas formés dans les mathématiques, qu'il regardoit comme la clef des esprits. Sa probité étoit si connue, que de tous les Athéniens il fut seul dispensé par les magistrats de confirmer son témoignage par serment. *Alexandre-le-Grand* lui prouva son estime, et tous ses contemporains honorèrent ses vertus: le généreux philosophe eut mieux aimé qu'ils les imitassent. Il mourut vers l'an 314 avant J. C., âgé de 90 ans. I, 492. II, 91, 403. III, 44, 45, 159, 207.

XÉNODOQUE, Cardien, officier et courtisan d'*Alexandre-le-Grand*. III, 138.

XÉNOPHANE, poète et philosophe grec, naquit vers l'an 620 avant J. C., et vécut plus d'un siècle. Il réfuta les fictions théologiques d'*Homère* et la théogonie d'*Hésiode*. En se riant des dogmes obscurs du paganisme, il n'en substitua pas de plus solides. On le regarde comme un impie, qui n'est incrédule que pour le plaisir de l'être. Il fut chassé de Colophon, sa patrie, se retira en Sicile, et y mourut après avoir formé des disciples qui propagèrent ses opinions, et donnèrent naissance à la secte des philosophes appelés *Eléatiques*. II, 329.

XÉNOPHILE, capitaine de bandits, aida le célèbre *Aratus* dans son expédition contre *Nicoclès*, tyran de Sicyone. I, 188.

XÉNOPHON, athénien, né l'an 450 avant J. C., eut *Socrate* pour maître, et devint sage et citoyen à l'école de cet illustre philosophe. Il ne quitta ses leçons que pour les mettre en pratique en servant la patrie, et fut un des chefs de l'armée grecque qui alla seconder la révolte de *Cyrus-le-Jeune* contre son frère *Artaxercès-Mnémon*, roi de Perse. *Cyrus* fut vaincu à Cunaxa l'an 401 avant J. C.; et les Grecs auxiliaires, obligés de fuir devant le vainqueur qui les poursuivoit, firent, sous la conduite de *Xénophon*, cette marche célèbre à laquelle on a donné le nom de *Retraite des dix mille*. Après s'être comblé de gloire en ramenant ses compatriotes dans leurs foyers, le brave capitaine accompagna *Agésilas II*, roi de Sparte, dans son expédition d'Asie. A son retour, les intrigues du roi de Perse le firent exiler d'Athènes; il chercha un asile dans quelques villes de la Grèce; et après s'être fixé à Corinthe, il y passe le reste de ses jours dans un doux repos, qu'il consacra aux lettres, et mourut l'an 359 avant J. C. Il nous reste de *Xénophon* plusieurs ouvrages historiques et philosophiques, admirés de ses contemporains, et qui le seront dans tous les âges. On en a donné plusieurs éditions estimables, parmi lesquelles se distinguent celles de Paris, 1628, *in-fol.*, et d'Oxford, 1703, 5 vol. *in-8.°* II, 26, 433.

XERXÈS I, fils de *Darius I*, roi de Perse, succéda à son père l'an 486 avant J. C., et mérita le nom de *Grand*, moins par le succès que par la hardiesse de ses entreprises. Il fit aux Grecs une guerre malheureuse, et fut assassiné par *Artabane*, capitaine de ses gardes, l'an 465 avant J. C., dans la vingt-unième année de son règne. I, 7, 191, 195, 197, 198, 203, 333. II, 15, 55, 173, 223.

XIMENÈS (*François*), né en 1437, entra dans l'ordre des cordeliers, et devint confesseur d'*Isabelle*, reine de Castille, qui le nomma archevêque de Tolède, et le fit décorer de la pourpre romaine. Après la mort de cette princesse, *Ferdinand* son époux, roi d'Arragon, et administrateur de la

Castille, partagea les soins du gouvernement avec le cardinal, et par son testament le déclara régent de toute l'Espagne, pendant la minorité de *Charles-Quint*. Son despotisme alors devint extrême; mais peut-etre étoit-il nécessaire, puisque loin d'en abuser, il ne s'en servit que pour faire du bien. Il se vantoit de ranger avec son cordon de cordelier tous les grands dans leur devoir, et d'écraser leur fierté sous ses sandales monastiques. Les premiers seigneurs d'Espagne, révoltés d'une conduite qui ne leur laissoit que l'obéissance, se liguèrent contre lui; et demandant avec hauteur de quel droit il gouvernoit le royaume? « En vertu du » pouvoir qui m'a été confié par le » feu roi, » répondit le cardinal. » Ce prince, lui répliqua-t-on, » n'avoit pas ce droit, puisqu'il n'é» toit lui-même qu'administrateur. » — Eh bien! reprit *Ximenès*, venez » voir mon titre. » Alors les faisant approcher d'un balcon d'où l'on appercevoit une batterie de canons, il fit faire une furieuse décharge, et dit d'un ton sévère: « Voilà les titres » de mon pouvoir, et la dernière » raison des rois. » Ce ministre célèbre mourut empoisonné en 1517, à 81 ans, après avoir gouverné l'Espagne pendant 22 ans. II, 219.

Y.

YONG-TCHENG, empereur de la Chine, monta sur le trône en 1722, et mourut en 1735, après 13 ans de règne. II, 327.

Z.

ZACHARIE, disciple de l'abbé *Silvain*, supérieur des solitaires de la montagne de Sinaï. II, 507.

ZALEUCUS, législateur des Louriens, environ 500 ans avant J. C. II, 125.

ZEBEIDAH, l'une des femmes du calife *Haroun-al-Raschild*. I, 323.

ZEIRI, prince musulman d'Afrique, en 935, s'est rendu célèbre entre les souverains de son temps par ses victoires. II, 525.

ZÉNIS, Dardanien, gouverneur de l'Eolie pour le roi de Perse, et sous l'autorité du satrape *Pharnabase*. II, 325.

ZÉNON est le fondateur de la secte des Stoïciens. Ce nom fut donné à cette classe de philosophes, parce que leur maître avoit choisi un portique pour y donner ses leçons. Il naquit à Citium dans l'île de Chypre. Un naufrage l'ayant jeté à Athènes, il y étudia la sagesse, se fit une doctrine et des disciples, et son école fut long-temps célèbre. *Zénon* ayant fait une chute, se donna lui-même la mort, vers l'an 264 avant J. C. Ceux qui suivirent ses principes imitèrent souvent ce suicide, surtout lorsqu'ils étoient malheureux: comme si le véritable héroïsme consistoit plus à se débarrasser de ses misères, qu'à en supporter courageusement le douloureux fardeau! *Zénon* admettoit en tout une destinée inévitable: son valet voulant profiter de cette opinion, s'écria, tandis qu'on le battoit pour un larcin: « J'étois destiné à dérober. — Oui, lui répondit le philosophe, et à être battu. » I, 4. II, 176, 406, 434. III, 27, 119, 207.

ZEUXIS, peintre grec, né à Héraclée, florissoit vers l'an 400 avant J. C. et s'illustra par ses nombreux chefs-d'œuvre. Ayant représenté une vieille avec un air extrêmement ridicule, ce tableau le fit tant rire, qu'il en mourut. III, 160, 211.

ZIAD, musulman, gouverneur de Basr. III, 222.

ZOBAIR, chef d'une famille arabe, dont chaque individu devenoit fou, dit-on, un jour de l'année. II, 193.

ZOPIRE, seigneur persan, ami de *Darius I*, fils d'*Hystaspes*, roi de Perse. I, 112.

ZOROASTRE, nom de deux législateurs persans. Le premier étoit, dit-on, un philosophe profond. Ne se croyant sage que pour rendre ses semblables heureux, il leur persuada de se soumettre à un code de lois qui, les unissant par les liens d'une fraternité mutuelle, ne fit plus qu'une seule famille de plusieurs provinces étendues et peuplées. On ignore quand il vivoit, mais il est probable qu'il florissoit environ 2000 ans avant l'ère chrétienne. Le second *Zoroastre* parut sous *Darius I*, fils d'*Hystaspes*, vers l'an 492 avant J. C. On l'appelle encore *Zerdusth*, et c'est lui qui a composé le *Zende-Avesta*, publié par *M. Anquetil-du-Perron*, en 1771, Paris.

Fin de la Table des Personnages.